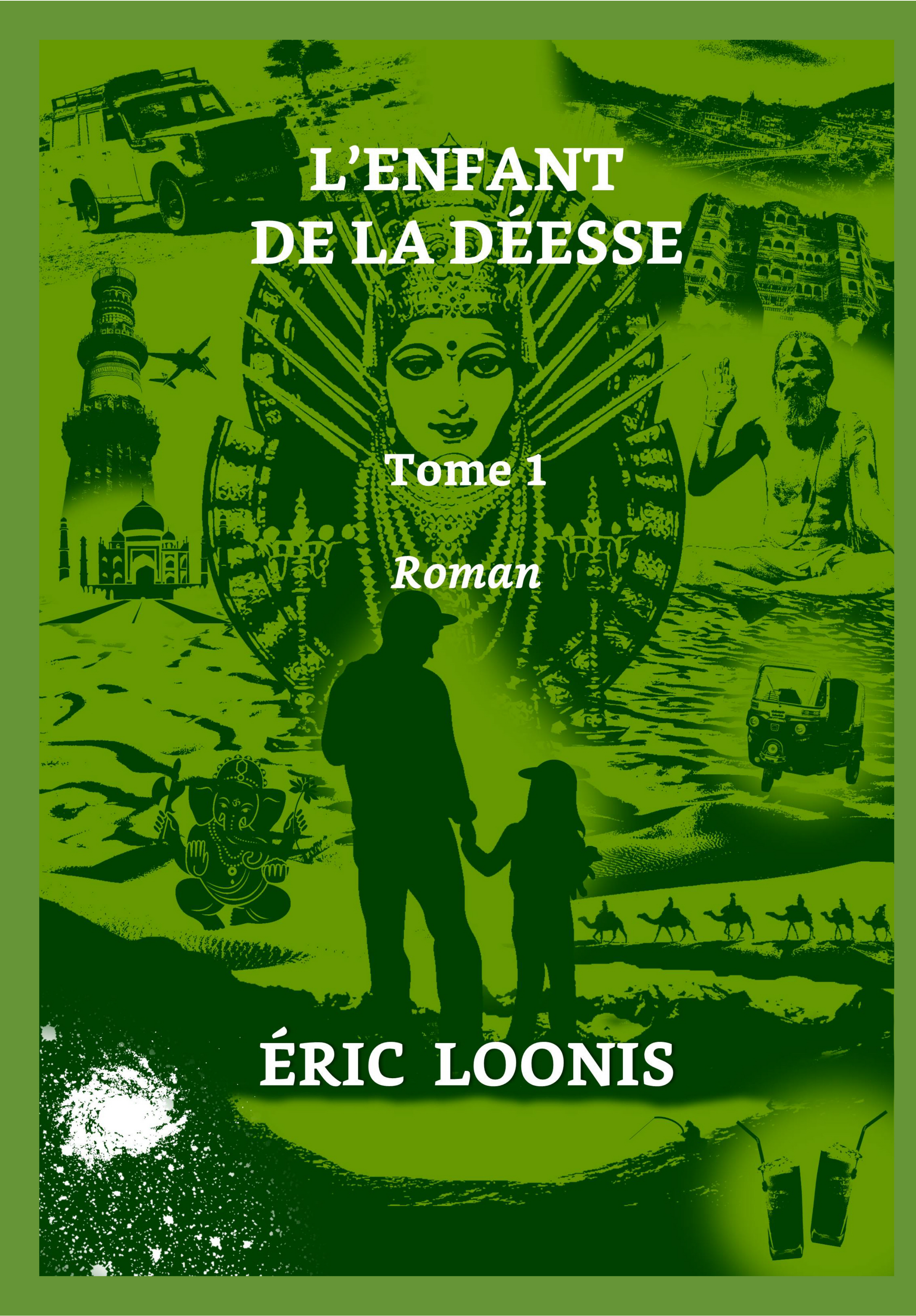


L'ENFANT
DE LA DÉESSE
Tome 1
Roman
ÉRIC LOONIS

Ce livre vous plaît, vous souhaitez en avoir une version imprimée sur papier dans votre bibliothèque, allez sur Amazon !

https://www.amazon.fr/dp/2957738732

L'ENFANT DE LA DÉESSE

L'ENFANT DE LA DÉESSE

Tome 1

ÉRIC LOONIS

ISBN : 9782957738731

Autres ouvrages de l'auteur





À une petite Indienne du Rajasthan, avide de stylos billes.



JEEVANA CHANDWALI © Éric Loonis

DELHI

Être dans le cœur serein d’un cyclone et ne pas s’en rendre compte. Éprouver de la joie, de l’amour, de l’attachement et ne pas imaginer un seul instant que tout cela pourrait nous être enlevé, arraché. Tel est souvent le destin de nous autres, petites incarnations chancelantes, avides et fragiles. *Rien n’est jamais acquis à l’homme*, a écrit le poète. La tempête mugissait, à distance, épargnant encore pour peu de temps le vallon ensoleillé.

La chambre de l’*Airport Residency* ressemblait un peu à la plupart des chambres d’hôtel que Paul avait connues. Une pièce peu spacieuse, de style simple et moderne, avec sur les murs de vagues illustrations du Taj Mahal, de châteaux forts aux pierres roses, de paysans barbus transportant leurs récoltes sur une charrette et posant sur le bord d’une route, des illustrations qui semblaient avoir été découpées dans un calendrier. La seule chose qui lui sembla nouvelle était la baie vitrée qui séparait la partie chambre de la salle de bains. Une toile de store grisâtre et moisie l’aveuglait, mais cela lui fit penser à un bordel recyclé en hôtel : voir une femme inconnue se déshabiller et prendre sa douche. Il se demandait quel pouvait en être l’intérêt pour des couples légitimes… D’autant que la vitre n’étant pas un miroir sans tain, la perversion du dispositif s’en trouvait sans doute amoindrie : voir sans être vu.

Il avait pris une douche, rapidement, car le voyage en avion lui avait semblé bien long et il désirait au plus vite aller dormir. Il se sentait exténué et un peu déprimé. Il regarda un instant son visage, son corps efflanqué dans le vaste miroir mural encore bordé de buée. Il avait toujours eu un physique particulier, qui remontait à ses grands-parents, du côté paternel. Il y avait un peu de sang ibérique qui coulait dans ses veines. Son teint était mat, son visage méditerranéen était étroit et allongé, le nez assez proéminent, les cheveux bruns étaient tondus courts. Il se dit qu’il lui suffirait de bronzer un peu, de laisser à nouveau pousser chevelure, barbe et moustache pour, finalement, ressembler à un Indien. Il tâta un instant sa poitrine et ses bras presque amaigris et il se dit, encore une fois, qu’il était ici pour se reprendre. Il allait devoir se remettre à manger normalement. Recommencer à s’activer, à penser, à parler aux gens. Il était là, dans cette première nuit indienne, pour trouver

quelque chose au fond de lui, pour trouver… la vie ! Vaincre le gouffre de la mort qui avait cherché à l'aspirer ces derniers mois. Effroyables mois. Jours maudits de l'absence, de la douleur lancinante de l'âme et du corps qui ne peut plus que survivre, se traîner dans cette longue agonie du deuil.

D'un sourire grimaçant il rompit la fascination morbide pour les pensées noires, qu'il connaissait si bien et dont il savait qu'elles pouvaient l'engloutir et il alla se coucher. Il tenta bien, et déraisonnablement, d'activer encore sa tablette tactile. Il parvint in extremis à envoyer un email à sa sœur, pour annoncer son arrivée sain et sauf en Inde. L'email rapidement envoyé, devant l'écran éblouissant constellé d'icônes, il ne sut plus quoi faire. Son visage glissa doucement sur le gros traversin et il s'endormit, d'un coup, tandis que l'écran de la tablette s'assombrissait graduellement pour sombrer, finalement, lui aussi, dans le noir complet.

* * *

Ce n'était point encore l'Inde. Il était sorti de l'avion, il avait suivi le troupeau des voyageurs éreintés, jetlagés, arpentant la passerelle et d'interminables couloirs. Mais ce n'était point encore l'Inde. Il avait traversé des halls encombrés, attendu et récupéré ses bagages au tourniquet. Mais ce n'était point encore l'Inde. Il avait passé les contrôles, l'immigration, la douane et ils lui avaient parlé avec cet anglais du bout des lèvres et du bout de la langue, comme un langage enfantin, qui lui plaisait bien, car il pouvait facilement le comprendre. Et il leur avait répondu : « *Tourist* », « *Tourist* », « *Tourist* ». Mais ce n'était point encore l'Inde. Il traversa trop rapidement un hall haut comme une cathédrale. De l'un de ses murs, couvert de grandes coupelles de cuivre, jaillissaient neuf mains géantes, neuf mystérieux symboles, des *mudras*, adressés à ceux qui arrivent. Mais ce n'était point encore l'Inde, pas tout à fait. Il s'était retrouvé sous un porche, bloqué par une foule, elle-même contenue derrière des barrières, une foule fébrile, qui brandissait des pancartes nominatives, qui hélait les uns ou les autres, à coup de *mister*, de *madam*, de noms et de prénoms, afin que ceux qui arrivent rejoignent ceux qui attendent. Il lui vint cette idée saugrenue qu'il était une célébrité, devant un parterre de fans et de journalistes, venus le photographier et l'interviewer. Soudain, sur sa gauche, il entendit son prénom : « Paul ! Paul ! Paul ! »

Alors, comme sur ces images où il faut retrouver le motif caché, il le discerna, un grand Indien, aux cheveux longs, tirés en arrière, en une queue de cheval, à la barbe et moustache, noires et taillées courtes, au regard puissant et au doux sourire. Il était habillé à l'occidentale, en jean, chemise blanche, petit pull marron. Il lui fit signe de longer la barrière sur la gauche. « Bonjour, c'est moi Gurji. Tu fais un bon voyage ? » et cet accent affable de l'Indien lui confirma qu'il allait être entre de bonnes mains pour son séjour. Ils se serrèrent la main. Paul lui sourit : « Ça va, ça va, un peu long.

– Tu dors un peu ? Et Gurji lui prit sa valise à roulettes.

– Ça ira, je peux encore porter le sac, fit Paul en souriant. En fait, je n'arrive pas trop à dormir en avion.

– On va directement à l'hôtel alors ?

– Ça me va, allons à l'hôtel. »

Ils franchirent enfin les ultimes portes et sortirent de l'aéroport. Et là… ce fut l'Inde ! Le choc ! Le chaos organisé. Les odeurs encore indéfinissables, mais fortes, trop fortes. Le brouhaha assourdissant des véhicules, des klaxons, des interpellations, des dialogues de sourds, tentant de se faire comprendre, par-dessus le tumulte, dans cette langue qui roule, glougloute, comme une multitude de petits ruisseaux dévalant des rochers. Devant lui, un conglomérat de tricycles à moteur, les fameux *rickshaws*, mais encore de petites motos, quelques scooters et au fond le flot des petites voitures indiennes, blanches pour la plupart. « On prend rickshaw ? Ou tu préfères taxi ? demanda Gurji.

– OK pour le rickshaw !

– J'ai pensé que c'est bien pour toi vivre expérience… et il se mit à rire. »

Le conducteur du rickshaw vert et jaune, soucieux de ne pas perdre une course, avait déjà pris les devants et arrachant presque la valise des mains du guide, il la glissa sous les sièges. Gurji et Paul s'installèrent alors, côte à côte, sur la petite banquette, couverte d'une capote jaune en guise de toiture. « Ce n'est pas très loin ? demanda Paul.

– Non, cinq ou six kilomètres, dans dix minutes on est arrivés. Tu vas voir, c'est un bon hôtel pour commencer ton voyage en Inde.

– Après, les autres sont moins bons ? fit Paul avec une malice que l'Indien comprit immédiatement.

– Oui, après ce sont de vrais hôtels indiens, tu vas voir, ça va te plaire. Tu dis tu veux changer les idées ?

– Oui, c'est ça… »

Le rickshaw pétaradant parcourut à bonne vitesse la quatre voies qui contournait l'aéroport international Indira Gandhi. L'air de ce mois d'octobre était doux, mais semblait chargé de pollution. Le haut des lampadaires, à la lumière jaune et blafarde, était enveloppé d'une brume légère, annonciatrice d'un smog plus important en altitude. Ils prirent sur la droite et les installations aéroportuaires, vivement éclairées, disparurent derrière le rideau noir de la végétation. Puis, le rickshaw vira brusquement sur la gauche et s'engagea dans une allée sombre, parallèle à la route. Sur la gauche encore, ils pénétrèrent dans un parc vaguement éclairé par quelques lanternes émergeant du gazon et gravirent une rampe de béton jusqu'à l'entrée de l'hôtel.

C'est dans un état de demie torpeur qu'il exerça son anglais rouillé pour répondre aux rares questions de l'employé d'accueil qui lui furent adressées et remplir un registre et donner son passeport et attendre l'enregistrement et entendre Gurji roucouler son hindi avec toujours la même affabilité et reprendre son passeport et se laisser guider jusqu'à sa chambre.

***

Le lendemain il se sentit en meilleure forme, ce qu'une douche tiède lui confirma. Il se rasa, prépara ses bagages qu'il déposa dans le couloir, comme la consigne lui avait été donnée la veille. Gurji sortit de sa chambre à ce moment-là et ils se dirent bonjour chaleureusement. Paul avait l'impression d'être avec un vieux copain et cela lui plaisait. Cette approche simple des rapports humains.

Paul faisait partie de ces personnalités à la fois « aventureuses », mais aussi prudentes et prévoyantes. Il ne se voyait pas parcourir l'Inde seul, même si certains récits d'aventuriers montraient que la chose était fort possible. Il avait eu envie d'Inde, mais cette envie ne pouvait éteindre l'angoisse à l'idée d'un tel voyage, dans un monde si exotique. À la fois, il voulait cet exotisme, pour trouver, retrouver, quelque chose, comme un sens à sa vie et, à la fois, il lui fallait aussi un guide, un passeur, une protection, peut-être un « maître », un maître à penser…

En cherchant sur internet, il avait fini par trouver un certain « Gurji Jaswant Singh », dont les avis des clients étaient unanimement enthousiastes et dont la photo lui donna toute confiance. Il y avait chez cet homme, encore jeune, quelque chose de rassurant, par la force qui se dégageait de son regard. Sur sa page de présentation, il expliquait qu'il était d'origine sikhe, de par sa famille, mais qu'il n'était pas pratiquant et ne portait le turban qu'en de rares occasions. Paul l'avait contacté par email tout d'abord, puis par Skype. Ils avaient eu des conversations plus qu'intéressantes, concernant l'Inde et ses religions et avaient pu discuter de son projet de séjour.

Ils se mirent d'accord pour faire le tour du Rajasthan. Mais Paul refusa que le guide lui envoie le programme. Se connaissant, il savait qu'il chercherait immanquablement des informations sur internet, ce qu'il décida de ne pas faire. Il voulait que ce voyage fût une série de surprises, de découvertes, totalement vierges de toutes connaissances préalables. Ainsi, il vivrait son voyage en Inde comme un explorateur en terre inconnue.

Paul ne se voyait pas partager en groupe, dans un bus surpeuplé, son expérience de l'Inde. Il ne se voyait pas comme un touriste, mais plutôt comme un pèlerin. Il avait choisi l'Inde par coup de cœur, à la fois parce que cet investissement mental lui avait semblé pouvoir le sortir de son marasme intérieur, mais aussi par une incompréhensible nostalgie et une mystérieuse fascination. Paul n'avait jamais encore accroché à la spiritualité indienne, à la différence de Lisa, qui était une passionnée de l'Orient et de la méditation. Alors que pour elle la spiritualité indienne était d'une grande importance, Paul n'y voyait qu'un exotisme intellectuel. Aussi, sa récente attraction vers le sous-continent et sa culture gardait-elle pour lui un côté un peu mystérieux. Et de ce mystère il voulait en faire une expérience intime, que l'on ne vit pas en groupe, mais à deux, comme avec un ami. La solution de la location d'une voiture avec chauffeur lui parut alors la plus évidente.

Il lui fallut commander un passeport, puis obtenir un visa, acheter les billets d'avion, prévoir ce qu'il amènerait dans son bagage, se renseigner sur les aspects sanitaires d'un séjour en Inde et ainsi de suite. Au fil des jours, toute cette

activité de projet avait fini par tellement l'occuper, accaparer son esprit, dynamiser son imagination, qu'il se sentit déjà revivre. Les lourds nuages de la dépression commençaient à s'amasser à l'horizon, dégageant un petit coin de ciel bleu. Et, ce dimanche matin, il prit conscience soudain de l'extraordinaire de sa situation : il était là, en Inde, attablé avec un grand Indien barbu, devant un genre de petit déjeuner tout à fait improbable – du poulet, du riz, des beignets, des sauces épicées, du jus de mangue –, seul le café lui rappelant son pays, la France. Il était là, dans un hôtel de New Delhi, devant une grande baie vitrée, donnant sur un joli parc verdoyant. Il se mit à rire, un peu euphorique.
« Ça va Paul ?! s'enquit le guide, intrigué.

– Ça va, Gurji, je viens de me rendre compte que je suis avec toi, en Inde et ça me fait drôle. » Et il rit à nouveau.

Gurji avait un gros quatre-quatre noir de marque Toyota. Il lui expliqua qu'il avait pu acquérir ce véhicule avec l'aide de son frère aîné, qui tenait plusieurs commerces florissants, à Delhi et ailleurs et qu'il lui avait prêté un capital pour démarrer son activité de guide. Gurji lui-même avait appris l'anglais et le français durant ses deux années à l'université. Il avait aussi fait plusieurs séjours en France pour du petit commerce. Un français qu'il maîtrisait assez bien à présent et qu'il adorait cultiver en accompagnant des touristes de France, comme Paul.

À cause de la pollution atmosphérique, les deux hommes avaient convenu que le séjour dans la capitale indienne serait bref, malgré son intérêt touristique. Ils n'y resteraient qu'un jour et demi, le temps de visiter une mosquée, un temple et un mausolée.

QUTUB

La veille, depuis les rocades, il n'avait pas vu grand-chose de la ville en mode nocturne. Son avion avait atterri peu avant minuit et, après plus de onze heures de vol, l'excitation de se retrouver en Inde avait été bridée par la fatigue. À présent, après avoir quitté les rocades, ils se retrouvèrent dans les embouteillages en centre-ville. C'était un flot continu de piétons, vélos, rickshaws, à pédales ou à moteur, scooters, motos, remorques, minuscules pick-up, petites voitures blanches japonaises, coréennes, indiennes, gros bus rouges, quelques vaches, buffles, chiens… Le tout baignait dans une mer de bruits de moteurs et de klaxons permanents et circulait d'une manière apparemment chaotique. L'Indien conduit aussi bien avec ses yeux que ses oreilles, avec sa raison, comme avec son cœur, ce qui explique ce mode de communication ininterrompu : le coup de klaxon. Paul repéra bien la règle de base, le rouler à gauche, mais au-delà, ce qui prévalait était une sorte de « loi du plus engagé » : engager son véhicule le plus possible, jusqu'à ce que les autres véhicules ne puissent plus que céder le passage.

Gurji arrêta le quatre-quatre au bord d'une avenue. Ils allaient rejoindre à pied la mosquée, le *Qutub Minar*, lui expliqua-t-il et il lui montra au-dessus des maisons à toits plats, l'imposant minaret qui en émergeait. Puis, il proposa à Paul de descendre et de l'attendre sur le trottoir « deux minutes », le temps qu'il gare le quatre-quatre à la place d'une camionnette de livraison qui s'apprêtait à partir.

Paul ouvrit la portière et sortit du Toyota. Il était descendu d'un avion standardisé, il avait traversé un aéroport de classe internationale, il avait dormi dans un hôtel aux normes occidentales, il avait parcouru des rocades en quatre-quatre climatisé, mais dès l'instant où il posa ses pieds sur la chaussée, il sentit que, pour la première fois, il était vraiment en Inde. Et il se sentit soudain seul et vulnérable. Il était dans le boucan, dans les odeurs, dans l'agitation, au milieu de tous ces « Indiens » et une angoisse s'éveilla tout à coup au fond de lui. En voyant les bas-côtés de l'avenue jonchés de détritus, d'ordures, en voyant que chaque mètre carré de trottoir était occupé par un commerce improvisé, que

tout n'était autour de lui qu'approximation, inachèvement, anomalie, il ressentit comme une panique intérieure.

Les dalles de béton du trottoir étaient dans un état extrême d'usure et de dégradation. L'imperfection semblait ici être la norme. À la base de ce poteau planté dans le trottoir, le béton en excès avait débordé, on ne savait pourquoi. Plus loin, les dalles avaient été enlevées pour des travaux souterrains, mais tout était resté en l'état, inachevé, la tranchée vaguement comblée d'un peu de terre, et le trou négligemment couvert de tôles épaisses, rouillées, tordues, disposées de guingois, depuis des mois ? Des années ? Et puis, à moitié caché sous un rickshaw à pédales, aux roues voilées, apparemment abandonné, dans la rigole, il vit un chien, couché en boule, là, au milieu des immondices. Il s'était trouvé une vieille sacoche en skaï, déchirée, ouverte, comme isolant entre lui et la chaussée. C'était ce genre de chiens indiens faméliques, au poil ras, jaunâtre ou grisâtre, qui n'appartiennent à personne et qui se nourrissent de tout le monde. Comme Paul s'était arrêté à sa hauteur, il releva sa tête fine, les oreilles en arrière, inquiet. Paul le regardait avec fascination, comme s'il était un résumé de l'Inde tout entière. Autour de l'animal, ce n'était que scories, fragments de pavés, emballages jetés et écrasés sous les roues des véhicules, papiers froissés, feuilles mortes, le tout sur un goudron crasseux, usé, patiné par les années de trafic. Soudain, une main sur son épaule le fit sursauter : « Tu veux un chien-souvenir pour ramener en France ? lui demanda Gurji avec du rire dans la voix. Viens, on va traverser la rue. »

Paul suivit docilement son guide et maître ès rues indiennes. L'homme commença par s'engager un peu, laissant passer quelques rickshaws, puis s'engagea davantage, laissant passer quelques voitures, puis s'engagea davantage… Ils étaient au milieu de la chaussée, environnés de klaxons hargneux. Et soudain, à la faveur d'un miraculeux trou dans le flot des véhicules, Gurji se mit à presser le pas, en tirant Paul par le bras, et ils se retrouvèrent rapidement sur le trottoir d'en face. Quand on vous dit qu'en Inde les dieux et leurs miracles sont partout !

Ils s'engagèrent alors dans une rue large, mais encombrée. Paul se dit que c'était sans doute « jour de marché », mais il se reprit intérieurement et se résolut à penser que ce devait être une journée comme une autre.

De chaque côté de la rue, l'architecture des boutiques et des immeubles résidentiels était totalement hétéroclite et anarchique. Paul repéra vite, pourtant, une norme : la largeur d'un garage. C'était à peu près la largeur de base d'une boutique indienne, le petit garage de la maison à petit prix dans lequel, en France, vous mettez votre voiture. Avec le rideau métallique roulant, la ressemblance était parfaite. Au-dessus s'étalaient de multiples enseignes et panneaux publicitaires, mêlant les alphabets sanscrit du hindi et latin de l'anglais. Boutique de massage aux huiles d'amande et d'abricot, distributeur de billets, boutique téléphonique, épicerie de jus de fruits pressés, boutique d'informatique, antiquaire, marchand de pierres semi-précieuses, d'instruments de musique traditionnels, de tissus et de vêtements de coton et

de laine, de produits artisanaux variés, de thé, d'uniformes scolaires, d'huiles parfumées naturelles… Et ainsi de suite…

Sans compter tout ce qui était écrit en alphabet sanscrit et que Paul aurait été bien en peine de déchiffrer. Si les immeubles étaient très hétéroclites et relevaient d'une architecture du bricolage, ils avaient pour unique point commun leur relatif délabrement, leur vétusté, les peintures plus que défraîchies et la crasse partout incrustée. Beaucoup de boutiques étaient fermées, rideau tiré et leur état évoquait la faillite. On se disait en les voyant qu'elles ne rouvriraient pas de sitôt. D'autres boutiques étaient même grandement délabrées, presque en ruine, sans enseigne, sans même un rideau métallique, mais des volets de bois à la peinture filigranée totalement lessivée. Devant quelques voitures ou scooters abandonnés, environnés de gravas, un Indien assis sur une chaise de jardin en plastique cuit au soleil, devisant avec un comparse, assis sur le rebord du plancher de la boutique. À l'intérieur du local, émergeait de l'ombre, une machine à coudre antédiluvienne, devant laquelle un tailleur s'afférait, tandis que debout, devant lui, une cliente en sari bariolé lui faisait causerie à force de grands gestes.

De temps en temps, une ruelle étroite et encombrée faisait trouée dans le ruban des boutiques et des immeubles beiges aux toits plats. Régulièrement, tout au long de la rue, des arbres imposants, dont Paul aurait été bien incapable de désigner les espèces, offraient généreusement leur ombre. Il y avait des troncs droits, des troncs tortueux, des troncs multiples. Des arbres avec des sortes de racines pendant des branches, des arbres poussant en bordure de chaussée, d'autres émergeant des cours intérieures et lançant leurs énormes branches au-dessus de la veine des trafics humains. Tous lui semblèrent magnifiques et en bonne santé, avec des feuillages bien verts et abondants, quoique par endroit un peu grisés par la poussière accumulée sur les feuilles. Compte tenu des conditions de sécheresse et de pollution, Paul décida qu'il observait là un miracle indien de plus.

Comme les rues piétonnes en Occident, il n'y avait pas de trottoir à proprement parler, mais toutes les boutiques étaient surélevées de deux à trois marches par rapport à la rue. Sage précaution par temps de mousson. Partout ce n'était qu'un improbable béton ou goudron poussiéreux et crasseux, jonché de détritus en tous genres. On y voyait divers véhicules garés anarchiquement de-ci de-là, des voitures, des rickshaws en attente, des épaves empoussiérées. Mais encore les étals des divers marchands, de ceux qui jouissaient d'une boutique et qui prenaient expansion sur le bord de la chaussée et ceux qui n'avaient pas cette chance et n'avaient que leurs charrettes pour tout commerce. Parfois, c'était juste un tricycle aménagé, muni de deux plateaux de bois, astucieusement agencés, celui du haut pour présenter à la vente l'aliment cuit et apprêté et celui du bas pour supporter un tandoori improvisé à l'aide d'un vieux bidon d'huile en tôle, surmonté d'un wok, une grande coupelle noircie par les flammes, contenant les divers éléments culinaires à cuire ou à rôtir. Les moins fortunés alimentaient leur feu au bois ou au charbon de bois, les autres

pouvaient avoir de vrais tandooris industriels, chauffés à la bouteille de gaz. D'autres encore n'avaient même pas ce confort et improvisaient des barbecues à même la chaussée.

Que l'on soit végétarien ou non, on trouvait de tout pour satisfaire tous les goûts, de toutes les castes, de toutes les religions, dans la rue indienne. Diverses graines, y compris du maïs en popcorn, des galettes de pain nan ou chapatis, des brochettes de bœuf, des carcasses de poulet, des kebabs… Des fruits en tas colorés, des bananes, grandes, petites, jaunes ou violacées, des pommes, des raisins, des oranges et des kumquats, des citrons verts, des dattes, des mangues, des kiwis, des figues, des ananas, des pamplemousses, des coquerets, des goyaves, des papayes, des grenades… Et d'autres produits plus exotiques encore, comme des fruits du dragon et des sortes de gros litchis.

Les légumes étaient eux-mêmes à profusion et, au-delà des oignons, des tomates, des haricots, des piments, Paul ne put que spéculer sur ce qui ressemblait à des sortes de courges, des sortes d'aubergines, des sortes de navets, des sortes de fèves, des sortes de pommes de terre, des sortes de potimarrons, des sortes de citrouilles jaunes cabossées, des tiges de bambou… Gurji, voyant l'intérêt de son client, désigna quelques légumes par leurs noms indiens, ce qui ne fut pour Paul d'aucun secours. Tout était ici par trop étrange. Il avait l'impression d'être dans un autre monde.

Et encore ici un vieux congélateur bourré de glace, posé sur une charrette basse, pour vendre de l'eau et des jus de fruits frais. Et là des sacs de riz, de lentilles ou d'autres céréales, posés à même le sol. Et puis encore les épices, dans des sacs ou en gros tas colorés : curry, cumin, safran, curcuma, cardamone, grosses graines de pavot, coriandre, cannelle en bâton ou en poudre et encore du tamarin, du fenouil, du sésame, de l'arachide…

Et tout au long de la rue les odeurs des diverses épices, se mêlaient à celles des encens, du musc, des fritures, des barbecues fumeux et des brouets des différents restaurants improvisés autour d'une charrette, des exhalaisons d'égouts ou de dépôts d'ordures, des échappements des véhicules et autres mystérieux senteurs ou remugles. Tout au long de la rue, tous les dix mètres, on passait du ravissement olfactif à l'écœurement, de l'enchantement au dégoût.

Les petits commerces et les artisans étaient d'une extrême variété et semblaient se succéder par corporations de chaque côté de la voie. Il y avait les bazars qui vendaient de tout. Et pour Paul, « de tout » voulait souvent dire qu'il ne savait absolument pas ce qu'ils vendaient. Il lui aurait fallu huit jours d'arpentage et d'inventaire, avec un interprète chevronné pour arriver à comprendre tout ce qu'il voyait empaqueté dans divers emballages couverts de lettres en sanscrit. D'autres commerces étaient plus évidents, comme les marchands de tissus, de saris, auprès desquels se plaçaient les tailleurs et couturiers, avec leurs machines à coudre à même la chaussée. Des marchands de vêtements, de sacs, de cuir, de ceintures, de chaussures, de coussins, de poteries, de couteaux, d'ustensiles de cuisine, d'objets utilitaires en plastique, de

charbon de bois, de produits de beauté, dont la plupart promettaient un blanchissement dermique. L'obsession des Indiennes, lui expliqua Gurji.

Sur des charrettes, un amoncellement de produits manufacturés était proposé à la vente, allant des petits vélos artisanaux – décoratifs ou réellement pour un petit enfant, mystère ! –, jusqu'aux statuettes moulées en résine noire, *made in China*, représentant des divinités, des têtes de Bouddha, des éléphants d'apparat, des tigres bondissants ou des têtes de mort, en passant par les poupées-marionnettes, les colliers rituels, les effigies représentant quelques gourous célèbres, des petits coffrets à bijoux et des stylos enrobés de minuscules perles et de petits miroirs en losange par paquets de dix, des bracelets multiples à la verroterie multicolore, des tambourins et des objets décoratifs en bois… Ou encore ces marchands de gravures imprimées, de style traditionnel ou moderne, représentant les divinités classiques du panthéon indien – Krishna, Rama, Shiva, Vishnu, Ganesh, Hanuman, Kali… –, figurées dans les situations allégoriques et signifiantes, que racontent les mythes. Dans les boutiques de tatouage, le henné était vendu dans de petits cônes de papier métallisé. On vous y montrait des photographies de modèles de tatouages à faire sur place ou vous achetiez la photo pour vous exercer chez vous.

Et, ici ou là, des mendiants crasseux, parmi lesquels de nombreux enfants, le plus souvent accompagnés de leur mère. Et les semi-mendiants, micro-commerçants, comme cette vieille Indienne obèse et fatiguée, couverte d'un sari grisâtre, signe du veuvage, accroupie en bordure de voie, devant quelques scooters garés, avec à côté d'elle un gros sac rempli de colliers de perles de bois coloré. Combien pouvait-elle en vendre par jour ? Tout le micro-commerce semblait obéir à une loi écologique du remplissage des vides, car chaque devanture visiblement en faillite, au rideau métallique abaissé et empoussiéré, était occupée par tous ces petits marchands ambulants, trop pauvres pour pouvoir s'offrir eux-mêmes une boutique. Ils posaient une bâche en plastique bleu sur le béton, y entassaient leurs marchandises et s'y accroupissaient, les plus chanceux pouvant profiter d'une marche de seuil pour s'asseoir, en attendant la clientèle.

Et puis, des hôtels, des restaurants, des pizzerias au feu de bois, des bars qui faisaient aussi office de bureau de change, de réservation d'hôtel ou de vente de billets d'avion, des salons de beauté, des mécaniciens réparant des scooters et les fameuses motos noires, omniprésentes, de marque « Hero ».

Comme deux esturgeons remontant une rivière, Paul et Gurji se frayèrent un passage tout au long de cette longue rue bazar, au milieu du flot incessant et bidirectionnel des véhicules de toutes sortes. Paul se sentait pris de vertige face à l'assaut incessant des couleurs, des odeurs et des sons. Il lui fallait à tout instant faire attention à l'Indien, au rickshaw, à la moto, au scooter, au vélo, au pick-up, à la voiture, à la charrette, dans l'enfer sonore de la rue indienne. Sur fond de vrombissement de moteurs, klaxons incessants qui vous transperçaient les tympans, sonnettes plus discrètes, mais pas moins insistantes des divers vélos et rickshaws à pédales, interpellations des commerçants, cris des enfants,

conversations indiennes animées, musique de fond tonitruante d'une boutique de CD, Paul nageait péniblement dans ce magma sonore et visuel et physique, suivant son guide à distance et se disant qu'il avait de la chance que le bonhomme fut de haute taille. Souvent ils furent séparés de quelques mètres et la queue de cheval de Gurji fut alors son phare salutaire, à ne pas perdre des yeux.

Incessamment frôlé par les divers véhicules qui arrivaient de partout, il se décida à se réfugier en lui-même pour ne pas céder à la panique. Il lui fallait faire, sans doute comme l'Indien, accepter le flux des sensations, le bordel ambiant, et substituer à toute idée de danger une foi inaltérable en son propre destin. L'Indien pouvait bien foncer sur sa moto, s'imposer à coups de klaxon, il savait aussi freiner et bifurquer, évitant à chaque fois de justesse le piéton. Il y avait des gens, mais il ne vit personne écrasé sur le goudron crasseux. Il y avait des chiens, mais il ne vit aucun chien écrasé sur les détritus. Il y avait plus de véhicules que la rue ne pouvait en contenir, mais il ne vit ni collision ni carambolage. Finalement, comme des hématies dans les artères de la ville, piétons et véhicules formaient un parfait liquide, plus ou moins fluide ou visqueux, selon les moments ou les endroits, mais qui gardait toujours l'harmonie de son flot, la liberté de son hydrodynamique.

C'est ainsi que Paul finit par pouvoir remarquer des choses et s'en émouvoir tendrement, au-delà des offensives de la rue. Les chiens, peu nombreux, mais omniprésents, restaient sagement d'un côté ou de l'autre de la voie. Il n'aurait pas fallu qu'ils traversent ! Paul se dit avec humour qu'il y avait peut-être deux races de chiens : ceux du côté droit et ceux du côté gauche et qu'il serait possible que d'ici quelques siècles on assiste à une dérive génétique entre les deux races, qui présenteraient alors une morphologie distincte.

Il observa avec attendrissement un rickshaw de ramassage scolaire. Un vrai rickshaw à pédales, avec ses grandes roues à rayons, à peine mieux aménagé qu'un rickshaw standard, à coup de strapontins annexes, couvert d'une bâche jaune et sur lequel s'entassaient pas moins de sept fillettes dans leurs uniformes gris bleu, pantalon, blouse, recouverte d'un pull grenat, col en V. De temps à autre, le véhicule marquait un bref arrêt en pleine rue et l'une d'elles en descendait en se laissant couler sur la chaussée. Et Paul, voyant leurs jolis visages épanouis, leurs papotages de copines, leurs petits rires, se dit qu'il avait là le modèle à suivre : être dans le tumulte, mais rester soi-même, au fond de soi et continuer à vivre. Et cette image des petites écolières indiennes fut pour lui une source de grand réconfort.

Enfin, ils arrivèrent à l'autre extrémité de la rue du bazar, traversèrent à nouveau une avenue à leurs risques et périls et parvinrent en un endroit découvert, un parc, une promesse d'espace et d'un peu de calme et de sérénité. Au-dessus des arbres se dressait la tour géante du *Qutub Minar*. Ici, la ville n'était plus qu'un sourd et lointain brouhaha. Les cris rauques des choucas et les pépiements des perruches avaient remplacé le tumulte urbain. Seule parenthèse à cette quiétude, à peu près toutes les dix minutes, les passages réguliers d'un

avion de ligne, à basse altitude, sur le point d'atterrir sur l'une des pistes de l'*Indira Gandhi International Airport*. Par malchance, le monument et son parc étaient exactement sous la ligne de vol.

Les deux hommes suivirent les allées du parc en gravier blanc, longeant des surfaces gazonnées. La végétation ornementale y était soigneusement entretenue. Le contraste était saisissant entre le chaos organisé de la rue et ce parc ordonné à l'occidentale. Entre la cohue bruyante d'un côté et le calme relatif – entre deux avions – de l'autre. Ici et là de grands et beaux arbres apportaient de la fraîcheur et offraient un abri pour les innombrables perruches vertes qui y vivaient. Quelques écureuils pouvaient en descendre pour se risquer auprès des visiteurs. Il y avait peu de monde, ce qui, en Inde, est un luxe.

« Alors, Paul, comment tu trouves ta première rue indienne ? demanda, affable, Gurji.

– Impressionnant et déstabilisant, au début, mais on finit par s'y faire, répondit Paul, trop ébranlé pour sortir autre chose qu'une platitude.

– Tu trouves pas ça en France ?

– Une rue piétonne d'une grande ville, la veille de Noël, c'est ce qui y ressemble le plus. Mais ce n'est pas comparable, il n'y a que des piétons et c'est plus tranquille.

– Tu verras, la ville en Inde c'est partout comme ça. Mais là c'est plus fort, parce que c'est rue bazar, un marché, avec tous les commerçants, tu comprends ? Donc, beaucoup, beaucoup des gens…

– Et les véhicules, c'est le plus terrible ! Les véhicules qui circulent de partout et qui klaxonnent ! Heureusement, je vois qu'on peut encore trouver des endroits calmes en ville… Et propres ! »

Gurdji se mit à rire doucement. « Tu as raison, c'est pas très propre dans cette rue. Je crois qu'ils sont en grève, car d'habitude il y a pas beaucoup des ordures comme aujourd'hui. Mais ici, tu vois, c'est bien ! »

Paul et son guide arrivèrent sans encombre au pied du minaret que Gurji présenta comme le plus haut d'Inde et le troisième dans le monde. Quelle hauteur ? Soixante-douze mètres. Quelle époque ? Entre mille deux cent et mille trois cent soixante-huit. « *Minar* » minaret, mais *Qutub*, d'où vient ce nom ? C'est le nom du premier sultan de Delhi. Le minaret et la mosquée ont été construits avec les pierres de vingt-sept temples hindous qui ont été détruits par les musulmans. Gurdji n'avait pas la réponse à toutes les questions, mais il avait la réponse à beaucoup de questions. Pour le reste, Paul savait qu'il pouvait aller voir une page Wikipédia sur son téléphone mobile…

Les deux hommes déambulèrent lentement, visitant les différentes parties de la mosquée en ruine. Paul prit quelques photos avec son téléphone. Puis, ils s'attardèrent encore un moment au pied du haut minaret, au-dessus duquel, à seulement six cents mètres d'altitude, passait un avion de ligne. Le minaret était en grès rose et blanc. Sur toute sa hauteur, il était régulièrement ceinturé de bandes de calligraphie arabe, des versets du Coran lui précisa Gurji. Il

comportait cinq étages, dont les diamètres allaient en décroissant. Chaque étage était marqué par une terrasse richement décorée de motifs sculptés.

Comme du temps était passé, Gurji demanda à Paul ce qu'il voulait faire à présent. Voulait-il retourner en ville, faire des boutiques ? Acheter des choses ? Paul fut surpris par ces questions. Il ne se sentait pas du tout dans cet état d'esprit et ne se voyait pas replonger dans l'enfer urbain.

« Euh, comment cela se passe-t-il d'habitude avec tes clients ? demanda Paul.

– D'habitude c'est un petit groupe ou un gros groupe. C'est la première fois j'ai un client comme toi, tout seul. On va au bazar pour acheter des souvenirs ou on va chercher un restaurant pour manger à midi. Mais c'est toi qui choisis ce que tu veux.

– Tu sais, Gurdji, avec moi ce sera en effet, assez différent. Je ne suis pas un touriste comme les autres.

– Je me doute que c'est différent, fit Gurji avec un sourire entendu. Tu es comment comme touriste ?

– Je dirais que je suis plutôt un "pèlerin".

– Un pèlerin ? Tu fais de la religion en Inde, alors ? Tu es hindou ?

– Non, mais retournons à la mosquée, on va s'asseoir à l'ombre sur un muret, ce sera mieux pour bavarder. »

Les deux hommes retournèrent au milieu des ruines. Ils trouvèrent un coin d'ombre, sous des arcades, car le soleil commençait à sérieusement darder ses rayons. Ils s'assirent par terre contre un mur. Devant eux il y avait le pilier de fer de Delhi, une colonne en métal noir, d'à peu près cinq mètres de haut et d'une cinquantaine de centimètres de diamètre, comportant des inscriptions et couronnée d'un chapiteau richement travaillé. Ce pilier était planté là depuis des siècles et ne rouillait pas du fait d'une gangue protectrice qui s'était formée à sa surface. Sur la droite il y avait les arches décorées, de ce qu'il restait de l'entrée de la mosquée. Des arches somptueusement ornées de rosaces chargées de symboles et de calligraphies très stylisées, taillés à même la roche. Et, face aux deux hommes, le gigantesque minaret s'élançait dans un ciel en jean bleu délavé. Les perruches se chamaillaient à coup de pépiements sur le fond des appels criards de lointains choucas. Paul resta un moment silencieux.

« Je suis athée, Gurji, fit Paul, hésitant. Je suis athée, donc, j'aborde l'Inde comme quelqu'un qui ne croit en rien. Mais… En plus… J'ai vécu quelque chose… qui fait que "ne plus croire en rien" c'est devenu… un problème !

– "Athée" ? C'est on croit pas en Dieu ?

– Oui, c'est cela : ne pas croire en Dieu.

– Tu ne crois pas en Dieu alors ? Et la question du guide sembla à Paul être chargée d'une forme de pitié.

– Oui, je ne crois pas en Dieu.

– Pour nous en Inde, Dieu est partout. »

« Et pour moi, il n'est nulle part », pensa Paul, sans pouvoir se décider à le dire à haute voix.

« Je ne crois pas en Dieu, mais j'ai vécu de terribles expériences qui devraient me pousser à croire en Dieu, au moins pour le haïr. C'est pour cela que je suis en Inde, plus comme un pèlerin qu'un touriste. Je vais avoir besoin de méditer, de rester assis à regarder et à penser… »

Il avait envie de dire « se souvenir », mais dire cela aurait pu entraîner des émotions qu'il n'avait pas envie de voir ressurgir. Paul resta silencieux un long moment, contemplant le minaret, écoutant les perruches. Gurdji, qui n'ignorait pas ce qu'est une méditation, resta assis auprès de son client, dans un respectueux silence.

***

Paul se souvenait de l'anniversaire, le dernier, de Léa, sa fille. Léa : petite fille blonde, au visage arrondi, aux grands yeux noisette, au joli petit nez rond, une merveilleuse petite bouche bavarde et son petit menton déterminé. Léa avait tout hérité de sa mère, si peu de son père, à tel point que Paul plaisantait parfois, entre amis, en parlant de « parthénogenèse ».

– C'est quoi la « paté… nèse » ?

– La fécondation d'un enfant sans l'intervention de son père, récita doctement Paul à sa fille, qui sourit avec perplexité, se tournant vers sa mère.

– Ton père plaisante, expliqua Lisa. La “parthénogenèse” c'est lorsqu'une maman fait un petit sans qu'il y ait un papa. On trouve ça chez certains animaux, comme les lézards.

Paul sourit à sa fille et lui fit un clin d'œil.

– Papa plaisante, reprit Lisa, on n'est pas des lézards ! N'est-ce pas Paul ?

– Pourquoi tu plaisantes comme ça papa ? Reprocha la petite.

Lisa ne lui laissa pas le temps de répondre.

– Viens ma chérie, papa est seulement jaloux parce que tu ne lui ressembles pas beaucoup. Par contre, tu me ressembles énormément. Mais c'est normal, puisque tu es une fille : les filles ressemblent naturellement beaucoup plus à leur mère qu'à leur père. Va lui faire un bisou pour l'encourager à te demander pardon.

Devant une ruse aussi éhontée, Paul ne put que s'incliner : serrer sa fille dans ses bras, l'embrasser et lui demander pardon.

– Juste une petite plaisanterie, s'excusa-t-il, tu es bien ma fille à moi. D'ailleurs, tu as la forme de mes sourcils… Ce qui fit courir Léa vers le miroir le plus proche.

Lisa était donc blonde, elle aussi. Paul n'avait jamais, étant jeune, imaginé s'intéresser à une fille blonde, aimer une blonde. Mais c'était sans compter avec les mystères de l'amour, un acide capable de dissoudre bien des préjugés. La jeunesse se forme ainsi ses idéaux : l'homme de mes rêves, la femme idéale, que la réalité se charge bien vite de bousculer, voire de renverser. On devient alors plus modeste dans ses aspirations et les rêves changent avec les âges.

Brillant élève de terminale, Paul était entré en sciences de l'éducation dès l'âge de dix-huit ans. Le travailleur acharné qu'il était lui avait permis de mener

d'une traite toutes ses années d'études. Docteur en sciences de l'éducation à l'âge de vingt-quatre ans, il commença par enseigner comme maître de conférences à l'université, tout en menant des recherches en parallèle sur les thèmes de l'éducation aux enfants en difficulté. Au fil des années, ce terrain de la recherche prit peu à peu le pas sur son travail proprement universitaire. Au tournant de la trentaine, la rencontre avec un terrain d'éducation très particulier fut décisive dans son choix de réorienter totalement sa carrière et de renoncer à poursuivre la profession universitaire qui lui était promise, au grand dam de ses maîtres de recherche qui y voyaient un gâchis.

En fait, Paul vivait très mal les côtés « panier de crabes », concurrence acharnée du *publish or perish*, prévalence des ego et inflation narcissique, dont se repaissait le monde universitaire. Il ne voulait pas participer à ce système de la gloriole facile, des cooptations et des copinages. Il le trouvait malhonnête et destructeur, en tout cas pour lui-même. Paul était une âme pure et idéaliste qui découvrit finalement sa véritable vocation lors d'un stage d'immersion à visée de recherche, dans une institution spécialisée pour enfants handicapés mentaux et souffrant, pour la plupart, de troubles psychiques plus ou moins graves. Depuis pas mal de temps, le thème des enfants en difficulté scolaire l'attirait de plus en plus. Et c'est naturellement qu'il en vînt à se pencher sur plus grave qu'un enfant simplement en difficulté scolaire, mais un enfant handicapé mental, n'ayant pas tous les moyens que la nature nous donne habituellement pour nous développer intellectuellement.

Il trouvait beaucoup de passion à comprendre comment de tels enfants pouvaient, malgré tout, faire quelques acquisitions, grandir, croître et devenir de jeunes adultes en capacité de mener une vie la plus autonome possible. Il était arrivé dans cet institut un peu par hasard, sur les recommandations d'un collègue de l'université, par l'une de ces voies que nous concocte mystérieusement le destin. Et puis, c'est aussi là qu'il rencontra Lisa.

Pour Lisa, les choses s'étaient déroulées bien différemment. Après ses trois années de formation d'infirmière, dès l'âge de vingt-trois ans, Lisa était entrée dans la vie active. Elle avait amorcé son métier en libéral, en association avec trois autres collègues et amies. Elle aimait bien cette activité de soignant, exercé essentiellement en milieu rural. Faire de la route, être au contact des gens simples de la campagne, apporter en plus de sa technicité d'infirmière, un rayon de soleil et d'amitié à beaucoup de personnes souvent très isolées. C'était aussi un travail très exigeant et prenant, qui pouvait régulièrement empiéter sur sa vie personnelle. Elle ne comptait pas les heures. C'est en partie pour cela que la jeune femme négligea de s'engager dans une relation affective suffisante pour pouvoir envisager de la transformer en vie de couple et fonder un foyer. En partie… Car pour Lisa une autre raison, plus secrète, plus intime, freinait ses ardeurs de femme et d'amoureuse. Une raison qui expliquait aussi sa vocation d'infirmière. Elle avait un temps, dans sa jeunesse, rêvé de médecine. Le décès de son père, et la cause de ce décès, étaient directement impliqués dans son goût pour le médical. Cela, elle en était bien consciente. Mais lorsqu'elle eut

laborieusement décroché son baccalauréat de sciences et technologies de la santé et du social, à dix-neuf ans, elle se rendit compte qu'elle devait revoir à la baisse ses ambitions universitaires. Du grand laminoir de la vie elle subit le premier affront : prendre en compte ses limites intellectuelles et réévaluer ses objectifs.

Elle avait besoin d'entrer rapidement dans la vie active, aussi, elle ne se voyait pas mener autant d'années d'études, qui plus est, incertaines. Elle ne pouvait pas, non plus, imposer à sa mère la charge d'études trop longues, malgré le capital que le décès de son père avait amené. Derrière elle, il y avait son frère, de trois ans son cadet qui, bientôt, aurait lui aussi besoin d'être aidé dans sa formation professionnelle. C'est pour ces raisons que Lisa opta pour une formation d'infirmière qui lui donnerait, en trois ans, un diplôme professionnel et l'opportunité de travailler rapidement.

Et puis, les années passant, la nature reprit ses droits et un besoin d'enfant se fit jour en elle. D'abord d'une façon timide. Elle qui était restée si longtemps comme une princesse endeuillée, centrée sur elle-même et sa propre enfance, de l'intérêt pour ses patients adultes, elle commença à prendre conscience d'une inclination particulière pour les petits. Les bébés la fascinaient, les petits enfants aussi et elle se surprit à avoir des préférences toutes émotionnelles, lors de ses visites rurales, pour les jeunes mères et leurs rejetons.

Elle trouva ainsi un temps une satisfaction par procuration à ses besoins de maternité, en portant attention, aide et soutien, technique, mais aussi affectif, à des mamans et surtout à leurs enfants. Lorsque Lisa eut vingt-neuf ans, le décès d'une tante ayant de l'avoir entraîna un inattendu héritage. La succession concernait sa mère, mais celle-ci, qui n'était pas dans le besoin et qui songeait avant tout à l'avenir de ses enfants, avait aussitôt renoncé, au profit de sa progéniture. Pour Lisa, cela avait été l'opportunité d'avancer d'un cran dans sa formation professionnelle et de pouvoir ensuite exercer son métier d'infirmière auprès de ces jeunes patients, objets de ses secrètes affinités et affections. Elle quitta donc un temps son cabinet d'infirmière libérale, pour consacrer une année à sa spécialisation d'infirmière puéricultrice. Par la suite, elle chercha un poste de salariée.

Ils s'étaient croisés dans l'institut spécialisé. Lisa remplaçant pour quelque temps l'infirmière titulaire en arrêt maladie de longue durée, Paul ayant réussi à convaincre le ministère de lui accorder un poste d'enseignant spécialisé hors classe pour trois ans. Paul et Lisa avaient fait connaissance, d'abord sans arrière-pensées. Ensuite, Paul s'était laissé attendrir, puis conquérir, par la délicatesse du visage, de ses expressions et par l'intelligence qui émanait de cette jolie femme de trente ans. Il était son cadet d'un an. Tous les deux entraient donc en cette période de la vie où jeunesse et vieillesse se confrontent, entre les folies et l'inconstance de l'une et la sagesse et la parcimonie de l'autre.

Les choses se firent naturellement et graduellement, de la camaraderie à l'amitié, de l'amitié aux sentiments amoureux. Pourquoi s'attache-t-on à tel être humain, plutôt qu'à un autre, reste à jamais un mystère, celui des alchimies

cérébrales et des inconscientes pensées, des aléas des rencontres et des affinités. C'est le destin, disent certains.

Mais Paul n'était pas de ceux qui croient au destin. Celui qui, dans son for intérieur, boudait les blondes, tomba ainsi éperdument amoureux de l'une d'elles. Lisa, au doux visage d'enfant, aux cheveux frisés, mi-longs, à la bouche pulpeuse. Sa Lisa, dans les yeux de laquelle il aimait se perdre, des mains sur les hanches de laquelle il aimait se retrouver. Sa Lisa adorée, comme un ange expédié spécialement pour lui, du ciel, sur la Terre.

Leur première nuit avait été un feu d'artifice de tendresse et de volupté. Paul avait été surpris et charmé par la sensualité naïve et l'érotisme innocent de la jeune femme. À l'époque, il était un jeune homme encore peu à l'aise avec les choses de l'intimité et il avait besoin d'une fille qui le guide, qui le rassure et le mette en valeur tout à la fois, ce que Lisa réussissait parfaitement. Tout cela avait contribué à sceller les sentiments de Paul : elle était la femme qu'il attendait.

Pour Lisa, Paul était l'homme brun, sérieux, serein, qu'elle avait toujours aimé, en la figure de son père. Père qu'elle avait perdu au mauvais âge, à douze ans, lorsqu'on aime encore, mais que l'on commence à haïr tout à la fois. Du coup, c'est le destin, Dieu ou elle ne savait quoi, qu'elle avait maudit durant toute son adolescence. Ce père trop tôt perdu, comme il lui avait manqué ! Il lui manquerait toujours. Aussi, l'avait-elle cherché en Paul, espéré en ce professeur d'école, à l'air si sage et au « regard intelligent », comme elle avait dit à sa meilleure amie.

Il était un grand et mince jeune homme, à la musculature discrète. Sa tête allongée, au front avantageux d'intellectuel, son menton volontaire, son grand nez et surtout le regard intense, tout cela avait séduit la jeune femme et attisé son intérêt. Et puis, à la différence de son père, les cheveux un peu longs, le collier de barbe toujours taillé court, donnaient à Paul un supplément de maturité, des années qu'il n'avait pas et une allure de vieux sage, d'une personne solide en laquelle on pouvait trouver du réconfort et de la sécurité. Cela aussi contribua à lui faire aimer cet homme.

Alors que l'amour de Paul prit son temps, celui des préjugés intérieurs à dépasser, celui de l'éveil progressif aux sentiments, l'amour de Lisa avait été immédiat. Elle s'était, dès le premier jour, rendu compte qu'elle pensait sans cesse à lui et qu'elle y trouvait une douce joie, en même temps qu'une anxieuse excitation. Il lui fallait cacher cet amour quelque temps, ne rien laisser paraître, car ses vieux réflexes d'adolescente échaudée étaient toujours tapis au fond de son cœur. Ce garçon, serait-il digne de l'amour qu'elle portait encore à ce père perdu ? Telle était, pour la jeune femme, la lancinante question.

Car des amants, elle en avait connu deux, qui avaient été deux douloureuses déceptions. D'abord une erreur de jeunesse, avec un garçon séduisant, mais trop immature. Puis, une seconde erreur, avec un homme plus âgé, qu'elle avait aimé quelques mois, avant de découvrir sa double vie, avec son épouse légitime. Elle avait souffert de ces ruptures, mais avait aussi considéré cela comme de bonnes

leçons que la vie lui avait apportées. Cette fois, se disait la jeune femme, je ne vais pas refaire les mêmes erreurs et elle avait espoir que Paul, à la fin, ne la décevrait pas. Toutefois, elle prit la précaution d'interroger discrètement une collègue et amie, qui connaissait bien Paul, pour s'assurer de sa fiabilité. C'est de cette façon qu'elle fut suffisamment rassurée pour pouvoir engager ses sentiments.

Paul, de son côté, avait bien eu quelques aventures passagères, mais rien de sérieux. Jeune, il n'avait pas été de ces garçons pour lesquels la recherche d'une femme est un enjeu majeur. Paul était avant tout un intellectuel, passionné par ses études et ses recherches et la gent féminine, et ce qu'elle pouvait lui apporter, lui étaient secondaires. Pourtant, à l'approche de la trentaine, il se rendit compte que son intérêt pour les femmes s'était significativement infléchi. Il se surprenait parfois à rêver d'un « foyer », avoir des enfants. Il en rêvait, sans trop y croire. Son manque d'expérience ne lui donnait que peu de confiance en lui sur ce point. Cela expliquait la raison pour laquelle l'amour de Paul pour Lisa prit du temps. Car ce n'était pas, heureusement, qu'une question de blondeur. Paul sentait bien les désirs d'engagement de la jeune femme, ce qui l'inquiétait. Serait-il capable de s'engager lui aussi ? Serait-il à la hauteur de ses aspirations ? Ces deux-là avaient donc eu besoin d'un peu de temps pour aller l'un vers l'autre. Mais, comme deux esquifs en papier flottant sur l'eau d'un lavabo, ils étaient, tôt ou tard, destinés à se rapprocher, à se toucher, à s'épouser.

Aujourd'hui, après plus de douze années de vie commune, Lisa n'avait pas été déçue de son choix et Paul avait réussi à dépasser ses appréhensions de célibataire. Tous deux, en début de quarantaine, ils étaient à ce stade de la vie où les choses semblent bien installées, où le bien-être devient routine, où le rêve s'est quelque peu asséché au feu du réel, donnant au quotidien cette langueur émolliente, que l'on appelle le « bonheur ».

« Sept ans, l'âge de raison », lui avait-on expliqué. L'âge où l'on devient « grand », où les enfants commencent à réfléchir et font, normalement, un peu moins de bêtises. Léa avait écouté avec une touchante componction les solennelles explications de ses parents. Puis, avait abordé assez directement le fond du problème : « Je vais avoir mon cadeau d'anniversaire ? »

Ses parents la rassurèrent sur ce point, mais sans lui dire que le « cadeau » était enfermé depuis la fin de la matinée dans le garage. Lisa et Paul avaient espéré qu'aucun indice sonore n'allait éventer la belle surprise. Ce qui fut le cas, la brave petite bête se tint parfaitement tranquille et muette jusqu'à l'instant magique de la rencontre.

Léa désirait plus que tout un animal, un petit chien. Bien que ses parents appréhendaient un peu les « inconvénients » d'un animal à la maison, ils décidèrent tout de même que les avantages pour leur fille valaient bien quelques sacrifices. Il est vrai que confier un jeune animal à un enfant de sept ans est plutôt formateur au plan éducatif. L'enfant apprend les difficultés de l'art d'être parent. Il fait l'expérience vivante qu'élever un chien, assurer son apprentissage, s'occuper de lui, demande une attention constante, que c'est une

lourde responsabilité. Cette inversion des rôles – l'enfant devient parent de son chien –, peut avoir un effet positif sur l'enfant qui comprend mieux les attitudes de ses propres parents envers lui-même, pour l'éduquer et lui apprendre les bons comportements.

Paul et Lisa avaient souvent parlé entre eux de cette idée d'un chien éducateur de leur fille. À cet aspect éducatif, il fallait aussi ajouter le non moins important aspect émotionnel, l'expérience de l'investissement affectif sur cet animal, qui répondait à d'autres besoins de leur enfant. En effet, la petite leur avait souvent présenté ces alternatives à l'enrichissement de la vie familiale : « Je voudrais, soit un petit chien, soit un petit frère – ou sœur concédait parfois Léa. » Et la liste « petit chien », « petit frère », « petite sœur » était invariablement donnée selon cet ordre de préférence.

C'est une chose que Léa ne savait pas encore. Une opération chirurgicale nécessaire, décisive et irréversible, avait privé sa mère des capacités à enfanter de nouveau. Ce drame intime, au sein du couple, n'était connu que de la famille très proche et Lisa et Paul attendaient que leur fille soit un peu plus grande pour l'en informer. La procréation artificielle n'étant même plus envisageable, deux options restaient en lice : la mère porteuse ou l'adoption. Deux options dont la complexité et l'investissement avaient été jusque-là dissuasifs pour le couple. Aussi et dans l'immédiat, l'option « petit chien » s'était imposée d'elle-même. Et l'anniversaire de Léa venait à point pour la concrétiser.

Vint le grand moment du cadeau. Les sept bougies sur le gâteau venaient d'être soufflées et Léa avait eu droit, avec fierté, à son *Happy Birthday* – elle tenait à la version anglaise, tout juste apprise en classe –, entonné par ses deux parents et quelques camarades d'école, que Léa avait invités pour le repas et la petite fête qui s'ensuivrait. La fillette reçut tout d'abord quelques menus cadeaux de ses camarades et, pendant qu'elle était occupée à défaire les paquets, son père s'éclipsa jusqu'au garage.

Paul ne tarda pas à revenir avec un grand carton percé de gros trous. Sa fille était toute à ses découvertes. « Léa ! » l'interpella son père.

La fillette, fastueusement installée sur le canapé au milieu de ses paquets défaits, leva les yeux vers son père souriant. Il lui tendit le carton d'où commençaient à sortir quelques jappements. « C'est un petit chien !? » fit-elle, indécise et n'en croyant pas ses oreilles.

Paul posa le carton sur la table basse qui fut aussitôt prise d'assaut par les enfants. L'apparition d'une truffe à l'un des trous effaça tous les doutes et entraîna de multiples cris d'excitation : il s'agissait bien d'un « petit chien ». Plein de doigts entrèrent dans les trous, provoquant des cris et des rires : « Il m'a léché ! » « Il m'a mordu ! Mais ça fait pas mal ! »

La petite bête trouvant enfin du contact et de la communication s'agita de plus en plus dans son carton et se mit à japper. « Alors ! s'écria Lisa, vous allez le laisser là-dedans ?! »

Paul coupa les rubans et ouvrit le carton, au fond duquel un magnifique et adorable Golden Retriever blond, de deux mois, remuait frénétiquement la queue.

Léa était ravie, les yeux pétillants. Elle prit délicatement le chiot entre ses bras et le serra un instant contre elle, avant que l'animal tout excité ne lui montre par ses contorsions qu'il voulait rejoindre illico le plancher des vaches.
« C'est une fille ? s'informa aussitôt Léa.

– Oui, confirma son père, il ne te reste plus qu'à lui donner un nom. »

Tout en cajolant la jeune chienne qui courait d'un enfant à l'autre, s'ensuivit une grande discussion entre les enfants pour savoir comment la baptiser. Un bon moment de plaisir où les noms les plus farfelus fusèrent de toute part, provoquant cris de consternation factice et éclats de rire.

À la fin, Léa se retrouva avec une courte liste de quatre noms, parmi lesquels elle ne savait que choisir : Patate – proposé par Kévin, l'unique garçonnet de l'assemblée, Zora – proposé par Audrey, dont l'oncle avait une gentille chienne du même nom, Kia – une marque automobile proposée par la meilleure copine de Léa, Jenny – et Jessminder, une idée de Léa elle-même.

Comme les atermoiements s'éternisaient, sa mère proposa que l'on écrive les quatre noms sur des bouts de papier et que l'on tire au sort. Mais cet appel au hasard ne fit que provoquer un sursaut d'autodétermination chez la fillette et elle se décida, enfin, pour ce qu'elle avait choisi elle-même : la petite chienne s'appellerait Jessminder, « Jess », du nom de l'héroïne du film « Joue-la comme Beckham », qui lui avait tant plu. L'histoire d'une jeune fille britannique, d'origine indienne, passionnée de football.

Comme Jess se montra, elle aussi, tout à fait satisfaite de son nom, avec moult jappements et coups de langue sur les frimousses de chacun des enfants, l'affaire fut entendue.

Tout au long de l'après-midi Paul et Lisa furent attentifs à leur fille et ses interactions avec la jeune chienne. Il y eut immanquablement des épisodes « pipi sur le carrelage », qui furent l'occasion, après les éclats de rire, de montrer à Léa comment réagir de façon adaptée avec son petit animal : ne pas la frapper, juste hausser le ton, parler fermement, lui faire sentir son urine et l'amener dehors tout en lui parlant de façon très sèche. Et faire cela à chaque fois, sans s'énerver davantage. Avec l'entraînement, Léa était devenue en soirée une parfaite dresseuse de chiot, bien que parfois un peu trop zélée !

Durant l'après-midi, d'autres camarades de Léa, accompagnés de leurs parents, rendirent visite à la fillette pour lui souhaiter un bon anniversaire. Les jus de fruits coulaient à flots, les gâteaux et crèmes glacées se succédaient dans les estomacs bien remplis, les jeux et les spectacles improvisés s'enchaînaient, Jess avait un grand succès et Léa était ravie. Elle se souviendrait de ses sept ans.

Les smartphones étaient d'ailleurs bien présents pour immortaliser l'événement. Tout le monde passa tour à tour derrière l'objectif pour filmer à sa façon tout ce qu'il voulait. Kévin et Jenny prirent des photos ou des petits films avec leurs téléphones.

Vers dix-neuf heures, les premiers départs eurent lieu et la maison retrouva peu à peu son calme habituel. En soirée, après un bref repas, avant d'aller au lit, Léa gratifia ses parents de « Je t'aime, je t'adore, ma maman chérie, mon papa chéri », accompagnés de bises et d'étreintes appuyées. Elle était visiblement très satisfaite et reconnaissante de sa petite fête d'anniversaire et surtout de son cadeau vivant. Pour la nuit, on installa Jessminder dans sa panière, dans la chambre de Léa, avec interdiction formelle de laisser la chienne monter sur le lit. Léa s'endormit paisiblement, la joie dans le cœur et l'amour au bord des yeux.

Peu après, fatiguée de sa journée, après avoir tendrement embrassé son mari, Lisa alla se coucher. Paul la suivit une quarantaine de minutes plus tard, après avoir consulté ses emails et jeté un œil sur les actualités en ligne. Doucement, il vint se blottir contre sa compagne bien-aimée qui, déjà endormie, ne réagit que par un léger murmure. Paul se garda bien de la réveiller, respectant son sommeil et se mit à chercher le sien, sans grand succès, tout d'abord.

AKSHARDHAM

Ils avaient rejoint le quatre-quatre de Gurji en empruntant des ruelles parallèles à la rue du bazar. Paul ne se voyait pas affronter à nouveau ce tumulte tout de suite. Mais une fois embarqués dans le Toyota, ils se retrouvèrent rapidement dans les embouteillages de Delhi. « On va dans un bon restaurant. Tu verras, c'est tranquille, fit Gurji, presque pour s'excuser ou, en tout cas, pour rassurer Paul.

– OK. Est-ce que c'est loin ?

– Une demi-heure, si tout va bien. Après on va voir un très très beau temple. Tu verras, pour méditer ce sera très bien pour toi.

– Merci, Gurji, j'ai vraiment besoin de penser, de travailler des choses en moi.

– Mais si on médite trop longtemps, peut-être qu'on verra moins de choses de l'Inde. Qu'est-ce que tu penses ?

– Tu sais, pour moi, ce qui compte, ce n'est pas la visite de l'Inde en soi. C'est le voyage intérieur, c'est ça le plus important pour moi. L'Inde n'est que le cadre extérieur du voyage intérieur. C'est pour cela que je dis “pèlerin” et pas touriste.

– Pourquoi tu as choisi l'Inde finalement ?

– C'est une longue histoire…

– Tu vas me dire si je me trompe : comme tu es tout seul… On n'a jamais parlé de ta famille… »

Et c'était vrai qu'ils n'en avaient jamais parlé. Paul avait jusque-là éludé toutes les questions de Gurji concernant sa famille. Aujourd'hui, il se décida à lâcher un peu de lest. Après tout, il devait passer quinze jours avec un homme, un guide indien, qui semblait pouvoir être un peu… un ami. « Ma femme aimait l'Inde. C'est sans doute en partie pour cela que je fais ce voyage. Un hommage, en quelque sorte, expliqua Paul, pour la première fois.

– Tu as perdu ta femme ?

– Oui… Paul hésita. Elle pratiquait la méditation et avait plein de trucs de l'Inde et du Népal, je crois, qu'elle faisait venir par internet. Elle rêvait de faire un voyage. Elle était très dans la spiritualité, pas comme moi !

– Et tu as des enfants ?

– Un enfant. Une enfant. Ma fille… » et la voix de Paul se contracta. Il resta silencieux. Gurdji n'insista pas, sentant qu'il y avait là comme un point douloureux chez Paul.

Vers treize heures, ils arrivèrent au *Potbelly Rooftop Cafe*, un restaurant tranquille et un peu huppé, dont une partie était nichée sur une toiture plate. La petite rue qui y conduisait était très verdoyante et cela fit plaisir à Paul. Ils grimpèrent un escalier de carreaux de grès rouge, entièrement bordé de plantes de toutes sortes, disposées dans des pots, posés en bordure de marches ou accrochés à des treillis. Sur trois étages, il y avait différents styles de salles, chacune avec son mobilier assorti. Ils grimpèrent jusqu'en haut pour se retrouver sur une terrasse aménagée. Elle était ouverte et protégée du soleil par des canisses. Le mobilier était en bois peint et faisait rustique.

Ils prirent une petite table, juste en bordure de la terrasse, mais à l'ombre et, delà, ils avaient une belle vue sur la canopée des nombreux arbres qui poussaient dans le quartier. Au loin, des tours d'habitation et les dômes blancs de quelques temples. Ils commandèrent un joli menu, des spécialités du Bihar, le thème de ce restaurant. Les plats étaient accompagnés d'ingrédients, sauces, petits beignets, légumes, dans deux petits bols bruns en terre cuite, reliés entre eux par deux anses, dont l'une servait au transport. Tous les plats étaient exquisément préparés et Paul fut ravi par toutes ces nouvelles senteurs et saveurs. Son premier repas indien – après le petit déjeuner à l'hôtel – lui procura beaucoup de plaisir et chassa durant un moment ses idées noires.

La conversation avec Gurji quitta le terrain personnel pour parler religion, mais d'une façon elle aussi assez impersonnelle. La visite du *Qutub Minar* amena les deux hommes sur l'histoire de la conquête musulmane de l'Inde. Gurji parla aussi de la religion sikhe, mais d'une façon distanciée, sans même du tout évoquer sa pratique personnelle. La philosophie sous-jacente au sikhisme plaisait bien à Paul : le monothéisme, la tolérance pour toutes les religions, le refus du système des castes, l'égalité entre tous les hommes et les prémices d'un certain féminisme, crut-il discerner, avec l'affirmation de l'égalité homme-femme. Cependant, il fut plus réservé sur ce qu'il considérait comme le culte de la personnalité des « gourous » et les aspects quelque peu « guerriers » de cette religion et système social. Gurji lui expliqua que les enseignements des gourous disent que la spiritualité c'est bien, la non-violence c'est bien, mais qu'il faut aussi savoir prendre les armes si l'on est attaqué. Et c'est pour cela que les gourous sikhs ressemblent plus à des généraux en uniformes qu'à de paisibles ascètes à la Gandhi.

Gurji expliqua avec ses mots le sens du *Khanda* en argent qu'il avait en porte-clés dans sa poche de jean. L'épée à double tranchant au centre symbolise la connaissance divine qui tranche entre ce qui est vrai et ce qui est faux, le cercle autour représente la perfection de Dieu, qui est sans début et sans fin, éternelle et les deux sabres courbés qui symbolisent l'engagement des sikhs, tant sur le plan spirituel, mais aussi temporel, dans la société. Ce symbole composite

plaisait bien à Paul, car il renvoyait à des valeurs religieuses simples et évidentes qui ne pouvaient pas déplaire à un athée.

Après le savoureux déjeuner il leur fallut plus d'une demi-heure pour parcourir la quinzaine de kilomètres qui les séparaient du temple d'Akshardham. Ils franchirent la rivière Yamuna sur un double pont, pour chacun des deux sens de la circulation. À partir de là, en suivant une rocade surélevée, les dômes du temple et les bâtiments des galeries d'exposition apparurent sur leur gauche. Paul tressaillit intérieurement en voyant déjà, de loin, la magnificence architecturale du complexe.

Le quatre-quatre garé sur le parking visiteurs, il leur fallut faire la queue au vestiaire pour déposer chaussures et téléphones portables, ainsi qu'au contrôle de sécurité, avec portique, détecteur de métaux et fouille. Heureusement, Gurji ayant acheté les billets à l'avance, ils s'évitèrent cette queue. « Pourquoi tant de contrôles, on va prendre l'avion ? plaisanta Paul.

– Parce qu'en 2012, il y a eu un attentat terroriste, avec beaucoup de morts. Donc, maintenant, ils font très attention. »

Paul accepta la brochure en français que lui tendit Gurji, plus par politesse que par réel intérêt. Il n'aimait pas être déconcentré de son expérience avec des choses comme les brochures, les guides bavards, les affiches d'information, voire les systèmes audio multilingues. Il n'aimait pas non plus prendre des photos ou pas trop. Comme ils faisaient la queue, il se laissa tout de même aller à jeter un œil sur les images de la brochure. Elles étaient prometteuses ! Le temple, les colonnes, les dômes étaient véritablement couverts de sculptures, à l'extérieur, comme à l'intérieur. Il n'y avait pas un centimètre carré de roche qui ne soit pas taillé de main d'homme. « Mais cela date de quel siècle ? demanda-t-il au guide, intrigué.

– De 2005 ! fit Gurji en riant.

– 2005 ?! et Paul se mit à scruter la brochure à la recherche d'une confirmation. Il avait du mal à le croire.

– Il faut cinq ans pour construire tout ça et avec des milliers de travailleurs pas payés. Juste dormir, manger, mais pas payés. Des gens du monde entier sont venus travailler ici. C'est très spirituel comme temple et tout ça.

– Cinq ans, 2005 ! Paul n'en revenait pas. Au vingt et unième siècle, l'Inde pouvait encore produire de telles merveilles, car plus il tournait les pages de la brochure et plus il était en extase devant tant de beautés.

– Tu vas rire, reprit Gurji, en plus ils ont fait tout ça à partir de la prophétie d'un gourou, yogi Pramukh Swami Maharaj. Il est mort cette année, au mois d'août. Alors il y a eu beaucoup des fêtes, des cérémonies ici et partout dans l'Inde pour sa mort.

– Et pourquoi faire un temple comme ça et tout le reste ?

– C'est pour l'honneur du premier gourou. Pramukh Swami Maharaj c'est le cinquième gourou de la lignée. Le premier gourou de Dieu c'est Swaminarayan. C'est très ancien, il est né en mille sept cent quatre-vingt, je crois, et il est mort

en mille huit cent trente. C'est un très très grand gourou pour l'Inde. Tu veux connaître un peu sa vie ? C'est intéressant pour toi, je pense.

– D'accord, raconte-moi, on a le temps. Ils étaient en train de faire la queue au vestiaire.

– Ses parents sont morts quand il avait onze ans. Alors, il est devenu *sadhu*, un yogi et il est parti à pied en Inde et au Népal aussi, pour chercher un ashram et un gourou pour apprendre la spiritualité, la méditation, le yoga et tout ça.

– C'est bien le premier gourou ? Pas le cinquième ?

– Oui, oui, le premier, Swaminarayan. Alors pour trouver un gourou il demandait partout cinq choses. Il demandait c'est quoi *Jiva*, c'est quoi *Ishvara*, c'est quoi *Maya*, c'est quoi *Brahman* et c'est quoi *Para Brahman* ?

– C'est quoi ces cinq trucs ?

– *Jiva* c'est la vie, c'est quoi la vie ? C'est quoi un vivant ? Après *Ishvara* c'est Dieu, c'est quoi Dieu ? *Maya* c'est le monde, c'est l'illusion. Le monde où on vit ici c'est une illusion, c'est *Maya*. Aussi, il demandait c'est quoi *Maya* ? Après il demandait c'est quoi *Brahman* ? Là, c'est dur à dire. C'est « tout »…

– L'univers ?

– C'est ça…

– Mais *Maya* c'est aussi le monde, tu as dit, l'univers.

– *Brahman* c'est pas comme ça. C'est… Je sais pas le dire en français. C'est la racine, le un, *one*. Le monde, *Maya* c'est le tout, toutes les choses et *Brahman* c'est le « un » du monde. Tout dans un.

– D'accord, je comprends, c'est le principe, la réalité ultime.

– Oui, c'est ça. Il demandait c'est quoi *Brahman* ? Et puis, tu vas voir c'est encore plus difficile à comprendre, il y a aussi *Para Brahman*. Là c'est très dur pour moi de t'expliquer.

– "*Para*", qu'est-ce que ça veut dire ?

– C'est "grand", au-dessus. Mais y'a plus rien après *Para Brahman*.

– C'est le "suprême" on dit en français. C'est la réalité "ultime" et "suprême".

– Je sais pas. C'est peut-être ça, ce que tu dis. Moi, je comprends *Para Brahman* c'est "tout" et "rien", les deux ensemble.

– Lisa, ma femme, me parlait de la "vacuité". C'est bouddhiste, je crois. Ça me fait penser à ça. C'est pas du vide, c'est, comme tu dis, le tout dans du vide. Enfin, je crois que c'est une autre façon de parler de la réalité ultime. C'est aller au-delà des concepts…

– Enfin voilà. Tu sais, je connais pas beaucoup tout ça…

– Moi non plus, Gurji, ne t'en fais pas !

– Alors la dernière question Swaminarayan il pose c'est : c'est quoi *Para Brahman* ? Alors, après sept ans de marche, comme ça, partout dans l'Inde, ham… il trouve un gourou pour répondre les cinq questions et ce gourou est devenu son gourou, son maître. C'est comme ça qu'il apprend à se détacher de sa famille, de ses parents morts.

– Il a fait son deuil comme on dit chez nous.

– "Deuil" ?

– Oui, tu sais, quand tu perds quelqu'un de proche, *mourning*. Tu perds ta femme, ton enfant et dans ta tête tu dois accepter. Le deuil c'est aussi comment tu t'habilles. En France on s'habille en noir. C'est la tradition. Mais les gens ne le font plus maintenant. Au début on est mal, on est triste et après, on apprend à vivre sans la personne perdue et on dit "faire son deuil".

– D'accord, deuil. J'apprends un nouveau mot de français. Merci Paul !

– De rien, de rien. Mais tu avais raison, cela me parle beaucoup toute cette histoire. Et alors le… Swami… ?

– Swaminarayan… » Gurji s'interrompit un instant, le temps qu'ils posent leurs téléphones portables et leurs chaussures dans une boîte en plastique au vestiaire. On leur donna un jeton numéroté en échange. Paul trouva étrange de marcher, soudain, pieds nus. Le marbre frais sur lequel il se tenait lui sembla agréable, rafraîchissant le reste de son corps, comme quand on sort son bras par la portière. « Alors le Swaminarayan ? Je veux savoir la suite ! s'exclama Paul. Ils abordèrent la seconde queue, celle des contrôles.

– À vingt ans, les gens ils disent déjà que c'est un grand gourou, il fait une école de la religion hindoue. Il dit y'a un seul Dieu, c'est Krishna. Il dit si tu répètes le mantra "*swaminarayan*" tu peux faire la méditation et après, les gens ils pensent Swaminarayan c'est Dieu.

– Bon, bon…

– Qu'est-ce que tu penses Paul, de tout ça ?

– Je pense à la tendance des humains à se prendre pour des dieux ou à prendre un autre humain pour un Dieu. Ce n'est pas… "*Maya*" ça aussi ? De l'illusion ?

– Peut-être oui. Peut-être non. Ça dépend pour toi c'est quoi Dieu, c'est quoi un humain ? Mais comme tu es… "athée", c'est ça ? Alors ça être difficile à comprendre. Mais y'a un truc, je crois, qui va te faire plaisir, parce que c'est comme les Sikhs. Swaminarayan est pour le droit des femmes, le droit pour qu'elles vont à l'école, par exemple. Il est connu et on l'aime pour ça, c'est le premier il demande l'école pour les filles.

– Oui, intéressant.

– Et pareil pour les gens, tu sais en Inde, avoir une fille c'est dur pour marier, il faut donner beaucoup d'argent. Aussi on tue beaucoup des filles à la naissance. Et Swaminarayan il est contre ça aussi. Mais tu vas voir c'est un gourou compliqué, parce qu'il dit aussi pour les hommes et les femmes ils sont sadhus, il faut pas ils se touchent. Pas de sexe ! Les femmes il peut pas être au même endroit dans le temple. La femme le mari il est mort elle doit être toujours avec un homme il commande la femme. Tu vois c'est pas encore beaucoup le droit des femmes ! et Gurji se mit à rire doucement.

– Et ton Swaminarayan, il était pour ou contre les castes ?

– Ham, je crois il était contre, mais je suis pas sûr. C'est normal il est contre, je crois. Il était aussi "végétarien", on dit comme ça ? Pas manger de l'animal. Et comme y'a des sacrifices animal dans ce temps, il interdit le sacrifice animal. Tu penses que c'est une bonne chose je suis sûr ! »

Paul n'eut pas le temps de répondre, car c'était leur tour pour les contrôles électroniques et la fouille. Il vit que les femmes entraient dans une tente pour les mêmes contrôles. « On peut voir en public un homme en train de se faire palper, mais pas une femme en train de se faire palper. C'est une discrimination sexuelle ! Du sexisme ! » songea-t-il avec amusement.

Ils se retrouvèrent sur le parvis, sous un soleil éblouissant, au milieu d'un flot de touristes hétéroclites. Des Indiens de toutes sortes, des Asiatiques, des Occidentaux. Des hommes, des femmes, des enfants, des vieillards, des estropiés. Des endimanchés, des saris, des costumes traditionnels, des voiles, des turbans, des vêtements occidentaux décontractés, de ceux que l'on porte pour faire douze heures d'avion, de ceux que portaient Paul et Gurji, des pantalons et blousons en jean, des tee-shirts, des chemisettes de vacances, légères et colorées. Les dalles, sur lesquelles ils se tenaient, étaient inondées par un petit centimètre d'eau. Il eut été impossible, autrement, de s'y tenir sans se brûler les pieds.

Gurji entraîna Paul vers un petit bassin rectangulaire en marbre rose, situé entre les deux portes d'entrée. Aux quatre coins du bassin, un énorme coquillage sculpté, doré, volute enroulée en spirale, d'où jaillissait un jet d'eau. Les quatre jets arrosaient alors, au fond du bassin rempli d'eau, deux énormes représentations de traces de pas, deux dessous de pieds, le gauche et le droit, côte à côte, en marbre blanc, stylisés, décorés de symboles dorés, comme une réflexologie spirituelle. « C'est les traces des pieds de Swaminarayan. C'est le symbole de son voyage spirituel en Inde, expliqua Gurji.

– Et les autres symboles sur les pieds, tu connais ? Je reconnais le Svastika, la croix gammée, quant à savoir ce que cela peut bien signifier ici…

– Je suis Sikh, tu sais, je connais pas trop tous les choses de hindous. Je sais *Swastik* c'est la chance, que tout va bien pour toi. C'est le signe qui va avec le Dieu Ganesh, tu sais, avec la tête d'éléphant. Après là, c'est *Ashkaton*, je crois, c'est pour méditer en regardant le signe. Après, le crochet pour l'éléphant là, c'est *Ankush*, c'est pour dire que c'est dur de contrôler l'esprit pendant la méditation. Après, c'est le lotus, le *Padma*, c'est la pureté, je crois, tu dis ? Le petit drapeau là, c'est *Ketu*, mais je sais pas dire c'est quoi… Là encore c'est une épée, c'est *Vajra*, je crois ça veut dire le courage. Bon voilà, tu sais on a beaucoup à voir encore…

– Oui, on ne va pas passer l'après-midi ici. Mais le poisson ? On retrouve ce symbole chez les premiers chrétiens…

– Le poisson, c'est *Meen*, il nage dans l'eau et je pense c'est comme ça on doit faire dans la vie, nager comme un poisson. Le poisson, tu vois, l'eau elle glisse sur lui, les choses elles arrivent à toi, elles glissent sur toi. Je sais pas si je dis bien les choses.

– Mais si ! Mais si, Gurji ! Tu dis très bien les choses, et Paul posa amicalement sa main sur le bras de son guide en le regardant, tout sourire. Allez, visitons ce merveilleux temple ! »

Paul se retourna. Devant lui, une perspective s'ouvrait, comme des mains jointes qui venaient de se détacher pour accueillir et guider le pèlerin vers le saint des saints. L'allée, de marbre rose, régulièrement décorée de figures géométriques blanches était, elle aussi, inondée, ce qui donnait plus de lustre à la pierre et semblait rafraîchir l'atmosphère sous ce chaud soleil d'octobre. Haut dans le ciel d'un bleu délavé, chargé des smogs de la ville, des corbeaux tournaient, jetant leurs cris rocailleux, comme pour rappeler aux pauvres humains que, sur les plus belles merveilles, flotte toujours le malheur du monde.

Ils avancèrent d'un bon pas, en suivant le flot des visiteurs. La perspective était vraiment « royale », c'est le mot qui vint à l'esprit de Paul. De chaque côté de l'espace qui conduisait au temple, deux longs alignements de colonnades, sur deux niveaux, recouverts de toitures richement sculptées, le tout en marbre rose. Au centre, l'allée qu'ils suivaient se prolongeait par un large escalier conduisant à une vaste terrasse, sur laquelle le temple était érigé. Plus ils approchaient et plus ce temple, taillé dans une pierre plus claire, plus jaune, que les colonnades latérales, gagnait en magnificence. Partout, la pierre avait été taillée, polie, ciselée, formée et transformée, pour la soumettre aux symboles, à la pensée et aux émotions des hommes. L'ensemble était d'une grande complexité, assommant l'esprit du visiteur de signes, comme autant d'énigmes à déchiffrer. On aurait pu passer ici des jours, des mois, toute sa vie peut-être, à tout scruter et tout comprendre. Ce temple, dès son extérieur, appelait autant à la contemplation qu'à la réflexion, autant aux méditations silencieuses, qu'aux macérations intellectuelles.

Juste avant d'entrer dans le temple lui-même, Paul s'arrêta un instant pour admirer les colonnes sculptées, soutenant les toitures du porche d'entrée. « Regarde ça ! » dit-il à Gurji, admiratif devant les broderies de pierre. On était ici fort loin des austères fûts cannelés, surmontés de quelques fioritures en chapiteau des colonnes des temples grecs ou romains. Ici, de la base au chapiteau, y compris le fût donc, l'entièreté de la colonne était délicatement sculptée d'une profusion infinie de symboles et de scènes mystiques. Ce qui subjuguait Paul était que chaque petit centimètre carré de la colonne ait fait l'objet d'une attention de la part du ciseau du sculpteur. Les aplats étaient rares, situés surtout à la base, et formaient rapidement des motifs géométriques. Tout le reste était dans le figuratif et le symbole. Ici un personnage assis entouré d'animaux, tenant des attributs symboliques, ayant une posture signifiante, entouré de petites colonnes et d'une profusion de détails. Puis, plusieurs couches de dentelles de pierre et un autre personnage debout, richement habillé, dans une posture stylisée, tenant des symboles, sceptres et autres objets inconnus de Paul, dans une niche, entourée de petites colonnes. Et de ces personnages, et de ces décors, et de ces dentelles et fioritures, il y en avait non seulement tout autour de la colonne, mais aussi sur toute sa hauteur, jusqu'au chapiteau, qui était composite, étagé, chaque niveau explosant lui-même de motifs sculptés.

Et le regard, déjà rassasié de beauté, devait encore en prendre, s'en goinfrer, avec le plafond du porche, tout aussi richement décoré au ciseau à pierre. On en venait à jouir des aplats lisses de quelques poutres de pierre, sauf qu'en leur centre il y avait encore une rosace. Et entre quatre de ces poutres, en creux, l'intérieur d'un petit dôme, lui aussi regorgeant de motifs, de symboles, de géométriques, de saynètes mystiques ou profanes. Et de ces dômes, il y en avait quatre formant le porche d'entrée.

Gurji le tira par la manche, doucement, sortant Paul de la fascination dans laquelle il commençait à se perdre. « Viens, tu vas voir dedans, c'est encore plus beau ! » Paul suivit son guide. Une fois franchies les deux monumentales portes de bois brun sombre, décorées de rosaces dorées, ils se retrouvèrent dans la splendeur du *Mandir*. Ce n'était pas mieux, mais pire !

Une odeur d'encens, légère, une musique indienne, douce, flottaient dans l'air. Le marbre rose céda la place au marbre blanc et Paul retrouva les mêmes dentelles de pierre, la même accumulation de symboles et de représentations, les mêmes fioritures minérales, sauf que tout était rehaussé d'or et de couleurs à la peinture. Et puis, il y avait ces statues, entièrement plaquées d'or. Celle du centre, assise comme un Bouddha, représentant un personnage en toge et enturbanné, qui devait bien faire trois mètres de haut, bien que le personnage soit assis. Et puis, cinq autres statues, quatre debout et une en génuflexion, de taille humaine, elles-mêmes plaquées d'or, en adoration devant la première, mains jointes ou portant offrande, pareillement habillées de toges et enturbannées. « C'est Bhagwan Swaminarayan, lui souffla Gurji. Et ça c'est les gourous qui vient après lui, de la ligne des gourous…

– La lignée, tu veux dire ? reprit Paul.

– Oui, la lignée des gourous depuis Swaminarayan. Je connais pas tous. Je connais juste celui-là, le dernier, c'est Pramukh Swami Maharaj. Il est mort il y a deux mois, sa statue est tout neuf, tu vois. »

Paul contempla un moment les statues, puis s'en détourna pour déambuler dans les différentes galeries du temple, qui paraissaient chacune présenter un espace thématique. Mais partout ce n'était que splendeur ! Le sol de marbre blanc était orné de mosaïques qui donnaient l'impression que l'on y avait jeté des tapis finement tissés. Il leva les yeux vers les plafonds et découvrit d'autres dômes magnifiquement ornés de rosaces sculptées à profusion, mêlant les figurations purement géométriques aux représentations figuratives et de nombreux symboles. Deux de ces dômes, au centre de leur rosace, montraient un personnage mythique. Encore Swaminarayan, là quand il était enfant et là quand il était yogi errant, le renseigna le guide.

Dans l'une des galeries, des visiteurs indiens s'étaient assis en tailleur devant une petite statue dorée. Paul qui commençait à être connaisseur, y reconnu le Swaminarayan enfant, et il songea à cet orphelin de onze ans, parti errer sur les routes de l'Inde, faisant le deuil de ses parents, et cherchant à sublimer leur perte dans la recherche de réponses métaphysiques : qu'est-ce que la vie ? Qu'est-ce que la mort ? Qu'est-ce que l'amour ? Il n'était plus certain que cette

dernière interrogation fut l'une de celles que se posait cet enfant. Mais lui, Paul, se la posait cette question. C'était cette question qui le taraudait.

Paul et Gurji ne se joignirent pas aux Indiens, mais ils restèrent sur le côté, à regarder et écouter. Il n'y avait pas de prêtre, mais un enregistrement sonore diffusait des prières et les fidèles, régulièrement, y répondaient. Les mains jointes, yeux fermés, ils priaient et Paul avait plutôt envie de pleurer. « C'est quoi aimer ? » songea-t-il. Est-ce que c'est Maya ? L'illusion ? Est-ce que c'est aimer Dieu ? La cérémonie touchait à sa fin et les gens se levèrent et lentement firent procession pour aller arroser d'eau la tête et les pieds de la statuette dorée. Un employé donnait de petites coupelles emplies d'eau pour ce faire. Un autre ramassait les coupelles vides et disparaissait régulièrement pour revenir avec des coupelles pleines sur un plateau. « Tu peux le faire Paul, si tu veux. Tout le monde peut le faire, lui suggéra Gurji. Mais Paul fit signe que non de la main. Il n'avait pas prié, il ne se sentait pas légitime pour faire cela, ce rituel. Il n'avait pas prié, il s'était juste posé des questions philosophiques, existentielles. Et puis, il était athée, il se serait figuré singer une forme d'idolâtrie en arrosant cette statue plaquée or. Ils s'en allèrent, sortirent du temple, se rechaussèrent et Gurji le guida autour de la terrasse-socle qui supportait le temple. « Alors, tu trouves bien le temple et tout ça ?

– C'est une merveille ! » dit Paul.

Mais le cœur n'y était plus. Ce sont sans doute les statues en or, leur facture et représentation trop moderne, la musique de fond, l'encens, l'éclairage artificiel, « tout ça », se dit-il, et le clinquant lui sauta à la figure. Comment expliquer à Gurji ?

– Les statues en or… Je trouve que ça fait un peu… Bazar !

– Bazar ?

– Oui, tu sais, c'est comme la différence entre un vrai magasin d'antiquités, avec de vrais objets d'art, des objets anciens, usés, abîmés, "*authentic*" – et il prononça le mot à l'anglaise, et puis, dans la rue, le bazar avec des statues en résine, en plastique, *made in China*. Au début, j'ai beaucoup admiré, mais à la fin, cela devenait… Et puis, c'est trop chargé ! Et il éclata de rire.

– Chargé ? interrogea Gurji, qui peinait à comprendre.

– Oui, tu sais quand tu vois un tableau, de la peinture, et qu'il y a trop de couleurs, trop de choses, c'est trop "chargé", *too much!* Ici aussi : trop de sculptures, trop de symboles, trop de beauté. Trop de beauté tue la beauté. *Too much beauty kills beauty*. Cela devient artificiel… Peut-être même que c'est *Maya* ! s'exclama-t-il.

– Je vois pas les choses comme ça, mais tu as peut-être raison. En Inde ils font beaucoup dans la beauté, dans tout ça… » « Dans l'excès », songea Paul.

Ils marchaient lentement, tournant autour de la terrasse, dans le sens des aiguilles d'une montre, comme il se doit. Mais Paul ne s'en rendait pas compte. Il retrouva un peu de son extase esthétique en regardant les magnifiques éléphants sculptés qui formaient une frise tout au long du mur de la terrasse. Ils s'arrêtèrent un long moment devant la représentation d'un éléphant comme

prosterné devant un lion assis, qui posait une patte sur son front, tandis qu'une chèvre était perchée sur la nuque de l'éléphant d'une façon qui parut amusante à Paul. « La chèvre, elle est perdue dans la forêt, expliqua Gurji. Et elle va dans le royaume du lion pour être protégée. Et le lion il met la chèvre sur la tête de l'éléphant pour elle est tranquille, pas attaquée par les autres animal. Ça, c'est l'histoire.

– Et ça veut dire quoi ?

– Je ne sais pas beaucoup, c'est hindou… »

Paul se rendit compte que son guide trouvait commode de se réfugier dans cette justification « c'est hindou ». Il décida de le taquiner : « Oui, les Sikhs ne peuvent pas comprendre tout ça, c'est hindou ! et il lui sourit avec espièglerie.

– C'est un jeu, devinette, tu dois trouver c'est quoi, s'en sortit admirablement l'Indien.

– D'accord, mais toi aussi, tu joues à deviner, d'accord ?

– D'accord… »

Et ils restèrent un moment à chercher une signification plus profonde à cette représentation et son histoire. « Voilà mon idée, fit Paul, j'ai pensé à Swaminarayan. La chèvre c'est Swaminarayan enfant. Il est perdu dans le monde, tout seul, il n'a plus ses parents. Et le lion c'est son gourou qu'il a trouvé et l'éléphant c'est Dieu. Avec Dieu et son gourou, il trouve comme un refuge pour son âme et son cœur. Alors ? J'ai gagné ?

– Je pense un peu comme toi. C'est Swaminarayan. C'est une très bonne histoire. On a gagné tous les deux, je crois. » Paul lui tendit sa paume de main et Gurji répondit avec plaisir à son geste, paume contre paume. Comme deux enfants, ils avaient gagné tous les deux.

Les deux hommes firent le tour de la terrasse-socle sur lequel était érigé le temple, regardant silencieusement le défilé des éléphants, racontant des histoires, dévidant la métaphore. Quelques sourdes exclamations, quelques petites remarques feutrées, marquèrent leurs courtes stations devant l'éléphant dans la barque ; l'éléphant aux sept trompes – « C'est beaucoup de la chance et la richesse », remarqua Gurji ; l'éléphant imperturbable et les chiens qui aboient ; les éléphants combattant des lions ; encore l'éléphant aux sept trompes divinisé et adoré par d'autres animaux ; deux éléphants se combattant l'un l'autre ; un éléphant sauvant un personnage des eaux d'une rivière ; un éléphant derrière une représentation du Bouddha ; des hommes, à l'allure occidentale, peignant et photographiant des éléphants ; des scènes, nombreuses, de la vie des éléphants dans la nature, avec leurs petits… Paul et Gurji, rassasiés de symboles, se sentaient las. Sur leur gauche, un grand bassin empli d'eau entourait le temple.

De retour devant l'escalier d'entrée du temple, Paul décida d'aller voir vers la gauche. « On va voir par-là ? fit-il. Et ils longèrent l'allée transversale.

– Y'a les expositions par-là, si tu veux voir ?

– Qu'est-ce que c'est ?

– Y'a un petit film de la vie de Swaminarayan et d'autres spectacles.

– Ah ! Je ne sais pas… Il y a tellement à voir. Il faudrait y passer deux jours. Qu'est-ce que tu as prévu pour la suite ?

– On a le temps de voir les choses, tu sais. On attend le soleil se couche et on va voir le spectacle avec l'eau, la lumière et la musique. Ça te dit ça ? Après si tu veux, y'a un bon restaurant ici, on peut manger.

– OK, Gurji ! »

Ils passèrent sous la porte latérale et débouchèrent dans le jardin en forme de fleur de lotus, l'un des jardins thématiques. Ils franchirent la passerelle en spirale ouverte et descendirent au cœur des pétales. Ils les explorèrent tour à tour, chacune étant consacrée à des messages – en anglais et en hindi – encourageant le visiteur à croire en Dieu et en l'homme. Il n'y avait nulle part où s'asseoir. Paul se sentait fatigué. « Ils auraient pu mettre des bancs… remarqua-t-il.

– Si on va les expositions, on peut s'asseoir, suggéra Gurji. »

Paul hésita. Il n'avait pas du tout envie de se retrouver enfermé avec du monde dans une salle, de quelque qualité que puisse être le spectacle. Il avait envie de se poser quelque part, d'être tranquille. L'après-midi était bien avancé et un voile de smog laiteux filtrait le soleil. Il regarda la brochure et prit sa décision. « Regarde, on va voir l'endroit du son et lumière, là on pourra s'asseoir.

– OK, et Gurji le suivit. »

D'un bon pas ils parcoururent l'allée transversale, franchirent les deux portes monumentales et ils se retrouvèrent devant les bassins composites d'une immense fontaine. Le bassin central formait une fleur de lotus à huit pétales, entouré de huit petits bassins évoquant des fleurs en bouton, le tout dans un grand bassin carré de près d'une quarantaine de mètres de côté. Quelques jets d'eau donnaient fraîcheur et vie au lieu. La fontaine était entourée de multiples escaliers donnant autant de marches pour s'asseoir. Il y avait peu de monde à cette heure-ci. Paul et Gurji grimpèrent quelques marches pour prendre place un peu en hauteur. Face à eux, de l'autre côté du bassin, il y avait une grande statue, de presque dix mètres de haut, de Swaminarayan enfant, lors de son voyage. Une réplique géante de la statuette dorée qu'ils avaient vue dans le temple. Paul et Gurji s'assirent sur les gradins de pierre. « Dans le temple, commença Paul, j'ai ressenti quelque chose, pendant la cérémonie, la prière, devant la petite statue de Swaminarayan. Je pensais à cet enfant qui avait perdu ses deux parents. Je pensais à sa détresse.

– C'est vrai comment tu dis. Avec tout ça, le temple et l'or et tout et tout, la religion, on oublie c'est des humains d'abord.

– Je sais ce que c'est que de perdre des êtres que l'on aime. » Paul dit cette phrase comme une évidence, définitive. « Ici, on est dans de l'imagination, du rêve… Je n'ai pas aimé ces statues en or. C'est chiqué. C'est trop…

– Les Indiens, ils aiment ça. L'or c'est pour dire la valeur spirituelle. Il faut comprendre comme ça.

– Oui. Je peux le "comprendre comme ça", mais ne pas trop aimer.

– Comme tu dis, c'est comme du rêve. On raconte des histoires, des choses bizarres, du mystique, mais au début c'est des hommes comme toi et moi. »

Paul resta un long moment silencieux. Une pensée traçait doucement son chemin vers sa conscience. Et le souvenir de Léa revint, douloureux. Une enfant, elle aussi. Un rêve… Il avait gardé d'elle son dernier rêve.

* * *

Elle était accroupie sur le carrelage de la cuisine avec une très grande envie de faire pipi. Elle se retenait de toutes ses forces pour ne pas souiller le sol. Au-dessus d'elle, Jessminder la regardait avec colère. Jess était très grande, grande pratiquement comme sa mère. Malgré une taille d'être humain, elle avait quand même une bonne tête ronde de chiot, comme un chiot géant. Un chiot dominant, dont le regard était très dur. Un regard qui lui rappelait celui de sa mère en colère. Et, soudain, le chiot géant, Jess, se mit à lui crier dessus : « Je te préviens, Léa, si tu fais pipi dans la maison tu auras une punition ! »

Léa aurait voulu lui répondre. Elle voulait lui dire de la laisser sortir, mais elle n'arrivait pas à parler. Seuls des gémissements, comme ceux d'un petit chien, sortaient de sa gorge. Elle avait de plus en plus envie de faire pipi, le regard de Jess au-dessus d'elle devenait de plus en plus méchant et Léa ne comprenait pas pourquoi elle ne la laissait pas sortir pour faire dehors. Elle ne pouvait que gémir contre la porte d'entrée, incapable de se relever pour l'ouvrir. Elle gémissait de plus en plus et, portant la main entre ses cuisses, elle sentit du mouillé, comme si l'urine arrivait, lentement. Et Jess, au-dessus d'elle, semblait de plus en plus menaçante…

Léa s'éveilla soudainement. Jess, la vraie Jess, lui léchait la main, celle qui pendait hors du lit, tout en gémissant. Et Léa avait aussi une forte envie d'aller aux toilettes. Elle alluma sa petite veilleuse et hésita à appeler sa mère. Après tout, se souvenait-elle, elle avait à présent sept ans et elle devait prendre toute seule ses responsabilités avec la petite chienne. Peut-être avait-elle envie d'uriner, elle aussi ? Pouvait-elle la sortir de la maison, toute seule, dans le noir ? La fillette n'était pas aussi courageuse que cela. Peut-être simplement aller sur la terrasse, en allumant l'éclairage extérieur ? En tout cas, il fallait au moins qu'elle prenne rapidement une décision pour elle-même avant qu'elle ne fasse sur son lit.

Elle se décida pour le plus simple et le moins risqué : elle se leva, enfila sa robe de chambre et ses babouches à tête de souris. Le fait qu'elle sorte du lit entraîna chez Jess encore plus d'agitation et elle se mit à danser d'avant en arrière avec de petits gémissements. « Chut ! Lui fit Léa avec autorité. »

Jess se calma provisoirement et Léa la prit dans ses bras pour se rendre aux toilettes, au bout du couloir. Pendant que sa petite maîtresse faisait pipi, la chienne crut comprendre que le lieu était adéquat pour elle aussi et elle se soulagea sur le carrelage des toilettes. Léa eut tout juste le réflexe de la maintenir contre sa jambe pour éviter que l'animal ne patauge dans sa propre urine.

La fillette, décidément bien avisée, s'abstint tout d'abord de tirer la chasse d'eau, pour ne pas réveiller ses parents – c'était une consigne permanente pour les nuits – et décida ensuite de ne pas faire d'éducation canine à cette heure-ci. Elle ramena Jess dans sa chambre, toujours en la portant pour éviter qu'elle ne lui échappe et le raffut qui s'en suivrait. Elle la posa dans sa panière et lui donna à mi-voix des ordres, avec fermeté, comme elle l'avait appris l'après-midi même. L'enfant dut insister un petit moment avant que Jess ne comprenne que le temps n'était pas au jeu. Finalement, après trois derniers tours dans sa panière, elle décida de s'y coucher, avec un dernier gémissement et un petit soupir.

Léa se souvint alors de l'urine sur le carrelage des toilettes. Elle ne pouvait pas laisser ça comme ça, son père ou sa mère pouvait marcher dedans par inadvertance. Aussi, après un dernier geste du doigt appuyé en direction de sa petite chienne, la fillette alla chercher à la cuisine de quoi réparer les dégâts. Une petite bassine en plastique avec un fond d'eau et une éponge. Éponger l'urine de Jess la dégoûta un peu, mais « cela est de ma responsabilité », se dit-elle en reprenant les paroles de ses parents. C'est comme une maman qui doit changer les couches de son bébé. Léa s'efforça donc d'accomplir son devoir à la perfection.

À la fin, elle se lava soigneusement les mains au savon et retourna se coucher. Jess redressa un instant sa tête en voyant revenir sa maîtresse, mais elle la reposa sur le coussin quand elle la vit se mettre au lit. La lumière éteinte, l'idée de prendre Jess dans son lit traversa l'esprit de la fillette. Mais elle songea à la petite goutte qui mouillerait son lit et comprit que ses parents avaient raison d'interdire le lit à l'animal. Elle imagina avec amusement de mettre une couche-culotte à Jess. Mais où mettre sa queue ? Dans la couche-culotte ? La faire dépasser au-dessus ? Ou encore, faire un trou dans la couche pour faire passer la queue ? La petite s'endormit finalement, sur le fil de ses imaginations…

Lisa s'éveilla doucement et tendrement sous les caresses de son homme et ses chuchotements dans le creux de l'oreille : « C'est l'heure, ma chérie, bientôt. Je t'aime. Et, la sentant s'éveiller, il l'embrassa dans le cou, délicatement. »

Lisa se retourna sur le dos, s'étira un instant et serra son mari dans ses bras.
« Quelle heure est-il ? murmura-t-elle.

– On a vingt minutes d'avance. »

La jeune femme savait ce que cela voulait dire. Elle aimait aussi ces corps à corps matinaux, au cours desquels elle ne faisait que compter sur l'ardeur de Paul. Elle, de son côté, se laissait simplement aller, flotter, discrètement, sous les caresses, au cœur de l'étreinte. Aussi, elle se retourna à nouveau sur le côté, tournant le dos à son mari qui s'emboîta contre elle, puis en elle. C'était une union langoureuse, lente, très lente, paisible, comme un bonjour.

Tous deux aimaient bien ces rencontres des corps et commencer la journée avec le goût de l'autre dans leurs chairs profondes, comme un carré de chocolat noir qui a longuement fondu dans la bouche et qui ne disparaît pas de sitôt, laissant sur les papilles l'écho de ses arômes.

Peu après, tandis que Lisa se glissait dans la salle de bain pour se doucher, Paul se souvint qu'il allait devoir s'occuper, et de sa fille, et de Jess, la petite chienne. Il fallait qu'il se secoue, en effet. Le couple avait convenu, depuis la naissance de Léa, d'un programme et d'une distribution des rôles précis : Paul devait superviser la toilette et l'habillage de mademoiselle Léa – et désormais de Jess, en plus ! –, tout en se faisant la toilette et en s'habillant en parallèle. Tandis que Lisa s'adonnerait à toilette, habillage, vingt minutes de méditation et préparation des petits déjeuners. Cette organisation, sans failles temporelles tolérables, permettait que tout le monde soit à l'heure où il devait être : Paul et Lisa à leur travail et Léa à l'école.

Paul se leva donc pour aller réveiller sa fille et s'occuper rapidement de Jess. Léa était déjà longue pour se réveiller et se préparer pour l'école, lui confier en plus la petite chienne, à ce moment-là, eut été trop difficile pour l'enfant.

« Lève-toi ma chérie, c'est l'heure d'aller à l'école », lui souffla-t-il doucement, mais avec entrain en lui faisant des bisous et des prouts dans le cou, ce qui faisait rire la fillette et la mettait généralement de bonne humeur. Il glissa sa main sous les couvertures et lui frotta doucement le dos. Cela aussi, Léa l'appréciait beaucoup. Elle s'étirait alors comme un chat, se mettait à plat ventre pour recevoir des frottis et gratouillis plus vigoureux. Paul pouvait alors glisser sa main sous la chemise de nuit de la fillette et toucher sa douce peau d'enfant. Cela ne durait jamais très longtemps, mais c'était un petit moment de tendresse que Léa appréciait énormément et qui faisait partie du rituel du lever. Son pendant, c'était le soir, le rituel du coucher, assuré cette fois par sa mère, avec la lecture d'une histoire courte et un gros câlin assorti de quelques confidences. Entre ces deux pôles affectifs et sensuels, qui ponctuaient les passages entre la nuit et le jour, entre l'éveil et le sommeil, l'enfant trouvait un équilibre intérieur qui lui était indispensable.

Au pied du lit de Léa, Jessminder, qui semblait en pleine forme, jappait en remuant la queue avec enthousiasme. « Je m'occupe de Jess, tu fais comme tous les matins, d'accord Léa ?

– D'accord », fit la voix cotonneuse de la fillette. Elle s'assit dans son lit pour voir partir son père, tenant la petite chienne tout excitée dans ses bras.

Paul sortit Jess un instant, le temps qu'elle satisfasse ses besoins naturels sur le gazon. Puis, dans la cuisine, elle eut droit à son premier repas quotidien et un os en plastique à mâchonner. Cela devrait l'occuper un petit moment, espéra Paul. Lisa était déjà en train de méditer dans le salon, face à la baie vitrée. Paul alla s'occuper de lui-même, sans oublier de jeter un œil à sa fille, pour voir si elle était toujours sur les rails. Mademoiselle était déjà douchée, habillée et était en train de se coiffer. C'est bon, tout va bien, se dit Paul, qui rejoignit dare-dare l'autre salle de bains.

Un peu plus tard, la famille put enfin se retrouver au coin-repas, devant le petit déjeuner, avec une Jess languissante, assise sur le carrelage mosaïque, aux pieds de Léa, dont elle espérait quelques miettes à se mettre sous la dent. Paul et Lisa eurent droit au récit détaillé du rêve de leur fille et des péripéties de la nuit

avec la petite chienne. Récit que Léa narra à son plus grand avantage, insistant sur sa capacité à maîtriser la bête et fabulant même comment elle avait repoussé ses tentatives de monter sur le lit et comment, d'une voix ferme et persuasive, elle était parvenue à la coucher dans son panier. Ses parents ne manquèrent pas de la féliciter, entre deux incitations à manger ou boire, car l'heure tournait.

Puis vint le moment du départ et de la séparation. L'église du village, en contrebas, sonna l'Angélus du matin, huit heures. Lisa, sa fille et Jess partaient les premières. Paul partirait un peu plus tard, son travail ne commençait pas si tôt les lundis.

Paul et Lisa avaient pris leurs dispositions. À partir du moment où ils avaient décidé d'offrir un chiot à Léa, ils avaient prévu son gardiennage. Le couple travaillait toute la journée et Léa était à l'école. Il n'était pas raisonnable d'abandonner un chiot tout seul à la maison. Aussi, Lisa s'était-elle arrangée avec la voisine d'une collègue de travail. Une dame un peu âgée, qui vivait seule avec ses quatre chats. Au départ, la dame s'était montrée un peu réservée : un chien parmi ses chats ! Mais en voyant des photos de Golden Retriever, bébés et adultes, elle succomba par anticipation aux charmes du bel animal. Une race de chiens que Lisa présenta de façon avantageuse comme douce, affectueuse, intelligente et qui pourrait certainement s'entendre avec des chats, surtout si on l'y habituait depuis son plus jeune âge.

L'accord fut passé, avec une petite compensation financière pour les frais et le gardiennage. Cette dame habitait à quelque distance des Erra, mais c'était sur le chemin. Lisa déposerait d'abord sa fille à son école du village, puis, quelques kilomètres plus loin, Jess chez sa gardienne.

Paul accomplit le rituel matinal de dire au revoir à sa fille, à son épouse et, aujourd'hui, à la petite chienne. « Vous n'avez pas oublié les croquettes de Jess ? demanda Paul, pour la forme. Le Golden Retriever de deux mois aurait droit à trois doses de croquettes par jour, matin, midi et soir, avec des quantités calculées au gramme près. La gardienne devait lui donner sa ration de midi et rien de plus, la consigne avait été ferme, tant pour la gardienne que pour Léa à la maison.

– Ne t'inquiète pas », lui répondit Lisa en le prenant dans ses bras et en l'embrassant sur les joues.

Léa était déjà dans la voiture, à l'arrière, côté passager, bien attachée dans son siège auto. Elle boudait, car on lui avait refusé qu'elle prenne Jess sur ses genoux pour une question évidente de sécurité. Jess était dans le compartiment arrière où on lui avait mis sa panière afin qu'elle s'y sente à l'aise. Encore facilement apeurée, Jess accepta sans rechigner de se lover dans sa panière, une façon pour elle de se rassurer dans ce nouvel environnement – elle n'avait connu jusqu'à présent que la voiture de Paul, et encore, au fond d'un carton.

Paul alla voir sa fille à la portière pour tenter de la dérider. Elle baissa sa vitre avec un petit air pincé. « Ma fille chérie, lui dit-il doucement, je comprends bien que ça te ferait plaisir…

– Mais je la tiendrai bien contre moi ! coupa Léa, remontée.

– Chérie, calme-toi. Réfléchis un peu. En cas d'accident, un choc, plus personne ne peut retenir personne et Jess serait projetée contre les dossiers avant. Elle pourrait même s'écraser sur le tableau de bord et blesser ta mère si elle la cogne à la tête. Tu comprends ?

– Et si je la mets sous la ceinture, improvisa la fillette.

– Si tu fais ça, au moment du choc, la ceinture te retient et ton corps s'y colle avec une force énorme, plusieurs centaines de kilos ou quelque chose comme ça. Ta pauvre Jessminder se retrouverait écrasée entre toi et la ceinture. Tu sais, après un accident, les ceintures de sécurité laissent de sacrées marques sur le corps, tellement la pression a été violente. Mais cela évite d'être tué, ça tu le sais. C'est pour ça que Jess est très bien protégée derrière, dans sa panière…

– Chéri, on doit y aller, coupa Lisa.

– OK ! C'est OK Léa ? Tu as bien compris ? Si tu veux, on en reparle ce soir ? La fillette poussa un soupir de résignation.

– O-K », fit-elle en traînant.

Son père se pencha vers elle pour lui faire une bise et lui murmura un « Je t'aime très fort, ma fille préférée ». La petite blague marchait toujours et lui arracha un petit sourire. Depuis longtemps elle ne s'étonnait plus : « Mais t'as qu'une seule fille ! ». Léa retint son père par le cou un instant de plus pour lui donner à nouveau une bise appuyée et lui dire qu'il était « son papa préféré et qu'elle l'aimait ». Une blague en retour, que la fillette avait inventée toute seule. Un message de connivence.

« Allez, remonte ta vitre. » Paul et Lisa se firent un petit signe de la main, se soufflant mutuellement un dernier baisé. La petite berline rouge, une Citroën C3, s'élança dans la courte allée jusqu'au portail, qu'elle franchit pour atteindre le village, sa première étape afin d'y déposer Léa. Lisa devait emprunter une petite route sinueuse qui suivait le flanc du coteau, avant de descendre dans le vallon. Une route qu'elle connaissait bien, pour l'avoir parcourue matin et soir, depuis tant d'années.

Paul resta seul. Il vit la voiture de Lisa, la voiture qui transportait ses trois amours, à présent, avec la petite chienne, disparaître trois fois : au bout de l'allée de leur propriété, puis, quelques centaines de mètres plus loin, après les grands chênes, au croisement du chemin vicinal et de la départementale, que Lisa empruntait vers la droite. Enfin, une troisième fois, il aperçut la voiture au loin, dans un petit virage à flanc de coteau, disparaissant définitivement derrière les haies qui annonçaient la forêt.

Le silence se fit, remarquable, à peine le bourdonnement, à la limite de l'audible, haut dans le ciel, d'un invisible jet, au bout de sa blanche traînée de condensation. En cette mi-avril, le printemps semblait vouloir jouer à l'été. Depuis deux jours, ils étaient au cœur d'un bel anticyclone, avec un ciel bleu azur, cristallin, et le soleil, qui commençait à monter, annonçant une nouvelle journée torride.

Paul avait encore quelques instants devant lui pour se préparer. Il rejoignit le grand salon qui donnait sur la terrasse ensoleillée qui, elle-même, se prolongeait par une piscine attirante. Le couple Erra avait pu financer cette belle propriété et y faire construire leur grande maison en bois massif, à la suite de l'héritage de Lisa, qu'un emprunt conséquent, contracté par le couple, avait permis de compléter. Ils avaient pu ainsi rapidement réaliser des aménagements importants, comme la piscine chauffée au solaire et le parc arboré, avec ses allées de concassé blanc. Cela faisait moins de trois ans qu'ils étaient installés avec leur fille sur ce coteau, dominant un vallon et des collines lointaines. Un magnifique point de vue champêtre, orienté plein sud. Ils habitaient à quatre kilomètres, par la route, du village le plus proche, un petit bled de moins de cinq cents habitants, où Léa suivait sa scolarité en primaire.

Paul flâna un instant sur la terrasse. Le soleil était encore supportable et ne faisait que compenser, sur la peau, la fraîcheur apportée par la petite brise matinale. Il sortit machinalement un insecte en perdition dans la piscine avec l'épuisette bleue. Il entendit comme un bang supersonique et regarda par réflexe dans le ciel déjà éblouissant. Rien. Il n'entendit pas non plus le vrombissement lointain des réacteurs de l'avion. Seulement le silence et les bourdonnements éphémères de quelques mouches pressées.

HUMAYUN

Il était à moitié nu, perdu dans un pays inconnu, qui ressemblait vaguement à l'Inde, mais aussi à la France, à la Dordogne. Et il errait, avec au fond du cœur une grande tristesse. Et au détour d'une colline, il rencontra Swaminarayan, sa statue géante, qui se mit à bouger et à lui parler et qui paraissait en colère contre lui, il ne savait pas très bien pourquoi. Il chercha à s'enfuir, à s'éloigner, mais la statue mouvante le poursuivait sans relâche…

* * *

Paul glissa son doigt sur l'écran tactile de son smartphone pour éteindre la sonnerie d'alarme. Cela faisait deux-trois heures qu'il était éveillé. Il avait mal dormi. Le bruit de la climatisation. Ce cauchemar. Il ne se sentait pas en forme. La tristesse s'immisçait dans son cœur et dans son âme et il craignait de retomber dans la forme de dépression larvée dans laquelle il s'était perdu ces derniers mois. Il se secoua. Il fallait qu'il tienne le coup. Il était en Inde pour s'en sortir, pour surmonter tout cela, pour trouver une voie… Il alla se raser et prendre une douche.

Ce matin, ils allaient visiter un genre de mausolée, le tombeau d'Humayun, un roi. « Ce n'est pas comme si tu allais dans un cimetière », se dit-il pour se rassurer. Il avait lu que le Taj Mahal était, lui aussi, un tombeau. Le Taj Mahal, en fin d'après-midi. Deux mausolées dans la même journée ! Il en rit. Il ne pouvait pas éviter tous les mausolées de l'Inde, il ne pouvait pas se passer de cette rencontre avec la mort, partout. S'il renonçait à l'*Humayun's Tomb*, il devait logiquement renoncer aussi au Taj Mahal et là c'était hors de question. Il « voulait » voir le Taj Mahal ! Il y avait là un impératif esthétique auquel il n'allait pas renoncer. Donc, s'il pouvait voir le Taj Mahal, il pouvait voir le tombeau d'Humayun, il pouvait voir tous les tombeaux de l'Inde, il pouvait voir la mort en face !

* * *

Avec Gurji, ils avaient passé la fin de l'après-midi à visiter le reste de l'Akshardham. Ils avaient arpenté le jardin culturel et ses compositions

sculpturales symboliques. Le chariot solaire, avec son attelage de huit chevaux de bronze doré et sa réplique de la Lune avec, cette fois, une quinzaine de cerfs. Cela lui rappela le père Noël et il rit intérieurement. Et puis, d'autres représentations sculpturales qui faisaient l'apologie de l'Inde historique avec de grandes figures nationales : hommes, femmes ou enfants, au travers de grands moments de l'histoire de l'Inde.

Paul avait reçu tout cela avec de plus en plus de détachement, voire de dérision. Il ne comprenait pas cette culture mélangeant à la fois les valeurs spirituelles, morales et nationalistes. Comme si l'on avait regroupé au même endroit une cathédrale, un musée, un monument aux morts et peut-être un genre de Disneyland de l'édification spirituelle. Il est probable qu'aux yeux d'un Indien tout cela ne soit pas séparé. Ou bien, les concepteurs avaient voulu trop en faire.

Peu après le coucher du soleil, ils avaient pu assister au son et lumière autour de la fontaine, appelée *Yagnapurush Kund*, d'après la brochure. Un très beau spectacle… Mais Paul ne pouvait pas s'empêcher de ressentir comme une incongruence entre le sens spirituel du lieu, du temple, de cette histoire émouvante de Swaminarayan et, par ailleurs, ces fantaisies technologiques, toutes ces pacotilles et verroteries spirituelles. Il se dit aussi que l'Inde mystique millénaire devait adresser un grand merci à l'Occident matérialiste, athée, rationnel et scientifique pour son électricité, son électronique, ses lampes, ses pompes à eau, sa musique enregistrée, ses haut-parleurs, ses lasers… Il regardait l'Inde de haut et avec un peu de suffisance. Il avait du mal à comprendre. Pour relativiser, il se dit que l'on avait bien introduit la musique enregistrée ou des orchestres de rock dans les églises, voire des spectacles son et lumière… Ce qu'il trouvait incongru, tout athée qu'il fut. Il était de ces athées qui regrettent le latin durant la messe. Partout, les marchands sont dans le temple ! s'insurgea-t-il.

Ils terminèrent la soirée au *Premvati Restaurant*, devant un repas strictement végétarien, tout en devisant sur la signification profonde de tout cela : le Swaminarayan Akshardham. « Au début, expliqua Paul, je me suis senti inspiré, je veux dire spirituellement. Je ne sais pas pourquoi. Les sculptures, les divinités, les symboles en lien avec la spiritualité. Je ne suis pas croyant, mais je ressens parfois un appel vers la spiritualité. Et puis, à partir des statues plaquées or, là ça a tout cassé. Et tout le reste… J'ai l'impression d'un parc d'attractions. D'ailleurs c'est très touristique, par ici… fit-il en jetant un regard autour de lui et il se mit à rire.

– Je pense tu as raison… un peu, reprit Gurji. En Inde, la spiritualité, la religion, elle est partout. C'est pas comme dans ton pays où vous avez, je crois, des endroits, des temples, des églises ou autres. Là vous avez la religion et pas dehors. Ici, en Inde, c'est partout la religion, même dans un parc d'attractions ! et Gurji rit à son tour. »

« Tu sais, reprit-il, en Inde, quand une usine elle est en panne, on appelle d'abord le brahman et après le mécanicien ! »

La soirée s'était passée à ces échanges cordiaux, mais sincères. Paul avait beaucoup apprécié l'intelligence et le tact de son guide. Il était à la fois conciliant, mais ferme dans ses analyses et l'exposé du point de vue indien. Ses discours étaient toujours très équilibrés, empreints de sagesse…

* * *

Paul était prêt. Il s'était rasé, douché, habillé, avait fait ses bagages. Aujourd'hui ils quitteraient New Delhi, après une dernière visite à l'*Humayun's Tomb*. En fin de matinée ils partiraient pour Agra. Comme il lui restait un peu de temps, il ouvrit son ordinateur portable et envoya un petit email à sa sœur. Il attacha au message l'une des photos du *Qutub Minar* qu'il avait prises la veille. Celle où l'on voit le grand minaret en contre-plongée, avec un avion au-dessus. Il écrivit qu'il allait bien, que les premières visites touristiques étaient formidables et le guide très sympathique. Il évoqua des émotions « intéressantes », sans en dire davantage. Sa sœur comprendrait. Il n'écrivit à personne d'autre. Il n'écrirait à personne d'autre. Ils avaient convenu que sa sœur serait sa seule correspondante et qu'elle transmettrait de ses nouvelles aux autres. Paul voulait se préserver encore et se consacrer pleinement à son voyage, son pèlerinage indien.

Après un copieux petit déjeuner les deux hommes partirent rapidement, car ils devaient encore une fois traverser New Delhi. Ils firent un crochet par l'*India Gate*, la Porte de l'Inde, un genre de grand arc de triomphe en pierres rouges empilées. Gurji s'arrêta un instant en bordure d'avenue. Le monument était un édifice assez austère, sans aucun symbole, ce qui surprit Paul. « À côté des sculptures d'hier, c'est pauvre comme construction…

– L'architecte n'est pas indien, c'est pour ça c'est pauvre, reprit Gurji avec ironie.

– Qui est-ce ? Un Anglais ?

– Oui, c'est sûr, c'est un Anglais !

– Voilà, tout s'explique ! »

Après quelques instants de réflexion, Paul reprit : « Je me demande pourquoi l'Inde n'a pas transformé ce monument. Le démolir et le reconstruire ou bien l'habiller de sculptures et de bas-reliefs ? C'est étrange…

– C'est parce que les Anglais on les aime bien en Inde. On leur en veut pas ! dit Gurji avec un peu de malice dans la voix. Les Allemands, ils ont pas laissé des monuments chez toi ? »

Paul réfléchit. « Je ne pense pas, non ! En tout cas, si cela avait été un monument à la gloire du nazisme, ce serait totalement impensable. Mais là, un monument "positif", comme si un architecte allemand avait bâti l'arc de triomphe à Paris. Non, je ne vois pas et je pense que c'est tout aussi impossible.

– Pourtant vous avez la paix avec les Allemands, maintenant ?

– Oui, tu as raison, Gurji, on est en paix avec les Allemands, mais c'est vrai… Ce serait insupportable. Enfin, je dis ça pour le Français "en général". Pour ma part, la nationalité de l'architecte m'est égale. Mais je pense que pour beaucoup

de Français, qu'un architecte allemand bâtisse un quelconque monument national pour la France… C'est difficile à concevoir. »

Les deux hommes remontèrent dans le quatre-quatre pour faire le tour de l'hexagone routier qui entourait la porte. Rapidement, elle disparut derrière la végétation, les arbres d'un parc environnant. Paul réfléchissait intensément à ce qu'il venait de percevoir, de comprendre. Que valait cette entente franco-allemande si aucun architecte allemand, jamais, ne pourrait édifier un monument pour les Français. Et la réciproque était vraie aussi. Et il commençait à admirer, avec étonnement, ce peuple capable d'accepter un tel cadeau, de l'ancien ennemi, de l'ancien colonisateur. Est-ce que l'Algérie a gardé un monument érigé par un architecte français ? Y a-t-il, en France, un monument conçu par un architecte algérien ?

Le guide vit que Paul était pensif et voulut le rassurer. « C'est beaucoup rattaché à l'histoire de l'Inde, tu sais, reprit Gurji. C'est mille neuf cent vingt, je crois, l'anglais il fait le monument pour les soldats indiens ils sont morts pendant les guerres. C'est comme le monument à Paris, je crois. »

« L'anglais a fait ce monument pour les soldats indiens qui sont morts pendant les guerres. » Paul se répéta mentalement cette phrase. Il la mit en image et il sentit ses yeux s'embuer. « Pour les soldats indiens morts. » Cela lui parut soudain comme une évidence. Le geste était immensément… « beau », incroyablement humain !

– Oui, je comprends. C'est bien comme l'Arc de triomphe à Paris. Tu as raison. On ne refait pas un tombeau, même s'il est austère. Enfin… Donc, aujourd'hui c'est la journée des tombeaux ? fit Paul avec un peu d'ironie dans sa voix.

– C'est la réalité, la mort, tu penses pas ?

– Oh que oui ! Gurji, oh que oui ! » et il songea à ses propres morts intimes. Il les revit. Les trois hommes. Un peu à l'écart. Il était allé vers eux, car ils n'osaient pas aller vers lui. Ils avaient demandé pardon. L'un d'eux était en pleurs. Il leur avait dit… Que leur avait-il dit ? Il ne se souvenait plus très bien. Il espérait que ce ne soit pas une banalité convenue. Si ! Il avait dit qu'ils avaient fait une grosse bêtise, mais que la haine ne ramènerait personne et qu'il fallait continuer à vivre. Oui, c'est quelque chose comme ça qu'il avait dit. Sans doute. Il se souvenait à présent de leurs regards chargés de gratitude et de leurs mains, fortes et chaudes, qui avaient serré les siennes.

Entre lui et Gurji, ces morts avaient été soigneusement sous-entendues, pudiquement omises, mais si souvent effleurées. Est-ce aujourd'hui qu'il allait aborder cela plus franchement avec son guide ? Mais la rue indienne, avec ses embouteillages de rickshaws, ses incessants klaxons, son chaos, engloutit son désir de parler. Et puis, il avait trop envie de pleurer. Ce serait pour plus tard… Il devrait le faire, à un moment donné. Il ne pouvait tout garder pour lui. Paul commençait à réaliser que Gurji pouvait être – était ? – plus qu'un chauffeur-guide. De la sympathie et du respect mutuel semblaient s'être développés entre eux… Il serait peut-être une sorte de guide spirituel, de thérapeute de l'âme…

À partir du parking visiteurs, ils suivirent une courte allée pour franchir une porte de pierre, passer une colonnade et entrer dans une enceinte, au centre de laquelle un premier mausolée était érigé. « C'est pas Humayun, précisa Gurji. C'est "Isa Khan". C'est important personne. Viens, on va écouter le guide là-bas. »

Paul scrutait l'une des colonnes, puis le sol autour de lui. La colonne était de coupe carrée, avec très peu de décorations. Chaque colonne semblait différente des autres, les unes usées, les autres en meilleur état et les modestes décors et styles variaient d'une colonne à l'autre. Le sol était pavé de pierres grossières, disparates, prises dans un mortier inégalement réparti. « Tout l'Inde c'est pas "Akshardham", fit Gurji avec malice. »

Paul le suivit. Après tout, même en France, entre les châteaux du Moyen Âge et ceux de la Renaissance, il y avait tout un monde. Entre Bonaguil et Versailles, on passait de la rigueur défensive d'un seigneur à la précieuse extravagance d'un Roi Soleil.

Ils se retrouvèrent sur le gazon anglais, avec un petit groupe de touristes japonais. Quelques oiseaux pépiaient, sans pouvoir recouvrir le grondement de fond du trafic automobile alentour. Le guide local commença à donner des informations dans son anglais enfantin de l'Inde, tandis que le guide japonais traduisait pour ses compatriotes. Gurji se pencha vers Paul : « Tu comprends l'anglais, je crois ? » Paul acquiesça d'un hochement de tête. Il en retint qu'Isa Khan était un noble d'origine pashtoun, qui combattit contre les Moghols. Qu'il est mort à quatre-vingt-quinze ans. Que le tombeau et la petite mosquée sur la droite datent du milieu du seizième siècle. Que l'ensemble est bâti selon un plan octogonal, avec une enceinte extérieure de plus de quatre cents mètres de circonférence, délimitant un jardin. Que le tombeau était très abîmé et qu'il y eut des travaux de restauration ces dernières années…

Paul toucha le bras de Gurji et ils s'éloignèrent du groupe des touristes. Ils suivirent l'allée, légèrement surélevée, pavée de pierres grossières. Au loin, le tombeau s'offrait à leur vue, dans une sorte de brume diaphane. On était loin des belles couleurs roses et de la perfection d'Akshardham. L'ensemble était constitué d'une sorte de galerie octogonale, soutenue par des piliers. Galerie surmontée d'un gros dôme, entouré de huit petits dômes, eux-mêmes posés sur de courts piliers. « Cela a tout de même une certaine allure », se dit Paul. Autour du dôme central, il restait quelques échafaudages sommaires, suggérant que la restauration n'était pas encore tout à fait achevée. Ou les échafaudages avaient été « oubliés », comme cela peut souvent arriver en Inde…

Un muret octogonal entourait le tombeau, délimitant une terrasse surélevée de cinq marches. Contournant la galerie, ils firent tout d'abord le tour de l'édifice, en longeant l'estrade surélevée de quatre marches. Au détour de l'un des piliers, ils croisèrent subrepticement une petite fille japonaise, qui s'amusait à faire le tour de l'estrade en sens inverse. Elle était habillée d'un ensemble moulant, bleu pâle, les épaules et les bras cachés par une large écharpe rose, chaussée de chaussons en toile de la même couleur. Ses cheveux noirs étaient

ramenés en un petit chignon sur le haut de sa tête, une frange cachant son front. Elle avait un joli visage d'Asiatique. Elle croisa les deux hommes sans les regarder, car elle prenait garde à ne point chuter de l'estrade.

Ils pénétrèrent sous la galerie où le sol était couvert de grosses pierres, grossièrement taillées, juxtaposées sans art, de sorte qu'il fallait bien faire attention de ne point s'y tordre une cheville. Les piliers de soutien étaient très épais, avec fort peu de décoration, se terminant par des arcs en accolade, ces derniers enduits et peints en blanc. L'intérieur du tombeau était lui aussi très austère, dépouillé, seul le centre de la voûte du dôme était orné d'une rosace complexe, peinte avec des nuances de bruns. Sous ce dôme, six tombes recueillaient les corps d'Isa Khan et, vraisemblablement, d'autres membres de sa famille.

Après le tombeau, Gurji et Paul visitèrent rapidement la minuscule mosquée érigée sur le mur ouest de l'enceinte extérieure. Bâtie en grosses pierres blanches, par contraste, des éléments en grès rose lui donnaient un certain cachet. L'intérieur n'offrait, par contre, aucune surprise et était dans le même style que le tombeau. « C'est vraiment… pauvre comme architecture, fit Paul, un peu dépité, alors qu'ils quittaient l'endroit pour se rendre au tombeau d'Humayun.

– Tu sais, c'est pas indien, c'est moghol. C'est Islam. Pas trop des décorations. C'est comme ça. Tu aimes pas ?

– Pas trop non. Bon, c'est un style, ajouta Paul, comme pour s'excuser.

– Tu vas voir, Humayun c'est plus grand, c'est un roi, c'est mieux alors. »

Ayant rejoint l'allée centrale du complexe, bordée d'arbres, avec son employé des jardins poussant à toute vitesse une étrange et fort bruyante tondeuse à gazon, ils franchirent une impressionnante porte, sise dans le mur d'enceinte. L'édifice se présentait comme un triptyque ouvert, mêlant le marbre blanc et le grès rouge pour en décorer les contours et les jonctions. Au-dessus de l'arc d'entrée, Paul vit deux étoiles de David qu'il trouva étranges en ce lieu. Ils gravirent quatre marches pour franchir la porte. De l'autre côté, la vue ressemblait à celle que l'on voit sur les clichés touristiques du Taj Mahal, mais en modèle réduit : un petit bassin, une longue rigole et, tout au bout de la perspective, avec une certaine majesté, un bâtiment à deux niveaux, surmonté d'un dôme. Le tout entouré d'un grand parc, de gazons et d'arbres. L'eau du bassin était jaune et stagnante. En avançant vers l'édifice, ils arrivèrent au niveau d'un second bassin, bien plus grand que le premier, avec un petit jet d'eau au centre. Paul décida que c'était l'endroit pour faire une belle photo du tombeau d'Humayun et il sortit son smartphone pour prendre un cliché.

Dans le même style que la porte d'enceinte, l'architecture générale du tombeau associait le marbre blanc et les contours en grès rouge. Le premier niveau était une galerie, supportant une plate-forme. Au centre, un escalier intérieur raide conduisait au second niveau, sur la plate-forme, aménagée en terrasse, sur laquelle était érigé le tombeau. Celui-ci se présentait comme un

très imposant édifice, avec de larges et profondes alcôves voûtées, comprenant elles-mêmes des alcôves plus petites sur deux niveaux.

Avant de se rendre au tombeau, ils firent un crochet par le parc attenant, en suivant un caniveau, jusqu'à un bassin à l'ombre des grands arbres. « Tu sais ça veut dire l'eau, avec les canals, les bassins ? demanda Gurji.

– Ah, je n'imaginais pas que cela veuille dire quelque chose. Je t'écoute.

– C'est les quatre rivières du paradis musulman, de l'Islam. Et tout le jardin, tu vois, c'est le paradis, ça veut dire ça. C'est la première fois dans l'Inde, il y a très longtemps, on fait un tombeau avec le jardin-paradis autour. Après, le Taj Mahal il refait ça, mais tu vas voir ce soir, c'est beaucoup plus grand et plus beau encore. »

Les troncs des grands arbres étaient très épais et comme nervurés. Leurs feuillages s'étendaient en éventail sur les bassins et les parterres gazonnés, bordés de massifs fleuris. Ils rejoignirent l'allée centrale, gravirent la bonne trentaine de marches de l'escalier intérieur, pour rejoindre le niveau de la terrasse, sur la plate-forme. Retardant le plaisir d'entrer immédiatement dans le mausolée, les deux hommes en firent lentement le tour en suivant la bordure de la terrasse. De cette hauteur on avait, d'un côté, une belle vue sur le parc arboré et, de l'autre côté, l'impressionnante façade en alcôves du tombeau. Paul remarqua à nouveau les nombreuses étoiles de David, de part et d'autre des arches, au-dessus de chaque alcôve. « Regarde, Gurji, ces étoiles. Je pensais que c'était un symbole uniquement juif.

– Non, on le trouve aussi dans l'hindouisme.

– Oui, mais là c'est bien l'Islam ? Les Moghols sont bien musulmans ? Le jardin-paradis c'est bien le paradis des musulmans ? Alors ?

– Là, je peux pas dire… C'est bizarre. Peut-être les musulmans aussi ils ont pris ce symbole.

– Sûrement, car sinon il ne serait pas là, aussi présent. Je regarderai sur internet ce soir à l'hôtel. »

Au loin, ils virent un groupe scolaire de jeunes filles, dans leurs uniformes bleus, par deux en file indienne, entrer dans le mausolée. Paul et Gurji les suivirent à distance.

À l'intérieur, une grande salle octogonale, entourée de huit alcôves voûtées, sur trois niveaux, recouvertes de marbre blanc et rehaussées de plaquages en grès rouge, avec des bordures incrustées de marbre noir. Au sommet, la voûte du dôme principal. Les lignes d'arc, émanant des alcôves supérieures, se prolongeaient en s'entrecroisant, évoquant les profils de transparentes collines. Puis, un cercle étrange faisait le tour de la coupole. Fait d'une mosaïque blanche, brune et rouge, Paul eut l'impression d'y discerner de petites têtes, comme une foule, amassée tout autour d'un saint des saints. Puis, devant cette foule amassée, vingt-quatre arcades en arc brisé, dont le profil générait une série de lignes brisées, allant en se rétrécissant jusqu'à la rosace centrale, formant un effet de relief par illusion d'optique. La rosace centrale était difficile à comprendre du fait de la distance avec le sol. Mais Paul réussit à y distinguer des

sortes de motifs végétaux, fleuris, sur une base concentrique de douze. Intuitivement, Paul y reconnut une représentation très symbolique de Dieu, ou du paradis, la foule des fidèles, amassée en périphérie, attendant d'y être admise.

Partout résonnaient les voix, les cris, les rires des jeunes Indiennes, se répercutant d'écho en écho, de voûte en voûte, envoûtant et ravissant Paul, qui sourit, euphorique. « Ça te plaît ? demanda Gurji.

– Regarde, au-dessus de toi, c'est Dieu. Et entend, les houris, les soixante-dix vierges du paradis, elles t'appellent !

Gurji éclata de rire. Paul aussi. Un fou rire les prit et ils s'enfuirent dans les salles adjacentes du mausolée. Les voix des jeunes filles semblaient sortir des murs et emplissaient l'air comme un brouillard que l'on aurait pu palper et, sans trop savoir pourquoi, cela les mettait en joie et entretenait leurs rires. Ils finirent par sortir précipitamment, de peur de devenir irrévérencieux en riant ainsi dans un mausolée. Ils descendirent rapidement l'escalier intérieur de la plate-forme et s'éloignèrent dans le parc, sous les arbres, en se tapant dans le dos, comme deux idiots.

Ils trouvèrent un banc sous un grand arbre et y prirent place pour se calmer et recouvrer leur raison. À leurs pieds, le grand bassin carré empli d'eau et devant eux, une partie du jardin mortuaire s'étendait, avec sa pelouse, ses massifs fleuris, ses petites haies décoratives, d'autres arbres. Tout au fond, l'*Humayun's Tomb*. « Un joli coin pour méditer, dit Paul. Et il se tut. »

Un peu de temps passa. Des perruches bavardaient, invisibles, dans les branches au-dessus d'eux. Gurji savait les besoins méditatifs de Paul et attendait. Paul se demandait la raison de cette soudaine euphorie dans le mausolée. C'était les jeunes filles, sans doute. Certainement. De cet effet qu'ont les filles sur les garçons. De ces enchantements, simplement, au son d'une voix, au galbe d'un œil, au contour d'une joue, au dessin d'une bouche. Il pensa à Lisa. Il pensa à Léa. Une tombe…

Et, sans qu'il n'en prenne vraiment conscience tout de suite, un murmure fruité monta des allées, gravit les haies, s'insinua entre les arbres et s'amplifia très graduellement, jusqu'à ce que Paul, comme sortant du sommeil, se rende compte que les jeunes écolières, toujours par deux en file indienne, précédées d'une enseignante, avançaient vers eux, allaient passer devant eux. Après leur studieuse visite, elles s'en allaient rejoindre leur école.

Paul ne bougea pas, ni Gurji. Paul se souvint, en un éclair, comment il s'était assis un jour au bord d'un chemin forestier et comment un jeune chevreuil était passé lentement devant lui, à deux mètres, sans le remarquer, du fait de son immobilité. Toutes défilèrent devant les deux hommes. Des filles entre douze et quatorze ans. Diversement chaussées de baskets ou de sandales, elles portaient un pantalon ample, bleu pâle. Par-dessus une blouse à petits carreaux bleus et col blanc. Par-dessus, un pull-over bleu marine, col en V, avec un liseré blanc. Toutes étaient soigneusement coiffées, cheveux tirés et noués en nattes, tresses ou queue de cheval. Ils eurent droit à toute la gamme des coups d'œil à la

dérobée, des demi-sourires, des sourires timides, des sourires francs, des moues de contenance, des regards curieux, des petits gestes amicaux, et quelques grimaces moqueuses, avant de pouffer de rire.

Le dernier duo d'écolières passa, se tenant par la main. Une seconde enseignante ferma le défilé. Paul sentait à nouveau ses yeux s'embrumer. Il avait envie de pleurer et de rire. Il avait l'impression, aujourd'hui, d'avoir rencontré plusieurs fois Dieu, l'idée de Dieu. Lui qui ne croyait pas en Dieu ! Le défilé des jeunes écolières avait éveillé en lui de la nostalgie et de la douleur. Il ressentait de l'amour, comme si les jeunes filles avaient été des symboles multiples de son amour brisé. Et cet amour, elles l'avaient comme reconstitué, momentanément. Lui redonnant vie, force et souffrance. Le jour lui revint, trop vif, à sa mémoire, ce jour funeste durant lequel tout bascula. Il avait envie de parler à Gurji. Mais il se retint encore. Il attendrait encore le bon moment.

Après un rapide repas dans un petit restaurant, ils reprirent la route pour Agra. Le voyage allait durer tout l'après-midi. Ils avaient le temps. C'était sans doute le bon moment. « Tu as dû deviner ce qu'il m'est arrivé. Pourquoi je suis seul en Inde, avec toi, se lança Paul.

– Je crois tu as perdu des personnes que tu aimes, répondit Gurji. C'est ta femme ?

– Oui, ma femme… Et ma petite fille. La voix de Paul s'étrangla. « Lisa et Léa. » Et Paul se raconta.

* * *

Lisa, tout en écoutant les bavardages matinaux de sa fille, commença à se mettre en tête les tâches qui l'attendaient comme tous les lundis matins. Elle travaillait dans un centre de protection maternelle et infantile, à une quinzaine de kilomètres de la maison. La matinée commencerait par une réunion générale de l'équipe, puis, vers dix heures trente, elle avait une série de rendez-vous avec des mères de famille en difficulté. La plupart du temps il s'agissait de jeunes femmes issues de milieux très défavorisés, peu instruites et souvent handicapées sur le plan intellectuel, parfois psychologique. Ce travail la passionnait et elle vivait comme des défis personnels et stimulants toutes ces jeunes femmes qu'il lui fallait transformer en mères efficaces. « Maman ! Jetant un œil dans le rétroviseur intérieur, Lisa reporta son attention sur sa fille.

– Oui ma chérie, je t'écoute.

– Qu'est-ce que tu penses de mon rêve ? C'est idiot ?

– Pas du tout. Les rêves c'est comme ça, un peu étrange, mais pas idiot. » Lisa aimait bien les rêves de sa fille et pouvoir ainsi plonger incognito dans son inconscient d'enfant. En même temps, elle reporta son attention sur la route, car un virage à gauche, assez serré, s'annonçait. Sur sa droite, la prairie dévalait abruptement le coteau, jusqu'au fond du vallon, où l'on voyait émerger des arbres, quelques toitures et le clocher de l'église.

Le camion-benne était lourdement chargé de concassé blanc et, en ce lundi matin, se rendait sur un chantier. Dans la cabine, trois ouvriers, alignés sur la

banquette avant, de jeunes hommes musclés et tannés par le dur labeur des chantiers en plein air et plein soleil. Les deux passagers conversaient avec entrain sur le thème rebattu, mais toujours aussi intéressant, des femmes. Le troisième, le chauffeur, tout en les écoutant distraitement, se concentrait sur sa conduite. Régulièrement, il jetait un coup œil sur l'horloge du tableau de bord. Ils avaient un peu de retard et le camion tentait de le rattraper en accélérant au mieux.

Dans les montées le bahut, chargé jusqu'au bord des ridelles, ne pouvait que se traîner, malgré la mise à contribution de toute la puissance du moteur. Mais dans les descentes, le chauffeur pouvait reprendre de la vitesse, tout en étant conscient des risques qu'il prenait du côté freinage. Précisément, il venait d'amorcer l'une de ces descentes, une ligne droite de huit cent mètres environ, au bout de laquelle un virage à droite, assez serré, nécessitait normalement de ralentir. La route n'était pas très large. À flanc de coteau, il n'y avait aucune visibilité quant à la sortie du virage et pour ce qui pouvait arriver en face. Le jeune chauffeur fantasma, encore une fois, que seul sur la route il aurait très bien pu prendre ce virage à cette vitesse élevée. Mais en situation réelle… Il fallait que rien n'arrive en face… Un dernier regard sur l'horloge de bord – qui indiquait huit heures douze – l'incita à tenter le coup.

Lisa, qui venait de jeter un coup d'œil dans le vallon en contrebas, fixa à nouveau son attention sur la route à l'approche du virage serré. Elle ralentit imperceptiblement en levant le pied de l'accélérateur. Elle reprendrait de la vitesse à l'amorce de la ligne droite, à la sortie du virage. Le soleil, face à son pare-brise, l'obligea à baisser son pare-soleil d'un geste rapide. Léa parlait de « pipi sur le carrelage de la cuisine ». Sa mère s'engagea dans le virage. En plein dans la courbe, un énorme camion jaune apparut. Lisa se rendit aussitôt compte qu'il était sérieusement déporté de son côté.

Le chauffeur amorça le virage avec juste un soupçon de décélération, signe d'un résidu d'anxiété. Cela allait passer, il fallait que ça passe ! À cet instant précis un flash explosa sur la gauche de la route. Le pare-brise de la petite voiture rouge lui renvoyait les rayons du soleil. Ébloui et surpris, par pur réflexe, le chauffeur serra sur sa droite et commença à freiner.

Lisa n'eut pas le temps de prendre une quelconque décision. Il était trop tard pour freiner. Se jeter dans la prairie en contrebas était impossible, à cause de la barrière de sécurité disposée à cet endroit. La jeune femme donna par réflexe un coup de volant à droite et son véhicule frotta la barrière métallique avec d'affreux crissements. Lisa n'eut même pas le temps de voir défiler sa vie. Elle poussa juste un cri, pensant à sa fille.

Le choc fut d'une extrême violence, détonnant comme un coup de canon. Le lourd camion percuta l'avant de la petite berline et monta carrément dessus, l'écrasant sous ses tonnes d'acier bondissantes. L'impact toucha pratiquement toute la moitié avant de la voiture, écrasant une bonne partie de l'habitacle. Déséquilibré, le poids lourd chassa de l'arrière, vira brutalement et se renversa, défonçant la barrière de sécurité. Les deux véhicules, comme soudés l'un à

l'autre, basculèrent alors dans la pente du coteau. Aussitôt, le chargement de pierres concassées se déversa, formant comme un barrage, empêchant alors les deux véhicules de dévaler la pente davantage. Le camion finit couché sur le côté. La voiture de Lisa et Léa se détacha de l'avant du camion, dans un dernier soubresaut, pour finir retournée sur ce qui restait de son toit.

Le silence de la campagne reprit le dessus, comme si de rien n'était.

Puis, les carcasses se mirent à gémir.

Il se fit la réflexion que le bang ne semblait pas venir du ciel… Peut-être du côté des coteaux… À ce moment-là, l'une des pompes de la piscine s'enclencha, rompant les réflexions de Paul. Il regarda sa montre. Il était temps qu'il ferme la maison : baisser en persienne tous les volets roulants – heureusement, l'opération était facilitée par une télécommande générale – et fermer les fenêtres à double vitrage. Ainsi, le logement garderait-il la fraîcheur du matin jusqu'à leur retour ce soir.

La maison méticuleusement close et ainsi parée pour affronter la chaude journée qui s'annonçait, Paul mit en route le Range Rover, un modèle *Evoque* de couleur blanche, et glissa lentement dans l'allée jusqu'au portail que Lisa avait laissé ouvert. Passé le portail, il enclencha la fermeture automatique et attendit, le regard dans le rétroviseur, que les battants se referment complètement. Ces derniers temps, ils avaient parfois tendance à se bloquer. Un entretien, un peu de graisse, étaient sans doute nécessaires. Mais encore fallait-il en avoir le temps.

Ce bang, qui ne venait pas du ciel, lui revint à l'esprit. Prendre à droite pour aller voir ? Il ferait un détour et arriverait en retard à la réunion du lundi matin. Ce n'était pas une bonne idée. Il décida que c'était un effet d'écho, le son du bang avait dû rebondir sur le coteau, lui donnant l'illusion d'une origine terrestre. Ou bien il avait mal entendu. Il refoula alors son fond d'appréhension, que quelque chose s'était mal passé et prit à gauche. Le portail s'était parfaitement refermé.

Paul roulait à faible vitesse, presque par automatisme, plongé dans ses pensées. Jetant un œil à l'horloge du tableau de bord, puis à sa montre, il se rendit compte qu'il lui fallait accélérer un peu. Le quatre roues motrices immaculé bondit sur l'asphalte. Le soleil d'avril, déjà haut, envoyait des clins d'œil éblouissants dans ses rétroviseurs, comme des signaux de détresse.

Les lundis matins, Paul commençait son travail à l'institut par une réunion d'analyse de cas cliniques, jusqu'à midi. C'est vers dix heures trente, que le téléphone, dans la salle de réunion, sonna. Une jeune femme se leva pour aller décrocher. Après un bref instant d'écoute, elle dit à Paul : « Paul, c'est pour toi et elle lui passa le combiné. »

C'était la secrétaire de direction qui lui demandait de venir « tout de suite » à son bureau.

Le ton de la voix se voulait neutre, mais une touche d'émotion y transparaissait. « Que se passe-t-il ? demanda Paul, soudain inquiet.

– Paul, reprit la secrétaire au téléphone, qui le connaissait depuis longtemps, c'est un accident. Elle poursuivit presque en chuchotant : « Deux gendarmes,

des femmes, elles sont là. Viens vite, elles vont t'expliquer. Elles t'attendent dans le couloir devant mon bureau.

– D'accord, j'arrive. »

Paul se leva et quitta la réunion en s'excusant. « Désolé, il y a un problème, je dois partir. Je te tiens au courant pour la suite, murmura-t-il pour sa collègue enseignante. »

Il ramassa ses affaires avec une feinte nonchalance et sortit. Il traversa la cour pour rejoindre l'administration. Sa serviette sous le bras, sans trop savoir d'où il avait pu surgir, un souvenir s'imposa à son esprit, sans doute pour le distraire de l'angoisse qui s'insinuait doucement en lui : il était écolier dans une cour d'école. C'était la rentrée et il était partagé entre la crainte d'affronter un nouvel environnement et l'excitation de retrouver quelques anciens camarades. Un mélange sucré-salé, d'assurance et de sourde inquiétude.

Elles étaient deux, effectivement. L'une mince et jolie, l'autre plus ronde et maternelle. Paul scruta rapidement leurs visages. Ils étaient graves. « Monsieur Erra ? interrogea la plus mince.

– Oui, c'est moi.

– Votre femme et votre enfant ont eu un accident de la circulation. Nous sommes chargées de vous avertir et de vous accompagner, si vous le voulez bien, à l'hôpital où elles sont prises en charge.

– Bon, je vais venir, fit Paul avec une voix mécanique. Il regarda la secrétaire qui se tenait un peu à l'écart, dans l'encadrement de la porte de son bureau, regard anxieux.

– C'est bon Paul, tu peux partir, je fais le nécessaire. Tu me tiens au courant ? ajouta-t-elle en lui faisant le geste de téléphoner.

– Merci, souffla Paul, sans trop savoir pourquoi. » Il suivit les deux jeunes gendarmes qui s'étaient avancées vers la sortie.

Le parking était encore désert, heureusement. Les internes étaient déjà dans leur pavillon, de l'autre côté de l'administration. Et les externes n'arriveraient que dans une demi-heure. Il ne se voyait pas entrer dans des explications… La gendarme un peu ronde se retourna pour lui préciser qu'il n'était pas obligé de venir avec elles, qu'il pouvait prendre son propre véhicule. « Je ne sais pas, fit Paul, un peu perdu.

– Je veux dire, ajouta la gendarme, insistante, légalement vous n'êtes pas obligé. Mais étant donné les circonstances, ce serait mieux que vous veniez avec nous. Enfin, c'est comme vous voulez.

– Est-ce que c'est grave ? s'enquit enfin Paul, reprenant ses esprits.

– Oui, Monsieur Erra, c'est très grave. Un accident très grave. Mais je ne peux vous en dire plus, vous comprenez ? Vous devez voir les médecins de l'hôpital. D'accord ? Et son regard avait quelque chose d'implorant. »

Il acquiesça. « Bon, c'est d'accord, je viens avec vous… Dans votre véhicule. »

Paul monta à l'arrière de la voiture, qui partit en direction de l'hôpital le plus proche, à une vingtaine de kilomètres. Les vingt minutes qui se succédèrent ensuite furent particulièrement longues et pénibles. Paul ne cessait de penser

au « bang » : si c'était le choc qu'il avait entendu, alors cela pouvait être effectivement très grave. Il aurait dû aller voir…

La gendarme ronde conduisait, silencieuse. L'autre, la mince, se retourna vers lui. « Ça va ? Je peux vous dire où cela s'est passé, si vous le souhaitez.

– Sur le trajet habituel, j'imagine.

– Oui, sans doute. Sur la D94, en allant vers le village. Vous savez le virage serré au bout de la ligne droite, en descendant…

– Ah, c'est là ? Je vois. Je vois tout à fait. Un endroit très dangereux. Qui était l'autre véhicule ? Enfin, je suppose qu'il y a un autre véhicule.

– C'est… C'est un camion, Monsieur Erra. C'est pour ça… Un accident très grave. Après le choc, les véhicules se sont retrouvés dans le champ en contrebas.

– Elles sont blessées, alors ?

– Vous comprenez que je ne peux rien dire de plus. Elles sont blessées, mais nous n'avons pas d'informations sur leur état… Au point de vue médical, je veux dire.

– Oui, je comprends. »

Paul n'insista pas. Ce n'était pas à ces jeunes gendarmes de l'informer plus avant sur l'état de santé de Lisa et Léa. Il se concentra sur le paysage qui défilait en essayant de ne pas penser. Mais son ventre était complètement noué et il commençait à trembler d'angoisse. Il essaya de respirer lentement, pour se calmer. Il se dit, pour tenter de se rassurer, qu'il ne sert à rien de s'alarmer sans savoir ce qui est arrivé exactement. Mais tout au fond de lui, une sorte d'intuition, de ressenti un peu mystique, l'amenait à imaginer le pire. Il oscilla ainsi, tout au long du trajet, entre optimisme forcé et désespoir angoissé.

AGRA

Épuisé, Paul s'était endormi dans le Toyota. C'est l'arrêt du moteur du quatre-quatre qui l'éveilla. « On est arrivé ! fit Gurji, avec enthousiasme. Tu as bien dormi ? » Paul se frotta le visage et s'étira. Le sommeil semblait avoir apaisé sa douleur et éloigné un temps ses sombres souvenirs.

Le guide était sorti du Toyota et Paul fit de même. « C'est Taj Mahal ici. Je vais voir pour garder la voiture. Après on va prendre un rickshaw jusqu'à Taj Mahal. Prends ta bouteille pour l'eau ! » Paul vit Gurji négocier le gardiennage de leur véhicule avec un Indien à l'air peu commode et apparemment pressé, habillé de blanc. Puis, trois ou quatre rickshaws à pédales se disputèrent le privilège de prendre les deux hommes. Une fois installés dans l'un d'eux, ils remontèrent une avenue encombrée et bordée de végétation, sur moins de cinq cents mètres. Puis, abandonnant le rickshaw, ils franchirent à pied une première porte pour accéder à l'esplanade d'entrée.

C'était une grande place, bordée de colonnades en grès rouge, avec de grandes surfaces gazonnées dans les angles et de grands arbres encadrant le porche d'entrée du jardin funéraire. Ici aussi, le grès rouge, rehaussé de garnitures en marbre blanc incrusté, était le matériau de base. L'alcôve principale, surmontée d'une arche en arc brisé, contenait six alcôves plus petites sur deux étages. De part et d'autre de cet ensemble, deux autres alcôves superposées, flanquées chacune d'une tour octogonale, surmontée d'un kiosque, évoquant un petit minaret. Au centre de l'édifice, comme un trou de serrure géant, le passage des touristes laissait entrevoir partiellement le tombeau blanc au loin. Paul prit quelques photos avec son smartphone. « On pourra photographier à l'intérieur ? demanda-t-il.

– Oui, photo, mais pas vidéo. On va payer dedans pour photo. »

Ils s'avancèrent en suivant le flot des touristes, pour l'essentiel indiens, qui s'engouffrait sous les arcades. De chaque côté et au-dessus du porche central, des calligraphies stylisées, en alphabet arabe, s'élevaient en deux bandes verticales. Au-dessus du porche, de la pierre noire, incrustée dans le marbre blanc, formait des arabesques de plantes fleuries. Au-dessus encore, on voyait comme une galerie couverte, surmontée d'une toiture décorée de onze petits

dômes blancs, évoquant des casques à pointes. Paul trouva étrange ce nombre onze. Douze, huit, sept. Cela avait son symbolisme. Mais onze… Il n'eut pas le temps de s'interroger davantage qu'ils franchissaient déjà le porche de l'entrée principale. Au-dessus d'eux, la demi-voûte de grès rouge était incrustée de lignes blanches brisées, formant un entrelacement de motifs complexes, difficiles à discerner, mais d'une grande harmonie géométrique. Cela évoquait un tissage vu au microscope, qui se terminait au centre par le même motif de lignes brisées parallèles que Paul avait pu observer, le matin, au tombeau d'Humayun.

Une fois le porche franchi, les deux hommes se retrouvèrent sur une terrasse encombrée, de la foule agitée et bavarde des touristes, voulant prendre « la » photo. La célèbre photo du Taj Mahal, avec sa perspective clichée et le tombeau blanc au loin. Et comme en plus, chacun voulait que cette photo fût un selfie, tout le monde tournait étrangement le dos à l'objet principal du désir, afin de l'enfermer avec lui-même dans l'image. En une image unique, assomption de tous les ego, du « t'as vu j'y étais », comme un triomphe du soi-sur-place et l'impérative nécessité du souvenir digital.

Tandis que Gurji réglait le prix des images, Paul tourna un instant le dos au Taj Mahal pour regarder l'envers du porche d'entrée. Il était identique à l'endroit. Avec les mêmes alcôves, les mêmes calligraphies, les mêmes arabesques et le même filet de lignes brisées sous la voûte. « C'est vraiment somptueux », songea-t-il. La main de Gurji sur son épaule le sortit de sa béatitude architecturale. « Le Taj Mahal c'est l'autre côté », fit le guide, malicieusement. Paul lui sourit. Il était heureux d'être là. Heureux de cette fin de journée. Le soleil déclinait sur la gauche. L'atmosphère était encore chaude, mais supportable, agréable. Ils descendirent quelques marches, pour se retrouver au niveau du long bassin central et c'est de cet endroit que Paul se décida à prendre « la » photo, mais sans selfie.

De part et d'autre du bassin bordé d'un muret de grosses pierres, une bande de gazon plantée d'un alignement d'arbustes, puis deux allées pavées, pour écouler le flot des touristes. Et, au-delà, à gauche, comme à droite, les arbres et pelouses du jardin funéraire. Et, tout au fond de la perspective, l'éblouissant tombeau blanc, avec son imposant dôme central, flanqué de ses quatre tours minarets, tel un diamant dans un écrin de verdure, surplombé d'un ciel bleu laiteux, qui commençait, légèrement, à prendre du couchant, les voiles rosées. « Gurji, dis-moi, quel roi a fait ce tombeau ?

– C'est Shah Jahan. C'est un empereur moghol. C'est quand sa femme elle est morte que il a fait ça pour elle.

– Pour sa femme ? » Paul sentit un tressaillement au fond de lui. Jusque-là, il avait en tête l'orgueil d'un roi. Encore un dont l'ego démesuré voulait survivre à sa propre disparition, s'était-il dit. Ce qui le conduisait régulièrement à des sentiments de dédain pour les vanités humaines, surtout lorsqu'elles prennent un tour grandiloquent. Mais là… Le concept était tout autre et il rouvrait en lui la plaie de ses deuils. « Tu sais, c'est l'amour il a fait ce monument », lui précisa

Gurji. Et Paul eut l'impression qu'il venait de lui planter un poignard dans le cœur.

Il suivit lentement son guide. L'édifice immaculé se dupliquait à l'envers, dans les eaux du bassin. Reflet vibrant, comme les souvenirs douloureux. Il se dit qu'il aurait pu être là, avec Lisa et Léa, avec sa femme, à lui, et sa fille. Et il en vint d'abord à regretter amèrement leur absence. Tout empereur qu'il fut, ce Shah Jahan avait été homme. Il est même plus que probable qu'il eut un harem, peuplé d'innombrables épouses. Mais, parmi elles, comme la rose unique du Petit Prince, il y avait celle de sa préférence, de son affinité, de ce lien d'amour qui élit, même au sein d'un harem, l'épouse spirituelle. Car cela ne pouvait être que cela : spirituel. Ce lien mystérieux qui fait l'autre, différent de tous les autres. Et cet amour était encore là. Plusieurs siècles plus tard. Paul le voyait, l'admirait, le ressentait. Cet amour lui semblait une évidence, de ces évidences du cœur qui ne peuvent tromper.

Parvenus au niveau du grand bassin carré au centre de l'avenue, ils s'arrêtèrent pour permettre à Paul de faire encore quelques clichés. À cette distance, le tombeau devenait imposant, érigé sur sa plateforme qui devait bien faire cent mètres de côté et pratiquement dix mètres de haut, estima Paul. Autour d'eux, les visiteurs indiens prenaient des photos, des selfies, en famille ou entre amis, bavardaient, riaient, les enfants courant sur les margelles, au risque de tomber dans le bassin, vainement interpellés par des mères débordées. Quelques gardiens donnaient des coups de sifflet bien plus efficaces, quoique pour peu de temps. Ici ou là on se bousculait un peu, mais avec amabilité et bonne humeur, pour prendre la meilleure photo, du meilleur endroit. Il fallait prendre son tour. Et chacun en profitait pour photographier les autres, sans vergogne. Les Indiens semblaient adorer se laisser prendre en photo et ce nouveau gadget du téléphone portable faisant office de caméra était très répandu et abondamment utilisé. Il suffisait qu'une famille, gâtée de quelques beaux enfants, prenne la pause pour un cliché avec le Taj Mahal en fond d'écran, et une foule d'inconnus, y compris quelques Occidentaux, se mettait à mitrailler dans le dos du père photographe.

Paul se dit qu'il n'allait pas rester ainsi, en simple observateur. Il avait envie, lui aussi, de mettre dans son smartphone de beaux visages d'Indiens, de belles Indiennes aux saris chamarrés et de ces magnifiques enfants aux grands yeux noirs. Tout le monde souriait, les uns de photographier, les autres d'être photographiés et personne ne se demandait s'il y avait une quelconque permission à demander, s'il existait un quelconque « droit à l'image », ni aucun autre fantasme malsain. Tout cela paraissait simple et naturel, naïf, non encore contaminé par l'esprit tordu des Occidentaux.

Ils descendirent de la margelle surélevée du bassin central. En contrebas, une mère de famille mit les pieds de son petit garçon dans l'eau du bassin secondaire. L'eau était assez basse pour qu'il y patauge sans danger. Un gardien se mit à siffler… Mais la foule, la bousculade, empêcha Paul de voir la suite de cette scène.

Plus loin dans l'allée, Paul prit d'autres clichés, intrigué par les minarets, des tours cylindriques, fichées aux quatre angles de la plateforme, surmontées d'un petit kiosque avec dôme et qui devaient bien faire une quarantaine de mètres de haut. Il interpella Gurji : « Tu ne trouves pas qu'ils penchent ces minarets ? Ou est-ce une illusion d'optique ?

– Tu vois très bien. C'est vrai, ils penchent. C'est pour le tremblement de terre, pour pas que ils tombent sur le tombeau. Comme ça ils tombent à l'extérieur.

– Très malin, conclut Paul et ils reprirent leur marche. »

Des perruches pépiaient avec ardeur dans les arbres, tandis que des sortes de choucas indiens, graciles, au plumage beige, à la tête et au cou noirs, les yeux cerclés de blanc, peu farouches, picoraient dans la pelouse, le long des allées, sans se soucier des touristes. Paul et Gurji gravirent l'escalier intérieur pour atteindre la plateforme. Et là…

Paul eut l'impression de se tenir aux pieds d'un géant. La sensation que l'on peut éprouver, en France, devant une cathédrale. Ils rejoignirent la base de l'un des minarets et, de là, le mausolée leur offrit la fabuleuse perspective de ses multiples porches voûtés. Face à eux, deux porches superposés, à l'angle brisé de l'édifice. De part et d'autre, encore deux porches sur deux étages, puis encore plus loin, sur la gauche, comme sur la droite, les grands porches centraux des façades, d'une bonne trentaine de mètres de haut. Tous ces porches, sur le modèle de la porte sud que les deux hommes avaient franchie en entrant, étaient décorés de calligraphies et d'arabesques végétales. Avec le couchant, le marbre blanc recouvrant l'ensemble commençait à prendre des teintes jaune orangé, donnant au tombeau géant une apparence surréaliste, comme une énorme pierre précieuse posée sur une table. Ils décidèrent d'en faire le tour. Sur la vaste terrasse, la foule des visiteurs était désormais plus clairsemée.

Parvenus sur la bordure nord de la plateforme, la rivière Yamuna leur offrit la courbe parfaite de son lit. Les eaux de la branche est plongées dans les obscurs et celles de la branche ouest miroitant des lueurs orangées du couchant. D'Est en Ouest, la rivière leur offrait ainsi la métaphore de toute vie, entre le passé qui s'évanouit, fondu enchaîné au noir, et l'avenir qui s'annonce en lueurs d'espoir. Le seul réel étant ce moment-là, ce présent, qui sans cesse s'écoule, insaisissable, pour celui qui ne sait pas arrêter sa pensée.

« Comme c'est beau ! Ces couleurs ! » Paul en avait les larmes aux yeux. La façade nord du mausolée avait complètement viré au rose orangé. Il prit quelques clichés en se sentant stupide. Jamais il ne pourrait capturer ces instants. « Restons là, Gurji. Restons là un moment ». La base du minaret nord-est formait un rebord étroit sur lequel il était possible de s'asseoir. Paul et Gurji s'y installèrent, leurs regards embrassant le panorama sur la Yamuna.

« Il y a autre chose… se dit Paul. Toute cette beauté ne peut venir de l'univers lui-même. Il y a un réel autre, qui sourd au travers des choses, au travers du monde et de la vie et qui peut se révéler en ces instants particuliers, seulement pour celui qui y est ouvert. »

Et Paul ressentit comme une force bienveillante s'emparer de lui, une force qui semblait lui dire qu'il ne pourrait plus se sentir seul et abandonné, qu'il ne devait plus avoir peur de sa solitude. La beauté de l'instant transportait son propre message, soulevait son cœur d'allégresse. Il se sentait, pour la première fois depuis des mois, comme délivré. Il allait se laisser aller, il allait s'abandonner, ne plus s'accrocher aux souvenirs, aux êtres disparus. Car Lisa et Léa n'avaient pas vraiment disparu. Elles étaient là, dans cet instant, dans toute cette beauté. Elles étaient avec lui, en lui ! Et les larmes qui ruisselaient sur ses joues n'étaient plus les eaux de la douleur, mais celles de la reconnaissance de ce lien indéfectible au-delà des apparences, au-delà de cet univers.

Ici même, un empereur, autrefois, avait dû ressentir cela. Il avait un harem de mille roses. Et parmi toutes ces roses, il y en avait une qui était la sienne. Celle avec laquelle il avait pu tisser ce lien mystérieux qui unit plus que les êtres, mais les cœurs et les âmes, à jamais. Ce tombeau, grandiose, Paul ne le voyait plus, désormais, comme l'orgueil d'un amour perdu, mais comme la plus haute expression de cet amour. Un grand symbole, une fabuleuse métaphore. Le tombeau était là, non pas pour le corps et les souvenirs qu'il renfermait, mais pour l'éternel présent de la beauté, message de cet amour immortel, au-delà des apparences.

« Tu as vu Paul. De l'autre côté. C'est pas fini…

– Qu'est-ce que c'est ? demanda Paul et il se moucha.

– Shah Jahan, à la fin de sa vie, il veut faire un autre mausolée, pour lui. Un mausolée tout noir. Alors ça fait, chaque côté de la rivière, le blanc pour sa femme et le noir pour lui. Mais il est mort avant et le roi suivant, il veut pas ça et il casse les fondations. Il reste juste les pierres et le jardin, avec les arbres comme tu vois. »

Paul rit, un peu, doucement. La magie de l'instant s'était évanouie. Mais il savait que, désormais, plus rien ne serait pareil pour lui. Il venait de franchir une étape intérieure. Et il se demandait quelle serait la suivante. Ce mausolée mort-né, de l'autre côté de la Yamuna, était lui aussi un beau message, pour inviter le pèlerin à aller au-delà des apparences. Et l'idée d'orgueil refit surface à sa conscience. Tisser la métaphore, mais pas trop longtemps…

Simultanément, ils glissèrent tous deux du rebord et reprirent leur circonvolution autour du mausolée. « Il faut aller vite, si tu veux voir dedans Taj Mahal, conseilla Gurji.

– Ils vont bientôt fermer ?

– Oui, après le coucher du soleil, ça va fermer. On va entendre les sifflets.

– Mais, dis-moi, finalement, ce Shah Jahan, où a-t-il était enterré ?

– Il est ici, au Taj Mahal, avec sa femme. »

« Finalement, ce n'est pas plus mal, se dit Paul. Le réel de la mort lui aura raboté l'orgueil et cela l'a finalement rapproché de son épouse. »

Après s'être déchaussés, ils pénétrèrent dans la chambre funéraire. C'était une vaste pièce, un peu sombre, de forme octogonale, entourée d'alcôves sur deux niveaux, surmontées d'une arche en arc brisé. Au-dessus, la voûte du

dôme, décorée d'une somptueuse rosace fleurie en marqueterie de pierres fines polychromes, incrustées dans le marbre blanc. Au centre de la pièce, les deux tombes, de Shah Jahan et de son épouse, à peine visibles, car partiellement cachées par des claustras de marbre qui formaient une enceinte protectrice. La foule des visiteurs entraîna Paul et Gurji autour de cette enceinte, lentement, dans le sens horaire.

Paul s'accrocha au bras de son guide et se laissa entraîner, regardant ses pieds, puis fermant les yeux, tel un aveugle, il laissa sa conscience glisser dans son corps, dans ses jambes, dans ses pieds nus sur le marbre frais, dans le son ambiant. Comme les vagues d'une mer invisible, les échos superposés du brouhaha de la foule, créaient un bain sonore, une extase océanique, dans lesquels Paul fut transporté d'une joie spirituelle qui le surprit. Il était là, totalement là et ses souffrances semblaient s'être dissoutes, absorbées par la marée humaine, autant que par celle des symboles. Ce sentiment d'euphorie dura tout le temps du voyage autour des cénotaphes.

Puis, la lumière du dehors vint frapper ses paupières et il rouvrit les yeux. Ils en avaient fait le tour et ressortaient. Paul n'avait pas vu grand-chose, mais il ne regrettait rien, car il avait vu plus que l'intérieur du Taj Mahal. Il avait « vécu » cet intérieur de tout son être. Que ce soit au spectacle de la rivière Yamuna ou à l'expérience de cette orbite sépulcrale, il sentait que le Taj Mahal avait eu une étrange influence sur son psychisme et son humeur. Depuis ce matin, d'illustres et fabuleux tombeaux avaient eu raison de son égocentrisme mortifère. Ils l'avaient conduit vers l'asymptote de sa souffrance, là où il n'est plus possible de souffrir, là où réside le silence des émotions, dans l'éternel présent de l'absence.
« Tu veux voir les mosquées ? demanda soudain Gurji, sans grande conviction.

– Ça ira, fit Paul. Allons faire un tour dans le parc. J'aimerais bien m'asseoir un peu sous les arbres. »

Ils délaissèrent donc la visite des deux mosquées, qui enserraient le tombeau, comme les deux pinces d'un étau de grès rouge. Celle, à l'est, la vraie mosquée, car tournée vers La Mecque, et sa réplique à l'ouest, une mosquée factice, uniquement pour servir la symétrie architecturale. Le monde n'est qu'apparence et symboles, songea Paul.

À la différence du jardin du tombeau d'Humayun, ils trouvèrent ici facilement de quoi s'asseoir, car il y avait de nombreux bancs à chaque croisement des allées. Sur la gauche, au-dessus d'une haie de petits palmiers, ils pouvaient voir la porte sud, par laquelle le flux des visiteurs s'était désormais inversé. Toutes les beautés du monde ont une fin, songea Paul. Sur la droite, les grands arbres cachaient partiellement le marbre blanc du mausolée. Devant eux, une allée dallée de pierres hexagonales, en grès rouge ou rose, selon la nature de la roche. À son extrémité, les touristes passaient, nonchalamment, repus d'émotions. Paul se pencha en avant, les coudes sur ses cuisses, ses mains jointes, qu'il regarda un instant. Puis il se redressa d'un coup, inspirant profondément et soupirant tout aussitôt. Au-dessus d'eux les perruches semblaient engagées dans des dialogues soutenus, qui se détachaient sur le

brouhaha de fond, ténu, des humains, au loin. « Je pense… Je sens… commença Paul. Je sens… Il me semble que j'ai compris quelque chose aujourd'hui. Je ne sais pas si c'est "compris" le bon mot. Ce n'est pas intellectuel. C'est une expérience…

– Spirituelle ? proposa Gurji.

– Je ne sais pas. Je n'ai jamais vécu d'expérience "spirituelle". Ou peut-être si. C'est peut-être ce que j'ai compris, découvert aujourd'hui. Bon ! OK ! Appelons cela une expérience spirituelle. C'est quoi ? Ce sont des émotions, rattachées à des symboles et de la compréhension… Comment dire… "supérieure". Une compréhension supérieure. En tout cas une sorte de nouvelle vision des choses. Mais une vision radicalement différente. Comme un basculement fond-forme. Je vois la Terre plate et, brusquement, je vois qu'elle est ronde. Et Paul fit les gestes de ses deux mains.

– Et qu'est-ce qui a changé pour toi ?

– Peut-être mon rapport à la mort. Tous ces symboles. En Occident… Dans l'Occident chrétien, on est pauvre en symboles, je trouve. Un seul Dieu, son fils sur la croix. Le Christ sur la croix, c'est un symbole fort. Je l'ai toujours considéré comme un symbole fort, même si je ne crois pas en Dieu, ni en la Trinité, ni en rien. Cela parle, cela dit quelque chose du sacrifice absolu de soi, du don de soi et c'est très très puissant. Mais, ici, en Inde, il y a comme une inflation de symboles. Des millions de dieux, d'avatars, de signes, de représentations. L'Inde a développé un système spirituel très sophistiqué, très riche, et cela m'a parlé, à moi, l'athée, celui qui ne croit en rien. L'Inde m'a saisi, d'un coup, par surprise. Je ne m'attendais pas à me "faire avoir" avec les émotions, mais c'est ce qui est arrivé. C'est terrible !

– Mais c'est bien pour toi ? s'inquiéta l'Indien.

– Oui, oui, c'est très bien, très positif, le rassura Paul. C'est… Voir la mort en face. C'est voir la nature de l'amour. Mais c'est bien difficile à dire, à décrire…

– Le spirituel ça dépasse les mots. On peut pas dire ces choses, vraiment.

– Tu as raison, Gurji. Lorsque… Et la voix de Paul s'étrangla à nouveau. Et des larmes coulèrent sur ses joues. Il ne voyait plus le jardin, seulement du vert, du flou. Le même vert des murs de cette salle à l'hôpital. Ce que j'ai vécu, ce jour-là, lorsque ma Lisa et ma Léa sont… Ce que j'ai vécu, c'est, je le comprends maintenant, une forme d'expérience spirituelle. Intense ! Et je n'ai pas pu mettre de mots… Le réel m'a sauté à la figure, à la gorge… J'ai juste crié… Je n'avais jamais crié comme ça. Peut-être que l'on crie comme cela, à la naissance, aussi.

* * *

L'hélicoptère avait fait une première rotation pour l'enfant, dont l'état était grave, mais qui était encore vivante. Pour la mère de l'enfant, un long travail de désincarcération était sur le point de se terminer. Les trois ouvriers étaient allongés sur des civières. Ils n'avaient que des contusions et petites fractures. Une blessure à la tête pour celui qui avait négligé sa ceinture de sécurité. Mais tous trois étaient psychologiquement choqués, abattus. On fit une prise de sang

au chauffeur, mais aussi aux deux autres, pour les besoins de l'enquête. Des ambulances arrivèrent pour les transporter.

Les gendarmes abandonnèrent Paul sur le parking des urgences. Paul entra dans le service et se présenta aussitôt à l'accueil. Il dit son nom et un téléphone fut décroché, un message transmis, on lui dit d'attendre, là sur ce fauteuil. Il attendit, douloureusement. Il y avait du monde, peut-être d'autres accidentés, encore plus gravement touchés, il devait partager et patienter dans l'angoisse. Il regarda ses mains qui tremblaient. Il les serra l'une avec l'autre pour arrêter cette manifestation de stress.

Une douce voix féminine s'adressa à lui :

– Monsieur Erra ?

Il releva la tête comme le condamné qui va la poser sur le billot. C'était une infirmière, dans la quarantaine, au visage rond, encadré par des cheveux blonds, à peine dissimulés sous son calot blanc. Paul se reprit et se leva précipitamment.

– Je veux les voir, implora-t-il. Ma femme et ma fille.

– Suivez-moi, reprit l'infirmière, avec un soupçon d'autorité dans la voix. Vous allez voir le docteur.

– Est-ce que c'est grave ?

Tout en marchant dans les couloirs, qui n'en finissaient pas, la femme posa sa main sur son bras et reprit sur un ton apaisant.

– Le docteur Demuire va venir très vite vous chercher, il vous expliquera tout. Connaissez-vous le Docteur Demuire ? C'est un chirurgien.

– Son nom ne m'est pas inconnu, mais je ne le connais pas personnellement, répondit Paul, par automatisme.

– Tenez, on est arrivé, asseyez-vous là, s'il vous plaît. Le ton était sans réplique.

Paul s'assit résigné, partagé entre vouloir savoir et l'immense crainte de savoir. Il savait aussi comment marchent les hôpitaux. Il savait qu'il devait attendre. Bien que très angoissé, il n'était pas homme à faire des esclandres ni à s'exhiber.

On l'avait amené dans un couloir à l'écart, où il y avait peu de monde. Deux-trois patients assis, comme lui, mais avec divers bandeaux à la tête ou aux membres. Un autre était sur une civière. Paul ne pouvait voir que son visage, vaguement, sous un angle de contre-plongée. C'était un homme, un peu âgé, les yeux fermés. Est-il mort ? se demanda-t-il. Mais non, il respirait, lentement. Il regarda cette poitrine sous un drap blanc, qui montait et descendait et il s'efforça de suivre ce rythme respiratoire pour se calmer. Il songea au décès de sa mère, deux ans auparavant… Puis, le souvenir du bang lui revint et, avec l'inquiétude, l'angoisse.

Était-ce l'accident, sur le coteau, qu'il avait entendu ? Il savait que ce virage pouvait être dangereux. Un camion. Cela avait dû être terrible. Mais il devait attendre et garder espoir.

Ils étaient deux. Un homme et une femme. Tous deux en blouse blanche. Paul scruta les visages avec anxiété.

– Docteur ?

L'homme lui répondit et se présenta. C'était lui le médecin. Mais Paul n'entendit rien. Tout son cerveau était concentré sur les indices qui pouvaient émaner du visage de cet homme. Sur les seuls mots qu'il voulait entendre. Il voulait qu'on lui parle de vie !

– Venez, Paul. Suivez-nous. Je vais vous parler de votre femme et de votre enfant. Il l'avait appelé par son prénom. Cela lui fit étrangement du bien.

Paul se leva mécaniquement. Et, bien que la voix du médecin soit calme et apaisante, il n'avait rien vu de bon sur ce visage, d'un homme dans la cinquantaine, qui avait l'air fatigué, mais compétent. La femme devait être une interne, elle ne portait rien sur la tête. Elle les suivit. Elle ne semblait pas très à l'aise. Paul n'avait, pour le moment, discerné aucun espoir dans les visages de ces deux professionnels. Il voulait s'accrocher à l'espoir et il se dit, sans trop y croire, que le médecin allez lui parler de blessures graves, de coma, seulement de blessures graves. Il suivit les deux médecins, avec sérieux, un certain contrôle, comme il savait le faire, parfois. Marcher lui faisait du bien.

Ils entrèrent dans une pièce spacieuse, qui avait pu servir de salle d'opération, mais qui, à présent, était encombrée de matériel médical. Une pièce pour le mettre à l'écart. Pour lui annoncer. L'espoir ou le pire.

Le médecin se retourna et le regarda bien en face. « Ce fut un accident de la route gravissime, dit-il en préambule, comme on raconte un fait divers. Contre un camion. Un choc terrible – Paul pensa au bang. Je suis désolé, Paul, votre femme est décédée sur le coup.

Les jambes de Paul devinrent du coton et ses yeux se brouillèrent, il ne voyait plus rien. Le médecin et l'interne le soutinrent aussitôt pour l'asseoir sur un fauteuil blanc.

Sa Lisa, sa Lisa morte, disparue. Il la tenait dans ses bras, leurs corps, ce matin encore, n'en faisaient qu'un. Sa Lisa chérie. Et ce fut le premier coup de massue. Ce funeste bourreau, qu'on appelle le Destin, celui justement, auquel Paul ne croyait pas, attendait tranquillement qu'il se redresse, pour frapper à nouveau.

Les deux soignants s'étaient assis auprès de lui, comme auprès d'un enfant, lui touchant le bras, l'épaule, pour le réconforter. L'enfant.

– Je dois vous dire, reprit le médecin, et Paul scruta son regard comme quelqu'un cherchant à voir dans une opaque obscurité. Il se sentait déjà plus qu'à moitié englouti. À la fois, il s'attendait au pire, à la fois il s'accrochait à un ténu fil d'espoir.

– Votre enfant… Elle a été amenée aussitôt par hélicoptère, mais ses blessures étaient trop graves, elle n'a pas survécu. Elle était inconsciente et elle est décédée dans notre service de réanimation. Je suis désolé…

Le second coup de massue l'acheva. Léa, Léa, Léa, Lisa, Léa et il se tordait de douleur sur son fauteuil blanc. Il se tordit longtemps. Le destin l'avait empalé

tout vivant, comme un papillon, avec son épingle de vérité. Et il se tordit devant l'insoutenable réalité, jusqu'à ce que quelque chose en lui se mette à hurler. Ce n'était pas lui, mais une sorte d'animal en lui qui évacuait sa douleur.

* * *

Elle était en train de hurler en courant de droite et de gauche, tentant d'échapper aux adultes qui cherchaient à la rattraper. Finalement, les mains, les bras, secourables d'une femme, la saisirent et l'accueillirent. La femme lui parlait doucement, le ton ressemblait à celui d'un mantra. L'enfant finit par accepter de ne plus se débattre et de se réfugier au creux de ces bras, sur ce ventre maternel et de s'y abandonner, comme un petit animal blessé, haletant, sanglotant, gémissant. Pour elle aussi, son univers venait de basculer.

* * *

Peu à peu, comme la marée descend, la torture sembla s'atténuer. Les organismes ont presque toujours cette indécente faculté d'adaptation aux situations les plus terribles. Il avait l'impression que le plafond était descendu sur ses épaules et il se leva péniblement, aidé, soutenu, par le médecin et l'interne. Il sentit qu'on le faisait s'allonger sur un lit, un brancard. Les paroles des gens autour de lui semblaient venir de très loin, étouffées, d'un monde inconcevable. Son avant-bras gauche sembla trouver de lui-même sa place sur ses yeux, tandis qu'on le transportait. Il avait besoin de fuir l'aveuglante lumière des néons et du réel. Il lui fallait se réfugier dans un coin sombre, seul, pour y mourir à son tour. Il luttait contre l'impensable.

Dans son lit d'hôpital, il était là, sans être là. Ses pensées tournaient, éparses. Il était en état de choc. Il était anéanti. Il lui semblait sortir du coma, voguer sur une réalité parallèle, qui n'était pas la vraie réalité. Il allait, il devait, sortir de ce cauchemar ! Il avait été blessé à mort, comme un soldat sur le champ de bataille. Comme si son ventre était ouvert. Et il n'osait pas bouger, car le moindre mouvement allait ranimer la souffrance, pouvait le tuer.

L'effroyable pensée était là, presque intellectuelle, à présent, tapie dans un coin de son esprit. Il n'osait pas y toucher. S'il la réveillait, à nouveau reviendraient le déchirement et le cri. En attendant, il lui semblait qu'on avait ouvert deux fontaines de chaque côté de son visage. Ses yeux n'arrêtaient pas de couler. Il ne savait presque plus pourquoi.

Des blouses blanches passèrent et repassèrent le voir, s'inclinant, se prosternant à son chevet, murmurant quelques prières, invocations. Il était devenu un dieu de douleur et ils venaient l'adorer, lui, la souffrance du monde.

Le temps passa, lui aussi, avec toujours cet étonnant apaisement qu'il donne aux choses. Son corps semblait s'habituer déjà à la perte, mais son esprit refusait de trop y penser encore.

Un interne, un autre, vint lui proposer une molécule, un apaisant chimique, qu'il refusa. Il ne voulait pas s'éviter la peine. C'eut été pour lui faire affront à

celles qu'il venait de perdre, que d'atténuer ainsi, artificiellement, sa souffrance. Elle était son message, sa prière, sa messe intime pour les morts.

En milieu d'après-midi, un gendarme en uniforme, tête nue, arriva avec le médecin. Il expliqua brièvement les résultats du rapport de gendarmerie préliminaire : « Madame Erra a visiblement cherché à éviter le camion. On retrouve des traces de peinture de sa voiture sur les barrières de sécurité et sur le côté droit de sa voiture les traces laissées par les barrières sont bien apparentes. Le scénario retenu, pour le moment, il faudra attendre le résultat des analyses pour un scénario définitif, c'est que le camion roulait à une vitesse excessive, qu'il a perdu le contrôle, qu'il s'est déporté trop sur sa gauche et qu'il a heurté la voiture de votre épouse. Elle n'a très certainement rien pu faire d'autre que se jeter sur les barrières. Ces barrières sont destinées à protéger, normalement, mais parfois… On aimerait qu'elles ne soient pas là. Voilà, monsieur Erra. Le rapport préliminaire vous sera envoyé dans la semaine. Avez-vous des questions ?

Paul demanda de quelles « analyses » il s'agissait.

– Les GPS, les ordinateurs et mouchards de bord des véhicules, les téléphones portables, de votre épouse, des trois gars du camion. Tout cela permettra d'affiner les localisations, les trajectoires, les vitesses. Cela prend donc un peu de temps, une à deux semaines pour le rapport final, peut-être un mois.

– Dans quel état est le chauffeur du camion ?

– Il y avait le chauffeur et deux autres ouvriers. Ils sont blessés, mais sans gravité. Les premières analyses ne donnent aucune présence de psychotropes dans l'air expiré, pour les trois. On attend, là encore, les analyses de sang, pour être certain. Monsieur Erra, reprit le gendarme, on doit faire à présent quelque chose de difficile… Si vous vous en sentez capable…

Paul devait reconnaître les corps. Il savait que cette épreuve-là serait la plus dure. Jusqu'à présent il était resté au stade de l'information. Information authentifiée, à laquelle il avait cru et qui avait suffi à le terrasser. À présent, il allait être confronté à la perception des choses, aux corps. C'est maintenant qu'il devait affronter plus que la représentation, mais la réalité elle-même.

Il acquiesça et il se leva, comme il savait le faire, comme un bon soldat, qui repart au combat. Il avait encore des forces en lui. Lisa et Léa devaient être fières de lui, car il allait continuer à respirer et à tenir le coup. Le bref récit du gendarme avait comme éclairci son esprit, l'avait fait passer du brouillard subjectif à l'acuité objective.

Il refusa le fauteuil roulant qu'on lui proposait et marcha lentement vers son nouveau supplice.

La pièce était fraîche. Il y avait deux chariots couverts d'un drap blanc. Le médecin le guida vers l'un d'eux.

– Lisa a été très touchée, fit-il doucement. Paul nota qu'il n'avait pas dit « votre épouse », « votre femme », mais le prénom, « Lisa ».

– On a mis tous les bandages qu'il fallait. On ne voit qu'une partie du visage.

Le drap descendit, à peine. On ne voyait du visage qu'un œil fermé, le gauche, et puis la joue, la bouche, le menton. Tout le reste était à jamais enfoui sous les bandages. Mais cela suffit à Paul pour reconnaître sa Lisa.

– Oui, fit-il, c'est bien elle. Il était dans sa distance intérieure. En fait, il n'était pas là. Il était terré tout au fond d'un cocon protecteur d'où rien ne pouvait plus l'atteindre. Il ne devait simplement pas toucher ce corps et l'illusion se maintiendrait, parfaite.

Aussi, il se retourna.

– C'est ma fille ?

– Oui, Paul, son visage n'a pas été touché.

Le rideau se leva sur un petit ange endormi et Paul eut l'impression qu'une lumière émanait de ce visage d'enfant. Il défaillit en voyant Léa ainsi. Était-elle vraiment morte ? Mais elle l'était et c'était là l'irréfutable vérité. Le malaise le reprit et il s'appuya sur le chariot, penché sur sa fille adorée.

Un fauteuil l'accueillit opportunément et il put s'abandonner sur ce petit corps d'enfant et laisser aller ses pleurs. Ce ne fut pas aussi fort qu'à l'annonce, mais simplement, cette fois, il pouvait voir et toucher. C'était vrai, c'était là, elles étaient en train de devenir des souvenirs. Il fallait qu'il s'accroche à quelque chose pour ne pas mourir lui-même et il s'accrocha à sa propre vie, à ses espoirs, à ses désirs. Pour Lisa et Léa, il continuerait à aller de l'avant, il boirait la coupe, traverserait l'océan du désespoir et du deuil. Cette épreuve n'allait pas le tuer, mais elle allait le renforcer, il voulait en être certain, il en faisait le vœu, silencieusement auprès de ces deux êtres qu'il avait aimés le plus au monde.

Au bout d'un temps qu'il ne pouvait plus déterminer, on l'entraîna loin des siens. Ils ne lui appartenaient plus. Les morts allaient rejoindre les morts…

Il se retrouva dans la chambre, dans le lit d'hôpital, assommé. Du temps sembla passer, rythmé par les visites des infirmières. On s'occupait bien de lui, on lui parlait de choses et d'autres, on lui apporta un thé, des gâteaux, on était aux petits soins pour lui, on le surveillait, sans doute. Dans ces états désespérés, certains commettent l'irréparable, pour tenter de rejoindre ceux qu'ils ont perdus. Il y songeait. C'était tellement douloureux.

On lui fit boire un jus de fruit, mais il refusa de manger. Son corps avait faim, mais son esprit n'avait pas faim. S'il ouvrait la bouche, si quelque chose de consistant avait osé entrer dans sa bouche, si cela avait décidé de le faire déglutir, les larmes reviendraient aussitôt. Comme il ne pouvait encore avaler ce qui venait de lui arriver, cette perte, il ne pouvait avaler rien d'autre, juste un peu de liquide qu'on peut laisser glisser à toutes petites gorgées, comme si de rien n'était.

On lui dit que sa sœur était en route pour venir le voir. Cela le réconforta. Sa petite sœur était la personne qu'il aimait le plus au monde, après… il n'osait même plus concevoir les prénoms, il fallait qu'il pleure, après tout ! Il se laissa donc aller et les deux fontaines reprirent du service.

Un peu plus tard, l'après-midi touchait à sa fin, sa sœur, Muriel, n'allait plus tarder. Elle habitait, avec son mari et ses deux enfants, à la grande ville, à une

centaine de kilomètres du village. Il songea à cette petite sœur, de neuf ans sa cadette, qu'il avait tant choyée, protégée, durant toute son enfance. Elle fut le premier être avec lequel un lien vital s'était noué. Différent du lien à la mère. Car dans ce cas c'était lui, le grand frère, qui jouait ce rôle maternel. Combien de chagrins n'avait-il pas épongés, sa petite sœur sur ses genoux, venant chercher auprès de ce grand frère adoré, adulé, consolation et réconfort ? Sans s'en rendre compte, bercé par les apaisants souvenirs, il glissa dans un sommeil réparateur. Tout son être s'abandonna, décrocha, se mit en pause. Une antalgique parenthèse.

FATEHPUR

Les sifflets des gardiens les avaient sortis de leurs méditations mortuaires. L'hôtel retenu par Gurji n'était qu'à trois kilomètres du Taj Mahal, dans la banlieue d'Agra. C'était un quartier avec de nombreux hôtels de luxe pour les Occidentaux. Ils descendirent à l'*Utkarsh Vilas*, un bel hôtel, tout de blanc vêtu, mêlant les lignes épurées du modernisme et certaines caractéristiques de l'Inde, comme les ouvertures en ogives et les petits kiosques qui dominaient autant la toiture du porche d'entrée que celle de l'hôtel lui-même.

Paul et Gurji décidèrent de se séparer un peu, jusqu'à l'heure du repas. Paul en profita pour lire ses emails et envoyer un message un peu plus long que la veille à sa sœur. Il suggéra plus qu'il n'approfondit. Il ne voulait pas encore trop y réfléchir, trop analyser. Il avait l'impression d'avoir vécu une expérience, d'avoir avancé en lui-même, mais cela était encore sans doute trop récent, trop fragile. Il voulait laisser faire le processus sans trop l'intellectualiser. Finalement, il décida de faire un tour dans les boutiques de luxe au rez-de-chaussée de l'hôtel. Il acheta quelques peintures sur soie, de bien belles petites miniatures, faites à la main. En tout cas c'est ce que lui affirma le vendeur indien. Il y avait par endroit quelques petits défauts, anomalies dans le trait, ce qui tendait à prouver l'authenticité du procédé. À moins que ce ne soit que de l'imprimé, avec les défauts incorporés…

N'ayant plus son guide sous la main, il décida de se lancer tout seul et de négocier à sa façon le prix. Gurji lui avait expliqué qu'il fallait généralement diviser le prix du commerçant par deux – parfois par trois –, pour démarrer une négociation et conclure lorsqu'on obtenait à peine plus de la moitié du prix initial. Comme le vendeur de l'hôtel lui fit bonne impression, il décida de s'y fier et négocia ce qu'il estima être un bon prix, voire un prix dérisoire, pour une vingtaine de miniatures. Le vendeur, qui paraissait content de l'affaire, lui en offrit trois de plus, non sans lui montrer qu'elles avaient quelques menus défauts. Il lui expliqua que c'était des peintures d'élèves, d'apprentis, comprit Paul. La plupart des œuvres représentaient des éléphants ornés pour l'apparat. Les compositions étaient d'une très grande finesse et dénotaient une parfaite maîtrise du pinceau fin. Les couleurs vives étaient très variées, suivant le thème

général de la miniature, et toujours rehaussées d'or. Paul se dit que ce serait là de jolis cadeaux pour ses proches.

Avant de remonter son butin dans sa chambre, il s'aperçut qu'il y avait une piscine à l'arrière de l'hôtel, éclairée par de nombreux spots. L'envie lui prit soudain, de quelques brasses. Le type à l'accueil lui confirma que la piscine était accessible, mais que l'eau n'était pas chauffée ! Peu importait à Paul. Il descendit de sa chambre en peignoir et maillot de bain et s'offrit quelques longueurs de bassin. L'eau était effectivement bien fraîche et il en sortit assez rapidement. Mais cet exercice physique dans l'eau froide lui procura ce qu'il en escomptait : chasser les miasmes mortifères de son esprit et retrouver une nouvelle vigueur physique.

Il remonta rapidement dans sa chambre pour prendre une douche bien chaude. L'heure du rendez-vous au restaurant de l'hôtel, avec Gurji, approchait. Il s'attarda pourtant quelques instants, nu, regardant par l'échancrure du rideau épais qui masquait la baie vitrée de sa chambre. En contrebas, il y avait une petite prairie à l'herbe drue, qui profitait des illuminations de l'hôtel. Et une jeune femme indienne, accroupie, qui coupait de l'herbe à la serpette, pour la mettre dans un panier. Cette posture accroupie dans l'herbe, ce geste répétitif de la coupe, ces mains qui allaient et venaient, sa position de voyeur, nu derrière le rideau, tout cela provoqua chez Paul une excitation qu'il n'avait plus ressentie depuis des mois. Et son début d'érection le fit sourire. Il se surprit à fantasmer une rencontre romantique avec une belle Indienne… Décidemment, l'Inde… Mais l'heure avait tourné. Il lui fallait s'habiller et descendre.

Ce soir-là, durant le repas, la conversation avec Gurji tourna autour des femmes indiennes, de la sexualité et de l'amour. Comme l'adolescent qu'il retrouvait tout à coup en lui, Paul s'ouvrit de son trouble soudain devant la baie vitrée. Gurji éclata de rire : « C'est la thérapie indienne !

– Et ça marche bien ! renchérit Paul. Et ils rirent de bon cœur tous les deux.

– Tu sais, le sexe en Inde c'est très tabou, affirma Gurji, redevenu sérieux.

– Tu sais d'où ça vient ? Parce que cela n'a pas été toujours comme ça. Vous avez inventé le Kama Sutra, tout de même !

– C'est la faute à l'Anglais, je crois.

– Tout à fait Gurji. Je le pense aussi. C'est la faute aux Anglais. N'oublions pas, vous étiez en plein dix-neuvième siècle lorsque les Anglais ont colonisé l'Inde. La période « victorienne », la répression de la nature de l'homme, de son corps, de ses pulsions, de la nudité, de la sexualité. L'Anglais vous a apporté la pudibonderie et la honte. Merci l'Anglais ! ironisa Paul en levant son verre de jus de pamplemousse.

– Mais l'Anglais est parti depuis… plus soixante ans l'Inde est indépendante. Pourquoi l'Occident est devenu libéré et pas l'Inde ?

– Bonne question. Nous avons eu Mai 68, la "Révolution sexuelle". Pourquoi pas l'Inde ? »

Ils réfléchirent un moment. « C'est la tradition, peut-être, esquissa Gurji.

– Je le pense aussi, répondit Paul. La "libération sexuelle" de l'Occident actuellement, n'est sans doute pas comparable avec, comment dire... un "naturel" de la sexualité de l'Inde avant les Anglais. Peut-être que c'était une sexualité plus "simple", plus "naïve", plus... Je ne sais pas comment dire, moins...

– Je ne comprends pas tous les mots tu dis, s'excusa le guide.

– Ce n'est pas important, Gurji. Je ne suis pas très clair dans mes idées non plus. »

Paul sourit. Il ne voulait pas lasser son guide indien. « Bon, Gurji, il se fait tard, je crois qu'on devrait aller dormir. Qu'est-ce qu'on fait demain ? On a beaucoup de kilomètres à faire ?

– Programme de demain : on fait le Fort Rouge, c'est pas loin d'ici et après on part pour Jaipur. Mais on s'arrête pas loin, quarante kilomètres, à Fatehpur Sikri, c'est un fort aussi, très beau. Tu vas voir. Après on part à Jaipur, c'est pas long long. Encore deux cents kilomètres. On s'arrêtera pour manger quelque part, au bord de la route, et on va arriver dans l'après-midi à Jaipur. Si t'es pas fatigué on verra un temple, un grand temple, très intéressant. Tu vas voir, ça va te plaire. »
Cela allait lui plaire. Paul en était désormais certain.

Bien que le lendemain ils arrivèrent assez tôt, un peu avant huit heures, devant le Fort Rouge, il y avait déjà beaucoup de touristes, ce qui occasionnait un embouteillage monstre sur le grand rond-point devant l'entrée. Le flot des taxis, des bus et des rickshaws dégueulant leurs hordes de visiteurs gênait le reste de la circulation, entraînant un surcroît de coups de klaxon hargneux sur fond de moteurs vrombissant de rage. C'était la première fois que Paul voyait de l'agacement chez des Indiens et cela l'étonna un peu. Gurji parvint à garer le Toyota sur un grand parking dédié aux visites du fort.

Après avoir miraculeusement traversé l'avenue saturée de véhicules, Paul et son guide se mêlèrent au flot des touristes visiteurs et longèrent la large rampe donnant sur l'entrée du fort. En contrebas de cette rampe, un genre de douve, emplie d'une eau stagnante, encombrée de détritus, d'où émanait une odeur pestilentielle. Il valait mieux ne pas s'y attarder. Intérieurement, Paul leva les yeux au ciel : « Quel accueil ! L'Inde et les Indiens ! » Mais il s'arracha aussitôt de sa critique d'Occidental supérieur pour admirer l'édifice. Il laissa Gurji passer devant et faire la queue pour acheter les tickets d'entrée et sortit son smartphone pour prendre nonchalamment quelques clichés. Il savait qu'il retrouverait exactement les mêmes sur internet.

Le fort n'avait pas usurpé son nom : il était effectivement rouge. Plus précisément, si certains blocs étaient rouges, d'autres étaient plus pâles, passant par toutes les nuances du rose. L'architecture lui sembla « classique », pour l'Inde : simple, fonctionnelle, avec créneaux, tours rondes, meurtrières, minuscules mâchicoulis. Cependant, l'ensemble lui sembla peu élevé – peut-être une vingtaine de mètres, à partir du niveau de la rampe – et lui donna une impression de fragilité, comparativement au granit des châteaux forts de

France. La sensation de friabilité du grès ajoutait à cette idée de vulnérabilité. L'édifice tenait d'ailleurs davantage de la muraille fortifiée que du château fort.

Ils franchirent le porche d'entrée et traversèrent une petite cour intérieure, avant de passer sous un second porche pour déboucher enfin sur une vaste zone dégagée, gazonnée et traversée d'une allée centrale. Au bout de cette allée, après avoir franchi une troisième porte, ils entrèrent dans une autre vaste cour intérieure, entièrement bordée de colonnades et surtout, garnie de très beaux arbres et de haies ornementales, élégamment taillées, afin de délimiter les parcelles gazonnées. Sur la droite, le *Diwan-i-Am*, comme lui expliqua Gurji : « C'est le palais pour que l'empereur voit les gens. Tu veux, on va voir ? » Paul acquiesça.

Ils coupèrent par la pelouse et se retrouvèrent au pied d'un long bâtiment de grès rouge, en grande partie recouvert de stuc blanc, à toiture plate. L'édifice était totalement ouvert, soutenu par des colonnes jumelles, en bordure et des colonnes simples à l'intérieur. Colonnes reliées par des arches dont le profil en demi-cercle était dentelé en neuf lobes. Les pieds et surtout les chapiteaux des colonnes étaient richement sculptés d'exquises frises végétales entrelacées et de motifs géométriques à base de pierres incrustées.

Au centre du mur du fond se tenait le trône de l'empereur, une estrade en marbre blanc, surmontée d'un kiosque monté sur quatre petites colonnes, le tout finement ciselé. En arrière du trône, une petite porte d'accès. Paul imaginait l'empereur moghol, assis là, au-dessus de l'assemblée des nobles, des marchands, des notables et autres personnes d'importance, répartis vraisemblablement par petits groupes entre les colonnes. Et eux, assis sur le sol, sur des tapis, probablement, attendant l'insigne honneur d'aller présenter leurs requêtes auprès de Sa Majesté l'empereur. « Le pouvoir et sa symbolique » songea Paul. « Quel roi ? Toujours Shah Jahan ? demanda-t-il à Gurji en désignant le trône.

– C'est beaucoup des rois. C'est longue histoire. Beaucoup des gens ils ont pris le fort. Il est détruit, après reconstruit et détruit encore et encore. Avant il était en briques. Y'avait Humayun, après Akbar, après Jahangir. C'est Akbar qui fait le fort en pierres et les palais. Et après encore y'avait Shah Jahan. Tu vois c'est beaucoup changements.

– C'est vers quelle époque, tu sais ?

– Entre le mille cinq cents et le mille six cents, je crois.

– Ce trône n'est pas très… C'est simple quoi !

– Faut imaginer avec les tissus…

– Les tentures !

– Oui, c'est ça, les tentures, avec les tapis, les gros coussins, avec les tissages, tout en or. Là c'est "simple" comme tu dis. Mais tu vas voir l'autre palais, viens. Là tu vas voir que c'est pas "simple" ! »

Ils franchirent une porte qui traversait le mur du fond et gravirent un escalier étroit, puis suivirent une galerie à colonnade. Lorsqu'ils entrèrent dans

le palais royal, Paul en eut le souffle coupé… « C'est *Diwan-i-Khas*, c'est palais privé, tu vois un peu ! jubila Gurji.

– Ah, je vois oui ! Incroyable ! »

Si l'extérieur du bâtiment était construit sur le même modèle que le *Diwan-i-Am*, l'intérieur était totalement différent. Du sol au plafond, c'était une véritable orgie de décorations, toutes plus resplendissantes les unes que les autres. La toiture était ici soutenue par d'épaisses colonnes de section carrée. Sur une hauteur d'environ quatre mètres, les quatre faces étaient décorées de bas-reliefs stylisés et de motifs floraux en pierres incrustées. Au-dessus, sur une hauteur équivalente, le fut des colonnes était enserré par des arches épaisses et polylobées, décorées d'incrustations dans le stuc, teinté d'or. Le plafond lui-même, sur la base d'un motif carré, à partir d'un treillis torsadé de bois sculpté, était entièrement couvert d'incrustations et de marqueteries. Sur la façade nord du palais, les ouvertures étaient garnies de treillis de bois, peints en blanc, à grands carreaux, mais sans aucun vitrage. De là, la vue donnait sur la rivière Yamuna, mais aussi, peste des temps modernes, sur une rocade au trafic dense, en contrebas, entre le fort et la rivière.

Deux choses parurent étranges à Paul : le vide de ce palais et son ouverture aux courants d'air. « Hors d'eau, certainement, mais pas hors d'air », se dit-il et il songea aux palais européens, bâtis à la même époque. Pouvait-on comparer avec le château de Versailles, par exemple ? Pour les courants d'air, Paul se donna à lui-même une réponse plausible : Agra était sous la latitude du Sahara, de sorte qu'il ne devait jamais y avoir de rigoureux hivers à affronter, comme en France. Il n'y avait donc pas nécessité d'un palais fermé. Une toiture montée sur des colonnes était suffisante. Et puis, il fallait imaginer tout cela garni de tentures, de voiles, plus ou moins épais, délimitant des espaces, des sortes de « pièces », voire pouvant isoler de l'extérieur, ne serait-ce que pour se protéger de la fraîcheur de certaines nuits. Ce qui le renvoya à sa première question : le vide. « Gurji ! Il n'y a rien ? C'est tout vide ? Même pas un trône ?

– Y'a révolution aussi en Inde, tu sais. C'est première révolution indienne, en mille huit cent cinquante-sept. C'est révolte contre la Compagnie des Indes et beaucoup de désordre. Le empereur moghol était avec les Anglais, alors les Indiens ils ont tout volé dans le palais. Maintenant, c'est vide, comme tu vois.

– Tu sais ce qui s'est passé avec la Compagnie des Indes ?

– Oui, j'apprends ça à l'école, comme tous les enfants indiens. Les Anglais ils avaient beaucoup des soldats indiens dans l'armée. Plus d'Indiens que d'Anglais. Des soldats hindous et d'autres musulmans. Alors, y'avait beaucoup des problèmes, la culture, tu vois. Déjà, les soldats indiens, très difficiles pour eux pour devenir des chefs…

– Des officiers.

– Oui, c'est ça. Eux pouvaient pas devenir officiers dans l'armée ou très difficile, très long. Et puis, gagner pas beaucoup d'argent. Et puis, quand des religieux chrétiens ils sont arrivés en Inde, tout le monde pensait que c'était pour attaquer les religions en Inde, l'Hindou et l'Islam. Et après, tu vas voir, je

suis sûr que tu vas rire. Pour les balles des fusils, y'avait de la graisse de l'animal. De la graisse de la vache et ça les hindous pas contents. Et de la graisse du cochon et là c'est musulmans pas contents ! C'est animal, alors c'est impur et eux pas vouloir toucher cette graisse. Alors tout ça et beaucoup encore des problèmes avec les changements les Anglais ils voulaient faire. Les Anglais ils voulaient changer, que y'a plus de castes. Des gens des petites castes qui deviennent importants avec les Anglais. Et encore, les femmes, le mari il est mort et plus être brûlées avec le corps du mari, mais pouvoir se remarier et plein d'autres choses de la culture que les Anglais ils voulaient changer. Alors, un jour c'était révolution ! Tu vois ? »

Paul sourit à son guide. Il voyait très bien. La Révolution française ressemblait aussi un peu à ça : une révolte violente contre un système d'injustes privilèges.

Tout en parlant, ils s'étaient retrouvés sur une vaste terrasse sur laquelle s'ouvrait le *Diwan-i-Khas*, à l'ouest. D'un côté, on avait une vue plongeante sur une cour intérieure qui donnait, sur son côté opposé, sur le *Diwan-i-Am*. Tandis que, de l'autre côté, s'ouvrait un vaste panorama où se déroulaient les remparts du fort, la rocade sur laquelle circulait un flot incessant de véhicules, une large zone inondable, piquetée de buissons, et enfin, la large courbure de la rivière Yamuna. Au loin, vers l'est, dans une brume diaphane, le Taj Mahal, à peut-être deux kilomètres à vol d'oiseau, qui commençait à luire sous le soleil montant. Une vision sublime, mais pour Paul, une expérience quelque peu ternie par les bruits du trafic routier en contrebas et l'agitation des touristes, à présent nombreux sur la terrasse. Pour l'essentiel des familles indiennes, qui se bousculaient pour prendre les meilleures images du même point de vue ou faire de mémorables selfies, tandis que les enfants couraient en tous sens en riant et s'interpellant.

Dans ces moments-là, Paul n'aimait pas la foule. Non pas qu'elle pouvait l'angoisser, mais elle altérait son expérience de la découverte des monuments indiens. Elle était une gêne à son esprit de pèlerin, à sa méditation intérieure, à son besoin de découvrir quelque chose en lui au travers de l'expérience indienne. C'est comme si toute cette agitation, ces cris, ces bavardages, toute cette superficialité du touriste, enlevaient le sacré de la rencontre avec les palais, les temples, les mausolées. La foule indisciplinée est terriblement profane, toute vouée à se construire des souvenirs, sans pouvoir avoir accès à l'expérience du présent. Et la foule indienne était terriblement indisciplinée et profane. Gurji vit bien le malaise de son client et l'entraîna : « Tu viens Paul ? On va aller voir un autre très beau palais. »

Longeant le *Diwan-i-Khas*, ils arrivèrent devant le *Sheesh Mahal*, un bâtiment qui ne payait pas de mine, vu de l'extérieur. Mais l'intérieur était une véritable merveille. Tous les murs et le plafond étaient entièrement recouverts d'une mosaïque de minuscules miroirs. Les motifs étaient d'une infinie complexité, mêlant figures géométriques, symboles, représentations végétales de toutes sortes. Paul en oublia les touristes autour de lui et tomba en contemplation

devant tant de beauté. Il fit effort pour sortir de son extase et repérer Gurji qui était en conciliabule avec l'un des gardiens. Tout en déambulant à proximité, Paul regardait les détails des mosaïques sur les murs, sans perdre de vue son guide. Paul vit que quelque chose, de l'argent sans doute, était donné au gardien.

Gurji finit par lui faire signe d'approcher. « Viens, dit-il à Paul. On va de l'autre côté pour rentrer dans le bain. » Paul se demandait ce que pouvait bien être ce « bain » ou s'il avait bien compris le mot. Ils contournèrent une partie centrale du *Sheesh Mahal*, entourée de murs épais, couverts de mosaïques, et ne comportant que quelques petites ouvertures. L'endroit, sombre, était inaccessible au public et des cordes, montées sur des fûts de pierre sculptée en interdisaient l'entrée. Paul et Gurji se retrouvèrent devant une porte dérobée entrouverte. « Il faut faire attention les gens ils nous voient pas, c'est secret, souffla Gurji en regardant les touristes passer. ». Dès qu'ils se retrouvèrent à l'abri des regards, Gurji fit entrer Paul et referma prestement la porte derrière eux.

Il faisait sombre et l'atmosphère était plus chaude et sentait le renfermé et la bougie consumée. Ils suivirent un couloir jusqu'à une chambre secrète où se tenait le gardien. Il avait les bras écartés, tenant deux bougies allumées, tout en improvisant une sorte de danse sommaire, afin que la lumière des bougies vacille. Le résultat de cette chorégraphie lumineuse étant que des dizaines d'étoiles s'allumaient et s'éteignaient au plafond de la pièce, comme un ciel nocturne scintillant. Gurji et le gardien échangèrent quelques mots en hindi, leurs voix résonant sous les voûtes. « Bouge ! » lui dit le guide. Paul fit quelques pas et se balança de gauche à droite, d'avant en arrière, ce qui eut pour effet de déplacer les reflets des petits miroirs collés au plafond. Il commandait au ciel, était devenu un dieu capable d'éteindre et d'allumer des étoiles. Ce qui le fit rire. « C'est dingue ! » s'exclama-t-il.

Le spectacle dura à peine une minute. Le gardien souffla les bougies et alluma une lampe torche. Paul vit un bassin au centre de la pièce. Gurji lui expliqua que c'était le « bain » du roi. Paul imagina alors cet homme, se baignant en charmante compagnie, avec des serviteurs agitant quelques bougies et, dans les couloirs avoisinants, des musiciens et des chanteuses déroulant de douces mélodies d'amour. Paul sourit à ce fantasme érotique spontané. Il se dit que s'il l'avait imaginait c'est que quelqu'un d'autre l'avait aussi imaginait, avant lui. Les hommes sont les hommes. Peut-on concevoir un ascète du sexe se faisant construire un tel dispositif ? Non, visiblement, la sensualité sourdait de toute cette pièce et invitait à l'érotisme.

Après avoir suivi un autre couloir, Gurji et Paul débouchèrent sur une petite terrasse, éblouissante et déserte. Un treillis de marbre tamisait la vue sur la rivière Yamuna. Il leur fallut grimper un escalier étroit pour se retrouver dans une petite cour intérieure, devant une minuscule mosquée, surmontée de son minaret octogonal. Retour dans la foule bruyante et exubérante des touristes indiens. Le contraste avec l'expérience clandestine qu'ils venaient de vivre était

frappant. Paul se sentait enchanté à présent de sa visite. Il toucha le bras de Gurji : « Merci, Gurji, ce fut une bien belle expérience !

– C'est normal. C'est réservé pour un pèlerin comme toi.

– Et c'est offert par un grand guide comme toi.

– Offert ? Tu me dois cent roupies ! C'est supplément ! dit Gurji en riant.

– OK, ce sera dans le pourboire final !

– Regarde, ça c'est la mosquée, *Mina Masjid*. C'est une petite mosquée pour Shah Jahan. À la fin de sa vie, il était prisonnier par son fils Aurangzeb.

– Le fils a emprisonné son père ?

– Oui, c'est pouvoir du fils après. »

L'accès de la mosquée était protégé du public par une grille jusqu'à hauteur d'estomac. Aussi, les gens y étaient-ils agglutinés, bras en l'air, pour pouvoir photographier. Paul parvint à s'approcher suffisamment pour voir les fines décorations à l'intérieur. Cependant, à la différence des palais, la mosquée était très simple, voire austère. « Juste un lieu de prière », se dit Paul. « Tu viens ? lui dit Gurji. On va voir *Khas Mahal*, là le roi et sa femme, ils habitaient.

– Et **ses** femmes, souligna Paul.

– Oui, tu as raison. Il avait plusieurs ! »

Ils franchirent un porche pour déboucher sur un complexe intérieur avec, sur la gauche, un grand bâtiment à colonnades, une vaste terrasse devant et sur la droite, un jardin. Le tout était entouré d'un mur d'enceinte ou par les murs d'autres bâtiments. Paul vit une terrasse couverte sur la gauche. Une mère indienne et sa petite fille étaient en train de la quitter. Il n'y avait personne d'autre. Momentanément. Paul eut envie de s'y rendre. Il savait qu'il allait voir, encore une fois, la Yamuna. Mais il s'y rendit quand même. Gurji le suivit sans se presser.

Sur la gauche, au-dessus des remparts, on pouvait voir une partie de la terrasse de la mosquée. Des piliers blancs en partaient pour soutenir le minaret octogonal. Plus loin, une forte avancée des remparts en contrebas. On voyait bien le chemin de ronde longeant le mur d'enceinte et les fossés emplis d'eau stagnante. Plus loin encore, au-delà de la rocade, la rivière, traversée par un grand pont. L'avaient-ils franchi en arrivant ? Il se souvenait d'un pont… Mais non, un train venait de s'y engager. Un pont ferroviaire, visiblement.

Le regard de Paul s'étendit lentement vers la droite. La Yamuna avait pris son virage et son lit s'ouvrait devant lui, comme un lac scintillant. Sur sa rive droite, le Taj Mahal était là, dressant ses minarets et ses coupoles. Un appel vers le ciel… Paul songea à la réclusion de ce roi. Il avait régné. Il avait aimé. Sa femme et son fils – l'une de ses femmes, l'un de ses fils. Ils étaient ses préférés, car il avait bâti un chef-d'œuvre d'architecture pour la première et il avait promis le trône au second. Mais les fils sont ce qu'ils sont : impétueux et pressés. Il imagina ce roi déchu, confiné dans tout ce marbre, comme une tombe à ciel ouvert. Regardant, sans doute, plusieurs fois par jour, le tombeau de son épouse bien-aimée. Se souvenant douloureusement de leurs jours, de leurs rencontres, de leur amour, attendant d'aller la rejoindre sous le marbre des tombes. C'est à

ce moment-là que la tristesse envahit son âme à nouveau. Il se détourna brusquement, manquant de bousculer Gurji.

Sur la terrasse, un grand bassin, une sorte de petite piscine intérieure où, peut-être, s'ébattaient le roi et ses concubines, pour oublier. Devant eux, le jardin. Un coin de verdure au milieu de tout l'immaculé minéral. Peut-être y avait-il des arbres, dispensant leur ombre généreuse, des buissons pour se cacher, des fleurs parfumées, des allées et de gazouillantes fontaines d'eau fraîche. Mais il ne restait rien, aujourd'hui, de tout cela, qu'un peu de gazon. « Ça va ? demanda Gurji. Paul lui fit signe que oui, d'un hochement de tête.

– Parfois, la tristesse revient… Autrefois, il devait y avoir un beau jardin ici, j'imagine.

– Oui. C'est *Anguri Bagh*. C'est le jardin de la vigne. Avant on peut manger raisin ici.

– Moi j'ai envie d'imaginer de grands arbres. Cela n'empêche pas d'y mettre de la vigne aussi. Mais des grands arbres, avec de l'ombre et de l'eau qui coule. Je ne peux pas imaginer qu'avec tout ce marbre surchauffé, que les gens qui habitaient ici n'avaient pas pensé à planter des arbres. En tout cas, si je devais habiter ici, y être prisonnier, c'est ce que je ferai. Je ferai planter des arbres, pour avoir de l'ombre.

– Tu as raison, peut-être, convint le guide.

– Qu'est-ce qu'il reste à voir ? Je suis un peu fatigué. Ou plutôt lassé. Tout est trop beau ici ! fit Paul en souriant.

– Il reste encore un palais. *Jahangir Mahal*. Jahangir le fils de Akbar. C'est surtout les femmes qui habitaient là. Jahangir beaucoup aimer les femmes et aussi alcool et opium.

– Allons-y sans tarder alors. Je veux voir comment ces dames étaient logées. »

Si, de l'extérieur, le bâtiment donnait l'impression d'un imposant palais que l'on imaginait facilement empli de multiples chambres, où le harem pouvait s'installer à son aise, une fois à l'intérieur, on se rendait compte que ses façades extérieures n'étaient qu'un trompe-l'œil. Car, de fait, elles ne faisaient que cacher une grande cour intérieure, entourée des petits appartements des épouses, sur deux étages, le second étage bordé par un long balcon. Le palais prenait alors figure d'HLM ou de motel pour concubines, voire de cloître. Ici, point de décorations, de dentelles de marbre, de végétaux en mosaïque, tout y était très austère. Au-dessus, les grosses tours carrées, elles-mêmes surmontées de multiples kiosques, à la toiture en forme de cloche, faisaient penser à de gros miradors. Cela sentait le milieu carcéral, un lieu de confinement pour de pauvres prisonnières vivant en vase clos.

Paul les imaginait, se hélant d'un balcon à l'autre, déambulant dans la cour. Peut-être en tournant en rond, comme le font tous les séquestrés du monde, attendant des mois leur tour, pour passer dans le lit du roi et avoir un peu de distraction. Tout à coup, il se sentit las et voulut partir. « On y va Gurji ? Il se fait tard, non ?

– D'accord, Paul. »

Les deux hommes empruntèrent la grande porte d'entrée du palais et traversèrent l'esplanade pour redescendre vers la sortie du fort et replonger dans le magma sonore de la rue indienne. Il leur fallut près d'une demi-heure pour quitter Agra et pratiquement autant pour parcourir la trentaine de kilomètres les séparant de Fatehpur Sikri. Paul se sentait pensif. Il avait l'impression que toute cette exaltation, autour de la beauté des architectures et des décors, pouvait occulter la souffrance des humains qui avaient pu habiter ici. La souffrance… Sa propre souffrance, celle de ce roi, celle de ces femmes, emprisonnés, se mêlaient en lui, en une amertume de l'âme. La magnificence cachant la misère des êtres et leur solitude. Quelque part, il se rendit compte que ce voyage pouvait être, lui aussi, une « magnificence cachant une douloureuse solitude ». Et il eut envie de pleurer. Il ne savait pas trop pourquoi. Il se prit à douter de sa démarche. Avait-il fait le bon choix, ce choix de venir visiter l'Inde ? Tournant son visage vers la vitre, pour que Gurji ne voit pas ses yeux mouillés, il se concentra sur le flot anarchique de la circulation indienne pour se distraire de sa tristesse et de ses sombres ruminations. Il devait parler. Ils en avaient le temps. « Ce harem, ce palais pour les femmes, cela m'a rendu un peu triste… lança-t-il, comme une bouée de sauvetage jetée à la mer.

– Tu trouves que c'est triste ? demanda Gurji, après quelques instants de réflexion. »

Paul se frotta le visage et se moucha. Il prit la bouteille d'eau et s'abreuva. Puis, d'une main, il se mouilla le visage et la nuque. Il se sentit mieux. Il fallait qu'il reprenne le dessus sur sa morosité, qui pourrait trop facilement se transformer en déprime. « La polygamie, avoir plusieurs épouses, plusieurs femmes, tu comprends ? attaqua-t-il.

– Oui, c'est musulman, pas hindou, pas sikh non plus. Toi tu es pas d'accord ?

– C'est différent… Cela n'est pas en accord avec mes valeurs d'Occidental, ma culture "chrétienne", c'est vrai. Mais bon… On se doit de respecter les autres cultures.

– Tu as raison. Sikhs aussi, pas d'accord le mariage avec plusieurs femmes, mais c'est musulman, c'est Islam, c'est comme ça.

– Si on dit qu'on respecte la culture, alors… Il y a aussi les droits de l'homme, de l'humain, je veux dire. Avec les droits de la femme. Et si ces droits ne sont pas respectés, il peut y avoir de la souffrance. Alors… Peut-on remettre en question la culture de l'autre ?

– Je crois pas.

– Pourquoi ? Pourquoi pas ? On appellerait ça de "l'ingérence culturelle" : le droit de remettre en question une culture qui met en souffrance certains êtres humains.

– Je crois pas. Parce que c'est compliqué. C'est pas si simple. La culture c'est aussi le temps. Différent avant, autrefois, et aujourd'hui.

– "Autres temps, autres mœurs", dit-on.

– Mœurs ?

– Oui. Les “mœurs”, ça veut dire les façons de faire suivant sa culture. Tu veux dire qu'il faut comprendre et respecter les conditions de vie du passé ?

– Oui, je crois c'est ça. Je connais un peu l'Angleterre autrefois. J'ai lu des livres anglais pendant les études. À mille huit cents, mille neuf cents, dans l'Angleterre, les femmes c'est soumission à l'homme. Tous les femmes cherchent avoir un mari pour vivre, pour avoir à manger, avoir des habits et habiter dans une belle maison. Je crois l'Inde autrefois et même aujourd'hui c'est encore comme ça. La femme elle cherche le mariage pour être protégée. Avant, harem, c'est beaucoup de femmes protégées alors.

– Protégées, mais comme en prison.

– C'est prison-mariage. C'est ce que tu penses ?

– C'est un peu ça oui.

– Je sais pas… Ça devait être des femmes… Je sais pas dire… Pas des pauvres.

– Des femmes de la noblesse ?

– Oui, noble. Des femmes c'est leur vie d'être mariées. Pas autre chose. Comme Angleterre autrefois. Alors, mariée avec le roi c'est très bien pour ces femmes. C'est grand honneur, en plus bien manger, protégées et tout. Peut-être avoir enfant du roi. Très important tout ça, même si on est en prison, comme tu dis.

– Oui. On dit comme ça une “cage dorée”, tu vois l'image ?

– *Golden cage?*

– Oui, ça veut dire qu'on est très bien – *golden* –, mais on est quand même dans une cage. Dans un harem, sûrement, toutes les femmes n'étaient pas pareilles. Il y avait les jeunes, les nouvelles et les anciennes et les vieilles. Celles que le roi préfère et les autres. On peut imaginer une fille donnée en cadeau au roi, mais le roi il s'en fout de ce cadeau, la fille ne lui plaît pas. Il la garde comme ça, mais la fille, c'est juste une prisonnière de plus.

– Je pense que tu as raison. Pas oublier que il peut avoir amour dans le harem. Tu vois Shah Jahan et le Taj Mahal. C'est amour ça, non ?

– Oui, c'est évident. Mais je suis partagé… D'un côté, il y a l'amour pour une femme, mais, d'un autre côté, que sont toutes les autres femmes ? Juste des symboles de puissance et de virilité. Elles sont aliénées à ce rôle d'objets pour le roi. »

Les deux hommes gardèrent un long moment le silence. La circulation était relativement fluide, seulement ralentie, par endroits, par des travaux routiers ou des zones fortement dégradées, qui nécessitaient de rouler au pas pour pouvoir franchir les nombreux nids de poules.

« Parle-moi de… où nous allons… Fateh… reprit Paul.

– Fatehpur Sikri, précisa Gurji. C'est une petite ville et un palais construits par Akbar. C'est, je crois, mille cinq cent, autour. C'est moghol alors. C'est une “ville fantôme” on appelle. Parce que plus personne habite là. Akbar a habité juste quinze ans. Après il est parti à Lahore. Aujourd'hui, Lahore c'est Pakistan, mais avant c'est moghol et Akbar a pouvoir partout l'Inde, le Pakistan. Mais pas

longtemps. Après c'est Sikh qui a pouvoir et après c'est Anglais. Tu vois ça change toujours !

– Mais, je n'arrive pas à imaginer, c'est une ville qu'on va voir ? Avec des maisons et tout ?

– Non. C'est comme Fort Rouge. C'est des palais, une mosquée et des murs autour. Les gens ils habitent dehors, mais là on voit plus rien. Aujourd'hui, Fatehpur Sikri c'est une petite ville autour le palais.

– Un palais fantôme alors ?

– Je crois on peut dire ça. Tous les palais "fantômes" alors. »

Les deux hommes se mirent à rire de cette dissolution de sens d'une appellation confinant au truisme. Mais derrière les rires de Paul, se tapissaient ses propres fantômes. La végétation de part et d'autre de la route avait sensiblement changé. Elle était plus dense et verdoyante. On sentait qu'il y avait de l'eau en abondance par ici. À l'approche de Fatehpur Sikri, la route grimpa un peu. Au loin, au-dessus des arbres, on commençait à distinguer les murs d'enceinte crénelés et quelques tours. Le Toyota se gara en épi au bord de la route. Gurji alla régler les billets et le parking. Puis, à pied, ils parcoururent moins d'une centaine de mètres pour atteindre un grand escalier, tant par sa largeur que par sa hauteur. Il était constitué de trois pans, comme les trois faces d'une pyramide tronquée, dont la base devait bien faire cinquante mètres de long. Il devait y avoir entre trente et quarante marches à gravir et, au-dessus, s'élançait une porte colossale, qui devait faire cinquante mètres de haut, merveilleusement colorée dans les tons rouges de la pierre. Tout comme pour l'entrée du Taj Mahal à Agra, elle était constituée d'une haute alcôve surmontée d'une voûte en arc brisé, entourée de calligraphies arabes, verticalement sur les côtés et au-dessus. Le tout était surmonté de treize petits kiosques à colonnettes – alors qu'il n'y en avait que onze au Taj Mahal se souvint Paul – et trois dômes en arrière-plan.

Sur l'escalier, des familles se prenaient en photo. Un père sollicita Gurji pour immortaliser toute sa tribu et lui-même, ce que le guide fit de bonne grâce. Puis, il fallut rendre la réciproque et Paul et Gurji campèrent entre femme et enfants, avec la caméra du monsieur, puis avec le smartphone de Paul, puis Paul obtint que le monsieur photographie Paul et son guide seuls, puis l'on se remercia abondamment avec beaucoup de roucoulement de voix, de rires et de courbettes esquissées.

En haut de l'escalier, il y avait une plateforme, avec quelques marchands, assis devant une natte couverte de babioles. Trois petites chèvres blanches flânaient au milieu des touristes. Paul s'attarda un instant, levant la tête pour admirer la magnificence de l'édifice. « C'est *Bulan Darwaza*, ça s'appelle, c'est entrée de mosquée, tu vas voir.

– Qu'est-ce que ça veut dire *Bulan Darwaza* ?

– C'est "très belle porte" ça veut dire. Au-dessus de la porte c'est intéressant pour toi c'est écrit. Tu veux savoir ?

– Je t'écoute.

– Ça, c'est écrit : "La vie c'est le pont, tu passes dessus, mais faut pas construire maison." Alors ? T'as compris ? » Paul hocha affirmativement la tête. Il avait compris. « Construire une maison » pouvait aussi bien signifier « construire une relation ». Donc… c'était là l'affirmation, pleine de sagesse, du caractère éphémère de toutes choses en ce monde, des entreprises, des êtres et des maisons. Il en savait quelque chose. Gurji avait raison : cette sentence lui était destinée. Sa souffrance, ces douloureuses pertes, n'étaient-elles pas le résultat de son accrochage à des maisons qui avaient à jamais disparues ? « La vie est un pont, passe au-dessus, mais n'y construis pas de maison. »

« Tu sais lire l'arabe alors ? demanda Paul, pour faire diversion.

– Non. Je trouve la traduction sur internet et je pense que c'est une belle phrase, alors j'apprends pour mes invités, fit Gurji avec un sourire malicieux, auquel Paul répondit. Il aimait bien cet homme simple, son amabilité et son dévouement. Paul voyait souvent quelque chose de touchant, d'enfantin, au sens positif, de pureté d'âme, chez son guide, ce qu'il appréciait beaucoup. Il avait confiance en Gurji. Il était pour lui comme une sorte de gourou, de maître spirituel. Un homme qui accompagnerait et faciliterait sans doute la transformation intérieure qu'il espérait accomplir dans ce beau pays.

La *Bulan Darwaza* franchie, ils se retrouvèrent dans une immense cour intérieure, carrée, qui devait faire plus de cent mètres de côté. À l'exception des portes, de la mosquée et d'un tombeau, elle était entourée d'une galerie avec colonnes et arcades. Au-dessus des arcades, un alignement de petits kiosques à colonnettes et, en arrière-plan, un mur surmonté de créneaux décoratifs trifoliés. En débouchant sur cette place, à gauche, vers l'ouest, la mosquée, avec ses propres colonnades, sa grande porte et ses dômes. « C'est *Jama Masjid*, lui dit Gurji, la mosquée de vendredi, ça veut dire. »

En face, deux grands tombeaux, l'un blanc et l'autre rouge. Et, alentour, entre les tombeaux et devant, de nombreuses tombes, symbolisées par des pierres tombales en marbre blanc ou en grès rouge, un peu comme nos cimetières autrefois accolés aux églises, songea Paul. La place était si vaste que les touristes s'y trouvaient heureusement très dilués. Paul et Gurji y déambulèrent tranquillement. Paul s'arrêta un moment sur la terrasse carrelée devant le grand tombeau blanc. « C'est tombeau Salim Chishti. C'est grand gourou, musulman soufi, qui habite ici. Le roi Akbar avoir pas des enfants, alors lui parler avec Chishti et après lui avoir des enfants. C'est pour ça le roi fait Fatehpur Sikri avec mosquée et tous les palais.

– C'est donc en hommage à Chishti, confirma Paul. C'est étrange… Ces carreaux, tout est complètement… Désordonné ! remarqua Paul en regardant la plateforme basse, carrelée, qui devait bien faire trente mètres de long sur la moitié en largeur et qui menait à l'entrée du tombeau.

– Là, je sais pas dire Paul. C'est bizarre oui. »

Cette surface était en effet recouverte d'un patchwork de dalles de marbre, certaines blanches, d'autres brunes ou rouges ou encore veinées. Les dalles étaient de formes et tailles excessivement variées, comme si on y avait recyclé

des résidus d'atelier. Il y avait bien quelques agencements ordonnés, formant des motifs géométriques variés, mais ils étaient environnés par une forme de chaos organisé. « Peut-être que l'ensemble possède une valeur symbolique en rapport avec le saint homme », songea Paul, sans pouvoir aller plus loin dans sa réflexion. Le tombeau lui-même était inhabituel, dans un style à la fois dépouillé, mais aussi associé à des détails sculpturaux d'une grande délicatesse. Tout autour de la bâtisse, il y avait des avant-toits, soutenus par des supports en marbre blanc en forme de S, y compris autour du porche d'entrée, lui-même posé sur deux colonnes finement sculptées. Les murs extérieurs du tombeau étaient tous tamisés par des treillis en dentelle de marbre, excessivement fine, figurant des formes géométriques complexes.

Sur la droite, le second tombeau était plus classique, en grès rouge, avec colonnades, kiosques sur colonnettes bordant la toiture et un imposant dôme central. Deux arbres le jouxtaient. La seule verdure en ce lieu saint. « Tombeau de Islam Khan, expliqua Gurji. C'est un grand général de l'armée moghol et c'est le petit-fils de Salim Chishti. Dedans y'a plein des tombes de toute la famille, je crois. Tu veux voir la tombe de Chishti ?

– Heu, je commence à avoir faim. Tu crois qu'on a le temps de tout voir ? » Gurji regarda sa montre. « Oui, je pense que tu as raison. On peut pas tout voir. On va manger vers treize heures dans un restaurant-hôtel. J'ai réservé. C'est pas loin. On va continuer la visite des autres palais alors ?

– D'accord, allons-y ! »

Depuis un moment, deux Indiens s'étaient assis sur la dalle de marbre et jouaient un air traditionnel, l'un avec un petit harmonium à soufflet, l'autre l'accompagnant au tambourin pour donner la rythmique. Paul alla leur glisser un billet de cent roupies. Sourires et hochements de tête marqués furent la réponse des deux musiciens.

Paul et Gurji ressortirent de la cour de la mosquée en passant à l'est, par la Porte du roi. Puis, ils descendirent par un chemin de terre, passèrent sous un porche, pénétrèrent dans un petit bâtiment sans âge, grimpèrent quelques marches et se retrouvèrent dans une cour intérieure, devant le palais de Birbal. Un bâtiment relativement austère, en grès rouge, avec très peu d'ouvertures et peu de décorations, à l'exception des supports des avant-toits, élégamment sculptés d'éléments symboliques, floraux ou animaux, essentiellement des éléphants. « C'est le ministre de Akbar, c'est hindou, expliqua Gurji. » Paul n'en fut pas surpris.

Face à ce palais, une cour toute en longueur, entourée d'une galerie avec colonnades sur trois côtés. « C'est pour les dromadaires. » Puis, ils passèrent sous des arcades et arrivèrent devant le palais de Mariam. « Mariam c'est la femme de Akbar. C'est la mère de Jahangir. » Ils prirent à droite pour entrer dans la cour du palais de Jodha Bai. « C'est un autre nom de la princesse Mariam.

– Je ne comprends pas, interrogea Paul. Elle avait la "petite" maison là, plus le palais ici ?

– Oui, c'est ça, c'est une princesse, la femme du roi, alors elle peut avoir tout ça. »

Le palais se présentait comme un ensemble de corps de bâtiments, de forme carrée, entouré de hauts murs opaques, délimitant une vaste cour intérieure pavée, sur laquelle s'ouvraient des galeries et des appartements. L'ensemble parut à Paul particulièrement austère. « On n'allait pas dépenser de la main-d'œuvre artisanale et des matériaux pour une vulgaire femme, songea-t-il avec sarcasme. Ni même engager des frais en jardinage. Il se demanda si ce n'était pas la princesse elle-même qui passait le balai sur la terrasse et il rit intérieurement. Elle devait plutôt avoir une armée de domestiques. »

Après avoir traversé un mur d'enceinte, Paul et Gurji se retrouvèrent dans une cour intérieure particulièrement vaste, d'au moins trois cents mètres de long, estima Paul. « C'est *Pachisi Court*, annonça Gurji. Viens par là, on va voir *Khas Mahal*, c'est le palais du roi. Ici, le petit bâtiment, c'est la maison des bains turcs.

– Ah, oui ? Pourquoi des "bains turcs" ?

– Tu sais, Akbar avoir beaucoup des femmes ? Mariam c'est la femme hindoue préférée. Et avoir aussi une femme musulmane préférée, c'est une femme turque. C'est la sultane Ruqaiya Begum, c'est son nom. C'est la première femme, elle est très puissante. Les "bains turcs" c'est le hammam. Et là-bas, au fond, on va voir, on dit c'est la "Maison de la Sultane", c'est très beau dedans, mais c'est pas normal que la maison de la femme c'est ici.

– Pourquoi ce n'est pas normal ? »

Les deux hommes se retrouvèrent au pied des appartements du roi et devant un grand bassin carré, empli d'une eau verdâtre, au milieu duquel se tenait une petite plateforme carrée, reliée aux bords du bassin par quatre étroites passerelles de pierre. Quatre marches permettaient d'atteindre la surface de l'eau, mais il y avait encore au moins une dizaine de marches jusqu'au fond, à peine visibles du fait de la turbidité. Peut-être deux mètres de fond, estima Paul.

« Ici, c'est le palais pour le roi. C'est pour les hommes, reprit Gurji. C'est pas normal la femme habite ici. On dit "Maison de la Sultane", mais tu vois c'est tout petit, c'est pas pour habiter.

– C'est juste pour inviter la sultane alors ?

– Je crois c'est ça, c'est comme tu dis. Juste pour inviter. C'est pour voir les femmes, beaucoup de femmes. Tu imagines beaucoup de femmes, avec la petite piscine ? Et Gurji se mit à rire de son fantasme, Paul l'accompagnant dans son hilarité.

– Je vois tout à fait ce que tu veux dire ! Et au milieu du bassin, des musiciens pour mettre un peu d'ambiance ? »

Paul se tourna vers le *Khas Mahal*. « On visite ? » Les deux hommes entrèrent sous les galeries qui formaient la façade, sur deux niveaux, des planchers de roche posés sur des colonnes, avec des escaliers intérieurs, le tout en grès rouge. Au fond s'ouvraient deux chambres au rez-de-chaussée. Tandis qu'à l'étage au-dessus, s'élevait un pavillon carré, interdit d'accès au public. « C'est une salle

pour lire et pour manger pour le roi, expliqua Gurji. Et en haut, c'est la chambre de roi, mais on peut pas aller, désolé. C'est pour les travaux de réparation. »

Les pièces du bas étaient très simples, sans fioritures, à l'exception du plafond couvert de rosaces et de motifs géométriques sculptés dans la pierre. Paul se dit que tout l'apparat, les somptueuses décorations, étaient surtout destinés à impressionner les visiteurs, mais que la personne du roi lui-même vivait, finalement, dans un appartement des plus « normal ». Et puis, il se dit aussi que de nombreuses tentures devaient faire office de décors amovibles, changeants, tout comme dans nos châteaux en Europe ou encore nos tapisseries en papier peint d'aujourd'hui.

Les deux hommes sortirent du *Khas Mahal*, longèrent le bassin, passèrent devant le petit bâtiment du hammam et se retrouvèrent sur la vaste esplanade devant les autres palais. Sur leur gauche, un curieux palais, à cinq niveaux, dont les surfaces allaient progressivement en diminuant, la toiture du dernier étage se réduisant en un kiosque, surmonté d'un dôme. Le plus extraordinaire était que l'empilement des étages était totalement asymétrique, cassant à jamais toute velléité d'y voir une forme pyramidale. « À quoi servait cet étrange bâtiment ? demanda Paul.

– C'est le *Panch Mahal*, répondit Gurji. Tu vois, de l'autre côté, c'est le "*Zenana*", c'est le palais des femmes. Et là, le *Panch Mahal* c'est où les femmes elles viennent pour se promener et le roi il vient aussi pour les voir.

– D'accord. C'est un lieu de rencontre. Mais c'est complètement à découvert, remarqua Paul. Ce n'est pas très intime, non ? » Paul voyait bien que chaque étage était soutenu par un nombre considérable de colonnes, mais qu'aucun mur ne venait couper les plateformes de l'extérieur.

« Tu vas voir, fit Gurji avec un air mystérieux, tu vas imaginer comment c'est, viens voir. » Les deux hommes entrèrent sous la plateforme du premier niveau. « Regarde bien les colonnes, suggéra le guide. C'est deux cents colonnes, je crois, pour tout le palais. Regarde en haut. Tu vois, c'est plat. » Paul put constater que les chapiteaux de chaque colonne étaient tronqués verticalement. « Tu vois, imagine, que partout c'est jaali. Tu connais jaali ? C'est la pierre, avec plein des trous dedans. Viens voir dehors. »

Ils ressortirent du *Panch Mahal* et s'en éloignèrent d'une vingtaine de mètres. « Tu vois le bord de pierre avec les trous ? » Paul hocha la tête affirmativement. En bordure du premier étage, il y avait des barrières, constituées de petits piliers, entre lesquels étaient disposées des dentelles de roche, formant des rosaces et au travers desquelles le regard pouvait à peine pénétrer. « Oui, on a vu ça au fort d'Agra, je crois. Et puis le tombeau de Chishti aussi. Ça s'appelle "jaali" alors ? Moi, j'appellerais ça un treillis de pierre…

– Bon, c'est ça, tu imagines maintenant, reprit Gurji avec d'amples gestes des deux bras. Tout le palais fermé avec jaali. Entre les colonnes, partout jaali !

– Ah ! Ouais ! fit Paul admiratif.

– Jaali c'est bien. Dedans on peut voir dehors, mais dehors on peut pas trop voir dedans. Pour ça, on peut pas voir les femmes, mais les femmes elles peut tout voir, la cour, les palais et tout.

– Oui, et en plus c'était bien aéré ! » conclut Paul. Il était vraiment impressionné par l'ingéniosité du système et se représentait à présent parfaitement la splendeur d'un tel bâtiment, avec les treillis blancs sertis entre les colonnes rouges.

« On va voir les autres palais ? questionna Gurji. Ou tu es fatigué ? »

Paul remercia intérieurement son guide, d'être aussi attentif à ses états intimes. Il se sentait en effet… Non pas fatigué, mais avec une envie, à nouveau, de faire une pause. Il s'avisa d'une sorte de petite table de pierre rouge et eut envie d'aller s'y asseoir pour méditer un peu. Il lui fallait faire encore une pause, après cet afflux d'informations, de beauté et d'émotions. « Là-bas ! » fit-il brusquement, en tendant le doigt. Et il partit d'un bon pas, comme un épervier fondant sur sa proie.

Gurji vint s'asseoir auprès de lui. « C'est l'heure de méditation pour toi, je crois ? » fit-il avec malice.

Autour d'eux, une bruyante foule de touristes déambulait en bavardant, riant, s'exclamant sans retenue, filmant et photographiant. Ici, là-bas, des grappes plus attentives, écoutant leur guide leur parler des palais, des rois, des reines, des hommes et des femmes, qui habitaient ici, tous devenus des fantômes. Paul écouta distraitement et regarda vaguement les *Ankh Micholi*, les *Diwan-i-Am*, les *Diwan-i-Khas* autour de lui… On lui expliqua la cour *Pachisi*, parce qu'ils étaient assis au centre d'une sorte de jeu de marelle, le pachisi. Le roi jouait au pachisi, ici, avec des jeunes filles, de jeunes esclaves, qui accomplissaient docilement leur parcours, sous le soleil de feu, aux ordres du hasard et aux ordres du roi. Peut-être que cela les amusait, peut-être que cela finissait par les lasser. Peut-être souffraient-elles de la chaleur. Peut-être tout cela était-il recouvert de parasols, de fines tentures, virevoltant dans l'air chaud.

Qu'importait. Tous ces gens n'étaient à jamais que des fantômes, dans une « ville fantôme ». La roche témoignait pourtant de leur existence. Elle disait comment ils vivaient, comment ils se distrayaient, comment ils s'aimaient, comment ils baisaient, comment ils finissaient, sous cette même roche, qui devenait leur tombeau. Toute vie n'est, finalement, que cette déambulation entre les roches du souvenir, pour y graver les fantômes du passé. Paul se souvenait de ses propres fantômes, errant parmi les roches de son cœur. Il avait tout perdu, ce jour-là, et était comme un ressuscité allongé sur sa bière, hébété de se savoir vivant, alors que le monde venait de s'écrouler autour de lui.

* * *

Du fond du brouillard cotonneux dans lequel il flottait, Paul sembla entendre comme un bruit familier, mais qu'il ne pouvait pas encore reconnaître. Il y avait comme une agitation sous lui.

Deux nouvelles infirmières apparurent, de chaque côté de son lit et l'aidèrent à se mettre en position assise. Elles étaient jeunes, de ces jolies filles qui donnent presque envie d'aller se faire soigner à l'hôpital et d'y rester à vie. Celle à sa droite lui sourit gentiment, tendrement même. « Monsieur Erra, on s'est occupé de votre petite chienne. » Paul n'en revenait pas. Jess lui était complètement sortie de l'esprit. Elle était vivante !

« Elle a juste une petite foulure à sa patte, reprit l'infirmière. On lui a mis une attelle et un bandage. Elle est dans sa panière, sous le lit. Vous voulez la voir ?

– Jess ! Jess est vivante ! Je veux bien oui ! » Paul avait l'impression de revenir à la vie.

L'infirmière se pencha et saisit délicatement le petit animal, qu'elle posa, comme un nouveau-né, sur le ventre de Paul. La petite chienne sembla le reconnaître et il fallut beaucoup de mains pour retenir son agitation joyeuse et l'apaiser.

« Ma Jess chérie, il ne me reste plus que toi, murmura Paul. C'est le cadeau d'anniversaire de ma fille, elle venait d'avoir sept ans, on l'avait fêté hier, dimanche, » expliqua-t-il, soudain en verve, aux deux infirmières dont les yeux brillaient. Jess parvint à dégager son museau des mains qui la retenaient pour aller lécher les larmes qui coulaient dans le cou de Paul.

« Jessminder. C'est le nom que Léa lui a donné, ajouta Paul, tentant de retenir ses pleurs. Il se reprit, pour interroger : dites-moi, ce n'est pas habituel pour un hôpital, réservé aux humains, fit-il en plaisantant. Une intervention vétérinaire, un animal dans une chambre… En tout cas je ne sais pas qui remercier, mais je vous remercie, cela m'est d'un grand réconfort. Et sans doute pour la petite bête aussi. Ma pauvre fille, après ce que tu as vécu ! Elle a dû avoir très peur. »

Les infirmières se regardèrent un instant et c'est celle de gauche, à présent, qui se décida à parler.

« En fait, les gars de l'hélicoptère avaient embarqué Jess en même temps que votre fille. Et ils ne savaient pas qu'en faire. Alors, la voyant blessée et très stressée on a eu l'autorisation du docteur Demuire de la garder jusqu'à votre arrivée. On ne pouvait pas la laisser sans soin, elle est tellement adorable. Et puis, voilà… »

Elle regarda sa collègue un instant. « Les sauveteurs nous ont dit quelque chose qui sera sans doute important pour vous : la main de votre fille était prise dans le collier de Jess. Je veux dire que ses doigts étaient passés sous son collier. Je ne sais pas si elle la tenait sur ses genoux. Voilà, Jess était avec votre fille au moment où… C'est ce qu'on devait vous dire. »

Paul savait, lui, que Jess était dans le compartiment arrière, dans sa panière. Si elle s'était retrouvée avec la main de Léa sous son collier, c'était qu'après l'accident, elle avait pu rejoindre Léa et, plus important, c'était que Léa avait été, à ce moment-là, consciente, au moins un bref instant. Peut-être avait-elle voulu retenir Jess pour se rassurer. Personne ne pourrait le dire.

Ainsi, pour Paul, Jess était-elle devenue le témoin à jamais muet des ultimes instants de sa fille. Quels mots, quels gémissements, avait-elle pu entendre ?

Paul serra dans ses bras la petite chienne qui enfouit son museau dans la chemise de son maître. Ce dernier remercia encore une fois les deux infirmières qui repartirent.

« Jess. Jessminder, tu seras le pont qui me reliera aux souvenirs de ma Léa et de ma Lisa », pensa Paul. « Il ne me reste plus que toi. Il ne reste plus que nous deux, ma fille. » Et il sentit qu'il pouvait, devait, continuer à vivre, ne serait-ce que pour perpétuer ce qu'il y avait de sacré en Jess, la mémoire enfouie.

Assis, dans son lit d'hôpital, Jess encore dans ses bras, il se sentait comme un colis marqué « fragile », intact à l'extérieur, tout cassé à l'intérieur. Il laissa ses pensées se dévider un moment, sans rien retenir. Puis, l'agitation de Jess le rappela à la réalité, à la vie. La petite chienne voulait visiblement faire son retour les quatre pattes sur le sol. Ras-le-bol des apitoiements ! Il devait se bouger ! Il bougea.

Il descendit Jess sur les carreaux blancs, aux légers motifs marbrés, grisâtres. Il l'observa un moment, en train de renifler dans tous les coins. Elle boitait un peu, mais semblait si pleine de vie. Comme elle s'approchait de la porte de la chambre, hésitante, si elle devait ou pas s'aventurer dans le couloir, Paul se dit qu'il ne fallait pas abuser de la tolérance hospitalière et incita l'animal à rejoindre sa panière. Obéissante, Jess alla s'y lover, prenant la position du sommeil, lui faisant le coup du gros soupir, mais gardant l'œil bien ouvert.

Assis sur le bord du lit, Paul se souvint tout à coup qu'il avait encore de la famille, des amis, des collègues. Il prit conscience et s'étonna de la condensation de son esprit sur les deux êtres qu'il venait de perdre. Et, comme un étau de torture qui se desserre, il commença à ouvrir sa pensée vers ceux qui lui restaient, nombreux. Le petit échange avec les deux infirmières, la présence miraculeuse de Jess, cela lui avait fait du bien. Il avait pu parler. Raconter la souffrance c'est l'éloigner de soi, commencer à la chosifier, avant de la mettre dans le bocal des souvenirs.

Il tâta le smartphone dans la poche de son pantalon, se demandant par qui commencer. En même temps, il se mit à redouter ces contacts téléphoniques. Le téléphone, en de telles circonstances où un geste, une étreinte, vaut mille mots, n'était pas le média le plus approprié. On pouvait vite succomber aux petites phrases toutes faites et aux silences embarrassants.

Il décida d'appeler d'abord ses parents, s'étonnant d'ailleurs qu'ils ne l'aient pas déjà fait. Personne ne les avait-il prévenus ? C'est son père qui décrocha. « Paul, mon grand, on est si malheureux ta mère et moi, quel désastre ! J'ose à peine te demander comment tu vas ; tu tiens le coup ?

– Ça va, papa. Les moments les plus durs sont passés, je crois. Pour le moment. Ça va, ça va. Je me fais à cette idée, cette perte, c'est dur. Et sa voix s'éteignit. Il entendait sa mère pleurer en arrière-plan.

– Maman voudrait te parler, mais elle me fait signe qu'elle ne peut pas.

– Je t'aime mon fils, entendit-il chevroter entre deux sanglots.

– Je t'aime maman, ne t'en fais pas, je vais tenir le coup. Sois forte, toi aussi.

– Elle a tout entendu, j'ai mis le haut-parleur.

– Qui vous a prévenu, demanda Paul, Muriel ?

– Non, c'est Stéphane, répondit son père. Il a été très bien. Il nous a dit qu'il se chargeait de prévenir la plupart de vos amis communs. Il a pensé que ce ne serait pas facile pour toi.

– Oui, il a bien fait. Muriel a un bon mari. On m'a dit à l'hôpital qu'elle est en route pour venir me voir.

– Oui, je suis au courant. Elle ne devrait pas tarder. Tu nous excuses de ne pas t'avoir appelé. On te connaît, on a préféré attendre que ce soit toi qui appelles, quand tu le sentirais…

– Vous avez bien fait, c'est gentil. Je sors juste… Enfin, j'étais assommé… Je vais quand même appeler le reste de la famille maintenant et surtout la pauvre Sylvie… Son mari, maintenant sa fille, sa petite-fille, il ne lui reste plus rien. Il faut qu'on la soutienne…

– Écoute Paul, reprit son père, tu n'es pas obligé. Avec ta mère on a commencé à le faire, à téléphoner à tout le monde, nous aussi. Les gendarmes sont allés voir ta belle-mère, ils y sont allés. Ensuite, elle nous a appelés, nous allions le faire, enfin, on se posait la question avec ta mère. On allait le faire. Et elle a appelé. Elle était effondrée, très mal, mais, comment dire… Tu vois, elle pensait aussi à nous, à toi, à notre souffrance, elle n'est pas que repliée sur sa souffrance à elle. Mais tu as raison, ça va être dur pour elle, comme pour nous tous, comme pour toi – il se mit à sangloter.

– Papa, je t'aime, fit Paul dans un murmure.

– Voilà, reprit son père avec effort, tu fais comme tu veux, naturellement, mais on a pensé que tu préférerais rester, comment dire…

– À l'écart. Oui, tu as raison papa. Papa, maman, courage, on va y arriver, je vous aime, nous nous aimons tous, on va y arriver, à tenir le choc. Merci pour vos démarches au téléphone, à maman et à toi, cela me soulage bien. De toute façon, j'enverrai des emails dès ce soir. Mais, pour Sylvie, je suis inquiet tout de même. Je ne sais pas s'il faut la laisser toute seule…

– Paul, Paul, ne t'inquiète pas, on lui a proposé de venir quelque temps à la maison. Elle a dit que ça lui ferait du bien, qu'elle va y penser. Voilà ce qu'elle a dit. Nous, avec ta mère, on n'ose pas trop insister, tu comprends ?

– Oui, bon, d'accord. Je crois qu'elle aussi ne doit pas oser accepter. Je vais l'appeler, lui parler, ça va lui faire du bien, je vais l'encourager à venir chez vous, cela me paraît important.

– Oui, Paul, tu as raison, on doit s'épauler, tous, et on est vraiment prêts à accueillir Sylvie, comme une amie, comme une sœur, tu peux lui dire. On l'aime, elle a besoin de nous et nous avons besoin d'elle, car c'est une femme courageuse et forte, ce serait vraiment important qu'en ces circonstances… Enfin… Bon, mon fils ! Je ne vais pas te retenir plus longtemps, tu dois avoir plein de choses à faire. Passe à la maison quand tu veux. Je sais qu'on est un peu loin de toi, c'est difficile pour nous de bouger, mais on te soutient de tout cœur dans cette épreuve. On t'aime, fiston, je t'aime.

– Je t'aime, papa, maman aussi. Embrasse maman. Je vous dis à bientôt. Je vous rappelle. Je vous tiens au courant pour Sylvie.

Jess s'agitait depuis quelques instants dans sa panière, remuant la queue. Paul leva son regard du téléphone et il la vit dans l'encadrement de la porte. Une petite femme brune, ni belle, ni jolie, mais au regard si humain. Muriel partageait avec son frère le visage allongé, le front d'intellectuelle, le grand nez et l'intensité du regard. Sa féminité s'était uniquement concentrée sur la finesse des sourcils, une volupté discrète de la bouche et le menton plus fin. Elle portait les cheveux mi-longs, à peine ondulés. Elle était, comme à son habitude, en jean, tee-shirt et blouson denim, ne trouvant guère de goût aux toilettes trop féminines. Ce n'était pas un garçon manqué, mais plutôt une fille moderne, en début de trentaine, et peu attachée aux valeurs de l'apparence. Elle trouvait plus important l'invisible d'un être.

Paul se leva, lui sourit tristement en lui ouvrant ses bras. Elle alla s'y jeter, enserrant très fort le torse de son frère entre ses bras. Il lui tapota un instant les épaules et la serra contre lui. Muriel n'était pas du genre à s'épancher bruyamment. Mais il sentait ses larmes discrètes glisser dans son cou. Les siennes mouillaient les cheveux bruns d'où montaient de légères senteurs orientales.

Ils restèrent ainsi un long moment, Paul amorçant d'instinct une danse lente, tournoyante, une valse des cœurs en peine. Ces deux-là n'avaient pas besoin de mots en cet instant de consolation mutuelle. Ils avaient tant partagé depuis leur enfance, qu'ils gardaient à jamais cette complicité des âmes, qui unit habituellement si bien les jumeaux. Ils ne l'étaient pas. Il était son grand frère adoré-admiré ; elle était sa petite sœur choyée-chérie.

Quand la valse fut terminée, ils se prirent par leurs mains aux épaules, à une coudée l'un de l'autre. Elle le regarda bien dans les yeux. Puis, elle prit son visage inondé entre ses mains fraîches. Cela lui fit du bien. Il ferma les yeux.

« Bon, Paul, qu'est-ce que tu fais ? Qu'est-ce que tu décides ? » Paul retrouvait là sa Muriel énergique et directe.

« Je ne vais pas rester ici, si c'est ce que tu veux dire.

– Ça va aller ? Tu pourras tenir le coup ? demanda Muriel en se penchant pour prendre Jess dans ses bras.

– Ça va aller, frangine. Tu me connais.

– Cette petite chienne est adorable. Oh ! Mais t'as bobo à la pa-patte, ma pauvre chérie ! Elle est à toi ?

– C'était le cadeau d'anniversaire de Léa, répondit Paul, la voix brisée, avec un effort pour ne pas pleurer.

Muriel reposa délicatement Jess dans sa panière. Frère et sœur s'assirent côte à côte, enlacés, sur le bord du lit, comme ils l'avaient fait si souvent par le passé.

– C'est un choc pour moi, reprit Paul, comme pour tout le monde. Mais tu sais que me laisser abattre n'est pas mon genre.

– Ouais, je sais. Il y a des choses à faire, des dispositions à prendre pour les obsèques, *life goes on*, conclue-t-elle en anglais.

– *The show must goes on* », renchérit Paul et il se surprit à rire un peu, dans ses larmes.

Muriel se tourna vers lui, soudain grave. « Paul, crois-tu que je pourrais les voir ?

– Tu veux dire, la possibilité ? »

Elle acquiesça. « Il n'y a aucune raison que l'on te refuse de les voir. Tu es ma sœur. Si tu te sens prête, on va voir les infirmières, elles sont sympas. Mais ne me demande pas de t'accompagner en ce moment… Les revoir serait trop dur. Tu comprends ?

– Elles… Elles sont très abîmées ? Ça me fait peur.

– Ne t'inquiète pas, la rassura son frère, Lisa a été très touchée, y compris à la tête, mais les bandages sont très bien faits, tu verras. On ne voit que ce qu'on peut voir. Quant à Léa… Sa voix se brisa à nouveau. Il fit un effort pour se reprendre, mais les larmes refirent surface. Enfin, tu verras, on dirait qu'elle dort. Elle est si… mignonne… Encore ce matin, pour la réveiller… Je lui frottais le dos, elle aimait ça… Et Lisa… »

Muriel le prit dans ses bras. Elle essuya ses larmes et lui fit quelques bises passionnées sur les joues. Elle souffla, s'essuyant aussi les yeux. « Chuuuu ! Allez, Paul, on s'accroche ! Viens dans la salle de bains, un débarbouillage et on y va.

Suivis par Jess qui reniflait partout, ils se rendirent dans la salle d'eau, pour se rincer le visage, boire et s'apprêter pour faire bonne figure. On fit boire la petite chienne dans un gobelet. « Je vais demander à voir le médecin, dit Paul, en regardant Muriel dans le grand miroir. Pour partir, conclut-il.

– C'est bien, frangin, tu es fort, on est forts, on y va ! » fit-elle en croisant son regard spéculaire. Tous les deux voulaient avoir la force et la conviction des survivants, et des désespérés.

GALTA

Ils avaient traversé le *Diwan-i-Am*, puis une large cour gazonnée. Ils étaient sortis de la « ville fantôme » et s'étaient retrouvés sur un parking à la sortie est du complexe architectural. Il n'y avait plus grand monde, il n'était pas loin de treize heures. Seulement deux minibus embarquant quelques touristes. Tout autour du parking, quelques arbres, des maisons modernes et des vestiges de constructions plus anciennes, abandonnées. Juste à côté, deux bungalows bruns, des toilettes publiques. À l'ouest, la muraille cachant le complexe, haute de cinq ou six mètres, très dégradée, au pied de laquelle étaient assis de petits groupes d'Indiens oisifs, en train de discuter.

Un rickshaw les amena rapidement au restaurant de l'hôtel Goverdhan, à deux pas de la ville fantôme. C'était un établissement au style architectural moderne, béton, briquettes rouges, formes géométriques, cubes et parallélépipèdes. Cela détonnait d'avec tout ce que Paul avait pu voir en Inde jusqu'à présent. Pas un seul kiosque sur la toiture, pas un seul bas-relief, aucune statue, aucune colonne décorée, aucune fioriture architecturale, mais des baies vitrées coulissantes en guise d'ouvertures. Datant de 1991, comme l'indiquait le grand panneau fixé sur la toiture plate, les investisseurs de cet hôtel semblaient avoir fait le choix assumé du style occidental le plus dépouillé. Heureusement, le jardin était là pour compenser l'austérité et la sécheresse du béton. De grandes surfaces gazonnées, bordées de haies basses élégamment taillées, et plantées d'arbres et arbustes typiques de l'Inde. Un peu partout, de gros pots ou des bacs en terre cuite rouge accueillaient diverses plantes décoratives et fleuries. Les bâtiments se répartissaient sur deux niveaux, avec une coursive extérieure longeant le premier étage, tout au long de la façade.

L'intérieur de l'hôtel était à l'avenant, modernité et dépouillement. De la réception un employé guida Paul et Gurji vers la salle du restaurant. Sur un sol blanc plastifié, le mobilier était simple et fonctionnel, les tables recouvertes d'une nappe, dont le rouge était assorti aux briques des murs extérieurs. De larges baies vitrées donnaient sur le jardin. À cette heure-ci une seule table était occupée par trois hommes qui discutaient vivement en langue indienne. Le réceptionniste, qui s'avéra être aussi le serveur, invita Paul et son guide à

prendre place à une table donnant sur l'une des baies vitrées. Ainsi, ils pourraient manger avec vue sur un extérieur verdoyant. « J'ai l'impression d'être en France, fit Paul en souriant.

– Tu vois, l'Inde c'est aussi moderne. C'est pas que pour les rois ! Tu viens, on va chercher pour manger ? »

Les deux hommes allèrent se servirent au fond de la salle. Sur un long comptoir, six chauffe-plats en inox. Le serveur rabattit les couvercles pour permettre l'inventaire des spécialités proposées. Il y avait du riz, des lentilles, des morceaux de poulet, des beignets de légumes, une sauce épicée avec des morceaux de bœuf et de la salade garnie de petites crevettes. Gurji s'approcha de l'oreille de Paul pour lui souffler, d'un air détaché : « Si tu veux être malade, prends la salade ! » Paul suivit le conseil de l'Indien et, prenant une grande assiette, il se servit d'un peu de tout ce qui était chaud, car tout lui semblait appétissant et attirait sa curiosité du goût. Et puis, il avait faim ! La longue visite de la ville fantôme l'avait mis en appétit.

« Tu penses que c'est risqué de prendre de la salade ? demanda Paul en s'asseyant.

– En Inde le problème c'est l'eau et la chaleur. Pour laver la salade, garder la salade, c'est pas sûr. Aussi, c'est mieux pour toi tu manges tout c'est cuit.

– D'accord. Je suivrai ton conseil.

– Tu peux manger les légumes, mais c'est toi tu fais la cuisine. Tu peux manger les fruits aussi, mais c'est toi tu… tu enlèves la peau et faut laver avec l'eau de la bouteille, pas le robinet.

– Toi, tu peux tomber malade ou tu es immunisé en tant qu'Indien.

– Oui, ça arrive, je suis malade. Tous les Indiens peuvent être malades, on n'est pas protégés. Mais c'est embêtant avec le client, alors je fais attention, moi aussi. »

Paul se concentra sur ses aliments, piochant tout autour de la grande assiette des bouchées de l'une ou l'autre spécialité, mélangeant les saveurs, conjuguant les senteurs. Tout en mangeant, il réfléchit à sa situation. Être seul, ici, en Inde, en compagnie de ce guide indien. Il avait fait ce choix. Volontairement, délibérément. Il avait voulu être seul avec un guide. Il avait voulu se préserver. Et puis, peut-être, trouver une forme de guidance…

Il se rendait compte que faire appel à un guide touristique pour l'aider… spirituellement… en quelque sorte, était sans doute peu approprié. En tout cas, tout dépendait de la personnalité du guide, de sa culture et de son intérêt, de sa motivation pour une telle fonction de guidance spirituelle. Avec Gurji, il lui semblait avoir fait le bon choix. Dès les premiers contacts sur internet, avant même que Paul ne se décide pour de bon pour un tel voyage, le courant était passé entre les deux hommes. Gurji lui avait paru un homme cultivé et ouvert. Il connaissait l'anglais, un peu le français, le hindi et pouvait comprendre et se faire comprendre avec les principaux dialectes qui habitent le sous-continent. Il connaissait bien, aussi, la culture et la mentalité occidentales, ce qui lui

permettait de s'adapter à chaque client. Mais, de là à le considérer comme un guide spirituel…

Peut-être un séjour dans un ashram eut été préférable. Au contact d'un maître indien, d'un vrai « gourou ». Mais cette perspective renvoyait, pour Paul, à d'autres difficultés. L'ashram – il avait songé un temps à un monastère en France –, ce serait se retrouver à nouveau dans le collectif. Ce serait aussi suivre des règles, perdre un certain confort de vie, perdre sa liberté. Ce serait aussi risquer de tomber sur un charlatan… Non, Paul tenait à préserver sa solitude, sa liberté, son confort et continuer à faire des choix. Rien ne pouvait, rien ne devait être définitif. Après tout, peut-être retrouverait-il un jour une motivation pour reprendre son travail auprès des enfants.

Il songea alors à l'institut, aux enfants. Il les avait abandonnés. Il voyait ça comme ça. Après tout, nul n'est irremplaçable. Un autre enseignant l'avait remplacé. Les enfants avaient dû l'oublier. Ses collègues devaient peut-être, parfois, par associations d'idées, s'interroger à son propos. « Tiens, quelqu'un a eu des nouvelles de Paul ? – Il paraît qu'il est parti en Inde récemment. – En Inde ?! Mais qu'a-t-il été faire en Inde ?! » Paul s'imaginait, amusé, les diverses hypothèses de ses collègues. « Oui, qu'a-t-il été faire en Inde ? Que faisait-il là, en compagnie de Gurji, son guide touristique et son confident ? »

« Ça va Paul ? demanda Gurji.

– Ça va. Très bonne cette cuisine. Dis-moi, c'est donc la première fois que tu fais le guide pour une seule personne ?

– Oui. C'est la première fois pour moi. Ça va comme ça pour toi ? Je suis un bon guide pour toi ?

– Oui ! répondit Paul avec affabilité et enthousiasme. Je ne pouvais pas mieux tomber avec Gurji ! Mais… Je suppose que c'est très différent pour toi. Je veux dire… Ce n'est pas comme un groupe… Est-ce que ça va pour toi aussi ?

– C'est pas pareil. C'est nouveau. Mais ça va. Je fais un peu gourou avec toi ! Et Gurji sourit avec ses yeux.

– C'est vrai. Tu supportes mes moments de méditation.

– Mais ça va, j'aime la différence. Je fais la méditation aussi, à côté de toi. Je comprends c'est difficile pour toi, ce que tu vis. Plus de femme, plus d'enfant, c'est dur, je comprends.

– Tu connais la vraie méditation ? Je veux dire, quand on concentre l'esprit. Je ne sais pas trop comment ça marche…

– Oui, un peu, j'ai appris, mais je fais pas trop. C'est pas difficile, mais c'est pas facile non plus. Ta femme elle médite, tu dis, je crois. Et toi, tu fais la méditation ?

– Non, pas vraiment. Ou je ne sais pas. Je n'ai pas de "technique". Je rêvasse… – Paul vit l'air perplexe du guide. Oui, je pense, j'imagine, je rêve. Je pense au passé, aux moments difficiles. Ça revient tout seul. Je laisse couler. J'ai besoin d'y penser, même si ça fait un peu mal. Mais je sens que je dois évacuer des choses. Faire sortir la souffrance.

– Je crois c'est ça la méditation aussi.

– Tu crois ?

– Oui, beaucoup différentes méditations. Tu sais pas, mais tu fais méditation, je crois. »

Paul était étonné que Gurji puisse suggérer qu'il faisait véritablement de la méditation. Après tout, c'était peut-être cela méditer… Jusque-là il pensait que c'était surtout « faire le vide », ce qu'il n'arrivait pas vraiment à faire. Pourquoi ne s'était-il pas intéressé aux pratiques de Lisa ? Il avait sans doute manqué quelque chose… Lisa ne l'y avait jamais incité. C'était comme son jardin secret. Ils n'avaient jamais rien partagé à ce propos, chacun restant dans son univers. Aujourd'hui, il regrettait de n'avoir pas partagé cela avec Lisa, cette dimension de la spiritualité. Sans doute était-il aujourd'hui en Inde pour la retrouver. Ce « pèlerinage » improvisé, ce devait être aussi cela. Pas seulement donner du sens à la mort, mais aussi donner du sens à la vie. Comment continuer à vivre ? En méditant ? « On y va ? fit Gurji en se levant de table. Ou tu veux un dessert ? Un café ?

– Ça ira pour le dessert, je n'ai plus très faim. Juste un café ? On a le temps ? » Gurji jeta un coup d'œil à sa montre : « Faut partir bientôt, mais on peut le café. Je commande le café pour toi ? Je vais chercher le Toyota. Tu m'attends alors ?

– OK, on fait comme ça. Je t'attends. »

Paul resta ce temps-là, seul, à siroter son café. Il aimait bien ces moments sans son guide, où il se figurait être seul en Inde, sans l'angoisse d'être seul, en Inde. Il essaya de ne penser à rien. Mais très vite il se rendit compte qu'il pensait. Il était en train de s'interroger « si cela était la bonne méthode pour méditer » et sourit en songeant qu'il n'était pas si facile que cela d'arrêter le flot du mental. « Est-ce d'ailleurs le but de la méditation ? » se demanda-t-il.

Il leur fallut presque trois heures pour parcourir les deux cents kilomètres jusqu'à Jaipur. Paul s'était concentré sur la route, le trafic routier et le paysage. Avec Gurji ils n'échangèrent plus que quelques banalités, le reste du temps Paul somnola, plus ou moins perdu dans d'éparses pensées.

À l'approche de Jaipur, le plateau céda soudain la place à des reliefs, des montagnes basses, couvertes de végétation. « Les montagnes Aravalli, précisa Gurji. » Ils quittèrent la NH11 par la gauche, passèrent sous un pont routier pour couper la quatre voies et prendre vers le nord. « On va pas directement à Jaipur, dit Gurji. On passe d'abord à *Galta Ji*, c'est des temples, avec beaucoup des singes, dans les montagnes Aravalli, tu vas voir c'est très beau. Tu aimes les singes ? »

Paul perçut la question de son guide comme une banalité, histoire de dire quelque chose. Aussi, il plaisanta spontanément, sans trop réfléchir à ce qu'il faisait : « Oui ! J'ai même été marié à un singe, autrefois, dit-il avec le plus grand sérieux.

– Marié ?! puis, Gurji se reprit et éclata de rire. Je croyais juste un petit moment toi marié à un singe.

– Mais c'est vrai, renchérit Paul. On était à l'église. Elle dans sa belle robe blanche… Et les deux hommes furent pris d'un grand fou rire. Il y avait !… Ses

parents !… » Paul riait tellement, les larmes aux yeux, qu'il n'arrivait plus à parler. Gurji arrêta le Toyota sur la droite, le long d'un parc arboré, entouré d'un mur blanc. La végétation abondante dépassait le mur par endroit. De plus, comme le parc était constitué de massifs en terrasses étagées, d'en bas, on pouvait voir presque la totalité du parc avec, à son extrémité la plus élevée, un vaste palais de marbre blanc. « Qu'est-ce que c'est ? demanda Paul, reprenant son sérieux.

– C'est très beau. C'est *Sisodia Rani Ka Bagh*. C'est un grand jardin fait par un grand Maharaja. C'est Sawai Jai Singh. Il fait ça pour l'amour. C'est pour la reine, la femme du roi.

– Encore un truc fait par amour ?! plaisanta Paul, en songeant au Taj Mahal.

– L'amour fait plein des trucs ! déclama Gurji.

– Tu as raison. Regarde : je suis en Inde avec toi. C'est aussi par amour pour ma femme et ma fille. Je te disais bien que c'est un pèlerinage. C'est ça : “par amour”. Qu'est-ce qu'on ne ferait pas “par amour” ! Ma Lisa aurait adoré venir ici, en Inde.

– Tu vois, c'est un grand jardin pour le roi et la reine être tranquilles, avoir du bon temps, avec la nature, les plantes, les montagnes autour. Dedans y'a les bassins, les fontaines, l'eau partout. Le palais est très joli aussi, avec beaucoup de peintures de l'amour. Y'a beaucoup des mariages ici.

– C'est de quelle époque ?

– Mille sept cents, je crois. Tu veux voir ?

– On a le temps ?

– Non, bientôt il fait nuit. Tu choisis : les temples ou le jardin. Tu peux pas avoir les deux, désolé. »

Paul réfléchit un instant. D'un côté il était assez tenté par le jardin, les plantes, la verdure, la nature… plus que par le palais – encore un palais ! – Mais le temple… Le temple l'attirait bien davantage. Cela correspondait davantage à son état d'esprit du moment, sa recherche spirituelle, le « pèlerin » en lui. « Le temple ! fit-il, affirmatif.

– OK, Paul, on y va ! »

Le quatre-quatre bondit sur la route étroite, qui s'enfonçait entre deux massifs montagneux, cap au nord. La végétation, sur les flancs des montagnes basses, était constituée de buissons et d'arbustes disséminés. Ils traversèrent un minuscule village, un hameau, et poursuivirent leur périple au milieu d'une végétation de plus en plus dense et qui avait tendance à surplomber la route et oppresser ses bas-côtés.

À la sortie d'un virage, Gurji traversa brusquement la route et s'arrêta pour montrer à Paul un grand panneau écrit en alphabet sanskrit et représentant un grand temple circulaire, avec colonnade, surmonté d'un dôme central en forme de cloche, entouré de plusieurs petits dômes identiques. « C'est *Dhamma Tali*. Si tu veux apprendre la méditation *Vipassana,* c'est là que tu dois aller.

– C'est quoi “*Vipassana*” ?

– C'est une technique de méditation. *Vipassana* ça veut dire… C'est difficile de traduire pour moi… C'est… "c'est comme c'est" !

– "C'est comme c'est" ?

– Oui » fit Gurji, laconique. Il regarda dans son rétroviseur et repartit.

« C'est comme c'est ». Paul réfléchissait intensément à ce nouveau concept. Des gens avaient défini quelque chose comme ça, un genre d'évidence, permanente, universelle. Une fatalité ? C'était à la fois tentant : cela voulait dire arrêter de lutter. Mais c'était aussi… consternant ! Alors, on ne pourrait rien changer ? De toute façon, pour ce qui est advenu, « on ne peut rien changer », cela est certain, évident. Le « c'est comme c'est » s'applique très bien au passé. Cela évite les regrets, les remords, la tristesse de la perte… Mais après… Est-ce que cela évite vraiment le désespoir lié à la perte d'êtres chers ? La souffrance de l'arrachement ? C'est vite dit, vite pensé : « Lisa est morte, Léa est morte, c'est comme c'est et on n'y pense plus ». Est-ce que c'est ça le « c'est comme c'est », le « *Vipassana* » ?

Lorsqu'ils arrivèrent à *Galta Ji*, le jour était déjà sur son déclin. Le Toyata se gara sur le petit parking aménagé le long de la route, bordée d'un muret de pierre, de chaque côté. Les petits arbres, de type acacia, surplombaient en partie la voie, de part et d'autre. Un gros bus termina laborieusement son demi-tour devant eux, puis dégueula un flot de touristes occidentaux. Un autre s'apprêtait à partir, moteur ronronnant. Il y avait quelques rickshaws et quelques zébus paisibles, qui flânaient. Vers l'ouest, l'entrée du site. On ne distinguait que la façade d'un des temples, tout au fond avec, en arrière-plan, les falaises rocheuses des Aravalli, derrière lesquelles le soleil, éblouissant, était sur le point de se cacher. Paul et Gurji partir d'un bon pas vers les temples, en suivant à distance une trentaine de touristes parlant anglais.

Ils franchirent un portail en fer forgé, peint en rouge, dont l'un des vantaux était en train d'être rabattu par le gardien en uniforme brun. L'heure de la fermeture approchait. Une large allée bétonnée conduisait aux temples, bordée d'un muret et de massifs de végétation basse. Sur la droite, surélevé sur une terrasse recouverte de carreaux de marbre, un petit temple en béton peint en blanc. Un genre de casemate, à la toiture plate, sans aucun style ni aucune décoration. Deux grosses enceintes audio noires, accrochées sous l'avant-toit, finissaient d'enlaidir la chose. Les deux battants de la porte de ce mini temple étaient ouverts et, au fond, dans la pénombre, on distinguait la grande statue d'un dieu-singe, au visage grossier, peint en rouge, le corps habillé de vêtements dorés. Quatre Indiennes étaient accroupies à l'entrée pour y déposer quelques offrandes et s'adonner à quelques rituels. Tout ce béton et cette… « modernité » déçurent Paul. Il espérait que les autres temples soient plus authentiques !
« C'est le temple de Hanuman, le Dieu-singe, expliqua Gurji.

– Moche, fit Paul, avec une grimace.

– Ça, c'est l'Inde, c'est comme ça. Des fois c'est beau, c'est très beau, des fois c'est moche, c'est très moche. "C'est comme c'est" et Gurji lui fit un clin d'œil en souriant. »

L'allée centrale était à présent bordée de quelques arbres rabougris, encore enfermés à l'étroit dans leurs grillages de protection et, au-delà, cela faisait terrain vague, herbes éparses, détritus… Quelques vaches en train de méditer en mâchonnant un mantra… Un vieil Indien, au cheveu gris, habillé de loques blanches, tirait péniblement un tuyau d'arrosage. Sur la gauche, il y avait deux lignes de murets bas parallèles, attendant d'être comblés pour former une future allée… Allée qui bifurquait vers une improbable construction rose, inachevée…

Sur la droite, du béton émergeait du sol, peut-être une réserve d'eau enterrée… Au-delà, un vilain mur, derrière lequel émergeaient des constructions qui avaient dû être blanches, un temps, mais qui aujourd'hui étaient totalement noircies par les lichens. Face aux deux hommes, la porte d'entrée des temples, sous laquelle s'engouffraient les touristes bavards. Malgré la peinture blanche, cela faisait très béton, sans décoration, sans vraiment de style, sinon anarchique. Ici ou là, de drôles de hauts lampadaires, surmontés d'une coupole, comme un parapluie ouvert avec, accroché au-dessous, ce qui ressemblait bien à de puissants spots, tout à fait anachroniques.

Une fois la porte franchie, s'ouvrait une belle perspective, avec de chaque côté de la large allée centrale, les façades plus travaillées de deux temples. Ici, l'on retrouvait les kiosques, les arcades, les treillis, les coupoles, les bas-reliefs, les fioritures de pierre et de très nombreuses peintures murales, qui font les beaux temples indiens, mais l'ensemble était très dégradé, par endroit brisé et réparé sans art, bricolé sans génie. Partout ce n'était que saleté, délabrement et décrépitude.

Paul se retourna un instant pour regarder le bâtiment abritant la porte d'entrée, que franchissaient trois vieilles Indiennes décaties en sari. Il tombait en ruine. Et, à côté de Paul, en plein milieu de l'allée, une grosse armoire électrique et l'un de ces pylônes métalliques épais, peints en rouge, pour supporter l'un de ces lampadaires parapluie, étaient tous deux, là, plantés, pour achever l'incongruité. Et encore là, un arbre, au centre de l'allée, les pieds noyés dans le béton. Et partout, des singes macaques, mâles et femelles, juvéniles et adultes, déambulaient, sautaient de-ci, de-là, grignotaient quelques fruits donnés par les vieilles Indiennes ou se chamaillaient leurs butins.

Paul se sentait partagé entre la consternation et le « c'est comme c'est ». On était loin des fastes architecturaux de Delhi ou d'Agra. Ici, l'indigence et la sorte de désorganisation de l'Inde vous sautaient au visage. On accédait au temple sur la gauche, par un grand escalier. Les macaques couraient partout le long de ses avant-toits, de ses balustrades, de ses corniches. Ils semblaient avoir pris possession de ce bâtiment et aucun touriste, instinctivement, ne s'y aventurait. Par contre, le temple de droite paraissait tout à fait accessible. Après avoir grimpé cinq marches bien usées, par endroit brisées, on entrait dans sa cour intérieure en passant sous un grand porche. Gurji invita Paul à se déchausser sous le porche et à le suivre.

La cour intérieure, pavée de grandes dalles de marbre crasseuses, était dans le même état de délabrement que l'extérieur. Une galerie en faisait le tour avec, au fond, sur les quatre côtés, des alcôves où se cachaient des statues divines que des Indiennes accroupies venaient adorer. Outre les dégradations nombreuses, les anachronismes étaient aussi légion. Des barrières tout à fait modernes, limitaient l'accès à la galerie et partout des armoires et coffrets électriques installés n'importe où, des câbles électriques pendouillant à même les façades antiques, accrochés à des clous, des tubes néon, des spots, sur lesquels quelques audacieux pigeons allaient se percher. Au milieu de la cour, une grosse pierre plate de forme carrée. Dessus un récipient métallique, noirci par la fumée, contenait encore les braises et cendres d'un feu sacré.

Un petit garçon pleurnichait bruyamment, deux femmes s'invectivaient sans aucune gêne, tandis que les autres s'adonnaient à leurs rituels mécaniques. Un guide indien donnait des explications avec son anglais du bout de la langue à un petit groupe de touristes. « Tu vois, "C'est comme c'est", sourit Gurji, en voyant le visage dépité de Paul.

– Oui, je vois : "c'est comme c'est", comme tu dis. Les archéologues ont déserté ces lieux. Les macaques ont pris le pouvoir, persifla Paul.

– Tu veux savoir un peu c'est quoi les temples ici ?

– Mais bien sûr, Gurji, que je veux savoir !

– Ici, c'est très très vieux, c'est préhistorique on dit, je crois. Avant c'est des saints hommes, des yogis, qui habitent ici. C'est bien pour habiter ici, c'est tranquille pour la spiritualité et avec l'eau qui coule pour boire. C'est un très bon endroit pour la méditation. Après, c'est mille huit cents, le roi construit des temples et c'est pour les pèlerinages. C'est très bien pour Paul ici ! N'est-ce pas ?! »

Paul perçut tout à fait la gentille moquerie de son guide et il y répondit sur le même ton : « Ah, merci Gurji, tu es le meilleur guide de toute l'Inde ! » Gurji lui tapa sur l'épaule amicalement, en souriant. Paul en fit de même.

Ils sortirent du temple et poursuivirent leur visite, du pas lent du pèlerin. Sur leur droite, une vaste surface gazonnée, légèrement surélevée. « Tiens ! On va là ? » fit Paul en grimpant aussitôt la demi-douzaine de marches qui y conduisait. Les deux hommes entreprirent de faire tranquillement le tour de cet espace de verdure. « Je voudrais te demander, Gurji… Qu'est-ce que ça voudrait dire le "c'est comme c'est" pour moi ? Je veux dire, en-dehors de dire que j'accepte de faire le deuil de Lisa et Léa, qu'est-ce que cela m'apporte de plus ? »

Le guide réfléchit un moment. « Tu vois Paul, "c'est comme c'est", "*Vipassana*", c'est pas juste pour un truc. C'est pas comme un médicament pour le mal de tête. Après t'as plus mal, t'arrêtes le médicament. "*Vipassana*" c'est toujours, c'est partout, c'est toute la vie.

– Pour toute la vie ? Ou pour tout dans la vie ?

– Oui, c'est pour toute la vie. Regarde, tu es pas content les temples c'est pas beaux…

– Pas entretenus ! Beaux si, mais en besoin de restauration, coupa Paul.

– Oui, tu as raison, "besoin de restauration", comme tu dis. Pas important. Je veux dire, tu fais l'expérience et tu es pas content…

– Déçu, c'est ma déception, je reconnais.

– C'est "déception" pour toi. Pourquoi déception ? Ça, c'est la bonne question "c'est comme c'est". Pourquoi la déception pour toi ? D'où vient la déception ? Regarde, le joli gazon, pas déception et, regarde, les temples c'est vieux, c'est abîmé, déception. Tu dois comprendre "c'est comme c'est", tu vois tout pareil, pas déception, toujours content. »

Paul réfléchit un moment. Il peinait à comprendre ce concept de « c'est comme c'est ». Visiblement, son guide indien comprenait cela. Ils avaient fait le tour du massif gazonné et étaient redescendus sur l'allée centrale. À présent, ils gravissaient d'autres marches… Gurji arrêta Paul en touchant son bras. « Tu crois que ta femme, avec la méditation, elle savait "c'est comme c'est" ?

– Je ne sais pas… Peut-être… » et l'idée lui revint, à nouveau, que Lisa et lui n'avaient jamais parlé de cela. Il ne savait pas du tout si, pour Lisa, la méditation était juste une gymnastique mentale, un truc d'hygiène psychique ou quelque chose d'autre, de plus profond, de plus spirituel. Un sentiment de regret commença à l'envahir. Sans doute n'avait-il pas vécu tout ce qu'il aurait pu vivre avec Lisa. Ils n'avaient pas tout partagé. Il y avait sans doute tout un univers intérieur qui lui avait échappé. Et il s'efforça de refouler une vague de tristesse, ce point d'achoppement à partir duquel tout peut s'effondrer à nouveau.

En haut de l'escalier, il y avait une plateforme. Et, devant la plateforme, s'ouvrait un grand bassin. Et, au bord de ce bassin, quelques femmes indiennes étaient là, certaines jeunes, d'autres plus âgées. Elles occupaient la partie gauche de la bordure. Sur la droite, à l'écart, quatre hommes en caleçon se baignaient ou sortaient de l'eau. Paul et Gurji se dirigèrent instinctivement, et par pudeur, du côté des hommes. Paul n'osait pas regarder les femmes, mais il avait une folle envie de les regarder. Il souffla à Gurji : « Pour moi ce n'est pas sexe, mais est-ce que je peux regarder les femmes, tu crois ?

– Tu peux regarder, c'est très beau les femmes, pas interdit, ici c'est… c'est comme c'est, c'est spiritualité, pas sexe. » Et Paul vit un peu de malice dans le sourire de son guide.

Alors, ils s'assirent sur le rebord de la terrasse. Paul regarda le bassin, qui était aussi grand qu'une piscine municipale en France. Il était bordé d'un mur bas, composé d'une série d'arcades feintes, avec treillis de pierre. Au fond du bassin, s'élevait sur trois niveaux, une belle construction, à la pierre orangée, sertie dans la faille rocheuse, avec des arcades polylobées, de petits treillis et rambardes de pierre et de nombreuses décorations. Au centre du bassin, il y avait comme une énorme fleur de lotus épanouie, taillée dans le marbre blanc. Et, sur la gauche, les femmes…

La plupart étaient torse nu, seulement vêtues de leurs longues jupes aux couleurs chamarrées ou unies. Et Paul les regardait se baigner avec simplicité et grâce. Il était conscient qu'elles ne se baignaient pas comme on va à la piscine.

Elles accomplissaient un rituel. Elles étaient là avec leur propre « c'est comme c'est », qui était fait de croyances. Et lui, Paul, était là, aussi, à les regarder. Il se dit qu'il était, lui aussi, dans son propre « c'est comme c'est ».

Il y avait ces ondulations à la surface de l'eau, qui brisaient les reflets des façades du temple. Il y avait ces femmes et l'impression qu'elles produisaient en lui. Il y avait cette émotion en lui. Ce rattachement à d'autres émotions, infinies. Et il vit l'une d'elles, une jeune femme, jupe orange, chemisier court, couleur moutarde, qui découvrait son ventre et ses bras et qu'elle retira, simplement. Sa longue chevelure noire envahit son dos. Il aperçut le profil d'un petit sein. Elle descendit souplement les marches, jusqu'à ce que l'eau, aux reflets verts, l'engloutit. Puis elle émergea et s'engloutit de nouveau et émergea de nouveau et ainsi trois fois et son buste ruisselant… Des deux mains elle rassembla ses cheveux, les dégagea de son visage et, pour les égoutter, les torsada sur sa nuque et sur ses épaules. Elle joignit un instant ses mains, inclina son front et, yeux fermés, sembla psalmodier, un court instant, une silencieuse prière. Et elle se retourna et gravit, lentement, marche après marche, l'escalier qui la tirait de l'élément liquide. Sa tête, légèrement inclinée, ses bras repliés, à la fois pour permettre à ses mains de tenir serrée la torsade de ses cheveux mouillés, à la fois pour cacher pudiquement ses seins. Une comparse l'accueillit sur la terrasse, avec un sari sec, pour l'essuyer délicatement. Puis elle remit son chemisier moutarde, sans se presser, souriant et bavardant avec son amie. Elle était si belle…

Paul se rendit soudain compte du ridicule de ses réactions. Quelle importance cela avait-il que ces temples soient momentanément délaissés des archéologues, des restaurateurs ou autres bailleurs de fonds ? Tout ce qui importait était ce qu'il était en train de vivre, à cet instant, et il comprit soudain que chaque instant, qui pouvait être le dernier, était aussi précieux… Plus précieux que… Cet instant n'avait pas de prix ! Et chaque instant lui parut inestimable et cela s'imposa à lui comme une évidence, une vérité fondamentale.

Il regarda à nouveau l'eau, devant lui, et ses reflets ondulants. Et dans ces reflets il ressentit toute la beauté du monde. Cette beauté n'était pas dans l'apparence des choses, mais au-delà de cette apparence. Dans ce mystérieux rapport entre son être et l'être du monde autour de lui. Il se sentait faire pleinement un avec ce monde, avec cet instant… et il voulut s'emparer de cela. Et c'est pour cela que cela disparut… Mais, désormais, il allait en garder un précieux souvenir, une référence existentielle, qui marquerait sa vie à jamais.

Simultanément, les deux hommes se levèrent et quittèrent le bassin par un escalier intérieur. Puis, ils commencèrent à gravir un grand escalier qui, de palier en palier, longeait sur la droite la muraille des Aravalli, grossièrement taillée et, sur la gauche, le grand bassin et un second plus haut. Tout du long de leur montée, les singes macaques, poussés par la gourmandise, les accompagnèrent en faisant des allers-retours fébriles le long du parapet.

Aux trois quarts de la montée, Gurji, qui était devant, s'arrêta et tendit son doigt par-dessus le parapet. « Regarde ! La tête de vache ! » Paul regarda et vit en contrebas, émergeant d'un muret de marbre, une belle tête de vache sculptée dans du marbre qui avait été blanc. De sa bouche un gros jet d'eau sortait, dévalait la roche brute plus bas pour, apparemment, alimenter le second bassin, au bord duquel d'autres femmes et hommes faisaient leurs ablutions. « C'est intéressant, pourquoi une tête de vache ici ? demanda le guide.

– Oui, je t'écoute.

– Ham… La source du Gange dans l'Himalaya, y'a le glacier avoir une tête de vache. C'est pour rappeler la source du Gange, on met la tête de vache comme ça. Y'a partout des sources avec une tête de vache comme ça, pour rappeler le Gange, la rivière sacrée. »

Paul secoua la tête avec intérêt. « Dis-moi, les bains, c'est un rituel, de la spiritualité, je suppose, c'est pour se purifier ?

– C'est ça, tu as raison, c'est pour enlever les péchés et pour changer le karma, après avoir la bonne chance. Viens on arrive en haut. »

Au sommet de l'escalier, ils trouvèrent un troisième petit bassin carré, très profond, entouré d'une douzaine de marches, qui descendaient vers une eau résiduelle et croupissante, à la surface de laquelle surnageaient des débris. Ils gravirent encore quelques marches, puis se retrouvèrent sur une large voie qui montait mollement vers la sortie du complexe des temples. Gurji alla vers un marchand ambulant et négocia avec lui l'achat de deux bouteilles d'eau. Il vérifia soigneusement que les capsules étaient intactes. Puis il donna une bouteille à Paul.

« Bon, voilà je propose à toi, mais t'es pas obligé, si tu veux faire expérience. Tu vas par-là. Tu peux pas te tromper, la route monte un peu, y'a d'autres temples et après ça descend avec beaucoup de virages. Y'a encore des touristes, je pense c'est pas le danger pour toi. Moi je vais chercher Toyota, je fais le tour et je retrouve toi en bas, en ville. Tu verras la grande porte de *Galta Ji*, je t'attends là. Ou tu viens avec moi dans le Toyota. C'est comme tu veux. »

À l'ouest, le ciel était en train de prendre les couleurs orangées du couchant. L'aventure était tentante. Si Gurji la lui proposait, c'est qu'il pouvait y aller sans trop de risques. Et puis, « c'est comme c'est » se dit-il. Il se sentait avoir cette force et cette envie du « c'est comme c'est ». Il dit « oui ». « Combien de kilomètres la descente ?

– Pas long, un kilomètre comme ça, fit le guide en basculant sa main. Ça va pour toi ? Pas fatigué ?

– Non ! C'est OK, Gurji, je pars à l'aventure ! et Paul prit une bonne gorgée d'eau.

– Tu verras à gauche, le temple de soleil, *Surya Temple*, c'est très beau. Tu peux aller voir, c'est belle vue avec Jaipur en bas. Très très belle vue, ça va te plaire ! Mais reste pas trop longtemps, après il fait nuit, d'accord ?

– D'accord, Gurji ! On n'a pas de réseau ici ? demanda Paul en regardant son smartphone.

– Non, pas ici. Mais plus bas, en arrivant à la porte y'a réseau, c'est sûr. On pourra appeler si tu as problème ou si je te trouve pas ! Tu verras, c'est très bon expérience pour toi tout seul.

– OK, on fait comme ça. »

Ils se saluèrent de la main et se séparèrent. Gurdji rebroussant chemin vers les temples et Paul s'avançant, seul, vers son destin indien. Il se rappela, en un éclair, sa première fois, vers sept ans, quand il partit tout seul, comme un grand, pour aller à l'école. Un souvenir qu'il chassa aussitôt de sa pensée, mais sans pouvoir refouler la tendre émotion qui allait avec.

Paul quitta l'enceinte du complexe des temples de *Galta Ji*. Un policier, avec son grand bâton, le salua distraitement au passage de la petite porte. Cela le rassura. La voie bétonnée se poursuivait en grimpant en zigzags dans la montagne. Il suivit de loin un groupe de touristes occidentaux. Il franchit un premier lacet. Puis, la route sembla redescendre un peu, mais un second lacet grimpa doucement vers un plateau. À un moment donné, il se retourna vers une trouée dans la végétation et put admirer le superbe panorama, donnant sur le complexe de *Galta Ji*, en contrebas, pris entre les deux montagnes basses qui l'enserraient et, au loin, en arrière-plan, le vaste plateau à l'est des Aravalli. Paul prit deux photos, mais ne s'attarda pas.

Il parvint au sommet du relief, qui formait comme un petit col et où l'attendaient les bâtiments d'un nouveau temple. Sur sa droite, Paul vit bien une petite plateforme qui offrait déjà une belle vue sur Jaipur, mais il repéra aussi, sur la gauche, au sommet d'un piton en hauteur, le temple du soleil. Afin de s'y rendre, il s'engagea aussitôt dans une allée pavée de pierres disparates et grossièrement taillées et assemblées.

Le temple se présentait comme une petite forteresse de grès rose, à laquelle on accédait par une large rampe. Un arbre avait pris dans son mur de soutènement, sur la droite, comme un défi du vivant jeté à la roche. Déjà, de cette rampe, on pouvait avoir une vue partielle sur la ville en contrebas. Mais Paul ne s'arrêta point. Son temps était compté, le soleil était à deux doigts de l'horizon. Aussi, il pénétra aussitôt dans l'enceinte du temple. Il ne restait que deux-trois touristes en train de prendre des photos. L'enceinte enfermait une large terrasse, au centre de laquelle le temple lui-même n'était qu'un petit édifice de marbre blanc – ou peut-être certaines parties étaient-elles tout simplement peintes –, surmonté d'un dôme assez richement travaillé, avec des bordures et des frises en bas-reliefs.

Paul ne s'arrêta pas tant qu'il n'eut pas longé le temple et atteint le coin extrême de la terrasse. Et c'est seulement de là qu'il s'autorisa enfin à regarder le panorama qui se déroulait devant lui. La ville commençait pratiquement au pied du temple, une centaine de mètres en contrebas. Sur la gauche, on pouvait voir l'enfilade des Aravalli vers le sud, comme des falaises contre lesquelles l'océan urbain venait se jeter. Puis, Jaipur s'étendait jusqu'à l'horizon ouest. La ville baignait dans une brume orangée, comme un feu céleste, alimenté des couleurs du couchant. Paul repéra la porte de *Galta Ji*, juste au bas de la colline,

là où il devait retrouver son guide. Tout allait bien, c'était tout près. Il y serait en quelques minutes. Il poursuivit son panoramique. Sur la droite, une avancée des Aravalli barrait l'horizon nord, la ville y formait comme un golfe.

Paul prit de nombreuses photos et fit un panorama en images, mais aussi en vidéo. Il avait besoin d'enregistrer tout cela, il voulait capter cet instant, construire son souvenir. Et, par exception, il fit un selfie vidéo, avec la ville de Jaipur allongée derrière lui, pour dire à Muriel qu'il était apaisé et… « c'est comme c'est ». Il ne savait pas encore tout ce que cela voulait dire, mais il était en Inde pour l'apprendre. Il finit par ranger son smartphone et s'accouder sur le mur d'enceinte, à la recherche, encore une fois, du « c'est comme c'est », du moment présent. Il voulait totalement s'imprégner de cet instant.

Elles auraient pu être là, avec lui, et partager ce moment. Mais Lisa n'était pas là, serrée contre lui, admirant avec lui le panorama sur Jaipur, silencieuse. Car Lisa était toujours silencieuse lorsque les émotions étaient intenses, lorsqu'elle pouvait toucher quelque chose de profond en elle-même. C'était sa méditation spontanée, permanente. Et, aujourd'hui, après ce qu'il venait de vivre au bord du bassin, il comprenait ce que cela voulait dire qu'une émotion « silencieuse ». Ce n'était ni pudeur, ni inhibition, mais une forme d'expérience intérieure.

Et puis, il songea à Léa. Elle, elle aurait couru partout, elle aurait crié de joie, elle se serait dangereusement penchée sur le parapet, il aurait fallu la surveiller et lui rappeler le danger, elle aurait perturbé leur méditation, elle aurait fait l'enfant qu'elle était, réclamant à boire, demandant si on allait bientôt partir, rentrer. Elle aurait était adorable de spontanéité, à sa façon, son « c'est comme c'est ». Le changement permanent, la bousculade des émotions, l'excitation dans la joie de vivre, elle aussi, l'instant présent.

Il y aurait donc, se dit-il, de multiples façons de vivre le présent. Certaines dans l'immobilité, le silence, le recueillement et d'autres, plus turbulentes, dans l'action, l'agitation. Mais pas de cette agitation qui court après elle-même, qui poursuit de trop signifiants buts, non, de cette agitation qui est une danse avec la vie.

Songeant à tout cela, retrouvant le souvenir vivant de celles qui avaient disparu, qui ne seraient plus jamais là, avec lui, il retrouva finalement, son « c'est comme c'est ». À la fois, il y avait au fond de lui le regret, la douleur, à la fois, il y avait aussi cette nouvelle dimension de l'abandon à l'instant présent, là où toute souffrance disparaît, car elle n'a plus lieu d'être. La douleur n'était plus une douleur présente, mais le souvenir d'une douleur. Il revit ses instants d'agonie, à l'hôpital, mais sans s'y attarder. Il revit sa sœur, et Jessminder, et le lieu du drame. En plus petit, c'était là aussi, un panorama et c'était là aussi, un soleil couchant. Et puis, il se souvint, avec étonnement, étonné de s'en souvenir maintenant. Comme il avait oublié cela ! Il se souvint de son étrange expérience, de ce « contact », dont il ne s'était ouvert, jusqu'à présent, qu'à sa sœur, Muriel…

Le soleil, dont l'éclat avait terni derrière le filtre des pollutions urbaines, réduit à un disque orange, tutoya l'horizon, puis s'y éclipsa progressivement, pour enfin disparaître. Depuis son enfance, Paul aimait les couchers de soleil. Ils

lui faisaient prendre conscience de la rotondité de la Terre, de l'espace infini, et de cette beauté du monde au-delà des apparences. Il trouvait toujours dans ce spectacle naturel une émotion intense, peu discernable, ni joie ni tristesse, mais une forme de contemplation émotionnelle, de fusion. Il rattachait les couchers de soleil au retour au ventre maternel. Il ne savait pas pourquoi. Il se disait qu'un fœtus pouvait peut-être voir la lumière au travers du ventre de sa mère et que, traversant le sang maternel, cette lumière était teintée d'orange. « C'est comme c'est », songea-t-il et, paradoxalement, une douleur sembla à nouveau étreindre son cœur. Au-delà de tous les « c'est comme c'est », l'absence de ses deux amours était, de toute façon bien là, définitivement là. Et c'est cet irrémédiable, il le savait, qu'il devait, aussi, verser dans le « c'est comme c'est ». Mais Dieu que cela était dur à faire !

Il regarda le ciel, encore bleu, au-dessus de lui, à la fois pour faire diversion aux envoûtantes couleurs du couchant et à la tristesse qui voulait forcer le passage. Il aurait encore assez de lumière pour redescendre tranquillement vers la porte.

***

Les trajets en voiture avaient toujours eu, sur Paul, un effet calmant et étaient, pour lui, propices à la méditation. Il rêvassait, à la fois surpris de se sentir détendu et, en même temps, étreint par les images et les émotions. Mais celles-ci semblaient tourner en orbite, à courte distance de son esprit. Il les sentait là, comme des icebergs invisibles dans le brouillard, menaçants. Il en aurait fallu de peu pour qu'elles reviennent le submerger, que le fragile équilibre soit rompu et qu'il s'effondre à nouveau. Il avait fait bonne figure devant le médecin. Il avait bien argumenté, posément, il avait insisté et résisté. L'homme de l'art avait bien tenté de soutenir la nécessité d'une nuit dans l'établissement, mais comme sa sœur l'accompagnait, qu'elle conduisait la voiture, le médecin lui avait fait signer une décharge. Il s'opposait en théorie à sa sortie, mais il ne pouvait le retenir. Après tout, son patient ne paraissait pas suicidaire ni effondré, et il était censé savoir ce qu'il faisait. Pour Paul, rester à l'hôpital, même une nuit de plus, c'était rester du côté des indigents, des éreintés, du côté des morts aussi, de ses morts. Et de tout cela il voulait s'éloigner. Ne pas rester au bord de la falaise, mais se lancer sur la corde du funambule, pour un délicat exercice d'équilibre, au-dessus du gouffre de sa propre mort, à lui.

L'idée l'effleurait, de temps à autre, encore légère, improbable. Il s'efforçait de la considérer comme l'entomologiste considère l'insecte, se disant que c'est une idée « normale » en de pareilles circonstances. Mais ce n'était qu'une idée, une réaction, pas un projet. Une soif de vie et d'amour le portait toujours. Il se sentait ainsi dans un état un peu « second », comme déconnecté, dans ce mélange entre l'effondrement imminent et l'énergie de la vie, qui continue…

Le ronronnement du moteur, le paysage qui défilait, la présence silencieuse de sa sœur, tout cela le préservait, pour le moment. Il savait que Muriel, de son côté, ne resterait pas silencieuse bien longtemps. Supposant qu'elle n'osait pas

prononcer le premier mot, il posa un instant sa main sur la sienne. Ils se jetèrent un bref coup d'œil, partageant un petit sourire, puis leurs regards avalèrent à nouveau le ruban d'asphalte qui se précipitait vers eux. « Ça va ? demanda Muriel.

– Ça peut aller. Fragile, mais détendu. »

Il n'osait pas trop parler, de peur que sa voix ne le trahisse. Au bout d'un moment sa sœur se décida. « Paul, j'ai besoin de savoir : je dors chez toi ce soir, ça te va ? Dis-le-moi franchement.

– Franchement, ça me va Muriel, tu le sais bien. Ton soutien est le bienvenu. »

La jeune femme soupira et ses épaules se relâchèrent. « Bon, c'est OK. C'est bien. Pendant que tu parlais avec le toubib, j'ai téléphoné à Stéphane et j'ai eu mon bout de choux. Tout content d'avoir de mes nouvelles. Il ne s'en fait pas trop, ça va. J'ai évoqué l'éventualité… Ils sont d'accord tous les deux.

– Mais ne te sens pas obligée Muriel…

– Ça va aller frangin, c'est ma décision, ne t'en fais pas, je serai là près de toi, pour toi.

– Merci frangine. Mais tu sais, la maison est grande, vous pourriez tous venir. Je n'ai pas l'intention de mijoter tout seul dans mon malheur. Un peu de monde, ça me va.

– Stéphane, je ne pense pas. Il a son boulot… Tu sais.

– Il faudra que je le remercie d'avoir prévenu tout le monde.

– C'est naturel. Stéphane est un gars comme ça : entreprenant. Par contre, si ça te va, je ramènerai le petit. Il ne tiendra pas longtemps sans sa maman.

– OK, pas de problème. Un petit à la maison c'est parfait – il songea à Léa… – Il a deux ans ? C'est ça ?

– Oui, il vient de les faire. Il en est très fier. Faut dire qu'on lui a bien fait mousser l'événement, à fond le narcissisme, conclut-elle avec un petit rire.

– J'adore ton petit bonhomme. Je le trouve très fin, question intelligence.

– Merci. Il doit tenir de son père.

– Et de sa mère aussi, grande modeste !

– Je pense à autre chose… Pour les obsèques, comment fera-t-on ? Je veux dire, avec le petit.

– On va arranger ça. La gardienne de Léa, ça ne sera sans doute pas possible. Elle voudra sûrement venir à la cérémonie. Mais je suppose que son mari ou sa fille prendront le relais avec les gosses – leur fille a un peu plus de vingt ans, elle seconde souvent sa mère. Sébastien sera certainement le bienvenu. On ira la veille pour faire les présentations, comme ça ton garçon pourra commencer à se faire à l'idée.

– On va bien lui expliquer, je sais qu'il comprendra, compléta Muriel. Euh… À droite ? À gauche ? Là, je suis perdue.

– À droite, indiqua Paul.

Ils se rendirent à l'institut pour récupérer le Range Rover. Le parking était encore ouvert. Une collègue pédopsychiatre s'apprêtait à partir. Quand elle vit Paul, elle alla directement vers lui, éplorée, pour le prendre dans ses bras. Elle

semblait avoir autant besoin de consoler que d'être consolée. Elle était en pleurs. Paul lui tapotait gentiment les épaules, penché vers elle, la serrant dans ses bras. Elle finit par renifler et tourner son visage vers lui.

« Paul… Tout le monde a appris… C'est moche, on est si malheureux, si désolé pour toi… Pour toi… et les pleurs reprirent.

– Allez Martine, allez, tenta Paul. »

Ses pleurs avaient tendance à éveiller en lui la tristesse qu'il avait tâché de contrôler jusque-là. Il prit son visage entre ses mains, les larmes aux yeux et lui dit quelques mots pour la réconforter, l'encourager et, pour faire diversion, il lui présenta Muriel, restée à l'écart, n'osant pas s'immiscer. « Viens Martine, regarde, je ne suis pas seul, je te présente ma sœur, Muriel, ma petite sœur, elle est venue me soutenir. Muriel, je te présente le docteur Martine Scorssa, on travaille ensemble depuis… un bout de temps ?

– Bonjour Muriel… – elle alla faire la bise à Muriel, comme si elle la connaissait depuis toujours. Six ans, je crois, cela doit faire six ans que je suis arrivée.

– Déjà ? Le temps passe vite, s'étonna Paul pour entretenir cette conversation destinée à faire que les choses paraissent normales. »

La jeune femme s'était détachée de lui et s'essuyait les yeux. Elle se moucha. « Excuse-moi, Paul, je n'ai pas de retenue. Pour une pédopsy… » Paul se mit à rire, doucement, moqueur.

« On n'est pas de bois, Martine, tu n'as pas à t'excuser. » Il la reprit un instant par les épaules contre lui. Muriel s'éloigna discrètement, laissant son frère gérer cette situation qui tournait à l'intime. « Et les enfants ? reprit Paul, sont-ils au courant ?

– Tu parles, Paul ! Ils ont des antennes ! À onze heures, quand ils ont vu la tête qu'on faisait tous, ils ont senti que quelque chose s'était passé. On a tout de suite rassuré tout le monde en disant que tu avais un problème dans ta famille et que tu étais absent. Mais vers midi, l'un des garçons a trouvé l'info sur internet. Et, du coup, à treize heures ils étaient tous devant le journal télévisé régional. Résultat : on a passé un après-midi de fou, à gérer les crises, rassurer, consoler. Les garçons encore, ça pouvait aller. On sentait qu'ils étaient mal, mais ils arrivaient à gérer. Sauf Toby qui a dû être isolé avec son éducatrice, car il gênait tout le monde avec ses stéréotypies – « c'est un enfant autiste », expliqua Paul à l'adresse de Muriel qui s'était rapprochée pour écouter. « Par contre, reprit la pédopsychiatre, ce sont les filles qui ont posé le plus de difficultés. Elles nous ont fait le grand jeu ! Il a fallu faire une contention à Barbara, ce qui a calmé un peu les autres.

– Bon ! coupa Paul qui connaissait la faconde de la jeune femme. Il va nous falloir partir.

– OK, Paul. Tu as mon téléphone, tu sais que tu peux m'appeler, je serai toujours là pour toi. D'accord ? Si tu as besoin d'un… quelque chose… Tu peux toujours me demander… Enfin, c'est toi qui vois, bien sûr…

– D'accord, Martine. Allez ne t'en fais pas trop pour moi, je vais m'en sortir. »

La jeune femme entra dans sa voiture avec un dernier petit geste d'affection de la main. « Tu me suis ? demanda Paul, à l'adresse de sa sœur.

– Oui, il vaut mieux, vu mon sens de l'orientation. Elle est mariée cette… Martine ? Bon, mais ça ne me regarde pas !

– Oui ! Elle l'est ! Espèce de fureteuse ! lui répondit-il, moqueur.

– Ah, les femmes ! Tu sais bien…

– Muriel ! reprit Paul avec sérieux. J'aimerais passer sur le lieu… du… de l'accident. Tu pourras supporter ?

– Oui, bien sûr Paul. Ce sera désormais un lieu de recueillement. »

Cette définition plut à Paul. On mit Jessminder dans le compartiment arrière du Range Rover, chacun monta dans sa voiture et ils quittèrent l'établissement.

Il ne leur fut pas difficile de trouver le lieu du drame. En plein virage, des rubans rouges et jaunes fluo remplaçaient la barrière de sécurité renversée. Par prudence, ils garèrent leurs véhicules plus haut, en bordure de la ligne droite, loin du virage et y retournèrent à pied, avec Jess, pour qu'elle prenne l'air et se dégourdisse les pattes. Bien qu'elle boitait un peu, sa foulure ne semblait pas trop la gêner. « Regarde Paul, le marquage rouge fluo à la bombe. Tu crois que c'est l'emplacement des véhicules au moment de… du… ?

– C'est très vraisemblable. Si c'est bien ça, alors le camion était vraiment trop sur sa gauche. Il devait rouler bien trop vite. Ma Lisa était bien sur le bord. Je sais qu'elle conduit très prudemment.

– À part cette montagne de pierres blanches, on ne voit plus rien en bas. Ils ont fait vite pour tout enlever. »

Des sillons de terre arrachée à la prairie attestaient des véhicules que l'on avait dû tirer avec une grue. Ils descendirent dans le champ, mais ils ne virent rien d'autre que le sol en champ de bataille et quelques débris de plastique. « Ça doit être le chargement du camion. C'est du concassé. C'est ce qu'on a mis chez nous dans l'allée. On s'en sert aussi pour les fondations des maisons, expliqua Paul, il ne savait trop pourquoi.

– Quel choc ça a dû être, avança Muriel. Le camion a dû se renverser dans le champ en entraînant… C'est horrible… »

Paul attira sa sœur contre lui. Ils se recueillirent, dans les bras l'un de l'autre, érigés, enlacés, là où les derniers souffles s'étaient évaporés. Là où, à présent, le soleil couchant dardait ses rayons sanglants sur leurs visages graves.

Après avoir fureté un moment, épuisée, Jess s'était couchée à leurs pieds. Muriel ressentait la peine de son frère. Elle ne savait pas comment la soulager, ne serait-ce qu'un peu, à part le serrer fort dans ses bras. Tout en sachant que seul le temps est le vrai consolateur. Elle imaginait sans difficulté sa déchirure, si elle venait à perdre, tout aussi brutalement, Sébastien, son enfant et Stéphane, son amour. Elle avait alors l'impression qu'elle en mourait. Son frère, lui, semblait s'accrocher à la vie. Finalement, on s'accroche toujours à la vie. Elle se dit qu'elle s'accrocherait elle-même à la vie, passés les premiers instants de douleur intense. Elle sentait Paul, si calme et détendu. Elle le connaissait bien, pour savoir qu'il n'était pas du genre à se répandre, ni dans l'excès ni dans la

durée. Paul avait toujours eu ce côté ascétique des émotions. Retenue et pudeur. Mais elle savait aussi, qu'au fond de lui les couleurs, les musiques et les tempêtes mugissantes, abreuvaient sa vie et lui donnaient une intensité qu'elle était sans doute la seule, désormais sur cette Terre, à connaître.

Très loin, des véhicules passaient au fond du vallon, indifférents. Un merle se mit à chanter une complainte vespérale. Le lieu, avec cette lumière, ces collines lointaines, ce calme, cette insolente sérénité, avait un côté enchanteur, très agréable. Mais ils furent extirpés de leur contemplation par le bruit d'un camion qui descendait vers le virage. Un camion…

Plus Paul approchait de la maison et plus il sentait monter en lui tristesse et angoisse. Trop vite, il fut rendu. Trop lentement, le portail électrique s'ouvrit, comme s'il voulait prendre son temps, pour que Paul analyse bien toutes les douloureuses facettes de ce retour au foyer.

Dans la lumière du jour déclinant, la bâtisse prenait des teintes rose orangé du plus bel effet. Le bois massif donnait une impression de chair vivante et palpitante. Tout cet environnement, que Lisa et lui avaient voulu confortable et beau, jurait à présent, face à son immense douleur. Le paradis sans son Ève. L'ange Gabriel était passé par-là. Et lui, Paul, revenait comme un voleur, goûter du plaisir auquel il n'avait plus droit. Il se dit, en descendant du quatre-quatre, qu'il revendrait rapidement cette maison.

Mais, inexorablement, la vie reprit le dessus, malgré lui. Sortir Jess de la voiture et lui donner à boire et à manger. Ouvrir la maison aux effluves du couchant. Ranger les jouets de Léa, des vêtements de Lisa. Retenir ses larmes ou les laisser couler, simplement. Écouter les messages du répondeur téléphonique – de sympathie et de compassion de parents, d'amis, de collègues et de la gendarmerie qui lui demandait de rappeler. Jeter un œil sur ses emails. Envoyer un faire-part électronique de décès. Préparer un petit repas. Enlever les insectes noyés dans la piscine… Muriel s'y était mise, elle aussi.

La journée avait été chaude, lourde, pénible. Paul avait toujours une sensation de souillure, de contamination, lorsqu'il devait aller dans un hôpital ou chez le médecin. Il avait envie de se « purifier » ! Oserait-il ? Mais c'est Muriel, Muriel la fille dynamique et spontanée qui lui tendit le fruit. « Allez, on y va ? Une bonne baignade pour détendre le corps et l'esprit.

– Le dernier dans l'eau fera la vaisselle ! défia Paul. Hé ! En passant d'abord par la douche ! »

Ils furent nus en un clin d'œil et se frottèrent mutuellement sous la douche fraîche et furent ex æquo dans la piscine. Ils feraient la vaisselle ensemble.

Ils chahutèrent un bon moment dans l'eau, en riant un peu, Jess jappant autour du bassin sans oser s'y jeter, malgré les encouragements. Nageant de concert, s'éclaboussant, roulant enlacés dans l'élément liquide bienfaiteur, s'étreignant, se donnant des bises, pour se séparer à nouveau et plonger. Il n'y avait rien de sexuel entre eux. Ils étaient simplement deux êtres libres et sans préjugés. Ils avaient besoin de conjurer la mort en fêtant la vie.

Après les jeux aquatiques, ils prirent un apéritif sur la terrasse. La soirée s'annonçait fraîche et la piscine se mit à fumer. Ils enfilèrent des survêtements et ils burent aux morts, aux vivants, à l'épreuve passée de ce jour, aux épreuves qui les attendaient. Soudain, grave, Paul réfléchit tout haut : « Comme c'est étrange… La mort… La vie… Se dire que l'on n'est plus dans cette expérience de la conscience du monde, des choses, de tout ça… Nous sommes, toi et moi, encore là, on vit quelque chose, ce présent… Elles ne vivent plus rien. »

Muriel écoutait, silencieuse et avec attention, ce qui lui parut être une pensée personnelle, qui ne nécessitait sans doute ni remarque ni approbation.

« Parfois, je pense à cela, reprit Paul, en songeant à ma propre disparition et je suis partagé entre l'acceptabilité, toute théorique, de cette disparition et cette horreur de ne plus être conscient. C'est comme si la conscience était bien plus importante que la persistance physique. Je ne sais pas si tu as déjà ressenti cela Muriel ?

– Peut-être… répondit la jeune femme, hésitante. C'est sans doute ce qui fonde la croyance en quelque chose qui survivrait à la disparition du corps. Cette "conscience", que tu évoques. Certains, nombreux, sont ceux qui ne veulent pas croire qu'elle disparaît, elle aussi. Il me semble que pour toi il n'y a plus rien, rien du tout. Je sais que tu t'es affranchi de toutes les croyances. Pour moi… Je préfère garder le mystère et… un espoir. Je "crois", c'est le mot : "croire". Je crois qu'il y a quelque chose de "spirituel" qui nous survit, que la conscience ne disparaît pas comme ça. En ce sens, comme toi, cela me fait aussi horreur que la conscience, ma conscience, puisse disparaître. Je pense comprendre ce que tu veux dire, mais j'aborde les choses autrement, pour m'en protéger.

– C'est vrai, reprit Paul, après un instant de réflexion, je tâche de me départir de toutes les croyances et, à froid, c'est facile. Cependant… Dans le feu des émotions, dans cette situation de perte… et sa voix se brisa. Il se reprit. Dans cette situation de perte, il y a comme un appel à la croyance. La mort est le plus formidable des prosélytes. J'ai tellement envie d'y croire ! »

Muriel ne dit rien. Elle se leva, alla vers son frère et accueillit sa tête contre son ventre. Il enveloppa les hanches de sa sœur entre ses bras et ils restèrent ainsi un moment, perdus dans cette indécision, entre retenir les morts ou les laisser filer. La tendresse qu'ils avaient et qu'ils exprimaient, l'un pour l'autre, était comme un baume apaisant, un viatique pour conduire l'âme des vivants loin du royaume des morts. Et pourtant… Pour Paul, l'horreur d'être là et pas elles, persistait. Il ne fit que renoncer à y penser. Et leurs corps se séparèrent, par un accord tacite et simultané. Il fallait qu'ils mangent : nécessité des corps et appel de la vie.

Après un rapide repas et la vaisselle, à deux, ils consultèrent l'internet pour avoir une idée des démarches que Paul allait devoir accomplir. Il commença à réunir des papiers, des dossiers, des contrats d'assurance. Muriel faisait le tri sur la table basse du salon. « Où je dors ? demanda Muriel, tout à coup.

– La chambre d'amis. Elle est faîte pour toi. Tu es plus qu'une amie.

– Merci, mon chou. Mais toi ? Tu prends le canapé alors ?

– Mais non, mais non… Je vois. Le “syndrome du grand lit vide”, c’est ça ?

– C’est comme tu le sens, Paul. Je me disais… À ta place je… Enfin, tu comprends, se retrouver dans le lit… Enfin, excuse-moi, ce sont tes sentiments, pas les miens. Je peux très bien dormir sur le canapé du salon. C’est à cela que je voulais venir.

– Ça va, ça va, la rassura son frère. Mais tu as raison, je me posais aussi la question.

– Ah ! Tu vois, fit Muriel, soulagée.

– Je reviens, fit-il. »

Ce n’était pas comme si Lisa avait agonisé dans le lit conjugal. Il n’y avait pas l’horreur de la décrépitude et du pourrissement du corps. Non. Dans le lit conjugal, il n’y avait que l’horreur de la perte, de l’absence. Il y avait les odeurs de Lisa, son parfum, ses cheveux, ses desquamations, son ADN. Elle était encore vivante dans ce lit. Il n’avait même pas ouvert ni le volet ni la fenêtre de leur chambre, car dans cette chambre il y avait encore le souffle de Lisa. Et, s’il écoutait bien, il pourrait peut-être encore entendre ses cris et gémissements, sous les douces caresses de l’amour. Avait-elle crié, gémi, dans la voiture ? Ou s’était-elle éteinte d’un coup ? Il l’espérait, voulait qu’elle n’ait pas souffert. Et Léa… Il sentait les émotions l’étreindre à nouveau. Il se décida et ouvrit le volet et la fenêtre en grand. Adieu les odeurs et les parfums, il lui fallait respirer et vivre ! Il retint ses larmes.

Il revint au salon confirmer à Muriel qu’il allait bien dormir dans sa chambre. « Donc, pas de problème pour toi, tu as la chambre d’amis.

– D’accord, Paul, murmura sa sœur. Et elle se leva du canapé. Je prendrai la petite chienne avec moi, pour que tu sois tranquille.

– Muriel… Je vais certainement pleurer cette nuit. Ne viens pas. Tu ne peux rien faire. C’est ma partie.

– D’accord, Paul. »

Elle s’approcha de lui, mit ses mains sur ses épaules et, sur la pointe des pieds, lui fit une bise sur le front. Puis, s’en fut, Jessminder dans ses bras.

Cette nuit-là, il veilla tard, ne parvenant pas à trouver le sommeil. Il surfait sur les actualités en ligne, regardant les nouvelles sans les lire vraiment, tentant d’exorciser son drame, aux intitulés du drame des autres. La barre au front, le poids sur les épaules, il essayait de ne pas le sentir, mais le malaise était là, de plus en plus profond.

À cet instant, il se mit à appréhender d’aller dans la chambre conjugale, d’aller se coucher dans ce lit vide, regrettant d’avoir crâné devant Muriel. Il essaya, malgré tout, de se secouer intérieurement, de prendre le dessus et, péniblement, vers les deux heures du matin, il réussit à se traîner jusqu’à la porte et de la porte jusqu’au lit, au bord duquel il s’assit.

Il avait pu observer, parfois, chez autrui, ce qu’est la souffrance de la perte. Mais, pour la toute première fois de sa vie, il pouvait en faire lui-même l’expérience. Elle avait rampé toute la soirée, comme un monstre sournois et

maléfique, tapi dans l'ombre. Maintenant, elle lui avait sauté à la poitrine et à la gorge et elle l'étreignait de sa douloureuse morsure. Il le savait désormais : il ne pourrait pas, s'allonger, à nouveau, dans ce lit. Cela lui était viscéralement, biologiquement, vitalement, impossible. Il ne le pouvait pas !

Comme un escargot recroquevillé au fond de sa coquille, il sanglota au creux de ses mains. Il avait, de nouveau, envie de hurler sa perte, sa douleur, et son refus, mais il ne pouvait plus se laisser aller à cette extrême décharge, car un observateur, en lui-même, le regardait. Pourtant, il sentait bien que le vide l'entourait, que le vide l'engloutissait et il voulait étreindre, mais il n'y avait rien à étreindre. Sur sa poitrine le vide, comme une sensation incongrue, un membre dont on l'aurait amputé. Il ne lui restait plus que la déchirure, la peau écorchée, arrachée, en lambeaux, les os brisés, son cœur à vif et le cri.

Au bout d'un temps indéterminé, d'une telle prostration, Paul se sentit comme hors du temps et de la réalité. Son corps avait glissé au bas du lit, sur le tapis indien. Il s'était affaissé, recroquevillé sur ce tapis, qui sentait la poussière. Paul n'avait pas froid, n'avait pas chaud, il était comme une souffrance intérieure, dans un corps détendu, agréable. Il flottait à présent dans un univers différent, mais fragile, dans lequel la douleur était devenue apaisement, sans toutefois disparaître. Mais un univers dans lequel il ne fallait pas bouger, qui n'admettait aucun frémissement, dans lequel il fallait faire le mort, au risque, sinon, d'en être éjecté, avec fracas ! De là, il ressentait au loin, l'autre univers, la fenêtre ouverte, d'où parvenait le chant de quelques grillons noctambules et, plus loin encore, les clameurs d'une foule de grenouilles folles.

Peu à peu, ainsi réfugié, comme protégé, au fond de lui-même, Paul se mit à ressentir comme une autre douleur, qui n'était pas sienne, mais qui lui était pourtant familière. Il se dit que quelqu'un d'autre souffrait comme lui, dans cet univers. Piètre consolation. Pourtant, mû par une mystérieuse inspiration, il sentit une voie de soulagement, pour lui, à s'intéresser presque « rationnellement » à cette douleur étrangère et à tenter de la réconforter. Il se dit que c'était une sorte de dédoublement de lui-même, une schizophrénie passagère et qu'il devait envoyer un message d'amour, de sympathie, à ce double. Ce qu'il fit, en une prière muette. Et, rapidement, ce qui l'étonna, cet autre empli de douleur, lui sembla s'apaiser et, peu à peu disparaître dans une inconscience.

Paul resta ainsi longtemps à songer à cette belle et mystérieuse expérience. S'agissait-il d'un contact avec son « moi profond » ? Cela ne pouvait pas être une entité extérieure à lui-même, car Paul ne croyait pas à de telles entités. Paul était sans religion, athée, rationnel et scientifique, qui plus est. Pourtant, il avait bien eu l'impression de quelque chose qui n'était pas lui-même, en lui-même. Quelque chose de suffisamment caractérisé et « étranger » pour qu'il puisse se dire qu'il s'agissait d'un enfant, au fond de lui. Était-ce Léa ? L'esprit de Léa ?

Il se rappela qu'il arrive parfois que la perte d'un être cher entraîne la vision hallucinatoire de cet être, comme un fantôme qui viendrait visiter le survivant et lui délivrer un message, ne serait-ce qu'un sourire. Hormis le fait qu'il ne

croyait pas aux « esprits », Paul se dit qu'il ne venait pas de vivre une véritable hallucination extériorisée. Il n'avait pas vu un enfant, Léa. Il n'avait pas, non plus, entendu de voix. Simplement, il avait ressenti, en lui-même, comme un « contact » avec les sentiments, les émotions de quelqu'un d'autre, comme une jonction, un pont jeté entre les consciences. Ce n'était pas extérieur ou extériorisé, mais au fond de lui, comme une partie de lui-même ou, du moins, dans une communion intime avec son intériorité. Était-ce alors son moi enfant, se dit-il encore, le petit Paul, l'enfant en lui qui avait été ranimé par son deuil, son chagrin, un enfant qui était en souffrance et qu'il venait de calmer, qui s'était endormi ?

En tout cas, l'étrange expérience lui redonna la force de se lever et de se rendre jusqu'au salon. Là, il s'assit à nouveau, sur le canapé. Il alla vers des souvenirs d'enfance. Il devait avoir une dizaine d'années. Sa mère lisait et il était à ses pieds, sur le tapis épais du salon, en train de lire, lui aussi, dans une atmosphère de sérénité, de communion des présences. Sa petite sœur, Muriel, encore bébé, dormait, ce qui lui permettait de retrouver l'exclusivité de sa mère. Papa… Papa n'était pas là, pas souvent là. Papa travaillait beaucoup. Et de cette absence surgirent d'autres absences et, à nouveau, le monstre se jeta sur lui. À nouveau, la bête immonde l'assaillit pour le torturer, lui infliger des morsures au cœur et à l'âme. À nouveau, il dut livrer son combat, laissant son corps s'affaisser sur le carrelage frais et s'y contorsionner comme un ver épinglé.

Il ne pouvait pas hurler. Il devait préserver sa sœur. Il devait renoncer à mourir dans son cri. Il devait s'accrocher et encore s'accrocher, car il se sentait bel et bien glisser. S'accrocher, toujours s'accrocher. À rien, à ce néant de l'avenir. Et, cette idée s'imposa en lui : il savait qu'il ne pourrait pas se laisser aller à la position allongée, celle de la mort, et qu'il devait alors se lever et marcher ! Seule la marche allait le sauver, le ranimer, lui faire gravir les flancs du gouffre dans lequel il se sentait glisser. Aussi, prenant appui sur la table basse et le bord du canapé, en appui sur ses deux bras, comme un paraplégique, il se redressa lentement, luttant contre la gravité, contre la dépression.

La marche avait toujours eu sur lui un effet salutaire, pour dissoudre les pires angoisses et réduire les coups de déprime. Il s'habilla chaudement, enfilant un blouson sur son survêtement, car la nuit devait être très fraîche. Dans la pénombre, il traversa le salon, franchit la baie vitrée, longea la piscine… Il alla, mains dans les poches du blouson, par les allées blanches du parc, qui luisaient sous la lumière des étoiles, guidant ses pas sans encombre au cœur du parc arboré qui entourait la maison.

Le grand ciel étoilé s'en foutait bien de ses pertes, de son malheur, de son chagrin. Il était un simple être humain, sur cette petite planète et il se disait qu'il aurait voulu, en cet instant, être autre chose, autre chose qu'un minuscule vermisseau sur un minuscule grain de poussière. Il aurait voulu jouer un rôle dans le grand ballet cosmique, avoir une autre fonction que celle de l'insignifiance. Il aspirait avec ardeur à être, à exister, à vivre, mais encore à savoir, à connaître, pour pouvoir trouver un sens à tout cela, à tout ce gâchis.

Tout au long des âges, des ères et des éons, Paul aurait voulu se figurer lui-même comme un infini serti dans une éternité. Lisa, Léa, leurs vies, à peine embrasées, déjà éteintes. Comptaient-elles pour quelque chose ? Elles comptaient pour lui. Mais lui, comptait-il pour quelque chose ? Face à l'infini, face à l'éternité, devait-il se résoudre à implorer une divinité ? Devait-il s'abaisser à supplier, à prier ? Comment pouvait-il seulement accepter son sort, cette déchirure de tout son être ? Tristesse et colère étaient à présent le champ de bataille de son cœur. Il en voulait au monde, à l'univers entier ! Chaque fois qu'il se figurait leur perte, leur absence, c'est un sentiment de refus, de révolte, qui s'éveillait en lui et le secouait.

Mal. Il avait mal. Il était très mal. Tout son être était douleur. Il marchait lentement, en longeant l'allée phosphorescente, titubant sous le poids de la peine, accomplissant son calvaire, voûté comme s'il avait mille ans. Le visage dégoulinant de silencieux sanglots, il parvint ainsi au bout du chemin, le cœur empli de dégoût, là où il y avait un petit belvédère.

Le vent de la nuit apportait une fraîcheur apaisante, chargée des effluves du printemps. Ils avaient aménagé cet endroit, Lisa et lui, comme un lieu de repos, de ressourcement, de contemplation. Ici, la prairie, qui descendait mollement de la maison, formait comme un talus abrupt. Ils y avaient installé une banquette de pierre, arrondie, formant un demi-cercle, bordée d'une rambarde basse en chêne, contre laquelle on pouvait s'adosser ou s'appuyer. Devant la banquette, une table ronde, basse, en pierre elle aussi. L'ensemble était enveloppé d'une haie fleurie, des quatre saisons, qui protégeait des vents du nord et de l'est. De cet écrin de sérénité, on ne voyait plus la maison, mais s'ouvrait, du sud à l'ouest, un grand horizon, avec le village en contrebas, la vallée et son versant sud-ouest puis, au-delà d'autres collines, qui s'étageaient dans le couchant. À ce moment-là, sous la nuit étoilée, on ne voyait que les trois lampadaires de la place du village et le clocher vaguement illuminé. Au loin, aux flancs des collines, les phares de quelques véhicules envoyaient leurs SOS en morse, entre les arbres. Au-dessus des collines, la Voie lactée barrait le ciel d'un linceul évanescent, piqueté de diodes luminescentes.

Il s'assit sur la pierre déjà froide, malgré une journée ensoleillée, à l'extrémité de la banquette, là où la prairie se dérobait, ouvrant un gouffre noir à ses pieds. Il serra les genoux, s'enroula sur lui-même, dos rond, attendant, comme une femme en couche, la prochaine vague algique qui le submergerait, l'engloutirait. Comme il aurait voulu mourir en cet instant ! Ne plus sentir ce vide autour de lui, en lui. Ses bras, serrés contre sa poitrine, n'étreignaient plus que le néant. Il se pencha davantage, le visage tordu et inondé de larmes, il gémissait, se retenait de ne pas hurler au ciel étoilé. Il revivait, halluciné, cette funeste journée, les visages bien-aimés, ce qu'ils s'étaient dit, ce matin, avant de se séparer, définitivement. Et puis, les cadavres… Cette représentation insoutenable de la déchirure, de la perte, de la séparation ultime. Plus jamais… Il se refusait à accepter cela.

Haletant sous la torture morale, tout son être se révulsait devant l'imparable évidence de la disparition. Il ne pouvait accepter, se disait-il. Il y voyait comme une sombre injustice. Il était le Job de la Bible, maudissant l'Éternel, son Dieu et la peine fit place à la colère. Il avait la haine contre… Il ne savait quoi. Comme il aurait voulu se venger, se révolter contre son sort, échapper à la terrible réalité.

En même temps, l'intellectuel en lui se rendait bien compte du processus intérieur qui était en train de se dérouler. Il connaissait en théorie les étapes du deuil, mais c'était autre chose que de les vivre soi-même. Il avait envie, besoin, de se complaire dans une quelconque forme de haine. La haine allait le protéger de l'amour blessé, de l'amour en errance, de son cœur en roue libre. Cette haine était en même temps sa révolte, son refus, sa façon d'échapper à son destin et, comme un adolescent frustré, il voulait se réfugier, loin des autres, dans la solitude, en une vengeance muette, sans violence, autre que celle qu'il s'infligerait à lui-même.

Il sentait qu'il devait ne plus bouger, garder une immobilité intérieure pour ne pas risquer l'effondrement. Il savait ce qui l'attendait. Au début ils seraient tous à ses petits soins, attentifs, compatissants. Mais bien vite, on lui demanderait de « faire son deuil », de « tourner la page » et de retourner sur la place du village. La tristesse temporaire est acceptable, celle qui se prolonge est suspecte. La souffrance de l'autre n'est supportable qu'un certain temps…

Mais il n'avait pas, en cet instant, envie qu'un jour sa tristesse cessât. Il voulait l'entretenir, lui rendre hommage. Tristesse et solitude, il les voulait pour compagnes, pour le reste de sa vie. Il se fit à lui-même ce raisonnement absurde que toutes ces évidences, tous ces lieux communs du deuil sont les signes d'un manque de courage, de la paresse de l'esprit et du cœur, de la résignation des faibles. Seuls les faibles « tournent la page ». Lui ne tournerait pas la page ! Jamais ! Il se tiendrait érigé, solide, mais loin de tous, dans le dédain de sa souffrance comme de la société. Que valaient d'ailleurs ces autres qui pouvaient disparaître en un instant ? Ils ne sont rien, il n'est rien, il n'y a aucun commerce à avoir, aucun espoir, tout lui paraissait à présent vain. Ce sentiment, cette conviction et cette décision qu'il avait presque prise, de s'arracher au monde de la société, lui procurèrent suffisamment de réconfort pour qu'il se redresse enfin.

C'était décidé, c'était sa décision à lui, sa personnalité profonde qui parlait ainsi, sa « réaction viscérale », se dit-il en souriant intérieurement : il allait jouer le jeu quelques jours, comme une personne normale, accomplir les démarches, des obsèques, du deuil, régler toutes les petites affaires, être dans la décence de son combat contre l'inéluctable, être un bon soldat plein de courage et que l'on allait admirer pour cette bravoure. Et puis, un jour, lorsqu'ils n'y prêteraient plus attention, graduellement, il se retirerait. Il avait une soif de solitude, de mise à l'écart. Il y voyait son havre, son salut, de cette concentration des sentiments, de cette condensation de l'existence, qui lui donneraient cette acuité mentale nécessaire à la survie. Ah ! Comme il avait compris la belle leçon ! Ne plus s'accrocher à rien et surtout pas aux autres !

Les prochains jours allaient être consacrés à ce qu'il considérait comme le « théâtre social » des obsèques. Ce qu'il appréhendait tout particulièrement. Dans l'idéal, d'un claquement de doigts, il aurait voulu se retrouver sur une île déserte, loin de tout et de tous, des autres, afin de négocier en lui-même, tout seul, sa douleur. Mais il ne pouvait s'y soustraire. Ses parents, la mère de Lisa, sa sœur et son mari, les amis, les collègues, allaient venir, rendre un dernier hommage aux disparues. Il lui faudrait les accueillir, prendre dans ses bras et être pris dans tous ces bras secourables, de tous ces autres, en souffrance, tout comme lui. Il n'était pas de ceux qui pensent que partager la souffrance l'amoindrit. Bien au contraire, c'était pour Paul comme bouger une jambe brisée. Alors qu'en cet instant, de solitude sous les étoiles, dans cette immobilité de l'âme, cet engourdissement des sentiments, seul dans la nuit, il pouvait trouver la paix, le soulagement de son cœur.

Paul se leva pour marcher encore, lentement. Des pensées pratiques firent leur apparition, l'usine à projets et prévisions reprenait son branle. Il considéra cela comme un bon signe. Après les obsèques, que ferait-il ? Allait-il repartir au travail aussitôt ? Allait-il attendre un mois ? Deux mois ? Six mois ? Un an ? Financièrement, il savait qu'il allait pouvoir attendre, laisser venir l'envie de renouer avec le monde, les autres.

Il balaya vite la culpabilité à songer à ce que la mort de Lisa et Léa allait lui rapporter au plan financier. Il y avait les assurances décès et l'assurance du véhicule. L'assurance du prêt immobilier portait sur deux têtes, il n'aurait plus rien à rembourser pour la maison. En vivant sans excès, il avait devant lui plusieurs années sabbatiques, loin de tous, assurées. Car il n'avait, en cet instant, pas du tout envie de reprendre son travail à l'institut. Il ne se voyait pas se rendre à nouveau disponible aux autres. Il ne voulait être disponible que pour lui-même, se vautrer dans son intériorité, entretenir son chagrin, l'élever comme un bel animal et finalement l'apprivoiser.

Il ne se sentait pas la force de reprendre le commerce social. Il n'en avait nulle envie. Peut-être même ressentait-il comme une répulsion à devoir se mêler de toute cette altérité, étrangère à lui-même. Il ne voulait pas de la compassion d'autrui, quand bien même elle serait discrète. Et puis, il se sentait trop fragile pour se confronter à la fragilité de l'autre, de ses jeunes élèves. Le boulanger, le maçon, aurait pu trouver au métier une diversion à la douleur, à la perte. Mais lui, l'enseignant pour enfants handicapés, ne voyait dans son travail qu'une source de permanentes réminiscences, qui ranimeraient par trop la flamme de son deuil. Non, il en était certain, il lui fallait simplement s'asseoir au bord du fleuve du monde et le regarder s'écouler, pour se donner le temps de retrouver ses forces et motivations vitales, son énergie.

Quelque chose en lui semblait avoir été brisé, anéanti. Quelque chose de fondamental, quelque chose qu'il aurait pu décrire comme son « rapport à la vie », la confiance qu'il mettait dans la vie même. Paul se disait que s'il avait été croyant, il interrogerait cette croyance, ce divin, cette transcendance. Mais, n'étant pas croyant, c'est la vie elle-même qu'il interrogeait. Et même si, pour

lui, le suicide n'avait jamais été une option, il se demandait tout de même quel était le sens de cette existence à poursuivre désormais, seul. Et s'il devait ne plus être seul, s'il devait tout recommencer, comment reprendre ainsi, avec cette fragilité des êtres, comme une menace permanente planant au-dessus du bonheur ? Cette question de la vie, des liens, lui semblait désormais une affaire douteuse, dans laquelle investir lui paraissait peu judicieux. Et s'il ne pouvait ni ne devait investir chez les autres, il lui restait cette solitude qui, elle-même, demandait à être interrogée sur son sens. Car, peut-être que s'il n'y avait qu'elle, valait-il vraiment la peine de la vivre ? La vie était-elle digne d'être vécue ?

Quand un attachement, un bonheur, un être – deux êtres ! – peuvent disparaître en un clin d'œil, sous les roues d'un camion, à quoi bon ? Qu'est-ce alors que la vie : tenter sa chance, en espérant que tout se passe bien ? Se soumettre à « l'épreuve » de la perte, « porter sa croix » comme on dit ? Et si c'était cela la vie, si ce n'était que cela, alors valait-elle la peine d'être vécue ?

Pour le moment, face à toutes ces questions existentielles, sa conclusion provisoire était de continuer à vivre, mais dans la solitude, dans une sorte de parenthèse vitale, protectrice. Réduire la voilure pour affronter la tempête. Quelque part, la finalité même du processus de construction et de maintien des liens d'attachement aux autres lui semblait à présent une horrible plaisanterie cosmique. Aussi, pour Paul, la question était-elle cruciale : n'était-il pas vain de poursuivre dans la construction des liens ? Ne valait-il pas mieux couper tous les liens ? Mettre à distance tous les *alter* ?

Avec leurs deux salaires, Lisa et Paul avaient pu s'accorder le luxe d'assurances décès consistantes. En faisant cela, ils avaient songé d'abord à leur enfant, qui serait ainsi protégée si ses deux parents venaient à disparaître. Léa était, elle aussi, assurée, pour lui garantir un avenir en cas d'invalidité. Le contrat prévoyait évidemment un capital au décès. Un évènement si improbable, dans la société moderne, qu'il ne leur était jamais venu à l'esprit. Paul, qui avait tout perdu, considérait à présent ces facilités financières sous un autre jour. Jusque-là il avait été gêné par de telles perspectives compensatoires et leurs côtés quelque peu sordides. Comment pouvait-on ainsi coter la perte d'un conjoint, d'un enfant ? Bien sûr, il comprenait les difficultés économiques auxquelles le conjoint survivant et les enfants pouvaient être confrontés. Et, dans le cas de la perte de sa fille, étant donné la stérilité de Lisa, le couple aurait pu envisager de garder un sens, de rebâtir des projets, autour d'une procréation par autrui ou d'une adoption, ce qui pouvait avoir un coût considérable. La garantie d'un capital s'en trouvait alors justifiée, même pour un enfant. Au-delà de ces options pratiques, les scrupules de Paul s'évaporèrent encore davantage lorsqu'il se prit à considérer la dimension morale du préjudice de la perte et la place de l'argent dans ce qui lui semblait être le bouleversement complet d'une vie.

Perdre un conjoint, perdre un enfant, peut entraîner plus que de la difficulté matérielle. Ces pertes majeures peuvent aussi bien remettre en question et renverser totalement le cours et les perspectives mêmes de la vie du survivant.

Le déchirement du lien d'attachement et la souffrance qui en résultait pouvaient être vécus comme une révolution intérieure, un changement de paradigme, le basculement dans une autre réalité, une bifurcation décisive dans une tout autre direction sur la voie du destin.

Paul réfléchissait ainsi que des êtres soumis à de telles pertes pouvaient très bien avoir le besoin, la nécessité et l'envie de vivre autre chose, désormais, de vivre différemment, d'avoir une action dans le monde différente. Et que, pour tout cela, l'arrivée d'un capital pouvait être une opportunité vitale de changement. Changer de métier, reprendre des études, devenir créatif, artiste, voyager, se donner l'opportunité de rencontres nouvelles, s'accorder un temps de contemplation, de méditation, de recueillement, de ressourcement, travailler sur soi-même, se développer, grandir, se transformer… Pour tout cela, Paul voyait clairement à présent que les capitaux des assurances ne pouvaient être réduits à une sordide cupidité, mais qu'il s'agissait d'ouvrir le champ des possibles à celui qui a perdu des êtres chers et dont la vie a été ainsi frappée dans ses fondations mêmes. D'une certaine façon, et en ce sens, l'argent pouvait aussi devenir cet hommage que l'on rend aux disparus en ayant les moyens de se relever, de se révolutionner et de transformer sa vie en quelque chose de positif et de constructif.

Le projet qui commençait ainsi à se dessiner, pour Paul, était de profiter de la manne financière des assurances pour rester chez lui, au moins dans un premier temps. Attendre, tout le temps nécessaire, pour être dans de meilleures dispositions, pour renouer avec le monde. Il savait qu'il n'allait pas s'effondrer dans la solitude. Il avait beaucoup à faire, manuellement, dans sa propriété et, intellectuellement, pour ne pas s'ennuyer un seul instant et trouver ainsi un sens restreint à sa vie : surfer sur le quotidien, suivre le temps qui passe, un genre de vie contemplative, qui lui paraissait actuellement la seule voie pour pouvoir encaisser la perte de Lisa et Léa.

Le sens de sa vie venait d'être complètement chamboulé : il s'était trompé, les valeurs auxquelles il avait cru n'étaient plus. Il lui fallait à tout prix consacrer le reste de son énergie à trouver un autre sens à sa vie. Devait-il à nouveau succomber aux sirènes de l'altérité partagée ? Être avec l'autre, vivre avec l'autre et cette épée de Damoclès de la mort suspendue au-dessus de toute relation ?

Ce n'était certes qu'un accident, un stupide accident, lié à une impardonnable imprudence. Il n'avait même pas de haine pour cet homme, le conducteur du camion. Il se sentait au-dessus de tout cela. Une autre Lisa, une autre Léa, auraient pu être fauchées, le principe restait le même. La mort aurait pu venir de multiples autres façons. Non, ses réflexions allaient beaucoup plus loin, beaucoup plus haut, en une généralisation existentielle. Il interrogeait le principe même de cet accrochage à l'autre, à l'autre si fragile, si éphémère, si « en risque de disparition ». Paul voyait la vie comme un pari imposé, une roulette cosmique, dans un casino infernal. Tous devaient y jouer, à la vie à la mort. Mais lui n'avait plus envie de jouer. Il avait compris, lui semblait-il, la grande leçon, la grande claque dans la gueule. Il ne s'accrocherait désormais

plus à personne. Il n'allait pas reprendre ce risque, réinvestir sur ce capital humain qui peut fondre et disparaître dans le krach de la grande bourse du destin.

Les pas de sa promenade nocturne avait eu l'effet apaisant et éclaircissant escompté. Paul voyait désormais les choses autrement et il lui semblait bien avoir repris la main sur son destin. En tout cas, il se sentait désormais un peu mieux, le monstre avait relâché son étreinte et s'en était allé, pour cette fois… Il contempla un petit moment le ciel étoilé et chacune des étoiles lui souriait, le félicitait. Il avait l'impression qu'elles riaient doucement, comme plein de petites filles espiègles, de petites Léa. Le ciel entier était un grand rire, un peu joyeux, un peu moqueur. Il approchait de la maison. Au loin, une lueur fantomatique avançait vers lui. « Paul ? C'est bien toi ?

– Non, c'est le Loup-Garou ! »

Le frère et la sœur s'enlacèrent un moment, retrouvant un instant de tendresse et de sensualité aussi, de leurs mains frottant mutuellement leurs dos. Ils étaient tous les deux enveloppés dans les draps de la nuit, sous la moustiquaire céleste. Jessminder s'agitait à leurs chevilles, tentant de participer, elle aussi, à l'étreinte bienheureuse. « J'avais peur qu'il ne t'arrive quelque chose, chuchota Muriel, inquiète.

– J'aime bien quand tu t'inquiètes pour moi, ma petite sœur chérie, fit Paul en l'embrassant sur le front. Mais non, aucun motif d'inquiétude, ton frère va… comme il peut. Mais ça va. Ça va aller. »

Il se mit à marcher lentement vers la maison, entraînant sa sœur serrée contre lui. « Tu me connais, reprit Paul, je viens de passer des émotions aux intellections, je suis sauvé, en quelque sorte.

– Et que t'ont soufflé tes “intellections” ?

– De prendre de la hauteur, de rejoindre une orbite plus à distance de mon nombril ou un truc du même genre. Qu'en penses-tu ?

– Tes intellections sont d'une grande sagesse. Je pense aussi qu'à un moment ou à un autre on doit accomplir ce douloureux détachement qui suit le douloureux attachement. J'aime tes intellections mon frère adoré. »

Ils s'en furent dans le silence de la nuit. Il n'y avait plus rien à dire, pour le moment.

De retour dans la maison, le frère et la sœur se séparèrent. Paul se décida à tenter encore le sommeil. Il fallait qu'il dorme, il en avait besoin. Il renonça définitivement à la chambre conjugale – trop risqué – et alla se recroqueviller sur le canapé, comme un petit enfant, se couvrant sommairement d'un drap de bain qui traînait par-là. Le monstre de souffrance avait disparu. Satisfait de sa pitance, il avait relâché le corps de Paul.

Paul se dit, lucidement, que ce n'était sans doute qu'un répit, qu'il y aurait d'autres nuits, d'autres combats et que la lame, dans la plaie de son cœur, tournerait encore et encore. Mais en cet instant, il ne ressentait plus ni mal ni bien. Il était dans cette sorte d'entre-deux de l'affect, qui était aussi l'entre-deux entre éveil et sommeil, où les images tournent, hypnotiques : Lisa, Léa, les corps

allongés, les bandages, la route, le champ au-dessous, en pente, le tas de concassé et puis, Lisa, Léa… Jusqu'à ce que le sommeil, en coup de gourdin, l'emporte tout au fond de l'inconscience.

AMBER

Il était resté un moment auprès de la porte de *Galta Ji*, en attendant son guide. Des chauffeurs de rickshaws l'avaient interpellé, dans leur anglais approximatif, et il avait dû leur expliquer qu'il n'était pas perdu, mais qu'il attendait son guide. Il s'assit à la terrasse d'un marchand de thé et commanda une boisson. On finit par le laisser tranquille. Le soir était à présent bien tombé et l'éclairage public avait remplacé le feu céleste. Il faisait bon et Paul se laissait porter par les ambiances, regardant l'agitation autour de lui, écoutant les sons de la rue, recevant chaque impression sans la juger, pour elle-même. Il se sentait détendu et calme. Une petite anxiété autour du retour de Gurji existait. Mais elle était là, juste là dans un coin de son esprit, comme un objet dans un musée, qu'il pouvait examiner, sans pour autant s'y identifier.

Son mobile le sortit de sa méditation. C'était Gurji. Il était dans un embouteillage. Il arrivait. Tout allait bien. Paul se sentit alors parfaitement bien. En chemin vers l'hôtel, Gurji voulut savoir comment cela s'était passé : « Alors Paul, tout seul c'est bien pour toi ? Bonne expérience ?

– Très… bonne… expérience, Gurji ! Magnifique panorama sur la ville ! Et en plus, avec ce coucher de soleil… Une merveille ! »

Puis il se tut. Paul se demandait s'il devait en dire plus. « Tout seul, c'est bien pour toi ? Pas difficile ? reprit le guide.

– Cela a été. Oui, ça allait. Il y avait quelques touristes, mais au temple du soleil j'ai fini par être tout seul… en Inde ! Et c'était très bien. Très agréable. Je grandis ! et il posa sa main sur le bras de Gurji. Merci, Gurji, fit-il en lui souriant. Tu m'aides à grandir.

– Donc c'est pas que le panorama, ton expérience, devina le guide. »

Paul comprit, dans cette remarque de l'Indien, comme une invitation à en dire davantage. « J'ai… réfléchi… au “c'est comme c'est”… amorça-t-il.

– “C'est comme c'est” c'est pas pour réfléchir…

– Oui, tu as raison, c'est pas ce que je voulais dire. J'ai essayé de vivre le “c'est comme c'est”… Mais j'avais aussi beaucoup d'idées, de souvenirs…

– Ça, c'est la méditation : tu fais "c'est comme c'est", et puis tu pars dans les pensées, les images dans la tête, et puis tu reviens "c'est comme c'est", et puis tu repars et ça continue comme ça.

– Oui ! Tu décris fort bien la chose. C'est tout à fait ce que j'ai vécu. Cette alternance… Donc, c'est bien ça, je médite sans le savoir ?!

– Je crois que c'est ça. Il faut demander à un vrai gourou ! »

Paul réfléchit un instant à cette possibilité. « Pourquoi pas ?! Rencontrer un vrai gourou indien » et cette idée lui plut. « Peut-être, un jour oui. Pourquoi pas ? Tu penses que ça pourrait m'aider ?

– Peut-être. Mais tu sais, on dit le gourou est partout, tout est gourou. Moi gourou. Mort de ta femme et de ta fille c'est gourou. Temples abîmés c'est gourou. Coucher de soleil avec Jaipur, panorama, c'est gourou. Jolies femmes indiennes, à moitié nues, qui se baignent, très beau à voir c'est aussi gourou ! Tout est gourou ! »

Paul éclata de rire « tout est gourou ! » Gurji avait raison. Il découvrait des leçons de vie partout. Était-ce propre à l'Inde ? Pouvait-il trouver de telles leçons de vie aussi en France ? Il pensait que oui, mais les vertus d'un voyage, de visiter un pays étranger, si étrange, se mêler à une autre culture, si différente, cela créait des cassures dans ses schémas mentaux, plus facilement que s'il était resté en France. Quand on baigne dans son propre jus, on marche toujours dans ses propres ornières et l'on peine alors à expérimenter autre chose que ses automatismes mentaux et émotionnels. La vie de touriste, hors de ses propres sentiers battus, sans les nécessités de sa propre quotidienneté, rendait aussi l'esprit disponible pour d'autres expériences, pour des ouvertures à ce qui est. Alors, le « c'est comme c'est » était une possibilité, pour celui qui voulait bien jouer le jeu.

« J'ai repensé à mes… – il pensa au mot "amours", mais décida de le garder pour lui-même – à Lisa et Léa … J'ai senti la souffrance, mais… comment dire… J'ai pu voir cette souffrance, la sentir en moi sans qu'elle m'emporte. C'est le soleil couchant qui m'a aidé à la tenir à distance.

– C'est bien Paul, fit Gurji en secouant la tête et ils en restèrent là. »

L'idée lui trotta par la tête toute la soirée, mais ce n'est qu'au moment du dessert, au restaurant de l'hôtel, qu'il osa l'aborder avec son guide. « Gurji, je voudrais te demander… C'était très bien pour moi cette expérience "tout seul en Inde"… Tu crois que je pourrais recommencer ?

– Tu veux plus de Gurji ?! Ça y est, tu veux partir tout seul ? fit Gurji sur le ton de la plaisanterie.

– Non ! J'ai encore bien besoin de toi. Mais des fois, on pourrait organiser une petite séparation. J'aimerais bien revivre ça. Si tu es d'accord, bien sûr.

– Je dis pourquoi pas. C'est possible. Mais je pense que tu es d'accord pas partout. Il faut un endroit avec de la sécurité, avec le réseau pour le téléphone.

– Oui, bien sûr. Et puis, juste le temps d'une visite. Pas des journées entières, c'est évident. Par exemple, est-ce que demain on pourrait faire ça pour le fort…

– Le fort d'Amber ? Oui, je pense qu'il y a un réseau mobile, pas de problème. Mais je peux pas expliquer les choses tu vas voir…

– Attends, je parie qu'il y aura… et Paul compta sur ses doigts : le *Diwan-i-Am*, le *Diwan-i-Khas*, le… palais des glaces…

– *Sheesh Mahal* !

– Ouais, c'est ça, le *Sheesh Mahal*, un jardin moghol… Alors j'ai pas raison ?

– Bravo ! C'est très bien. Tu peux être guide maintenant ! plaisanta Gurji.

– En plus, il doit y avoir, comme partout, des panneaux avec des explications, je suppose.

– Oui, y'a des panneaux, c'est sûr.

– Bon, mais pour moi, ce n'est pas le plus important. Tu le sais, maintenant. C'est l'expérience. Si je manque quelques informations, ce n'est pas ça l'important, insista Paul.

– C'est le "pèlerinage" le plus important pour toi, j'ai compris !

– Tu as compris ! Mais ça ne t'embête pas c'est sûr ?

– Oui, oui, pas de problème, je ferai le touriste comme toi, mais pas le pèlerinage ! et il se mit à rire. »

Paul passa une nuit paisible. La veille il avait écrit à Muriel, un peu plus longuement que d'habitude. Comme les choses allaient bien mieux en lui, il avait envie d'en dire davantage. Il lui envoya une photo panoramique de Jaipur vue du temple du soleil. Il lui raconta sa visite de *Galta Ji* et son vécu. La dégradation de certains temples, les belles Indiennes au bain, son escapade solitaire et ses expériences du "c'est comme c'est" et la mise à distance de sa souffrance. Il avait pu la voir, l'examiner, sans y retomber.

Et puis… Et puis, il lui parla à nouveau de son expérience du « contact ». Comment, après s'être extirpé un moment de sa douleur, il avait ressenti celle de quelqu'un d'autre, invisible, lointain, un enfant. Quel enfant ? Lui-même ? L'esprit de Léa ? Il ne savait toujours pas et ne voulait pas formuler une quelconque théorie. À part sa sœur, il n'en avait jamais parlé à personne, car c'était une expérience trop « psychotique », qu'il rattachait au cataclysme intérieur qu'il avait vécu lors de la disparition de Lisa et Léa. Mais, le souvenir de cette expérience lui était revenu la veille, au temple du soleil, devant le grand panorama… Il se demandait si cela pouvait avoir une signification ou pas, par rapport à son voyage en Inde. Mais, là encore, il ne voulait rien concevoir. Il n'avait aucune hypothèse. Mais le souvenir de la chose était étrangement revenu…

Le lendemain, ils partirent tôt pour le fort d'Amber, qui n'était qu'à une demi-douzaine de kilomètres au nord de la ville. Sur le trajet, ils s'arrêtèrent un instant devant le *Hawa Mahal*, le palais des vents. Gurji gara le quatre-quatre en bordure de l'avenue et Paul descendit pour prendre des photos et admirer l'édifice. C'était avant tout une façade, construite en grès rouge et rose, sur cinq étages, dont le dernier formait un profil en arc de cercle. « La forme, tu vois, c'est la couronne du Dieu Krishna, expliqua Gurji.

– Cela date de quand ?

– Vers mille huit cents. C'est beau, tu trouves ?! »

Le bâtiment devait bien faire vingt à trente mètres de haut. Chaque étage était composé de treize balcons fenêtrés, surmontés d'une petite coupole, en alternance larges ou étroits, en partant symétriquement du centre. Seul le dernier étage ne comportait que neuf balcons fenêtrés. Toutes les fenêtres étaient garnies de treillis de pierre ou de bois. Gurji précisa qu'on disait qu'il y avait « mille petites fenêtres » sur cette façade. Paul était à la fois très impressionné, mais aussi intrigué par ce « palais ». Il invita Gurji à le suivre, pour avoir une vision de biais de la construction, ce qui lui confirma, au moins pour les deux derniers étages, que la profondeur du bâtiment se réduisait à la largeur d'une pièce. L'ensemble lui fit penser à une grande feuille végétale, érigée dans le vent et dans laquelle il serait possible de résider. Il se dit qu'il ne serait pas surpris de la voir onduler par jour de grand vent. En faisant les gestes appropriés, il demanda à Gurji : « Cela semble haut et étroit. À quoi cela sert-il ?

– C'est vrai, c'est pas large, c'est pour que le vent passe dedans. »

Paul se contenta de cette réponse, bien qu'elle soit loin de le satisfaire. Mais il attendit d'être au calme dans le Toyota pour y revenir. « Alors, Gurji, à quoi servait un tel bâtiment ? Un truc qui donne complètement sur la rue ? Gurji réfléchit un instant.

– Tu te souviens à Fatehpur Sikri, le *Panch Mahal* ? C'est aussi un palais des vents. Tu te souviens les jaali ? Les pierres avec les trous ? Ici c'est pareil. C'est pour que les femmes elles voient dans la rue, mais pas voir les femmes. Elles sont cachées !

– D'accord. C'est pour les femmes. J'ai compris : elles sont cachées, mais elles peuvent voir dehors, ce qui se passe dans la rue. OK ! »

Pendant que le quatre-quatre se frayait un chemin dans l'avenue déjà bien encombrée, Paul réfléchit à la condition de ces femmes, enfermées dans tous les palais indiens… et d'ailleurs ! Il était habitué à réfléchir sans consternation, sans émotion. Il avait cette faculté intellectuelle de pouvoir s'élever au-dessus du monde et de pouvoir triturer les concepts et les pousser à l'extrême, d'en faire des caricatures pour pouvoir mieux les appréhender.

Mentalement il fit ce calcul : « Soit – pour ne considérer que l'Inde –, disons dix mille palais pour tout le sous-continent. Disons un harem de quarante femmes par palais, soit quatre cent mille femmes, allez on arrondit à cinq cent mille, un demi-million de femmes enfermées. Et encore, ce n'était que les femmes de la haute noblesse, dans les palais. Il fallait aussi y ajouter toutes celles des riches commerçants, de la moyenne et petite noblesse. Combien y avait-il d'Indiens aux dix-septième, dix-huitième siècles ? Il n'en savait rien. Il se dit que cent millions devait être un chiffre plausible. Soit cinquante millions de femmes. En enlevant toutes celles, parmi les pauvres, les paysannes, qui ne pouvaient pas se cacher et qui devaient être dehors, dans les campagnes, les champs, dans les villes, les rues, pour subvenir à leur existence et celle de leur famille… Il se dit qu'un demi-million à un million de femmes enfermées cela faisait… Autour d'un pour cent.

Puis, il se mit à réfléchir à cette idée de cacher et d'enfermer des femmes dans la prison pixélisée des jaali. Quelle était la fonction d'une telle pratique ? Les protéger des regards ? De quels regards ? De la concupiscence ? Empêcher le fantasme ? Ou plutôt décoller le fantasme de la femme réelle. Car en fait, le harem, l'enfermement, l'emprisonnement des femmes suscitent leurs propres fantasmes. Et puis, pour l'homme, pour ces hommes, riches et puissants, cela n'est-il pas un beau fantasme à entretenir ?

Plus généralement, et encore de nos jours, il y a cette question de la ségrégation entre les sexes : empêcher que les hommes et les femmes ne se voient. Faire ainsi, croit-on, entrave au désir sexuel. On a là un abandon regrettable de l'hypothèse du contrôle du mental sur lui-même. On est alors dans une société de l'évitement. Le féministe, au fond de Paul, hurlait habituellement au scandale devant ces discriminations, ce refus de traiter de la question du désir de l'homme et de son contrôle. Il abhorrait le machisme sous toutes ses formes. Mais aujourd'hui, il se sentait comme à distance de ces questions. Sans doute un effet du dépaysement ou du « c'est comme c'est », récemment intégré dans son mental.

Après tout, cette forme d'emprisonnement des femmes peut aussi être considérée comme l'une des formes de la civilisation. L'une des formes de la régulation de la sexualité sans laquelle la civilisation elle-même n'est pas possible. Les Occidentaux ont tendance à faire du sociocentrisme et à considérer leurs valeurs comme des normes universelles auxquelles tout doit se référer. Paul s'imagina être un roi moghol au dix-huitième siècle. Qu'aurait-il fait ? Sans doute la même chose. Quand on a le pouvoir, par la force, sur des centaines de milliers de personnes, de femmes, ne pas les massacrer, mais en prélever quelques dizaines pour les placer, d'une façon « civilisée » à son service sexuel, lui semblait naturel. Dans l'ordre des choses. Pourquoi de tels rois se seraient-ils bridés ? Au nom de quelle morale ? Nos propres rois en faisaient autant en Europe : une seule épouse, mais combien de maîtresses ?

Le Toyota, qui venait de se garer au bord d'une large avenue, le sortit brusquement de ses méditations intellectuelles. « Viens voir, lui dit Gurji en sortant du véhicule, on va voir le lac *Man Sagar*. »

Les deux hommes descendirent du quatre-quatre et se retrouvèrent sur une large esplanade, parallèle à l'avenue. Elle était pavée de grandes dalles de grès rose pâle et rouge. Partout, il y avait des massifs gazonnés et garnis de plantes buissonnantes. L'esplanade, sur laquelle de nombreux Indiens et touristes se promenaient paisiblement, était bordée d'un parapet de pierre rose, au-delà duquel une végétation verdoyante s'était développée. Mais de larges trouées dans cette végétation laissaient voir un grand lac, au milieu duquel un petit palais trempait ses pieds. « C'est le lac *Man Sagar*, expliqua Gurji. Avant c'est l'eau pour les habitants. Et ça, c'est le *Jal Mahal*, le palais de Sawai Pratap Singh. C'est construit vers mille huit cents.

– Mais, il a les pieds dans l'eau ce palais !

– C'est vrai. Il est construit au fond du lac, quand y'a pas de l'eau.

– C'est un lac artificiel alors ?

– Oui, c'est comme tu dis. Trois-quatre étages de palais sous l'eau et c'est le dernier étage qu'on voit. C'est juste une cour avec du gazon, des arbres, tu vois, c'est tout. Personne habite.

– Et, à quoi servait-il ce palais ?

– C'est pour le roi faire la fête et la chasse. En hiver, beaucoup des oiseaux vient sur le lac pour se reposer. »

Le Palais n'était pas situé précisément au centre du lac, mais dans sa partie sud. Paul estima sa distance de la rive à peu près à trois cents mètres ou guère plus. En cette heure matinale, il était à contre-jour et l'on distinguait difficilement son apparence. Mais Paul put tout de même apercevoir les arcades et les kiosques recouverts d'un dôme, classiques de l'architecture indienne. Entre les kiosques quelques arbres s'élevaient, taillés en boule. Au loin, les Aravalli ondulaient, sous un ciel blafard. « On va voir *Amber Fort* ? interrompit Gurji.

– Merci pour ce petit arrêt, répondit Paul, en souriant et tapotant le bras de son guide. Tu sais pas, j'ai une envie de marcher un peu. Il fait bon… On a le temps pour une petite balade ?

– Pas de problème Paul ! »

Les deux hommes commencèrent à arpenter l'esplanade, croisant des touristes indiens et occidentaux qui, par-delà les différences culturelles, se rejoignaient dans cette sorte de… superficialité du visiteur. Paul ne les sentait pas « en contact » avec une expérience, mais tous étaient pris dans les considérations de leurs dialogues, dans le souci d'enregistrer des images, de faire des selfies, ce portrait du « moi-être-là », summum du « cliché », de la numérisation de nos vies. Tout à l'heure, dans le bus, ou ce soir à l'hôtel, tous ces selfies seraient transmis sur les ondes digitales du web mondial et deviendraient des instants de découvertes enthousiastes pour les aimables destinataires, restés à l'autre bout du monde : « Oh, regarde, Ginette, devant le Taj Mahal ! Et là, devant ce lac, que c'est beau ! Elle a l'air heureuse, on dirait qu'elle a bronzé un peu… hein, tu ne trouves pas ? » Et ainsi, se transmettraient les images-témoins, de non-expériences. Ils n'étaient que des touristes, parmi des millions de touristes. Sans doute, avaient-ils, eux aussi, une forme d'intériorité. Mais Paul se demandait dans quelle mesure elle était contaminée par toutes les couches superficielles, de l'avoir, du paraître, de l'exposition de soi par soi, pour les autres.

Paul se sentait bien différent dans sa démarche. Et, bien qu'il lui arriva de prendre quelques clichés ou vidéos, l'essentiel, pour lui, n'était pas là. Il se sentait au-dessus du lot. Lui, était en pèlerinage. Lui, était porteur d'un devoir de mémoire. Il devait exorciser ses démons du malheur. Il devait s'ouvrir au « être-là » et non pas le prendre en photo. Il devait apprendre ce réflexe vital du « c'est comme c'est ». Il devait se « sauver » des flammes de l'enfer, qui avaient failli l'engloutir. Il se sentait en rémission. Il savait, tout au fond de lui, qu'il y avait une nécessité. Qu'il devait suivre un certain chemin, une certaine voie

intérieure et qu'il ne devait pas rater certaines bifurcations. Tout son voyage lui paraissait à présent être fait de bifurcations : on part tout de suite voir le fort ou on reste à se balader au bord du lac ? Tu repars avec Gurji en Toyota ou tu descends tout seul les Aravalli pour rejoindre la ville ? On visite les jardins du palais ou on visite les temples ? Et à chaque embranchement, il prenait, ils prenaient – car Gurji, il le savait, faisait partie du processus, de son processus d'initiation –, la bonne décision, celle qui allait dans le sens de son expérience intérieure.

Ils marchèrent ainsi, silencieusement, un quart d'heure, puis s'en retournèrent au quatre-quatre. Paul appréciait cette capacité de Gurji à vivre, avec lui, le silence, naturellement, comme une ponctuation de la vie. Il se dit qu'il avait de la chance d'être tombé sur un tel bonhomme. Et Gurji lui parut, à ce moment-là, comme un signe sur la voie de son destin. Et Paul se demanda s'il rencontrerait d'autres signes dans cette Inde propice à toutes les spiritualités. Allait-il rencontrer un autre maître indien, un gourou, pire que Gurji ?! Ce qui le fit sourire intérieurement et lui fit aussi penser à ce « signe »… si particulier… Peut-être une rencontre prémonitoire… « Est-ce que tu crois à l'esprit, à l'âme ? Je ne sais pas si tu connais ce mot, en français, Gurji.

– Atman ? Je crois que tu veux parler de « atman », c'est ça ?

– Oui, ça me revient, je connais ce mot indien. C'est bien « atman ». Est-ce que tu y crois ? Qu'il y a quelque chose après la mort qui survit ?

– Je crois oui. Tu sais, je suis pas très religieux. Je crois tu es pas religieux du tout, tu as dit. Moi je suis juste un peu religieux. Je crois qu'il y a Dieu et qu'il y a atman. Pourquoi tu demandes ça ? Tu crois atman ?

– Je ne sais pas… En fait, après le décès de Lisa et Léa, j'ai fait une expérience bizarre, comme si j'avais eu un « contact » avec quelqu'un. Sans doute un enfant.

– Peut-être c'est ta fille ? Atman de Léa ?

– Je ne sais pas. J'ai pensé à ça, oui. Mais je ne suis pas certain. Ce pourrait être autre chose. Je veux dire un autre enfant, mais je ne sais pas quel enfant.

– C'est pour ça que tu viens en Inde ? »

Cette question le surprit. Paul resta un moment, comme subjugué par cette connexion nouvelle dans son esprit. L'idée, soudainement, l'envahit comme une évidence. Gurji venait de tourner la clé dans une serrure et une porte venait de s'entrebâiller. Et, comme l'inventeur qui voit brusquement émerger une idée nouvelle, se concrétiser une intuition, il ressentit cette joie de l'*eurêka*, ce soudain avènement intérieur, ce basculement de la pensée vers un nouveau monde. Et il rit : « Tu sais que tu es un sacré gourou, Gurji ! »

Les Aravalli venaient de se resserrer autour d'eux, formant une vallée plus encaissée. Ils longeaient un petit lac sur leur gauche. Au-dessus, le fort d'Amber alignait ses remparts, sur une crête à flanc de colline. Deux forts militaires, plus austères et aux murailles ternes, s'élevaient vers le sud, au-dessus du fort d'Amber, dont les murs rose pâle luisaient sous les rayons d'un soleil, déjà haut. Du fait de la conduite à droite, Paul était du bon côté pour pouvoir apprécier le fort : « Magnifique ! s'exclama-t-il en souriant.

– Tu vas voir, c'est un très beau fort » confirma le guide en garant le Toyota sur un parking ombragé.

Ils traversèrent à pied la NH8, déjà bien encombrée, et rejoignirent un quai, bordé d'une balustrade sculptée dans la pierre rose et dont chaque pilier était surmonté d'un bouton de fleur de lotus. Derrière eux, un parking, encombré de nombreuses jeeps et de bus pour les touristes. Des enfants indiens y traînaient pour mendier quelques roupies au milieu de la foule nombreuse et bruyante des visiteurs. Une petite vache indienne flânait nonchalamment. Au-delà, un mur de rempart gravissait le flanc de la colline, comme une muraille de Chine en miniature. De l'autre côté, devant eux, le lac Maotha s'étendait à leurs pieds. Au centre, comme une grande barge flottant sur les eaux, une haute terrasse carrée s'élevait. « C'est le jardin *Kesar Kyari Bagh*, expliqua Gurji.

– C'est une île ?

– Oui et non. L'autre côté, il y a un petit pont pour aller dessus. C'est un beau jardin, tu vas voir. »

Un seul arbre en émergeait et un escalier plongeait dans les eaux du lac. Au centre, une terrasse plus élevée encore devait accueillir un jardin suspendu. En arrière-plan, s'élevait avec une insolente majesté, le fort. « Tu vois à gauche et au-dessus du fort d'Amber, c'est *Jaigarh Fort*. C'est pas très beau, c'est pour l'armée, avec beaucoup des armes, des canons, autrefois.

– Un musée, je suppose.

– Oui c'est un musée. Je sais pas si tu veux voir. Après, à gauche d'Amber, c'est le palais du roi Man Singh. Tu vois les bâtiments qui montent sur la colline ? En haut, tout la partie gauche, c'est le palais de Man Singh. Après tu vois la partie blanc ?

– En marbre blanc ? Oui je vois.

– C'est *Jas Mandir*, là où le roi il reçoit en privé…

– C'est un *Diwan-i-Khas* ?

– Oui, c'est un autre nom, c'est pareil. Et juste à droite, c'est *Diwan-i-Am* et on voit dessus un peu le *Ganesh Pol*, c'est la porte du Dieu Ganesh, le Dieu avec tête d'éléphant, tu sais ? Après c'est le *Suraj Pol*, c'est la Porte du Soleil, c'est l'entrée pour nous, mais y'a une autre entrée dans le côté ouest, avec une autre porte. »

Plus loin, sur la droite de la porte, de hautes murailles s'élevaient, entre trois hautes tours, surmontées d'une coupole à la mode indienne. « Qu'est-ce qu'il y a derrière… de l'autre côté de la porte ? demanda Paul.

– C'est *Jaleb Chowk*. C'est une grand place, pour autrefois les soldats venir défiler devant le roi, avec les éléphants pour fêter la victoire. »

Paul prit quelques photos du fort. « On y va ? Tu as monté un éléphant déjà ?

– Non, jamais ! Pourquoi, on va faire de l'éléphant ?

– Oui, tu vas adorer ! On va traverser le jardin du fort par-là et on va aller voir les éléphants. »

Le « jardin du fort » était une vaste surface gazonnée, plantée de quelques arbres, traversée d'un long bassin, garni de jets d'eau, mais ce jour-là sans eau, avec au centre un genre de kiosque, vaste et de forme carrée où quelques

familles indiennes prenaient leurs aises, assises ou allongées sur le carrelage frais, les enfants faisant les fous en courant entre les piliers. D'autres s'étaient installés sous un arbre pour pique-niquer. À l'autre bout, derrière une muraille, la gare des éléphants où Paul et Gurji firent la queue un petit moment. Quand leur tour arriva, ils grimpèrent sur une estrade de pierre, une sorte de quai d'embarquement en hauteur, afin de pouvoir accéder facilement à la plateforme fixée sur l'animal. L'éléphant était recouvert d'une grande étoffe rouge, bordée de bleu. Sa tête était peinte de motifs floraux aux couleurs vives. L'employé fixa la chaîne, seule sécurité pour ne pas tomber de la plateforme. Gurji commença à discuter avec le cornac enturbanné et la lente montée, au rythme de la démarche chaloupée du pachyderme, démarra. « Qu'est-ce qu'il te dit le chauffeur ? interrogea Paul, au bout d'un petit moment.

– Tu veux savoir comment l'éléphant il s'appelle ? demanda facétieusement Gurji.

– Oh, oui alors ! Comme il n'a pas de plaque d'immatriculation, qu'il ait un nom me paraît normal. Je t'écoute…

– C'est "Ganapati" il s'appelle. C'est juste un autre nom du Dieu Ganesh. C'est pas très original je trouve. »

Ganapati et ses deux voyageurs commencèrent à gravir une longue rampe bétonnée, serpentant entre la roche de la colline et un haut parapet en maçonnerie. En chemin, ils croisèrent des éléphants qui redescendaient à vide. « Et on redescend à pied si je comprends bien ? demanda Paul.

– Oui, c'est ça. C'est plus facile, ça descend ! et Gurji lui fit un clin d'œil malicieux. Alors, c'est là que tu visites tout seul ? Tu veux toujours faire ça ?

– Oui, oui, je veux toujours faire ça. J'adore me retrouver tout seul. Enfin, je veux dire, cette sensation un peu angoissante d'être seul dans ce grand pays, l'Inde. Mais j'aime bien être avec toi aussi, bien sûr.

– Ouf ! J'avais peur tu aimes pas ton guide, ton gourou !

– Et d'ailleurs, d'ici que nous atteignons la gare des éléphants, peux-tu me raconter quelque chose à propos de ce fort d'Amber ?

– Oui, bien sûr. C'était d'abord ici le petit fort des Meena. C'est un peuple les Meena. Ils font la ville d'Amber ici avec le petit fort. C'est vers mille ans ou mille cent ans. Après c'est les Rajput-Kachwaha ils vient pour prendre le fort. Et pour ça ils font une chose très… pas bien. Je sais pas comment dire "*treachery*", c'est anglais…

– "Tricherie" ? Traîtrise, je crois, c'est plutôt traîtrise, traître.

– Oui, je crois, c'est ça, mais "traî… trise" difficile à dire pour moi. "Traî-trise", c'est ça ?

– C'est ça, traîtrise. Mais vas-y continue. C'est pas grave, je comprendrai.

– Les Meena font la fête de Diwali, c'est la fête des lumières, avec des feux, des lampes. On donne à boire de l'eau à l'atman des morts, c'est *Pitra Trapan*. On fait ça dans la rivière ou le lac et les Meena faire ça dans le lac. Les Meena vont dans le lac pour la fête *Pitra Trapan*, mais sans les armes. C'est, il faut pas les armes pendant la fête. Alors les Rajput arriver et tuer tous les Meena et plein des Meena

morts dans le lac. Après les Rajput casser le petit fort et faire un plus grand fort tu peux voir maintenant. Voilà c'est ça l'histoire. Ce fort il est beau, mais c'est aussi *treachery* et *shame*.

– Traîtrise et honte, traduisit Paul, songeur. Les Meena étaient désarmés et ont été attaqués par surprise par les Rajputs. J'ai bien compris. »

Leur éléphant était arrivé à hauteur de la Porte du Soleil. Ils franchirent cette porte et furent accueillis sur la *Jaleb Chowk*, la grande place d'apparat, par des tambours et une trompette qui n'avait qu'une note à son actif. Les éléphants prirent à droite pour longer la place bordée de bâtiments beiges. Parvenus de l'autre côté, une plateforme en hauteur permit à Paul et Gurji de quitter leur monture. Ils descendirent un escalier et se retrouvèrent sur la place, au milieu de la foule des touristes qui arrivaient aussi à pied par la porte ouest. Gurji entraîna Paul vers le milieu de la place, moins encombré. La place était entièrement couverte de dalles de grès rose. Moins d'une demi-douzaine d'arbres y croissaient bizarrement. Les bâtiments alentour étaient relativement austères et fonctionnels. On était ici dans le registre de la défense et non de l'habitation royale. « Donc, c'est bon pour toi ? Tu pars tout seul alors ?

– Oui, Gurji, je te laisse tout seul, tu feras attention de ne pas te perdre, hein ? plaisanta Paul.

– Alors tu sais où aller ? »

Paul se tourna vers le sud où de grands escaliers grimpaient vers un mur d'enceinte d'où émergeaient les toitures de palais. « Je dirais que j'irai par-là. C'est OK ?

– C'est OK. Tu prends cet escalier à gauche. Par-là, tu peux pas visiter. Mais par-là tu peux voir tous les palais. Après, tu reviens ici et tu passes encore la Porte du Soleil. Tu ne te trompes pas, c'est à gauche qu'il faut descendre à pied. Tu suis les touristes. OK ?

– OK. On se retrouve où ? À la gare des éléphants ?

– Non. Sur le parking si tu veux. Tu pourras voir aussi le jardin *Kesar Kyari Bagh*, tu sais le jardin sur le lac. C'est très bien pour toi faire la méditation.

– Ah, oui, d'accord ! Eh bien, si tu veux on se retrouve au jardin sur le lac ?

– C'est OK. On dit dans une heure, une heure et demie ? »

Paul regarda sa montre. « Pour onze heures et demie au jardin, c'est d'accord. Et… Tu vas visiter toi aussi ?

– Oui, je téléphone d'abord un peu à ma famille. Et puis chacun son côté, je visite. Je te surveille un peu, de loin. Si tu vois un grand Indien barbu avec une queue de cheval, c'est moi ! et Gurji se mit à rire. »

Paul rit aussi et ils se serrèrent la main sans trop savoir pourquoi. Paul laissa son guide aller s'asseoir sur un banc, à l'ombre d'un arbre. Puis, il se retourna et alla vers un escalier sur la gauche, encadré par des murs épais, surmontés chacun d'un kiosque. C'était facile, il lui suffisait de suivre le flot des touristes.

Mais, il s'aperçut qu'il y avait aussi une rampe, à la pente plus douce, sur la gauche de l'escalier. Après un soupçon d'hésitation, il opta finalement pour cette dernière, qu'il jugea plus accueillante que l'escalier. Parvenu au sommet de

la rampe, Paul se retrouva face à une belle double porte fermée, devant laquelle il s'attarda longuement, oubliant les touristes qui attendaient autour de lui.

Cette porte à deux vantaux, large, mais peu haute, était encadrée de marbre blanc, décoré des bas-reliefs classiques, frises florales et symboliques. Au centre, au-dessus de la porte, dans une petite niche, une statuette en corail rouge, de Ganesh, le Dieu à tête d'éléphant. La baie était à peu près carrée, mais les deux coins supérieurs étaient arrondis d'un court demi-arc légèrement trilobé. Les deux vantaux étaient entièrement plaqués d'argent, formant des cadres de forme carrée, de trente à quarante centimètres de côté, dans lesquels des personnages de la spiritualité indienne étaient représentés. C'était un magnifique travail du métal repoussé, donnant tout leur relief aux scènes mystiques. Il y avait diversement des personnages divins à plusieurs bras, tenant des objets symboliques, certains debout sur un cadavre, d'autres chevauchant un buffle, un lion, une panthère… Un autre personnage était assis sur un chariot, un autre sur un cadavre, lui-même disposé sur une fleur de lotus, un autre était assis sur la hanche d'un personnage couché sur le côté, sur un lit et ainsi de suite.

Paul songea un instant faire exception à son escapade solitaire et retourner chercher Gurji pour qu'il lui explique toutes ces représentations religieuses. Mais, à peine avait-il formulé cette pensée qu'un vieil Indien bedonnant et moustachu s'approcha de lui en souriant et commença à lui donner des explications, dans un très bon anglais. Paul l'écouta avec attention, voyant dans cette intervention comme un signe du destin. Il avait voulu se débarrasser de Gurji, mais l'Inde venait de lui octroyer un nouveau guide. « Peut-être est-ce le gourou que j'attends, » songea-t-il en souriant intérieurement.

En les isolant d'un grand geste des deux bras, l'Indien donna tout d'abord un nom aux deux pans de la porte : « À gauche *Mahavidyas* et à droite *Navadurgas*. » Puis, il lui expliqua que le vantail de gauche montrait les dix aspects de la déesse-mère Shakti et il pointa chaque cadre du doigt en nommant simplement ces différents aspects : « *Kali*, *Tara*, *Tripura Sundari*, *Bhuvaneshvari*, *Bhairavi*, *Chinamasta*, *Dhumavati*, *Bagalamukhi*, *Matangi*, *Kamala*. »

Puis, l'Indien passa au vantail de droite, le *Navadurgas*, représentant les neuf formes de la déesse Shila Mata. Là encore, le vieil homme pointa du doigt chaque cadre en nommant son contenu : « *Shailaputri*, *Brahmacharini*, *Candraghanta*, *Kushamanda*, *Skandamata*, *Katyayani*, *Kalaratri*, *Mahagauri*, *Siddhidatri*. » Puis, avec de grands gestes, il lui expliqua que le bâtiment devant eux était le temple de Shila Mata, l'idole représentant *Durga* ou *Kali*. « Tu veux visiter le temple ? demanda le vieil homme.

– D'accord… » fit Paul, juste avant qu'il ne soit bousculé par la foule des touristes qui s'était soudainement accrue.

Le vieil Indien regarda sa montre. Des gardes en uniformes bruns arrivèrent, donnant des ordres péremptoires. La foule autour d'eux commença à s'exciter. Les voix s'élevèrent comme une vague, en roulements de consonnes et éclatements de voyelles. Après s'être déchaussés contre le mur latéral, les

visiteurs trépignaient d'impatience comme devant le rideau d'un magasin avant l'ouverture des soldes. L'Indien mit sa main sur l'épaule de Paul, qu'il tapota pour le rassurer. Ils allèrent, eux aussi se déchausser. Puis, l'un des gardes ouvrit la porte d'argent et pénétra dans le temple, suivi par la foule qui se bousculait, entraînant Paul et le vieil Indien dans son flot. Paul se sentait bien. Il n'avait pas peur. Il prenait plaisir à sa « solitude » au milieu de tous ces Indiens. Le vieil homme qui le poussait doucement dans le dos n'était pour lui, à ce moment-là, qu'un Indien parmi les autres Indiens. À peine différent, car il lui avait parlé, lui avait donné les noms des divinités, mais rien de plus. Il était « seul en Inde » et, étrangement, commençait à se sentir appartenir à ce peuple.

À l'intérieur du temple, la pression de la foule se relâcha soudain et, comme l'eau du torrent s'épand, apaisée, dans la plaine, les fidèles se dispersèrent vers les différents autels répartis en périphérie. Alors que l'extérieur du temple ne payait pas de mine, comparativement à tout ce que Paul avait pu voir jusqu'à présent, l'intérieur n'avait rien à envier à d'autres splendeurs qu'il avait pu admirer jusque-là. Une vaste et longue salle, carrelée de motifs géométriques réguliers, était bordée, à gauche comme à droite, d'arcades polylobées, soutenues par des colonnes doubles, le tout, apparemment en marbre blanc. Les arcades donnaient sur plusieurs alcôves, chacune consacrée à une divinité particulière. Tout au fond, une grande alcôve de marbre blanc, qui occupait toute la largeur du temple, fermée par une barrière basse, devait être le lieu de culte de Shila Devi, se dit Paul. Au-dessus des arcades, les murs montaient avec un léger et progressif surplomb, jusqu'à une grande ouverture centrale, par laquelle entrait la lumière du jour. Un temple à ciel ouvert ! C'était la première fois que Paul voyait cela et il se décida à interroger en anglais son guide improvisé : « Quand il pleut ? Et il fit quelques gestes significatifs des deux bras.

– Pas important, lui répondit le vieil Indien en secouant la tête. Entre deux moussons, pas beaucoup de pluie en Inde, tu sais. »

Le vieil Indien lui prit le bras et l'entraîna vers le fond du temple, là où, effectivement, se tenait le lieu de culte de la déesse. Au centre de la grande alcôve, une cavité plus petite accueillait la statue de la divinité. La cavité était encadrée des larges feuilles de deux palmiers, chacun muni de son régime de dattes. « *Green marble* » souffla l'Indien en désignant de la main les feuillages. Les palmes étaient taillées dans du marbre vert ! s'extasia intérieurement Paul.

Quant à la déesse, elle ressemblait à une poupée de porcelaine, munie de quatre bras, avec un visage poupin, aux grands yeux noirs, surmontés d'épais sourcils, à la bouche fine, au sourire de Joconde. Elle était coiffée d'une toque brodée d'or et presque entièrement recouverte de parures rouges, tissées de dorures, serties de nombreuses pierres précieuses multicolores. Sur le tout flamboyait un lourd collier d'œillets orange.

Les deux mains supérieures de la déesse, quoique fermées, ne paraissaient pas tenir quelque chose. Par contre, ses deux mains inférieures tenaient, à droite, un genre de pilon en bois doré et, à gauche, une tête coupée agrippée par les cheveux. Shila Devi était assise sur un lion. Devant eux, un buffle à la tête

coupée, dont le lion mordait sauvagement la croupe, de la peinture rouge symbolisant le sang s'écoulant de sa blessure.

Paul se sentit si impressionné par cette représentation divine qu'il en oublia, pour une fois, son esprit d'athée prompt à la critique. Ce n'était certes qu'une idole, mais il émanait de cette représentation et de son symbolisme complexe, une sorte de puissance occulte, comme si la matière avait pu véhiculer, véritablement, un pouvoir qui la dépassait.

L'Indien observait Paul du coin de l'œil et eut la délicatesse de l'abandonner un moment à son expérience. Paul ne pouvait détacher son regard de Shila Devi. Elle ne faisait pas que resplendir dans le temple, mais elle semblait illuminer son être, comme si elle avait voulu lui parler. Il lui fallut un effort de toute sa volonté pour s'arracher à sa fascination. Il avait vécu de ces rêves in situ où l'on se retrouve éveillé, conscient, dans son corps encore endormi. C'était ce qu'il était en train de vivre. Aussi, c'est avec gratitude qu'il accepta la main du vieil Indien sur son bras et ses paroles, car cela lui permit de renouer avec la réalité. Il ferma les yeux quelques secondes et les rouvrit pour regarder l'Indien qui était en train de lui raconter en quelques mots choisis l'histoire de cette statue.

Shila Devi était l'une des formes de la déesse Kali. « Shila » signifiant le bloc de pierre dans lequel elle avait été sculptée. Une pierre, selon la légende, trouvée dans la mer du Bengale qui, une fois nettoyée, prit l'apparence d'une idole. Celle-ci fut ramenée à Amber par le Maharaja Man Singh I, en l'an mille six cent quatre, pour fêter une victoire.

Puis, l'Indien s'éloigna et invita Paul à le suivre vers une autre alcôve latérale. Encadrée par deux colonnes aux grosses cannelures en relief, l'alcôve était tapissée, du plancher au plafond, de feuillets d'argent, chacun comportant une rosace. Au centre du mur, un énorme disque doré, figurant le soleil, marqué en son centre par le symbole du mantra primordial « om », que Paul connaissait bien. Quatre svastikas rouges encadraient ce soleil. Devant ce somptueux décor, se tenait assise une imposante statue du Dieu Ganesh, dont la tête d'éléphant était surmontée d'une haute couronne d'argent. Le dieu était entièrement rouge. « Se pouvait-il que ce soit du marbre ou du bois peint en rouge ? » se demanda Paul. Puis, il interrogea son guide improvisé : « *Painted marble* ?

– Non, répondit l'homme, c'est du corail rouge. »

La statue avait été réalisée dans un seul bloc de corail rouge ! Ce qui impressionna fortement Paul, mais il ne fut pas « touché » comme avec la déesse et son esprit critique refit surface. Le rouge uniforme de la statue, vaguement recouverte d'un dais tissé d'or, faisait trop son idole manufacturée. Paul secoua la tête lentement et prit alors l'initiative de sortir du temple. Il en avait assez vu. Il lui revint à l'esprit qu'il avait tout un palais à visiter et une méditation à faire au jardin du lac. Il se demandait aussi ce qu'il devait faire du vieil Indien. Devait-il s'en débarrasser ? Poursuivre son plan initial ? Ou bien, devait-il rester ouvert au « c'est comme c'est » de la situation et accepter les choses comme elles sont ? Après tout, le vieil homme ne semblait pas être un mendiant qui chercherait à la fin à lui extorquer quelques centaines de roupies. Il se dit aussi que, pour lui,

quelques centaines de roupies étaient totalement dérisoires, compte tenu de l'écart considérable des coûts de la vie entre l'Inde et la France.

Sortis du temple, ils se rechaussèrent et l'Indien lui indiqua une autre rampe, qui partait en sens inverse de la première, rejoignant le kiosque de gauche, à partir duquel une dernière rampe leur permit d'atteindre la « Porte des Lions », précisa l'homme du pays. « Tu visites l'Inde tout seul ? demanda-t-il à Paul.

– Non, répondit Paul, heureux de pouvoir expliquer sa situation et espérant enchaîner sur son besoin d'être seul. Mon guide est ici, dans le fort. » L'Indien ne parut pas étonné. « Il n'est pas avec toi ?

– En fait, expliqua Paul, j'ai voulu visiter le fort seul, sans lui, pour faire l'expérience d'être seul en Inde. Ensuite, après la visite du fort, je vais aller au… Jardin du lac…

– Le *Kesar Kyari Bagh* !

– Je… J'aime bien méditer dans les endroits isolés – Paul espérait que le jardin le soit – et puis… J'ai rendez-vous là-bas avec mon guide.

– Tu fais de la méditation ? Les deux hommes venaient d'entrer dans la cour devant le *Diwan-i-Am*.

– Pas comme on fait en Inde, je suppose. Je ne sais pas méditer comme ça. Mais je médite à ma façon. Un jour, il faudra que j'apprenne à méditer correctement. Ma femme pratiquait la méditation, vraiment, ajouta-t-il comme une évidence. »

Finalement, Paul se dit qu'il allait renoncer à contrôler les choses. Il allait laisser le vieil Indien décider de la suite. Il verrait bien ce qui allait arriver. Du moment qu'il ne l'empêchait pas de visiter le fort. « Si tu veux être seul, je vais partir alors ? » Paul se tourna vers lui en souriant. « Tu sais, j'ai déjà visité d'autres forts. Je connais… Je parie que c'est le *Diwan-i-Am* ici ? Le vieil Indien acquiesça, amusé. Ensuite, il y aura le *Diwan-i-Khas* et un jardin moghol, n'est-ce pas ?

– Tout à fait. Bravo !

– Je parie qu'il y a aussi un *Sheesh Mahal* ? Je me trompe ?

– Étonnant ! Tu es devenu un expert ! Cela fait longtemps que tu es en Inde ?

– Euh… Trois jours, je crois. » Le vieil Indien secoua la tête impressionné. « Je comprends que tu n'as pas besoin de guide. Mais, peut-être, tu as besoin d'apprendre la méditation ? »

Paul le regarda, intrigué. C'était vrai, il avait besoin d'apprendre la méditation, de s'exercer au « c'est comme c'est ». Mais dans sa représentation, il voyait un vieux gourou, ascète à moitié nu, vivant parmi les mendiants. Ou peut-être encore un maître ayant une notoriété, vivant dans un ashram, entouré de nombreux disciples… « Mais, je ne me suis pas présenté, fit l'Indien, docteur Aryan Kumar Singh, professeur de philosophie à la retraite » et le vieil homme lui tendit la main en souriant.

– Paul Erra… » et Paul se retrouva bloqué. À la fois il était très surpris de se retrouver en présence d'un professeur de philosophie, ce qui cassa sa crainte d'un vieil Indien seulement intéressé par les roupies, et puis… durant un bref

instant, il ne sut plus qui il était ! Ou plutôt, il ne savait pas par où commencer. Et il se rendit compte qu'en trois jours seulement, il avait pris tant de distance intérieure… Les souvenirs revenaient, douloureux, mais en même temps, il prenait conscience, tout à coup, qu'ils devenaient des entités à part de lui-même. Il était désormais un nouveau Paul, en pèlerinage en Inde et son ancienne vie lui parut bien lointaine. « Euh… se reprit-il, en serrant la main de l'Indien, je suis aussi professeur. Docteur en sciences de l'éducation et je suis professeur pour des enfants handicapés mentaux.

– Paul ! Je suis très content qu'on se soit rencontrés. Ton travail avec ces enfants doit être passionnant !

– Oui ! Il est passionnant », fit Paul par automatisme.

Les deux hommes venaient d'entrer à l'ombre de la voûte du *Diwan-i-Am* et ils déambulaient lentement entre les colonnes, sous les arcades polylobées, dont les bordures étaient rehaussées à la peinture noire. Les colonnes étaient doubles en périphérie et simples au centre. Elles étaient cannelées, de forme légèrement conique, émergeant d'une base en fleur de lotus. « Tu étais professeur à l'université ? reprit Paul.

– Oui. Université Jawaharlal Nehru à Delhi.

– Qu'est-ce que tu enseignais en philosophie ?

– Quelque chose comme les religions comparées : Bouddhisme, Hindouisme, Islam, philosophie chrétienne, métaphysique… et ainsi de suite. Mais toi, Paul. Comment sont éduqués les enfants handicapés mentaux en France ? Sont-ils dans des écoles spéciales ?

– Certains sont dans les écoles ordinaires, avec des aides humaines plus ou moins importantes. Mais d'autres sont effectivement dans des écoles spéciales. Je travaille dans une école spéciale. »

Les deux hommes étaient à présent sur la bordure nord du hall des audiences publiques, qui donnait, en contrebas, sur la *Jaleb Chowk*. Paul regarda distraitement la noria des éléphants, au fond de la cour, déversant ses grappes de touristes. Il eut soudain envie de revenir sur cette idée de méditation. « Tu me demandais si j'avais besoin d'apprendre la méditation… Toi, tu sais méditer ?

– Je médite depuis plus de cinquante ans, tous les jours. Il me semble que je sais méditer, fit Aryan avec un air malicieux.

– Et… Tu crois que tu pourrais m'apprendre ?

– Certainement. Mais cela va aussi dépendre de toi. Es-tu prêt à apprendre la méditation ? »

Paul ne sut quoi répondre. Il avait, jusque-là, envisagé la méditation sous l'angle de l'envie, une envie peu caractérisée, plutôt une façon de se relier à Lisa et Léa… Ou il ne savait pas trop quoi. Mais il n'avait jamais réfléchi en termes de « être prêt ».

Ils avaient retraversé le hall et se trouvaient à présent devant la Porte de Ganesh. C'était une merveille ! La porte, séparant la partie publique du palais des appartements privés du roi, s'érigeait à partir d'une plateforme haute de huit

marches. Elle était constituée d'une grande alcôve centrale, surmontée d'un arc brisé, enserrée entre deux alcôves latérales superposées, moitié plus petites, symétriquement à droite comme à gauche. Au-dessus, plusieurs ouvertures, obturées par les dentelles de pierre des jaali. L'ensemble était recouvert de mosaïques florales, soit sous la forme de frises, soit comme des représentations de fleurs entières, plus ou moins stylisées, montées sur leurs tiges. Toutes ces décorations exhibant les verts, les rouges, les roses et les bleus de la végétation, sur un fond aux tonalités jaune-orangé, très claires. Au fond de l'alcôve centrale, juste au-dessus du passage, il y avait une petite représentation du Dieu Ganesh, avec sa tête d'éléphant de profil.

Paul commençait à percevoir, avec une acuité nouvelle, la structure générale de tous ces forts. Il y voyait une sorte de gradation de l'intime, qui commençait avec la zone « grand public », d'apparat, la *Jaleb Chowk*, là où se font les parades, les défilés, l'exposition du pouvoir à la foule des manants. Puis, à l'intérieur d'une première enceinte, un lieu d'accueil du public plus restreint, le *Diwan-i-Am*, sans doute pour y recevoir des notables, de riches commerçants, des représentants des diverses communautés. Et, plus en profondeur encore, dans l'intimité royale, le *Diwan-i-Khas*, le palais des audiences privées, là où ne sont admis que les grands personnages de l'État, les ministres, les gouverneurs, les ambassadeurs. Et, plus loin encore, les appartements privés, le *Sheesh Mahal* et son jardin, réservés au roi et ses servants. Et enfin, dans le saint des saints de l'intimité royale, le palais des femmes, le harem, là où se trouve la chose sexuelle. Et, entre chaque sphère, il y a une muraille, et une élévation, et une porte, et des escaliers, pour passer avec effort d'une sphère à l'autre. « Excuse-moi, fit Paul et il sortit son smartphone pour prendre quelques photos.

– Pourquoi es-tu venu tout seul en Inde ? Pour apprendre à méditer ?

– Au départ, non. C'est une longue histoire… Difficile aussi.

– Tu peux m'en parler un peu, si tu veux. Cela m'aidera à comprendre pourquoi tu veux apprendre à méditer. »

Les deux hommes gravirent les trois volées de marches de la *Ganesh Pol* et pénétrèrent dans la cour des appartements privés. Face à eux, le jardin moghol classique, avec ses massifs aux formes géométriques, enserrés de murets, formant comme une mosaïque de verdure. Au milieu de ce jardin, un bassin original, en forme d'étoile à huit pointes, avec un îlot hexagonal au centre, relié par quatre petites passerelles. Sur la droite du jardin, une galerie couverte et quelques ouvertures donnant sur l'intérieur d'un bâtiment. Sur la gauche, une grande terrasse, surélevée de deux-trois marches par rapport au jardin et donnant sur les colonnades d'un palais, que Paul devina aisément être le *Diwan-i-Khas*, le palais des audiences privées. Les deux hommes se dirigèrent instinctivement vers la terrasse, sur laquelle ils déambulèrent lentement, admirant le jardin moghol. « C'est un sacré hasard que l'on se soit rencontrés, fit Paul, pour reprendre la discussion.

– Tu crois en Dieu ?

– Non.

– Tu es scientifique.

– Oui.

– Alors, pour toi, il ne devrait pas y avoir de hasard.

– C'était écrit ?

– Peut-être. Mais sans aller chercher aussi loin : tout phénomène a ses causes, même si nous ne les percevons pas toujours.

– Ce n'est donc pas un hasard si nous nous sommes rencontrés ? Pourquoi ?

– Déjà, la cause sans doute la plus importante est que tu as décidé de venir en Inde. C'est à cause de ce voyage que nous nous sommes rencontrés. Et c'est aussi à cause de ce qui a fait que tu as décidé d'aller en Inde. »

Paul voyait bien la douloureuse cause, sans laquelle il ne lui serait jamais venu à l'idée de faire un voyage en Inde. La cause primaire était un camion fou, conduit par un chauffeur inconscient. Cette fois, il put l'examiner sans que les sanglots ne l'étranglent. Enfin… Il l'espérait. « J'ai perdu ma femme et ma petite fille. C'est pour cela que je suis en Inde, dit-il en regardant fixement le jardin.

– Je suis désolé, Paul.

– Merci, Aryan. Il regarda l'Indien. C'est quand même extraordinaire que l'on se soit rencontrés, non ? À un jour près… Je ne sais pas, on aurait pu se manquer. Avec tout ce monde…

– Peut-être. Si tu avais été indien, je ne t'aurais jamais abordé comme cela. Voyant un étranger, qui plus est seul, je me suis dit que ce serait intéressant de l'aider, de le rencontrer pour parler un peu avec lui. Si tu avais été avec ton guide, je ne t'aurais même pas remarqué. C'est aussi à cause de ta volonté de visiter le fort seul que j'ai osé t'aborder. »

Paul sourit de cette dernière remarque et prit davantage conscience du réseau des causes qui avait initié cette rencontre avec Aryan. Il décida de revenir sur la question de la méditation. « Comment sauras-tu si je suis prêt pour apprendre à méditer ?

– C'est toi qui le sauras. Es-tu prêt ?

– J'ai déjà compris, je crois, *Vipassana*, "c'est comme c'est".

– C'est bien. C'est un bon point de départ.

– Bon, après… Ma femme pratiquait la méditation…

– Ah ! C'est intéressant ça ! Comment faisait-elle ?

– Oh ! Je ne sais pas. Je veux dire que je la voyais s'asseoir tous les matins, fermer les yeux. Elle me disait qu'elle faisait juste attention à sa respiration. Et c'est tout. Je ne sais pas si elle faisait autre chose. En fait… Je le regrette maintenant. C'est un sujet, la méditation, que l'on n'a pas partagé et, vraiment, je le regrette maintenant.

– Pour s'engager dans la méditation, il faut être prêt, je te l'ai dit. Tu n'étais pas prêt, c'est tout. Tu n'as donc rien à regretter.

– Oui, d'accord, mais je sens que c'est quelque chose qu'on aurait pu partager et on ne l'a pas fait et maintenant…

– La méditation est un chemin solitaire, tu sais. Tu n'aurais donc vraiment rien partagé avec ta femme, de toute façon. Si tu restes dans les regrets, tu

nourris ta souffrance et tu te tiens à distance du chemin de la méditation. Tu seras vraiment prêt pour la méditation lorsque tu auras dépassé ces regrets. Lorsque tu pourras voir le passé simplement comme du passé. Alors tu seras prêt pour vivre le présent. La méditation c'est tout simplement cela : vivre le présent. "C'est comme c'est" ! Allez, viens, on va voir le palais des miroirs » et Aryan mit sa main sur l'épaule de Paul, à la fois pour le réconforter et pour le guider.

Les deux hommes entrèrent sous les arcades polylobées du palais privé. Au centre, il y avait un vaste compartiment, fermé par un haut mur, entièrement recouvert d'une prodigieuse mosaïque de pierres incrustées, formant des milliers de cartouches, contenant chacun la représentation d'une plante à fleurs émergeant d'un vase. Paul leva la tête et vit que le plafond lui-même, entre les arcades et le compartiment, était totalement incrusté de mosaïques formant une infinité de motifs géométriques imbriqués qui lui rappelèrent certaines œuvres d'Escher, comme les poissons, les oiseaux ou les cavaliers entrelacés. Ils pénétrèrent dans le compartiment qui était, lui aussi, entièrement couvert, des murs au plafond, d'incrustations et de petits miroirs. « C'est le *Jai Mandir*. Tu dois imaginer les soirées royales, avec les bougies » lui souffla Aryan. Paul se représentait aisément les scintillements infinis des petites flammes vacillantes. Il se souvint de son expérience privilégiée, dans le *Sheesh Mahal* du Fort Rouge d'Agra. Il avait envie de la raconter au vieil Indien, mais il lui sembla que ce serait trop d'effort que de le faire en anglais. Et puis, c'était encore faire référence au passé, comparer le passé au présent et rater le présent. Il devait s'en tenir au présent, chaque expérience l'une après l'autre et c'était tout.

Ils quittèrent le *Diwan-i-Khas* pour longer le jardin moghol et atteindre l'autre côté de la cour. « Aryan, je voudrais savoir si pratiquer la méditation pourrait m'aider à "abandonner mes regrets" ? demanda Paul.

– Ta volonté de pratiquer est effectivement un élément à prendre en compte. Cependant, au départ, tu n'es pas venu en Inde pour apprendre à méditer. Pourquoi es-tu ici, en Inde ?

– J'ai dit à mon guide – il s'appelle Gurji –, que c'est une sorte de "pèlerinage" pour moi. Mais, en fait, je ne sais pas trop pourquoi je suis en Inde. Je suis venu chercher quelque chose, mais je ne sais pas quoi. Peut-être pour apprendre à méditer ? C'est une hypothèse. »

Les deux hommes entrèrent dans une longue pièce vide, traversée d'un petit canal, recouvert de dalles de verre, mais qui avait pu contenir de l'eau, songea Paul. « C'est le *Sukh Niwas*, le palais des plaisirs. Viens voir par ici. Regarde. C'est un système ingénieux pour rafraîchir l'air. » Aryan montrait une petite alcôve, au fond de laquelle se trouvait un plan incliné, sculpté dans la roche, avec de multiples facettes. « Tu vois, l'eau ruisselait sur ce panneau et cela donnait un peu de fraîcheur. »

Le scientifique chez Paul songea que, compte tenu de la taille et du volume de la pièce, l'effet de « fraîcheur » devait être plus psychologique qu'autre chose. « Ingénieux » murmura-t-il tout de même, histoire de dire quelque chose, sans

entrer dans un débat superficiel. Aryan sembla lire dans ses pensées, car il reprit sur un ton sibyllin : « C'est comme la méditation ou les pèlerinages : on croit parfois que cela va faire de l'effet, mais cela ne fait rien du tout et l'on en ressort déçu.

– Tu penses que ma démarche en Inde ne va rien m'apporter ? questionna Paul, un peu agacé.

– Je pense que l'Inde n'est qu'une occasion exotique, presque un prétexte. L'important est en toi…

– "L'essentiel est invisible pour les yeux…", tu connais ?

– Saint-Exupéry ! "On ne voit bien qu'avec le cœur" ! C'est un enseignement très profond. Je crois que tu es venu avec le cœur, c'est pour cela que tu appelles ton voyage un "pèlerinage". N'est-ce pas ? »

Paul fut soudain touché par ces paroles, car elles renvoyaient directement à une motivation profonde qu'il avait à peine discernée jusque-là. Il sentait son émotion de tristesse vouloir refaire surface et il ressortit un peu précipitamment sous le soleil, comme si sa lumière et sa chaleur pouvaient tarir à la source les larmes de son malheur. Aryan posa à nouveau sa main sur son épaule : « Si tu veux voir le *Zenana Mahal*, le palais des femmes, c'est par ici… »

Paul ne sembla pas réagir. Il regardait le jardin moghol fixement. Il laissait le soleil agir sur son intérieur. Il regarda sa montre. Il restait moins de trois quarts d'heure avant le rendez-vous avec Gurji au jardin du lac… Encore une fois, Aryan sembla lire dans son esprit : « Peut-être que tu connais bien ça, le harem et tout ça. Tu ne vas rien manquer à ne pas le visiter. Peut-être que tu es prêt à présent pour apprendre à méditer ? »

Paul regarda Aryan, le vieux professeur indien, plissant ses yeux, à la fois pour atténuer la lumière et pour cacher leur humidité. « J'ai prévu d'aller méditer au jardin, au milieu du lac, en bas. Je pense qu'on peut y aller maintenant. Penses-tu que c'est un bon coin pour méditer ?

– C'est parfait ! fit Aryan en souriant et Paul ressentit ce sourire comme une douce chaleur dans son cœur.

– Bon, c'est OK. On repasse par la *Ganesh Pol* ?

– Oui, Paul. Ton prénom veut dire "porte" en hindi. C'est peut-être un signe, fit l'Indien, énigmatique. »

Les deux hommes s'en furent par la porte du Dieu Ganesh, le Dieu qui écarte les obstacles par la force de sa pensée. « C'est de ce Dieu dont j'ai besoin », se dit Paul. Ils coupèrent la chaîne des éléphants-taxis et franchirent sans parler la Porte du Soleil, « la porte qui sèche les larmes » se dit encore Paul et ils prirent à gauche, comme Gurji le lui avait bien dit, descendant une longue rampe, parallèle au trajet des éléphants, en suivant le flot des touristes quittant le fort, jusqu'au Lac Maotha.

Parvenus à proximité du lac, le flot des visiteurs prit sur la gauche, pour rejoindre le « jardin du fort », qu'ils avaient traversé avec Gurji, au départ de la visite. Mais Aryan et lui poursuivirent en descendant vers la droite. Paul suivit le vieil homme sans se poser de questions. Il était ailleurs… « Il y a quelque

chose de drôle, commença Paul. Juste après la mort de ma femme et de ma fille, j'ai eu très envie de renoncer aux autres, de renoncer à la vie. La vie est trop fragile. Les autres peuvent trop facilement disparaître. Je me suis même demandé si la vie valait la peine d'être vécue. Est-elle digne d'être vécue ?! Je n'ai pas pensé au suicide. Mais j'ai pensé à me retirer du monde, vivre dans un endroit solitaire, loin de tout, loin des autres. Et puis, voilà, tout cela pour finir, moins d'un an plus tard, dans l'un des pays les plus peuplés de la planète… "loin des autres" ! et il rit doucement en secouant la tête de dépit.

– Qu'est-ce que c'est qui t'a ramené d'entre les morts ? Qui t'a ramené à la vie ? Qui t'a conduit en Inde ?

– Quand j'étais au plus profond du fond, le premier soir, j'ai eu un contact. »

Le vieil Indien le regarda, intrigué. « J'ai senti un enfant en détresse au fond de moi, mais je ne sais pas qui est cet enfant, si c'est Léa, ma fille ou moi enfant. Je ne sais pas. En tout cas, je lui ai parlé mentalement et je l'ai apaisé. Ensuite, cela a disparu. Je ne sais pas ce que tu en penses. Je crois qu'en Inde vous avez des interprétations plus intéressantes que "phénomène neurologique lié au stress du deuil".

Le professeur réfléchit quelques instants. « Bien que je sois de culture indienne, j'ai aussi une bonne culture scientifique. D'un côté, il y a l'hypothèse "neurologique", c'est vrai, et puis, de l'autre côté, il y a les hypothèses… "mystiques", appelons cela comme ça. J'ai envie de dire qu'il y a une troisième hypothèse mystique : ce pourrait être, ni ta fille, ni toi enfant, mais un autre enfant, si c'est bien un enfant que tu as ressenti. C'était une fille ou un garçon ?

– Je pencherais pour une fille. Mais je suppose que c'est la perte de Léa qui me fait penser cela. Je ne suis certain de rien, car rien n'indiquait le genre dans ma perception.

– Disons que c'est un beau rêve. C'est une façon de parler. J'ai compris que tu as vécu cela à l'état éveillé, mais on peut dire que c'est un "rêve éveillé".

– Comme un délire ?

– La douleur morale peut parfois nous conduire vers des choses qui ressemblent un peu à la folie. Mais cela ne veut pas dire que tu es fou, bien sûr. On en revient à la neurologie…

– L'effet d'un excès de stress ? Car ce fut un sacré stress ! En tout cas, symboliquement, c'est cela qui a contribué à me faire changer de point de vue. J'ai eu envie de prendre de la distance vis-à-vis des autres, mais aussi de faire autre chose que mon travail habituel. J'ai pensé que j'avais quelque chose d'autre à faire sur Terre. Et puis, quelque chose de plus trivial m'a conduit en "pèlerinage" en Inde pour chercher "quoi faire". Apprendre à méditer ?!

– Tu as aidé cet enfant à s'apaiser et cela t'a montré que tu pouvais, que tu devais aller vers là, aider les autres. Je sens que c'est ta voie. Mais, tu as renoncé à enseigner aux enfants ? C'est paradoxal !

– Oui, je sais. Je suis en congé sabbatique. Je vis avec les indemnisations des assurances. Et je ne sais pas encore si je reprendrai jamais mon métier d'enseignant ou si je ferai autre chose. Et que ferai-je ?!

– Je comprends mieux à présent… » Aryan réfléchit un moment, mais il ne termina pas sa phrase. Ils approchaient du *Kesar Kyari Bagh* et longeaient une longue passerelle, jusqu'à une terrasse. « Il n'y a que nous, s'inquiéta Paul, c'est interdit ou quoi ?

– Ne t'inquiète pas, on peut visiter le jardin, simplement, cela intéresse moins les gens. Ils préfèrent les roches sculptées et décorées de mosaïques. Mais, regarde ! Nous ne serons pas seuls ! »

Paul vit une petite famille de macaques alignée à l'ombre d'un muret, en train de s'épouiller. À partir de la terrasse, ils descendirent quelques marches sous les regards inquisiteurs de quelques vieux mâles. Le jardin s'étageait sur trois niveaux. Chaque niveau était découpé en massifs rectangulaires et chaque massif, tout comme le jardin moghol qu'ils avaient vu dans le fort, était subdivisé en parterres de différentes formes géométriques, enserrées dans des murets bas. Cela permettait aux jardiniers de se rendre jusqu'au milieu des massifs, pour entretenir les plantes, sans les écraser sous leurs pieds. Il n'y avait qu'un arbre, qui les attendait, dans l'ombre de son feuillage. C'est là qu'ils se rendirent. Tous les deux savaient que la chose méditative allait se dérouler à cet endroit, isolé, au bord du jardin, avec pour seuls témoins, les singes.

Comme habituellement en Inde, l'arbre était entouré d'une bordure de pierre. Celle-ci était de faible hauteur, de sorte qu'ils purent s'y asseoir en croisant naturellement leurs jambes en tailleur. Chacun à un bout de la bordure, comme deux statues de Bouddha, regards parallèles. L'ombre du feuillage, la fraîcheur de l'eau autour d'eux, contribuaient à baigner les deux hommes dans une atmosphère agréable et apaisante. Devant eux, le fort offrait le spectacle de l'agitation humaine. Les touristes juchés sur leurs éléphants semblaient comiquement léviter en ondulant au-dessus des murailles qui cachaient les pachydermes. D'autres descendaient à pied, en suivant le chemin que Paul et Aryan venaient d'emprunter, bavards, riant, s'exclamant. Du fort, dans les hauteurs, assourdis par les murailles, émergeaient les sons des trompettes et des tambours, accueillant les visiteurs. De la ville, derrière eux, le brouhaha des gens, du trafic routier, des klaxons et, haut dans le ciel, le lointain vrombissement d'un jet. Mais, en cet instant, en cet endroit, tout cela était comme atténué ou bien n'avait plus trop d'importance. Devant Paul et Aryan, la végétation du jardin, fleurie, colorée, bien ordonnée, bien taillée, vivante et protectrice, semblait filtrer le mal alentour, comme l'enceinte du jardin d'Éden. C'était le moment…

« La méditation c'est très simple, commença le vieil Indien. Les jambes croisées comme ça, c'est très bien. Redresse-toi, le dos bien droit, c'est très bien. Regarde devant toi, loin, très loin, comme si tu transperçais la colline. C'est bien. Rentre légèrement ton menton. C'est bien, très bien. Met tes mains comme tu veux, l'une sur l'autre ou sur tes cuisses, comme tu veux…. Maintenant, tu peux aussi fermer les yeux ou simplement baisser légèrement les paupières, c'est comme tu le sens. Et tu restes ainsi, un moment, silencieux et immobile… »

Paul fit ce que lui disait Aryan. Il ferma les yeux. Ce qui fit qu'il entra en lui-même. Certes, il était entré souvent en lui-même, mais c'était le plus souvent pour y errer, pour y divaguer. Cette fois, attendant la suite des injonctions de son maître, il ne fit rien de particulier qu'être là. Il y avait tous ces sons atténués autour de lui. Il y avait la douce chaleur d'un petit vent sur sa peau. Il y avait la pierre dure, mais pas douloureuse, sous ses fesses. Il y avait cette posture, bien droite, qui était nouvelle pour lui. Il se sentait bien dans son corps. Ses jambes étaient reposées et ses mains, dans son giron, aussi. Il respirait calmement. « À présent, reprit Aryan, dans cette immobilité, fais attention à ce qui reste de mobile en toi… »

Paul sut instinctivement que sa respiration était « ce qui restait de mobile en lui ». « Ça peut être les yeux qui bougent, ou les mains, ou les jambes… Mais c'est aussi la respiration et c'est le plus important… Maintenant, fais attention à cette respiration, à ce mouvement de l'air qui entre et qui sort… »

Ce que Paul fit… Il prit conscience de sa respiration et se rendit compte qu'il y avait ses narines, avec l'air qui y passe, entrant, sortant. Sa gorge avec l'air qui y circule en va-et-vient. Sa poitrine, faiblement soulevée, mais surtout son ventre… Et il se fixa naturellement sur son ventre qui, avec constance, se soulevait légèrement et se creusait légèrement, à chaque cycle respiratoire. « Fais attention… maintenant… à l'air qui entre et qui sort. Les narines… le nez… la gorge… la poitrine… le ventre… Et fixe ton attention là où tu te sens le mieux… les narines… le nez… la gorge… la poitrine… le ventre… Et tu fais simplement attention, tu es simplement conscient, de ce point de ta respiration, en toi… où tu es le mieux… »

Paul fut ainsi dans son ventre… Il le sentait bien… Bien qu'il fut habitué à voir Lisa méditer ainsi, assise immobile sur un coussin, il craignait, pour lui-même le ridicule de cette posture. C'était surtout le fait de se tenir bien droit, les yeux fermés. Cela faisait son « Bouddha », une imitation exotique de l'Éveillé. Mais en cet instant, en Inde, isolé dans ce jardin, avec le vieil Indien, son gourou, en quelque sorte, ce ridicule ne pouvait plus l'atteindre. Il se sentait dans une posture naturelle, il se sentait presque… indien ! Et… tout à coup, il entendit la voix d'Aryan qui lui parlait : « … tu penses à quelque chose… alors tu reviens sur l'endroit de ta respiration. Ne fais aucun effort… La méditation ce n'est pas la concentration… C'est le repos sur ta respiration… Pas de culpabilité aussi… La culpabilité est inutile et encombrante… Laisse tomber… et reviens toujours sur le point de ta respiration… Et c'est tout… »

Puis, Aryan se tut.

…

Les minutes s'écoulèrent sans que Paul ne s'en rende vraiment compte. Il n'était plus dans le temps, mais juste là. Ses pensées cherchaient à errer à nouveau et, parfois, elles l'emportaient… Lisa… Léa… Aryan… L'Inde… Les singes… Mais son attention revenait tranquillement sur son ventre, dans son ventre et il se sentait parfaitement bien…

…

Il entendit un bruit, qui s'approchait et il se dit que ce devait être un macaque, venu les observer de plus près. Il ne s'en alarma pas… Un petit singe… Est-ce que les singes peuvent méditer ? Les animaux en général ? Ces macaques, au Japon, dans l'eau chaude d'une source thermale… Les chats… Il se rendit compte de sa diversion et revint tranquillement sur sa respiration… « C'est bien… C'est bien, fit Aryan. Tu vas faire trois grandes inspirations-expirations et, doucement, tu pourras ouvrir les yeux… »

Paul inspira et expira, profondément, trois fois et ouvrit les yeux. Gurji était assis, devant lui, à quelques mètres, sur une bordure de pierre, souriant. « Alors, Paul ? Bonne méditation ? »

Paul lui sourit, mais ne sut quoi lui répondre. Il se tourna vers Aryan, qui se leva et alla vers Gurji en lui ouvrant ses bras. Gurji se leva à son tour et les deux hommes se donnèrent une brève accolade en se tapotant les omoplates. Paul se mit debout et s'éveilla… « D'accord ! C'est ça ! Il n'y a pas de hasard ! Hein ? Aryan ! Gurji ! C'est un "coup monté" ! dit-il en français et il se mit à rire. Les deux Indiens allèrent vers lui, en riant, eux aussi, de leur stratagème et lui tapotèrent les bras, les épaules. On le secoua, gentiment, en riant et Paul rit avec eux, heureux.

Gurji lui expliqua qu'il connaissait Aryan depuis longtemps et, voyant que Paul cherchait à apprendre la méditation, à l'occasion de leur passage à Jaipur, où vivait le vieux professeur de philosophie et grand méditant, il songea que ce serait une occasion pour Paul d'être initié. « Mais l'idée d'une rencontre "par hasard" est de moi, intervint Aryan. J'espère que tu ne m'en voudras pas ! »

En souriant, Paul posa sa main sur l'épaule de son maître de méditation. « Merci, Aryan, ce fut une très belle initiation pour moi. Une très belle expérience. Je sens que je vais suivre ce chemin : la méditation. Mais pourquoi cette rencontre faussement "par hasard" ?

– Une initiation c'est sérieux, répondit Aryan. Le gourou est responsable de son élève. Cela n'aurait peut-être pas marché aussi bien pour toi si Gurji nous avait présentés : « Bonjour, voici le docteur Aryan Kumar Singh, professeur de philosophie et de méditation, tu vas pouvoir apprendre la méditation avec lui. » Je pense que les choses n'auraient pas été aussi bien pour toi. Une initiation doit toujours être une surprise. Qu'est-ce que tu en penses ?

Paul réfléchit un instant. Les trois hommes commencèrent à quitter le jardin d'Éden, l'arbre de l'éveil, affolant quelques macaques au passage. « J'ai eu quelques pensées, bien sûr, durant ma méditation…

– C'est normal.

– Et c'est vrai, que j'avais… Comment dire… Un sens du ridicule… Et j'ai bien peur que j'aurais trouvé "ridicule" d'être initié ainsi par un ami de Gurji. Dans mon fantasme, je voyais un vieil Indien, mais pas comme toi !

– Un genre d'ascète, hein ? »

Paul acquiesça. « Les Occidentaux sont comme ça. La figure du gourou doit être un vieux barbu, tout maigre, habillé de haillons et assis au fond d'une grotte, je me trompe ?

– Pas du tout, c'est exactement ça, fit Paul en rigolant.

– Donc, tu vois, ce semblant de rencontre "par hasard" t'a permis de dépasser ce cliché du gourou indien typique. Et j'ai pu être ton gourou. J'étais suffisamment "mystérieux" pour ton ego, pour qu'il te fiche la paix et se laisse embobiner par l'initiation.

– C'est la coutume, en Inde, de remercier le gourou avec un petit cadeau, coupa Gurji. Je propose qu'on invite Aryan au restaurant. Si vous êtes d'accord. » Paul et Aryan sourirent à cette idée. « Nous allons donner à manger au gourou… tout maigre ! sortit Paul, qui éclata de rire, en contrepoint des rondeurs et du léger embonpoint du vieil homme. Les deux Indiens accompagnèrent Paul dans son rire, heureux de mêler la facétie à la méditation.

Soudain, Paul s'arrêta, se retourna et revint vers le jardin précipitamment, laissant les deux Indiens poursuivre leur chemin. Ils s'étaient mis à parler joyeusement dans leur hindi local. Paul s'était dit qu'il devait immortaliser cet instant, cet endroit, le lieu de sa première méditation et, debout sur un muret, il photographia l'arbre de son éveil. Il aurait aimé qu'on le photographie, assis en tailleur, en train de méditer sous l'arbre. Mais Aryan et Gurji étaient déjà loin et le vieil Indien lui aurait certainement parlé de l'ego qui veut tout capturer et récupérer à son profit et l'instant présent et ainsi de suite… Et Gurji lui aurait ressorti le couplet du « c'est comme c'est », en riant, moqueur. Il renonça, son ego renonça, avec regret, à cette image. D'un pas rapide, il rattrapa les deux hommes, mais les laissa devant lui. Il voulait préserver encore leur belle complicité et avait, lui-même, envie d'être seul.

La méditation, toute brève qu'elle fut, lui avait fait du bien. Rire lui avait fait du bien. Il avait oublié… bien des choses. Il sentait de plus en plus qu'il avait « tourné la page », intérieurement. Ce voyage, « pèlerinage », en Inde, avait été, finalement, une très bonne idée. Pour la première fois, il ressentit une nostalgie pour la France, la Dordogne et ne craignait plus de revenir habiter sa maison. Retrouver sa sœur, ses parents… Était-il sorti de son désir de mise à l'écart ? Il ne savait pas encore répondre à une telle question. Car le noyau douloureux persistait en lui. Ce n'est pas en trois-quatre jours de pèlerinage indien qu'un miracle allait se produire et qu'il serait à jamais libéré de cette souffrance. Il lui en faudrait des méditations ! Il le savait…

Et puis, cette initiation, était-elle vraiment le bout de son voyage ? « Non, se dit-il, elle n'est qu'une étape, un instrument pour avancer sur le chemin de ma destinée. Le jeu n'était pas encore fini. »

Ils montèrent dans le Toyota et, passant par le centre-ville d'Amber, Gurji contourna le fort par le nord, pour grimper ensuite vers sa face ouest. Là, un parking leur était réservé, celui des clients d'un restaurant, qui ne devait rien au hasard, car Gurji y avait réservé leur table. Son nom était étrange, le « 1135 AD ». C'était visiblement une date, ce qu'Aryan confirma à Paul : « C'est l'année de la fondation du clan Rajput Kachwaha, précisa-t-il.

– Le clan des traîtres, ajouta Paul, avec un petit sourire, un peu pour étaler son savoir.

– La traîtrise se dilue dans l'histoire, répliqua le professeur en lui pinçant gentiment le bras. »

La façade du restaurant paraissait austère et par endroits dégradée. Des colonnes feintes, peintes en blanc, semblaient soutenir des arcades en demi-cercle, polylobées, dont les intérieurs étaient peints à la dorure. Au-dessus, des armoiries, en bas-relief, sculptées dans le marbre, qui faisaient très occidental, avec un écu gravé « 1135 AD », entouré d'un lion à gauche et d'un cheval à droite, tous deux cabrés. Au-dessous, un ruban plissé portant le nom de la ville d'Amber et, au-dessus, un soleil personnifié, entouré de feuillages.

Protégeant les ouvertures du restaurant, un avant toit et encore au-dessus des jaali, dont la peinture jaune pâle était tachée des coulures noirâtres des lichens, ce qui était aussi le cas de tous les murs alentour. Au rez-de-chaussée, toutes les arcades avaient été obturées par une baie vitrée, sauf celle du centre, qui comportait une drôle de porte rustique à petits carreaux, à deux battants, dont le haut épousait les neuf lobes de l'arcade. De chaque côté de la porte, deux sculptures d'éléphants stylisés, en marbre blanc, qui arrivaient à la hanche des visiteurs et semblaient là pour leur faire honneur. De part et d'autre des éléphants, deux grands candélabres étaient posés sur le trottoir, pour illuminer l'entrée, en soirée, de leurs petites bougies électriques. Mais, une fois à l'intérieur, ce fut une autre histoire !

« Wouah ! » murmura Paul, transporté. L'intérieur était véritablement royal ! Gurji et Aryan, qui connaissaient évidemment ce restaurant, souriaient, amusés de l'étonnement de Paul. Impressionner un Occidental, qui plus est un Français, les ravissait. De fait, le 1135 AD n'était pas un restaurant dans lequel on s'assoit immédiatement à sa table. Un maître d'hôtel, en costume sombre, coupe indienne, avec col droit garni d'un liseré d'or, la tête enturbannée d'orange, invita aimablement les trois hommes à le suivre pour une visite guidée.

Le restaurant, de part et d'autre d'une grande cour intérieure, était subdivisé en plusieurs salles à manger, chacune avec son nom, son inspiration, sa personnalité et ses splendeurs. En entrant, c'était le *Survana Mahal*, le restaurant principal, où des groupes de touristes avaient déjà pris place. À l'arrière de cette salle, une autre plus petite et feutrée, le « *Diwan-E-Kahs* », le restaurant d'affaires. Puis, ils traversèrent la cour intérieure, dont les jaali, à l'est, donnaient sur la *Jaleb Chowk*, la grande place d'apparat du fort. Cette cour, appelée *Sahi Aangan*, faisait aussi office de restaurant en soirée, lorsque les ardeurs du soleil avaient pris leur congé. De l'autre côté de cette cour, le *Sheesh Mahal* les attendait, le restaurant privé, en quelque sorte. Chaque salle, marquée par une couleur particulière, ici les rouges, là les orangés, encore là les blancs crème, était une véritable débauche de luxe. Les colonnes doubles, peintes en blanc ou en dorure, supportaient des arcades, dont les décors, frises géométriques ou florales, n'avaient rien à envier aux somptueux palais que Paul avait visités jusque-là.

Le fait que les salles du restaurant s'appellent « *Mahal* », palais, n'était pas du tout usurpé. Il en était de même de leurs plafonds, magnifiquement décorés de

frises multiples, d'une infinie complexité, entrecroisées jusqu'au centre, d'où pendaient des lustres de cristal étincelants. Le mobilier était à l'avenant, chaque fauteuil ou chaise, était un trône royal, dont l'assise et le dossier étaient recouverts de velours diversement rouge, gris bleu ou d'un mauve très pâle, les encadrements de bois travaillé, étaient tous peints à la dorure. Les sols, de marbre blanc, étaient couverts de somptueux tapis.

Les trois hommes s'installèrent donc dans la salle du fond, à l'écart, le *Sheesh Mahal*, dans les tons crémeux rehaussés de dorures. Un serveur vint leur distribuer les cartes. « Gurdji, fit Paul, en se penchant vers son guide. Aujourd'hui c'est moi qui régale, d'accord ?

– Tu es sûr ?

– Mais bien sûr ! J'ai mes deux gourous à remercier, reprit-il en anglais. Vous êtes mes invités. Prenez tout ce que vous voulez. Ce repas doit être royal, à l'image de ce lieu. »

On scruta la carte, qui était belle. Sur la couverture, sous les armoiries incrustées à la dorure, un genre de devise : « Mythes. Légendes. Délicatesses. », dont le dernier terme parut étrange à Paul. Mais il passa sur cette idée et demanda ce qu'était un « *shorba* ». On lui expliqua qu'il s'agissait d'une soupe. Paul en fut ravi et se dit qu'il allait commander d'abord une soupe. Il choisit un bouillon de tomate léger, le « *Tamatar Dhaniya Shorba* », trempé à l'ail et aromatisé avec des feuilles de coriandre fraîches, servi avec un petit *naan* à l'ail. Puis, il se dit qu'il allait poursuivre avec une entrée intitulée « *Murgh Kadak Kebab* », des brochettes de poulet, avec une farce au fromage et aux herbes indiennes, revêtues d'une pâte croquante, le tout frit. En principal, il opta pour une spécialité appelée « *Maans Ka Soweta* » consistant en une préparation d'agneau, avec du millet et des poivrons verts, accompagnée d'un riz Basmati parfumé au jasmin.

Les Indiens firent leurs emplettes culinaires de leur côté, avec beaucoup d'excitation et d'échanges en hindi auxquels, évidemment, Paul ne comprit goutte. Lorsque le serveur revint, dix minutes plus tard, chacun était prêt pour la commande. Il leur fut dit de prévoir le dessert dès à présent, afin de ne pas perdre de temps. Paul déclina l'offre. Il n'était pas très amateur de dessert, en France et encore moins en Inde. Il préférait simplement siroter un thé pour conclure un repas. Les Indiens l'imitèrent, sans doute par politesse. Par contre, il insista pour offrir une bouteille de vin, même si elle s'avéra horriblement onéreuse.

Comme le service était lent, ils eurent tout leur temps pour bavarder, de l'Inde, des voyages, des impressions de Paul, de son expérience en solitaire et puis de spiritualité et de méditation. « Alors, comment vous êtes-vous rencontrés tous les deux ? demanda Paul aux deux Indiens.

– Le professeur Aryan Kumar Singh a été mon professeur à l'université, expliqua Gurji.

– Oui, c’est vrai, il y a longtemps. Gurji était dans mon cours de philosophie et il a aussi appris un peu la méditation. Je ne sais pas si tu poursuis une pratique de méditation Gurji ?

– De temps en temps. En fait, j’ai un peu arrêté. Je suis emporté par le monde des affaires ! Les touristes, la route, les hôtels, ce n’est pas une vie très favorable à la méditation.

– Tu vois Paul, Gurji est dans l’erreur, reprit le vieux philosophe. La méditation est partout et tout le temps. Méditer c’est être conscient du moment présent. On peut le faire maintenant, tout de suite, tout le temps ! Il n’y a pas de “moments” ou de “contextes” qui seraient “favorables” et d’autres qui empêcheraient la méditation. Si tu m’écoutes vraiment parler, comme tu sembles le faire en ce moment, alors tu es dans la méditation. Si tu penses à ta prochaine réplique pendant que je parle, que tu ne m’écoutes pas vraiment, alors il n’y a pas de méditation. La méditation ne se réduit pas à rester assis, immobile, les yeux fermés. Ce n’est qu’un aspect de la méditation. La méditation est partout et tout le temps. Gurji ne semble pas avoir compris cela.

– Oui, tu as raison Aryan. J’en suis resté à une vision très… scolaire de la méditation. Il faudra que je m’y remette sans doute, un jour. »

Paul réfléchit un instant. Cette forme de « dilution » de la méditation dans la vie quotidienne était tout à fait nouvelle pour lui. Cela le ramena à ce que lui avait dit Gurji à propos de l’universalité du gourou. « La méditation universelle, reprit Paul en s’adressant à Aryan, cela me fait penser à ce que m’avait dit Gurji à propos du gourou universel, que tout est gourou. Tu te souviens Gurji : les temples abîmés c’est gourou, les femmes qui se baignent c’est gourou, la mort de ma femme et de ma fille c’est gourou…

– Oui, je me souviens j’ai dit ça.

– Cela a-t-il un lien avec le fait que la méditation est partout et tout le temps ?

– Tu as totalement raison Paul ! Et Gurji aussi ! Vous êtes tous les deux sur le bon chemin. C’est vrai que toutes les leçons de la vie, même les plus douloureuses sont nos gourous et que cela s’accorde avec le fait que la méditation est “universelle” comme tu dis Paul. Tu perds ta femme et ta fille, c’est gourou, mais c’est aussi l’occasion de t’asseoir ou de marcher et de méditer sur cet événement, sur ce “phénomène” et de l’examiner sous tous ses aspects et d’examiner aussi les émotions qui l’accompagnent.

– Je crois bien que c’est ce que j’ai fait. Le premier soir, après l’accident, je ne pouvais pas dormir, alors je suis sorti et j’ai marché et j’ai médité, je crois, sans le savoir. J’ai pris la décision de quitter le commerce des hommes, de ne plus m’attacher aux autres, mais… Je crois que cette nuit-là, je semais aussi la graine qui allait m’amener en Inde et à vous rencontrer tous les deux. Il n’y a pas de “hasard”, Aryan ! Et les yeux de Paul brillaient de plaisir devant cette évidence soudaine, qu’il n’avait jamais perçue avec autant d’acuité qu’à cet instant. »

Aryan étendit son bras sur la table pour tapoter la main de Paul. Le vieil homme semblait visiblement touché par la puissance de cette convergence. Lui aussi avait les yeux brillants, car il comprenait toute la portée profonde,

karmique, de cette rencontre que Gurji avait favorisée. « C'est très beau, c'est très beau. Je vois quelque chose de très beau, c'est magnifique ! Je ne sais pas quoi dire d'autre. Notre rencontre est… Comment dire cela… Comme sur une ligne dans l'univers. Deux lignes qui se rejoignent. C'est puissant ! »

Paul prit la main du vieux professeur entre les siennes, un instant. « On doit dire aussi merci à Gurji. Je crois qu'il est la troisième ligne. Trois lignes de destin qui se rejoignent dans l'univers. Vous vous êtes rencontrés à l'université, toi le professeur, lui l'étudiant. Puis, j'ai rencontré Gurji sur internet, pour faire un voyage "seul en Inde". Puis, aujourd'hui, nous voici tous les trois. Et il n'y a pas de hasard ! C'est dingue ! » Et tous les trois rirent de cette noble coïncidence. De ce mélange de volonté et de représentation. De cette inscription dans les forces de la destinée et de cette signification profonde que l'on pouvait y discerner.

« Je voudrais savoir, reprit Paul en s'adressant à Aryan, j'en reviens à cet aspect de la méditation universelle : la méditation assise. Pour pouvoir continuer à pratiquer cette méditation, est-ce que je fais comme aujourd'hui : je me concentre sur la respiration, dans le ventre ?

– "Concentration" ? Non, répondit sérieusement le vieux professeur. Pas de concentration, pas d'effort, simplement laisser-aller l'attention sur la respiration et c'est tout.

– Pourquoi pas d'effort de concentration ?

– L'effort ne fait pas partie de la méditation. C'est tout. La méditation est le non-effort. Connais-tu la notion d'ego, Paul ?

– Le moi ? Le soi ?

– Oui. Dans les enseignements on décrit l'ego comme un "singe" qui habite en nous. C'est une métaphore pour désigner la partie la plus superficielle, matérialiste et "égocentrique" de nos personnalités. Ce singe saute toujours partout, il est très énervé, facilement fasciné par tout un tas de choses. Il est constamment traversé par des émotions colorées et il est constamment poussé par ses désirs. Voilà ce qu'est l'ego. Or, au début de la pratique de la méditation, c'est l'ego qui médite, c'est lui qui veut se "concentrer", faire des "efforts", bien faire et obtenir des bénéfices de la méditation : être plus détendu, plus intelligent, plus créatif, plus ceci ou moins cela. L'ego c'est aussi lui qui recherche un gourou, un "vrai", un "bon" gourou, un gourou exotique et célèbre, de préférence… Bon, j'arrête là, je suis en train de jouer au professeur !

– Non, c'est OK, c'est très intéressant. Continuez professeur Aryan ! »

Gurji intervint alors : « Aryan, le voyage de Paul, son pèlerinage, est-ce une manifestation de son ego ?

– Oui, non… Les choses ne sont jamais tranchées. Il y a toujours une part simiesque et une part d'authenticité. Mais je pense que le pèlerinage de Paul est très authentique. Je sens en toi, Paul, une… une quête intérieure et l'Inde n'est que le canevas qui accompagne cette quête. Est-ce que je me trompe ?

– Non, c'est tout à fait vrai, merci, Aryan, pour cette analyse.

– Paul n'est pas un touriste comme les autres, fit Gurji.

– Tout à l'heure, dans le fort, Aryan, tu soulignais ce paradoxe : j'ai envie de rester à l'écart, mais en même temps je sens que je dois aller vers les autres. Je sens que je dois apporter quelque chose aux autres, mais en même temps je renonce – pour le moment – à enseigner aux enfants. Qu'est-ce que je dois comprendre de ces contradictions en moi ? Est-ce encore une manifestation de mon ego ? Faut-il tuer l'ego en soi ? »

Aryan se mit à rire. « Concentration, effort, tuer les pensées, faire le vide, tuer l'ego, l'ego comme un ennemi, tout cela sont des manifestations de l'ego lui-même ! Cela peut paraître paradoxal, mais c'est ainsi : c'est l'ego qui prétend vouloir "tuer l'ego" et on n'en sort pas.

– Alors, où est la solution ?

– Arrêter la lutte, arrêter le combat : le combat contre les pensées, le combat contre l'ego. La méditation est un lâcher-prise, un non-combat. Le "c'est comme c'est" s'applique aussi bien à l'ego. L'ego n'est pas un ennemi, ce n'est pas le "méchant" qu'il faut dominer ou anéantir. L'ego, c'est nous-mêmes, c'est toi, c'est moi, il suffit de le laisser aller et il se dissoudra de lui-même. »

Paul parut songeur… Ce qui inquiéta Gurji, qui le questionna en français : « Ça va pour toi, la méditation ? Ça peut t'aider tu crois ?

– Je ne sais pas encore si cela peut m'aider, reprit Paul en anglais. Si la méditation peut m'aider. Quand j'ai perdu mes… amours – cette fois il put dire le mot –, je me suis posé la question de la perte des êtres que l'on aime, qui nous font exister et, avec cette perte, je me suis posé la question de… la pertinence des liens d'amour. L'amour n'est-il pas une illusion, finalement ? Que la perte soit la personne qui meurt ou, moins dramatiquement, mais sans doute tout aussi douloureusement, la personne qui nous quitte ?

– Tu as raison, Paul, fit Aryan. L'amour, un certain amour, est illusion. L'illusion… – et j'en reviens à l'ego –, l'illusion c'est l'amour selon l'ego. Mais, vois-tu Paul, il existe une autre sorte d'amour, qui n'est pas basée sur les liens égotiques et qui est le véritable amour.

– Comment peut-on atteindre ce "véritable" amour alors ?

– C'est là qu'on en revient à la voie de la spiritualité et de la méditation – on peut aussi songer à la religion. Sur le sentier de la méditation, on peut rencontrer ce "véritable" amour, un amour universel, absolu, qui n'est pas accroché à un être ou à des êtres particuliers. Cet amour n'est plus à la merci de la perte, car il est… il est une expression de liberté, d'ouverture. C'est un sentiment profond, indépendant des contingences sociales, familiales, relationnelles, humaines. Je ne sais pas si je peux me faire comprendre. Ce n'est pas facile à expliquer comme tout ce qui touche à la spiritualité avancée, profonde, à l'éveil.

– Pour moi, c'est difficile à comprendre, ce véritable amour. J'ai une femme et deux enfants. Je crois que s'ils mouraient je serais un peu comme Paul. Peut-être que j'irais même faire un pèlerinage en France. »

Paul sourit, percevant l'impertinent trait d'humour de Gurji. « Mais tu as raison, Gurji, dans le fond, changer de pays, de culture, faire de nouvelles

rencontres, c'est aussi une façon de travailler le deuil, la perte. Mais, pour en revenir à la question de l'amour "véritable", authentique, je crois… Je pense que dans ma volonté de fuir les autres, mais tout en voulant, paradoxalement, apporter quelque chose à l'humanité, il y a quelque chose de l'ordre de la recherche de cet amour qui serait véritablement… au-delà de l'ego ! Mais c'est encore très embryonnaire, comme conception. Je cherche… » Et Paul replongea dans ses pensées.

Au bout de quelques instants, le vieux professeur reprit doucement : « Paul, laisse-moi te raconter l'histoire de Marpa. Marpa était un grand maître du bouddhisme tibétain. Ce n'était pas un moine, mais un homme très instruit et cultivé, très intelligent et d'une grande sagesse. Dans sa jeunesse, il était allé jusqu'en Inde pour récolter les enseignements bouddhistes les plus avancés. Il tenait une ferme, avait des serviteurs et des ouvriers, il était marié et avait un fils unique. Et, en tant que pratiquant de la méditation et enseignant bouddhiste, il avait aussi de nombreux disciples, dont Milarepa, un ascète célèbre du bouddhisme tibétain.

Or, un jour, Marpa perdit son fils unique. Et Marpa, comme père, fut très affecté par cette perte. Et les disciples virent ce tourment, cette souffrance chez leur maître. Et, comme cette affectation se poursuivait depuis plusieurs jours, les disciples furent de plus en plus intrigués par cette réaction de deuil, qui était en contradiction avec les enseignements du type "amour illusion", "attachement de l'ego" et ainsi de suite.

Aussi, l'un des disciples osa finalement aller trouver Marpa pour l'interroger : « Maître, nous voyons bien que vous êtes très affecté par la mort de votre fils. Mais ne nous avez-vous pas enseigné que la mort est une illusion ? » Sur ce, Marpa leur répondit : « Bien sûr que la mort est une illusion. Les enseignements ont raison. Mais la mort de mon fils, voyez-vous, c'est une énorme illusion ! »

Cette histoire de Marpa résonna profondément en Paul et il en fut très touché. Il avait envie de rire et de pleurer en même temps. Une « énorme illusion » ! Et ce deuil que même un grand gourou trouvait difficile à affronter. Paul se sentit soudain pleinement dans la communauté des hommes, avec ce grand maître Marpa et tous ceux qui ont perdu un proche, un parent, un ami, un enfant… Il était l'un d'eux et cela était à la fois souffrance et à la fois… beauté, car d'une haute signification spirituelle et symbolique. Ces pertes disaient quelque chose de profond et il commençait à en discerner les contours, en tant qu'enseignements de vie. Gurji et Aryan avaient raison : le « gourou » était partout et en toutes circonstances. Paul ne put retenir ses larmes, qu'il cacha, gêné, en plaquant ses deux mains sur son visage. Il lui était revenu à l'esprit, à cet instant, un autre être qui avait tout perdu. « Désolé, fit Aryan, inquiet.

– Non. C'est moi qui suis désolé. Vous voyez, les émotions sont encore là. Mais, tu sais Aryan, ce ne sont pas tant des larmes de tristesse que… C'est déjà autre chose. Je ne me sens plus vraiment triste. Je pleure… Pas de joie, non. C'est une émotion de partage, d'empathie. Empathie pour Marpa. Je ressens ce que ce père a dû ressentir. Ce n'est plus uniquement moi. J'ai ressenti cela à Delhi… Tu

te souviens Gurji, au temple de Swaminarayan, c'est ça ? Ce petit garçon qui a perdu ses deux parents et se retrouve tout seul à voyager par les routes de l'Inde. Là aussi, cela m'avait profondément touché. Cela ressemble beaucoup à mon pèlerinage en Inde. Je ne suis pas tout seul, j'ai Gurji avec moi, mais, dans le fond, je suis seul, tout de même. Tout le monde est seul… » Paul essuya son visage avec une serviette en papier et se détourna pour se moucher : « Excusez-moi… »

– Tu as raison, Paul, tout le monde est seul, finalement, murmura Aryan. L'illusion c'est de croire que l'on est ensemble. »

Un peu de temps passa. Ils en étaient arrivés au thé final. Ils allaient devoir se séparer du vieux professeur de philosophie. « *Vipassana*, dit Paul, comme une conclusion, "c'est comme c'est".

– « *Vipassana* » n'est pas exactement "c'est comme c'est". "C'est comme c'est" c'est "*Tathata*". *Vipassana* est l'action mentale qui voit "c'est comme c'est", *Tathata*. "C'est comme c'est" est l'objet de cette action mentale. *Tathata* est un très important concept pour toi, Paul. En te reconnaissant comme faisant partie de la grande communauté humaine, tu reconnais le *Tathata* : la perte des êtres que l'on aime est ainsi, c'est ainsi ! C'est *Tathata* ! »

Mais Paul n'écoutait déjà plus. Il savait qu'il allait devoir naviguer seul sur l'océan de son destin et il était en train de regarder l'écran de son smartphone, cherchant « *Tathata* », interrogeant Google et Wikipedia et il se mit à rire, comme un enfant rit de ses découvertes : « *Wow! It's beautiful!* s'exclama-t-il. J'ai trouvé de magnifiques mots pour traduire "*Tathata*". Alors, en français, on a "ainsité", "telléité" et même, dérivé directement du latin, mon préféré "quiddité" et… en anglais : "*thusness*", "*suchness*" et "*thatness*" !

– "C'est comme c'est", intervint Gurji en français. Nous devons faire trois cent cinquante kilomètres jusqu'à Bikaner cet après-midi "*thatness*" ! »

Les trois hommes se levèrent. Paul régla la note et ils sortirent du restaurant. On ramena Aryan à sa voiture et on échangea accolades, regards brillants d'amitié, numéros de mobiles et adresses email. Paul posa ses ultimes questions et Aryan délivra ses derniers conseils du maître : « Médite deux fois par jour, vingt minutes matin et soir. Si tu ne peux pas deux fois, alors une fois, de préférence le matin, c'est la meilleure méditation. Parfois le soir c'est plus difficile… Si tu te réveilles la nuit, fais la méditation aussi. » On se promit de ne point se perdre de vue, de se contacter, de s'écrire. On fit tout ce que l'on fait pour négocier le virage de cette mini-perte qu'est la séparation. Ce que Paul avait fait tous les jours en embrassant, chaque matin, Lisa et Léa… Jusqu'à l'ultime fois…

***

Après le passage des troupeaux, l'eau turbide de la rivière finit toujours par retrouver sa limpidité. Les âmes fortes se rient du destin et se dressent, trempées, comme un phare après la tempête. Allongé sur le canapé du salon, sur le dos, le regard perdu parmi les nœuds du plafond lambrissé, Paul se dit à

nouveau qu'il n'allait certainement pas s'effondrer et encore moins se complaire dans son malheur. La nuit, avec sa promenade méditative, semblait avoir apporté du baume à son cœur et des ailes à son âme. Il se prit encore à rêver d'avenir, ressassant les conséquences positives de ses douloureuses pertes. Qu'allait-il faire ? Le monde moderne et le système assurantiel venaient conforter la maxime : « À quelque chose malheur est bon ». Il allait mettre en œuvre ses résolutions de la nuit. « La nuit porte conseil », se dit-il encore, pour renchérir dans les dictons. Une autre parole de sagesse pour placer son esprit sur les rails du bon sens. Il sentait commencer à poindre son envie d'action. Son action allait être un hommage aux disparues. « Elles auraient voulu qu'il réagisse ainsi, qu'il ne se laisse pas abattre, qu'il continue à vivre et à briller… pour elles ! », se confirma-t-il à lui-même.

Pourtant, malgré les pensées apaisantes et encourageantes qu'il tâchait d'entretenir, l'aiguillon brûlant de l'évidence ne tarda pas à le tarauder : il allait se lever et elles ne seraient pas là. Elles étaient, leurs corps étaient encore à l'hôpital. Il se dit avec force qu'il fallait que les obsèques aient lieu, rapidement, car cet entre-deux, ces corps quelque part, qui attendaient, leur donnait une chimérique existence. Sa Lisa, et sa Léa lui semblaient exister, sans exister. Il ne pourrait pas s'en détacher tant que ces corps ne disparaîtraient pas.

Le jour s'était levé, empli d'amertume. Péniblement, il se retourna et s'assit au bord du canapé, encore enveloppé du drap de bain. Paul regardait à présent les reflets mouvants de l'eau de la piscine au plafond. Puis, les baies vitrées et, au-delà, sous le soleil déjà haut, sa sœur qui marchait lentement au bord du bassin, tirant l'épuisette pour récupérer les noyés de la nuit. Elle ne pouvait pas le voir au travers de la baie vitrée, lui pouvait la voir. Elle était vêtue d'un short et d'un chemisier blanc, échancré. Sa petite sœur était devenue une belle jeune femme et la maternité n'avait fait qu'épanouir davantage son corps athlétique.

C'est sans doute le concept de « petite sœur » qui renvoya son esprit vers une pensée pour Léa, sa petite fille chérie, et la question révoltante de l'ordre des disparitions. Paul avait imaginé disparaître lui, en premier. Ou bien Lisa, mais jamais Léa ! Les représentations de la mort et de l'enfance s'accordaient si mal. Pourtant, quelqu'un, quelque chose, avait décidé que cette incongruité aurait lieu, son enfant partirait… avant lui ! La tristesse et la révolte semblèrent vouloir refaire surface, un instant. Il venait de subir un choc, un tremblement de terre émotionnel, dont il ressentait encore les répliques. La nuit et le sommeil avaient apporté leur sédation, mais une barre dans le front, un pincement dans la poitrine, une boule dans la gorge, attestaient de ce que tout n'était pas encore dépassé. Comment cela aurait-il pu l'être ? Il lui restait tant de démarches à accomplir qui, à chaque étape, le replaceraient face à cette horreur de la perte. Et prévenir les assureurs n'était pas la pire. Il songeait aux obsèques, à la crémation, aux parents, aux amis, à tous ces gens qu'il faudrait affronter et cela le terrifiait ! Il aurait tant souhaité que les choses se passent rapidement, en catimini, en quelque sorte. Mais socialement parlant, cela n'était pas possible. La mort est le dernier acte social et on n'y coupe pas. Un sentiment de révolte le mit

debout et il avança de quelques pas vers la baie vitrée. Mais il n'alla pas plus loin. Son esprit n'osait pas encore reprendre contact avec l'autre, cet étranger à soi, sa sœur.

Les pensées et résolutions de la nuit refirent surface. Il voyait clairement la justice de cette compensation financière que les assurances allaient lui apporter. Il se sentait détruit de l'intérieur. Il pouvait très bien considérer qu'il n'avait plus d'avenir en ce monde. Que valait à présent la vie, sans sa Lisa, sans sa Léa ? Mais la perspective d'un capital lui ouvrait d'autres possibles. C'était là tout son intérêt pour le survivant, se dit-il à nouveau. Il allait, il devait, appeler l'institut, pour régler la question de son absence. Il allait prendre quelques jours de congé, puis, lorsque toutes les formalités seraient réglées, il négocierait un congé sabbatique, une mise en indisponibilité d'au moins un an. Et puis… Au-delà, il verrait bien ce qu'il ferait : arrêter de travailler… quelques années ? Se consacrer à autre chose ? Faire quelque chose de bien, pour lui, en souvenir de ses chères disparues et qui leur rendrait hommage, d'une certaine façon.

À côté de ces projets, se suicider – anesthésie générale garantie, pour l'éternité –, lui paraissait un acte éminemment négatif et égoïste. Le suicidaire oublie trop complaisamment qu'un tas de gens tiennent à lui. Paul se dit aussi qu'il allait rapidement contacter un avocat. Et la gendarmerie, se souvint-il, soudain. Il ne voulait – ne pouvait – pas se charger lui-même des démarches, des négociations, avec les assureurs. Quelqu'un devait se battre à sa place, en son nom, de façon à ce qu'il soit protégé des réminiscences, de façon à ce qu'il puisse commencer à mettre à distance le souvenir de cette tragique journée, mais aussi qu'il ne souille pas les souvenirs plus anciens, du bonheur avec Lisa et Léa, de ces considérations financières, de ces transactions entre parties adverses. Non. Que quelqu'un, un professionnel, expérimenté, froid et efficace, s'en charge à sa place, cela lui paraissait la meilleure des solutions. Il appellerait un avocat.

Lorsque Muriel le vit, en survêtement, la main en visière au front, grimaçant un sourire dans la lumière éblouissante d'un soleil matinal en train de batailler avec les brumes des vallons, elle se sentit rassurée, son frère avait visiblement franchi un cap durant la nuit. « Ouah ! fit-elle en lui souriant, amusée.

– Ouais, comme tu dis. Terminé ! Fini la nuit dans les miasmes fantomatiques ! Du grand air, de la lumière et des odeurs fraîches ! Fendre les flots sans se retourner.

– Tout un programme ! Comme tu vois, j'ai passé l'épuisette dans la piscine. Il faudra me montrer comment tu lances le robot aspirateur, au fond.

– OK, c'est facile, tu vas voir. »

Jess alla vers lui en boitillant pour lui faire la fête. « Ça va Jessie, à ce que je vois. » Il se pencha vers la chienne pour la caresser. Puis, Paul montra à sa sœur comment brancher le robot et le démarrer. Ils retournèrent ensuite sur la terrasse où ils s'installèrent devant la petite table de jardin que Muriel avait rapidement apprêtée pour le petit déjeuner. « Tu es debout depuis longtemps ? reprit Paul.

– Un bon moment. L'appel du printemps, du soleil, de la piscine. Je t'ai vu sur le canapé. Tu dormais bien, je n'allais pas te réveiller.

– Tu as bien fait. Dormir m'a fait du bien. J'ai peu dormi, mais bien dormi. Je me sens un peu mieux ce matin. Mais… malgré mes résolutions, "intellections", précisa-t-il en souriant timidement, de la nuit, je ressens comme… Une fragilité intérieure.

– C'est normal, Paul. Tu en as pour quelque temps à… Pour… Pour dépasser tout ça. Enfin… Je n'ai pas envie de te sortir les clichés de circonstance… Je ne savais plus avec quoi tu commences ta journée. J'ai sorti du frigo et de la cuisine tout ce qui me paraissait pouvoir faire office de breakfast. J'espère que… Paul leva la main pour la couper, souriant.

– Ça ira, Muriel, c'est parfait. Excellente improvisation. En plus, ça tombe bien, j'ai très envie de sortir… Comment dire ? Des sentiers battus, des habitudes. J'ai envie de changer de vie !

– Que vas-tu faire alors ?

– Je vais déjà prendre quelques jours de congé. Puis, je vais sûrement me prendre une année sabbatique, au moins. J'ai envie de me consacrer à autre chose qu'à mon travail habituel. Ne me demande pas encore quoi. Je n'en sais rien. Tout l'intérêt est là, d'ailleurs : je vais découvrir au fur et à mesure ce que je ferai de ce temps "d'indisponibilité", pour l'administration. En tout cas, je serai disponible pour moi, en premier lieu, et puis je verrai… Il faut que je téléphone aujourd'hui. Quelle heure est-il ? Je n'ai pas pris le téléphone.

– Il est bientôt neuf heures, fit Muriel en jetant un œil à sa montre-bracelet. » Comme Jess quémandait avec insistance, Muriel poursuivit : « Je n'ai rien donné encore à la petite, à part un bol d'eau. Je ne sais pas ce que tu lui donnes…

– Des croquettes. Des spéciales Golden Retriever ! Elles sont dans la réserve. Je te montrerai. Tu as bien fait de ne rien lui donner. Je ne veux pas d'un chien qui réclame à chaque repas et qui devient obèse. Et puis, la hiérarchie, c'est important chez les chiens : le maître d'abord, le chien en dernier.

– À vos ordres, maître ! » persifla gentiment Muriel, avec un clin d'œil.

Après un moment de silence, Paul reprit. « Désolé si tu me trouves un peu… désinvolte, ce matin.

– Non, rien, balaya sa sœur. Chacun vit la perte à sa façon et puis… Si tu la jouais sanglots longs ce ne serait pas mieux. D'ailleurs je m'imaginais à ta place, hier soir, comment je réagirais moi.

– Et alors ? Ça m'intéresse, fit Paul, sérieux.

– C'est sûr que l'idée d'en finir m'est venue. Je peux te dire ça comme ça ? »

Paul acquiesça d'un hochement de tête. Il avait la bouche pleine. « C'est la première réaction, poursuivit sa sœur, encouragée. Cela fait mal. Enfin, j'imagine, je suppose. Non, j'en suis certaine ! L'idée m'est déjà insupportable. Mais je sais que, à la fin, je ne passerai pas à l'acte. Le… le suicide… comment dire ? Ce n'est pas très digne, enfin, dans une telle situation. Avis personnel. Du jus d'orange ?

– Merci, je veux bien. Il lui tendit un grand verre. Tu trouves que je tourne la page trop vite ? Changer de vie !

– Plus on la tourne vite, moins on souffre. Ou c'est ce que l'on croie. C'est ça ?

– Peut-être… Pas tout à fait, non. Pour ma part je n'ai pas cette impression. Il y en a pour quelques jours avant les obsèques, l'acte final de la crémation des corps, le cimetière et toutes les démarches à faire, entre-temps et après, qui vont, à chaque fois, me renvoyer vers Lisa et Léa comme des rappels à l'ordre, des "*remember*". La page va donc se tourner… Lentement… Non, c'est… Une autre page, que je tourne ce matin. Que j'ai "décidé" de tourner, conclut-il avec un ton insistant. »

Le silence se fit entre eux et même Jess, couchée sous la table, avait fini par renoncer, tourner la page. Paul finit par reprendre. « C'est une page intérieure. Cela rejoint ce que tu viens d'exprimer : passer de la position suicidaire à une position… Moi je l'appellerai "optimiste" ou "positive" ou "proactive" ou quelque chose comme ça. Les adjectifs sont peut-être trop faibles ? Ou trop forts ?! Pas les bons adjectifs, sûrement.

« Une orientation positive de l'esprit vers la vie qui se poursuit. Être optimiste. Pour moi, ce n'est pas du sordide ou un manque de respect ou je ne sais quoi. C'est d'ailleurs indispensable, selon moi, pour pouvoir tourner la page socialement, dans la réalité. C'est aussi affronter la perte et toutes ses conséquences. C'est… Il n'y a pas que le suicide… Il y a aussi l'effondrement, la dépression, on ne peut même plus se suicider, car il n'y a plus d'énergie. Je sens ça, c'est un risque, car cela épuise, toute cette perte…

– Oui, je comprends, fit Muriel, soucieuse. En même temps, je ne suis pas à ta place. Cela reste assez théorique pour moi.

– Je sais, Muriel. Tu es confinée à l'empathie. Tu te heurtes au mur de la subjectivité. Tu ne peux que te mettre "à ma place", sans jamais y être, vraiment. C'est évident. Mais c'est ça pour moi, cet "optimisme", une protection contre l'effondrement, même si… Et la voix de Paul s'éteignit, il baissa la tête, accablé.

Sa sœur se leva pour aller vers lui, se pencher sur lui, le prendre par les épaules, le soutenir, embrasser son visage, pour caresser son cœur. Elle se sentait impuissante, elle aussi, à sa façon. Il lui serra le bras et la regarda dans les yeux. « Merci, Muriel ne t'en fais pas trop pour moi, ça va aller. Tu le sais. » Puis, il poursuivit : « Ma petite sœur, les jours qui viennent vont être les plus difficiles pour moi. Ce n'est pas seulement la perte de mes deux amours, c'est… À cause du social, de tout ce théâtre qu'il va me falloir jouer… Pour les autres ! Si ce n'était que moi, je voudrais être seul, me retrouver dans la nature, face aux éléments, dans une grotte, je ne sais pas où. Mais surtout pas avec les autres. Surtout ne pas donner une prestation au théâtre social. Pourtant, il faut bien que je le fasse. Il faut bien que socialement parlant la page soit tournée. Tandis que pour moi, la page va se tourner après. Comprends-tu ? »

Muriel le regardait avec intensité. Elle comprenait à présent.

Son frère reprit : « Dans les quatre ou cinq jours qui viennent, je vais tout mettre sous le boisseau. Mais c'est provisoire. Je mets tout ça de côté, mes

émotions et le reste, pour pouvoir faire ce qu'il y a à faire… Les obsèques, les assureurs… Non, l'avocat – c'est l'avocat qui s'en occupera –, les gendarmes, mon employeur, celui de Lisa, l'école de Léa et ainsi de suite ! Tu vois un peu comment le capitaine doit assurer sur son bateau qui est en train de couler ! Il doit rester à bord, debout, jusqu'à ce que tout le monde ait débarqué… »

Paul était en larmes. Muriel l'enlaça, le serrant contre sa poitrine et ils restèrent ainsi, silencieux, un moment, se berçant l'un l'autre en un lent mouvement de balancement. « Tu sais, reprit Paul, c'est un travail que je dois faire tout seul, comme un grand. Cela fait partie du deuil, aussi. »

« Je sais », lui souffla Muriel dans l'oreille. Elle lui fit des bises dans le cou. D'un même mouvement, Paul se leva du fauteuil et ils se séparèrent pour aller s'asseoir au bord de la piscine, trempant et balançant leurs pieds dans l'eau.

« Muriel, fit Paul en la regardant dans les yeux, tu dois savoir que pour moi la solution finale n'est pas une solution. "Rejoindre Lisa et Léa au ciel", ce n'est pas mon option. D'accord, sœurette ? Je te dis ça parce que c'est inexorablement ce à quoi on pense dans de telles circonstances. On le pense pour soi, on le pense en se mettant à la place de l'autre, on le pense en imaginant ce que ressent l'autre. Je n'ai pas beaucoup dormi cette nuit, ça, tu peux l'imaginer. J'ai réfléchi en marchant dans le parc, sous les étoiles. J'ai pensé que j'avais des choses, encore, à faire sur Terre. J'ai des gens qui m'aiment – toi la première – et j'ai envie de projets. Je ne sais pas encore lesquels, mais j'ai envie. Dans "envie", il y a "vie" : j'ai envie de vie ! C'est cela mon "optimisme" !

« Et puis, il y a autre chose… » L'idée lui était revenue, d'un coup. Sa sœur le regarda, intriguée. « C'est une expérience étrange que j'ai faite cette nuit. Je pense que c'est un effet de la douleur sur mon esprit. Je ne crois pas au spiritisme, à tous ces trucs, tu le sais… mais j'ai eu comme un… "contact", avec quelqu'un, un enfant. Tu vas penser que je deviens fou !

– Non, Paul, c'est normal d'avoir ce genre d'expérience dans de telles circonstances. Cet enfant, c'était Léa ?

– Je ne sais pas. C'est comme dans un rêve, un peu. Il y a quelque chose, mais on ne sait pas ce que c'est. Pourtant, c'est là. Tout au fond de moi, je voudrais me dire que c'est ma petite Léa. Mais tout au fond de moi, je pense que ce n'est pas Léa. J'ai pensé aussi que ça pouvait être "l'enfant en moi". Mais ce n'est qu'une hypothèse…

– Intuitivement, tu dirais c'est qui ?

– Intuitivement… Allez, je me laisse aller… Ce n'est pas moi, ce n'est pas Léa. C'est un… une enfant…

– C'est une fille alors ? Jeune ?

– Un peu comme Léa, mais pas Léa. Cette petite fille était en moi comme une présence étrangère. J'arrivais à clairement la distinguer, comme je te distingue de moi, toi, là, maintenant. Et elle souffrait comme moi je souffrais, à ce moment-là. Et cette souffrance, sans doute, faisait-elle comme un pont entre nous deux.

– Alors, comment cela s'est-il passé ?

– J'ai… J'ai aidé cette enfant. C'est comme si je lui avais transmis un message télépathique d'apaisement.

– Et… ça a marché ?

– Oui. Je crois bien. Ça s'est calmé au fond de moi. L'expérience a disparu, le contact a été rompu. Peut-être s'est-elle endormie, tout simplement.

– À quoi ressemblait-elle ?

– Aucune idée. Je ne l'ai pas vraiment vue. C'était un ressenti, une vague impression. Tu sais, comme dans les rêves, lorsqu'on perçoit quelque chose dans une sorte d'intuition. Un truc télépathique sans doute, bien que je ne crois pas à la télépathie. Enfin, je n'en sais rien ! »

Muriel regardait son frère avec amour et elle lui caressa la joue d'une main légère. Paul lui sourit en retour, détendu et il se mit à la chatouiller, gentiment, à la fois pour rompre avec elle, pour passer à autre chose et pour entendre son rire. Un rire qui leur fit du bien à tous les deux. Puis, ils se mirent debout et, main dans la main, ils laissèrent leurs pas les mener par les allées du parc. Ils ne parlèrent pas, car les mots finissent toujours par épuiser l'expérience. Alors, ils se laissèrent aller à leurs sensations, vivant l'instant présent pour ce qu'il est, dans une sorte de méditation spontanée.

SH2

Le trajet jusqu'à Bikaner leur prit un peu plus de quatre heures. Ils eurent tout le temps de discuter. Pour quitter Jaipur, Gurji prit d'abord l'*Amer Road* vers le sud, afin de contourner les Aravalli. Mais juste avant d'entrer dans le centre-ville, il bifurqua à droite, sur la *Jhotwara Road*, vers l'ouest. De là, il rejoignit la *State Highway 2* du Rajasthan, qui les conduirait directement à Bikaner. L'autoroute était à la mode indienne, ce qui signifiait qu'elle était ouverte à tous les véhicules, y compris les plus lents, aux piétons comme aux animaux. Il ne fallait pas espérer y faire du cent trente comme en France et lorsque Gurji parvenait à monter à quatre-vingts sur quelques portions, c'est que le Dieu Ganesh leur souriait.

En s'éloignant des collines des Aravalli et en s'enfonçant vers l'ouest, le désert du Thar se faisait de plus en plus sentir. Le regard oblique sur la végétation au loin, donnait faussement une impression de luxuriance végétale. De près, chaque arbre, chaque buisson, chaque sillon cultivé, étaient entourés, non pas de verdure, mais d'une terre sèche, jaune orangée. Et cet espace stérile entre chaque plante, s'agrandirait au fur et à mesure de leur avancée.

Paul pensait à sa rencontre avec le vieux professeur de philosophie et de méditation. Une rencontre qui l'avait beaucoup impressionné et qui l'encourageait à reprendre son questionnement sur le sens de son voyage en Inde. « Ce soir, c'est restaurant, hôtel, c'est tout ? demanda-t-il soudain à Gurji.

– C'est ça. On arrive vers six heures, pas le temps de visiter le fort.

– Donc, demain, on visite un autre fort ?

– Oui, c'est *Junagarh Fort*. Tu vas voir encore un très beau fort et un très beau palais. Tu vas dire que tu connais : *Diwan-i-Am*, *Diwan-i-Khas* et *Sheesh Mahal*… mais tu vas voir c'est différent. »

Paul ne doutait pas que l'apparence serait « différente », bien que la structure soit identique. Il se demandait si son voyage pouvait se réduire à une visite architecturale de l'Inde ? Il sentait qu'il y avait à présent autre chose, une autre dimension qui venait d'émerger. La dimension « pèlerinage » venait de prendre tout son sens, depuis sa rencontre avec Aryan. Ils étaient partis trop tôt, trop

vite. « Gurji, interrogea-t-il, est-ce que je n'aurais pas dû faire une pause à Jaipur ? Pour rester plus longtemps avec Aryan ?

– Tu veux on retourne maintenant ? On peut si tu veux, le taquina le guide. Puis il se reprit. Tu fais d'abord le tour du Rajasthan, comme ça tu peux réfléchir et après tu retournes à Jaipur voir Aryan demander ce qu'il pense. C'est une bonne solution, je pense, pour toi, non ?

– Tu as sans doute raison Gurji.

– Si tu vas maintenant, Aryan demander à toi de réfléchir et attendre, c'est sûr.

– Oui et je sais parfaitement ce qu'il me demandera, fit Paul en riant.

– C'est quoi ?

– "*Are you ready?*", est-ce que tu es prêt ?

– Ah ! Toi aussi tu avais la question "*ready?*" Il m'a demandé aussi, je me souviens.

– Et qu'est-ce que tu as répondu ?

– Je dis que j'ai papier et stylo pour écrire. Ça fait rire lui et il dit OK pour apprendre la méditation. »

Paul sourit en secouant la tête. Gurji est un homme malin, songea-t-il. « Voilà, tu fais le tour du Rajasthan et après tu peux dire tu es prêt. Mais pas maintenant, conclut le guide. »

De toute façon, il lui fallait attendre, aussi, Paul se replongea-t-il dans l'observation du trafic routier autour d'eux. La façon de conduire des Indiens n'était pas plus « civilisée » à la campagne qu'à la ville. Ici aussi le principe de « celui qui s'impose passe » était en vigueur, mais avec encore plus de dangerosité du fait de la vitesse. Trois flots de véhicules – et l'on entend par véhicules aussi bien la voiture, le camion, l'autobus, le tracteur, la remorque tirée par deux zébus, que la moto, le rickshaw, le vélo et le piéton – se doublaient les uns les autres.

Il y avait donc une hiérarchie selon la vitesse : les lents – piétons, charrettes tirées par un animal, vélos et tricycles à pédales –, les plus rapides – tracteurs avec une remorque débordante de fourrage, rickshaws, motos, certains camions vétustes – et les très rapides – camions récents, voitures, certaines motos, certains autobus, notamment ceux des touristes, car faire le tour du Rajasthan en douze jours nécessite de… foncer ! Les comportements de ces trois catégories différaient considérablement. Les lents roulaient à peu près en bord de route – car certains pouvaient, inexplicablement, rouler un peu au milieu de la route. Les plus rapides ne cessant de vouloir doubler les lents finissaient par rouler en permanence au milieu de la chaussée – car il faut vous figurer que les « lents », n'étaient pas quelques véhicules épars le long de la route, non, ils formaient une chaîne pratiquement ininterrompue. Quant aux très rapides, ils doublaient en zigzaguant constamment, en mordant sur la voie opposée et se rabattant au dernier moment pour éviter la collision frontale avec les véhicules qui arrivaient en face.

Lorsque la *High Way* était équipée d'un mur central séparant les deux flux opposés, les risques étaient réduits, mais souvent au prix alors d'un embouteillage. Heureusement, ou malheureusement, ces murs n'existaient qu'épisodiquement, aux approches des villes et villages. Cependant, la description d'un tel trafic routier, avec la conduite à gauche, héritée de la colonisation anglaise, et concert permanent des klaxons, ne serait pas complète sans mentionner les obstacles que formaient un peu partout toutes les choses immobiles en bordure de route, ou sur la route elle-même, et qu'il fallait bien éviter et contourner. Ce pouvait être un véhicule accidenté ou en panne, un trou dans la chaussée, une remorque ou un rickshaw arrêté, non pas en bordure de route, mais en plein sur la voie, ou encore une vache en train de méditer, pour savoir si elle poursuivrait sa traversée, ferait demi-tour ou resterait simplement là où elle est.

Et, au milieu de tout cela, il y avait Paul et Gurji, dans leur Toyota climatisé. Gurji faisait partie des « très rapides », mais il restait aussi très prudent, ce en quoi Paul le remerciait silencieusement. Il n'aurait pas voulu d'un chauffeur casse-cou, prenant des risques inutiles pour gagner une demi-heure sur un trajet de trois cents kilomètres. Gurji avait l'art de repérer et suivre un gros véhicule rapide, un camion ou mieux un bus marqué « *Tourist* », qui lui ouvrait la voie en quelque sorte et prenait tous les risques en le précédant. Le défi étant de le coller assez pour ne pas se faire doubler et perdre cette place privilégiée, mais pas trop près, au cas où l'accident surviendrait.

La plupart des camions faisaient partie de la catégorie intermédiaire des « plus rapides qui roulent en permanence au milieu de la chaussée » et, d'une façon symptomatique, tous arboraient, peintes en grosses lettres capitales, en anglais, les injonctions « *HORN PLEASE* », « *PLEASE HORN* », « *BLOW HORN* » ou leurs équivalents, invitant sans doute ceux qui voulaient les doubler à les klaxonner. Paul en fut intrigué. « Pourquoi ces “*Horn please*”, “*Blow horn*” derrière les camions ? demanda-t-il à Gurji.

– C'est pour tu klaxonnes. Tout le monde klaxonne, beaucoup de bruit…

– Oui, ça j'ai compris, mais pourquoi écrire derrière le camion qu'il **faut** klaxonner ?

– C'est pas beaucoup des camions avec, heu… *side mirrors*…

– Rétroviseurs !

– Oui, c'est ça. Alors eux pas voir tu veux dépasser. Tu dois klaxonner pour dire tu veux dépasser.

– Je veux bien, mais tu vois, la plupart ont des rétros. Regarde, ils ont tous un grigri accroché au rétro. »

De nombreux camions, en effet, avaient accroché à leurs rétroviseurs extérieurs ou à leur calandre, des sortes de pompons allongés, tressés en fibres noires. « Les trucs noirs c'est pour chasser les mauvais esprits, c'est pour porter chance.

– J'en ai vu aussi au parechoc des taxis à Delhi. Mais pourquoi les camions sont-ils tous décorés comme ça, avec toutes ces peintures ?

– C'est la croyance. C'est la religion. Beaucoup des camions c'est une seule famille. Le camion fait vivre tout la famille. Alors le camion c'est comme une mère ou une femme numéro deux. Faut que la femme-camion elle est belle, la décoration et tout. Et puis les symboles de la religion c'est pour avoir la chance, pas avoir des accidents, pas avoir la panne. »

Paul comprenait bien à présent toute la valeur de ces camions. Pour une famille, acheter un tel véhicule de transport pour pouvoir en vivre, devait être un investissement unique et plus que considérable. Vu la densité du trafic routier en Inde et la façon de conduire des Indiens, on pouvait comprendre l'angoisse quotidienne de faire rouler son précieux camion. Mais Paul revint sur sa question initiale. « Tu ne m'as pas encore dit pourquoi on demande de klaxonner : "*Please horn*" !

– Tu vois, les chauffeurs des camions ils roulent toujours au milieu de la route, comme ça c'est tranquille pour eux, ils peuvent faire la méditation. Ils regardent juste devant. Ils regardent pas les rétros. Alors, si tu veux dépasser le camion "*Please horn*" ! Je crois c'est la bonne explication. »

Paul sourit, puis rit doucement. Ce Gurji, avec ses explications… indiennes ! « En parlant de méditation, Gurji, comment as-tu connu Aryan ? C'était ton professeur de philo à l'université, je le sais. Mais comment as-tu fait pour qu'il t'apprenne la méditation ? Il enseignait la méditation à l'université ?

– Oui, il faisait apprendre la méditation à l'université. Y'avait philo ? On dit "philo" en français aussi ?

– Oui, c'est ça, "philo".

– Et puis, il demandait pour la méditation pour ceux qui veulent. Alors, j'étais intéressé… un peu… et Gurji se mit à rire.

– Tu n'as pas l'air de prendre ça très au sérieux.

– Oui, tu as raison. Je suis pas très religieux, tu sais.

– Mais c'est pas "religieux" la méditation, si j'ai bien compris, non ?

– Oui, je veux dire pas dans la spiritualité. J'ai fait un peu la méditation comme ça, pour voir.

– La curiosité, tu étais curieux, c'est tout. C'est ça ? J'ai bien compris ?

– Oui, c'est ça. Après je fais un peu la méditation chez moi. Mais après quand je commence avec les touristes, les voyages et tout, je peux plus faire la méditation.

– Pourtant Aryan dit qu'on peut méditer quand même, tout le long de la journée.

– Je sais, mais je comprends pas ça veut dire quoi. Tu veux que je médite maintenant ? Attention je vais fermer les yeux ! Et Gurji éclata à nouveau de rire. »

Paul secoua la tête, souriant aux plaisanteries de son guide. « Je me souviens bien qu'Aryan a dit que tu étais dans l'erreur. La méditation c'est "partout et tout le temps". Mais c'est vrai que je ne vois pas comment on peut conduire en méditant. Je pense qu'on n'a pas bien compris ce que voulait dire Aryan. Mais, autrement, tu l'as connu aussi comme ami cet Aryan ?

– Il invite quelques étudiants dans un petit ashram chez lui et je connais comme ça. C'est un peu un ami, pas beaucoup. On n'habite pas à côté, on se voit pas souvent. Mais des fois je téléphone : “Salut ! Ça va ?” et c'est tout.

– Il avait un ashram chez lui ?

– Oui, une petite école pour apprendre la méditation, le yoga, tout ça. Tu disais vouloir apprendre la méditation. Je sais où lui habiter à Jaipur, alors je téléphone pour dire : « Allo, professeur Aryan, j'ai un touriste français pour apprendre la méditation, tu veux faire ? Il dit lui très intéressé. Important apprendre la méditation à un Français. Et c'est lui l'idée de faire le guide touristique pour toi dans le Fort d'Amber.

– C'était risqué. J'aurais pu lui dire de me laisser tranquille et c'était fichu. À moins qu'il n'y ait un plan B.

– “Plan B” ?

– Oui, ça veut dire une autre solution.

– Ah, oui, compris. Mais, je crois pas, y'a un plan B. Si tu dis pas besoin de guide, alors je crois ça veut dire que toi pas prêt encore pour la méditation. Ou pas encore avec Aryan. C'est le destin. Tu dis OK pour le guide, c'est le karma et tu apprends la méditation. »

Paul se mit à réfléchir et comparer entre son expérience de la méditation avec Aryan, au Fort d'Amber, et puis ce qu'il avait vécu spontanément après les décès de Lisa et Léa. Il repensait à ses « méditations » spontanées, en marchant ou bien au belvédère, au fond du parc. Il se souvenait de quelle façon il parvenait à laisser aller ses pensées. Il ne connaissait pas la technique de l'attention sur la respiration, sans effort, et ils n'en avaient jamais parlé avec Lisa. Mais, d'une certaine façon, le lâcher-prise était quelque chose qui ne lui était pas inconnu. Ce lâcher-prise lui avait été dicté par la nécessité d'échapper à sa souffrance : soit il lâchait prise, soit il finissait par se faire engloutir. Le lâcher-prise avait été une réponse impérieuse à un besoin de survie. Aujourd'hui, il aurait aimé pouvoir en parler avec le vieux professeur indien.
« Alors tu fais la méditation ? lui demanda Gurji au bout d'un moment.

– Je pensais à… à des sortes de méditations, oui, que je faisais chez moi, après… l'accident. Tu sais, je fais beaucoup de promenades à pied et ça fait le vide dans ma tête. Je suis là, avec mon corps qui marche et j'écoute les bruits, les chants des oiseaux, je regarde les paysages et je ne fais rien d'autre que marcher. Ça doit être de la méditation, non ?

– Peut-être c'est ça.

– Ou alors… On a un coin dans le parc où on peut s'asseoir tranquille. On a une belle vue sur la vallée, le village, les collines. Avec Lisa on aimait bien venir s'asseoir là et je sais qu'elle y allait souvent pour méditer. Et, là aussi, je crois que j'ai compris, sans m'en rendre compte, comment on médite. Je restais là, sans rien faire, avec de petites pensées que je laissais couler comme ça, sans rien faire d'autre et ça me faisait du bien d'être comme ça. Tu crois que c'est aussi de la méditation ?

– C'est possible… Gurji réfléchit un moment. C'est possible tu fais la méditation sans savoir. Ça explique pourquoi tu viens dans l'Inde pour faire le "pèlerinage" : la méditation tu fais en France, la méditation tu apprends ici avec Aryan. C'est le karma.

– C'est vrai ce que tu dis Gurji, mon cher gourou ! Mon voyage en Inde c'est autre chose de plus profond que simplement me dire "je vais en Inde pour apprendre la méditation". J'ai l'impression qu'après la mort de Lisa et Léa, il y a quelque chose qui s'est déclenché en moi, comme si mon "karma", comme tu dis, avait basculé dans une autre dimension. Je vois que tout est lié : mon besoin d'être seul, la méditation, Bollywood, l'Inde, toi Gurji, et ma rencontre avec Aryan et ça boucle avec cette initiation à la méditation. Tout ça c'est lié, je le sens.

– Tu as dit "Bollywood" ? »

Paul ne répondit pas, à nouveau perdu dans ses pensées, il n'avait pas prêté attention à la question de son guide. Il y avait là une cohérence qui prenait corps dans son esprit. La signification profonde de son voyage commençait à émerger.

À ce moment-là, ils étaient en train de traverser la petite ville de Jobner, dominée au sud par une colline semi-aride sur laquelle deux forts étaient érigés, plus ou moins en ruine et qui ressemblaient beaucoup à des châteaux forts de France. Par une trouée entre les rues, Paul aperçut brièvement, au pied de la colline, un genre de grande résidence, un palais peint en blanc. « Où sommes-nous ?

– C'est Jobner. Une petite ville. Tu vois les forts sur la colline ?

– Ouais, j'ai vu.

– Au Rajasthan, c'est le pays des rois, y'a des forts partout avec des palais et tout. La France, y'a beaucoup des forts aussi, je crois ?

– Oui. Particulièrement en Dordogne où j'habite. On dit qu'il y a mille châteaux ! Un château tous les cinq kilomètres !

– Ça fait beaucoup des châteaux alors ! À Rajasthan y'a beaucoup des guerres, des Hindous, des Musulmans, tout ça, alors beaucoup des châteaux pour défendre.

– En Dordogne aussi, beaucoup de guerres, notamment… cela va t'étonner, avec les Anglais.

– Chez toi aussi les Anglais ?!

– Exactement oui ! Les Anglais ont envahi la France, et la Dordogne en particulier, c'est pour cela qu'il y a beaucoup de châteaux aussi.

– C'est quand ?

– Vers mille, mille deux cents, je crois, un truc comme ça. »

Gurji parut méditatif tout à coup. Il venait de se rendre compte que l'envahisseur anglais ne se bornait pas à ce qu'il en avait appris au lycée, à propos de l'Empire britannique et de la Compagnie des Indes, aux dix-septième et dix-huitième siècles. Il se souvenait à présent des colonies anglaises en Amérique du Nord, perdues lors de la création des États-Unis. Mais il ne connaissait pas assez son histoire du monde pour savoir que les Anglais avaient

pu envahir la France. Enfin, c'était du temps des rois, se dit-il. Avec les rois il peut arriver tant de choses étranges…

Paul avait quitté le thème des châteaux et des invasions et repensait à ses expériences spirituelles, à ses méditations innocentes, naïves, inconscientes. Et soudain l'idée lui revint à la conscience. Il avait vécu d'autres étranges expériences peu après la disparition de ses amours. Non, ce n'était pas peu après, mais c'était plus tard que cela avait commencé, en même temps qu'il prenait le dessus sur sa dépression larvée. Cela se déclencha lorsqu'il eut commencé à ressentir les bienfaits de sa solitude et que l'usine à projets s'apprêtait à relancer ses chaînes de montage. Jusqu'à aujourd'hui il avait vécu ces expériences sans trop leur donner d'importance et il mettait cela sous le coup des effets post-traumatiques de ses pertes. À partir de sa culture scientifique de base, il avait échafaudé une théorie neurobiologique assez triviale, basée sur l'idée d'un phénomène post-traumatique, mêlant rêve éveillé et drogues endogènes produites par son cerveau perturbé.

Mais, à présent, il voulait y voir une autre signification, plus spirituelle. Là encore, il regretta de n'être point avec le vieux professeur de philosophie et méditation, car il pourrait certainement l'éclairer sur le sens véritable à donner à ces expériences intérieures. « Tu sais, Gurji, reprit Paul, j'ai vécu pas mal de choses étranges en moi ces derniers mois. Je t'ai parlé de mon "contact" avec un ou une enfant…

– Oui, je me souviens, tu dis avant on arrive au Fort d'Amber.

– Et puis mes méditations… Mais il y a autre chose… C'est difficile à expliquer… » Paul regrettait presque à présent de s'être lancé dans ce thème de conversation, car il cernait à peine lui-même ce dont il voulait parler. Pourtant il sentait bien qu'il devait en parler à quelqu'un, un jour, pour parvenir à mieux comprendre ce qu'il lui arrivait. Il décida de reprendre en anglais, car cela le pousserait à mieux choisir ses mots et permettrait sans doute à Gurji de mieux le comprendre, l'Indien étant bien plus à l'aise en anglais qu'en français. « Voilà comment cela se présente : dans ma tête, dans ma pensée plutôt, je suis en train de voir quelque chose, une scène, un paysage, une scène dans un film, ou encore, je suis en train de lire une phrase dans un livre et, en même temps, il y a quelque chose d'autre qui se met en place. Je ne sais pas ce que c'est. C'est peut-être du souvenir inconscient, un symbole, un concept, une image mentale ou simplement une signification mentale. Je dirais simplement que cela forme une… "configuration", une forme dans ma pensée et cette forme, unie avec ce que je perçois à cet instant, tout cela me donne un sentiment de "beauté". Et, à ce moment-là, c'est très rapide, je ressens soudain comme un "flash" euphorique, comme un grand plaisir dans la pensée. J'appelle ça des "waouh expériences". C'est le mot qui résume tout : "waouh !" C'est sans doute la même chose que l'on vit lorsqu'on saute en parachute d'un avion, quand on est dans l'encadrement de la porte de l'avion et… on se lance : "waouh !"

– C'est sûr t'as pas pris quelque chose avant ? Et Gurji se mit à rire.

– Gurji, t'es pas sérieux ! reprocha gentiment Paul. Connais-tu le film de… Ah ! j'ai oublié le nom du réalisateur. C'est "*American Beauty*", tu connais ?

– Ham, non, désolé.

– Il y a une scène où le personnage regarde un sac en plastique qui vole dans un coin de murs, en tourbillonnant, comme ça, pendant un quart d'heure, avec les courants d'air, avec le vent. Et le personnage vit ce que j'appelle une "waouh expérience" : il voit dans cette scène du sac en plastique autre chose en plus. Il y voit "toute la beauté du monde" et il ressent alors une sorte d'extase… Je ne sais pas… Tu n'as jamais vécu ça Gurji ?

– Ham, non, désolé. Bon, j'ai vu des beaux paysages des fois. C'est agréable de voir des belles choses, mais ç'a pas fait "waouh !" pour moi, jamais.

– Bon, le personnage dans "*American Beauty*" consommait de la drogue, c'est vrai. Pour ma part, je n'ai jamais consommé de drogue. Je ne suis même pas fumeur ! Non, ce sont des expériences que je ne m'explique pas très bien. Est-ce que c'est lié à la méditation ? Mais pourquoi Aryan n'est-il pas là ?! Il pourrait nous aider, j'en suis certain ! »

Paul se sentait désemparé. Il avait besoin de réponses, de conseils. Il se rendait de plus en plus compte qu'il s'éloignait de la dimension touristique et « architecturale » de son voyage-pèlerinage. Les forts, les palais, les châteaux étaient en train de devenir comme les « autres » après la perte de Lisa et Léa : des accessoires provisoires de la vie. L'Inde et ses architectures étaient, elles aussi, un élément du décor. Un simple théâtre dans lequel se jouait une chose bien plus signifiante, le sens même de sa vie. « Tu dis "waouh expériences" avec le film aussi et tu dis "Bollywood" aussi. Alors, tu vois le film de Bollywood avec "waouh expériences" ?

– Non, pas avec les films de Bollywood. Tu connais les films de Bollywood au moins ? persifla Paul.

– Oui, un peu et le guide lui fit un clin d'œil. Toi voir quel film ? »

Paul était bien incapable de lui donner le titre de l'un des rares films indiens qu'il avait pu voir. Il savait que c'était en hindi, que des syllabes se répétaient, mais au delà… « Ça parle d'une mère de substitution, une mère porteuse, "*surrogate mother*", précisa-t-il en anglais pour aider Gurji.

– "Chori Chori Chupke Chupke", c'est ça ?!

– Oui ! C'est ça ! Je me souviens à présent, c'est ça ! J'ai vu deux-trois autres films de Bollywood, où les filles étaient vraiment superbes et cela a sans doute contribué à cette idée d'un voyage en Inde. »

Gurji éclata à nouveau de rire. Paul l'accompagna par réflexe, devinant inconsciemment l'objet de cette hilarité. « Arrête de te foutre de moi ! Gurji ! Tu es incorrigible ! » Mais son guide était vraiment pris par son fou rire, au point qu'il se gara un instant en bordure de route. Il y avait un genre de bistrot routier à cet endroit. L'Indien tenta de se reprendre. « C'est l'idée… Tu viens dans l'Inde finalement pour voir les jolies filles de Bollywood ! » et il repartit dans son fou rire. Paul lui tapota l'épaule en secouant la tête : « Tu as raison, Gurji, mais faut te remettre, là ! On peut pisser un coup ici ?

– Oui, regarde, à côté de la maison… »

Les deux hommes sortirent du véhicule. Par la suite, ils prirent un thé, Gurji s’étant assuré que l’eau provenait bien de bouteilles. « Bon, on peut parler sérieusement ? amorça Paul.

– Oui, désolé, c’est pas bien de se moquer comme ça du client, fit Gurji, sans beaucoup de conviction.

– Ce n’est rien, Gurji. Je comprends la plaisanterie, pas de problème. Et puis, je crois que nous sommes plus qu’un “guide et son client”, tu peux te permettre certaines choses avec moi. Ça va ! Cela dit, sérieusement, si on peut…

– Oui, allez, sérieusement, fit le guide en souriant un peu trop largement.

– Tu connais Shakespeare, j’espère ?

– Oui ! Gurji connaît Shakespeare. Alors on parle plus de Bouddha ?

– Tu vas voir. Shakespeare a dit quelque chose comme : “le monde est un théâtre” ou un truc comme ça. Pour lui, ça veut dire, je crois, que dans la société on joue tous un rôle, comme dans une scène de théâtre. De nos jours on dirait comme dans un film. Mais, j’ai envie d’aller plus loin et je dis aussi “le monde est un théâtre”, pas seulement au plan social. Toute la réalité n’est qu’apparence. Je sens qu’il y a le monde dans lequel on vit et puis il y a autre chose de plus signifiant qui se déroule dans ce décor de la réalité.

– Là, je comprends, c’est “*Maya*”, l’illusion du monde, on dit dans l’hindouisme et dans le bouddhisme aussi.

– Oui, c’est ça “*Maya*”. J’en ai entendu parler un jour. Ce que je veux dire c’est que “l’Inde” c’est juste un décor, pour moi. J’aurais pu aller en Amérique du Sud, rencontrer des Amérindiens et apprendre leur sagesse et consommer quelques champignons hallucinogènes avec eux. Il fallait bien que je choisisse un endroit pour faire mon pèlerinage. C’était important pour moi. C’est toujours important pour moi. Alors, après, que choisir ? Ici ou là, ce sera aussi bien qu’ailleurs. L’Inde, l’Amérique, peu importe ! Ce n’est pas le plus important. Ce ne sont que les décors d’une scène qui se déroule plus en profondeur. Et pour aller là, au lieu d’ailleurs, il faut bien se décider un jour. Alors, il faut une sorte de signe, de “déclencheur”.

– Et “Bollywood” c’est le “déclencheur” pour toi ?

– C’est un peu ça, mais pas seulement. Souviens-toi, je t’ai dit que Lisa adorait l’Inde et le Népal… Tiens, j’aurais pu aller au Népal aussi ! Donc, si je me dis que “je dois faire un pèlerinage”, où vais-je ? Je cherche des signes pour savoir où je vais et Lisa est un signe et Bollywood – avec ses jolies filles, je te le concède – est un autre signe. Ce fut une étape émotionnelle très importante pour moi. Et après, ce guide sympa que je rencontre sur internet, ce Gurji Jaswant Singh, c’est un autre signe. Et Aryan à Jaipur, c’est aussi un autre signe pour moi. Tous ces signes forment une chaîne signifiante, symbolique, et c’est ce qui compte le plus. L’Inde n’est bien qu’un décor, je m’en rends compte de plus en plus. »

Le guide secoua la tête de haut en bas en déglutissant sa dernière gorgée de thé. « Faut qu’on parte, dit-il, en se levant, déterminé. Faut parler à Aryan des “waouh expériences”, peut-être qu’il peut dire c’est quoi. »

Paul se leva à son tour et les deux hommes rejoignirent le Toyota garé à l'ombre des grands acacias. Une fois sur la route, Gurji ajouta : « Peut-être, c'est pas sûr, c'est une expérience de "éveil" avec la méditation.

– "Éveil", comme pour le Bouddha ?

– Oui. On peut avoir "éveil" expérience. C'est petit expérience. C'est "samadhi" je veux dire. C'est expérience profond de la méditation.

– Bon, là encore… "faut parler à Aryan !" firent les deux hommes en chœur et en souriant.

Quelques instants plus tard, Gurji dit encore, sur le ton de la plaisanterie : « Tu es un petit Bouddha, mais tu sais pas encore. »

Paul lui tapota le bras. Il aimait bien ce côté « dérision » de son guide. Cela le maintenait un peu les pieds sur Terre. Peut-être que son « pèlerinage », aussi, n'était qu'une illusion cosmique. « La vérité est toujours ailleurs. » Il ne savait plus d'où pouvait venir cette petite phrase, mais elle lui parut, à cet instant, appropriée. Ce qu'il appelait la voie profonde, qui serpentait sous le décor indien, devait certainement comporter des significations encore plus profondes, qu'il ressentait en cet instant, mais sans pouvoir les discerner, en aucune façon.

***

Six mois s'étaient écoulés. Six mois de langueur dans la vallée de la mort. Six mois au cours desquels la bête rampante, le dragon de la déprime, revint souvent le visiter, tentant à chaque fois de le mordre, sans jamais y parvenir. Ces derniers temps, il se montrait de moins en moins hargneux, le temps fait toujours son œuvre. Paul finit par amadouer le monstre. La barre dans le front, le poids sur les épaules, le vide dans le cœur, tout s'évapora, lentement, graduellement, comme la brume dans le vallon les matins de printemps. Par contre, ses résolutions « optimistes » ne s'étaient pas encore concrétisées. Il ne savait que faire de son oisiveté. Du désespoir, il en était arrivé à un genre d'espoir vide, sans objet. Donc, à fleur de désespoir. Paul se maintenait fragilement dans cet entre-deux de l'humeur, ni triste ni heureux, plutôt apathique. Parfois, il se demandait si son année sabbatique n'avait pas été une erreur. N'aurait-il pas mieux valu qu'il reprenne rapidement son travail à l'institut ? N'aurait-il pas dû rester sur la place du village ?

Plusieurs fois, l'idée du suicide lui était revenue. Mais une intention tout intellectuelle. Celle qui l'éloignait d'un suicide impulsif et irréfléchi, un suicide détresse, mais qui pouvait le rapprocher d'un suicide froid et calculé, le genre de suicide qui ne se rate pas. Cependant, ces idées de suicide ne s'imposèrent jamais à lui. Elles pouvaient lui traverser l'esprit, comme un genre d'interrogation existentielle, mais il ne les retenait jamais. Ses réflexions étaient générales et portaient sur la motivation à poursuivre ou non une vie devenue vaine.

Comme il l'avait décidé et expliqué à tous, il persistait à vivre seul, attendant, pour renouer le commerce avec ses semblables, qu'un nouveau sens à sa vie

émerge en lui. Il lui faudrait une bonne raison pour renouer avec les si fragiles relations humaines. Muriel et sa famille, ses parents, son ex-belle-mère, ses amis, ses collègues, tous furent énergiquement tenus à l'écart. Il persévérait dans cette ascèse sociale, avec constance et presque application, ne lui donnant que de brèves et superficielles parenthèses pour faire ses courses ou dire bonjour au facteur, à l'occasion d'un pli recommandé, ou encore saluer quelques connaissances au village. Dans ces cas, il se montrait aimable, ouvert, pas du tout le sauvage que l'on aurait pu craindre, supportant sans affectation la communication avec l'autre. Mais dès que cet autre avait disparu de son horizon personnel, il retombait aussitôt dans cette sorte d'intériorité qui se suffit à elle-même.

Il restait ainsi sur son île déserte, solitaire, ne faisant que contempler d'un regard distrait, les lointaines vapeurs de la bruissante société des hommes. Tout cela convenait parfaitement à son cœur blessé et à son âme vindicative. Et puis, cette ascèse sociale, il la voyait aussi comme un hommage rendu à ses chères disparues. C'était sa façon à lui d'être en noir, d'être endeuillé, de donner du sens à l'absence. Il voulait porter sa croix, vraiment. Ne pas s'anesthésier aux distractions mondaines.

Pas le suicide, mais peut-être un monastère… Il y avait songé, mais la vie communautaire ne lui convenait vraiment pas, ni la discipline. Ermite, au fond d'une grotte, au fond d'une forêt ? Il en riait intérieurement : ascèse sociale, d'accord, mais certainement pas l'ascèse corporelle, ni des sens, ni des stimulations, affectives ou intellectuelles. Il jouissait d'un grand confort de vie, de la liberté et tout cela lui était agréable et nécessaire pour cheminer.

Bien qu'il n'avait toujours pas repris le travail, quelques collègues persistaient à lui adresser des emails de sympathie. Il leur répondait avec l'amabilité et la bonne volonté habituelle. Mais il n'encourageait jamais les rencontres et déclinait systématiquement toutes les invitations. D'ailleurs, elles avaient fini par se raréfier et disparaître. Les gens avaient fini par comprendre. Paul ne se revoyait pas reprendre le travail. S'il avait été dans le besoin financier, il s'y serait résolu. Mais comme il pouvait se permettre de ne pas travailler, il n'y avait aucune raison pour qu'il se fasse violence sur ce point. Au fond de lui, Paul sentait qu'un jour il pourrait avoir envie de retourner au travail, de rencontrer à nouveau les enfants et leurs difficultés. Il ressentait cela comme le bout du chemin, une étape lointaine. Un jour, il reprendrait la route de l'institut, un jour il rencontrerait à nouveau ses petits élèves, un jour…

Paul ne se laissait pas pour autant aller. Son quotidien se partageait entre les occupations physiques et mentales. Sur le plan physique, ses activités relevaient soit de l'utilitaire, comme l'entretien de lui-même, de la maison, du parc, soit du plaisir, essentiellement ses balades solitaires par les chemins environnants. Il affectionnait cette activité, qui l'avait sauvé, la première nuit, après la disparition tragique de Lisa et Léa : la marche. Il avait redécouvert à cette occasion ses vertus pratiquement curatives, en tout cas bénéfiques, pour le corps comme pour l'esprit. Aussi, marchait-il pratiquement tous les jours,

profitant de la belle saison, suivant quelques chemins de randonnée – qui ne manquaient pas dans le coin –, en espérant y croiser le moins de gens possible. La marche était son moulin à prières, la source de toute sa pensée et lui permettait un travail intérieur qu'aucune autre activité, à ses yeux, n'aurait favorisé à ce point. Aussi, marchait-il…

Par contre, sur le plan mental, il en était réduit à la passivité, de la lecture, du cinéma ou des documentaires à la télévision, de la contemplation aussi, assis au belvédère, laissant les heures s'écouler sur le flot de pensées évanescentes. Un genre de méditation inconsciente, qui lui apportait, sur le moment, le calme et parfois une certaine volupté de l'esprit, mais qui, finalement, lui donnait souvent l'impression de l'inutilité de sa vie.

Les projets, la créativité, les nouvelles orientations escomptées pour sa vie, les résolutions qu'il avait prises au lendemain de la disparition de Lisa et Léa, tout cela n'avait pas encore émergé, ne s'était pas encore concrétisé. Il était comme dans une latence. Le bilan qu'il faisait de ces six mois de deuil lui semblait neutre. Ni positif ni négatif. Malgré ses interrogations, il voulait toujours considérer son choix d'avoir réduit au strict nécessaire la voilure de la socialité comme un choix légitime et pertinent. Ce choix était directement la conséquence de son traumatisme et correspondait à son interrogation existentielle quant aux liens d'attachement en général. Et, sur ce point, il gardait toujours une position prudente : la fragilité de la vie était pour lui, désormais, un critère pertinent de mise à distance sociale. Il ne savait pas s'il changerait un jour sur ce point. Il imaginait qu'il lui faudrait alors accepter cette fragilité, ce risque, ce pari sur la vie. Il n'en était pas encore là. L'absence de projets, le manque de créativité, étaient plus problématiques et, même s'il voulait se rassurer lui-même en parlant de latence, parfois il s'en inquiétait. Était-il dans une impasse ? Ou bien quelque chose allait-il finir par émerger de toute cette retraite ? Devait-il chercher une aide ? Voir un psy ?

Cependant, depuis deux ou trois semaines, avec l'entrée dans l'automne, il commençait à ressentir un frémissement étrange au fond de lui. Rien qui puisse l'inquiéter. Au contraire, il y vit un retour à la vie, salutaire et de bon augure. Ce frémissement s'accompagnait d'un genre de sensibilité émotionnelle inhabituelle. Souvent, il s'étonnait de ses larmes trop facilement à fleur d'yeux. Non des larmes de tristesse, mais l'expression d'une sensibilité nouvelle pour lui. Il nota le phénomène et le classa, dans un premier temps, comme une sorte de « fragilité de fond ». Quelque chose de « post-traumatique » rationalisait-il doctement pour lui-même.

Au début, il avait craint que l'effet de la solitude n'asséchât son cœur, qu'il perde de son affectivité, que ses émotions se tarissent. Il se trompait. C'est totalement le contraire qui se produisit. C'est comme si la solitude nourrissait une espèce de sensibilité de l'âme, voire parfois une sensiblerie. Le manque de Lisa et Léa, ajouté au manque de tous ces autres qu'il évitait, faisait que la moindre imagination de l'autre ou sa représentation fictive, au travers du cinéma ou de ses lectures, entraînait une affectivité qui ne lui était pas

habituelle. Comme l'œil s'habitue au noir et devient hypersensible à la moindre luminosité, la raréfaction de l'autre semblait avoir élevé pareillement le seuil de sensibilité de son cœur, avoir débarrassé son âme des scories de cette morne assuétude que l'on gagne à trop fréquenter son semblable.

Comme le drogué qui a fait une longue abstinence, il retrouvait paradoxalement le goût de l'autre au moyen de son évitement. La solitude, loin de le transformer en légume, enrichissait ainsi son émotivité, ce qui le rassurait quant à la voie qu'il avait décidé de suivre, quant à ce choix particulier, cette ascèse intime de l'ermite. Au lieu d'une solitude desséchante, stérilisante, bien au contraire, on aurait dit que celle-ci lui ouvrait le cœur, amplifiait sa réceptivité. Et il se rendit compte que cette même sensibilité ne concernait pas seulement l'alter, mais la plupart de ses expériences avec son environnement, avec le monde.

Les paysages, les lumières, les couleurs, les sons, les odeurs avaient pris une autre dimension, comme un relief, un éclat, une vivacité, inhabituels. Il lui arrivait de faire de singulières expériences… Brusquement, en conduisant, en marchant, ou en lisant, ou en regardant un film, une étrange configuration se mettait en place dans sa pensée, un mélange de représentations, de symbolisme ou d'autres choses peu déterminées, tous ces ingrédients donnant en un éclair une résultante totalement euphorique, un genre d'orgasme psychique. Cela ne durait que quelques secondes, n'était pas reproductible volontairement et survenait à des moments totalement inattendus. Paul n'avait aucune idée de la signification de telles expériences, mais il ne s'en inquiétait point, tant qu'elles étaient rares et gardaient un caractère éminemment agréable.

Il se sentait parfois avoir une âme d'artiste, de poète. Bien qu'il ne se soit pas encore mis, ni à la peinture ni à la poésie, il commençait à en caresser l'idée intérieurement. Il avait envie d'enregistrer cela, de le traduire, de le dédier, peut-être… Pour le moment, il se contentait de vivre les expériences et cette ouverture primaire à la réalité perceptive, hors de toute réflexion. Simplement vivre cette ouverture de son être-là à l'environnement. Et c'est dans ce contexte intérieur que « Bollywood » lui était tombé dessus.

Les soirs, il regardait, ou non, la télévision, donc intelligemment. Il sélectionnait toujours des films d'intérêt ou des reportages, des documentaires. Sinon, il se repassait un vieux film ou lisait ou surfait sur la toile ou répondait à quelques emails. Il ne s'ennuyait pas. Il ne s'ennuyait jamais. Et puis, un soir… Il hésitait entre un livre, un film enregistré, car rien ne le tentait à la télévision. Cependant, quelque chose de mystérieux l'attira tout de même vers un film indien, diffusé par une chaîne culturelle. Des films indiens, de l'Inde, il ne connaissait rien, hormis les affiches qui lui avait plu par leur côté réaliste, naïf et dichotomique. On y voyait presque toujours des visages qui envahissaient tout l'espace. Généralement, au premier plan, un couple, visages particulièrement beaux et sympathiques, souvent tragiques et, en arrière-plan, deux-trois visages sombres, patibulaires, parfois même démoniaques par leurs expressions. Il se disait qu'en voyant l'affiche, on avait déjà compris tout le

film : ils s'aiment et d'autres leur mettent des bâtons dans les roues, d'une façon plus ou moins brutale. Un cinéma « enfantin », les gentils d'un côté, les méchants de l'autre, tout se terminera bien pour les premiers, les seconds seront punis, pensait-il, avec une pointe de suffisance. Ce n'était pas pour lui. « Bollywood », calqué sur Hollywood, sans doute du sous-cinéma pour un peuple… en voie de développement. Cependant, le synopsis du film de la soirée – une histoire de mère porteuse – lui sembla tellement moderne et en décalage avec ses préjugés indiens, qu'il se décida à tenter l'aventure. Ce soir, il regarderait, découvrirait, un « Bollywood » !

Dès le départ, la voix agréable de la chanteuse, les violons de la musique de fond, lui plurent. La langue hindi – le film était sous-titré – lui parut mélodieuse, charmante, avec parfois d'étonnantes intonations, qui ressemblaient au français. Les filles étaient terriblement belles. Les hommes, des caricatures de l'Indien moustachu. Le jeu des acteurs, largement surjoué, l'amusa, finalement. Le film, en tout cas, s'annonçait comme distrayant. Sa curiosité était stimulée. Il se dit que la société indienne, représentée dans cette œuvre, devait être fort loin du lot quotidien du peuple indien dans son ensemble : misère et pauvreté. Tous les acteurs étaient richement habillés, avec des costumes tantôt occidentaux, tantôt traditionnels. Le milieu de référence était une famille riche, moderne, ouverte aux technologies du temps, mais gardant, par sentimentalisme et attachement culturel, des traditions et coutumes propres à l'Inde.

La seconde scène représentait une fête de mariage, dans un décor somptueux, princier. Les filles brunes, admirablement habillées de robes longues brodées, coiffées avec des chignons qui mettaient en valeur leurs nuques et leurs oreilles, délicatement maquillées, ornées de multiples joyaux, commencèrent à lui étreindre le cœur. Les yeux noirs de ces déesses, la mobilité extrême des expressions, les sourires resplendissants, les mouvements fluides et dynamiques des corps, tout contribuait à créer une atmosphère irréelle et merveilleuse. C'est à ce moment-là que le film commença à s'emparer de lui. Une intrigue était en train de se nouer, entre l'une des belles et un grand jeune homme, au visage fin – sans moustache ! – et au regard de braise. Un jeu à la commedia dell'arte se mit soudain en route au moment où la musique et la danse s'élancèrent. Il émanait de la chorégraphie, proche d'une gymnique hip-hop, parfaitement exécutée, par un grand nombre d'interprètes et en parfait synchronisme, une telle dynamique, une telle tension vitale, une telle énergie positive, que Paul en fut subjugué.

Deux groupes antagonistes s'affrontèrent alors sur la scène. Les danseurs du prince et les danseuses de la belle. Les deux leaders chantaient et exprimaient un charmant faux mépris l'un pour l'autre. Les paroles étaient empreintes d'ironie et de gentil défi. Mais, pris par la musique et les danses, Paul ne fit que peu attention aux sous-titres. Sur le rythme des tambours, les voix alternaient avec les violons. Peu à peu, du mépris feint, la scène vira à la séduction, le prince tentant de convaincre la belle de la sincérité de ses sentiments. L'actrice principale, la belle, la princesse, la déesse, chavira le cœur de Paul. Elle lui faisait

revivre l'un de ces instants d'éternité au cours desquels il ne pouvait que se prosterner devant la femme, l'adorer en pensée, l'aimer dans l'extase de l'âme. Paul ressentit alors, un de ces « moments » de grande lucidité et de connexion avec quelque chose de mystérieux et qui le dépassait. Une expérience lumineuse et bienheureuse, comme atteindre le sommet d'une montagne, non après de longs et rudes efforts, mais instantanément, en un éclair.

Cette jeune actrice indienne, resplendissante de beauté, symbolisait une perfection presque divine, qui irradiait de sa peau brune. Le regard, sombre et lumineux à la fois, le sourire éclatant, les pommettes hautes, le nez fin, à la courbe calculée au nombre d'or, la chevelure d'un noir profond, ramassée en une épaisse tresse derrière la tête, les oreilles, grandes et délicatement dessinées, les pendentifs, boucles, colliers, bracelets, tous d'or, d'argent et de pierres précieuses, tout cela donnait à cette femme une beauté irréelle et magique. Toute cette splendeur et cette perfection semblaient délivrer à Paul un message profond, lui faire ressentir l'intensité de son être et de sa vie.

De ces extases, de ces ravissements de l'âme, qui pouvaient surgir sur l'instant, au détour d'un paysage, à la vue d'un enfant, d'une femme… Paul en faisait plus souvent qu'à son habitude, depuis qu'il était en deuil. Comme si son cerveau, éreinté de douleur, se raccrochait aux symboles pour tenter de lui apporter un peu de bonheur. Mais, à chaque fois, ces instants de communion avec l'univers ne duraient, malheureusement, que le temps d'un éclair. Il ne parvenait jamais à les retenir. Ils venaient et s'évanouissaient aussitôt, le laissant dans une sorte de regret, mais pas de tristesse, car ces cadeaux inattendus et éphémères nourrissaient de bonheur le reste de sa vie. De ce bonheur que seuls connaissent ceux qui ont suffisamment souffert, suffisamment longtemps.

Au cours de cette soirée cinéma, Paul avait beaucoup pleuré. Deux autres séquences musicales le bouleversèrent. À un moment donné, le couple offrit au personnage de la « mère porteuse », de basse extraction et prostituée, de prendre momentanément la place de l'épouse, durant la fête honorant la grossesse. Le subterfuge fut possible, car l'épouse se devait d'être dissimulée sous un voile. La véritable épouse, elle, restait cachée sur un balcon dominant les festivités. Dans la salle, où les invités dansaient, chantaient et s'amusaient, seuls le mari et le médecin de famille connaissaient la vérité. Paul fut cette fois plus attentif aux sous-titres et comprit la merveilleuse métaphore que véhiculait le texte du chant : cela parlait du henné qui se sacrifie, en tant que plante, pour servir la beauté des femmes. Métaphore de la jeune prostituée qui se sacrifie pour offrir un enfant à un couple qui ne peut plus en avoir. Jeune prostituée qui vivait incognito une fête, un hommage, que jamais plus elle ne vivrait, en tant que femme de peu.

Tandis qu'une voix féminine, céleste, s'élevait comme une flamme, une main ouverte, exquisément décorée d'une dentelle de henné, se ferma sur une larme qui venait d'y tomber. L'image glissa alors lentement, vers le visage de cette femme bénie, celle qui prête son ventre pour une autre, pour porter l'enfant

d'une autre, à l'insu de tous. Yeux ouverts, en larmes, yeux clos, son amour est caché au creux de son poing et le henné sur ses mains n'est qu'imposture. À la voix succédèrent les violons, pour lancer le rythme et la danse et poursuivre la plainte. Puis, la chanteuse principale et le chœur de femmes, danseuses aussi, toutes vêtues de costumes colorés, illuminés de pierreries. Le henné, dont on taille les branches dans les jardins, se sacrifie ainsi pour apporter la couleur aux mains des femmes. Ses feuilles séchées, broyées sous la pierre, n'exhalent aucune plainte, seulement l'odeur de l'amour et du devoir envers les autres. Le henné est comme cette femme qui prête son ventre pour une autre, pour porter l'enfant d'une autre, à l'insu de tous. La chanteuse et toutes les danseuses, mains de henné ornées, ondulations des bras, visages souriants, basculement des hanches, ventres plats, nombrils exhibés, promesses d'amour et d'enfantement.

Et puis, pour Paul déjà bouleversé par les précédents épisodes chantés, le sommet du ravissement fut atteint lors de cette troisième scène, pour lui mystique, vraisemblablement tournée en Suisse. Chaque culture a son paradis, la vidéo inverse de l'environnement quotidien, songea Paul : les Occidentaux rêvent d'une île sous les Tropiques, les Indiens rêvent de paysages montagnards et verdoyants. Le couple est donc parti en vacances en Suisse, secrètement accompagné de la femme qui porte leur enfant. Et cette femme, qui devra abandonner cet enfant et retourner à son pauvre destin, est plus ou moins amoureuse du mari. La scène est onirique, elle représente les rêveries, les fantasmes de cette mère par procuration. Elle est chargée de symboles religieux et c'est ce qui souleva l'émotion de Paul, en plus de la musique et des chants.

Bien que de culture chrétienne, catholique, Paul n'était pas un homme religieux au sens de croyant et pratiquant. Il se disait volontiers athée, mais il gardait au fond de lui une sensibilité inexpliquée pour tout ce qui concerne la spiritualité. Il ne réfléchissait pas à cela, il ne le pouvait pas, car alors sa raison le conduisait immanquablement vers le rejet. Il se situait d'un point de vue qu'il voulait au plus rationnel, scientifique et préférait cet inconfort de l'angoisse de la question, de l'angoisse du vide et de la mort comme disparition totale, plutôt que la croyance facile et, jugeait-il, infantile, en une transcendance, en un au-delà. Et les morts brutales de Lisa et Léa n'avaient fait que renforcer cette position. En dernier ressort, il n'y voyait que l'effet d'une dramatique coïncidence. Mais, au-delà, nous n'étions que vermines dans le Grand univers et, au regard de ce Grand univers, la mort de Lisa et Léa, la souffrance de Paul, n'étaient que contorsions de minuscules et dérisoires atomes. Telles étaient ses froides réflexions, qui côtoyaient en lui d'autres intuitions moins expéditives, d'autres conceptions plus nébuleuses et romantiques, qui se raccrochaient à sa sensibilité, à ses émotions, à ses espoirs. Il refusait, bien entendu, de s'en ouvrir à quiconque, et surtout pas à lui-même. Mais, l'hypothalamus ne saurait tromper.

À la disparition de ses amours, il était entré dans une phase douloureuse, mêlée de dépression, de tristesse, de colère et de révolte. Il en voulait à l'univers

entier, comme au destin. Et puis, progressivement, cette phase avait cédé la place à plus de sérénité, en même temps qu'il s'isolait, se repliait sur lui-même et marchait, solitaire, par les chemins de randonnée. Et c'est à ce moment-là qu'il se rendit compte de cette sensiblerie bizarre, de cette émotionnalité à fleur de peau, de ces expériences extatiques soudaines et qui ne duraient qu'un instant, le laissant dans l'euphorie du ravissement et les larmes aux yeux, les larmes d'une forme de bonheur et de l'attendrissement de l'âme. Et c'est toute cette sensibilité sous-jacente qui s'éveillait à présent, il le savait, en regardant ce film bollywoodien, en regardant et écoutant cette scène…

« Tu t'es infiltré par tous mes pores, envahissant tout mon être, comme si à moi-même tu m'avais enlevée », chantait la jeune femme, refermant ses bras sur le vide de l'absence et, derrière elle, un édifice religieux, chrétien, avec un immense crucifix sur le mur. La souffrance de toutes les souffrances. Puis, le mari, le père de l'enfant qu'elle portait, lui donnait la réplique. Elle le rêvait amoureux d'elle, mais ne parvenait jamais à le saisir. Il se dérobait sans cesse à ses bras, à son étreinte, disparaissait ici, pour réapparaître là-bas, l'impossible couple emporté dans cette chorégraphie de la dérobade.

Et puis, ce refrain qui revenait : « *Chori Chori Chupke Chupke* », « en cachette, en secret ». Et, à ces moments-là, ces sourires et ces regards malicieux et amoureux de la jeune femme, Paul les prenait aisément pour lui-même, s'identifiant au rêve, se laissant porter par les vagues de cet amour, de cet espoir désespéré. Paul sentait que Lisa et Léa n'étaient pas loin de cette expérience et que les fontaines de ses yeux s'ouvraient à une forme d'acceptation et à un espoir insensé, à un lien qui était au-delà même de la raison, comme de la religion. Il sentait alors pleinement Lisa, et Léa, en lui-même, comme des graines de vie, des potentiels de destin : « Plus qu'en Dieu, je crois en toi », disait la chanson. En génuflexion devant lui, son amour, son Dieu, elle lui offrait son sourire : « Je t'ai tant invoqué dans mes prières. Pour toi, personne n'a jamais imploré Dieu à ce point. »

Paul ne savait pas encore tout ce qu'impliquaient ces paroles, tout ce qu'elles impliqueraient pour sa vie, mais il les ressentait au plus profond de lui comme un message d'importance. Il avait l'impression que ce film bollywoodien n'était plus là par hasard. Au travers du rideau de ses larmes, il commençait à discerner un appel et l'usine à projets, tout à coup, se mit en route. Il ne savait pas encore lesquels, mais déjà, il y avait l'envie, le désir, de faire quelque chose de sa vie, d'en retrouver le sens, au-delà de ses pertes. Ce soir-là, il s'endormit dans un mélange de sérénité et de fébrilité. Il avait hâte d'être au lendemain, bien qu'il ne sache pas pourquoi. Un peu comme un enfant s'endort, sans savoir ce qu'il y aura, le lendemain, sous le sapin de Noël.

BISHNOÏ

La veille, ils étaient arrivés en fin d'après-midi à Bikaner. On gara le Toyota sur le parking devant l'hôtel *Desert Winds*, où ils devaient passer la nuit. L'hôtel était situé dans une enclave, donnant sur l'avenue *Karni Singh*, face au stade éponyme. Sur trois niveaux, c'était un bel hôtel, à l'architecture moderne, avec de discrètes fioritures de style indien, mais sans aucun des excès que l'on pouvait rencontrer parfois. L'intérieur était dans le même style, spacieux, aux murs beiges, avec de nombreuses plantes dans leurs pots le long des galeries extérieures. L'ensemble donnait une impression de propreté et de bon entretien.

La chambre de Paul, à lit double, était petite, mais fonctionnelle et agréable. Il coupa aussitôt la climatisation qui avait transformé la pièce en frigo. Il jeta un coup œil par la baie vitrée. Comme il était au second étage, au-delà de l'enchevêtrement des toitures plates où s'entassaient des tas de bois mort, il put voir au loin le Fort de Junagarh, qu'ils devaient visiter le lendemain dans la matinée. S'élevant au-dessus des toitures, entre lesquelles émergeaient de nombreux arbres, le fort se présentait comme un ensemble complexe d'édifices majoritairement en grès rouge-rose, mais avec quelques incrustations de superstructures en marbre blanc, qui signalaient ainsi, très probablement, la présence des palais. On retrouvait les mêmes éléments de style qu'il avait rencontrés jusqu'à présent, avec les tours effilées et les kiosques surmontés d'un dôme en pointe.

Paul et Gurji s'étaient donné rendez-vous devant le hall de réception, mais pas avant s'être accordé le temps nécessaire pour se désaltérer avec un thé glacé, ouvrir leurs bagages et prendre une douche. En redescendant, au détour d'un corridor, Paul aperçut une ravissante salle à manger, entièrement lambrissée de bois, sol, murs et plafond, dans des tons clairs et chaleureux. « Tu as vu la salle à manger ? demanda-t-il, lorsqu'il retrouva son guide.

– Dedans ? C'est pour le petit déjeuner. Pour manger, tu vas voir tout à l'heure, c'est la terrasse.

– On mangera ici ?

– Oui, si tu veux. C'est très bon ici. Et puis, c'est plus facile pour aller dormir tout de suite, fit Gurji en plaisantant.

– On ne mange pas tout de suite ?

– Non. Sauf si tu as faim. Tu as faim ?

– Non, non, ça va. Alors, le programme de la soirée ? C'est fichu pour le fort de toute façon.

– Oui, ça va fermer ou c'est fermé. Là, on attend un rickshaw, qui vient pour nous prendre. On fait le tour de Junagarh Fort. Après on visite la vieille ville, avec les maisons havelis. C'est très belles maisons. Ça va te plaire.

– Qu'est-ce que c'est des maisons “havelis” ?

– C'est très vieilles maisons, très belles. Il y a aussi des havelis à Jaisalmer, tu vas voir. C'est des maisons des riches marchands autrefois. C'est comme des petits palais, mais tu vas être content, y'a pas *Diwan-i-Am*, pas *Diwan-i-Khas*, pas *Sheesh Mahal*, plaisanta à nouveau Gurji.

– Tant mieux, tant mieux, fit Paul, l'air faussement affecté, en entrant dans le jeu de son guide. »

Un rickshaw noir et jaune se pointa à l'entrée de l'hôtel. Il était pour eux. Le véhicule pétaradant s'engagea dans l'avenue *Karni Singh* vers la gauche. La voie était très large, séparée en son milieu par une bande centrale surélevée sur laquelle circulaient quelques piétons au mépris du danger. Quelques chiens, et même une petite vache, y faisaient la sieste, indifférents au trafic routier qui les environnait. De chaque côté de l'avenue, c'était une enfilade de petits commerces mobiles, remorques et charrettes, équipées de toitures et de panneaux colorés ventant leurs produits. Une foule nombreuse déambulait tranquillement d'un commerce à l'autre, sans s'inquiéter du flot des véhicules de toutes sortes qui les frôlaient en klaxonnant à qui mieux mieux.

Le rickshaw atteignit rapidement l'extrémité de l'avenue et s'engagea sur un vaste rond-point, au centre duquel trônait une colonne de grès rouge surmontée d'un genre de parasol en métal noir. « C'est pour Rani Sati, lui indiqua Gurji. C'est une princesse elle fait *Sati* après son mari il est mort dans la bataille. Tu connais *Sati* ? » Paul fit non de la tête. « C'est la femme elle fait sacrifice, elle doit mourir avec son mari pendant on fait brûler le mari.

– Ah, oui ! J'ai entendu parler de ça. La femme est brûlée vivante avec le corps de son mari. C'est ça ?

– C'est ça oui. Tu vas voir dans le fort les mains sur le mur. »

Paul ne comprit pas ce que le guide voulait lui dire en lui parlant apparemment de « mains sur le mur ». Mais il n'y pensa plus, alors qu'ils venaient de s'engager dans *Municipal Road*, vers le sud. Ici, la voie était plus dégagée et le rickshaw put y prendre un peu de vitesse. Ils se retrouvèrent rapidement devant les murailles qui ceinturaient le fort de Junagarh. Paul aperçut, sur la gauche, un grand bassin rempli d'une eau verdâtre. Le rickshaw poursuivit sa route sur la *Junagarh Fort Road*, en longeant le bassin, tandis que sur la droite, se déroulaient les remparts du fort. Peu élevés, tout comme ceux du Fort Rouge d'Agra, ils étaient surmontés de créneaux, en forme de bornes kilométriques, serrés les uns contre les autres. En arrière-plan, apparaissaient

d'autres murailles, plus élevées, des tours et les murs des palais, percés de nombreuses ouvertures en saillie, pour la plupart munies de jaali.

Au sud du fort, le rickshaw contourna lentement un nouveau grand rond-point, au centre duquel était érigée une statue équestre. « C'est Maharaj Ganga Singh. C'est un grand roi de Bikaner, de Rajasthan.

– C'est lui qui a bâti le fort ?

– Non. Lui c'est le début de vingtième siècle. Le fort c'est fin mille cinq cents, mille six cents. C'est Rai Singh, c'est un général de l'armée de l'empereur moghol.

– Et lui, qu'est-ce qu'il a fait ? demanda Paul en désignant le cavalier perché sur son cheval de bronze.

– Beaucoup des choses il a fait. C'est un roi moderne. Il fait le canal pour les paysans parce que les gens avoir plus à manger. Il fait venir l'électricité et le train dans le pays. Il fait aussi les écoles pour les filles et plein encore des choses importantes pour que l'Inde elle devient moderne.

– Je vois, fit Paul en secouant la tête, admiratif. »

Le rickshaw était sorti du rond-point vers le sud, pour parcourir rapidement, sur toute leur longueur de larges avenues : la *Mahatma Gandhi Road*, la *Kote Gate Road* et la *Old Jail Road*, jusqu'à la *Goga Gate*, la porte d'entrée des vieux quartiers de Bikaner. À partir de là, le rickshaw serpenta dans le dédale des rues de la vieille ville, comme s'il avait voulu perdre ses visiteurs. Ils firent de brefs arrêts devant plusieurs havelis, remontant lentement vers le nord et finirent par se retrouver à nouveau devant le Junagarh Fort, après avoir coupé l'avenue *Subhash Marg*. Les havelis étaient de grandes et hautes maisons, à trois niveaux, bâties de grès rouge et aux façades en saillie percées de multiples petites fenêtres ogivales, fermées de vantaux ajourés, le plus souvent peints en bleu. Sur cette base et selon la richesse de celui qui l'avait faite bâtir, des éléments architecturaux plus complexes et en saillie pouvaient apparaître, comme les balcons, les galeries, les corniches, dont les décorations sculpturales pouvaient, elles aussi, varier par leur nombre et leur complexité.

Au-dessus de la ville, le ciel bleu s'était progressivement encré de nuit. Les rues s'illuminèrent de quelques lampadaires qui, s'ils n'étaient pas en panne, dispensaient une lueur blafarde. L'essentiel de l'éclairage provenait des tubes fluorescents des échoppes. Partout, la vie et des activités humaines se poursuivaient avec le même entrain. Rickshaws, motos, scooters et vélos s'entrecroisaient au milieu des piétons. Les commerçants paraissaient simplement plus alanguis en fin de journée, affalés sur leurs chaises de jardin en plastique, devisant avec un voisin ou un vieux client. Beaucoup commençaient à manger, à même la rue, autour de cantines ambulantes. Les pétarades des deux roues, les klaxons, les interpellations, des uns, des autres, toute cette petite agitation urbaine, donnaient à cet instant, à Paul, une sensation de flotter. Depuis un moment, Gurji et Paul n'avaient plus échangé un mot, comme si la journée avait été assez longuement et suffisamment saturée de propos, d'idées qui se forment et s'échangent. L'heure était venue pour ce silence à deux,

ponctuation de l'être ensemble. Comme ces corps dans un même lit, qui se séparent pour rejoindre le sommeil, les âmes aussi, s'éloignent pour entrer dans leur méditation intérieure.

La *Municipal Road* fut rapidement avalée, le *Rani Sati Circle* rapidement contourné et l'avenue *Karni Singh* rapidement remontée à contresens, tout klaxon hurlant. Le rickshaw les déposa jusque dans la cour de l'hôtel, qui était à présent toute illuminée. Le réceptionniste les invita à grimper sur le toit-terrasse où une demi-douzaine de tables étaient installées. Sur un sol de grands carreaux disposés en damier rouge et blanc, le lourd mobilier était en fer forgé, comme les tables et chaises de jardin d'autrefois, avant que le « plastoc » moulé ne leur donne de cette moderne légèreté, affranchie de la main de l'homme. « Nous avions le même mobilier en fer forgé, chez mes grands-parents, commença Paul, histoire de démarrer une conversation.

– Tu veux dire que c'est très vieux alors ? »

Un serveur leur apporta la carte et un autre alla allumer un brasero disposé à l'une des extrémités de la terrasse. D'autres clients arrivèrent et s'installèrent. Quelques étrangers, mais aussi des Indiens. « Alors, pas trop fatigué ? C'était une longue route aujourd'hui.

– Ça va Gurji, je me sens… serein, paisible. J'ai trouvé la balade en rickshaw très… méditative. C'est moins stressant que sur les routes. Je suppose qu'il doit y avoir énormément d'accidents sur les routes en Inde.

– Je connais pas les chiffres, mais je crois que oui, y'a beaucoup des accidents. C'est pour ça qu'il faut prier Ganesh ! fit le guide, en plaisantant.

– Tu pries Ganesh toi ?!

– Non, fit Gurji, un peu gêné. J'ai dit, je suis pas beaucoup religieux. Je crois dans la chance comme ça. Mais c'est sûr, un jour y'a toujours accident. J'espère pas trop grave.

– Jamais d'accidents ?

– Si, mais petits…

– Des accrochages ?

– Oui, c'est juste le bus un peu cassé. Pas de mal pour moi ou pour les clients. Et toi ? Tu as des accidents ? » Puis, le guide se rendit compte trop tard de sa gaffe : « Oh, pardon, je pense pas que c'est peut-être une question difficile pour toi. Excuse-moi, Paul.

– Ce n'est rien, ça va Gurji. Pour moi, personnellement, c'est comme toi : des petits accrochages. C'est tout. Qu'est-ce que tu me conseilles en entrée ? »

Les deux hommes firent leur choix pour le repas du soir et on leur amena en ouverture des petits beignets avec une sauce aigre-douce. « Demain, après le fort, ça va être aussi long pour aller à Jaisalmer ?

– Oui, c'est presque pareil. Mais on fait une coupure à la moitié pour manger.

– Où allons-nous manger ? demanda Paul en sortant son smartphone.

– C'est à Phalodi. Une petite ville. Tu vas voir sur Google Maps ?

– Oui, c'est ça. Tu écris comment "Falodi" ?

– P-h-a-l-o-d-i.

– OK. Voilà, voilà… J'y suis !

– Cette année, dans le mois de mai, c'est plus fort température dans l'Inde à Phalodi. Cinquante degrés, je crois. »

Paul vérifia l'information sur Google. « Je confirme : cinquante et un degrés ! C'est dingue, mais comment les gens font-ils pour supporter un air aussi chaud ?

– Il faut rester dans la maison avec de l'eau, bien mouillé, avec le fan… et le guide fit des gestes de rotations pour se faire comprendre.

– Le ventilateur !

– Mais maintenant, dans le mois d'octobre, c'est pas chaud comme ça. C'est chaud, un peu, ça va. On mange au bord de la route. Tu vas voir c'est une grand maison, c'est le cinéma dedans avec la grand salle et en bas c'est la salle de restaurant. C'est un peu McDo, tu vois, c'est le changement pour toi.

– Un McDo indien ?

– C'est ça. Mais on mange bien. C'est le self, ça va vite. C'est très bien pour les voyageurs aller vite. C'est bien pour nous alors.

– Tu as réservé au moins.

– Oui ! La table au fond près de la fenêtre pour surveiller le Toyota ! et il éclata de rire. »

Au cours du repas, Paul revint sur leurs questions en suspens à propos de la méditation. « J'ai pensé téléphoner à Aryan, mais je n'ose pas trop. Qu'est-ce que tu en penses ?

– Tu peux envoyer un email si tu veux. C'est plus facile et tu vas voir la réponse.

– Ouais, c'est ce que je ferai. Je dois aussi écrire à Muriel.

– C'est ta sœur, c'est ça ?

– Oui, ma petite sœur. C'est ma "secrétaire".

– "Secrétaire" ? Elle travaille pour toi ?

– Non, c'est pas ça. J'ai décidé, durant ce voy… pèlerinage ! de n'écrire qu'à une seule personne. Tu sais, c'est mon ascèse sociale. Pardon. Je t'ai dit mon désir d'être seul, de couper les ponts avec les gens…

– Avec tes parents aussi ?

– Avec mes parents aussi.

– C'est dur. Ici en Inde, les parents c'est très important. Je peux pas "couper les ponts" comme tu dis. Les parents c'est sacré.

– C'est peut-être moins sacré en France, tu sais. Mais bon, comme je disais, les ponts ne sont pas vraiment coupés, car Muriel est chargée de transmettre de mes nouvelles à mes parents et à tous ceux qui s'inquiètent de moi. C'est pour ça que je dis qu'elle est ma "secrétaire", en quelque sorte. Mon porte-parole serait plus juste.

– Je pas très bien comprendre pourquoi tu "coupes les ponts" avec tout le monde et maintenant tu es dans l'Inde avec moi et tu veux téléphoner à Aryan et tout ! »

Paul réfléchit un instant. C'était difficile à comprendre, aussi bien pour lui-même. Il est probable qu'en en parlant avec Gurji cela éclaircirait sa propre compréhension. « Mais si la question c'est trop difficile, c'est pas obligé de répondre, d'accord ? ajouta le guide pour adoucir un peu sa remarque.

– Je vais répondre… Cela va m'aider de te répondre, car pour moi aussi, cette position n'est pas très claire à présent. Même si, à un moment donné, c'était plus clair. »

Paul prit son temps, entre deux bouchées de lentilles, de riz ou de poulet au curry, entre deux gorgées de vin indien. « Au départ, j'étais dégoûté par la vie, après le décès de Lisa et Léa. Une très grande souffrance, comme tu peux l'imaginer. J'ai pensé à la mort, mais très vite j'ai pensé aussi que c'était un peu lâche. Que ce n'était pas non plus ce que ma femme et ma fille auraient voulu. Elles n'auraient pas voulu que je réagisse ainsi. Aussi, j'ai continué à vivre… en gros pour leur rendre hommage. Mais là, la question a été… comment dire… philosophique. Pourquoi s'attacher aux autres qui peuvent disparaître comme ça, en un claquement de doigts. Et puisque je décide de ne pas m'attacher, alors je décide de prévenir cet attachement et je… "coupe les liens". C'est ça la base. Ce n'est même pas tant une prévention de l'attachement, c'est… devenu à la longue un besoin d'être seul. Aujourd'hui, je me rends compte que c'est un besoin de méditation. D'une certaine façon, la méditation est apparue comme ça, dans ma vie.

– Et après c'est l'Inde avec Gurji ?

– Tu as oublié Bollywood, fit Paul avec un clin d'œil à l'adresse de son guide. Oui, après c'est l'idée de l'hommage en action, en quelque sorte. Je devais partir pour cette sorte de pèlerinage intérieur en hommage aux disparues et pour dépasser cette perte aussi. Pour me reconstruire. Mais je sais bien que "me reconstruire" ça va passer, forcément, par des rencontres avec les autres, des attachements aussi, forcément. C'est parallèle : à la fois ces nouveaux attachements, à la fois cet approfondissement intérieur, cette construction intérieure. Donc, pour le moment je n'écris qu'à Muriel, qui donne de mes nouvelles aux autres, mais tout le monde sait, et je le sais, un jour, j'irai à nouveau vers les autres. Je ne sais pas si tu comprends tout ça.

– Oui. Ça va, je comprends bien. C'est… Les morts, ta femme, ton enfant, c'est comme si tu te trouves sur une île, tout seul. Et puis, tu dis tu vas rester sur l'île, au début. Et puis, ça change dans ton cœur et tu prends un petit bateau pour retourner dans la vie avec les autres gens après. Je comprends bien ?

– Très belle métaphore, Gurji ! Une île pour se protéger. Un petit bateau pour revenir à la vie. C'est ça. Tu es mon petit bateau. Aryan est mon petit bateau. C'est pour ça que je suis là, en Inde.

– J'aime bien parler à toi, Paul, comme ça je comprends aussi des choses de moi.

– J'apprécie aussi beaucoup que l'on puisse parler ensemble comme ça, de choses profondes. Tu es vraiment un bon gourou ! et Paul lui sourit, car il

pensait vraiment qu'il trouvait en Gurji un ami spirituel, un confident un peu thérapeute de son âme en souffrance.

– Demain, petit-déjeuner à sept heures, comme d'habitude, d'accord ? On part pour visiter le fort à sept heures et demie, comme ça on démarre la visite à huit heures et on peut finir à dix heures.

– Deux heures ?! Ça va vite non ?

– Oui, je suis d'accord. Si tu veux visiter tranquillement le Junagarh Fort avec le musée et tout, tu peux prendre un jour ou deux. Mais alors, c'est pas quinze jours pour visiter le Rajasthan, c'est trois mois. C'est toi qui vois. Tu veux trois mois ? fit le guide sur le ton de la plaisanterie.

– C'est vrai, c'est une option différente. Là je survole un peu les choses. Et puis, si après j'ai envie d'approfondir un truc, une ville, une région, peut-être que je reviendrai m'installer plus longtemps… Bon ! Ce n'est pas tout ça, mais les emails ne vont pas s'écrire tout seuls, fit Paul en se levant. Je te souhaite de passer une bonne nuit Gurji. La route va encore être longue pour toi.

– Ça va Paul, pas de problème. Bonne nuit toi aussi. »

Les deux hommes se quittèrent et, en partant, Paul vit que le brasero, au fond de la terrasse, était en train d'agonir. De retour dans sa chambre, il envoya d'abord un email à Aryan. Après l'avoir chaleureusement remercié pour la rencontre et l'initiation à la méditation, il lui dit que les conversations avec Gurji avaient soulevé quelques questions sans réponses. Il lui demandait s'il aurait quelques éclairages à leur apporter. Et il posa ses questions avec méthode, en les numérotant :

« 1) comment concilier la méditation et l'action dans la vie quotidienne ? Comment méditer tout le long de la journée ? Par exemple, comment peut-on conduire en méditant ?

« 2) depuis que j'ai perdu ma femme et ma fille, je reste souvent seul à laisser couler mes pensées. Est-ce que c'est aussi de la méditation ?

« 3) là, c'est plus compliqué à expliquer. Ce sont des expériences étranges. J'appelle ça des « waouh expériences ». Cela arrive soudainement et involontairement. Je regarde quelque chose ou je suis en train de lire ou de regarder un film et, brusquement, cela raccroche à quelque chose d'inconscient dans ma pensée, comme à un symbole, un truc indistinct, mais en tout cas, cela fait un grand effet. Je vis à ce moment-là comme une euphorie, comme si mon cerveau déchargeait d'un coup un tas d'endorphines et ça fait « waouh ! » dans ma tête. Mais ça ne dure pas très longtemps (hélas), juste quelques secondes et ça part. C'est un peu comme le plaisir sexuel, si tu me permets cette allusion. Mais là c'est purement mental. J'en ai parlé à Gurji qui m'a parlé « d'Éveil » (comme pour le Bouddha) ou de « samadhi ». Je ne sais pas quoi en penser. Je viens juste de commencer à méditer… Mais y a-t-il un lien entre la méditation et ces « waouh expériences » ?

« 4) est-ce que ma rencontre avec le professeur Aryan Kumar Singh est un effet du « karma » ? Y a-t-il un « destin » ?

« 5) en lien avec la question précédente, je viens de me rendre compte, aujourd'hui, en roulant vers Bikaner, que l'Inde n'est qu'un « théâtre », comme un décor et qu'il y a un autre voyage intérieur que je fais et que c'est lui le « vrai voyage », tout le reste n'est qu'illusion (tu ne serais qu'une illusion donc ! ☺). Gurji m'a parlé du concept hindou et bouddhiste de « *Maya* », qui veut dire aussi l'illusion du monde. Qu'est-ce que tu en penses ?

« 6) enfin, une dernière question, qui découle de la précédente : est-ce que mon « pèlerinage » en Inde serait aussi *Maya*, de l'illusion ? Je veux dire que le voyage en Inde est déjà illusion. Mais en plus, finalement, est-ce que mon voyage intérieur est aussi *Maya* ? Question purement théorique ! »

Puis, il écrivit à sa sœur. Il lui raconta brièvement sa rencontre avec le professeur, comment il avait été initié à la méditation dans le jardin « de la connaissance » au pied du Fort d'Amber et, fatigué, il se contenta de lui copier-coller les questions qu'il avait envoyées à Aryan. Puis, il lui assura que son voyage « intérieur » en Inde, se passait fort bien et qu'il avait l'impression d'évoluer et que le retour vers les autres était proche…

Paul s'endormit peu après avoir cliqué sur le bouton d'envoi. Son sommeil fut agité, peuplé de forts, de palais, de yogis plus ou moins amicaux, qui voulaient lui enseigner une méditation pour voler dans les airs. Mais pour cela, il fallait qu'il paye et chaque fois qu'il allait trouver ses roupies, les billets disparaissaient, jusqu'à ce qu'il se retrouve ailleurs… Sur la fin de cette nuit cauchemardesque, sans doute à cause de l'épuisement, il dormit enfin, profondément, d'un bloc, entre cinq et six heures du matin, heure à laquelle il avait mis l'alarme de son smartphone.

Il s'était donné du temps, car il avait décidé de commencer des méditations matinales, pour voir. Après une douche et un thé glacé sorti du frigo, il s'habilla et s'installa sur une chaise, le dos bien droit, comme Aryan le lui avait appris, comme il avait pu observer Lisa. Il ferma les yeux et commença la gymnastique mentale des incessants allers-retours entre une attention à sa respiration et sa pensée qui fuyait dans tous les sens.

Le premier essai avec Aryan avait été bien meilleur, comme « inspiré ». Mais ce matin, il avait l'impression de ne pas pouvoir méditer. Du côté du corps, heureusement, mis à part une légère courbature dans le bas du dos, il se sentait bien et détendu. Il fut tenté de faire un petit effort pour rester sur la respiration, mais il se dit qu'Aryan lui avait bien signifié le non-effort, pas de concentration et se disant cela, il se rendit compte qu'il avait encore perdu le fil de sa respiration. Mais il n'eut pas le temps de se culpabiliser davantage que la minuterie de son smartphone retentit. Il venait de faire sa première méditation officielle, en solo, de dix minutes. Il s'était dit qu'il allait prudemment commencer par des durées assez courtes. Il se leva, moyennement satisfait de son expérience et commença à préparer ses bagages. Il devait retrouver Gurji pour le petit déjeuner dans la salle à manger lambrissée. « Alors, Gurji, bien dormi ?

– Ça va Paul, bien dormi. Et toi ? Ça va ?

– Ça peut aller. Je ne dirais pas que j'ai bien dormi. J'ai fait des rêves idiots. Et puis, tout à l'heure, j'ai essayé de méditer, dix minutes, mais ça n'a pas trop bien marché. Ce n'était pas comme avec Aryan dans le jardin.

– Tu avais des pensées et tout ?

– Oui, c'est ça. Beaucoup de préoccupations.

– Je crois c'est normal au début. *Don't worry*, Paul ! La méditation c'est long pour apprendre, c'est toute la vie on dit.

– D'accord, je suis donc au début. C'est normal. Bien ! On va au fort en Toyota ?

– Oui. Tu vois, c'est des larges rues jusqu'au fort, ça va vite. Et après on repart pour Jaisalmer. »

Le parcours jusqu'au fort fut effectivement facile. Ils refirent le trajet en rickshaw de la veille et Paul éprouva une certaine satisfaction à reconnaître les lieux et leurs significations. Il avait entrouvert la vitre de son côté et de la rue lui parvenaient les bruits du trafic, de pétarades, de vrombissements et d'incessants klaxons. Et puis, ces odeurs typiques de l'Inde, ces mélanges improbables de remugles et d'épices, mêlés au gaz d'échappement. Mais il se sentait bien, apaisé, comme chanceux, de pouvoir visiter un pays, de cette façon, de ne pas être obligé de travailler, tout en circulant au milieu de toute cette fourmilière d'Indiens affairés. Il se sentit privilégié, une sorte de petit maharaja et il s'imagina se rendre à ses palais. Le Fort de Junagarh lui appartenait et il y rentrait après un long voyage en Occident.

Paul sourit intérieurement à ces fantaisies imaginatives, un peu puériles, et se concentra sur de nouveaux détails qu'il pouvait observer le long du parcours : le château d'eau sur la droite, juste avant le *Rani Sati Circle*, un Indien en train de somnoler au pied de la colonne, au milieu du rond-point, deux vaches qui marchaient lentement, indifférentes, au milieu du tonitruant trafic, de scooters, de motos, de rickshaws, de petites charrettes de légumes, ou de mystérieux sacs empilés, tirées par des hommes maigres et fatigués. Les échoppes de produits artisanaux du Rajasthan, aux façades fatiguées et sales, habillées des produits à vendre, tapis de toutes tailles, tissus imprimés, tee-shirts délavés. Tout était usé, empoussiéré, et devait être accroché là depuis des années peut-être. La notion de devanture, qui accroche l'œil, qui fait bonne impression, que l'on rafraîchit régulièrement, échappait totalement à la logique du commerçant indien. Il ne faisait qu'imiter l'Occident, sans avoir les moyens culturels de le comprendre.

Gurji roulait lentement, mais sûrement, contournant soigneusement les obstacles. Ils parvinrent au bas de *Municipal Road* et le guide trouva un coin où garer le quatre-quatre en sécurité à proximité d'un arrêt de bus touristiques. Il soudoya un homme un peu nerveux, vêtu d'un vague uniforme brun et qui inclina sa tête de côté plusieurs fois, comme cela se fait en Inde pour signifier un accord relatif. Contre la promesse d'un doublement de la somme, on savait qu'il garderait soigneusement le Toyota, avec l'aide de Ganesh…

Paul et Gurji traversèrent prudemment la *Junagarh Fort Road* et entrèrent dans le fort par la *Karan Pol*. Assez haute pour permettre le passage d'un éléphant et de son conducteur, la porte, surmontée d'un arc brisé et d'une rangée de créneaux, ne comportait aucune décoration, à part deux petites rosaces de pierre sculptée, de part et d'autre de son arc. De chaque côté de l'encadrement, deux écus en bois peint en blanc et divers panneaux apposés à même les murs de grès doré, donnaient une foule d'informations, aussi bien historiques, que pratiques, quant aux règles du jeu pour visiter le fort. Les deux battants de la porte, en bois, étaient hérissés de longues pointes métalliques. « C'est pour les éléphants ils cassent pas la porte, précisa Gurji. » Ce que Paul comprit aisément.

La porte franchie, ils se retrouvèrent dans une petite cour rectangulaire. Trois côtés étaient composés de hauts murs, dont deux étaient percés de la *Karan Pol* et de la *Suraj Pol*. Le dernier côté se présentait comme un haut bâtiment, en grès doré, comportant deux doubles volets d'escaliers, symétriques, formant un losange. Les rampes de ces escaliers étaient en panneaux de pierre rose, percés en dentelle, comme les jaali. Deux autres étages s'élevaient au-dessus du dernier palier, comportant un enfoncement central entre deux demi-tours carrées, avec des fenêtres obturées par des jaali, chaque étage protégé de son avant-toit. Le style architectural était simple, sans fioriture aucune.

La *Suraj Pol*, la « porte du soleil », se dit Paul, qui commençait à bien connaître son petit lexique hindi, était flanquée de deux éléphants, de plus de deux mètres de haut, qui se faisaient face. Bien que les animaux fussent vraisemblablement sculptés dans la roche, ils étaient entièrement peints en noir, à l'exception d'une représentation de draperie rose leur couvrant le dos. Les défenses étaient peintes en blanc. Leurs trompes, pendant verticalement, tenaient une grosse chaîne argentée et un cornac était assis sur le cou des pachydermes. « Tu vois, sur les éléphants, c'est Jaimal et Patta. C'est des grands guerriers pendant la guerre à Chittorgarh, précisa Gurji. »

Le haut encadrement de la porte était particulièrement austère, sans décoration aucune et la roche était entièrement peinte de blanc cassé. Paul et Gurji franchirent la porte, dont les deux battants étaient aussi recouverts de pointes, à la hauteur de la tête d'un éléphant, mais des pointes plus courtes que celles de la *Karan Pol*.

Sous l'arche de la porte du soleil, sur la droite, se tenait un gardien en uniforme, assis sur une chaise de jardin en plastique, en train de deviser avec un homme en civil, tous les deux apparemment indifférents au flot des visiteurs. Sur la gauche, il y avait un petit attroupement devant des empreintes de mains stylisées, taillées en bas-reliefs dans de légers renfoncements de la roche. Sous chaque main, un court texte en alphabet sanskrit été gravé. Le mur environnant les empreintes était peint d'un rouge brique, les empreintes et leur texte étaient en rose, à l'exception de deux d'entre elles qui étaient peintes en blanc. L'ensemble paraissait de facture grossière et dégradé, avec des effritements de

la roche ou de son enduit et même la peinture avait été appliquée à la va-vite, sans aucun soin, un travail visiblement bâclé. Ici ou là, des pièces de monnaie avaient été déposées en ex-voto, sur le rebord bas des renfoncements. « C'est ce que tu me disais hier, je crois, les mains sur le mur ?

– Oui, c'est ça. C'est des femmes des rois ou des nobles qui font *Sati*. La femme elle a… *print* sa main sur le mur.

– Empreintes. Ce sont des empreintes de mains. Mais on voit bien que ce ne sont pas de vraies empreintes. C'est symbolique. »

En disant que c'est « symbolique », Paul tentait de tenir à l'écart l'impression d'horreur à l'idée de toutes ces femmes brûlées vives. Il ne put s'empêcher de les compter. Il y avait vingt et une empreintes. Vingt et une femmes s'étaient immolées sur le bûcher de crémation de leur mari. « Vingt et une ! Cela fait beaucoup !

– Tu vas voir à *Daulat Pol*, c'est plus de quarante empreintes. C'était partout dans l'Inde autrefois y'avait la *sati*. »

À la sortie de la *Suraj Pol*, ils débouchèrent sur une vaste place ouverte, qui longeait la façade nord des palais et conduisait, à son extrémité ouest, au musée de Junagarh. « Là-bas c'est le musée on le voit à la fin, si on peut. »

Une partie de la place faisait office de parking pour les véhicules de service et, au-delà, l'espace s'ouvrait sur un terrain vague, parsemé de quelques arbres, jusqu'à l'enceinte nord du fort. Paul se retourna pour admirer la façade nord des palais. Façade impressionnante, très haute. Les deux premiers niveaux, simplement ouverts de portes en rez-de-chaussée et d'alcôves au-dessus, étaient construits en pierres rose pâle. Les quatre étages au-dessus, quant à eux, étaient en un grès encore plus pâle, presque blanc, et se présentaient comme des enfilades de jaali ou de galeries extérieures avec colonnades. Deux demi-tours feintes faisaient saillie et étaient surmontées par un kiosque octogonal en grès rouge foncé. Devant l'une des entrées, deux canons anciens, montés sur roues, semblaient menacer symboliquement le visiteur. « On y va ? demanda Gurji en désignant, sur la gauche une triple porte. C'est *Tripolia Pol*, on va dans le palais *Karan Mahal*. »

Paul trouva la *Tripolia* particulièrement décevante. Ces trois hautes ouvertures, terminées en arcs brisés, étaient vides de tout élément de décor ou d'originalité architecturale. En hauteur, les ouvertures étaient obturées par un bricolage dissymétrique de grands carreaux de verre et, en bas, par de disgracieux rideaux de fer rouillés et encrassés. Seul celui du milieu était ouvert pour permettre le passage. La *Tripolia* ressemblait à l'entrée fatiguée et crasseuse d'une ancienne gare.

Les deux hommes pénétrèrent dans la cour du *Karan Mahal*, pavée de grosses pierres de grès inégales. Au centre, un bassin carré, avec son îlot central, surmonté d'un kiosque en marbre blanc et ses petites passerelles, entouré d'une rambarde de pierre ajourée, un peu comme une piscine familiale réglementaire. Tout autour s'élevaient des galeries avec des colonnades, des balcons et des jaali. En rez-de-chaussée, des plantes dans des pots, des rambardes de sécurité

peintes en rouge et blanc, des panneaux d'information montés sur des encadrements de bois. Et, au-dessus de cette cour… Paul tressaillit en voyant cette horreur anachronique : des câbles d'acier, directement accrochés aux façades antiques, s'entrecroisaient pour soutenir un filet à mailles fines. On se serait cru dans la cour d'une prison avec son filet anti-évasion par hélicoptère. Ici, Paul, devina que les « hélicoptères » en question étaient les nombreux volatiles, des pigeons pour l'essentiel. « Ça, c'est moche, dit-il à Gurji, en grimaçant.

– C'est pour les pigeons…

– Je m'en doute bien ! Et toutes les cours seront comme ça ?

– Ah, oui, je crois bien. Tu trouves que c'est pas beau ? »

Paul secoua la tête, dépité, atterré. « C'est comme c'est, tu oublies pas, Paul ? Tu proposes une autre solution pour les oiseaux ? Si tu as une bonne idée, faut le dire ! persifla doucement le guide. »

Paul lui tapota l'épaule en signe d'apaisement. Il était vrai que le principe du « c'est comme c'est » avait tendance à s'évanouir sous l'assaut de ses impulsions internes. Et, sur le coup, il n'avait effectivement aucune solution alternative à proposer pour protéger un tant soit peu les monuments des dégradations des pigeons et autres volatiles. « Je dois encore beaucoup méditer, car mon « c'est comme c'est » est un peu fragile, fit-il en riant de lui-même. Il faut bien que les pigeons vivent leur vie ! »

Ils entrèrent par la droite, sous la galerie. « Tu viens dedans, tu vas voir c'est plus beau. » Durant presque deux heures, ils arpentèrent des galeries, des couloirs, gravirent des escaliers, descendirent des escaliers et Paul en vint à perdre totalement le fil des noms des « *Mahal* », des palais, des « *Chowk* », des cours, des « *Pol* », des portes, qui se succédaient en un nombre qui semblait ne jamais vouloir finir.

Mais, effectivement, sous la coque austère des façades, ce fort cachait de véritables trésors historiques. Chaque palais était une pièce originale, personnalisée, en quelque sorte, dont la richesse et la complexité des décors étaient époustouflantes. Une multitude de colonnes cannelées, légèrement coniques, émergeant de leurs bases en pétales de lotus accolées. Des enfilades d'arcades, aux arcs polylobés, dont les faces étaient peintes de rouges et d'or, d'exquis motifs floraux ou purement géométriques. Des mètres carrés de murs, eux-mêmes peints d'enchevêtrements infinis, incrustés, ici ou là, de miroirs. Des étendues de plafonds, dont aucun ne ressemblait à un autre, mais tous décorés de peintures, incrustés de tuiles à l'italienne et de miroirs. Une multitude de portes, peintes de motifs ayant chacun sa personnalité, aux couleurs indéfinissables, souvent inspirés du végétal, mais d'autres fois, représentant des personnages, des animaux, jusqu'à cette porte entièrement couverte de feuilles d'argent, son métal repoussé en textures d'écailles imbriquées. Il y avait ce palais bleu, entièrement décoré, murs et plafond, de volutes empilées, symbolisant des nuages. Il y avait ce palais, aux murs blanc cassé, couverts de feuilles et de fleurs, soit dans des enchaînements

géométriques serrés, soit dans des volutes et des spirales plus lâches, peints des rouges et des verts et des jaunes de la végétation, le plafond, plus sombre, enfilant de longs motifs tressés parallèles et en relief, mêlant les bruns, les rouges et les ors. Ici, un trône, de velours rouge, sur pieds d'argent, là une balancelle entièrement de bois sculpté et doré, dont le portique reposait sur le dos de deux éléphants miniatures, avec un mahout assis sur leur nuque. Il y avait ces jaali, incrustés de verres colorés, tenant du mariage entre le vitrail et le kaléidoscope. Il y avait ces mobiliers antiques, ces fauteuils, ces lits, ces bancs, ces tables basses, ces tables rondes, ces commodes. Il y avait ces déploiements de sols aux somptueux tapis, qui pouvaient cacher de merveilleuses et incroyables mosaïques, où là encore, fleurs stylisées, étoiles, carrés, losanges, triangles, cercles, se mêlaient en de multiples couleurs, s'organisant en longs alignements en damiers. Et encore, ces objets insolites d'époque, chariots et carrosses royaux sous la poussière, armes blanches, poignards, coutelas, sabres, lances, arcs et flèches, sous verre, des instruments de torture pour fakir, ici un petit avion de la Première Guerre mondiale, là une antique Rolls Royce. Et tous ces minuscules détails, qui émerveillent et saturent à la fois. Et toutes ces minuscules incohérences, ces tubes néon suspendus aux murs, ces ampoules basses consommation accrochées aux plafonds, ces fils électriques qui font lianes, ces salissures oubliées, ces panneaux informatifs ou prescripteurs impunément cloutés dans le grès antique, ces cours intérieures couvertes de leurs grillages ornithophobes, ces jardins mal entretenus, ces touristes indiens de la nouvelle classe moyenne qui a des moyens et qui parle haut, se bouscule, crache par terre, invectivant sa marmaille endimanchée, grosses mamas enveloppées d'un sari criard, pères ventrus s'exerçant à la photographie du smartphone, coups de sifflet des gardiens débordés, jeunes gens pendus à leurs téléphones mobiles, arpentant le fort sans le voir, c'était comme c'était, l'Inde dans sa splendeur, ses anachronismes, son chaos organisé et Paul et Gurji se retrouvèrent, peu avant dix heures, devant le musée de Junagarh. « C'est bientôt dix heures, on va voir le musée ? demanda le guide, sans grande conviction. »

Paul perçut le message sous-jacent et comme il se sentait lui-même las, il ne répondit pas de suite, se retournant vers la façade des palais médiévaux. « Il y a une telle diversité ! Tous les palais sont différents. Tant de styles ! C'est assez perturbant, je dois dire.

– Tu sais, avança Gurji, ça fait quatre cents ans, c'est très vieux. Beaucoup des rois, des fils du roi, encore des fils du roi et c'est longtemps comme ça. Alors chaque roi, chaque prince, il veut son palais pour lui, tu comprends. Le fils il veut pas habiter dans le palais du père, alors le fils faire un nouveau palais pour lui et c'est comme ça pendant quatre cents ans. Alors, après, aujourd'hui ça fait beaucoup des palais très différents, voilà pourquoi.

– Ouais, je comprends et c'est pour cela qu'au fil du temps même les styles architecturaux ont changé. Ouais, ouais, ouais, c'est pas mal du tout. En tout cas c'était un fort vraiment… à voir ! Merci pour cette visite Gurji ! C'est vrai que,

l'extérieur n'est pas terrible, je trouve, ajouta Paul en désignant les façades. Mais dedans alors…

– Alors ? Le musée ? rappela le guide. »

Paul se retourna vers le musée. Encore une façade austère. « Tu vois, Gurji, je n'aime pas trop les musées. Je trouve que les objets y sont enfermés comme dans un zoo et qu'ils y sont aussi malheureux que des animaux en cage. » Paul fit la moue et se tourna vers son guide : « On s'en va ?

– D'accord, Paul ! »

Il leur fallut une bonne demi-heure pour remonter *Municipal Road*, suivre *Jaisalmer Road* et quitter Bikaner en s'engageant sur la NH15. Regardant sur la gauche, par-dessus son épaule, Paul contempla une dernière fois les remparts du fort. De loin, la bâtisse avait tout de même fière allure. Un fort construit pour résister aux attaques ennemies durant des siècles. Un fort-palais fermé au peuple, réservé aux rois. Un lieu secret, de luxe et de raffinement. Et puis, les siècles avaient passé, les murailles ne protégeaient plus personne, la démocratie avait fait son travail de nivellement culturel et les forts s'étaient ouverts au public et aux touristes. Les rois, les reines et leurs légendes n'étaient plus que du folklore, des pièces de musée, des lieux que l'on visite, caméra au poing et que l'on quitte, sans autre considération que le souvenir que l'on pourrait en avoir.

Il s'était fermé aux hommes, afin de préserver sa survie au-delà de ses pertes ; afin de ne point renouer ce commerce si fragile avec des êtres que l'on finit par aimer. Et il voyait ces forts, ces palais indiens, comme une métaphore de lui-même : d'abord fermés, puis s'ouvrant au monde. Ces derniers mois, il s'était barricadé derrière le rempart de sa solitude. Une solitude active, voulue, recherchée, un délibéré rejet des autres et puis… Il savait bien, depuis le début, que cette défense mentale ne pouvait être que temporaire. La vie allait l'appeler, tôt ou tard. Il était plus que jamais convaincu que son séjour en Inde n'avait pas d'autre but que de retrouver cet appel de la vie, cette inspiration pour expirer et inspirer à nouveau et s'ouvrir à ses émotions.

Le Toyota s'enfonçait à bonne vitesse dans le désert du Thar. La NH15 n'avait plus rien d'une autoroute, réduite à deux voies entre lesquelles il fallait onduler. La végétation devenait de plus en plus espacée et rabougrie, cédant la place aux roches et aux dunes. De temps en temps, ils devaient ralentir sérieusement, à cause de troupeaux de dromadaires ou de chèvres qui longeaient ou traversaient la route, accompagnés de leurs bergers. C'était de grands hommes maigres, à la peau noire, portant collier de barbe, grise ou blanche, et une énorme moustache. Généralement coiffés d'un impressionnant turban rouge, orange ou jaune, constitué d'un tissu entortillé et enroulé sur lui-même, ils étaient vêtus de blanc sale, avec une ample veste à manches longues retroussées et d'un drap noué à la taille et remontant entre les jambes, découvrant ainsi leurs membres à partir de la mi-cuisse. On aurait dit des bonshommes en barboteuses. Diversement chaussés de souliers de cuir ou de sandales empoussiérées, ils tenaient à la main un long bâton, qui leur servait

aussi bien à la marche, à porter quelques victuailles dans un sac et un jerrican d'eau, qu'à guider leur troupeau.

De temps à autre, en bordure de route, on pouvait voir de minuscules temples, ou plutôt des autels, construits d'un assortiment hétéroclite de béton, de briquettes séchées, de pierres plates rouges avec, sur la toiture, un petit dôme en pointe, peint en blanc. Dessous, une cage en métal rouillé où devait être enfermée la représentation de la divinité. Paul songea alors à leur destination : Jaisalmer. Là encore il y aurait un fort à visiter. Là encore il y aurait d'autres merveilles architecturales, artistiques, devant lesquelles s'extasier et il commença à trouver cela répétitif. Il voulait autre chose de l'Inde… « Gurji ?

– Oui, Paul ? Tu dors pas ?!

– Non. Je pensais… Voir autre chose de l'Inde. Autre chose que les pierres des forts et des palais. Tu m'as fait rencontrer Aryan. Est-ce que je pourrais rencontrer d'autres Indiens avec toi ?

– Oui ! Pas de problème ! Tu veux des Indiens, tu demandes à Gurji, il trouve des Indiens pour toi ! Tiens, regarde là-bas, la famille avec les dromadaires, tu veux les connaître ? »

À moins d'un kilomètre d'un hameau, un peu à l'écart de la route, il y avait un camp de pasteurs nomades, avec leurs abris sous toiles brunes, montés à l'ombre généreuse de quelques arbres. Un peu plus loin, dans un creux, il y avait un gros bouquet de végétation et un troupeau de dromadaires. « Probablement un point d'eau » se dit Paul. Gurji avait garé le Toyota sur le bas-côté rocheux. « Allez, on y va ?

– Tu es sûr que ça ne va pas les déranger ?

– Non, non. C'est le contraire, eux ils sont très contents de voir un étranger intéressé par eux. Tiens, regarde ! Voilà la femme qui vient. »

Gurji descendit sa vitre et commença à parler avec l'Indienne. « Elle est d'accord pour que tu viens voir les dromadaires et sa famille. C'est des Bishnoïs, c'est une tribu écologique, ils protègent les arbres et les animaux. »

Gurji sortit du quatre-quatre et Paul l'imita. La jeune femme devait avoir la trentaine. Elle était habillée d'un choli ajusté, aux manches mi-longues, imprimé de fleurs rouges et jaunes, sur un fond d'un ton vert très pâle. Elle portait une jupe brodée, assortie à son choli et un voile rouge, ourlé de fils dorés, était négligemment posé sur sa tête à la chevelure brune. Divers bijoux en or ou en argent pendaient sur son front, à sa narine gauche, à ses oreilles, sur sa poitrine. Deux-trois fins bracelets ornaient ses poignets. Gurji poursuivait sa conversation avec l'Indienne, qui jetait de temps en temps des coups d'œil intéressés à Paul. Un visage large, aux yeux noirs légèrement enfoncés sous les arcades sourcilières, un nez légèrement évasé, une bouche large aux lèvres charnues et un sourire exhibant une fabuleuse dentition. La femme fit une forte impression sur Paul, pas seulement du fait de son costume ou de son apparence physique, mais parce qu'il émanait d'elle une vitalité, comme l'une de ces forces sauvages, que l'on peine à maîtriser, mais auxquelles succomber est un délice. Ses paroles roulaient avec vivacité, répondant à Gurji qui finit par expliquer à

Paul que l'Indienne était seule, que son mari était mort et qu'elle vivait avec son vieux père et ses enfants. Qu'on allait saluer ce grand-père et puis que la femme l'invitait à le suivre jusqu'au point d'eau pour voir ses quatre enfants et les dromadaires. « Tu veux que je dis toi aussi tu as femme et enfant qui sont morts ? Ça fait point commun intéressant, non ? fit Gurji avec un petit air espiègle.

– Vas-y, tu peux lui dire. De toute façon, pourquoi le cacher ? »

Lorsque la femme comprit la situation de Paul, son attitude changea d'une manière spectaculaire. Elle prit un air véritablement tragique et, tout en prenant les mains de Paul dans les siennes, puis en lui caressant un bras, elle le regarda avec une véritable compassion. Ses mains étaient douces et fraîches, ce qui étonna Paul. Il ne savait que faire, aussi bien du comportement de l'Indienne, que de l'émotion indistincte qui commençait à poindre en lui. L'Indienne continuait à lui parler. Il ne savait pas ce qu'elle lui disait. Peut-être parlait-elle de Dieu. C'est l'idée qui lui vint, spontanément. Il ne savait pas trop si cela était approprié, mais il se laissa aller à un peu de spontanéité et serra à son tour les mains de la jeune femme entre les siennes, un court instant et lui sourit gentiment, mais sans doute tristement aussi, car l'Indienne accrut son serrage et secoua ses mains et celles de Paul, comme pour faire passer un message d'énergie, d'encouragement. Puis elle le lâcha, posa simplement sa main sur le bras de Paul pour l'entraîner vers son père.

Le vieil homme qui était resté jusque-là assis sous son abri se leva pour aller à leur rencontre. Tout vêtu de blanc, tee-shirt, longue veste à poches multiples, bizarrement échancrée sur la poitrine et pantalon ample. La tête surmontée d'un gros turban rouge vif, il s'avançait en souriant, visage brun raviné de soleil, barbe courte et prodigieuses bacchantes blanches. On s'inclina « *Namaste* » et le vieil Indien prit à son tour les mains de Paul un court instant. Il proposa de partager un thé, mais sa fille reprit rapidement le dessus. Ce serait pour le retour. Elle avait hâte d'amener l'étranger voir ses enfants. « J'y vais seul ? fit Paul, peu rassuré.

– Oui ! Pas de problème. Moi je reste avec le grand-père et je surveille le Toyota.

– Si elle me demande quelque chose, je lui donne combien ?

– Non, elle demande rien, c'est pas des mendiants. Mais on peut donner après si eux vouloir un cadeau. Ça va aller Paul, va voir les dromadaires, c'est une femme riche pour toi ! Et il se mit à rire. »

Paul suivit l'Indienne qui avait lâché son bras. Ils marchèrent d'un bon pas sur le sentier sablonneux, jusqu'à l'oasis à un demi-kilomètre de là. Tout en marchant à ses côtés, elle lui jetait des coups d'œil et des petits sourires, auxquels Paul répondait par des sourires plus timides. Ils passèrent, quelques secondes, par un creux de dunes, d'où personne ne pouvait les voir. Il lui demanda si elle parlait anglais, en anglais, de la façon la plus simple : « *Speak english?* » fit-il en agitant ses doigts devant sa bouche. La jeune femme lui répondit dans sa langue et Paul crut comprendre quelque chose comme « *Néi* »

et, avec les gestes de dénégation de la jeune femme, il en conclut qu'elle ne parlait pas l'anglais. Mais elle lui expliqua vivement autre chose qu'il ne comprit pas davantage.

Ils étaient arrivés à l'oasis. C'était une petite étendue d'eau au creux des dunes. Elle semblait peu profonde et était entourée à quelque distance d'un anneau de buissons, tandis qu'une demi-douzaine d'arbres y trempaient leurs racines et y miraient leurs feuillages. Le troupeau de dromadaires se tenait un peu à l'écart, mais quelques brebis et leurs agneaux étaient en train de s'abreuver sur la rive opposée. Deux hommes étaient visibles, s'occupant des animaux. Quatre enfants accoururent en voyant leur mère et l'étranger.

Leur mère les appela et leur fit signe d'approcher. Le plus jeune devait avoir trois ans et la plus âgée une douzaine d'années. Entre les deux, deux autres garçons de huit-neuf ans, estima Paul. L'aînée tenta de prendre son cadet dans ses bras, mais il s'échappa. Elle regardait Paul à la dérobée, avec un petit sourire timide. Paul la trouva très mignonne, avec ses cheveux aux tresses fines plaquées sur la tête. Elle portait de discrets pendentifs aux oreilles, une boucle dorée à la narine gauche et de nombreux bracelets aux avant-bras, blancs et rouges, visiblement en plastique. Elle était vêtue d'une longue robe aux gros motifs imprimés en vert sur fond noir ou l'inverse, avec un pantalon ample vert uni en dessous. Elle était pieds nus, tout comme ses frères, habillés d'une chemisette grisâtre et d'un pantalon brun. Le plus petit portait un tee-shirt orange et un short beige sale. Tous les quatre étaient de beaux enfants, au regard noir et vif, respirant le naturel et la santé. Ils murmuraient entre eux, n'osant pas adresser la parole à cet homme étrange qui était auprès de leur mère.

Celle-ci fit les présentations dans sa langue, que Paul ne comprit pas. Aussi, elle encouragea l'aînée qui finit par sortir quelques mots d'anglais qu'elle avait dû apprendre à l'école. Paul s'assit par terre, dans le sable, et tout le monde fit de même. Il se sentit tout à coup bien mieux, comme dans son élément, au milieu de tous ces enfants. « *Speak english?* » demanda-t-il à la jeune fille. Elle fit oui de la tête, mais bascula sa main de gauche à droite pour signifier « un peu ». Sa mère l'entreprit aussitôt, lui demandant visiblement de traduire. L'enfant, présenta alors sa fratrie et elle-même en les désignant et nommant. Paul ne comprit et ne retint que le prénom de la jeune fille : « Naisha » ou quelque chose comme ça. La mère s'appelait quelque chose comme « Rajika » et Paul se présenta, lui aussi. « Paul » répétèrent les enfants en riant doucement. « *You job?* » fit Naisha en désignant Paul. Elle voulait savoir, pour sa mère, quel était son travail.

Paul dit « *teacher* », mais visiblement la fille avait oublié ou ne comprenait pas ce mot. Paul se leva alors, fit mettre les enfants alignés devant lui, se recula, mima un tableau et écrivit dans l'air le chiffre un. « *One* » dit-il en anglais, en levant son index et en encourageant les enfants à répéter. Puis il passa à « *two* » puis à « *three* ». Les enfants avaient à présent bien compris et, à l'exception du

plus jeune, ils répétaient en riant les nombres que leur dictait Paul. Puis, il répéta « *teacher* ». « *Me teacher* », fit-il en se montrant du doigt.

Leur mère comprit aussi le mime et tous se mirent à parler ensemble, excités d'avoir un professeur d'école devant eux. Paul profita de cette petite agitation pour réorienter sa visite vers son but initial. Il fit signe à la jeune fille en montrant le troupeau de dromadaires : « *Camels?* » demanda-t-il. Leur mère sembla les encourager à amener l'étranger voir les dromadaires et ils partirent ensemble, seul le plus petit des garçons restant avec sa maman.

En chemin et auprès des camélidés, les trois enfants se disputèrent l'attention de Paul pour lui expliquer bien des choses qu'il ne comprit pas. La jeune Indienne n'avait pas suffisamment de vocabulaire pour pouvoir tout traduire en anglais. Mais avec les mains, les gestes, les regards, les expressions, les sourires, toutes les langues sont traduisibles en toutes les langues, surtout s'il s'agit d'enfants.

Paul se sentait de plus en plus à l'aise. Il retrouvait ses réflexes d'enseignant, d'ami des enfants. Il leur parlait doucement et laissait aller son expressivité faciale, voire l'exagérait pour compenser les différences de langage.

Il s'ensuivit ce jeu très drôle, qu'il avait souvent réalisé en atelier d'expression, de deux étrangers qui doivent échanger en charabia, sans qu'aucun des deux ne connaisse la langue de l'autre. Là, chacun parlait sa langue, sans se comprendre. Mais se comprendre, ici, n'avait que peu d'importance. Paul posait ses questions, incompréhensibles aux enfants, qui lui donnaient en retour des réponses incompréhensibles pour lui, mais tous savaient qu'ils parlaient des dromadaires. Les enfants encouragèrent Paul à s'approcher des animaux et à aller les toucher.

Paul ne se souvenait pas d'avoir jamais approché un dromadaire ou tout autre camélidé. Ou peut-être un jour, dans un quelconque zoo ou cirque de son enfance, mais il n'en gardait pas un souvenir assez net pour pouvoir le différencier des images vues à la télévision. Là, il avait ces animaux majestueux et fiers, devant lui, tout près de lui et il pouvait les toucher. Certains étaient couchés, les pattes repliées sous eux, d'autres se tenaient debout dans le sable. Paul fut impressionné par leurs pattes épaisses et robustes, qui donnaient une impression de solidité et de puissance, à la différence de celles de la plupart des chevaux qui lui semblaient plus délicates et fragiles. L'attache très fine des pattes arrière donnait l'impression d'une construction optimisée pour la marche dans le désert : aucune graisse superflue, que des muscles et des tendons.

C'était bien des dromadaires et non des chameaux, car ils n'avaient qu'une seule bosse, un peu sur l'arrière du dos, ce qui permettait d'installer un siège ou un système de transport sur l'avant. Le poil était soyeux et agréable au toucher. Au bout de leur long cou, leur tête de camélidé, au museau allongé et courbé vers le bas et aux lèvres épaisses, leur donnait un petit air cabotin, presque hautain de profil, mais amusant de face, avec leurs gros yeux, de chaque côté de la tête, qui vous regardaient fixement. Tous portaient des marques de propriété

apposées à l'encre noire sur leur cou. Quand on s'approchait d'eux, leurs cris ressemblaient à des râles et donnaient l'impression d'un fort mécontentement.

Il eut envie de prendre des photos, de capter cet instant magique de la rencontre et sortit son smartphone. « *Photo! Photo! Photo! …* », ce mot-là, ils le connaissaient fort bien et l'excitation s'empara d'eux, voulant tous entrer dans les images. Paul se montra un peu plus sévère et, avec des petits mots secs et quelques gestes appuyés il leur fit comprendre de se choisir chacun un dromadaire pour y prendre une pose. C'est ainsi qu'il fit le portrait combiné de chaque enfant avec un animal, suivant ce que l'enfant inventait de son rapport à l'animal. Puis, les enfants voulurent le photographier avec eux et il confia tour à tour le smartphone à chacun d'eux, après avoir expliqué où il fallait toucher l'écran pour la prise. Il fit des portraits plus serrés, des gros plans de leurs visages et les enfants se prêtaient au jeu avec beaucoup d'amusement et de bonheur. Là encore, ils avaient compris la recherche de diversité de Paul et changeaient d'expression d'une photo à l'autre, tantôt souriants, boudeurs, sérieux, rêveurs, regardant ou pas l'objectif ou encore faisant diverses grimaces qui faisaient rire tout le monde.

Paul était heureux. Il se sentait revivre. Il se sentait avoir basculé dans ce monde d'avant, d'avant… Il se sentait vouloir étreindre cet instant, toute cette expérience de la rencontre avec les enfants indiens. Il avait l'impression de pouvoir, grâce à eux, raccrocher à la vie, cesser de se sentir en sursis. Ils étaient souffle de vie, ils étaient la beauté de ce qui bouge et grandit, la beauté de l'instant et cet instant, il craignait tant de le perdre.

Il regarda l'heure sur l'écran du mobile. Presque une demi-heure venait de s'écouler. Il devait s'en retourner. Il fit comprendre aux enfants qu'il devait repartir, la récréation était finie. Ils l'accompagnèrent jusqu'au bord du point d'eau. Là, ils retrouvèrent leur mère et attirèrent Paul vers elle. La jeune femme s'était assise à l'ombre d'un arbre et, visiblement, avait bien monté sa mise en scène. Elle avait relevé son bustier, dévoilant deux magnifiques seins, dont l'un était consacré au plus petit des garçons et l'autre à un petit agneau de quelques jours apparemment. Si le petit garçon était plus dans la câlinerie, son visage posé sur le sein maternel et s'amusant à titiller les poils du cou de l'agneau, ce dernier tétait bel et bien, cette mamelle de substitution de la femme.

Paul ne fut pas dupe du spectacle qui lui était ainsi offert. Le prétexte était trop beau, de s'exhiber ainsi au regard d'un homme étranger. Il s'agenouilla dans le sable, devant elle, en souriant. La jeune femme lui sourit à son tour, avec un regard coquin et Paul entra dans son jeu, alternant entre des sourires et des gestes caricaturaux de fausse pudeur, cachant un instant ses yeux d'une main, en détournant la tête, pour regarder aussitôt après entre ses doigts écartés, ce qui fit rire les enfants et leur mère.

Après cette caricature du *chocking* destinée à mettre à l'aise tout le monde, il proposa du geste la « photo » et la mère accepta, enthousiaste. Il en fit quelques-unes, sous différents angles, à différentes distances, pour pouvoir, espérait-il, tout capter du beau tableau. Puis les enfants voulurent s'y immiscer et il en prit

d'autres, jusqu'à ce que le temps, inexorablement, l'appelle, à tourner cette page, à s'en retourner vers Gurji. Il salua la jeune Indienne. Il lui dit « *Thank you* ». Il joignit ses mains et s'inclina plusieurs fois et il lui dit « *Namaste* ». Il aurait voulu la serrer dans ses bras et il eut l'impression que la jeune femme ressentait aussi cela. Il lui était reconnaissant de cette rencontre, de cet accueil, de lui avoir offert ses enfants, pour un instant, et d'avoir pu partager leur joie de vivre.

Paul farfouilla dans sa poche et en sortit quelques billets indiens froissés. L'Indienne faisait des « *Nei, nei, nei* » d'un faux embarras, mais son sourire ne pouvait tromper. Il regroupa les coupures, sans les compter, en une petite liasse. Il devait y en avoir pour cinq cents ou même mille roupies. Ce n'était rien pour lui, mais il supposa que c'était une belle somme pour une famille indienne. Il les glissa entre les mains de la jeune femme, en lui murmurant « *For the children* » et ils se dirent réciproquement « *Thank you* », plusieurs fois, s'inclinant, l'un devant l'autre et il redit « *For the children* », s'adressant à Naisha, qui fit la traduction.

Les deux garçons retournèrent à leur labeur auprès des moutons. Sur le sentier, dans le sable, escorté par Naisha, il s'en retourna vers son guide et le grand-père de la petite Indienne. Ils marchaient, côte à côte, sans un mot. Se jetant un regard, un sourire, de temps en temps. Elle avait retrouvé sa timidité du début. Lui aussi, Paul, se sentait tout à coup intimidé par cette enfant. Même si la langue faisait barrage pour pouvoir lui parler, il sentait que les mots étaient inutiles, en cet instant. Et le « c'est comme c'est » lui revint à l'esprit. Il était bien, heureux, aurait voulu que le sentier se poursuive ainsi à l'infini, avec la jeune fille marchant à ses côtés. Que l'instant s'arrête ! Que l'instant s'arrête. Comme il avait souvent songé à cela, que l'instant s'arrête. Que Lisa et Léa ne partent pas ce matin-là. Qu'elles restent là, auprès de lui, devant les collines et le soleil qui serait resté à jamais, à quelques degrés, juste au-dessus de l'horizon. Mais il n'en fut pas ainsi. Mais il n'en était pas ainsi.

Ils passèrent, quelques secondes, par ce creux de dunes, d'où personne ne pouvait les voir. Il lui prit la main. Elle était fraîche et douce, comme celle de sa mère. Il s'arrêta et se tourna vers elle. Il lui sourit, il caressa quelques frêles instants sa joue. Il aurait voulu la serrer un peu dans ses bras, mais n'osa pas, de crainte… « Naisha », lui murmura-t-il. Il se dit qu'un jour Léa aurait pu avoir douze ans, elle aussi. La jeune Indienne le regardait avec intensité, entre timidité et tendresse. Il sentait, qu'elle aussi, essayait de retrouver un être perdu à jamais. Ce père qui devait lui manquer, en cet instant. Qu'il leur fallut rompre. Et ils reprirent leur marche.

Sur la route vers Philoda, il se raconta. Gurji avait envie de savoir, cela se sentait bien. Et lui avait besoin de dire pour ne pas sombrer à nouveau. Il raconta la femme, les enfants, les dromadaires, les photos. Il ne montra d'abord à Gurji, brièvement, qu'une des images de la tétée, pour ne pas perturber la conduite du guide sur une NH15 maintenant bien encombrée. Il lui montrerait les autres tout à l'heure, au restaurant. Paul raconta sa joie, son bonheur, de retrouver des enfants. Mais tout en disant cela, il sentait que ce bonheur lui-

même pouvait éveiller sa douleur. Il sentait bien la fonction protectrice de ce blindage émotionnel qu'offre la solitude. Cette mise à l'écart des autres, de tous les autres, des enfants de son métier. Puis, regardant à nouveau l'image de cette indienne, seins dénudés, allaitant enfant et agneau, il s'interrogea : « C'est habituel cette familiarité des Indiennes avec un étranger ?

– Non. C'est différent partout. C'est la religion. Si tu vois une femme hindoue ou une femme *muslim*, la femme elle va mettre son voile sur la figure et partir très vite. Tu peux pas parler et si tu fais, elle pas répondre et partir. Et puis, tu peux avoir des problèmes avec le mari. Ici, c'est différent, c'est des Bishnoïs. Les femmes bishnoïs c'est pas comme les femmes hindoues. Les Hindous c'est obéir le mari, c'est tout timide. Les femmes bishnoïs c'est défendre les arbres et les animaux. Elle montre pour toi une chose normale pour les Bishnoïs, donner le manger à des petits animaux. Mais c'est aussi la femme le mari il est mort, alors peut-être vouloir toi pour mari !

– Tu crois ? Sérieusement ?

– On sait pas. C'est bon pour elle, un homme riche comme toi, pour la famille et les enfants et pour le grand-père tu vois. Tu peux marier avec elle et alors tu as un grand troupeau des dromadaires, c'est très bon pour toi ! fit Gurji en rigolant.

– Bon, je vais y réfléchir ! plaisanta Paul. »

Il s'imagina, se mariant avec une Indienne bishnoï, vivant en Inde, dans le désert, avec des dromadaires et en sourit intérieurement. Ce n'était pas une vie pour lui, il le savait. Il aimait bien l'Inde, en tant que touriste… Non, pèlerin ! Mais pour le temps d'un séjour, pas pour tout le temps ! D'autres le font. Il pensait à ces personnages qui se consacrent à une cause, qui y sacrifient leur vie, en quelque sorte. Une Mère Teresa ! Être missionnaire ! Serait-ce son karma que de servir l'Inde ? D'y vouer sa vie ? Sérieusement, il en doutait, mais la question valait la peine d'être posée. Car ce qu'il ressentait d'attirance pour l'Inde, tous ces signes, le « contact » peut-être, la méditation, Lisa, Léa, Aryan, Gurji et les Bishnoïs… Mais, peut-être était-ce des « signes » parce qu'il voulait bien les voir ainsi. Peut-être que ce n'était rien du tout, des coïncidences, du hasard. « Il n'y a pas de hasard » lui avait dit Aryan. Et il en convenait… Et Aryan, lui avait-il répondu ? Il jeta un œil à ses emails, mais rien de la part d'Aryan, pour le moment. Il espérait qu'il lui réponde. Il avait tant d'autres questions à lui poser. L'Inde n'arrêtait pas de lui poser des questions. Devait-il sacrifier quelque chose de lui, pour l'Inde ? Il avait l'impression que ce continent pouvait l'engloutir.

Et puis, brusquement, lui revint l'idée de *Sati*. Ce sacrifice ultime de soi, dans la mort. Bien que cette coutume lui sembla particulièrement cruelle et atroce, elle le renvoya à son idée, toute théorique, du suicide, non point pour rejoindre les siens, car il ne croyait ni aux âmes ni à leur survie, mais plutôt pour quitter une vie devenue vaine. Paul se demanda si son retrait du monde social pouvait être considéré comme une sorte de *Sati* soft, de *Sati* spirituel, un genre de suicide psychique en quelque sorte.

Il se fantasma, transposé en Inde. Lisa et Léa étaient sur le bûcher de crémation. Il vit une foule, anormalement bariolée. Et cette foule attendait de lui cet ultime sacrifice. Il se serait couché auprès des siens. Il aurait étreint une dernière fois leurs cadavres et les flammes auraient commencé à le dévorer. Comment aurait-il pu résister à cette douleur de son corps se consumant ? Comment peut-on faire cela ? Une partie rationnelle de son esprit imagina la consommation d'une drogue anesthésiante ou bien respirer les premières fumées, afin de mourir rapidement asphyxié avant que d'être brûlé. Et cette rationalisation le sortit de son fantasme, qui l'avait sorti de sa tristesse. « Pourquoi *Sati* ? demanda-t-il soudain à Gurji.

– C'est la coutume. Mais y'a plus beaucoup aujourd'hui. Avant c'est interdit par les Anglais.

– Mais d'où vient cette coutume alors ?

– C'est la légende, de Shiva et de Sati, mais je connais pas très bien. C'est hindou, je suis sikh, tu vois, dit-il en matière d'excuse. »

Paul se sentait insatisfait d'une telle réponse et insista : « Tout de même, Gurji ! Se faire brûler vivant ce n'est pas rien ! La légende a bon dos. Je veux dire que ce n'est pas qu'une légende qui peut entraîner un tel sacrifice de soi et dans de telles souffrances ! En France, en Europe, le bûcher était une punition, une torture ultime qui accompagnait la mise à mort ! »

Gurji réfléchit un petit moment. « Je crois, commença Gurji, c'est la place des femmes il faut comprendre. Dans l'Inde, les femmes c'est rien si y'a pas un homme. Il faut le père ou le mari. La femme doit être mariée, avoir des enfants et c'est tout. C'est le karma des femmes. Le mari c'est comme Dieu pour la femme. Si le mari il est mort, alors la femme elle suivre le mari. Comment tu dis les femmes comme toi… Les femmes le mari il est mort ?

– Veuves, *widow in english*.

– Veuves. Dans l'Inde c'est très mauvaise chose être veuve. Si veuve c'est à cause de la femme si le mari il est mort. La veuve pas porter chance. Les veuves, tu vois, c'est habillé tout blanc ou tout gris, pas des bijoux, la famille elle rejette dans la rue. Alors c'est des femmes très pauvres, des mendiants ou… des femmes elles font payer pour le sexe, tu vois. Les veuves elles peut pas marier encore.

– C'est donc le statut de la femme en Inde qui entraîne *Sati* ?

– Oui, je crois c'est ça. La femme doit servir le mari après la mort aussi. Mais tu sais, *Sati* c'est pas tout le monde, c'est pas partout. C'est surtout les castes… et l'Indien fit un geste significatif de la main.

– Les castes supérieures, les hautes castes, les nobles, les rois…

– C'est ça. Y'a aussi le suicide, beaucoup le suicide des femmes et aussi des enfants quand le Moghol attaquer l'Inde. Si le mari perd la bataille, alors la femme et les enfants font le suicide pour pas être esclaves. Beaucoup de Rajput faire les suicides comme ça autrefois.

– Chez les Sikhs, la femme n'est pas inférieure à l'homme tu m'as dit. Il n'y a pas *Sati* chez les Sikhs alors.

– Non pas *Sati* chez nous. Pour les Sikhs la veuve peut marier encore, pas de problème.

– J'aime bien les Sikhs Gurji, fit Paul en lui tapotant gentiment l'épaule.

– C'est la chance pour toi le guide c'est pas hindou, autrement tu es pas content !

– C'est mon karma. Je devais tomber sur un guide sikh et je suis tombé sur Gurji Jaswant Singh, un Sikh vrai de vrai ! »

Il était un peu plus de treize heures trente lorsqu'ils atteignirent Phalodi. Gurji ralentit et traversa la NH15 pour se garer devant un énorme bâtiment, entièrement revêtu de briquettes roses et qui ressemblait au château d'un navire marchand, genre porte-containers géant, la passerelle en moins. Une grande enseigne annonçait « *NK CINEMA* » avec, au-dessous, l'affiche de l'unique film en cours de projection. Sur le côté du bâtiment, face à la route, le *Kalyan Restaurant*, dont Gurji avait parlé, alignait ses baies vitrées. C'était effectivement un genre de self à l'Indienne, proposant des sandwiches au bœuf ou végétariens et des petites spécialités locales. À cette heure un peu tardive, ils furent rapidement servis et s'attablèrent devant une fenêtre, pour surveiller le Toyota.

Paul montra à Gurji toutes les images qu'il avait prises, des dromadaires, des enfants, de leur mère allaitante. Gurji plaisanta à nouveau : « Tu vois, c'est pour faire passer le message elle fait ça !

– Oui, c'est ça. Tu as raison. J'ai eu l'impression que ça lui plaisait de se donner en spectacle devant un étranger. Les enfants avaient l'air de trouver ça normal, en tout cas. »

Paul réfléchit un moment, faisant défiler les images sous son doigt. Les deux hommes commencèrent à manger. Menu indien classique : poulet, lentilles et autres petits légumes finement apprêtés. Sauce brûlante, sauce piquante, sauce aigre-douce, sauce douce et même ketchup pour ceux qui ne craignent pas les incongruités culturelles. « C'est le décalage culturel, reprit Paul.

– C'est quoi "décalage" ?

– Les Bishnoïs… Ils ont leur culture, leur façon de vivre, de concevoir le monde, la réalité. Ils ont leur religion, leurs coutumes, etc. Leur façon de voir… Ils voient le monde différemment de moi. J'ai ma culture, je suis athée, je suis un scientifique, ne serait-ce que par le niveau d'éducation… Cela fait un énorme décalage entre nous, entre les Bishnoïs et moi. Et ce décalage culturel ça fait que ce serait difficile de s'adapter, pour moi, pour eux aussi…

– Tu peux ramener la femme et les enfants en France alors !

– Oui, c'est ça, et avec le troupeau de dromadaires aussi ! Et il éclata de rire. »

Son téléphone vibra contre sa cuisse. « Ah ! Des emails. Ça y est, Aryan m'a répondu ! Voyons voir ça.

– Alors ? C'est des bonnes réponses pour toi ?

– Je lis en anglais ou je traduis en français ?

– En anglais, c'est mieux pour moi, si tu veux. »

« Mon cher Paul,

« J'ai été très heureux de faire ta connaissance et de pouvoir t'aider à méditer. Et bien sûr, cela me fait très plaisir de continuer à répondre à tes questions. Désolé de n'avoir pas pu te répondre plus tôt, mais je suis à un congrès à Delhi et je n'ai pas beaucoup de temps. Alors je réponds à tes questions le mieux que je peux.

« 1) Au début, tu vas pratiquer la méditation, assis les yeux fermés et tu vas faire attention à ta respiration. C'est juste pour commencer. Après un certain temps, quand tu seras stabilisé avec la méditation comme ça, tu vas pouvoir commencer à ouvrir ton esprit aux choses autour de toi, à l'environnement. Et quand tu pourras faire ça, alors tu pourras méditer en conduisant ou en faisant n'importe quoi d'autre. Les yeux ouverts, bien sûr !

« 2) Oui, je pense que tu faisais de la méditation sans le savoir. Tu dois voir la méditation comme un état naturel et beaucoup de gens méditent sans le savoir. C'est un troisième état de la conscience à côté de la veille et du sommeil.

« 3) Pour tes « waouh expériences » dont tu parles, je ne sais pas trop comment te répondre. Peut-être que Gurji a raison (je pense que Gurji est un bon maître pour toi, bien que de mon point de vue il devrait faire plus de méditation !). Cela ressemble un peu à l'expérience du Samadhi. Faire cette expérience ne veut pas dire que l'on est un Bouddha ! Mais c'est aussi plus simplement un étrange effet post-traumatique après ce que tu as vécu. Franchement, je ne sais pas trop et je ne veux pas te dire de bêtise. Je pense qu'un grand maître, un maître beaucoup plus avancé que moi, te dirait de ne pas prêter attention à de telles expériences, car elles sont illusoires, de toute façon.

« 4) Ah, la question du destin et du libre arbitre ! C'est une belle question philosophique ! Le « karma » est souvent très mal compris par les Occidentaux, mais par les Indiens aussi, rassure-toi. Le karma, ça ne veut pas dire que tout est écrit dans le grand livre du destin. Il faut relier cette idée de karma avec l'interdépendance des choses. Si tu fais telle action, alors, comme il y a interdépendance, cela aura des actions en retour sur toi. Si tu fais mal, tu auras des actions en retour négatives, si tu fais bien elles seront positives. Mais les actions sont libres au départ. Tu fais ce que tu veux, mais attention au résultat ! Si tu veux garder à l'esprit la notion de destinée, alors tu dois voir que c'est toi qui écris ton livre de destinée, c'est toi qui fais ton « karma ». Si nous nous sommes rencontrés, tu as raison, c'est ton karma, parce que c'est toi qui as fait toutes les actions pour qu'on se rencontre. Mais Gurji aussi en me contactant et moi aussi en acceptant de te rencontrer. Les actions, les karmas se conjuguent, se mêlent, tout est interdépendant. Et en écrivant ces emails, tous les deux, la co-construction du karma se poursuit…

« 5) Je suis entièrement d'accord avec toi Paul quand tu dis que l'Inde est un simple décor pour ton voyage intérieur. Le concept de *Maya* c'est bien cela. Nous vivons dans un monde de phénomènes, d'illusions. L'Inde, mais aussi toute notre « réalité » autour de nous, ne sont que le théâtre où notre ego vit un genre de « rêve éveillé ». Donc, je confirme, ce qui compte le plus est ton voyage intérieur. Et ce qui est le plus important pour toi, je pense que c'est surtout les

rencontres que tu fais et que tu vas faire encore au cours de ton voyage. Car ce sont ces rencontres qui vont avoir du sens pour ton voyage intérieur, ton « pèlerinage ». Car chaque rencontre va t'apprendre des choses sur toi.

« 6) Non, ton voyage intérieur n'est pas illusion ou du moins pas aussi illusion que ton voyage en Inde ! La seule chose profonde, véritable, à laquelle tu dois faire attention, c'est ce chemin intérieur, spirituel, que tu suis, sans doute depuis longtemps, sans le savoir, mais dont la mort de ta femme et de ta fille t'a fait prendre conscience. Je pense sincèrement, Paul, que tu es un être doué pour avancer sur le sentier de la spiritualité et je suis certain que tu vas trouver ta voie. Simplement, laisse les choses advenir, ne retiens rien et laisse-toi porter par ton inspiration intérieure. Elle est sage, puissante, et te conduira sur la bonne voie, vers quelque chose de grand et de bénéfique, je le sens en toi. Je ne sais pas ce que c'est. Tu ne sais pas encore ce que c'est. Mais cela va arriver, c'est certain.

« Je te souhaite un bon voyage en Inde et n'hésite pas à m'écrire encore et poser toutes tes questions. Maintenant, je suis responsable de toi ! À bientôt de te revoir, peut-être un jour, cela me ferait plaisir. Amitié. Aryan. »

« Bon, ça va, tout va bien, Gurji peut garder les yeux ouverts pour conduire et faire la méditation en même temps ! Et Gurji se mit à rire.

– Mais tu ne prends donc rien au sérieux, Gurji !

– Si, si, c'est sérieux ! Mais son regard disait tout à fait le contraire. Il dit que tu vas avoir quelque chose grand et bon pour toi. C'est la surprise !

– Ouais, on verra.

– Tu veux jouer à *Indian Lottery* ? Tu gagnes le million des roupies pour acheter les dromadaires et pour marier… » Et Gurji ne put finir sa phrase, emporté par son fou rire. Paul secoua la tête en souriant. Le fait que Gurji ne prenne pas trop au sérieux certaines choses le dérangeait un peu. Mais en même temps, il savait qu'il avait lui-même tendance à tout prendre un peu trop au tragique, surtout depuis la mort de Lisa et Léa. Les facéties de son guide avaient donc un caractère salutaire. Elles l'aidaient à voir les choses d'une façon plus apaisée, plus distanciée aussi. Il regarda l'heure sur son smartphone. Il était temps qu'ils repartent pour Jaisalmer.

Le Toyota reprit sa longue traversée du désert du Thar en suivant la NH15. Plus ils s'enfonçaient vers l'ouest et plus la végétation se raréfiait. Mais le désert gardait tout de même sa diversité, déroulant de part et d'autre de la route un long patchwork de zones rocheuses plates, de dunes, de surfaces d'herbes sèches jaunes ou brunes, parsemées d'arbres étriqués du genre acacia, d'arbustes buissonnants, chaque spécimen maintenant autour de lui une zone de non-droit, comme toutes les plantes du désert savent le faire, afin d'assurer leurs ressources en eau. Les animaux n'étaient pas non plus absents et, outre les troupeaux de dromadaires, de chèvres ou de moutons qu'ils pouvaient croiser, ici où là on pouvait observer quelques paons ou encore de farouches gazelles.

Dès que la géologie le permettait, une accumulation d'eau créait une oasis et, aussitôt, les buissons accouraient, les arbres se regroupaient en petits bosquets

et quelques habitations de briquettes et de tôles ou un temple sommaire, venaient marquer le lieu providentiel d'une vague présence humaine. Alors, par la grâce de l'irrigation, quelques champs de cultures pouvaient apparaître au loin. La technologie n'était pas non plus absente, avec ses alignements réguliers de pylônes à haute tension, ses éoliennes endormies et ses fermes photovoltaïques, tous panneaux déployés vers la forge solaire, dans un ciel céruléen. Heureusement qu'ils avaient la climatisation à bord ! Ils venaient de passer Pokharan et n'étaient plus qu'à une centaine de kilomètres de Jaisalmer.
« Que fait-on en arrivant ? demanda Paul.

– Si toi pas fatigué, on peut visiter le fort.

– Encore un fort ?!

– Oui, mais c'est pas pareil tu vas voir. Là c'est pas trop des palais avec le *Diwan-i-Am*, *Diwan-i-Khas*, *Sheesh Mahal*, c'est pas comme ça. C'est un petit palais dans le fort et beaucoup des *Jain temples* et beaucoup des personnes qui habitent. C'est une petite ville dans le fort. Tu vas voir le fort c'est haut, sur la colline, avec la grande ville en bas, c'est très beau. Quand y'a le soleil le matin ou le soir, ça fait la belle lumière sur le fort, tu vas voir c'est très très beau. »

Gurji savait bien vendre son article, se dit Paul. Mais il fallait reconnaître que, malgré la répétition des forts, chacun d'eux présentait toujours plusieurs traits originaux qui leur donnaient une forme de personnalité. « Et demain ? On visite la ville, les maisons "havelis", c'est ça ?

– Demain… C'est la surprise pour toi.

– Ah ! Ah ! On ne visite pas la ville alors ? Et tu peux m'en dire un peu plus ou tu gardes le secret jusqu'au dernier moment ? Tu sais que je vais flipper ?

– "Flipper" ?

– Ouais, avoir peur, être inquiet. Je plaisante. J'aime les surprises.

– Je peux dire à toi maintenant, si tu veux. Il faut que tu dors bien pour demain, alors il faut que je dis.

– Eh bien, vas-y !

– Demain, si tu veux, mais c'est pas obligé, tu pars deux jours avec les dromadaires, c'est un petit groupe des touristes, dans le désert. Tu vas dormir dans la tente, mais c'est très confortable tu vas voir.

– Ah, d'accord. Bien c'est sympa oui. Une belle expérience. Le désert c'est très bon pour la méditation.

– T'es content alors ?

– Oui, oui, pas de problème, c'est un bon choix que cette sortie dans le désert.

– Bon, alors, la surprise c'est pas fini.

– Encore ?! fit semblant de s'offusquer Paul.

– Oui, c'est deux jours y'a pas Gurji. Je te laisse avec le guide du safari, deux jours. Ça va comme ça ?

– Ah, d'accord ! Tu me laisses tomber alors ?

– C'est encore l'expérience "seul en Inde" pour toi. C'est très bon pour toi ! »

Paul perçut bien la moquerie sous cette dernière remarque. Alors, se dit-il, Gurji l'abandonnait deux jours, aux mains d'un autre guide, le responsable des

dromadaires peut-être et il s'imagina guidé par un authentique berger indien en barboteuse géante. Il allait devoir rencontrer et s'affronter à un groupe d'Occidentaux. Enfin, c'est ce qu'il présumait. Il espérait tomber sur des Européens ou des Américains. Il se demandait comment il ferait s'il tombait sur un groupe de Japonais ou de Chinois. « Mais, si ce n'est pas indiscret, toi, qu'est-ce que tu vas faire pendant ces deux jours ? Repos à l'hôtel ? Non !

– Je peux le dire, pas de problème. Je prends l'avion et je vais vite voir ma femme et les enfants à la maison. Mais tu vas être content, ce soir on va dans la famille à Jaisalmer – c'est un cousin à moi –, pour manger, tu vas connaître comme ça encore des Indiens, une famille indien, ils sont très gentils. Je téléphone et eux ils sont très contents de voir un Français. »

Paul secoua la tête, satisfait, finalement, de toutes ces belles perspectives de rencontres. Comme lui avait écrit Aryan, il savait désormais que les rencontres étaient l'aliment de base de son pèlerinage indien. « Bon programme, Gurji ! Merci, bon programme. »

De toute façon, c'est bien ce qu'il avait voulu en venant en Inde, pour se reconstruire intérieurement, découvrir un nouveau sens à sa vie, faire des rencontres. Il aurait pu choisir de rester en France. Il aurait pu « rencontrer » un psychothérapeute, un coach, un groupe thérapeutique, faire des arts martiaux, s'inscrire dans un groupe de méditation… Mais il avait voulu cet exotisme, ce dépaysement, en plus. Il avait senti qu'il lui fallait aller à la rencontre d'une autre culture pour pouvoir retrouver ses propres racines internes. Il se souvenait à présent de l'annonce de son départ. Cela avait surpris tout le monde. Pas son départ en lui-même, car, après tout, faire un voyage pour se changer les idées, n'avait rien d'anormal. Mais c'est cette destination, l'Inde, qui avait interrogé, intrigué et suscité quelques fantasmes anxiogènes. « Regarde ! s'exclama soudain le guide, Khetolai ! À dix kilomètres par-là, c'est les bombes atomiques, dans la terre, boum ! boum ! »

* * *

Deux nécessités grandissaient au fond de lui. Il se sentait de plus en plus attiré par l'Inde et n'arrêtait pas d'y penser et, par ailleurs, il avait la conviction de plus en plus forte qu'il devait se bouger, faire quelque chose. Il ne pouvait pas continuer ainsi, dans cet isolement, ce dénuement, cette ascèse de l'âme et du cœur, car la vie l'appelait, il lui fallait prendre une décision.

Au fil des semaines, il avait peu à peu assoupli son ascèse sociale et par considération pour certains membres de sa famille il pouvait prendre des nouvelles au téléphone ou par email, avec ses parents ou la mère de Lisa. Seule sa sœur, Muriel, était restée une correspondante assidue, acceptée et qui lui rendait visite de temps en temps, amenant avec elle son petit garçon. Paul appréciait ces parenthèses tranquilles à sa vie de reclus et il aimait bien jouer avec le petit Sébastien, retrouver ce contact avec l'enfance, dont il avait parfois une certaine nostalgie, mais jamais au point d'avoir envie de reprendre le travail. Le souvenir, douloureux, de Léa, le taraudait encore trop.

Paul attendit leur visite, le week-end suivant, pour annoncer à sa sœur la surprise, ou la bonne nouvelle, comme elle voudrait que ce soit. Une surprenante bonne nouvelle, pourquoi pas ! « J'ai… pris une décision, commença-t-il. »

Muriel fit semblant de ne pas réagir, mais à la soudaine tension au coin de sa bouche, il savait qu'elle attendait la suite avec plus que de la curiosité. Muriel s'attendait de toute façon à quelque chose de positif. Elle avait vu son grand frère évoluer et son état mental s'améliorer ces derniers mois. Malgré le maintien de son ascèse sociale, elle percevait de timides ouvertures qui lui donnaient l'espoir d'un prochain retour à la normale. « Job ? se lança-t-elle.

– Nan, pas job. Devine ?

– Voyage ?

– Bingo !

– Ah, trop facile ! Si ce n'était pas le boulot, c'était un voyage, c'est évident pour moi. Mais j'aurais dû dire "voyage" en premier.

– Pourquoi ?

– Je ne sais pas… Je te vois évoluer, je trouve… Mais avec ton compte en banque bien garni, à ta place ce serait voyage plutôt que boulot, dans un premier temps ! fit-elle en riant.

– Ouais. Ce n'est peut-être pas tout à fait ça… Je veux dire, tout à fait comme ça qu'il faut voir les choses.

– Explications ?

– Je n'envisage pas un voyage au sens ordinaire. C'est plutôt un genre de "pèlerinage" que je souhaite faire.

– Ah ! Ne me le dis pas ! Laisse-moi deviner… Je parie pour l'Inde… ou le Népal !

– Ah, tu es bien ma frangine !

– Alors ? Inde ou Népal ?

– Inde.

– Wouahou ! Super. Un pèlerinage… tu dis… Je parie encore que ce ne sera pas un genre "voyage de groupe", dans un bus avec trente retraités de base, hein ? Dis-moi que ce n'est pas ça !

– Tu as encore raison. Et il rit. Je me paye un guide indien, un Sikh, pour moi tout seul, en quatre-quatre Toyota climatisé, excusez du peu.

– Pas mal ! Ça doit coûter bonbon, non ?

– Non, pas tant que ça. Pour un Indien c'est une fortune. Pour un Français c'est genre voyage *Premium*. Pour moi ce n'est rien.

– Mais t'as confiance dans ce type ? Y'aura pas d'entourloupe ?

– Il a l'air bien implanté sur internet. J'ai vérifié certains témoignages sur son blog. On a échangé par emails et même au téléphone une fois. Ça a accroché entre nous deux. Il a l'air sérieux, correct. Il parle l'anglais et un peu le français, il ne devrait pas y avoir de mauvaises surprises. Et puis, il faut bien un sentiment d'aventure sinon cela ne vaut pas la peine.

– Je ne m'en fais pas, tu es un grand garçon et je sais que tu prendras toutes les assurances possibles. Tu en as les moyens ! Eh bien, bravo ! Je suis contente pour toi. Tu pars quand ?

– Le week-end prochain.

– Déjà ?!

– Hé ! Quand il faut, il faut. Je partirai samedi prochain, le matin tôt, une brève escale à Amsterdam et j'arriverai à New Delhi vers minuit, décalage horaire compris. Le guide m'attendra à l'aéroport. Enfin j'espère ! » Et Paul rit doucement.

GANESH

« Regarde ! s'exclama Gurji en tendant sa main vers le pare-brise. »

La NH15 abordant Jaisalmer par le sud, au-dessus des premières maisons basses, on pouvait voir l'enfilade des remparts du fort. En cette fin d'après-midi, ils étaient éclairés par les rayons roses et rasants du jour sur son déclin, qui leur donnaient une apparence jaune orangé évoquant certains coraux du Pacifique. Le fort, particulièrement imposant, était érigé sur un haut et vaste plateau qui dominait la ville en contrebas. L'alignement de ses tours, implantées sur les pentes érodées du promontoire, donnait l'impression d'une dentition émergeant de gencives roses. Des reliquats de végétation tentaient encore de grimper à l'assaut de ses murailles.

Gurji gara le quatre-quatre sur le parking du fort, au bas de la colline, au bord de la *Ring Road*, qu'ils remontèrent à pied sur cent cinquante mètres pour atteindre l'entrée. Marcher leur fit du bien, malgré le tumulte ordinaire de la rue indienne. Voyant un Occidental, quelques chauffeurs de rickshaws tentaient bien de les interpeller pour leur proposer la course, mais Gurji déclinait leurs offres en plaisantant et, tout en marchant, il engageait des conversations en hindi dont la teneur échappait totalement à Paul.

Il jetait des coups d'œil au fort, tout en marchant derrière son guide. L'édifice était constitué d'une double défense. Au-dessus de la forte pente du promontoire, un long mur d'enceinte, surmonté de créneaux, entourait complètement le fort. Ce mur n'était pas rectiligne, mais il épousait, en ondulant, la succession des tours qui formaient la seconde défense. « Gurji ! interpella Paul. Ça fait combien de kilomètres le tour du fort ?

– C'est cinq kilomètres, je crois. Et c'est… *ninety-nine towers*… autour.

– Quatre-vingt-dix-neuf tours ?!

– Oui, c'est ça. C'est beaucoup des tours pour protéger. Le fort on l'appelle “Sonar Quila”, c'est le “fort doré”, ça veut dire. Il est construit vers mille cent cinquante, quelque chose comme ça. »

Entre les tours, de hauts murs, à l'architecture plus raffinée, avec des ouvertures munies de jaali, attestaient de la présence de palais. Tout était bâti de grès doré, rose ou rouge. Les deux hommes quittèrent la rue encombrée et

bruyante, pour rejoindre le flot des touristes et des Indiens qui, encore à cette heure tardive de la journée, passaient sous l'arcade d'une première porte, afin d'entrer dans le fort. Ils traversèrent la cour d'entrée, la *Manak Chowk*. Des motos et des scooters, tout klaxon sonnant, s'y frayaient un passage au milieu des visiteurs, ce qui irrita un Paul grimaçant. De part et d'autre de la place, de petites boutiques tentaient de vendre des produits indiens, des tissus imprimés ou brodés, des vêtements, des écharpes, des saris. Des produits en cuir, des sacs à main, des chapeaux, des babouches. Ou encore des tapis, exposés, suspendus sur les murs. Il y avait même un improbable et minuscule « *Ristorante Italiano* », le « *Jaisal Italy* ».

Au bout de la place, sur la droite, ils franchirent une autre porte, la *Suraj Pol*, « porte du soleil » se dit machinalement Paul. Tout de suite après, entre de hautes murailles, le passage faisait un demi-tour en grimpant vers une autre porte, la *Ganesh Pol*, comme l'indiquait un panneau d'information. Gurji arrêta Paul un instant et ils se reculèrent contre le mur, pour se sortir du flot des visiteurs. « Tu sais Ganesh il fait ? demanda le guide.

– Il porte chance ?

– Oui, c'est ça. Mais toi tu crois pas à la chance.

– Oh, je peux me laisser aller à y croire. Après tout je suis en Inde… La pétarade d'une petite moto vint recouvrir ses paroles.

– Quoi, tu dis ?

– Je dis que : comme je suis en Inde, je peux croire à la chance ! »

Paul commençait à se dire que les choses ne pouvaient pas se passer normalement, rationnellement, par le fait même qu'il était en Inde. Toutes ses rencontres, avec ses premiers Indiens, Gurji, Aryan, les Bishnoïs, bientôt le cousin de Gurji et sa famille, tout cela lui paraissait à présent un peu surnaturel. Cela semblait véhiculer des significations profondes, dont il apercevait à peine les implications pour sa vie, mais qu'il ressentait, de plus en plus, comme des bornes sur un mystérieux chemin spirituel. Il ne pouvait pas, d'un côté, se prétendre en pèlerinage et, d'un autre côté, afficher un rationalisme outrancier. Se dire « pèlerin », c'est déjà se ranger du côté de la croyance. Croyance en un destin, en quelque chose qui est en deçà ou au-delà de ce monde matériel. Oui, il était prêt, avait envie d'y croire. « Bon, alors, Ganesh ?

– C'est la porte de Ganesh. Si tu veux le faire, dans ta tête, tu fais la prière. Tu demandes quelque chose, quand tu passes sous la porte, peut-être que Ganesh il va donner ce que tu demandes. Tu peux essayer ! » et Gurji avait ce sourire facétieux qui amenait toujours à relativiser ses propos. Y croyait-il lui-même, à ses superstitions ? Paul en doutait.

La croyance est un jeu, que l'on joue en société, mais aussi avec soi-même. Après tout, prendre un billet de loto avec une chance sur plusieurs millions de gagner un gros lot, ou bien passer sous la porte d'un Dieu à tête d'éléphant en formulant un vœu et en espérant qu'il soit exaucé, ne relevaient-ils pas de la même démarche intérieure ? Il s'agissait, finalement, d'abandonner cette volonté farouche du moi à tout diriger, à commander aux choses, aux autres,

aux situations, et de se livrer passivement – méditativement ? – à un genre de volonté divine, de destin. « Je ne sais pas, fit-il à Gurji, laisse-moi réfléchir un peu, car je ne sais pas très bien quel vœu je veux faire…

– Peut-être que c'est bien pour toi que tu as quelqu'un dans ta vie, je sais pas… »

Paul hésitait. Il voyait bien l'allusion de Gurji. Retrouver une compagne. Était-ce un souhait à formuler ? Avait-il envie de refaire sa vie ? Était-il déjà sorti de son ascèse sociale ? Il était là, dans la ville du désert, Jaisalmer. Le désert, la tentation du désert, de la solitude, une belle métaphore. Mais le désert n'est jamais vraiment désert. Même des tréfonds de la solitude, l'autre surgit en soi, habite l'âme et le cœur. Il se rendait compte que, tout en fuyant son semblable, les autres n'avaient jamais cessé de le hanter. Que valait son ascèse, cette forteresse de douleur, alors qu'un simple film bollywoodien avait pu si facilement en percer les murailles à coup d'émotions ? Devait-il souhaiter refaire sa vie ? Non. Il ne savait pas que souhaiter.

Et pourtant… C'est à ce moment-là que l'image de la petite Indienne, de la petite Bishnoï, de… Naisha, lui revint à l'esprit. Il avait presque oublié son nom, mais pas son visage, ni ses mains fraîches, ni la douceur de sa joue, ni son sourire timide et tendre à la fois. Et il sut alors, ce qu'il voulait vraiment. Ce qu'il avait enfoui dans la froide rationalité, c'était que les siens ne reviendraient jamais. Et il se dit que s'il n'y avait qu'un seul vœu, qu'il voulait faire, dans sa vie, dans ce monde, maintenant, c'était que Lisa et Léa existassent à nouveau, quelle que soit la forme de cette existence. Il savait qu'avec un tel vœu il prenait le risque de l'espoir et celui, concomitant, de la déception et de la mortelle tristesse. Mais il décida, porté par Gurji, par Ganesh, par l'Inde entière ! de s'abandonner à ce souhait insensé. Il verrait bien, « c'est comme c'est » ! La raison a peu de place dans le cours d'un pèlerinage. « Voilà, c'est fait, j'ai un vœu, allons-y Gurji ! »

Et les deux hommes franchirent la *Ganesh Pol*. Paul crut ressentir un frisson, qu'il tâcha de vite oublier. Après avoir grimpé la ruelle qui conduisait aux palais, franchi une dernière porte, ils débouchèrent sur la *Dussehra Chowk*, une petite place enserrée entre les hautes façades dorées des bâtisses royales, les terrasses des boutiques familiales et les colonnades d'un petit temple. « Tu veux visiter le palais d'abord ou on va dans la ville ? Mais on n'a pas beaucoup de temps. »

Paul en avait sa claque des palais. « Pas de palais ! fit-il avec une moue de dédain. On visite la ville ?

– D'accord. C'est un petit palais, pas très important. Pour visiter la ville, c'est par-là. Tu vas voir la petite ville c'est très très beau. »

Au sud de la place, ils s'engagèrent dans une étroite ruelle qui descendait vers l'ouest. Étroite voulant dire moins de deux mètres de large, de mur à mur, mais encore moins au sol, pour le passage. Des dalles de pierre, des marches de seuils, surélevées, et une rigole longeant l'un des côtés de la rue, la rendaient encore plus étroite. À cela, il fallait aussi ajouter les étals des commerces de souvenirs, qui pouvaient déborder sur la chaussée, comme pour agripper le

passant avec leurs saris, tee-shirts, chapeaux, casquettes, les étalages de chaussures, les comptoirs de produits artisanaux, d'art religieux, statuettes, *painting*, bijoux, et encore des produits de toilette, de maquillage et d'entretien, des CD audio, des livres, des brochures, des piles électriques, des sucreries, de l'eau en bouteille… En hauteur, c'étaient les balcons, les corniches, les fenêtres en saillie, les avant-toits, les auvents bricolés de ferraille et de tôles ondulées, qui pouvaient déborder des murs. Dans les rues adjacentes, parfois encore plus étroites, une moto ou un scooter garé, ou même encore une vache pouvaient réduire le passage à presque rien. Ici ou là, une enseigne en plastique ou un simple panneau de bois pouvait indiquer un hôtel, un restaurant, un accès à internet ou aux appels téléphoniques internationaux, un changeur de devises. Et puis, partout des fils électriques omniprésents, comme une toile d'araignée géante, allant des façades aux pylônes d'aluminium, et des pylônes aux façades, en un indescriptible enchevêtrement, mêlé à de longs treillis de guirlandes de lampes diodes, qui commençaient à s'allumer à l'approche du couchant.

Sur les murs de plusieurs bâtiments, Paul vit des représentations peintes du Dieu éléphant, qui avaient l'air récentes. Ganesh était représenté assis en tailleur, une jambe pendante, tenant divers attributs symboliques dans ses quatre mains, au bout de ses quatre bras, entouré de grosses graphies en alphabet sanskrit et mentionnant systématiquement une date en chiffres arabes. Paul arrêta Gurji pour lui demander ce que c'était. « C'est un mariage, répondit le guide. C'est les noms des mariés, des familles et le bon vœu pour la chance, le bonheur, avoir des enfants et là c'est la date du mariage et ça, c'est la maison des mariés ou de la famille. »

Paul repensa à son vœu, en passant sous la porte de Ganesh. Il n'était pas le seul, ici, à espérer du Dieu Ganesh. « Et le petit rat ? Ces fruits jaunes, qu'est-ce que c'est ?

– C'est les citrons, des fois c'est les gâteaux. C'est des bonnes choses que Ganesh peut donner à toi. Je suis sikh, pas hindou, tu sais, mais les touristes posent beaucoup des questions pour Ganesh, alors c'est pour ça que je connais bien Ganesh. Là tu vois c'est un petit rat, c'est comme un cheval ou un dromadaire, c'est pour porter le Dieu…

– Ah, bon ?!

– Oui, c'est Dieu, c'est la magie, même si le rat il est petit, il peut porter le gros Ganesh, c'est comme c'est ! et Gurji se mit à rire.

– Et ses quatre bras, qu'est-ce qu'il tient ?

– Ici, il tient le bâton, tu sais, pour que l'éléphant il obéit, ça veut dire que Ganesh il fait obéir les choses, c'est lui qui commande le monde. Là c'est le plat avec les fruits et comme je dis c'est les bonnes choses il apporte aux gens qui demandent à Ganesh. Là c'est la hache pour couper le désir, parce que le désir c'est la tristesse. Et là c'est la corde avec le nœud, c'est pour attacher… Tu sais… Si tu fais pas bien, si tu te trompes…

– Faire des erreurs, peut-être ?

– Oui, je pense c'est ça. C'est pour attacher les erreurs avec la corde.

– Et le fait qu'il ait une défense cassée ? Je suppose que cela a aussi une signification.

– La défense cassée c'est Ganesh il casse la défense pour écrire les Védas avec la défense. Et puis, tu vois, Ganesh est gros, un gros ventre, ça veut dire que Ganesh il est bon, il est content et il donne aux gens. La grosse tête, ça veut dire aussi que Ganesh il a la sagesse. »

Ils reprirent leur marche lente dans la ruelle. Les scooters et motos persistaient à vouloir y passer, à coup de klaxons suraigus, en dépit de l'étroitesse de la chaussée et de son encombrement. Mais Paul, qui s'était habitué à cette ambiance bruyante, réfléchissait à tous ces attributs divins. Il voyait cela comme les sempiternelles croyances, superstitions, en un Dieu pourvoyeur. Toujours la même pensée magique. Lui, l'athée, le rationnel, le scientifique, n'allait pas tomber dans le panneau. Son vœu de tout à l'heure était ridicule : jamais Lisa et Léa ne renaîtraient.

Au bout d'une centaine de mètres, ils arrivèrent à la hauteur de ce qui ressemblait visiblement à un temple. « C'est le Jaïn Temple, lui dit Gurji. »

La rue, à cet endroit, s'évasait un peu pour former une minuscule place, juste encombrée d'une moto garée, d'une charrette de marchand ambulant, abandonnée contre le mur des soubassements du temple avec, à ses côtés, son tandoori improvisé dans un bidon rouillé. Les façades du temple, de part et d'autre de la place, taillées dans un grès jaune, étaient couvertes de véritables dentelles minérales, qui lui rappelèrent le temple d'Akshardham à New Delhi. C'était la même profusion des formes délicates et complexes émergeant du substrat rocheux. À la différence qu'ici les architectes et sculpteurs s'étaient montrés quelque peu brouillons et avaient commis quelques erreurs. « Ganesh n'a pas été très sympa avec eux », songea Paul en souriant intérieurement. Les arrangements sculpturaux offraient parfois le spectacle d'un complexe désordre. La base de certaines colonnes pouvait déborder des soubassements du temple et certains murs étaient de guingois. L'ensemble évoquait pour Paul un genre d'objet fractal, dont les mêmes motifs se répétaient à différents niveaux d'échelle. Les lignes verticales des colonnes, des échancrures et des saillies de roche, s'entrecroisaient avec les horizontales des frises, des rebords, des encorbellements, des corniches. Chaque centimètre de grès était ainsi travaillé, extrudant du minéral toutes les complexes fantaisies de l'esprit des hommes.

Dans l'ombre de l'entrée du temple, un Indien se tenait debout, regardant nonchalamment passer les visiteurs. Peut-être médite-t-il, se dit Paul. Il avait l'air jeune et était vêtu simplement d'une tunique en deux parties, orange de la taille aux pieds et jaune des épaules à la taille. Son épaule droite était dénudée et du drap était enroulé au bas de son visage, cachant la bouche et le nez. Paul trouva cela étrange.

Comme ils s'arrêtèrent un moment sur la place, afin de pouvoir admirer les façades, Paul interrogea son guide : « La religion "Jaïn", peux-tu me dire quelques mots sur cette religion ?

– C'est une religion qui mélange beaucoup des autres religions. C'est un peu hindou, un peu Bouddha et même un peu sikh. Le professeur Aryan il dit que Jaïn c'est plus la philosophie que la religion. C'est comment vivre, comment sortir des réincarnations, comment faire la méditation et tout et tout. Tiens, regarde pas, t'as vu l'homme orange et jaune ? Il a le tissu sur le nez et la bouche, c'est pour pas avaler les petites mouches. C'est pour pas tuer les petites mouches.

– C'est vrai ?!

– Oui, c'est la non-violence, c'est *Ahimsa*, on dit. Jaïn c'est beaucoup des ascètes, ils vivent avec beaucoup des lois, il faut faire comme ça, faire comme ça, c'est très compliqué.

– Mais ils croient aux divinités ou c'est comme le bouddhisme, y'a pas de dieux ?

– C'est difficile de répondre. Jaïn c'est beaucoup des façons de penser. Des fois y'a des dieux, des fois y'a pas des dieux, ça dépend. Maintenant on peut pas visiter le temple, pas le temps, mais après ta balade avec les dromadaires, on peut passer quelques jours à Jaisalmer et tu peux tout visiter, si tu veux.

– Ouais, ouais, bonne idée. »

Les deux hommes quittèrent la petite place en empruntant une étroite ruelle, qui passait sous une partie du temple et aux murs tapissés des saris, robes, écharpes et autres tissus empilés sur les tréteaux, d'un marchand dont la boutique s'ouvrait dans cette ruelle. « En Inde, il y a beaucoup de croyances, de superstitions… commença Paul.

– Pas en France ?! coupa Gurji.

– Si bien sûr…

– Avec le Professeur Aryan, j'apprends beaucoup des choses de la philosophie hindoue. Par exemple, toi tu crois Ganesh c'est juste le Dieu avec la tête d'éléphant ? C'est un Dieu bizarre alors. C'est même rigolo, pour les enfants. Tu peux dire alors que les hindous c'est comme les enfants. Mais c'est pas comme ça les choses il faut voir.

– Alors, apprends-moi Gurji, comment faut-il voir les choses ? »

Gurji réfléchit quelques instants. « C'est pas facile en français. Je peux dire en anglais alors ? Tu peux comprendre ?

– Oui, bien sûr ! *In English, Gurji! Let's go!*

– Si on prend l'exemple de Ganesh. On dit que c'est un Dieu avec ses attributs symboliques. Et beaucoup de gens croient que c'est un Dieu et ils prient Ganesh comme si c'était vraiment un Dieu. C'est la superstition comme tu dis.

– Parce que ce n'est pas vraiment un Dieu ? demanda Paul en anglais.

– Non, ce n'est pas un Dieu. Pour ceux qui sont initiés, qui connaissent la philosophie hindoue et bouddhiste, les dieux sont des images de l'esprit humain.

– Des métaphores. Des analogies en quelque sorte.

– Oui, c'est ça. Pour Ganesh, il est la "métaphore" de plusieurs qualités positives de l'esprit humain : la sagesse, la connaissance, l'intelligence. Ganesh

est gros, car il nous dit que notre esprit doit être généreux et on doit donner de l'amour aux autres. C'est la corbeille de fruits ou de gâteaux. La grosse tête c'est l'intelligence, mais les petits yeux c'est la concentration de l'esprit. La petite bouche et les grandes oreilles, ça veut dire qu'il faut moins parler et plus écouter. Ce qu'il tient dans les mains c'est pareil, ce sont des métaphores de qualités de l'esprit. Le bâton c'est le contrôle sur l'esprit, c'est la méditation ; la corde avec le nœud c'est contrôler ses erreurs, c'est encore contrôler l'esprit ; avec la pointe de sa défense coupée, Ganesh est la métaphore du savoir spirituel, de la sagesse. Tout Ganesh est une grosse métaphore de comment l'esprit renverse les obstacles : comme un gros éléphant, l'esprit marche lentement, très lourd, concentré. C'est le contraire de l'esprit qui panique, qui va dans tous les sens, excité et qui n'arrive pas à avancer, finalement.

– Donc, attends, coupa Paul, derrière tous les dieux se cache une psychologie secrète, en quelque sorte ?

– C'est ça. Tous les dieux, il faut les voir, en vrai, comme des symboles de la psychologie humaine. Ils sont des images de l'esprit humain.

– Ouah ! Je suis… admiratif ! C'est vraiment passionnant, s'exclama Paul en français. Ah, oui ! Cela change tout ! C'est un vrai saut conceptuel ! Laisse-moi réfléchir un peu. »

Paul, qui avait jusque-là, vu le panthéon indien comme un foisonnement imaginatif venant soutenir des croyances infantiles, n'avait jamais pensé que ce même panthéon puisse être les métaphores de la psychologie humaine. C'était proprement fantastique ! Et cela valait tous les voyages en Inde. À présent, il se demanda ce que devenait son vœu à Ganesh. Que signifiaient d'ailleurs toutes les quémandes, les prières « de bien vouloir satisfaire ma petite vie humaine » ? Ces demandes étaient sans doute à ranger du côté du « premier degré » de la religion, la croyance aux dieux comme à des personnages, des personnalités. Mais, au second degré de la métaphore, ces prières n'avaient sans doute plus aucun sens. On ne demande pas un avantage à une métaphore !

Ils étaient arrivés à la pointe sud-ouest du fort et remontaient une nouvelle ruelle, cette fois vers le nord. Sur une cinquantaine de mètres, il n'y eut plus de commerces, seulement des immeubles d'habitation à l'architecture très hétéroclite, qui donnait l'impression d'un bricolage permanent. Des petites terrasses, surélevées d'une bonne cinquantaine de centimètres, large d'un bon mètre, empiétaient sans vergogne sur la chaussée, au pied des immeubles, offrant aux résidents de quoi s'asseoir pour se distraire du passage incessant des visiteurs. En hauteur, on retrouvait la même anarchie, des loggias, aux balcons en saillie, plus ou moins prononcée, avec ou sans jaali. À certains endroits, la rue était si étroite et les balcons si débordants que des voisins auraient pu se serrer la main d'un côté à l'autre de la rue.

Cependant, cette architecture un peu sauvage, de l'incessant ajout, pouvait brusquement s'interrompre avec l'apparition d'une délicieuse haveli, l'une de ces grandes maisons de riches marchands, qui redonnaient à l'architecture tout son ordre et toute sa rigueur. C'était alors le retour des symétries, horizontales,

verticales, centrales, et la disparition des incongruités. Tous les balcons en saillie reposaient sur leurs consoles finement sculptées, toutes les bordures et ouvertures étaient masquées de jaali. Il y avait des frises, il y avait des colonnes décorées, il y avait des arcs ajourés entre ces colonnes, il y avait une infinité de détails et toutes ces façades étaient dentelles de pierre, exhibant et mettant en valeur chacun de leurs atomes. Si les havelis paraissaient inoccupées, pour la plupart, il n'en était pas de même des autres bâtiments. « Il y a beaucoup de monde qui vit ici, dans le fort ? demanda Paul.

– C'est trois-quatre mille habitants, je crois. C'est pas pareil les autres forts tu vois. Ici c'est un fort-ville, avec des habitants. C'est pas la ville fantôme comme à Fatehpur Sikri. »

Ils parvinrent au niveau d'une petite place, typique du foutoir indien. D'un côté, une vaste estrade de pierre, d'à peu près un mètre de haut, donnant sur une ruine dont les murs, en grande partie écroulés, ne dépassaient pas les deux mètres de haut et au milieu desquels une maigre végétation tentait vaillamment de survivre. Devant, une épave de rickshaw empoussiérée, abandonnée, un vieux cadre de vélo rouillé, une jarre, des pierres plates empilées et plus loin, sur la droite, un semblant de cour où du linge était mis à sécher sur des fils, devant un bâtiment décati visiblement habité. De l'autre côté de la chaussée, une autre estrade, plus petite avec en fond la façade d'un bâtiment, d'une haveli inachevée, dont le premier niveau, sans aucun décor, était uniformément blanchi à la chaux et dont le second niveau, étrangement, exhibait les fioritures et dentelles de roche propres aux havelis, sculptées dans le grès doré.

En bordure de l'estrade, se tenait un vieil Indien, assis en tailleur, vêtu de jaune et d'orange, coiffé d'un turban bizarre, marqué de caractères en sanskrit, moustachu et barbu en blanc, des anneaux aux oreilles, le front teint en rouge, tentant de se faire passer pour un ascète et tendant un petit pot d'étain, pour mendier quelques roupies au groupe de touristes qui le mitraillait à coup de smartphones, jusqu'à ce qu'une vache « sacrée » apparaisse et lui vole la vedette. « Se faire doubler par une vache sacrée, quelle belle leçon d'humilité pour un ascète ! » sourit intérieurement Paul. Et puis, par association d'idées, du mendiant, Paul en revint à la question du vœu : à quoi cela servait-il de faire un vœu, si la divinité censée l'exaucer n'était qu'un concept, une métaphore ? Et il posa la question à son guide spirituel.

« Tu as raison, Paul. Si tu demandes à Ganesh et Ganesh c'est une métaphore, alors rien. Mais tu dois penser qui « demande » à la métaphore ?

– Comment ça ? Comment je peux demander quelque chose à une métaphore ?

– C'est la métaphore de quoi ?

– De l'esprit humain, tu m'as dit.

– Mais si c'est toi qui demandes à la métaphore, c'est quoi l'esprit ?

– C'est mon propre esprit ? Tu veux dire que ma demande, mon vœu, est adressé à mon propre esprit ? Oui, en fait, mon esprit demande à mon esprit.

– C'est comme ça, oui.

– Alors ? Je suis un peu perdu là…

– Ton esprit demande à ton esprit ! Ça veut dire tu penses la question « demande ». Pourquoi je demande ? Je demande quoi ? Pourquoi ? Je sais pas ton vœu, mais toi tu sais et tu peux penser ça veut dire quoi ton vœu. »

Paul se sentait très troublé par ces réflexions dans lesquelles Gurji l'entraînait. Il avait naïvement formulé le vœu que Lisa et Léa revivent, pour lui, d'une façon ou d'une autre. Il avait formulé ce vœu et s'était prêté complaisamment au jeu de la quémande envers un Dieu vivant. Et à présent, il se retrouvait, face à cette métaphore de son esprit et cet esprit le renvoyait finalement… À quoi ? Sinon à son désir. La question centrale était bien celle de son désir. C'est bien parce qu'il désirait qu'il avait tant souffert. C'est bien parce qu'il était animé d'un désir incommensurable d'attachement à sa femme et à son enfant, qu'il avait décidé de se retirer du monde social. C'est ce même désir qui l'avait conduit en Inde pour tenter d'y trouver, au travers de ce « pèlerinage », quelque chose, un sens à sa perte, mais aussi, il s'en rendait compte à présent, un sens à son désir.

Le jour se mit à décliner rapidement et les vieilles rues étroites du fort s'illuminèrent de guirlandes anachroniques. Les touristes se raréfièrent et bientôt c'est la vie indienne qui reprit le dessus. Il n'y eut plus que des Indiens, des Indiennes, des enfants indiens. On marchait vite, on parlait vite, on allait bientôt manger et Paul eut faim. Gurji leur acheta une petite bouteille d'eau à chacun. « Ton cousin, c'est loin ? demanda Paul, alors qu'ils quittaient le fort.

– Non, c'est dans la vieille ville de Jaisalmer, c'est par-là, dans cinq minutes. Tu vas voir toute la famille ils sont très sympas. »

À la sortie de la *Manak Chowk*, ils prirent sur la gauche et suivirent, sur deux cents mètres à peu près, l'*Aasni Road* qui longeait les assises du fort. Puis, ils bifurquèrent sur la droite, pour s'enfoncer dans les ruelles de la vieille ville de Jaisalmer. Ici, les rues étaient dans le même style que celles du fort, mais légèrement moins étroites, ce qui permettait une meilleure fluidité des passages. Quelques touristes déambulaient par petits groupes, au milieu des Indiens affairés et suivis par ces enfants crasseux, en loques grises, tendant leurs mains pour mendier des « dollars ». Régulièrement, une moto pétaradante et klaxonnante perçait le flot des humains. Et, régulièrement, le flot des humains contournait une vache méditante.

Partout, sur les façades, les représentations de Ganesh sur fond blanc, attestaient de la vitalité des mariages. Dans les zones les plus commerciales, les boutiques succédaient aux boutiques, de part et d'autre de la rue, tandis qu'en hauteur, juste sous l'entrelacs des fils électriques, des draps blancs imprimés, tendus sur des fils en travers de la rue, faisaient office d'enseignes. On croisait quelques marchands ambulants, installés au coin d'une rue ou poussant leurs charrettes chargées de divers produits manufacturés. Chaque fois que la rue pouvait s'évaser en une petite place, des femmes, visiblement de la campagne, s'installaient sur des nattes à même le sol, des fruits et légumes devant elles,

une balance Roberval archaïque à leurs côtés et des cagettes en plastique entassées derrière elles. Sur les petites terrasses aux pieds des maisons, des hommes devisaient en fumant le narguilé ou jouaient aux cartes ou, simplement, regardaient passer le flot de leurs semblables.

L'ambiance sonore, du bavardage hindi, des interpellations, des cris des enfants, des vrombissements des motos, de la musique des boutiques, se mêlait à celle des parfums, des épices, des grillades, des lumières et des ombres, formant un magma multisensoriel dans lequel Paul avait l'impression de flotter. Il marchait cette fois devant Gurji, se retournant simplement à chaque croisement pour s'assurer du regard, de la bonne direction. Il effleurait des Indiens, des Indiennes, et cinq enfants, des petits mendiants, le suivaient comme des poissons-pilotes, tendant leurs petites mains crasseuses, regards implorants, murmurant leurs quémandes : « Dollars, dollars, dollars ? », « Roupies, roupies, roupies ? ». Paul leur sourit. Se résignant à hocher négativement la tête, partagé entre l'envie de leur donner de ces roupies qui n'était que si peu de choses pour lui et tant pour eux, mais sachant qu'en faisant cela, de cinq ils deviendraient cinquante et que, pour cette simple raison il y avait cette consigne abominable faite aux touristes : « Ne donnez rien aux enfants ! ».

Et de la quémande des enfants, il revint à sa quémande envers Ganesh, ce Ganesh jovial et généreux d'apparence, peint sur tous les murs. Finalement, était-il si différent de ces enfants pauvres de l'Inde ? Lui aussi était prêt à mendier de l'amour au Dieu Ganesh, à tendre la main, à supplier en murmurant des prières. Ce Dieu métaphore… Et son flottement euphorique de l'instant d'avant se transforma soudain en tristesse de l'instant d'après. Il observa cette transformation intérieure, pour tenter de la contrôler. Il fit appel à sa réflexion intellectuelle pour se distraire. Pourquoi ces enfants ne s'organisaient-ils pas ? Ils se répartiraient le long des rues, invisibles, sollicitant régulièrement le touriste, mais avec modération et stratégie, pour ne pas donner l'impression de la submersion. Ainsi, au compte-gouttes, ils obtiendraient les roupies tant désirées, alors que là, personne ne leur donnait rien. Puis il se traita d'idiot, car comment ces enfants sauvages pouvaient-ils s'organiser entre eux alors qu'ils étaient tous dans une concurrence quotidienne pour leur survie au jour le jour ?

La voix de son guide retentit soudain dans son dos. Gurji parla sèchement aux gamins qui déguerpirent. Il posa sa main sur l'épaule du Français : « C'est par-là, Paul. On arrive, tu vois ? C'est là. »

La rue était plus calme par ici, bien plus sombre aussi. Des portes, peintes en bleu, étaient fermées. Un chien au poil ras, couché en boule sur une petite terrasse, jeta un coup d'œil à Paul, sans bouger et Paul crut y reconnaître le regard d'un des petits mendiants. La même tristesse implorante. Il y avait une fontaine publique, sur une estrade de pierre, une petite construction ajourée, comme un mini temple, peinte en beige, aux portillons de ferraille peints en rouge et, dedans, le robinet de cuivre, comme un petit Dieu dispensateur. Lui, au moins, pourvoyait immédiatement et sans prières. Trois femmes : l'une se

servait, remplissant un jerrican en plastique jaune, les deux autres attendaient, sans rien dire, sans rien voir.

Elle était assise dans un petit recoin sombre, au pied de la fontaine. Si petite, si recroquevillée que Paul ne la discerna pas immédiatement. Elle pouvait passer inaperçue, comme la plus infime des créatures de l'Inde. Devant elle, autour d'elle, il y avait des empilements de cartons, des alignements de bouteilles en plastique vides, des bouchons en plastique, des bouts de bois, des cailloux… Paul songea à un oiseau jardinier… C'est son regard, qui irradiait, du fond de sa misère, qui fit que Paul la remarqua finalement. Elle ne lui tendit pas sa petite main, alors que Paul se sentait cette fois prêt à tout lui donner. Cela ne risquait pas de générer un attroupement, il n'y avait qu'elle. Mais non, elle ne demandait rien, elle le regardait simplement, mais avec une telle intensité que Paul se sentit comme envoûté par cette enfant. De ses pupilles noires semblait jaillir une lumière intérieure qui transperçait l'âme de Paul. L'une des femmes de la fontaine s'adressa à lui sur un ton moqueur. Il la regarda un instant. Au mouvement de sa main près de sa tête, il lui sembla comprendre qu'elle voulait dire que la petite était « folle ». Il regarda à nouveau l'enfant, et les empilements autour d'elle lui rappelèrent quelque chose… Il se pencha un peu, mains sur les genoux, pour sourire à la fillette et lui dire doucement « *Hello* ». Il ne savait pas quoi lui dire, qu'elle ne comprendrait pas. Et, soudain, cachant un infime et fugace sourire, elle mit ses deux mains devant son visage et gémit doucement.

Elle était bien. Entourée de ses empilements qui lui donnaient une forme de sécurité. Sécurité du mur, dans son dos. Sécurité du recoin, près de la fontaine. Il n'y avait que des femmes qui venaient par-là et qui lui disaient des mots gentils, comme sa mère le faisait. Pincement du cœur. Alors, elle pouvait fermer les yeux et écouter l'eau qui coulait de la fontaine. Elle aimait ce son, de l'eau, qui coulait. Car c'était un joli son, apaisant aussi. Un son qui avait de petites couleurs vertes et bleues entremêlées, brillantes et gaies. Parfois elle aurait voulu danser sur ce son, mais comme elle n'était jamais seule et qu'elle ne voulait pas qu'on la prenne pour une folle, elle se contentait de danser avec ses mains.

Les deux étrangers étaient en train de passer devant elle. C'est pour ça qu'elle resta immobile, dans l'ombre. Cela lui faisait peur. Des étrangers, des hommes. Un grand, avec un regard fort comme le regard de papa. Non ! Il ne fallait pas qu'elle pense à papa ! Et l'autre. Il était plus petit et… Il se pencha vers elle et lui dit « *Hello* ». C'était de la langue des étrangers. Elle savait que cela voulait dire « *Namaskar* ». Elle savait beaucoup de choses. Et il lui sourit et elle vit qu'il avait un bon sourire dans ses yeux. Que c'était sans doute un homme bon, qui aime les enfants. Mais, peut-être pas… Et elle prit peur et cacha ses yeux. Si elle ne le voyait plus, c'est qu'il ne pouvait plus la voir…

« Tu viens ? lui dit Gurji, c'est la maison là-bas. »

Il était surpris, de cette réaction. Lui avait-il fait peur ? Il était surpris, de l'appel de Gurji, de son trouble intérieur, de son cœur qu'il sentait battre d'une façon anormale. Mais il lui fallut dépasser tout cela. Il lui fallut improviser,

donner le change, faire semblant d'être là, alors que tout son être aspirait à être seul, au bord du monde, avec cette enfant, pour répondre à toutes les questions qu'elle paraissait lui poser.

Ils grimpèrent les trois marches menant à la petite terrasse de rue et entrèrent dans la maison du cousin de Gurji. C'était une pièce à vivre, ouverte sur la rue, fermée d'une simple grille métallique, à présent repliée en accordéon. Elle était relativement étroite, mais profonde, mal éclairée par des lampes basse tension, accrochées ici ou là, sur les murs. Paul fit un effort pour revenir ici et maintenant, oublier l'inoubliable et faire bonne figure. « C'est comme c'est, c'est comme c'est… » se répétait-il intérieurement, comme un mantra de secours.

On fit les présentations. Le cousin s'appelait Suri et Suri était un beau jeune homme, autour de la trentaine, au visage carré et paisible et au sourire franc et ouvert. Ses yeux marron clair exprimaient aussi bien l'amabilité que la malice. Sa chevelure brun foncé, était taillée court, mais présentait un gonflant naturel sur la tête, en de belles et charmantes ondulations. Il était vêtu d'un jean vert olive pâle et d'un tee-shirt beige, des mules en cuir à ses pieds. Suri et Gurji échangeaient beaucoup dans leur dialecte indien et Paul comprit qu'ils avaient beaucoup de choses à se dire et décida de les laisser et de déambuler du regard dans la pièce. Le mobilier était réduit à quelques minuscules meubles, l'essentiel du rangement des affaires familiales étant réalisé sur des étagères murales en marbre blanc. Et des étagères, il y en avait partout, du sol au plafond. La pièce était séparée en deux moitiés par un rideau suspendu à une ficelle et présentement ouvert. Sur le sol couvert d'un gros carrelage grossier, des tapis et des coussins, à la propreté douteuse, permettaient sûrement de prendre son repas. Au fond de cette longue pièce unique, un petit autel avec une statue de Ganesh, autour de laquelle quelques baguettes d'encens étaient en train de brûler. Sur la gauche, il y avait une ouverture qui semblait donner sur une cour intérieure éclairée de jaune.

Suri appela quelqu'un qui s'appelait Tanisha et Tanisha apparut, souriante, dans l'encadrement de la porte arrière. C'était sa femme. Une belle jeune femme, songea Paul, qui devait être à peine plus jeune que son mari. Elle était habillée d'une façon moderne, pour l'Inde, d'un pantalon blanc ajusté, recouvert d'une longue tunique elle-même blanche, imprimée de fleurs stylisées dans les mauves, aux manches mi-longues en un tissu transparent. Tanisha avait un joli visage rond, tout aussi aimable que celui de son mari. Ses yeux bruns pétillaient de timide curiosité. Ses cheveux noirs étaient ramassés jusque sur sa nuque, pour y former un petit chignon, tenu par quelques épingles bon marché. Elle ne portait que de très rares et discrets bijoux. Un tout petit anneau à sa narine gauche, d'autres à ses oreilles et un minuscule pendentif argenté autour de son cou, dont la symbolique échappa totalement à Paul. Juste un petit bracelet rouge en fibres tressées à son poignet droit. Elle était pieds nus. Il lui sourit et la salua à l'Indienne, en joignant les mains, en s'inclinant imperceptiblement et en prononçant « *Namaste* ». Elle lui rendit son salut, pareillement, et s'en retourna

aussitôt dans la cour éclairée de jaune, d'où émanaient des odeurs appétissantes de cuisine indienne.

Suri utilisa les quelques mots d'anglais qu'il connaissait pour inviter Paul à aller voir cette cour intérieure où son épouse faisait la cuisine. Cette cour, éclairée par deux tubes fluorescents pendant contre les murs, était astucieusement équipée d'une table de camping et d'un autre plan de travail consistant en un plateau de bois posé sur des caisses. À côté, un tandoori double fonctionnant à la bonbonne de gaz. Une autre table de camping repliée était appuyée contre un mur avec plusieurs chaises de jardin en plastique, empilées les unes sur les autres. Une échelle de bois permettait de monter sur la toiture plate et, dans le coin le plus reculé et protégé de la cour, il y avait un grand panier, posé sur un support en pierre.

Suri incita Paul à venir voir ce qu'il y avait dans ce panier. C'était un joli bébé, de « cinq mois » précisa Gurji, bien éveillé et qui regardait les visiteurs avec toute l'intensité de ses grands yeux noirs. C'était une merveilleuse petite fille, appelée « Jaya », habillée d'une jolie robe bleu clair, brodée de fleurs, portant de minuscules bracelets d'argent à ses poignets, comme à ses chevilles. Elle se mit à s'agiter des quatre membres, comme le font tous les bébés curieux qui veulent découvrir le monde autour d'eux. Son père comprit le message et se pencha pour la prendre dans ses bras. Bien que Paul ne comprenait pas l'hindi, il devinait que Suri devait dire tout ce que les parents disent à propos de leur nourrisson. Aussi, il sourit et hocha la tête, comme s'il avait compris. Comme la petite commençait à s'agiter un peu trop et à geindre, sa mère vint la prendre et alla s'asseoir dans un coin de la cour, sur un tapis à même le sol. Elle avait préparé une bouillie blanche, qu'elle commença à proposer à la petite du bout de son index. L'enfant suçait avidement cette petite cuillère improvisée et elle montrait des signes d'impatience entre deux rations.

Paul se demandait où la famille pouvait bien dormir. Il posa la question à Gurji en français, à condition qu'elle ne fût pas tabou, précisa-t-il. Gurji traduisit et aussitôt Suri invita Paul à le suivre en grimpant l'échelle de bois. Là, sur le toit-terrasse, sous le bleu obscur d'un ciel qui commençait tout juste à se piqueter d'étoiles, il y avait deux lits de bois, tendus de toiles. Un spot halogène éclairait violemment l'endroit. Dans un coin il y avait un tas de branchages. Sur les lits, le couchage était enroulé pour la journée. Gurji précisa qu'ils dormaient ici toute l'année, sauf durant les semaines de mousson où ils dormaient en bas, au fond de la pièce, derrière le rideau. Paul supposa que le panier du bébé devait suivre les mêmes itinéraires.

Suri voulut savoir si Paul avait des enfants. Paul autorisa Gurji à dire ce qu'il fallait bien dire à ce propos. Suri, soudain attristé, fit un peu comme la Bishnoï, prenant l'une des mains de Paul dans les siennes pour la secouer doucement. Paul, un peu gêné, remercia en anglais et retira doucement sa main.

Soudain, en contrebas, une nouvelle voix se fit entendre, plus âgée et sonore. « C'est Aslam », précisa Gurji à l'intention de Paul. « Aslam, c'est un ami de Suri

et Tanisha. Il a un commerce, pas loin ici, il vend de tout. Tu vas voir il est très sympa. » Ils redescendirent du toit-terrasse, afin d'accueillir l'invité.

Le vieux commerçant était un petit homme rondouillard, à la figure pleine et joviale. Il regardait Paul avec des yeux pétillants et un large sourire attestait de son plaisir à le rencontrer. « Aslam, il voulait rencontrer le Français Paul, alors j'ai invité pour manger avec nous, expliqua Gurji.

– Je suis très enchanté de te rencontrer, fit le bonhomme, en français et en serrant la main de Paul entre ses deux mains.

– Ah ! quelqu'un qui parle mieux le français que Gurji, cela me fait bien plaisir ! s'exclama Paul sur le ton de la plaisanterie. »

Les Indiens se mirent à rire et comme Suri en rajoutait en hindi, Gurji expliqua qu'ils se moquaient de la veste du commerçant, qu'il avait mise en l'honneur de sa rencontre avec le Français. Une veste anthracite, brillante, au col droit, ouverte, sous laquelle il portait une chemise gris-bleu et un jean en toile grise. Avec un bon regard rieur, sous des sourcils épais, sous une chevelure brune, lissée et passée au gel, rasé de frais, sans barbe ni moustache, le visage d'Aslam reflétait une grande humanité. « Qu'est-ce que tu vends ? demanda Paul.

– Du tissu, des vêtements et plein d'autres choses, répondit le vieil Indien malicieux.

– Et où as-tu appris à parler aussi bien le français ?

– Ma famille habitait à Pondichéry et j'ai passé mon enfance là-bas. C'est là que j'ai appris le français. Mais j'ai un peu perdu depuis le temps. Cela me fait plaisir d'entendre encore quelqu'un parler le français. Quel est ton travail ? »

Tout en regardant Suri et Tanisha déplier et installer les deux tables de camping, puis déboîter les chaises de jardin, Paul et Aslam se mirent à se raconter. Des nappes vinrent recouvrir les petites tables et chacun prit place. Tanisha disposa un petit tapis dans un coin de la cour, juste à l'entrée. Paul se demanda la raison de ce tapis. Peut-être avaient-ils un chien. Puis, il n'y fit plus attention, absorbé par le fil de sa conversation avec Aslam.

Par la suite, la jeune femme servit ses hôtes dans des petits plats en fer blanc, avec un assortiment de légumes, de riz, de galettes et de poulet frit et de sauces dans des gobelets. Il y avait des couverts pour manger et de l'eau en bouteilles. Paul, qui avait gardé l'image des Indiens qui mangent avec les doigts, à même le sol, sur des tapis, s'étonna en anglais : « Je pensais que tous les Indiens mangeaient par terre avec leur main droite ?

– *Moderns*, répondit Suri en anglais, nous modernes, confirma-t-il en désignant sa femme et lui-même. » Paul fit une moue d'approbation en hochant la tête, un sourire dans les yeux. « En tout cas, le repas est particulièrement bon, félicitations, merci ! ajouta Paul en regardant Tanisha. » La jeune femme sourit timidement et, avec modestie, baissa la tête vers son plateau.

On parla beaucoup : de la France, de l'Inde, du « pèlerinage » de Paul et de ses raisons… De ses rencontres, de la spiritualité, de la méditation… Les Indiens autour de la table n'étaient pas particulièrement branchés spiritualité. Ils

étaient juste croyants et ne manifestaient que quelques petites superstitions, constata Paul. Tanisha et Suri formaient un couple qui se voulait « moderne » – à la différence de leurs parents respectifs. Suri travaillait dans une banque comme employé. Pour un Indien, il gagnait assez bien sa vie, mais il leur fallait mettre de l'argent de côté pour pouvoir acheter une petite maison dans une zone résidentielle. Aussi, habitaient-ils actuellement dans la vieille ville, dans ce logement sommaire, en attendant de pouvoir réaliser leur rêve. Le local leur était loué à un prix très raisonnable par Aslam qui était devenu leur ami. Tanisha, dont la profession était de rendre belles les femmes indiennes, ce qui allait de la coiffure au maquillage et autres tatouages au henné, ne travaillait que très partiellement, afin de pouvoir se consacrer à Jaya. Le bébé était paisiblement en train de dormir dans son panier.

D'autres plateaux arrivèrent… Et soudain, une petite silhouette se découpa dans le passage, entre la pièce et la cour. Paul la reconnut aussitôt. C'était la petite fille au regard intense, qu'il avait rencontrée, avec laquelle il avait essayé de communiquer et qui était entrée, sans aucun bruit, dans la maison. Elle était habillée d'une robe brune crasseuse et, par-dessus, d'une tunique grise, tachée, un peu trop grande, qui lui descendait presque jusqu'aux genoux. Ses chevilles et ses pieds nus étaient empoussiérés. Maintenant que Paul la voyait mieux dans l'éclairage des tubes fluo, il la trouvait amaigrie et sale. Ses cheveux, noués en longues tresses, semblaient bizarrement crêpés et enduits d'une sorte d'argile jaune, formant comme un casque difforme autour de sa tête. Elle avait un visage au teint mat et clair, aux traits fins et délicats, petit nez et petite bouche, et toujours ces grands yeux noirs et profonds, brillants, comme deux astres ouverts sur l'infini. Elle regarda un instant Paul, fixement, puis son regard partit vers le haut, sa main gauche tortillant l'une de ces affreuses mèches jaunes, sa main droite battant une sorte de mesure rapide. Paul sut aussitôt ce qu'était cette enfant. Il sut sa détresse, il sut sa solitude et cette carapace de gestes, d'attention sélective, qu'elle utilisait pour tenter de se protéger.

Depuis… Il ne fallait pas qu'elle y pense, pour ne pas se mettre à hurler. Elle ne mangeait qu'une fois par jour. Le soir, elle avait l'habitude d'aller chez Suri et Tanisha. Ils étaient gentils. Ils étaient ses amis. Ils lui donnaient à manger et à boire, sinon elle buvait à la fontaine. C'est pour cela qu'elle ne s'éloignait pas beaucoup de la fontaine ni de la maison de Suri et Tanisha. Elle avait peur de se perdre et de ne plus les retrouver. Ce soir-là, elle vit aussitôt qu'il y avait les deux étrangers et Aslam. Aslam, elle le connaissait un peu. C'était aussi un gentil. Parfois, il lui donnait de l'argent pour ramener à la maison de sa tante. Sinon sa tante la frappait. Elle voulait qu'elle mendie. Mais elle ne voulait pas mendier, car elle n'était pas une mendiante, avant… Ne pas y penser. Les deux étrangers, cela la dérangeait beaucoup. Elle était habituée à ce qu'il n'y ait que Suri et Tanisha et, maintenant, leur bébé, qui était arrivé. Aussi, elle prit peur, mais il fallait qu'elle reste pour manger, aussi elle fit ce qu'elle faisait souvent pour dissoudre sa peur…

Paul entendit Tanisha l'interpeller : « Jeevu, Jeevu… » le reste était de l'hindi incompréhensible, mais la petite comprit et elle alla s'asseoir sur le petit tapis dans le coin de la cour. Paul estima, par habitude, qu'elle devait avoir sept ou huit ans. Tanisha alla vers elle avec une bouteille d'eau. La jeune femme se pencha sur l'enfant et versa doucement de l'eau sur ses deux mains tendues, que Jeevu frotta l'une contre l'autre pour les nettoyer. Puis, elle les secoua dans l'air pour les assécher. Tanisha lui donna la bouteille et l'enfant but à son goulot avec avidité. Tanisha partit et revint avec un petit plateau de nourriture qu'elle donna à la fillette. Celle-ci, bien que paraissant amaigrie, n'était pas affamée au point de se précipiter sur la nourriture. Elle se mit à manger lentement avec ses doigts, jetant des regards sur toutes ces grandes personnes qui discutaient entre elles et sur Paul, surtout, cet homme blanc, qui la fascinait et qui la regardait avec tendresse.

Jeevu ressemblait à tous ces enfants pauvres des rues, ces enfants miséreux dont l'Inde est coutumière, et qui harcèlent les touristes pour quelques roupies. Mais pour Paul, en quête de signes, elle commençait à prendre une autre dimension. Il ne savait pas encore pourquoi, mais la petite Indienne faisait battre en lui une émotion encore indescriptible. Il n'entendait plus rien et seule sa respiration habitait encore sa conscience et à chaque inspiration, et à chaque expiration, il sentait naître en lui une allégresse et une certitude. Il se sentait comme le prospecteur qui vient de découvrir une pépite d'or au milieu de tonnes de limons, un diamant au milieu d'un pan de roche, au fond d'une galerie sombre et secrète. « Cette enfant est étrange… »

Paul sursauta intérieurement, comme s'il s'était tout à coup éveillé. C'était Aslam qui avait dit que cette enfant était « étrange ». « Qui est-ce ? questionna-t-il.

– Tu verras, elle est un peu… “folle” et le vieux commerçant fit le geste des deux mains, pour signifier les guillemets.

– Oui, j'ai remarqué tout de suite, reprit Paul en utilisant son expérience professionnelle pour se ressaisir et tenter de maîtriser son trouble intérieur. Les empilements d'objets, près de la fontaine, lui revinrent en mémoire. Leur signification lui semblait à présent évidente. Il me semble, je crois que c'est une autiste. Tu connais ça l'autisme ?

– Je connais le mot “*autism*”, fit-il en anglais, mais je ne suis pas un spécialiste. Toi, tu sais ce que c'est, tu m'as dit que tu travailles avec des enfants qui ont des problèmes dans leur tête ?

– Oui, je connais bien. Cela me paraît être… Mais c'est juste comme ça, au premier regard, c'est un autisme… Peut-être un autisme léger… Il faudrait qu'elle soit évaluée par un psychologue.

– À quoi tu vois l'autisme ?

– Avant que Tanisha lui dise de s'asseoir, as-tu remarqué le regard qui part vers le haut, une main qui fait ça avec les cheveux, l'autre qui tapote dans l'air, ce sont des stéréotypies ? C'est typique de l'autisme. Et puis, tout à l'heure, je l'ai vue près de la fontaine, dans un recoin, entourée d'empilements de cartons, de

trucs… Et… Je dis "autisme léger" parce que j'ai l'impression que les capacités de communication sont préservées. Enfin, c'est à voir…

– C'est la folie ?

– Non ! On ne dit pas ça, reprit Paul doctement. La "folie" ça ne veut rien dire. Ça veut juste dire qu'on ne comprend pas la personne et que l'on trouve un mot pratique pour la mettre dans une catégorie et se donner l'impression que l'on comprend quelque chose. Mais, d'où vient-elle ? A-t-elle l'habitude de venir manger ici ? »

Suri, sa femme et Gurji, qui avaient initié leur propre conversation, se rendirent compte que Paul et Aslam parlaient de l'enfant. « C'est l'enfant du quartier, expliqua Gurji.

– Oui, d'accord, mais n'a-t-elle pas de parents ? Une famille ? » demanda Paul.

Gurji traduisit pour Suri et Tanisha et traduisit la réponse de Suri : « Y'a moins de un an, elle a perdu ses parents dans un accident de la route. Maintenant, elle est chez une tante à elle, mais la tante elle peut pas ou elle veut pas s'occuper de l'enfant normalement. La fille c'est bientôt une devadasi. Tu sais pas c'est quoi devadasi, je crois ? demanda Gurji.

– Heu, non. C'est un truc religieux ? Paul ayant perçu la racine « deva » du mot, signifiant « dieu ».

– Aslam, tu peux expliquer à Paul ? Moi je connais pas bien la religion hindoue. »

Aslam se leva : « Je vais t'expliquer Paul, fit-il en souriant, mais avant, je vais chercher quelque chose qui va t'intéresser. » Le vieux commerçant partit aussitôt.

« Suri et Tanisha disent, elle… Je sais pas dire…

– Dis-le en anglais !

– Je sais pas dire non plus ! Et Gurji se mit à rire de son ignorance. Je dis comme ça, elle est **pour** la déesse Yellamma. C'est à la déesse Yellamma qu'elle est mariée. Mais attends Aslam, il peut expliquer mieux que moi.

– Elle s'appelle comment ? J'ai entendu "Jeevu", c'est ça ?

– C'est Jeevana, elle s'appelle. Le petit nom c'est Jeevu.

– Et "Jeevana", ça veut dire quelque chose ?

– Oui, c'est la "vie", ça veut dire. »

La « vie ». Et ce prénom raccrocha Paul à sa toute première nuit indienne, lorsqu'il se demandait la raison de son voyage, de son pèlerinage. Et qu'il avait senti, tout au fond de lui, qu'il était dans ce pays, dans cette culture, au milieu de ces peuples, pour retrouver « la vie ». Et le prénom de la fillette réveilla en Paul cette signification profonde, de l'appel de la vie. Il n'osait pas encore se le dire, formellement, mais l'idée commença à faire son nid tout au fond de son âme : Jeevana… était-elle la raison de son pèlerinage en Inde ? Est-ce que cette petite fille indienne, orpheline, apparemment autiste, pouvait donner du sens à sa vie, au-delà de la mort des siens ? Il n'osait pas encore y croire. Il lui fallait d'autres signes.

Comme la fillette avait fini de manger et s'était levée, mains tendues, Tanisha retourna vers elle, avec une autre bouteille d'eau, afin qu'elle se rince les mains. Puis, contournant les adultes, longeant le mur de la cour, lentement, elle alla vers le panier où dormait le bébé. Paul observait la petite Indienne, pour voir comment elle allait se comporter.

Jeevana ne chercha pas à toucher la petite Jaya endormie dans son panier. Simplement, elle la regarda un long moment, en faisant ses gestes étranges, avec ses mains. Jeevana adorait ce bébé. C'était un bébé bleu et vert, comme l'eau de la fontaine. Elle n'aimait pas trop quand il devenait rouge et qu'il criait et pleurait ; cela lui rappelait trop… de choses… Mais autrement, elle aimait l'entendre faire ses petits sons avec la bouche. Alors c'était comme de l'eau qui coulait de la bouche du bébé et c'était magnifique ! Elle aimait aussi la regarder dormir, comme à présent. Jaya devenait alors une eau paisible, comme un petit bassin secret. Alors elle bougeait doucement ses mains au-dessus du bébé pour caresser l'eau…

« C'est l'enfant du quartier, reprit Gurji. Tout le monde aide Jeevana, on donne à manger.

– C'est une mendiante ?

– Un peu. C'est l'enfant spirituel, si tu veux. Elle porte la chance ou pas la chance, ça dépend.

– Et sa coiffure ? C'est bizarre ! C'est affreux comme coiffure !

– C'est les devadasis, c'est comme ça. Mais Aslam il va expliquer mieux. »

En attendant le retour d'Aslam, Paul laissa les Indiens discuter entre eux et regarda sur le smartphone la page Wikipédia pour « devadasi ». Le nom signifie « servante de la divinité ». C'est une pratique hindoue et de l'Inde du Sud. Les filles sont consacrées au temple dès leur enfance. Et, en tant qu'épouse de la divinité, elles ont une « liberté sexuelle » à laquelle les autres femmes n'ont pas droit. La pratique est interdite depuis les années 1980. Mais elle se poursuit quand même en tant que tradition. Les États de l'Andhra Pradesh et du Karnataka, ainsi que le Népal, sont mentionnés, mais pas le Rajasthan. La pratique actuelle est réduite à de la prostitution… « Et sans doute à de la pédophilie » songea Paul, qui referma son smartphone au retour d'Aslam.

Le vieux commerçant était revenu de chez lui avec une coupure de journal en hindi, qu'il tendit à Paul. « C'est l'accident. J'ai gardé ça pour la petite. Peut-être plus tard, elle voudra avoir ça. C'est douloureux, mais c'est sa vie. »

Paul regardait avec attention l'article du journal. Il ne comprenait rien à l'alphabet hindi, mais il cherchait des indices, des chiffres, peut-être. Il y avait une photo grossièrement pixellisée. On y voyait un camion et une moto renversée, sérieusement abimée, écrasée. « Qu'est-ce que ça dit ? demanda Paul.

– Pendant que leur enfant était à l'école…

– Elle allait à l'école alors ?

– Oui, oui. Avant la mort de ses parents, c'était une enfant qui avait une vie normale, malgré ses problèmes. Ses parents étaient partis en moto pour acheter quelque chose, je ne sais pas, peu importe, mais c'est à la sortie de Jaisalmer…

Un camion. Cela a été terrible. Les deux parents sont morts sur le coup. Voilà comment la petite est devenue orpheline du jour au lendemain. C'est un grand malheur pour cette enfant. »

Paul savait parfaitement ce qu'était ce « grand malheur ». Il imaginait sans peine la détresse de la petite fille. Tout en écoutant Aslam, il continuait à scruter l'article, cherchant des indices. Il vit une date en chiffres arabes et, peut-être, une heure. Il montra l'article à Aslam. « Ça, c'est la date ? Et là c'est bien l'heure de l'accident ?

– Oui, c'est ça, confirma le vieil Indien.

– C'est incroyable ! » souffla Paul. Il sortit à nouveau son smartphone, afficha la calculette et fit la soustraction pour être sûr. C'était exactement le même jour que l'accident de Lisa et Léa et c'était autour de douze heures quarante en Inde, ce qui correspondait aux huit heures douze minutes de l'accident en France. Avec le mouchard du camion et l'ordinateur de la voiture de Lisa, ils avaient pu établir l'heure exacte de la tragédie à une ou deux minutes près. L'heure de l'accident en Inde devait être approximative aussi. Il était possible que les deux accidents se soient déroulés, vraiment, simultanément, à plus de six mille kilomètres de distance. « Gurji, regarde, c'est incroyable ! C'est le même jour et avec le décalage horaire c'est à peu près la même heure ! » Gurji comprit aussitôt ce que voulait dire le Français. Il prit la coupure de journal que lui tendait Paul et se tourna vers Suri et sa femme pour leur expliquer. « C'est pareil, c'est vrai ? demanda-t-il à Paul, pour avoir confirmation. »

Paul se contenta de hocher la tête affirmativement. Il commençait à ne plus rien entendre. Il se sentait à nouveau parti dans un nouveau monde, étrange. Jeevana, qui avait senti, compris, que l'on parlait d'elle, de sa vie, avait quitté le bébé dans son panier et, à pas furtifs, s'était approchée de Paul. Elle ne ressentait plus autant de peur envers cet homme blanc. Parce qu'il ressemblait étonnamment à son ami imaginaire. C'était un homme blanc aussi. Au début, elle savait que c'était un ami qu'elle avait imaginé. Mais, peu à peu, il avait pris une forme de réalité. Elle croyait qu'il existait vraiment. Parfois elle pouvait le voir, devant elle ou à côté d'elle, assis. Alors, elle pouvait lui parler et il pouvait lui répondre. Elle ne savait plus pourquoi son ami imaginaire était un homme blanc. Peut-être que ça venait d'un rêve… Qu'elle avait fait… Un jour… C'était *Pita*, *Aatmik Pita*. Est-ce que c'était lui, pour de vrai ? Ou est-ce que c'était encore du rêve ? Il fallait qu'elle le touche, pour voir…

Pour Paul, cette coïncidence tournait en lui comme un mantra. Il se disait que les deux accidents pouvaient très bien avoir eu lieu le même jour, la même heure, la même minute, peut-être la même seconde ! Lui et cette enfant, cette petite fille debout à ses côtés, ils avaient basculé au même instant… Et son cœur tressaillit lorsque lui revint en pleine conscience ce déchirement de l'âme, à l'hôpital, son cri… Elle avait dû vivre la même chose, son père, sa mère… Sa Lisa, sa Léa…

C'est sa petite main agrippée à son bras qui le sortit de son brouillard de réminiscences. Il la regarda. Elle le regardait toujours avec cette intensité, à

laquelle venait s'ajouter une interrogation anxieuse. Elle sembla lui demander : « *Aatmik Pita* ? » Il ne comprit pas. Elle secoua son bras, insistante : « *Aatmik Pita* ? *Aatmik Pita* ? *Aatmik Pita* ? » ne cessait-elle de répéter. Paul interrogea le vieux commerçant du regard, inquiet. « Ça veut dire “père de l'esprit”, expliqua Aslam.

– Elle me demande si je suis son “père de l'esprit”, “père spirituel” ?

– Oui, c'est ça. Depuis la mort de ses parents, l'enfant dit qu'elle attend un “*Aatmik Pita*” qui doit venir la chercher et guérir sa tête et que c'est un homme blanc. Je crois qu'elle te prend pour son *Aatmik Pita*. Tu veux qu'on la fasse sortir ?

– Non, répondit Paul, définitif. Il regarda à nouveau la petite et détachant ses mains de son bras, il étendit ce bras, l'invitant à venir contre lui. Jeevana alla sans hésiter se serrer contre cet homme, son « *Aatmik Pita* », son père imaginaire, devenu réalité, elle en était convaincue. Elle enserra le torse de Paul entre ses bras maigres et se colla contre lui avec une frénésie et une force qui surprirent Paul.

Pour l'enfant, ce contact avec un autre être humain, un adulte, une figure paternelle venait combler un immense vide qui s'était ouvert dans sa vie depuis la disparition de ses parents. Plus personne ne l'avait touchée, ne l'avait prise dans ses bras. Depuis de longs mois, elle avait été privée d'affection, de câlins, comme sa maman lui en avait donné. Elle se sentait abandonnée, rejetée et devenue sale et malodorante, elle inspirait de plus en plus le dégoût et cette phobie du contact qui caractérisent beaucoup d'Indiens. Elle n'était pas de la caste des « intouchables », mais c'était tout comme. Jeevana avait une soif de tendresse et de caresses. Elle voulait que son corps existe en sensations pour pouvoir exister elle-même, pour soulager ces angoisses qui ne cessaient pas de l'étreindre et qu'elle ne parvenait que difficilement à calmer, momentanément, en s'accordant ses plaisirs solitaires des gestes répétitifs, des balancements, des tortillages de cheveux, des tapotements dans l'air. Des plaisirs qui, elle en était bien consciente, faisaient qu'on la prenait pour une folle.

La coïncidence des accidents et le caractère tragique des deux situations parlaient beaucoup aux Indiens, qui s'étaient mis à spéculer, dans leur langue, avec beaucoup d'excitation, oubliant un peu Paul et Jeevana. Tout leur intérêt portait sur la signification profonde de ces accidents, de ces pertes, de cette coïncidence et du fait que Jeevana était une devadasi. Quand Gurji leur expliqua que le voyage de Paul en Inde était un genre de « pèlerinage » pour trouver un sens à sa vie et un sens à la mort de sa femme et son enfant, les imaginations s'enflammèrent encore davantage. Le destin, le karma et Ganesh, furent aussitôt convoqués pour venir expliquer, relier, tisser, les significations aux significations, les signes et les conjectures, pour former un consistant et fantasmatique entrelacs.

Le langage hindi flottait dans la cour comme une musique indienne. Paul était parti, à nouveau, dans son rêve intérieur. À présent il sentait le petit corps de la fillette contre lui, serré comme un petit animal apeuré. L'odeur de sueur

sèche et de crasse ne pouvait l'embarrasser, car pour lui, c'était celle d'une petite créature abandonnée dont il fallait s'occuper. La petite se mit à trembler, de tout son être.

Des mois, des semaines, des jours de souffrance étaient en train d'affluer et de s'écouler hors d'elle. Elle avait été projetée dans un grand vide douloureux. Elle avait crié, avait hurlé, avait couru partout cherchant son papa et sa maman et ils l'avaient attrapée de force, ils l'avaient bloquée par terre, dans la poussière, jusqu'à ce qu'elle cède, que ses cris deviennent gémissements et les gémissements des soupirs rauques et qu'elle finisse par sombrer dans le néant du sommeil.

À son réveil, plus rien n'était comme avant, son univers entier avait changé. Désormais, il n'y avait plus ni papa ni maman, désormais ce serait le néant. Et cette impression de vide l'avait terrorisée. Elle n'avait rien pour se raccrocher, elle était perdue. C'est alors qu'elle se mit à répéter des mots et des gestes, pour se protéger, pour oublier, pour ne pas sentir l'angoisse de ce néant et la souffrance dans son cœur.

Les tremblements de la petite réveillèrent chez Paul les échos d'une semblable douleur. Il ne savait pas ce qu'il faisait, il la serrait contre lui désormais, car il sentait qu'elle avait besoin de lui et il lui sembla que les dernières pièces d'un vaste puzzle cosmique étaient en train de se mettre en place. Lui aussi, comme les Indiens autour de la table, était en train de tisser des liens pour se relier à l'univers. La méditation, les films de Bollywood, les reportages, le « pèlerinage » en Inde, la coïncidence des accidents, ce regard de la petite, dans lequel il retrouvait son cœur de douleur, cet « *Aatmik Pita* », cette reconnaissance mutuelle, spirituelle, des âmes… Tout cela semblait se mettre en place, s'arranger comme une formidable machinerie du destin. Il avait l'impression que derrière le rideau des apparences, d'énormes engrenages s'étaient mis à tourner, lentement, broyant leurs vies, et puis, accouchant de cette mystérieuse rencontre entre l'enfant et l'homme… Et même cette étrange expérience du « contact » avec un enfant intérieur, la première nuit qui suivit l'accident de Lisa et Léa, il la voyait à présent sous un jour nouveau : c'était pour lui une certitude. Cet enfant, ce n'était pas Léa. Ce n'était pas lui, l'enfant en lui, c'était bien, Jeevana, la petite Indienne. Tout irrationnelle que soit cette conception, il voulait s'en convaincre, y croire, car cette croyance avait quelque chose d'apaisant et de cohérent. Elle le raccrochait à cette humanité qu'il avait perdu ces derniers mois. Elle le raccrochait à d'inespérées émotions d'amour et à un horizon empli d'espoirs. Elle rouvrait la voie au dialogue des cœurs et au contact des âmes.

Paul comprenait enfin ce qu'il était venu chercher en Inde et les larmes qu'il avait refoulées depuis des mois refirent soudain surface. Sur les ondes du tremblement de l'enfant, il comprit pourquoi il avait trouvé la force de continuer à respirer, à vivre. Ce tremblement était celui de leurs vies à tous les deux, réunies par-delà les souffrances, par-delà les pertes. Tous les deux

venaient de se retrouver, de plonger à nouveau dans le puissant fleuve de l'amour.

Paul s'excusa, tenta de retenir son émotion, demanda à Gurji d'expliquer pour lui, le « contact ». Ce que Gurji, qui avait tout compris, fit. Paul eut soudain l'impression de comprendre le hindi. Le cousin, sa femme, le vieux commerçant, écoutaient avec une ardente attention, les explications de Gurji. Il leur disait la recherche de Paul, les rencontres de Paul, le « c'est comme c'est » et qu'il n'y avait pas de hasard. Il leur parla du « contact » et de l'enfant, ce soir-là. « Paul, tu penses Jeevana c'est l'enfant avec tu as le « contact » ?

– C'est probable. En tout cas, je veux le croire, » fit Paul en s'essuyant les yeux. Paul poursuivit en anglais pour que tous comprennent : « Il y a plein de mystères dans cette histoire, car les deux accidents semblent bien être arrivés au même instant. »

Les Indiens, si sensibles aux superstitions et aux voies tortueuses des divinités, s'emparèrent de ce fait comme d'un fait incontestable et qui venait comme subsumer les émotions de Paul et de Jeevana. Tout le monde se mit à hocher la tête à l'Indienne, les paroles coulaient et roulaient comme un flot apaisant, enveloppant le père spirituel et son enfant dans un doux cocon.

Jeevana avait fermé les yeux, comme pour mieux sentir le contact avec Paul. Mais aussi pour mieux voir tout ce bleu et ce vert, si apaisants, dans lesquels il lui semblait baigner à présent. Les volutes colorées s'agitaient toutes seules dans sa tête. Elle n'avait plus besoin de bouger ses mains ou ses doigts ou de danser. Elle se sentait comme dans un océan de paix et d'amour et tout son corps vibrait au rythme de ses vagues…

« On dirait que Jeevu a trouvé son *Aatmik Pita* ! » s'exclama Aslam, en regardant le père et son enfant spirituelle avec un sourire de tendresse.

Cette parole signifiante fut pour Paul la dernière pièce qui manquait au puzzle. À présent, avec le petit corps de cette enfant serré contre lui, il savait non seulement pourquoi il était venu en Inde, mais aussi ce qu'il allait y faire et comment il en repartirait.

La fillette desserra son étreinte un instant pour le regarder. Voyant ses yeux mouillés, elle s'alarma un peu et voulut caresser le visage de Paul. Il lui sourit, la retint, lui pris ses petites mains dans les siennes, porta à ses lèvres, un instant, les petits doigts serrés de la fillette et la regarda avec amour. Elle n'était déjà plus seulement Jeevana, la petite Indienne, mais elle était Lisa, et Léa, en quelque sorte, qui semblaient lui être rendues au travers de ce petit être. Il rit doucement en songeant au vœu fait à Ganesh et aux paroles pleines de sagesse de Gurji : « Dieu est métaphore ». À celles d'Aryan : « Tout est relié à tout et il n'y a pas de hasard ». Après la mort de Lisa et Léa, c'est bien son désir d'amour qui avait été plus fort que son désir d'ascèse et qui avait fini par le guider, le porter jusqu'en Inde. Son désir avait tout interprété dans le sens qui lui convenait.

Le désir avait donné du sens à son « contact » avec un enfant, à Bollywood et à tout le reste. La métaphore Ganesh n'était plus que l'ultime manifestation de tout un faisceau de significations. Il comprenait à présent que la vie est tissée de

ces petites significations entremêlées et que nous autres, pauvres humains, nous nous nourrissons, sustentons, de cette dentelle de tendances pour élaborer et canaliser nos désirs. Peu importait qu'il croie en Dieu ou pas. Peu importait qu'il fasse un vœu à Ganesh ou à une métaphore de son propre esprit désirant. Peu importait que tout cela ne soit qu'un tissu de parfaites coïncidences ou que cela ait un sens plus profond. Sa vie, son pèlerinage, de fort en fort, de palais en palais, de rencontre en rencontre, avaient amené Paul et Jeevana à se rejoindre, à se reconnaître, au travers de ce qui représentait pour tous les deux un lien spirituel. Et c'est bien la seule chose qui comptait vraiment, en cet instant. Il était son *Aatmik Pita*, elle était sa fille spirituelle. Cela il le sentait profondément, tout au fond des yeux de cette enfant.

Le moment du départ approchait. Il se pencha vers la petite fille et l'éloigna un peu de lui, pour lui parler, yeux dans les yeux. Il mit sa main sur sa poitrine en disant « Jeevana, Jeevu ». Puis, il mit sa petite main droite sur sa poitrine et dit « Paul, Paul, Paul ». Et recommença les gestes « Jeevu – Paul – Jeevu – Paul … » La fillette comprit et, en souriant timidement, refit les gestes d'elle-même et redit les prénoms « Jeevu – Paul », plusieurs fois.

Finalement, Paul se redressa. Il ne pouvait pas rester là. Il ne pouvait pas laisser Jeevu collée à lui. Il fallait qu'ils apprennent à se porter dans le cœur l'un de l'autre. Pour lui, l'adulte, le professionnel, ce serait plus facile. Mais pour la pauvre enfant… Paul fit appel à Aslam pour qu'il explique à la fillette. « Peux-tu lui dire que j'accepte d'être son *Aatmik Pita* – que je pars deux jours, mais le troisième jour je reviendrai la voir – que je lui promets de revenir la voir. »

Jeevana sourit vaguement. Paul se demanda si elle avait bien compris. En tout cas, elle s'éloigna de son père spirituel et rejoignit le panier où dormait le bébé. Elle reprit sa contemplation de la petite Jaya, tout en s'adonnant à ses petits gestes propitiatoires. Jeevana avait plein de questions. Mais elle n'osa pas les poser. Elle eut peur de parler, en cet instant, comme si les paroles pouvaient le faire disparaître. Elle savait bien que les paroles font souvent disparaître la couleur bleue et verte de la paix. C'est pour cela qu'elle parlait peu. Elle ne parlait que lorsqu'elle était bien certaine que l'amour était là, suffisamment fort pour que les paroles ne le fassent pas disparaître. Elle avait bien compris la traduction d'Aslam : *Aatmik Pita*, Paul, partait deux jours, mais le troisième il reviendrait la voir. Pendant deux jours, elle allait s'efforcer de maintenir le bleu-vert en elle, autour d'elle. Elle pourrait attendre. Elle avait déjà tant attendu… Elle savait qu'il reviendrait. Elle avait compris, elle aussi, les engrenages du destin et leur révolution. Dans sa tête, cela prenait figure de montagnes qui glissaient, d'autres qui s'élevaient et d'autres qui s'affaissaient et c'était tout un paysage de musiques et de couleurs, qui se transformait et c'était très beau ! Et c'est avec confiance qu'elle alla vers le bébé endormi, là où il y avait une source de belles couleurs d'amour et de paix.

Il fallait partir. On se leva et Paul remercia ses hôtes et les salua. Il ne dérangea pas la petite Indienne. Il valait mieux la laisser à ses petits gestes, en contemplation devant un bébé, sa façon à elle de négocier la séparation. Ils

sortirent tous dans la rue, sauf Tanisha, qui resta dans la cour, avec les deux enfants.

Soudain, il voulut prendre une photo de l'enfant. Mais c'était trop tard. Il ne pouvait pas revenir vers elle. L'éclairage artificiel était de toute façon médiocre pour pouvoir donner quelque chose d'intéressant du point de vue photographique. « C'est comme c'est », songea-t-il avec force, pour se rassurer. Il avait déjà peur de perdre la petite. Il demanda toutefois à Aslam de prendre en photo la coupure de presse parlant de l'accident. Aslam la lui donna. « Je pense que tu vas faire quelque chose de bien pour Jeevu. Tiens, tu auras peut-être besoin de cela.

– Merci Aslam. Je pars deux jours en safari. C'est mon programme qui est comme ça. Dans le désert, tout seul, je pourrai réfléchir à ce que je vais faire… pour la petite Jeevu. »

Jeevu, petite fille indienne dont il voulait modifier le destin, mais encore sans trop bien savoir de quelle façon il s'y prendrait. « Qu'est-ce que tu penses faire pour elle ? reprit le vieux commerçant.

– Est-il possible de l'arracher à son destin de devadasi ? Lui donner une meilleure famille ? La mettre dans un orphelinat ? Qu'elle puisse retourner à l'école ? Je ne sais pas encore. À mon retour du désert, il faudra que l'on en parle, si tu es d'accord. J'aurai beaucoup de questions à te poser. Il y a un tas de choses que je dois comprendre d'abord.

– Je serai heureux de t'aider et d'aider la petite comme je peux. Mais, Paul, tu dois faire attention. L'Inde est un étrange pays. Il y a des choses que tu vas avoir du mal à comprendre et surtout à accepter, même en y mettant toute ton énergie. Mais je vais t'aider, parce que j'ai vu les signes, comme toi et je crois aux signes du destin.

– Merci Aslam. Où va dormir la petite cette nuit ?

– Soit Suri la ramène chez sa tante – elle n'habite pas très loin d'ici –, soit elle dort chez eux. Mais ça ira, ne t'en fais pas, pour ce soir elle est en sécurité. »

Gurji et Suri avaient terminé leur conversation de leur côté et s'étaient approchés de Paul et d'Aslam pour les dernières salutations avant la séparation. « Bon, Paul, on va à l'hôtel ? Il faut bien dormir, parce que demain c'est safari ! »

THAR

L’agence *Thar Safari* était idéalement située à proximité de l’entrée du fort. C’était une petite bâtisse adossée aux murs des remparts de la *Manak Chowk*, en compagnie d’autres commerçants. Lorsqu’ils y arrivèrent à sept heures trente, il y avait déjà un petit attroupement de touristes étrangers, occidentaux pour la plupart, qui attendaient l’ouverture du guichet. Bien sûr, Gurji avait déjà réservé le billet de Paul, mais comme toujours en Inde, il fallait attendre… Gurji lui avait dit que c’était des safaris « pas touristes », mais Paul commençait à en douter un peu. « Tu es sûr que c’est “pas touristes” ? demanda-t-il désappointé.

– Pas de problème. Le désert c’est très très grand. Ici y’a beaucoup de monde pour avoir le billet, mais tu vas voir après dans le désert c’est juste un petit groupe, les guides, les dromadaires et personne d’autre. Tu vas voir pour toi faire la méditation c’est très bien. » Paul se dit que son guide devait avoir raison, qu’il fallait lui faire confiance et s’efforcer de penser à autre chose.

***

La veille, après le repas chez Suri et Tanisha, après avoir « abandonné » Jeevana – c’est ce que Paul se dit, non sans une certaine complaisance morbide –, ils avaient rejoint le Toyota en rickshaw, puis s’étaient aussitôt rendus à leur hôtel en voiture. Le *Narayan Niwas Palace* était un fort bel hôtel de construction apparemment récente, mais très inspirée de l’architecture classique des palais du sous-continent. Ses grosses pierres en grès rose lui donnaient ce cachet et cette chaleur accueillante des résidences indiennes. Autour d’une vaste cour intérieure, protégée des ardeurs du soleil par de grands saules pleureurs et des acacias géants, de beaux bâtiments, sur deux ou trois niveaux, élevaient leurs façades décorées. Balcons en saillie, jaali, avant-toits, corniches et dentelles de roche, attestaient de la recherche d’une forme de beauté classique, quoiqu’un peu brouillonne. Au-dessus des arcades de la salle du restaurant, il y avait pas moins de neuf ouvertures aux styles totalement différents, allant de la fenêtre en légère saillie, jusqu’au véritable balcon, avec parapet sculpté de rosaces, colonnes et avant-toit. Au milieu de la cour, un vaste kiosque carré, sans toiture, venait briser l’uniformité du dallage rose. À l’autre extrémité de la cour, il y

avait, sur la gauche, un petit escalier de sept marches qui conduisait à un grand bassin, un genre de piscine couverte, mais à l'eau bien trop froide pour que Paul osât s'y tremper. Au centre, un large couloir conduisant vers l'aile est de l'hôtel et, sur la droite, l'entrée de l'aile sud, celle qui se prolongeait au-dessus du restaurant.

Après avoir déposé leurs bagages dans leurs chambres respectives et pris une douche, Paul et Gurji avaient convenu de passer encore un peu de temps à bavarder ensemble. Paul avait besoin de parler. L'intensité de sa rencontre avec la petite Indienne lui posait un tas de questions sans réponses. La tisanerie de l'hôtel étant fermée à cette heure tardive, ils se rendirent chez un petit marchand de thé et s'assirent dans la rue, sous les lampadaires à la lumière jaune orangé, pour siroter leur infusion, comme de vrais Indiens. « Alors, comment tu trouves Suri et Tanisha ? commença Gurji.

– Vraiment très sympas. Ils forment un beau couple. Je les adore ! Avec leur petite, ils font plaisir à voir. J'espère qu'ils arriveront un jour à avoir une belle petite maison.

– Oui, c'est important d'avoir la maison. Mais c'est pas facile. En France c'est pareil, non ?

– Oui, c'est pareil. Pour la plupart des familles, avoir une maison est un gros effort financier sur plusieurs années. Après il faut rembourser le banquier ! Mais, pour en revenir aux Indiens, j'ai beaucoup apprécié de rencontrer Aslam aussi. Il parle vraiment bien le français, ça m'a fait plaisir !

– Oui, tu vois, encore une bonne rencontre pour toi. Ça va, tu vois assez des Indiens, tu es content ? » Paul se mit à rire. « Très content, merci, Gurji !

– Bon, alors, Jeevana, qu'est-ce que tu veux faire ?

– Oui, Jeevana, Jeevu… Déjà elle ne manque pas de noms, mais elle manque de tout par ailleurs. Pauvre gosse !

– C'est comment tu dis, "*autism*" ?

– Oui, c'est ça, je pense qu'elle est autiste. On en a quelques-uns à l'institut où je travaille. Mais pour elle c'est léger. Ce n'est pas bien grave. Elle peut encore communiquer avec les autres, par ses expressions, ses gestes. Mais sur le plan verbal… Je ne sais pas encore. Certains autistes parlent, d'autres pas.

– Moi aussi, je peux pas dire. Elle parle pas beaucoup. Juste "*Aatmik Pita*". C'est bizarre !

– Oui, c'est étrange. C'est comme si elle m'attendait. Et pour moi c'est pareil. J'ai l'impression que c'est ce que j'attendais de mon "pèlerinage" en Inde. Est-ce que ce serait finalement cette enfant le but spirituel de mon voyage en Inde ? Je ne sais pas…

– Il y a beaucoup… Comment tu dis ? Des choses qui se rencontrent…

– Je vois ce que tu veux dire. Tu veux parler des coïncidences ? Oui, ça aussi c'est étrange. Cette simultanéité des accidents. Enfin, on peut le supposer.

– Tu sais y'a beaucoup des accidents dans l'Inde, on a dit l'autre jour à Bikaner. C'est peut-être le hasard…

– Tu as raison. D'un point de vue scientifique, rationnel, les trames de tous les accidents en Inde et celle des accidents en France, une fois croisées, cela va donner plein de coïncidences qui n'ont pas d'autres sens qu'être des coïncidences par hasard. Je comprends tout à fait cela. Mais… D'un autre côté, comme le dit Aryan, il n'y a pas de hasard. Ça, c'est la version plus… "spirituelle" de la chose. Il y a ce que l'on vit, ce que l'on ressent. J'ai de plus en plus l'impression que ce "contact" que j'ai eu la première nuit après l'accident, que c'était peut-être bien Jeevana, finalement.

– Tu penses vraiment ?

– Bon, il y a la coïncidence des accidents. Mais, attends… Paul prit son smartphone et afficha l'appli calculette. Si on applique le même décalage horaire, avec l'heure d'hiver en France, cela fait plus quatre heures trente avec l'Inde. L'accident, on a dit, c'est huit heures douze en France, donc douze heures quarante-deux en Inde. Ensuite, pour moi, la journée s'est passée et c'est dans la nuit, donc le lendemain, disons vers une-deux heures du matin, disons une heure trente du matin, que j'ai eu l'expérience du "contact". Une heure trente en France, cela donne, plus quatre heures trente, six heures du matin en Inde ! Question : est-ce que la petite a vécu la même expérience que moi à six heures du matin le lendemain de la mort de ses parents ? Est-ce que son fantasme de l'*Aatmik Pita* viendrait de cette expérience du "contact" avec moi ?

– Oui, faut demander à Jeevana, fit Gurji en secouant la tête, un peu dubitatif. Mais tu veux faire quoi je demande encore ? »

Paul réfléchit un moment en sirotant son thé. « Si je te disais que je veux l'adopter… Même si c'est un peu fou comme idée, pour le moment. C'est ce que je ressens spontanément en moi. Cela a du sens par rapport à tout le reste. Mais… soyons raisonnables. Déjà, si on peut la sortir de ce truc… "Deva-machin"…

– Devadasi ?

– Oui, c'est ça, devadasi. La sortir de ça, la placer dans un orphelinat, qu'elle aille à l'école. Elle allait à l'école avant ? Tu l'as connue avant la mort de ses parents ?

– Pas beaucoup. Les parents c'est un peu des amis avec Suri et Tanisha. Je vois Jeevana pas beaucoup. C'est une petite fille normale avant. Elle aller à l'école, elle bien habillée. Les parents c'est moderne comme Suri et Tanisha, eux vouloir la fille aller à l'école et tout.

– Quand tu la croisais avant, est-ce qu'elle parlait ? Comment était-elle ?

– Non, pas beaucoup. Elle parle doucement à l'oreille de sa mère. Elle est un peu… timide, c'est ça ? Elle s'accroche à sa maman, tu vois comme ça.

– Tu ne sais pas s'il y avait une école spécialisée ? Comme elle est autiste…

– Vraiment je peux pas dire. Je connais pas assez cette famille. Suri et Tanisha ou Aslam, peut-être savoir plus ? Mais pourquoi tu veux aider cette fille ? Y'a des millions des enfants comme ça dans l'Inde !

– Et, pourquoi pas elle ? Il y a tous ces signes, tous ces « hasards » qui ne sont pas des hasards, comme dirait le professeur Aryan. Réfléchis Gurji, mets-toi à

ma place : je perds femme et enfant et je suis, moi aussi, complètement perdu dans ma vie. Aussi je ne sais pas, la vie, le destin, Dieu, Ganesh ! Ou je ne sais pas quoi, m'envoie des « signes », des coïncidences, une expérience, qu'est-ce que je fais de tout ça, alors que je suis complètement perdu ? Je suis comme un type sur un bateau dans le brouillard. Je vois une petite lumière, c'est un phare dans la nuit, je vais par-là. J'entends une sirène dans la brume, je vais par-là, c'est normal. Et puis, qu'est-ce que je pourrais faire d'autre sur Terre que d'aider cette enfant ?! Elle donne un sens à ma vie, désormais.

– D'accord, d'accord. Tu aides un enfant indien. Mais ton voyage, tu fais quoi ? Gurji a besoin de savoir. »

Paul réfléchit encore. Mais comme il se faisait tard, il décida d'abréger là la conversation. Il lui fallait d'autres paramètres pour pouvoir prendre une décision. « Pour le moment… de toute façon, on doit passer quelques jours à Jaisalmer tu as dit ?

– Oui, si tu veux, pas de problème.

– Donc, demain, deux jours de safari. J'aurais le temps de méditer et de réfléchir dans le désert. Je vais aussi contacter Aryan et ma sœur pour réfléchir à plusieurs. Et puis je verrai. Mais ne t'en fais pas Gurji. Si je fais une pause dans mon voyage, pour aider Jeevana, je continuerai à te payer pour un autre travail. Si tu es d'accord, tu pourrais me servir de "guide" et d'interprète auprès des administrations indiennes. Nous pourrions travailler ensemble pour Jeevana. Qu'est-ce que tu en penses ?

– Je sais pas encore. Moi aussi je dois réfléchir.

– Et toi, donc, tu prends l'avion pour aller dans ta famille, c'est ça ?

– Oui, c'est ça. À dix heures douze, je prends l'avion et je vais voir ma petite famille.

– Tu ne m'en as jamais parlé. Tu es marié et tu as des enfants, je suppose ?

– Oui, c'est ça. Ma femme elle s'appelle Sheela et j'ai deux enfants : le garçon c'est Kashi, il a sept ans et la fille c'est Mina, la petite, elle a cinq ans.

– C'est pas trop difficile avec le papa toujours parti en voyage ?

– Non, ça va. Dans l'Inde y'a beaucoup de la famille qui aide. Y'a le grand-père et la grand-mère, mon frère… Ça va comme ça. Tu veux voir les photos ?

– Ah oui ! Je vais te montrer Lisa et Léa aussi. »

Sur ces visages, des vivants et de celles qui ne l'étaient plus, la conversation thé toucha à sa fin. Paul se sentait soucieux, un peu accablé aussi. Jeevu portait à la fois son enthousiasme et sa dépression. Gurji surprit son regard sur un pauvre chien famélique qui traversait la rue en titubant. Pour faire diversion, maladroitement, il se mit à rire doucement : « Et celui-là, tu veux l'adopter aussi ?! ». Paul lui sourit tristement. Et Gurji pointa du doigt : « Hé, regarde, y'a encore là-bas ! » Un autre chien, du même acabit, était apparu à l'autre bout de la rue. « Tu sais, ajouta Gurji, y'a des millions de pauvres chiens dans l'Inde. Si tu veux tous les adopter, c'est beaucoup du travail pour toi ! » Et les deux hommes restèrent ainsi un moment à observer les lents errements des deux canidés.

Paul sentait qu'il ne devait pas se laisser submerger par ses émotions. La misère était immense et terrible en Inde et l'on pouvait facilement se sentir totalement impuissant. Pourtant, il fallait bien continuer à vivre et à respirer et ne pas s'effondrer. Jeevu était dans un univers de misère et d'exploitation, avec cette histoire de devadasi. Lui était dans un autre univers, en quelque sorte. Un univers de confort, de richesse, de bien-être, de liberté. Et pourtant, tout au fond de ce paradis, la mort avait frappé, reliant alors leurs deux univers au travers d'un même courant de douleur. Ce lien, il le sentait, il voulait le ressentir… Ce contact, tout à l'heure, avec le corps tremblant de cette enfant… Cela avait tracé comme une empreinte dans son ventre. Elle existait pour lui, désormais. « Jeevana, c'est une cuillère à café pour vider l'océan, mais je sens que je dois le faire ! Parce que, parfois, une cuillère à café d'amour, ça peut transformer un océan d'indifférence.

– Tu sais Paul, dans l'Inde, y'a des millions des enfants la vie c'est comme ces deux chiens là-bas. Mais c'est bien ce que tu fais, ce que tu veux faire. Je suis d'accord pour aider parce que je sens que c'est… karma pour toi. Bon karma. Donc c'est bon karma pour Gurji aussi, et il se mit à rire. Peut-être tu fais une chose très très difficile, peut-être trop difficile, je sais pas. Mais je sens Ganesh va porter chance à toi, à Jeevu aussi.

– Merci, Gurji, fit Paul, reconnaissant. »

* * *

La main sur son épaule le surprit. « Tu fais la méditation ? Attends que tu es dans le désert ! fit Gurji sur le ton de la plaisanterie. Tiens, c'est le billet safari pour toi. Regarde là-bas, c'est le groupe à toi. Tu peux aller dire bonjour. Moi je vais te quitter, je veux pas rater l'avion ! » Et Gurji lui ouvrit ses bras.

Les deux hommes se firent une brève accolade en se tapotant le dos mutuellement. « On se revoit lundi donc ? À l'hôtel ?

– Oui. Toi revenir lundi matin ici, mais pas de problème pour toi, je dis l'adresse de l'hôtel et y'a le rickshaw il t'amène à l'hôtel, pas de problème. Et moi j'arrive vers midi…

– Lundi à midi, c'est ça ?

– C'est ça. Si tu veux attendre, on mange ensemble ?

– Oui, bien sûr ! Dis bonjour et embrasse Sheela et tes enfants pour moi. Je serais content de les voir un jour. Allez, vas-y ! Ne rate pas ton avion ! »

Gurji prit un rickshaw. Derniers signes de la main et il disparut, bouffé par le trafic. Paul se rendit compte, tout à coup, qu'il allait devoir faire une nouvelle expérience « seul en Inde ». Il ramassa ses deux bagages et s'approcha du petit groupe en souriant. « *Hello!* Quelqu'un parle français dans ce groupe ?

– Oui, moi, Amina ! Et une jeune femme souriante lui tendit la main.

– Bonjour Amina. Moi c'est Paul. »

Puis Paul se tourna vers les autres membres du groupe et on se serra la main en annonçant son prénom. Avec Paul ils étaient six. Il y avait apparemment un couple avec l'accent anglais, Bryan et Rachel, deux amies avec un accent

hollandais, Julia et Sigrid, et Amina, qui était seule, avec un accent maghrébin. Tous étaient plus jeunes que Paul, dans la trentaine bien installée. « *Hello everybody, you're welcome in Thar Safari, I am Vikram and…* »

Vikram, le guide indien, leur souhaita la bienvenue dans son anglais du bout de la langue. Puis, il présenta le contenu du safari de deux jours et deux nuits. Aujourd'hui, on allait partir en jeep jusqu'au village de Shinkara, à quatre-vingts kilomètres au sud-est de Jaisalmer. On arriverait vers dix heures trente-onze heures. En chemin on s'arrêterait pour voir un temple dans le désert. Après la visite du village et le repas, on repartirait à dos de dromadaire, dans le désert. On mangerait en soirée dans le désert et on passerait la nuit à la belle étoile. Le dimanche, on repartirait avec les dromadaires, pour arriver dans un hameau en plein désert où on mangerait. Puis, à nouveau dromadaires dans l'après-midi et on arriverait au camp de toiles pour passer la nuit. C'est très confortable précisa bien Vikram. Enfin, le lendemain, le lundi, une jeep viendra les chercher. À une question de Bryan, le guide précisa qu'ils seront alors à une centaine de kilomètres de Jaisalmer et qu'ils devraient arriver devant le fort vers onze heures-midi.

La jeep était un modèle robuste et récent, de marque Tata, de couleur gris clair, sur la toiture de laquelle des cartons de bouteilles d'eau avaient été amarrés. C'était une sept places et spontanément, les deux amies hollandaises allèrent sur les sièges du fond. Les Anglais s'installèrent à l'arrière où la Maghrébine les rejoignit, Paul, peut-être parce qu'il semblait le plus âgé, eut droit au siège restant, à l'avant, à côté du chauffeur. « La place du mort », se dit-il, sarcastique, ce qui le fit sourire. Mais il en fut finalement content, car il répugnait à devoir faire connaissance trop vite. Paul avait toujours besoin d'un peu de temps pour se faire aux gens. Et il lui était encore nécessaire de méditer, de contempler, d'être là, d'abord.

Chacun eut droit à sa bouteille d'eau et ils partirent aussitôt. Vikram conduisait comme un Indien, klaxons, zigzags, enfilades et prises de risque calculées. Amina tenta bien de se pencher pour parler avec Paul. Elle lui dit qu'elle était tunisienne ; il lui dit qu'il était de la Dordogne. Elle connaissait un peu la Dordogne et Paris, où elle avait fait des études de psychologie. Paul trouva cela intéressant et il lui dit qu'il était enseignant, mais très vite ils renoncèrent à parler davantage, à cause des bruits de la jeep et du trafic. Par la suite, une fois sur la NH15, vers Barmer, chacun se plongea dans la contemplation du paysage qui défilait et du spectacle permanent du trafic routier. Seuls les couples, de temps à temps, échangeaient quelques remarques entre eux, comme deux relais téléphoniques testant leurs présences l'un à l'autre. Paul aussi était entré dans une forme de méditation, oubliant les dangers de la route. Pourquoi s'en faire ? Ganesh n'était-il pas avec lui ? Tout allait bien. Enfin, pas toujours. Il se souvint de la veille.

***

Après cette rencontre avec Jeevana, après cette discussion avec Gurji, devant un thé, il ne se sentait pas bien. La comparaison avec les chiens errants ne lui avait pas plu et cela l'avait énervé sans qu'il ne s'en rende vraiment compte. Il était en colère contre l'Inde qui n'aide pas tous ses enfants. Et il était en colère contre lui-même, de douter encore, de ne pas savoir si aider Jeevu était vraiment son karma. Il lui faudrait sans doute d'autres signes avant de s'engager plus avant.

Et puis, il y eut cette foutue prise de courant non standard ! Il avait un adaptateur international, réputé « universel », qui s'était très bien adapté aux prises de courant des hôtels indiens qu'il avait faits jusque-là. Mais ce soir-là, au *Narayan Niwas Palace*, toutes ses tentatives de branchement échouèrent. Il était impératif pour lui de recharger les batteries de ses smartphone, tablette et ordinateur portable. C'était une nécessité technologique d'Occidental, le genre de besoin que l'on s'invente et auquel on tient ! Il savait que c'était stupide, mais il se complaisait, en quelque sorte, dans cette forme de stupidité moderne. « Putain d'Indiens ! Un hôtel tout neuf et pas fichus de faire une installation électrique aux normes ! » Il vitupérait tout seul, s'énervant dangereusement sur cette fichue prise de courant indienne. Il finit tout de même par trouver une solution bricolée en branchant tout simplement sa prise française et en la calant, inclinée vers le bas, avec sa valise. Il finit par se calmer et tenta de méditer. La méditation utilisée comme un sédatif. Cela ne marche pas toujours.

Il s'assit en tailleur sur un coussin, se tint droit, ferma les yeux et là… tout se mit à affluer. Lisa, Léa, Jeevana… Il se disait qu'il n'avait rien, qu'il n'avait plus rien et qu'il n'arriverait à rien. Il se sentait perdu et même Ganesh lui parut alors comme une vaine auto-illusion. Et au milieu de ce mélange entre tristesse, angoisse et cette émotion, si intense, qu'il avait ressentie au premier contact physique avec la petite Indienne, il se mit à pleurer. Des pleurs de méditant, de ces pleurs calmes, comme l'ouverture de deux robinets, un pour l'œil gauche, un pour l'œil droit. Dans un mélange d'amour, de joie contenue et de détresse.

Lui revinrent ces images, d'un documentaire à la télévision, de ces parents adoptants qui finissent, après moult péripéties, par rencontrer enfin le petit enfant qui leur était promis. Il s'était souvent interrogé à propos de cette émotion. À la fois, il pouvait la ressentir, par empathie, mais ne la comprenait pas trop. Mais ce soir-là, il commença à la comprendre. Il se sentait terriblement attiré vers cette enfant. Il se dit que c'était un peu comme tomber amoureux d'un adulte. C'était le même processus d'attachement intérieur, d'investissement, diraient les psys. Belle rationalisation ! Intellectualisation ! Mais il sentait qu'il y avait aussi… autre chose… Amour, karma, destin, Ganesh… Toute cette partie romantique de l'être humain, au fondement des arts, de la poésie, de la religion, des mythes… Était-ce réalité ? Était-ce illusion ? Et pourtant cela semblait bien mener le monde et cela semblait le mener, lui !

Un peu plus tard, il écrivit à Muriel, mais il n'osa pas encore lui parler de Jeevana. Il suggéra juste une belle rencontre « intéressante » et ménagea le suspense. Il écrivit aussi à Aryan et, sans autre précision, lui demanda si la rencontre avec un enfant indien pouvait être un signe. Après qu'il eut cliqué sur

le bouton d'envoi, il regretta aussitôt cette question, peut-être incompréhensible. Mais il était trop tard. Les emails ne font jamais marche arrière. Il finit par éteindre toutes les machines, car il sentait qu'il était déraisonnable de différer encore le sommeil.

* * *

Au bout d'une bonne heure de trajet, ils firent une première pause, non loin de Devikot, en plein désert, auprès d'une oasis verdoyante, devant un petit temple qui avait autant l'air très ancien qu'abandonné. C'était un empilement de ces roches rouges et plates, que l'on écaille du désert lui-même. Implanté sur une large surface recouverte de grosses plaques de grès, le temple, de dimensions modestes, était érigé sur une petite plateforme, haute de quatre marches. Son architecture était totalement différente de ce que Paul avait pu voir jusque-là.

Ce qui étonna Paul, en tout en premier lieu, était les huit colonnes extérieures du vaste porche d'entrée, qui étaient toutes à section carrée. De grands foulards, élimés par le vent et le sable du désert, y étaient accrochés. Ces colonnes se terminaient à leur sommet par un double chapiteau, le premier en forme d'octaèdre aplati et le second, au-dessus, en forme de croix aux branches tronquées, afin de pouvoir soutenir les poutres supportant la toiture. Les quatre colonnes au centre du porche étaient de section carrée jusqu'à un mètre de hauteur, puis passaient au volume cylindrique, avec de nombreux tores, comme une pièce de bois travaillée au tour. Leurs chapiteaux étant dans le même style que celui des colonnes extérieures.

Devant la plateforme, sur la droite, il y avait trois petites constructions, de moins de deux mètres de haut, l'une en marbre blanc, les deux autres en grès rouge sculpté, des sortes de petits kiosques, avec colonnes et toiture miniature en forme de dôme. Le guide expliqua au groupe qu'il s'agissait de cénotaphes pour des saints hommes de la région. Puis, il invita le groupe à visiter l'intérieur du temple et il s'éloigna vers le point d'eau et la végétation, laissant les touristes livrés à eux-mêmes.

En arrière du porche, le sanctuaire était surmonté d'un dôme conique, fait d'un empilement complexe de roches sculptées, dont on peinait à distinguer les motifs. Paul suivit Amina et le couple britannique à l'intérieur du temple, tandis que les deux Hollandaises s'attardaient à l'extérieur pour prendre des photos.

L'intérieur du temple était sombre et sentait l'encens. Mais pas de ces encens industriels doucereux que l'on vend en Occident. L'odeur était un mélange légèrement incommodant de patchoulis, de musc, de moisissure et de cendres froides. Au fond, posé sur une estrade de pierre, la représentation d'une divinité féminine, dont le regard semblait vouloir hypnotiser le visiteur. Étrangement, la statue peinte semblait émerger du sol, comme quelqu'un que l'on aurait enterré vivant jusqu'aux coudes. À la différence des divinités aux multiples bras que l'on observe habituellement, ici les deux bras plongeaient dans le sol et étaient ceints du corps cylindrique et tacheté d'un gros serpent, un cobra géant, dont la tête surplombait, sur la droite, celle de la déesse.

Le buste, la tête et sa haute couronne devaient bien faire deux mètres de haut. La divinité, à la poitrine à peine apparente, était vêtue d'un choli vert tacheté de blanc, à manches courtes, recouvert d'un sari rouge piqueté de fleurs blanches stylisées. De larges bracelets enserraient ses bras et trois gros colliers pendaient sur sa poitrine, supportant des médaillons en forme de rosace, le tout peint à la dorure, l'intérieur des médaillons étant rouge ou vert. Le visage était large et cylindrique, aux traits réguliers, à la bouche aux larges lèvres fardées de rouge, avec des anneaux à chaque narine et de grands yeux, au regard fixe et envoûtant. Deux marques rouges étaient peintes, l'une entre les deux épais sourcils et l'autre, juste au-dessus, au centre du front. Deux bijoux en forme de globes pendaient aux grandes oreilles allongées.

La tête était surmontée d'une haute couronne dorée à quatre étages, allant en rétrécissant, un peu comme le dôme au-dessus du temple. Juste au-dessus du front, au centre de la couronne, la représentation d'un gros médaillon rouge, ceint d'or, était surmontée d'un petit cobra bleu clair, reposant sur ses enroulements, dont la tête se dressait, coiffe en expansion. La couronne était entourée de plumes vertes moulées, aux cœurs rouges. Deux autres cobras semblaient sortir de derrière la nuque de la déesse et descendaient ériger leurs têtes agressives sur ses épaules.

Paul se souvint de l'autre déesse, celle du fort d'Amber à Jaipur. Mais son nom lui échappait. Elle, avait la tête d'une poupée de porcelaine et ne manquait pas de bras. « Alors comment tu la trouves ? demanda Amina.

– Très impressionnante, surtout le regard. Elle fascine !

– Oui, les divinités indiennes ça fait ça. C'est pour impressionner les fidèles. En islam on a dépassé ça.

– Peut-être pas. La fascination pour un Dieu abstrait n'est pas moindre. Peut-être pire ! fit Paul en souriant. Cela me rappelle la déesse au fort d'Amber à Jaipur, mais j'ai oublié son nom.

– Heu… Shila Devi ! Shila ça veut dire pierre, car elle est taillée dans un seul bloc de pierre. Nous y étions la semaine dernière.

– Oui, c'est ça. Cela me revient à présent. Shila Devi. Je me souviens qu'elle m'avait fortement impressionné, avec sa petite tête de poupée et son sourire de Joconde. Celle-ci… Tu sais qui c'est ?

– Non, je ne vois pas. Il y en a des millions en Inde ! Mais je la trouve très belle, bien qu'elle ait des côtés un peu…

– Pacotille ?

– Oui, un truc comme ça, la peinture…

– C'est ce que je pensais aussi. Shila Devi faisait davantage petite œuvre d'art. Ici, on dirait qu'elle est en plâtre et puis on a peint par-dessus. Une idole quoi ! »

Les Hollandaises étaient entrées à leur tour dans le temple, flashant la statue en parfaites touristes. Au bout d'un moment, comme par un accord tacite, Amina et Paul décidèrent de ressortir. Les Anglais les suivirent. « Tu crois que… les Hollandaises… tu vois ce que je veux dire ? »

Paul fut étonné. Il n'avait pas songé au type de relation de ces deux filles. Mais en même temps, il se dit que cela ne le regardait pas. Il sourit à Amina et secoua la tête, devant sa naïve curiosité. Il releva aussi qu'en lui posant cette question elle exprimait une recherche de complicité avec lui. « Tu penses qu'elles sont lesbiennes ? demanda-t-il crûment à dessein. »

Comme il s'y attendait, Amina se mit à rire pour cacher son embarras. « Je suis idiote !

– Mais non, fit Paul, paternaliste. Puis, il ajouta, en changeant le ton de sa voix : "Mais cela ne nous regarde pas Thierry," tu connais le sketch ?

– Oui ! Et elle éclata de rire à nouveau. »

Le guide les attendait à l'ombre du porche. « Comment vous avez trouvé le temple ? demanda-t-il en anglais.

– Très intéressant, répondit Amina, qui tentait de reprendre son sérieux.

– On se demandait… Le nom de la déesse à l'intérieur ?

– C'est Renuka. Il y a une tribu ici qui fait le culte de Renuka. D'ailleurs, dans quelques jours, il y aura une grande fête, avec beaucoup de pèlerins et beaucoup de cérémonies. Vous pourriez y aller si cela vous intéresse. »

Les deux Hollandaises étaient sorties du temple à leur tour. « Qui est cette divinité ? demanda l'une d'elles.

– C'est Renuka, répondit Amina.

– Une divinité locale, apparemment, si j'ai bien compris, ajouta Paul.

– Oui, ici c'est local, reprit Vikram, c'est la divinité d'une tribu, d'un village, mais dans le sud de l'Inde c'est une divinité très connue. J'ai quelque chose d'intéressant à vous proposer. Là-bas, au bord de l'eau, il y a trois sadhus, des vrais sadhus, et ils acceptent de vous rencontrer. Est-ce que ça vous intéresse ? Vous pourrez parler, poser des questions, je ferai la traduction.

Rachel demanda ce qu'est un Sadhu et Amina lui expliqua que c'est un ascète, qui a renoncé aux choses matérielles. « Est-ce qu'ils sont nus ? demanda-t-elle au guide.

– Un peu, mais ils sont couverts… Et le guide fit des gestes des mains recouvrant son bas-ventre.

– Amina veut voir des hommes nus, plaisanta Bryan. »

Tout le monde se mit à rire, à l'exception de Paul qui se contenta de sourire. Amina le prit bien, apparemment, et ne releva pas la plaisanterie. Paul fit un clin d'œil à la jeune femme. Après sa curiosité déplacée à l'égard de la vie sexuelle des deux Hollandaises, cette petite plaisanterie lui paraissait une juste compensation « karmique ». « Alors ? C'est d'accord ? demanda à nouveau le guide en se levant. » Tout le monde acquiesça et l'on se dirigea vers le point d'eau et la végétation en papotant. Paul s'approcha d'Amina et lui murmura : « Ouais ! Des hommes tout nus, hum ! »

La jeune femme fit semblant d'être en colère et de le frapper sur le bras : « Fous-toi de moi ! » Paul rit en faisant un écart de côté pour éviter les coups. Puis, il s'approcha d'elle en souriant et lui tapota le dos en geste d'apaisement. Amina lui sourit aussi, en lui jetant un petit regard amical.

Ils approchaient de l'oasis. À la différence de celui des Bishnoïs, serti au cœur des dunes, celui-ci était environné de roches, de sorte que la végétation y était sensiblement différente. Nul arbre trempant ses racines dans l'eau, mais des bouquets d'arbustes, un genre d'acacias, qui ne dépassaient pas les deux mètres de haut, peut-être trois pour quelques rares spécimens. Ils devaient pousser ici en profitant de l'humidité interstitielle, aux tréfonds de la roche. Le trou d'eau avait été taillé de main d'homme, pour offrir une bordure permettant de s'installer tout autour du bassin, qui était de forme irrégulière, vaguement ovale. Ici, nul dromadaire, nul mouton, pour venir s'abreuver. On sentait bien que l'oasis était à l'usage exclusif des hommes. Dans le fond, le grès rouge formait une élévation qui avait été travaillée pour en faire un surplomb et donner de l'ombre à la bordure qui s'évasait à cet endroit, offrant un lieu d'installation confortable pour plusieurs personnes. C'est là que se tenaient les trois sadhus.

Ils s'étaient placés le plus au fond, contre la paroi rocheuse, et étaient entourés de leur attirail : des tissus délavés et empoussiérés, ocres ou rouges, des sacs d'herbes tressées, des bols, des bâtons de marche, des sandales difformes, de gros cônes d'une pâte d'encens noire, fumant des exhalaisons boisées et d'herbes sèches. Paul se souvint en un éclair de ce cheval, qu'il avait surpris, dans un sous-bois, à renifler longuement les fumerolles d'une souche d'arbre finissant de se consumer. Il semblait vraiment y trouver du plaisir, comme un vrai fumeur !

Les trois ascètes se ressemblaient beaucoup par leur apparence. Tous les trois étaient nus jusqu'à la taille, portant seulement une sorte de pagne en toile grise autour des hanches. Ils étaient assis en tailleur, chacun à sa façon et leurs jambes maigres et nues, brunes et empoussiérées de désert, étaient repliées sur des petits tapis au grossier tissage, un peu comme des paillassons. Tous les trois portaient barbes et moustaches, blanches et touffues. Tous les trois arboraient de nombreux colliers en perles de bois. Tous les trois avaient le front peint de blanc, ou de jaune vif pour l'un d'eux, avec une large barre rouge centrale, partant de la racine des cheveux, jusqu'à l'arête du nez.

Leurs cheveux étaient très longs, mais mis différemment, une sorte de coquetterie résiduelle, songea Paul. L'un avait de très longues tresses, ramassées et entortillées sur sa tête, pour en faire comme un gros turban. Ces tresses rappelèrent à Paul celles de Jeevana, sauf que la petite Indienne les avait plus courtes et enduites de terre séchée. L'autre laissait pendre ses tresses dans son dos, tout en conservant des mèches bouclées et rebelles, entourer sa tête, un peu comme la crinière d'un lion. Le troisième avait juste les cheveux tombants, vaguement lissés, sur ses épaules, dans son dos et sur sa poitrine. Les visages émaciés, aux stigmates ciselés par l'ascèse, burinés de vent et de sable, se ressemblaient beaucoup, avec une peau très foncée, brunie par le soleil, un nez long et épaté. Mais, tout au fond de cette décrépitude, comme les braises rougeoient au milieu des cendres, au-delà de ces visages marqués, au-delà de ces corps décharnés, au-delà de toute cette misère apparente, flamboyaient leurs

regards, qui donnaient l'impression de pouvoir transpercer les âmes de part en part. Et ce sont bien ces regards, qui leur donnaient, finalement, toute leur personnalité.

Les Occidentaux furent invités à s'asseoir, à même la roche, à deux-trois mètres, face aux sadhus. Chacun prit place comme il put, s'arrangeant de l'inconfort minéral. Paul retira ses sandales et s'assit dessus en tailleur. Amina l'imita et les quatre autres prirent diverses positions, plus ou moins instables. Les Indiens les observaient intensément, comme s'ils avaient voulu déjà les tester. Et l'on resta ainsi un petit moment… à se regarder. Le guide semblait avoir disparu.

Le premier, à gauche, celui avec les tresses en turban, fit penser à Paul au dieu-singe. Hanuman, crut-il se souvenir. Il y avait à la fois de la force et une forme de facétie, mais encore de bonté, dans ce regard. Le second, au centre, celui à la crinière de lion, lui parut le plus étrange. Le plus inquiétant aussi. Paul se sentit comme traversé par ce regard, qui semblait ne viser que l'horizon des choses. Le troisième, sur la droite, celui au front enduit de jaune, avait pour Paul le regard du sérieux, de l'intellection, mais aussi le regard qui ne vous rate pas, qui lit en vous, et discerne et analyse et vous renvoie la substance de votre substance. C'était aussi, pour Paul, le regard du « professeur ». Avec ses cheveux raides et tombants, il lui fit penser à Aryan, mais sans la bonne jovialité de ce dernier. « Hanuman, le Lion et le Professeur-sadhu », songea Paul, et il se sentit à la fois rassuré et satisfait de son petit inventaire. Ainsi, il avait l'impression de pouvoir maîtriser la forme de déstabilisation mentale provoquée par ces trois regards. « Voilà sûrement comment on devient, après des années de pratique de la méditation », se dit-il encore, se plaisantant à lui-même.

Tout à coup, c'est celui du milieu, le « Lion », qui se mit à parler, d'une voix étrangement rocailleuse, comme si cette voix sortait de siècles de silence. Et c'est la voix de Vikram, le guide, assis derrière le petit groupe, qui traduisit en anglais : « Il veut savoir pourquoi vous êtes venus en Inde ? » Le petit groupe frémit un instant. On se regardait, pour savoir que dire et, surtout, pour savoir qui allait parler le premier. C'est, évidemment, Amina, qui parla la première. Amina, « toujours dans l'initiative », sourit intérieurement Paul, non sans une touche de tendresse envers la jeune femme. « Tourisme, je fais du tourisme en Inde, je visite. »

Les autres, opinèrent de la tête et confirmèrent dans un léger brouhaha : « *Tourist – Tourist – Tourist…* ». Paul s'imagina à l'aéroport de New Delhi : « *Tourist*, *tourist*, *tourist…* » Vikram initia une traduction, mais fut aussitôt interrompu par la patte gauche levée du Lion. Paul se dit qu'il devait au moins connaître le mot « *tourist* ». Puis, le silence revint. Et, brusquement il se rendit compte que les trois ascètes étaient en train de le regarder intensément. Amina lui fit du coude et lui murmura : « Et toi, t'as rien dis, vas-y !

– Alors, Paul, pourquoi tu es venu en Inde ? » demanda Bryan, l'anglais, avec un soupçon d'espièglerie dans la voix et tout le groupe se mit aussi à le regarder en souriant.

Paul se sentit pris au dépourvu. Lui n'était pas venu faire du tourisme en Inde. Était-il le seul à être dans une quête spirituelle ? Probablement. Les quêtes spirituelles, cela ne court pas les rues. Allait-il dire encore « pèlerinage » ? Allait-il faire le signe, à deux mains, des guillemets, comme il l'avait fait avec Gurji, avec Aryan ? Est-ce que les sadhus allaient comprendre les guillemets ? Comment pouvait-il résumer toute son histoire en un seul mot ? Comment pouvait-il dire sa douleur, sa brisure et sa recherche de l'amour et sa peur de perdre à nouveau l'amour ? « Tu fais du tourisme ? C'est ça ? Et la voix d'Amina le sortit de son indécision. Et il regarda le Lion droit dans les yeux.

– Non, je ne fais pas de tourisme. Vikram traduisit et Paul poursuivit. Je suis en Inde pour faire un pèlerinage – et cette fois il renonça aux guillemets –, pour avoir des réponses à mes questions. Vikram traduisit. »

C'est Hanuman qui se mit à parler à son tour, d'une voix étrangement aiguë, s'adressant à Paul, et le guide fit la traduction : « Choisis un des trois sadhus et tu auras la réponse à tes questions. »

Mais lequel choisir ? Paul se sentait dans l'embarras, à la fois à cause de ce choix, à la fois parce qu'il se retrouvait au centre de l'attention. Il fallait qu'il se décide, vite, il fallait qu'il arrête de monopoliser l'attention. Il regarda une dernière fois les trois ascètes. Il y avait celui qui était facétieux comme un singe, il y avait celui qui pouvait le transpercer et qui lui faisait un peu peur et il y avait le Professeur-sadhu et c'est vers lui qu'il s'inclina légèrement. L'intellect le rassurait… un peu, peinant à dissiper l'inquiétude qui l'envahissait. Le troisième sadhu l'interrogea, en anglais, et sa voix lui sembla venir de très loin : « Tu veux des réponses à tes questions ? C'est vrai ?

– Oui, c'est cela » et Paul s'inclina à nouveau en joignant ses mains, comme par réflexe.

Le Professeur-sadhu se leva et fit signe à Paul de le suivre. Sur le point de se lever, Paul se tourna pour interroger du regard Vikram. « Tu peux y aller. Nous on va rester avec les autres. Les touristes auront peut-être des questions à poser, aussi, fit le guide avec une légère pointe d'ironie. En plus, tu as bien choisi, c'est le seul qui parle anglais.

– Désolé de vous quitter, lança-t-il à la cantonade, je vais me faire psychanalyser ! » ironisa-t-il.

Que le sadhu parle anglais, Paul se dit que c'était là encore une belle coïncidence. Mais il songea, tout aussitôt, qu'il avait vu dans le regard du sadhu, plus qu'un ascète, mais un homme instruit, au sens académique. Qu'il parle anglais ne l'étonnait donc pas tant que cela, finalement.

Ils longèrent la paroi rocheuse et se retrouvèrent au bord d'un autre bassin, plus petit. L'Indien lui fit signe de s'asseoir en lui montrant une grosse pierre plate : « *Sit down, sit down!* fit-il, péremptoire. » Puis, il s'assit à son tour, sur une autre pierre, face à Paul, qu'il regarda un instant dans les yeux, y explorant sans doute les tréfonds de son âme. Soudain, il prit la parole : « Tu as perdu quelqu'un. » Paul ne put distinguer s'il s'agissait d'une affirmation ou d'une question. Il acquiesça malgré tout. « Qui ?

– Ma femme et ma fille, il y a huit mois, un accident de voiture, expliqua Paul, qui sentait monter en lui les vieilles émotions.

– Comment as-tu réagi ?

– Euh, juste après ? Plus tard ?

– Depuis l'accident, jusqu'à aujourd'hui.

– D'abord, j'ai crié. Ensuite, j'ai décidé de vivre seul, de ne plus voir personne ou presque. Ensuite, je me suis intéressé à l'Inde, une inspiration. Je précise que ma femme faisait de la méditation et était passionnée par l'Inde et le Tibet.

– Et toi, tu médites ?

– J'ai commencé depuis que je suis en Inde.

– Pourquoi dis-tu que tu fais un pèlerinage en Inde ?

– Un jour, j'ai eu envie de partir en Inde. Pas pour faire du tourisme, mais pour trouver… Je ne sais pas, peut-être un nouveau sens à ma vie, trouver un gourou, apprendre la méditation, sortir de mon envie de ne plus vivre. Et puis, j'ai eu un signe…

– Quel signe ?

– Plusieurs, en fait. Mais durant la première nuit, j'ai eu un contact, dans ma tête, avec un enfant, qui était aussi triste et désespéré que moi. Alors je l'ai calmé mentalement et cela a disparu. Ce contact, il a disparu. Ensuite, à Jaisalmer, j'étais avec mon guide – c'est un Sikh, très aidant pour moi, nous étions chez un cousin de ce guide et là, quand je suis arrivé, il y avait une petite Indienne, une mendiante et quand je l'ai regardée… »

Paul se sentit submergé à nouveau par tout cet étrange mélange de tristesse et de joie, lorsqu'il se mettait à penser ou à parler de Jeevana. Et c'est, les larmes aux yeux, la gorge nouée, qu'il poursuivit son récit. « J'ai reconnu cette enfant et elle m'a reconnu, je crois. Elle a perdu aussi ses deux parents, dans un accident de la route et… l'autre signe, c'est que les deux accidents ont eu lieu exactement au même moment. On a vérifié sur un article de journal, cela s'est passé exactement au même moment, en France et en Inde, compte tenu du décalage horaire. C'est peut-être juste une coïncidence, je ne sais pas. Après l'autre signe, c'est que Jeevana, elle s'appelle Jeevana…

– Ça, c'est un autre signe, interrompit le sadhu. Sais-tu ce que veut dire Jeevana ?

– La vie ?

– Oui, la vie, c'est un autre signe. Continue !

– J'ai vu, tout de suite, que Jeevana était un peu autiste. Tu sais ce que c'est autiste ?

– Oui, je suis juste docteur en lettres, mais je connais l'autisme. Alors ?

– Je suis docteur en sciences de l'éducation, mais j'ai choisi de travailler dans une école pour des enfants handicapés mentaux, dont des autistes. Donc, c'est pour moi un autre signe…

– Tu enseignes aux enfants ?

– Oui, c'est ça.

– Intéressant. Donc tu sauras faire avec cette fille.

– Pour l'élever, tu veux dire ?

– Oui, pour l'élever, être son père.

– Oui, je pourrais, c'est possible.

– Est-ce qu'il y a eu d'autres signes ?

– Il y a encore un signe. Je ne sais pas si elle a eu le contact avec moi, mais elle dit à tout le monde qu'elle attend un "*Aatmik Pita*", que c'est un homme blanc, qui doit venir pour l'aider et la guérir et, en me voyant, elle m'a demandé si j'étais son "*Aatmik Pita*", son père spirituel.

– Ce n'est pas seulement un père spirituel, c'est plus que ça. Vos âmes sont reliées depuis les deux accidents. Il y a une corde de vie, c'est toi. Il y a une autre corde de vie, c'est Jeevana. Et les deux cordes sont en train de s'entortiller l'une autour de l'autre, expliqua l'Indien, en faisant les gestes de cet entortillement. Quelles sont tes questions ?

– Le problème c'est… On m'a expliqué que Jeevana est devadasi. Avant de l'adopter, je voudrais qu'elle aille dans un orphelinat, qu'elle aille à l'école, mais elle est obligée de mendier et je ne sais pas tout ce qu'il va lui arriver en tant que devadasi. Qu'est-ce que je peux faire ?

– Elle porte les tresses avec la glaise ?

– Oui.

– Ce sera difficile. Mais il y a des signes, beaucoup de signes. Veux-tu vraiment aider cette enfant ? Être son père ?

– Oui, je le veux.

– Alors, tu ne dois pas chercher à la revoir. Car nos vies, nos décisions, ne peuvent être comprises que dans l'instant présent. Chaque nouvel événement, chaque nouvelle rencontre, induit une nouvelle direction sur la ligne de notre destin. Y mettre trop de volonté perturbe le processus. Il vaut mieux pour toi laisser aller les choses. Si la déesse Yellamma est d'accord pour que tu aies cette enfant, il y aura d'autres signes, aie confiance en la ronde de l'univers. Tu as beaucoup d'argent ?

– Oui, je crois, fit Paul, déstabilisé par cette question matérielle, hésitant, tout en se demandant où voulait en venir le sadhu.

– Bon, il faudra que tu payes. Le moment venu, si la déesse Yellamma remet Jeevana sur ta route, tu dois demander à te marier avec la devadasi, c'est comme ça que ça marche. Tu es un mari spirituel au début. Ensuite, tu payes la famille, tu aides Jeevana et quand elle aura… Quel âge a-t-elle ?

– Huit ans, il me semble. C'est une petite.

– Quand elle aura quatorze ans, il y aura un autre mariage et tu pourras… être vraiment son époux, c'est la tradition. Après, tu peux laisser tomber, beaucoup font ça et la fille devient une prostituée. Ou alors tu pourras continuer à payer la famille.

– Mais, si je n'attends pas le second mariage ? Si je la mets à l'école, si je fais les démarches pour l'adopter, si je l'amène en France, dans ma famille, il n'y aura pas de deuxième mariage, c'est possible ?

– C'est impossible, même avec de l'argent. On ne peut pas payer une déesse. Sais-tu ce que signifie être devadasi ?

– Un peu, j'ai vu sur internet…

– Jeevana représente, symbolise, la déesse Yellamma sur Terre. Tu as dû voir le temple en arrivant ? Paul acquiesça. C'est elle la déesse.

– Mais le guide a dit que c'est Renuka ?

– Yellamma, Renuka, ce sont les deux noms pour la même déesse. Je ne sais pas pourquoi cette enfant a été choisie pour être devadasi. Sans doute à cause de la mort de ses parents. En Inde, si une fille se retrouve orpheline, elle peut devenir devadasi… Tu t'appelles comment ?

– Paul.

– Paul. On va arrêter. Tu dois rejoindre les touristes – et l'Indien lui fit un clin d'œil en souriant. Mais je te le dis, il y a des signes puissants qui te relient à cette enfant. Tu dois te marier avec elle. Ensuite, tu dois regarder les autres signes et suivre les autres signes. La déesse Yellamma sera peut-être avec toi. Mais je sens que c'est ta vie, ton karma, voilà ma réponse. »

Le sadhu resta un moment silencieux. Paul se sentait abattu. Cette impossibilité le terrassait. Il ne voulait pas que les choses se passent comme cela, que Jeevana poursuive sa sordide carrière de devadasi. Il se battrait pour elle ! Soudain, l'Indien s'adressa à nouveau à lui : « Tu as dit au début, qu'après l'accident, tu ne voulais plus voir personne. Qu'est-ce que tu voulais dire ainsi ?

– J'étais très choqué par cette double perte. Aussi, je voyais les relations avec les autres comme… vaines, inutiles, puisque les autres peuvent disparaître à tout moment. Donc, j'avais décidé d'arrêter d'avoir des relations profondes avec les gens et de ne plus voir pratiquement personne.

– C'est une forme de renoncement alors ?

– Peut-être, je ne sais pas. En tout cas sur le plan social, oui. Sur d'autres plans, plus matériels, non, je ne suis pas ascète et ne désire pas le devenir.

– Tu dois réfléchir à cette inspiration spirituelle, qui t'a fait choisir une forme de renoncement. C'est là une grande inspiration, c'est un signe qui surpasse tous les autres signes. Je pense que les autres signes sont plutôt des constructions de ton ego pour fuir ce renoncement suprême aux autres.

– Quels autres signes ?

– Le contact, la rencontre avec Jeevana, la coïncidence des accidents, tout cela peut très bien être des interprétations illusoires de ton ego afin de t'éloigner de la pure voie de l'ascétisme. Tu devrais bien réfléchir à cela. Peut-être que Jeevana est la dernière folle illusion avant que tu ne t'éveilles. Ressaisis-toi !

« Te rends-tu compte de la folie de ton désir ? Cette enfant est une Indienne et tu es un étranger. Elle est une devadasi. Elle est consacrée à la déesse Yellamma. Et toi, tu arrives comme cela en Inde et tu veux t'emparer de cette enfant ? Et pour quelles raisons ? Les “signes” ? Qu'est-ce que ces signes ? Des constructions intellectuelles pour nourrir tes rêves. C'est tout ! Réveille-toi ! Ta voie n'est pas de devenir à nouveau père. Tu dois te relier à ton inspiration première, c'est le renoncement. Les divinités t'ont enlevé ta femme et ta fille et

cette épreuve est le vrai signe ! Comprendre cela est ta mission en Inde. Voilà ma réponse. Toute autre question serait futile. »

Le sadhu se leva et avant même que Paul se soit levé, il s'approcha de lui, posa sa main sur sa tête et grommela quelques incantations en hindi ou dans l'une des mille autres langues de l'Inde, supposa Paul, qui se sentait anéanti et… en colère. Il se rendait compte soudain à quel point il avait pu investir aussi rapidement et profondément la petite Indienne et avait construit, avec cette histoire de « signes », toute une mythologie personnelle, peut-être même une forme de délire psychotique. Comment avait-il pu tomber amoureux de cette enfant ? Il venait à peine de la rencontrer, et pourtant, il avait le sentiment profond qu'il venait de lui arriver quelque chose d'infiniment important. À la fois, il sentait que le sadhu avait raison, à la fois cela le révoltait et réanimait en lui une immense souffrance d'abandon. Il se sentait encore plus perdu qu'avant. Il avait l'impression d'avoir régressé, alors qu'il se sentait jusque-là sur une belle voie ascendante, avec un si beau projet.

L'Indien avait fini. Paul s'inclina, mains jointes, pour remercier le saint homme. Qui partit, d'un coup, rejoindre ses deux acolytes, abandonnant Paul à son désarroi.

Paul le suivit, entre abattement et colère. Il avait envie de pleurer, mais il fit effort pour faire bonne figure devant les autres. Quand ils arrivèrent au bord du grand bassin, quelqu'un demanda la signification des cheveux longs. Et Vikram répondit qu'il s'agissait d'un symbole de la spiritualité et de la renonciation au monde.

Le groupe avait bien vu, au visage soucieux de Paul, que quelque chose n'allait pas. Sur le chemin du retour vers la jeep, Amina s'approcha de lui et lui prit la main, silencieuse. Les autres parlaient doucement, chaque couple séparé. La rencontre avec les sadhus semblait avoir affecté chacun dans le groupe, comme si la vie, désormais, se devait d'être vécue dans le recueillement. « Ça va Paul ? esquissa la jeune femme.

– Pas trop, mais ça va aller.

– Si tu as envie qu'on en parle, plus tard, tu sais que tu peux…

– Merci, Amina, ce soir, peut-être. »

Il serra plus fort la main d'Amina et la regarda en souriant, tristement. Elle le lâcha et enserra ses deux bras autour de sa taille. Paul lui prit les épaules et ils marchèrent ainsi, enlacés, silencieusement. Amina donnant de son affection, Paul la recevant. C'était la première fois, depuis des mois, qu'il acceptait un support physique, de l'autre. Non, se dit-il, il y avait eu la rencontre, physique, avec Jeevana, ce contact… si fort, si intense, avec cette enfant. Il ne fallait plus qu'il y pense, ou il se mettrait à pleurer. Ce n'était pas le moment. Il décida de se reprendre et il se reprit. Il lâcha Amina et la repoussa et partit en courant vers la jeep qui n'était plus qu'à trente mètres. « Le premier arrivé ! lança-t-il. »

La jeune femme s'élança après lui.

Durant le trajet, jusqu'au village de Shinkara, Bryan mit l'ambiance en chantant de vieilles chansons des Beatles, que tout le monde reprit. Paul lui en

fut secrètement reconnaissant, car cela lui permit de mettre de côté sa tristesse et de se changer les idées. Il chanta donc avec les autres, tâchant d'oublier les terribles informations que le sadhu lui avait données. Il avait utilisé la belle et signifiante métaphore de leurs vies, entortillées l'une à l'autre, comme deux cordes. Il lui avait bien dit de ne rien faire, d'attendre un nouveau signe. C'est ce qu'il devait faire. À la fois il se sentait poussé par un désir infini de sauver cette enfant de son destin de devadasi et d'aimer cette enfant comme sa propre fille, à la fois il devait… traverser la plaine des lamentations, sans se retourner, de peur que Jeevana ne se transforme en statue de sel. Il mit provisoirement de côté la question du renoncement suprême, mais il savait lucidement au fond de lui qu'il n'y échapperait pas, un jour…

Et lorsqu'il fallut entonner les paroles de l'« *Imagine* », de John Lennon, c'est avec un douloureux entrain qu'il chanta « Imagine… qu'il n'y ait ni paradis, ni enfer, ni religion, ni pays, ni possessions… », pour canaliser l'émotion qui voulait constamment le submerger. L'Inde lui donnait l'impression, à présent, d'être devenue un monstre, qu'il allait devoir affronter. Il se sentait minuscule, comme l'alpiniste devant l'Everest. Parviendrait-il à gravir cette montagne ? Il avait des doutes et ces doutes attisaient sa souffrance. En cet instant, il aurait voulu avoir Gurji et Aryan, auprès de lui, pour qu'ils le rassurent et lui expliquent les choses de l'Inde. Devadasi, devadasi… Il devait se reprendre. Analyser la chose comme un ethnologue et des solutions apparaîtraient bien, tôt ou tard. Ce n'est pas Yellamma qu'il prierait, mais Ganesh, le Dieu-éléphant auquel tout réussit !

Lorsque les premières maisons de Shinkara apparurent à l'horizon, le groupe s'était tu depuis longtemps, comme s'il était entré en méditation. Paul avait profité de ce calme pour interroger le chauffeur à côté de lui, à propos des trois sadhus. Amina, curieuse, s'était penchée, s'accoudant au dossier du fauteuil de Paul pour écouter. Vikram connaissait bien les trois hommes avec lesquels il travaillait régulièrement, leur amenant des touristes pour des séances de questions-réponses. Le « dieu-singe » était un ancien repris de justice, le « lion » avait été un enfant abandonné très tôt dans sa vie. Il avait vécu de la mendicité, avait consommé de l'alcool et des drogues et présentait pas mal de troubles psychiques. Le troisième, le « professeur », celui que Paul avait rencontré en privé, avait été réellement professeur à l'université, jusqu'à la disparition de sa femme. À partir de là, il s'était retiré du monde et était devenu ascète. Les deux autres étaient devenus sadhus pour expier leurs vies passées dans le péché.

En entendant cela, Paul sourit intérieurement et commença à relativiser les paroles du professeur. Finalement, il avait choisi, parmi les trois sadhus, celui qui incarnait au mieux l'une de ses options de vie après la mort de Lisa et Léa : le retrait du monde. Il comprenait bien à présent que les paroles et le point de vue de l'ascète étaient tout aussi subjectifs que son propre point de vue, basé sur des signes qui le reliaient à la petite Indienne. Le professeur-sadhu avait été assez contradictoire. Il y avait une antinomie entre, dire que les vies de Paul et Jeevana sont reliées comme deux cordes entortillées et dire qu'il devait renoncer

à l'enfant parce qu'elle était devadasi. Cette ambivalence devait refléter le conflit interne de cet homme. Finalement, son ascèse était sans doute l'échec de son deuil. Il l'érigeait comme rempart contre la souffrance : souffrir volontairement par peur de souffrir involontairement. « Fuir le bonheur de peur qu'il ne se sauve », mais d'où pouvait venir cette phrase ? Une chanson ? Sans doute de Gainsbourg…

Paul ne se sentait pas de cette trempe. Il avait tenté l'ascétisme social et puis, aujourd'hui, il se retrouvait en Inde, l'un des pays les plus « sociaux » de la planète. Il ne cessait pas de rencontrer des gens, d'engager des relations. Et parmi tous ces gens, il était tombé sur Jeevana. Il se souvenait encore de cette soirée-là, de cet instant, où tout avait basculé. Elle était là, toute recroquevillée… Il avait songé à la mort. S'il devait mourir au cours de son combat pour sauver Jeevu, il mourrait. Il se sentait prêt à mourir pour elle, s'il le fallait. Il songeait à la mort, car il imaginait les sortes de dangers qu'il y aurait à affronter, s'il venait à entraver le processus traditionnel du devadasi. Peut-être que les choses allaient mal tourner. Peut-être allait-il se faire tuer. Peut-être pas… Est-ce que l'argent pouvait acheter une déesse ? Le professeur-sadhu avait été abrupt pour dire que non. Mais Paul estimait que cela valait la peine d'essayer et de voir ce que cela pouvait donner. Il y avait sûrement des milliers de Jeevana devadasi en Inde. Une de plus, une de moins, quelle différence cela ferait-il ? Il se demanda pourquoi, la veille, il n'avait pas exploré davantage sur internet à propos des devadasis. Il était fatigué, la prise de courant l'avait énervé et il avait oublié. Il eut l'idée de demander à Vikram, pour voir. C'était l'occasion.

« Devadasi ? C'est des sectes. C'est surtout dans le sud de l'Inde, dans le Karnataka. Ici, au Rajasthan, il n'y a pas ça. Sauf un village, pas loin d'ici. Beaucoup de gens se sont installés là, venant de l'Andhra Pradesh et ils ont apporté avec eux ce culte de Yellamma.

– Yellamma et Renuka, c'est pareil, c'est ça ?

– Oui. La déesse que tu as vue au temple ce matin, c'est Renuka-Yellamma.

– Les devadasis, ce sont des enfants, des petites filles au départ.

– Non, pas toujours. Il y a des femmes, des vieilles aussi. »

Paul se rendit compte que Vikram semblait gêné par cet aspect de la question. « En Inde c'est interdit le devadasi avec les enfants, de toute façon.

– Pourtant, à Jaisalmer, je suis tombé sur une petite mendiante, autour de huit ans, et on m'a dit qu'elle était devadasi.

– Peut-être, mais c'est rare. Normalement, c'est interdit par la loi.

– C'est vrai ?

– Oui, oui. C'est interdit, à cause de la prostitution des enfants.

– Je suis professeur dans une école, avec des enfants. C'est pour ça que je m'intéresse à ce problème de la prostitution des enfants, dit Paul pour tenter de rassurer le chauffeur.

– Normalement, la prostitution c'est avec des femmes, des adultes. C'est une prostitution divine. C'est comme une pratique religieuse. Tu vois ?

– Et comment un enfant devient devadasi ? C'est sa famille qui décide ?

– Ça dépend. Parfois, c'est une famille où il y a trop de filles, alors une fille est consacrée à la déesse. Parfois, il y a des « signes »…

– Des signes ?

– La fille peut avoir des problèmes avec ses cheveux, avec sa peau, ou encore elle peut avoir des problèmes dans sa tête…

– Idiote ? Folle ?

– Oui, c'est ça. Elle fait honte à sa famille, ils ne pourront jamais la marier, alors on en fait une devadasi. Dans d'autres cas, il est arrivé un grand malheur dans la famille et il faut faire une devadasi pour compenser le malheur ou une faute que quelqu'un a faite. C'est une forme de sacrifice. Mais des fois, c'est juste que la famille est pauvre et ils trouvent un moyen de faire de l'argent avec une fille devadasi, c'est tout. »

Ils en restèrent là, car à l'entrée du village les cris d'une volée d'enfants qui couraient après la jeep, ranimèrent l'attention du groupe et Vikram dut prendre garde à ne pas en écraser un. Paul aussi, commença à s'intéresser aux enfants, leur souriant et leur faisant des gestes de salutation de la main. Les informations données par le chauffeur, toutes partielles qu'elles fussent, avaient quelque peu éclairé l'idée qu'il se faisait de la situation de Jeevana. Il était probable que son autisme, tout comme la disparition de ses deux parents, aient contribué à ce que lui soit attribué le statut de devadasi. Soit du côté du père, soit du côté de la mère, la famille devait appartenir à l'une de ces sectes pratiquant le culte de Yellamma. Il lui faudrait, avec l'aide de Gurji, retrouver la fillette, rencontrer la famille, négocier sa « libération » de ce culte… Si cela s'avérait possible ! En tout cas, il lui semblait que la loi était de son côté. Ce qui était une bonne nouvelle. Au départ, Jeevana ne devait pas être réduite à cet état de devadasi. Gurji lui avait bien dit que ses parents étaient modernes, qu'elle allait à l'école. C'est depuis leur disparition que les choses avaient mal tournées pour la petite…

Shinkara était un petit village du désert. Les seules voies carrossables étaient les cinq routes goudronnées qui venaient y faire carrefour, en provenance de toutes les directions du compas. Pour le reste, c'était de vagues pistes empoussiérées, qui traversaient des terrains vagues, parsemés de buissons et d'arbustes, pour rejoindre les maisons de pierre, disséminées à bonne distance les unes des autres. À certains endroits, deux-trois maisons pouvaient se côtoyer, comme les extensions d'une même famille. Ces paquets d'habitations pouvant parfois se regrouper en « quartier », représentant peut-être des clans ou des affinités professionnelles, artisanales. Mais Paul n'en était pas certain. Peut-être était-ce simplement des rapprochements au « hasard », « mais il n'y a pas de hasard », se dit-il encore.

La jeep s'était arrêtée au milieu d'un terrain vague en périphérie du bourg, où les attendaient trois vieux Indiens barbus qui furent présentés aux touristes comme les « chefs » du village. On se salua et l'on se présenta. Les touristes étaient les bienvenus et pouvaient visiter le village s'ils le souhaitaient. Paul jeta un coup d'œil alentour et ne trouva guère appétissante cette invitation, sauf à la

considérer sur le plan humain et ethnologique. Au loin, les maisons étaient toutes uniformément cubiques ou parallélépipédiques, à un ou deux niveaux, une toiture-terrasse, le tout construit à partir des roches jaune orangé, taillées à même le désert. Entre les maisons, pour donner un semblant d'ordre à l'espace, des murs en ruine tentaient de délimiter les terrains vagues, cloisonnant buissons et arbustes, de peur qu'ils ne s'en aillent, emportant avec eux les détritus, cartons, emballages plastiques, qu'ils retenaient dans leurs branchages.

Tout près du groupe, il y avait un vieux château d'eau, de forme cylindrique, d'une dizaine de mètres de diamètre et d'une vingtaine de mètres de haut, mêlant la roche et le béton, recouverts de plusieurs couches de peinture, jaunes, orange, vertes, délavées et écaillées, comme un vieux livre aux pages écornées, racontant l'histoire d'une décrépitude. Et puis, quelques signes de la présence d'une technologie moderne : les poteaux d'aluminium du réseau électrique et, au loin, quelques éoliennes et un haut pylône pour les relais téléphoniques. Il entendit un ronronnement lointain et jetant un coup d'œil au ciel, il vit la traînée d'un avion de ligne, comme un coup de craie sur un tableau bleu, éblouissant. « Mais où est le désert ? persifla-t-il à l'adresse d'Amina qui s'était approchée de lui. Que de la technologie partout !

– Le seul vrai désert est uniquement en toi, lui répliqua la jeune femme, avec un petit air faussement docte.

– Ouh ! Amina fait dans la philosophie indienne à présent ! Mais tu as certainement raison, le désert est en moi ou il n'est pas. Je commence tout juste à apprendre la méditation, le "c'est comme c'est" et le reste. Toi, tu médites ?

– Non, je fais mes prières. C'est un peu pareil ? Non ?

– Je ne pense pas. Enfin, tout dépend de ce que tu entends par "prière". On en reparle, d'accord ? Car voici venir nos vaisseaux du désert ! »

Quatre couples de dromadaires firent leur entrée, accompagnés chacun d'un chamelier. Avec Vikram, cela ferait cinq Indiens pour accompagner les six touristes. On pouvait se sentir en sécurité. Depuis l'arrivée des notables, les volées d'enfants s'étaient calmées, disséminées, clairsemées et regroupées par petites grappes en périphérie du terrain, regardant les touristes comme on regarde sa téléréalité sous d'autres latitudes.

En attendant que le guide et les caciques du village aient terminé leur conciliabule, Paul profita de la présence de l'antenne relais pour voir si sa sœur ou Aryan lui avait répondu. Il y avait un email d'Aryan. Il l'ouvrit, curieux de savoir ce que le vieux sage avait pu répondre à sa sibylline question : « Est-ce que la rencontre avec un enfant indien peut être considérée comme un signe ? »

« Mon cher Paul,

« Ce que les écrits sacrés nous enseignent est que toute rencontre est un signe, que ce soit avec un enfant, un adulte, un homme ou une femme. Tu dois voir l'univers comme les manifestations multiples d'une unique conscience. Aussi, les consciences incarnées ne sont-elles que les différents aspects de cette conscience unique. À chaque rencontre, c'est comme si la conscience unique

entrait en relation avec elle-même. Chaque rencontre augmente l'harmonie de l'univers. Nous nous vivons séparés les uns des autres et c'est cette illusion de séparation qui crée le conflit et la violence. Mais, au-delà de cette illusion, lorsqu'on regarde avec le cœur et non avec les yeux de l'ego, on se rend compte que toute séparation est illusoire. Ta vie est en connexion avec l'univers, au-delà de tes propres limites. Alors, pour répondre précisément à ta question : oui, si tu as rencontré un enfant indien, alors c'est un signe. Et si cette rencontre a été chargée d'amour, alors c'est un signe d'une grande puissance, car l'amour est une force, l'une des énergies de l'univers, c'est pour cela que l'amour survit à la mort.

« Mais, dis-moi, Paul, est-ce une question théorique, un fantasme ? Ou bien as-tu réellement rencontré un enfant indien ? J'ai hâte de le savoir ! Je rentre demain de mon séminaire. Je devrais avoir plus de temps pour t'écrire, si tu as besoin que nous échangions des idées ou de conseils spirituels.

« De mon côté, je vais très bien. J'espère que toi et Gurji allez bien aussi. Êtes-vous encore à Jaisalmer ? J'attends de tes nouvelles. À bientôt, Aryan. »

Paul se sentit rasséréné par le message de ce cher professeur Aryan et cela le conforta dans l'idée qu'il ne devait pas prendre au pied de la lettre l'injonction de renoncement de l'autre professeur, le professeur-sadhu. Lui, Paul, ne voulait renoncer à rien ! Comme le groupe commençait à avancer vers l'intérieur du village, il se contenta d'envoyer un rapide « Merci » à Aryan et referma l'application mail en se disant qu'il devrait certainement approfondir ces notions de « conscience unique » et d'illusion de la séparation. Pour le moment toutes les séparations lui semblaient totalement réelles et, peu ou prou, elles lui causaient de la souffrance…

Ils avaient confié leurs bagages aux chameliers. Tout en marchant, Vikram s'était retourné vers le petit groupe pour expliquer qu'ils allaient voir les élèves d'une école, puis qu'on irait manger un repas préparé par les villageois.

Ils traversèrent plusieurs terrains vagues, longèrent des murs plus ou moins ruinés, saluèrent de loin quelques habitants et croisèrent quelques chèvres égarées. Les enfants-mouches semblaient s'être volatilisés. Le guide et deux des notables marchaient devant. Le groupe suivait en papotant. « Ça va mieux on dirait ? questionna Amina.

– Oui. J'ai reçu un mail d'un de mes gourous… Ça m'a remis les idées en place, ouvert d'autres perspectives.

– Tout est très mystérieux pour moi. Faudra que tu m'expliques… Enfin, si tu veux. Cela peut ne pas me regarder, mais comme je suis curieuse comme une puce, dit-elle en gloussant.

– Ne t'en fais pas, tu sauras tout ce soir. Je n'hésite pas à en parler aux gens autour de moi, parce que j'adhère à la théorie que tout et tout le monde peut être un gourou, un maître à penser, il suffit de faire le tri. Ce sont les propos du sadhu qui m'ont perturbé, mais tu vois, ceux d'un autre gourou m'ont fait du bien, ainsi va l'enseignement !

– Donc, je pourrais être ton « gourou » en quelque sorte ?

– Sûrement, et vice versa. C'est ce qui est bien, nous apprenons les uns des autres, au lieu de garder tout pour soi et de souffrir en silence.

– Je pense que tu as tout à fait raison, c'est passionnant de voir les choses ainsi. Tu n'aurais pas envie de te joindre à notre petit groupe ? Je suis presque certaine que cela plairait aux autres. »

Paul réfléchit quelques instants. Il est vrai que cette option était intéressante. Mais pas tout de suite, car il avait sa « mission » à réaliser, auprès de Jeevu, en tout premier lieu. « J'apprécie ta proposition. Ce serait pas mal, effectivement, mais j'ai encore besoin de faire mon pèlerinage seul, avec mon guide attitré. Tu comprendras tout ce soir… Mais regarde, on arrive à l'école. On entend les gosses… »

Comme tous les bâtiments du village, l'école était construite à partir des pierres rouges de la région, serties dans une structure de béton armé. C'était une longue construction rectangulaire, sur la façade de laquelle, un grand panneau écrit en alphabet sanskrit devait sûrement indiquer le nom de l'école et le public accueilli, se dit Paul. Après avoir franchi le porche d'entrée, l'ensemble architectural s'avéra avoir la forme d'un U encadrant une cour intérieure en terre battue, jonchée, ici et là, de détritus et de papiers froissés. Les salles de classe étaient surélevées d'un bon mètre et bordées d'une longue galerie, dont la toiture était soutenue par de nombreuses colonnes de béton, de section carrée, plus ou moins recouvertes d'un enduit grisâtre qui avait tendance à tomber. On y voyait encore des traces ténues de peinture bleue. Au centre de chaque section du U, un large escalier de cinq ou six marches descendait dans la cour. Tout le long de la bordure des galeries, un alignement de gros pots en terre cuite accueillait diverses plantes vertes, accompagnées de quelques arbres, de type acacia, qui avaient été plantés aux pieds des galeries. Tout au fond de la cour, les arbres et les buissons étaient plus denses et formaient comme un rideau de verdure, un défi au désert alentour, une évocation de l'immortelle nature.

Et là, dans cette cour, il y avait bien deux cents jeunes filles, de tous âges, qui étaient en train de se mettre en rang, par classes d'âge, des plus âgées, qui devaient avoir seize-dix-sept ans, sur la gauche, jusqu'aux plus petites de six-sept ans, sur la droite. Et toutes piaillaient gaiement leur dialecte en un vivant et dynamique brouhaha de voix enfantines, de voix féminines.

Soudain, Paul eut l'impression de se retrouver dans son école, avec ses élèves, et une sourde nostalgie l'envahit. Il les avait laissés, abandonnés, ses petits et c'est ce qui fit qu'il ressentit tout à coup le lien qui le reliait à ces enfants. C'était une simple association d'idées, il le savait bien, mais l'émotion, elle, s'en fout, de ces rationalisations, et c'est son cœur qui lui dicta son expérience, se gonflant de joie et de tristesse tout à la fois, comme il le faisait toujours, depuis si longtemps.

Elles étaient toutes si jolies, ces écolières, dans leur uniforme bleu. Chemisettes blanches, légèrement bleutées, jupes bleu marine, socquettes bleu clair, souliers noirs. Toutes avaient les cheveux tirés, raie au milieu et diversement coiffés en une ou deux tresses, retenues par des rubans bleus

noués. Quelques discrets bijoux, se bornant à quelques bracelets aux poignets et boucles d'oreilles. L'uniforme des plus grandes, qui devait correspondre au passage en classes du niveau du lycée, consistait en une longue tunique bleu marine à manches courtes, sur un pantalon ample bleu clair. Un genre d'écharpe de coton blanc, formait un V, qui partait de leur estomac, recouvrant leur poitrine et leurs épaules et pendant dans le dos.

Peu à peu, les rangs se formèrent et le calme se fit, naturellement. De la galerie, les enseignantes, les notables, le guide et les six touristes occidentaux regardaient de haut la masse des écolières. Et cette hiérarchie architecturale apparut à Paul comme une évidence. Les adultes étaient au-dessus, plus hauts, plus grands, affirmant ainsi le respect et la reconnaissance qu'on leur doit. Et les enfants étaient en contrebas, dans la cour, alignés, silencieux, adoptant spontanément la posture de l'élève, afin d'être « élevés » par ceux qui sont au-dessus. Quelle idiotie, se dit Paul, que ce nivellement architectural dans les écoles modernes occidentales. Ce raplapla symbolique, plaçant au même niveau adultes et enfants, faisant perdre tout sens à la hiérarchie naturelle des êtres. Ces classes, au même niveau que la cour de récréation, ne créaient aucune différenciation des contextes. Ici, les jeunes filles devaient « monter en classe », quitter l'aire des jeux et de l'enfance, en bas, afin de grimper dans le monde des adultes et les sphères du savoir.

Puis, il sortit tout à coup de ces hallucinations intellectuelles pour se retrouver face à tous ces regards et cette curiosité que suscite l'étranger. Les autres avaient sorti leurs smartphones pour prendre des images. Dans un premier temps, il s'y refusa, trouvant tout à coup inconvenant de photographier ces enfants qui étaient là, devant eux, parce qu'une autorité adulte le leur avait demandé. Mais voyant le plaisir des jeunes filles, qui souriaient ou faisaient quelques facétieuses grimaces, qui se penchaient pour être dans l'objectif ou pour voir le résultat sur l'écran qu'on leur tendait, Paul se dit que ses préventions étaient exagérées et qu'il était en Inde, un pays où le rapport à l'image de soi est bien différent de ce qu'il est en Occident.

Il prit donc, lui aussi, quelques images, mais se sentit rapidement avoir envie de sortir du cadre étroit d'un écran tactile de six pouces de diagonale. Le réel méritait mieux ! Aussi, il enclencha simplement le mode vidéo et tenant le smartphone devant lui, sur son estomac, il filma en continu, au jugé, ce qui lui permit de relever la tête et de s'emparer à nouveau, visuellement, de ces regards, de ces visages, certains sérieux, d'autres intrigués, étonnés, d'autres souriants.

Soudain, un claquement de main fit se tourner toutes les têtes vers la doyenne des enseignantes, qui devait être la directrice de l'établissement. Elle parlait dans son dialecte et le guide traduisait, phrase après phrase. « Elle dit que c'est un grand plaisir pour toute l'école de recevoir des étrangers, qu'elle remercie de leur visite. C'est une école qui va du primaire, jusqu'au lycée. Les jeunes filles travaillent très bien et tous les ans elles s'améliorent. Maintenant, elles vont chanter une prière pour la déesse – Paul ne comprit pas le nom de cette divinité, mais il ne s'agissait ni de Yellamma ni de Renuka –, la déesse de la

sagesse et protectrice de l'école. Elles font cette prière tous les matins avant de commencer les cours, mais elles vont encore chanter cette prière en l'honneur des visiteurs. »

Quelques ordres péremptoires fusèrent aussitôt… Paul n'avait pas compris, sur le coup, tout ce qu'allait impliquer « *singing a prayer* », chanter une prière. Il n'avait pas eu le temps d'y réfléchir, aussi s'attendait-il vaguement à un tableau à la Millet, avec des marmonnements, les jeunes filles mains jointes et têtes baissées. Mais ce fut une vague sonore qui s'éleva tout à coup du fond de la petite cour et le chant s'élança dans l'atmosphère indienne comme un chœur céleste, étreignant le cœur de Paul. Elles étaient là, à ses pieds, toutes ces jolies demoiselles de l'Inde, deux cents jeunes gorges vibrant à l'unisson, deux cents bouches articulant les mots de la supplication.

Et le cantique s'écoulait de ces gorges et de ces bouches, sur les ondes de mystérieuses incantations, soufflant un vent de vivante ferveur, faisant tourner une à une les pages de son cœur. Convoquant les origines et les fins, les liens et les ruptures, les amours et les pertes, les souvenirs et les imaginations et emportant Paul dans un tourbillon intérieur de symboles, de significations et d'émotions. Il prit de plein fouet la prière à la déesse. Et comme il lui fallut lutter pour ne pas pleurer, comme il lui fallut se concentrer et se contraindre pour retenir les larmes juste au bord de ses yeux. Et il entendit les voix de Lisa et Léa au milieu de ces deux cents jeunes filles ; et il vit Jeevana au milieu de ces deux cents jeunes filles.

Subjugué par cette collision des voix enfantines, avec tout ce qu'il était en tant qu'homme et pèlerin, en tant qu'enfant de la Terre, lorsque le chant cessa, il sortit éreinté de son extase, s'inclinant gauchement vers son smartphone, pour en arrêter la vidéo, le glissant précipitamment dans sa poche arrière pour rejoindre les applaudissements que le groupe des touristes, et les autres adultes, offraient en remerciement aux jeunes filles.

Il se pencha vers Amina : « C'était magnifique ! lui glissa-t-il, trouvant un réconfort à renouer avec la banalité du langage.

– Elles chantent vraiment très bien, renchérit la jeune femme. »

À partir de là, il semble que quelqu'un donna consigne aux jeunes filles qu'elles pouvaient se disperser, ce qu'elles firent. Dans le brouhaha ambiant, Paul n'entendit pas vraiment ce qui était proposé aux visiteurs, mais le groupe se mit à suivre la directrice, sans doute pour visiter les classes. Paul hésita un instant. Entre, observer les conditions matérielles de l'enseignement dans une école du désert en Inde et aller à la rencontre des jeunes élèves, son instinct lui dictait que c'était bien cette seconde voie qu'il lui fallait suivre. Et ce sont ses instincts d'enseignant et de pèlerin, qui le portèrent vers les enfants. Après tout, n'était-il pas en Inde pour rencontrer et provoquer son destin ? Avec un petit sourire espiègle, comme un enfant qui s'apprête à faire une bêtise, il fit un hochement de tête significatif à Amina, pour l'inciter à descendre avec lui dans la cour. Amina ne se fit pas prier davantage. Elle aussi préférait les rencontres humaines et les enfants. Elle descendit l'escalier à la suite de Paul.

Comme il avait pu constater leur intérêt à être prises en photo, il proposa aux jeunes filles les plus proches, par gestes et avec le mot interrogatif « *Photo?* » que tout le monde connaît en Inde, de leur tirer le portrait. Si certaines, timides, s'enfuirent, la plupart s'approchèrent et acceptèrent volontiers de poser pour l'étranger, tandis que les autres se bousculaient et papotaient avec excitation. Chaque fois que Paul montrait le résultat à l'écran, un petit amas d'adolescentes se formait, pour observer, puis faire des remarques et rire. Le jeu du portait semblait bien les amuser.

Paul, qui souhaitait échanger avec les élèves, ne cessait de demander « *Speak english?* » autour de lui, sans grand succès. Jusqu'à ce qu'on lui amène deux-trois jeunes filles parmi les plus grandes et qui semblaient pouvoir échanger quelques mots. Elles voulurent savoir leurs pays d'origine. « *France* » ne fit pas problème et fit même sensation. Le monde entier connaît la France. Par contre, lorsqu'Amina dit « *Tunisia* », elle fut accueillie par quelques mous de perplexité. Paul intervint aussitôt en montrant la paume dressée de sa main gauche et la désigna comme « *Africa* », puis il y pointa tour à tour, au bout de ses doigts « *Egypt, Lybia, Tunisia* ». Les têtes hochèrent d'assentiment. Elles voulurent savoir si Paul et Amina étaient mariés ensemble. « Amis pour le voyage » en étonna apparemment plus d'une. Être ami avec un homme et voyager avec lui dépassait tout ce que leurs conceptions de l'Inde profonde pouvaient leur laisser entrevoir des rapports entre un homme et une femme et les commentaires et les rires nerveux fusèrent de partout. Puis, ce fut au tour du « *job* » d'être questionné. Et quand Paul dit qu'il était professeur d'école, les commentaires se firent plus denses et chargés du respect dû au corps enseignant. Amina s'annonça à son tour « *teacher* », suscitant la même admiration. « Tu es enseignante ? demanda Paul en français.

– Non. Éducatrice. Mais tu vas leur expliquer, d'accord ? J'ai été au plus simple.

– Tu as bien fait, fit Paul en riant.

– Un éducateur n'est-il pas un professeur de l'école de la vie ?

– J'adhère totalement, sourit Paul. »

Parmi les jeunes filles, il y avait celles qui pouvaient parler quelques mots d'anglais et celles qui traduisaient pour les autres. De sorte que de petites conversations purent se nouer et des informations s'échanger. Paul et Amina apprirent ainsi qu'il y avait deux cent douze élèves dans cette école de filles. Qu'il y avait une autre école, dans le village, pour les garçons. Que les plus grandes allaient passer leur baccalauréat. Puis, on les invita à monter visiter l'une de leurs classes. Sur le trajet, Paul jeta un coup d'œil sur la galerie. Deux enseignantes s'y tenaient pour surveiller la cour, deux femmes mûres, en saris colorés. L'une d'elles donna quelques ordres péremptoires et le nombre d'élèves entourant Paul et Amina diminua drastiquement.

Ils se retrouvèrent dans la salle de classe des terminales, avec le petit groupe des plus grandes et l'une des deux enseignantes de la galerie. Elle fit s'asseoir les jeunes filles sur les classiques chaises de jardin en plastique, posées sur le sol

aux carreaux de grès beige. Chaque élève avait devant elle sa petite table à la structure métallique soudée, surmontée d'un plateau de contreplaqué usé et graffité par les générations successives d'étudiantes. Les murs étaient crépis d'un jaune très pâle, avec au bas, une bande d'environ un mètre de haut, peinte en bleu foncé. Les murs étaient en grande partie nus, à l'exception de longues bandes de papier affichant de probables citations en alphabet sanskrit, une vieille carte du monde défraîchie et écornée et, derrière le bureau de l'enseignante, deux vieux tableaux noirs. La classe était si exiguë que les premières tables des étudiantes touchaient celle de leur professeur.

L'enseignante se présenta, en anglais, comme la professeure d'anglais de l'école. Paul et Amina se présentèrent à leur tour. Cette fois Amina dit simplement qu'elle était « *educator* » et elle engagea une conversation avec l'enseignante à propos du mobilier de la classe. Seules les classes à partir du collège avaient du mobilier, dans les classes du primaire les élèves étaient assises par terre. Mais du mobilier était attendu, l'année prochaine, pour ces classes aussi.

Paul se sentait tranquille, apaisé. Des souvenirs nostalgiques de l'institut lui revenaient encore. Il sentait qu'il pourrait désormais avoir envie de reprendre son travail auprès des enfants. La fragilité qui l'habitait depuis la mort de Lisa et Léa, semblait avoir cédé la place à une force intérieure qui étayait à nouveau sa pensée et ses émotions. Il pouvait vivre ses émotions sans pour autant avoir cette sensation qu'elles allaient le submerger et qu'il serait englouti par leur puissance. Il restait silencieux, les mains dans le dos, regardant alternativement les élèves et l'enseignante, qui discutait avec Amina.

« Toute rencontre est un signe » avait écrit Aryan et il considéra cette rencontre avec une école indienne comme un signe de sa réconciliation avec le monde. « Chaque rencontre augmente l'harmonie de l'univers », avait encore écrit le vieux professeur. Paul commençait à trouver une grande beauté conceptuelle dans cette théorie de l'illusion de la séparation. La réciproque voulait-elle dire que chaque séparation, même si elle est une illusion, diminue l'harmonie de l'univers ? Sa femme et sa fille avaient disparu et il avait voulu se protéger de toute autre séparation en s'isolant socialement. Mais, finalement, il commençait à mesurer son erreur. Son inspiration pour l'Inde lui paraissait aujourd'hui un puissant message de l'univers lui-même, pour qu'il compense, en quelque sorte, cette baisse d'harmonie par plus d'harmonie, par plus de rencontres. Ces rencontres ne pourraient pas lui ramener Lisa et Léa, rien ne le pourrait, mais cette idée de « compensation » lui plaisait bien… « Voulez-vous nous donner un petit cours de français ? » lui demandait l'enseignante indienne.

Tout à ses pensées, Paul avait vaguement suivi la conversation entre Amina et la professeure. Il avait été question de leurs pays d'origine et de leur langue. Et il en découlait cette demande d'apprendre quelques mots de français aux jeunes filles. Paul en fut ravi. Ce retour inopiné vers sa profession d'enseignant lui parut un agréable signe de renouveau pour sa vie de pèlerin. Après avoir déjà reçu tant de bonnes leçons philosophiques de l'Inde, c'était à son tour

d'apprendre un petit quelque chose aux Indiens. Ils se mirent rapidement d'accord entre eux : Amina leur apprendrait « bonjour », lui « je m'appelle » suivi du prénom et Amina à nouveau pour dire « au revoir ». L'enseignante indienne se trouva une chaise pour s'asseoir parmi ses étudiantes, ce qui les fit bien rire. « On apprend à tout âge ! » lança la professeure, avec un petit air entendu. On écrivit au tableau noir, le français, la traduction en anglais et l'on fit des mimiques et les jeunes répétèrent avec plaisir les mots du français… Jusqu'à ce que Vikram apparaisse dans l'encadrement de la porte de la classe et que la délicieuse leçon s'achève. Pour en garder la mémoire, l'enseignante photographia le tableau avec son smartphone et enregistra une courte vidéo des deux enseignants improvisés :

« Bonjour, je m'appelle Amina. Au revoir ! »

« Bonjour, je m'appelle Paul. Au revoir ! »

On se salua encore à la mode indienne, à coup de « *Namaste* », mains jointes, inclinaisons de tête. Les jeunes filles applaudirent. Elles semblaient heureuses de cette rencontre et de la petite leçon de français.

On passa dans le bureau de la directrice pour donner un peu d'argent, afin d'aider l'école et les jeunes filles. Entre temps, les deux notables avaient disparu et la pérégrination au sein du village reprit, avec Vikram. Cette fois, selon le guide, ils allaient à l'endroit du repas. Paul en fut content, car il commençait à avoir faim. Il se rapprocha d'Amina pour l'interroger : « Amina ? Je t'ai trouvé très bien en prof de français !

– N'est-ce pas, hein ? Ça me change du boulot où je gère l'autre versant de la vie.

– Dois-je comprendre que tu fais dans la personne âgée ?

– C'est tout à fait ça. Éducatrice pour la personne âgée.

– Ah, c'est marrant ça. Je n'aurais jamais imaginé. L'image classique de l'éducateur c'est de s'occuper à faire pousser les jeunes plantes, mais on ne s'imagine pas que les personnes âgées, je suppose en institution, peuvent avoir besoin, finalement, d'éducation, elles aussi.

– Oui, je sais, quand je dis avec quel public je travaille, les gens sont toujours étonnés. En quoi les personnes âgées peuvent-elles avoir besoin d'être éduquées ? Tu serais étonné par le nombre de choses qu'un éducateur apporte à une personne âgée, qui plus est en train de se délabrer du fait du vieillissement !

– Oui, maintenant que tu me dis ça, je commence à imaginer. Alzheimer et autres dégénérescences cérébrales doivent nécessiter beaucoup… d'encadrement !

– Je ne travaille pas qu'en institution. J'ai une partie de mon travail dans trois établissements qui accueillent des personnes très dépendantes, mais j'interviens aussi à domicile pour que les personnes restent le plus longtemps chez elles.

– Alors, en gros, éduquer les séniors, en quoi cela consiste-t-il ?

– Déjà, c'est un point sur lequel nous sommes très susceptibles, nous les éducateurs de personnes âgées : nous ne faisons pas d'animation – ou pas que. On n'est pas des animateurs. Nous avons d'autres compétences, plus… relevées.

– Oui, très important les "compétences relevées" !

– Te fous pas de moi, hein ?! fit Amina en lui frappant gentiment le bras. Non, je veux dire qu'il y a des aspects "techniques" ou de "méthode", propres au métier d'éducateur et qui dépassent les compétences d'animateur, voilà, c'est tout !

– Alors, concrètement…

– Concrètement… En fait, il y a deux volets dans mon travail : le maintien des acquis et l'apprentissage de nouveaux savoir-faire. La personne âgée a appris, durant toute sa vie, un tas de choses du quotidien, mais la "dégénérescence cérébrale", comme tu dis, fait qu'il y a des pertes mémorielles, et une sorte d'apathie, de passivité, qui s'installent. Si tu laisses une personne âgée comme ça toute seule, elle finit dans un complet chaos, elle ne gère plus rien, ou de moins en moins. Donc, mon job, c'est de la stimuler et de réinstaller des routines, avec des repères, pour qu'elle puisse à nouveau réinvestir son quotidien.

– Intéressant. Un exemple de "repère" ?

– Un petit carnet ou un tableau, un véléda, avec des mots ou des pictogrammes, par exemple. Je peux aussi utiliser des moyens électroniques et c'est là la seconde partie de mon boulot : l'accès de la personne âgée aux technologies modernes.

– Ah, ouah ! Smartphone, tablette, ordi et tout ?

– Et tout, oui, c'est ça. Bien sûr il faut connaître les appareils adaptés ou adaptables à la personne déficiente et les applis à la fois utiles pour elle et adaptées, elles aussi, bien sûr.

– Un exemple d'appli adaptée ?

– Je suis en train de travailler sur le développement d'une appli de géolocalisation, c'est un bon exemple.

– Tu fais du développement ?!

– Non, pas directement. Je travaille avec une boîte qui développe de tels outils. C'est une collaboration : eux s'occupent de la partie logicielle, moi je suis la "référence terrain" comme ils disent. C'est une appli un peu comme Google Maps, mais en plus ergonomique, plus simple. La personne peut voir où elle habite et cela peut l'aider à rentrer chez elle en cas de désorientation spatiale.

– Oui, mais attends, il faut qu'elle puisse au moins lire encore une carte !

– Pas de problème ! La carte en question est très schématisée et toujours orientée dans le sens de l'itinéraire à suivre, comme pour un GPS de voiture, et comme un GPS, il y a une voix synthétique qui lui indique par où passer : "Tournez à droite, tournez à gauche" et ainsi de suite.

– Et si la droite et la gauche c'est confus pour la personne ?

– Pas de problème, sur l'appli il y a en plus de grosses flèches colorées qui indiquent la bonne direction. Et puis, la société pour laquelle je collabore

développe de nouveaux outils, comme des diodes qui clignotent sur les lunettes, comme un clignotant de voiture, mais c'est juste pour que la personne le voit du coin de l'œil. Ou bien un truc qui vibre sur son poignet gauche ou droit. Tu vois, la technologie a réponse à tout ! En tout cas, moi mon boulot, c'est d'apprendre à la personne âgée à utiliser ce genre d'outils. Ou ça peut être plus simplement savoir utiliser la télécommande du téléviseur, tout bêtement ! »

Leur conversation s'interrompit, car ils étaient arrivés sur une petite place triangulaire que délimitaient quelques maisons basses. Au centre, il y avait un grand arbre à l'ombre généreuse et un genre d'estrade en dur, d'environ un mètre de haut, de forme rectangulaire, peinte en blanc. Une unique marche tentait d'en faciliter l'ascension. À côté, deux Indiennes âgées s'affairaient, avec trois adolescents, deux garçons et une fille, autour d'un tandoori double, alimenté à la bonbonne de gaz.

Autour de la place, les maisons étaient peintes en blanc, avec les portes et fenêtres, aux volets ou jaali fermés, peints d'un rouge un peu ocre ou d'un bleu sombre. Les peintures étaient très défraîchies, les murs délabrés, donnant une impression de misère. Sur le sommet d'un mur, des vêtements avaient été mis à sécher, ce qui suggérait une présence humaine, mais partout ailleurs, l'impression était celle de l'abandon.

Ici, des plaques de roches appuyaient sur un mur depuis dix mille ans ; là des plantes sauvages, au pied des habitations, montrant qu'elles étaient en train de faire leur loi ; là encore des chiens amorphes, affalés sur les terrasses à l'ombre des maisons ; sur la place, quatre petites vaches, couchées, faisaient semblant de ruminer ; deux femmes en saris rouges, un voile diaphane cachant leur visage, passèrent rapidement ; un vieil indien moustachu traversa la place en vélo ; des oiseaux piaillaient, invisibles, et puis, trois petites mouches, qui ne devaient pas avoir plus de cinq-six ans, échappées dont on ne savait quelle maison, étaient là, auprès des touristes, pour quémander, alternativement « *Ten dollar* » ou « *One pen* ». Une fillette qui, elle, ne devait pas avoir plus de quatre ans, toute frisée, son grand frère, supposément car ils se ressemblaient beaucoup, avec une casquette jaune, et puis, le garçon le plus grand, au visage de divinité indienne.

Ils étaient si petits que personne ne leur disait rien et harceler les touristes était leur privilège. En voyant le plus grand, vêtu d'un bermuda beige, un peu sali, et d'un sweat-shirt bleu clair, imprimé d'un Winnie l'ourson indien, avec ce visage d'ange, ces lèvres pulpeuses, ce petit nez rond, ces joues rebondies, et surtout ces grands yeux noirs, Paul se souvint irrésistiblement de Jeevana. Il l'avait oubliée un instant ! « Regarde, Amina ! Ils sont si mignons !

– Oh, ces yeux, le plus grand !

– Tu as vu. On dirait un petit dieu. J'ai rencontré une petite mendiante à Jaisalmer, une devadasi, elle avait des yeux un peu comme ça, un regard d'une extrême profondeur. Tu sais le genre d'enfant qui te retourne complètement le cœur en un sourire. Regarde, comme il nous sourit !

– Il faut qu'on le photographie, il est si beau ! »

Et maintenant il souriait, de ses petites quenottes blanches, de ses beaux yeux rieurs, sous la frange de ses cheveux noirs et lisses qui recouvraient son front, rayonnant de toute la joie et de l'insouciance de l'enfance.

Paul aurait voulu, soudain, être seul, le prendre par la main, lui parler, le porter un peu dans ses bras, faire qu'il soit son enfant, sa Léa ou sa Jeevu. Tout son instinct paternel suscitait en lui cet élan irraisonné, mêlant joie et tristesse, l'irréductible nostalgie de l'enfance, celle de cet enfant, face à lui et celle du petit Paul, enfant. Mais il lui fallut faire cet effort de se comporter en simple touriste et faire comme tous les autres du groupe, qui étaient venus en renfort, sortir son smartphone et prendre des photos. Garder ces pauvres pixels colorés, sur un écran, ces fichiers images, ersatz d'expériences autrement insaisissables.

Son extase se transforma en dégoût. Et il fit aussitôt barrage en lui à tout cela, pour éviter de se sentir en colère… « C'est comme c'est », se répéta-t-il obstinément. Il était en Inde, en safari désert, tout n'était qu'aparté, transition, aujourd'hui ici, demain ailleurs. Il n'y avait rien à capter, capturer, garder auprès de soi, de son cœur, de ses sentiments. Il devait continuer à traverser la plaine des lamentations, sans se retourner sur les petits dieux qu'il devait simplement croiser et bien vite oublier. Le professeur-sadhu, n'avait-il pas raison, finalement ? Le réel n'était-il pas à cet endroit précis où l'on abandonne l'illusion de l'autre ? Il ne pouvait rien saisir, il ne devait donc rien chercher à saisir. Ses photos étaient inutiles, à la fin, il n'aurait plus rien.

Paul se retourna, douloureusement, vers les vieilles Indiennes et leur tandoori. Elles lui sourirent. Ce n'était pas ce sourire pétillant du petit dieu, derrière lui, mais c'était un joli sourire de bienvenue, de la part de jolies dames qui avait œuvré toute la matinée pour leur préparer ce repas. Il leur sourit, car elles avaient droit, elles aussi à son sourire, à sa reconnaissance. L'une d'elles lui dit quelque chose qu'il ne comprit pas. Vikram apparut opportunément et traduisit : « Elle dit que nous allons pouvoir manger. »

Le groupe de touristes alla s'installer de l'autre côté de l'estrade, à l'ombre du grand arbre. Tous prirent place sur les fauteuils de jardin en plastique, sauf les deux Hollandaises qui grimpèrent sur l'estrade pour s'y installer, jambes pendantes. Les trois adolescents firent le service, apportant les aliments sur des plateaux en inox. Les deux garçons semblaient un peu gauches et intimidés, mais la fille, qui avait l'air d'avoir de l'expérience, se montrait très professionnelle, avec des gestes assurés et ce qu'il fallait de sourires à l'adresse des clients pour paraître aimable.

Bryan demanda si on pouvait donner un pourboire aux Indiens. « Le prix du repas est compris dans le prix du safari, mais c'est bien si vous donnez des pourboires en plus. Vous pouvez donner ce que vous voulez, c'est libre, expliqua Vikram.

– Mais on donne individuellement ou on regroupe ?

– Oui, il vaut mieux regrouper. Habituellement je donne l'argent à la dame la plus âgée et elle fait la répartition. Ça marche comme ça. »

Paul se demanda soudain quel profit le village pouvait tirer des touristes. « Comment ça marche, demanda-t-il, pour le village ? On a donné un peu d'argent pour l'école, mais y a-t-il une taxe sur le tourisme ?

– Oui, il y a une taxe. Ça aussi c'est dans le prix du safari. Comme il y a des visites tous les jours, cela rapporte beaucoup d'argent pour le village.

– À part le repas, ils ne vendent rien ?

– Il y a un peu d'artisanat, mais ce n'est pas très important. Ici c'est beaucoup de paysans qui ont des moutons, des chèvres ou des dromadaires.

– Des troupeaux dans le désert ?

– Oui, oui. Il n'y a pas beaucoup à manger, mais il suffit de beaucoup marcher pour trouver un peu à chaque fois.

– Pas de culture ?

– Un peu. Par-là, il y a quelques champs, parce qu'il y a de l'eau, mais c'est pas beaucoup. Surtout, ils élèvent des animaux, ils revendent et achètent les légumes avec l'argent. »

Après le repas, tout le monde remercia tout le monde, les touristes pour l'accueil et le repas, les Indiens pour la visite et les pourboires. Puis, on reprit la jeep pour se rendre rapidement à l'embarquement des dromadaires.

Entre la visite de l'école, et le repas, du temps avait passé et c'est vers quinze heures qu'ils arrivèrent sur le terrain vague où les attendaient sept dromadaires couchés, en position pour être montés et un dromadaire debout, déjà lourdement chargé de tout le matériel et les ressources pour le bivouac de cette nuit. Les quatre chameliers, qui attendaient les touristes, accroupis à l'ombre du château d'eau, se levèrent. Le soleil avait quitté son zénith, mais il restait encore plombant.

Amina, toujours aussi entreprenante, fut la première à enfourcher son dromadaire. Paul observa comment l'animal se levait avec sa lourde charge sur le dos. Car outre la jeune femme, il portait, lui aussi, du matériel de couchage et autres ustensiles. La levée se déroulait en trois temps. Au départ, le chamelier tenait son animal par la bride en la tirant vers le bas et en posant un pied sur l'une des pattes avant repliées, ceci afin que le dromadaire ne se relève pas précipitamment. L'animal paraissait docile, mais il n'arrêtait pas de grogner, comme s'il n'était pas content qu'on lui monte sur le dos. Premier temps, le dromadaire se dresse à moitié sur ses pattes avant, sur ce qui correspond, selon son anatomie, à un appui sur ses poignets. Second temps, il se dresse sur ses pattes arrières. C'est le moment le plus périlleux pour le touriste, car alors le dos de la bête forme une pente d'à peu près quarante-cinq degrés et il faut se pencher en arrière et bien s'accrocher pour ne pas chuter vers l'avant. Lors du troisième temps, l'animal commence par déployer sa patte avant droite, finissant de se relever en prenant appui sur cette jambe, puis la gauche suivait. Paul observa trois montées et constata que c'était toujours la patte droite qui se déployait en premier. « Alors, Paul, tu médites ?! plaisanta Amina.

– Observation zoologique ! répliqua-t-il et il enjamba la selle pour s'installer à son tour. »

Ses observations lui furent utiles, car il ne se laissa pas surprendre par le redressement rapide de l'animal. Sur instructions de celui qui paraissait être le chef des chameliers, les dromadaires furent attelés deux par deux, chaque couple conduit par l'un des chameliers. Amina devant, Paul derrière. Rachel devant, Bryan derrière. Sigrid devant, Julia derrière. Et, Vikram sur son propre dromadaire, suivi de celui qui ne faisait que du fret. On donna à chacun deux bouteilles d'eau et la petite caravane se mit en branle, en file indienne. Rachel et Bryan prirent la tête du convoi, suivis par Amina et Paul, puis les deux Hollandaises et enfin le guide.

Au début, Paul prit le temps d'examiner son dromadaire et celui d'Amina, devant lui. Un drap, imprimé de couleurs et de motifs variés, bordé d'un large liseré qui avait tendance à partir en lambeau, recouvrait le dos et les flancs de l'animal. Par-dessus, divers « coussins » de protection, selon la charge, recevaient le fret ou la selle. Cette dernière était double, mais la place arrière était occupée par les lits de camp repliés, le matériel de camping, de cuisine, les glacières, les bouteilles d'eau en réserve et les bagages des touristes. La tête était harnachée de cordes rouges savamment nouées pour former un filet. Sur le cou, plusieurs colliers de perles colorées, attachées à un cordon et un collier de cuir agrémenté de petits grelots. Une grosse corde blanche tressée était accrochée au bas du cou et servait de bride. Le chamelier la remontait vers la tête et la tirait vers le bas pour indiquer au dromadaire qu'il devait s'accroupir. L'animal, qui ne devait pas pouvoir accepter le mord comme un cheval, avait les naseaux transpercés, juste en arrière des narines, par un bout de bois polis, aux deux extrémités pointues, auxquelles un cordon était fixé afin de le diriger. Paul s'imagina la douleur de l'animal au moment de cette opération de perçage qui ne devait certainement pas se faire sous anesthésie. Mais comment conduire autrement un dromadaire ?

Dans sa jeunesse, Paul avait fait un peu d'équitation. Il se rendit compte toutefois que les montes d'un dromadaire et d'un cheval sont sensiblement différentes. La démarche du camélidé étant plus lente et chaloupée, avec des à-coups réguliers, avant-arrière, auxquels il finit par rapidement s'habituer. « Ce n'est pas trop désert-désert pour le moment, remarqua-t-il à l'adresse d'Amina devant lui.

– T'inquiète, ça va venir ! Le guide nous a dit hier que l'on traverserait des dunes ! répondit la jeune femme en se tournant à moitié vers lui. »

Comme communiquer à distance avec un interlocuteur vous tournant le dos n'est guère aisé, ils restèrent silencieux la plupart du temps, avec juste quelques « Ça va ? » de réassurance. Durant presque une heure, le « désert » ne fut guère appétissant. Le sol ressemblait à une terre battue jaune, un mélange tassé de sable et de cailloux, avec beaucoup de buissons et quelques arbustes qui, considérés dans leur ensemble, donnaient l'impression d'une certaine verdure. Au loin, on pouvait encore voir des indices technologiques, des éoliennes et des pylônes pour l'électricité. Le terrain était relativement plat, avec quelques

bosses, refuge des éoliennes en mal de vent. Présentement, aucune ne tournait d'ailleurs.

Paul, désœuvré et luttant contre l'assoupissement, observa leurs quatre chameliers. Trois d'entre eux étaient vêtus de coton bleu. Un pantalon ample, recouvrant des mocassins de cuir et, par-dessus, une longue blouse qui leur descendait jusqu'aux genoux, avec un col largement ouvert et deux grosses poches sur la poitrine. Ils portaient un turban blanc entortillé sur leur tête. Le quatrième, qui était en-tête de la caravane, et qui semblait être leur chef, avait une tenue blanche qui ressemblait davantage à la tenue des bergers entraperçus sur la route après Bikaner. Un pantalon ample et bouffant, les mêmes mocassins empoussiérés que ses collègues, un tee-shirt à manches courtes et un turban rose délavé, avec des motifs blancs imprimés difficiles à distinguer. Ce turban était aussi agencé différemment, avec un croisement du tissu au-dessus du front qui rappelait le turban des Sikhs.

Paul constata que, plusieurs fois, la piste qu'ils suivaient bifurquait d'une façon inexplicable, car il n'y avait nul relief significatif pouvant justifier de tels changements de direction. Il décida d'enregistrer sa trace sur son smartphone et il sortit de son sac de voyage un chargeur solaire. Il y brancha le téléphone et lança une appli GPS pour enregistrer le trajet parcouru. Ce soir ou plus tard, il pourrait voir par où ils étaient passés. Il constata que Muriel lui avait répondu. Mais il n'ouvrit pas le mail, car il y avait trop de soleil pour voir correctement l'écran. Et puis, la tête baissée sur le smartphone, avec les balancements réguliers du dromadaire, il sentait qu'une nausée pouvait le prendre. « Pense à boire ! le héla Amina, levant une bouteille d'eau au-dessus de sa tête.

– Oui maman ! répondit Paul en plaisantant. »

Mais elle avait raison. Il avait tendance à oublier de boire. Il fallait qu'il y pense. Il trempa aussi sa casquette et se rafraîchit la nuque, le cou et le visage. La fraîcheur produite par l'évaporation de l'eau lui fit du bien. Il ferma les yeux. De toute façon, il n'y avait rien d'intéressant à voir pour le moment. Il se laissa porter par les balancements de son dromadaire et se mit à rêvasser.

S'il devait avoir un enfant à charge en Inde, il faudrait qu'il pense à ça, lui donner régulièrement à boire. Il se mit à penser à Jeevana. Que devenait-elle ? À Jaisalmer ? Elle devait traîner par les rues, en train de mendier. Ou peut-être allait-elle se réfugier chez le cousin de Gurji. Comment s'appelait-il déjà ? Il fit un effort de remémoration et finit par retrouver les prénoms. C'est Jaya qui lui revint en premier, leur bébé. Puis, Suri et Tanisha. Il rit intérieurement en évoquant un procédé mnémotechnique pour retenir ces prénoms : souris et Tani-chat, Tani le chat et la souris. Puis, il revint sur Jeevana.

S'il voulait l'adopter… Il se rendait compte que ce projet était peut-être un peu fou… Mais s'il voulait l'adopter, quoi que ce soit fou, il allait devoir faire un tas de démarches. Il lui faudrait beaucoup de chance pour espérer que cela ne traîne pas en longueur. Allait-il devoir verser des pots-de-vin ? Soudoyer des fonctionnaires corrompus ? Puis, il revint aux étapes préliminaires : la question du devadasi et de la famille. Se marier avec Jeevana ! Mais quelle idiotie ! Mais s'il

fallait en passer par-là. Ce serait un mariage fictif, spirituel, de toute façon. Un jeu de rôles pour contenter la tradition et ensuite filer vite fait en France pour sortir de ce filet des coutumes indiennes. Elle serait sa fille, il serait son père, ce serait leur réalité à eux.

Et puis, la France… Là-bas aussi il aurait des démarches à entreprendre pour être adoptant. Il était plus que probable qu'il devrait quitter l'Inde un moment, laisser Jeevu dans un orphelinat, prendre ce risque de la quitter et de ne plus la retrouver à son retour. Pour les démarches, il pensait que ça irait, car il connaissait du monde à la PSE et était bien connu des services. Après tout, il était depuis très longtemps dans la profession, auprès d'enfants handicapés mentaux, et il n'aurait certainement aucune difficulté à remplir tous les critères requis pour adopter une enfant un peu autiste. Il faudrait qu'il contacte d'ailleurs Martine pour évaluer avec elle cet autisme. Faire venir Martine en Inde pour qu'elle établisse un diagnostic psychiatrique ? Pas sûr que cela plaise aux autorités indiennes qui devaient avoir leurs propres psychiatres. Que valaient ces psychiatres ? « Ouh ! Ça y est ! Regarde ! Les dunes ! »

Les cris d'Amina le sortirent de sa rêverie, qui avait viré à la somnolence, bercée au pas lent du dromadaire. Il ouvrit les yeux et se redressa. Le reste du groupe s'était, lui aussi, éveillé et les exclamations, bavardages et rires fusèrent tout le long de la caravane. Le chef des chameliers s'arrêta pour lancer quelques ordres et tous les dromadaires firent halte d'un coup. « On va descendre un peu, si vous voulez marcher dans le sable vous pouvez. Mettez les chaussures avant, le sable est très chaud ! fit Vikram. »

Paul se retourna pour voir comment les choses allaient se passer, car visiblement, on ne s'apprêtait pas à faire s'accroupir les animaux. Avec l'aide de son chamelier, chacun descendit comme on descend d'un cheval, en appui sur un étrier, enjambant selle et bagages. Puis, le groupe s'égaya dans le sable. Pouvoir se tenir sur ses deux jambes et marcher dans le sable, après presque une heure de dromadaire, leur faisait du bien. Paul se laissa tomber à genoux et prit du sable entre ses doigts. Il était chaud et fin et il s'écoula comme s'écoulent les heures de l'absence. Mais il refoula ses souvenirs, car Amina venait vers lui en souriant. « Qu'est-ce qui est le plus beau ? Le sable ou les dunes ?

– Les dunes, sans conteste, répondit Paul.

– Pourquoi ? Ça pourrait être le sable !

– Non. Le sable n'est que le constituant, le matériau de base, la mémoire pulvérisée de la roche. Les dunes, par contre, sont la forme, la bonne forme ! Elles sont un renouveau, le changement permanent, l'avenir. C'est pour cela qu'elles sont plus belles que le sable. Alors, j'ai raison ou j'ai pas tort ?

– Je suis d'accord avec vous monsieur le gourou. Viens, on va sur cette dune, là, la plus haute des dunes ! » Et Amina le tira par la main.

Les dunes étaient vraiment impressionnantes. Elles rappelèrent à Paul les dunes de Gascogne, en France, sur la côte atlantique, sauf qu'ici leurs proportions étaient sans commune mesure. Ici il n'y avait point le vent marin pour les émousser par sa constance, il n'y avait pas de végétation anthropique

pour les habiller, les fixer et leur enlever leur sauvagerie. Ici, les dunes étaient nues et indomptées. Ils grimpèrent péniblement, essoufflés, jusqu'au sommet, pour avoir un regard panoramique sur le site. Et ils virent la longue chenille jaune s'étendre du nord au sud. Le sable semblait avoir été sculpté au couteau par un peintre géant. Les courbes douces cédaient partout, brusquement, pour former des profils, des angles affûtés, des lames d'ombre, des vagues figées, comme une tempête immobile. « Regarde ! On dirait du flanc et un géant est arrivé avec sa grosse cuillère à café pour en prendre des morceaux ! s'exclama Amina. »

Elle aussi, voyait l'œuvre de géants, partout dans ce paysage démesuré. « Moi, je pensais à un peintre géant qui aurait fait tout ça avec son couteau. Tu sais que l'on peut peindre au couteau ?

– Non, je ne savais pas. Je pensais que l'on peignait uniquement au pinceau ou avec ses doigts, comme les enfants. Je ne sais pas tout… mon gourou. »

Paul lui prit la main et la regarda en souriant. Son regard pétillait et elle lui sembla comme « amoureuse ». Il se détourna pour contempler à nouveau les dunes, qui allaient se perdre, loin à l'horizon septentrional. Cela faisait une perspective géométrique, avec au bas l'étendue du désert plat, saupoudré de vert. Et, un frêle instant, il crut ressentir l'une de ces extases mentales, l'une de ces étranges « waouh expériences »… Mais cela disparut aussitôt.

C'est vrai qu'ils s'entendaient bien et qu'il y avait des affinités entre eux, se prit-il à songer. Peut-être se trompait-il. Devaient-ils en parler ? Ils ne se connaissaient que depuis le matin. On ne s'engage pas si vite… Où cela pouvait-il… Soudain, elle le serra dans ses bras et posa sa tête sur sa poitrine. Elle était plus petite que lui. Il enveloppa ses épaules, comme on enveloppe un enfant et la prit doucement contre lui. Et ils restèrent ainsi un moment incalculable, silencieux et immobiles. Un léger souffle, tiède, du désert, les enveloppait, et ils se sentaient bien. Il n'y avait rien à dire, rien d'autre à faire, que d'être là, ensemble. Paul aurait voulu penser à Lisa, mais il n'y parvint pas. Il se dit, toutefois, que de là-haut, elle devait le regarder et apprécier. Apprécier qu'il soit là, avec une fille comme Amina. Qu'il soit là pour retrouver la petite Indienne. Il se dit que Lisa n'aurait pas aimé qu'il continue à se morfondre dans la solitude… Puis, il oublia tout ça et resta là, juste là…

Les « ouh ! ouh ! » du groupe les sortirent de leur corps à corps méditatif. Au loin, les gestes étaient explicites, ils allaient repartir. « Le premier en bas, lança Paul. » Ils partirent aussitôt en courant, s'enfonçant dans le sable, glissant, chutant, roulant, riant.

Les autres les regardèrent avec un petit sourire entendu. Ils avaient été vus, ensemble, seuls, enlacés au sommet de la dune. Ainsi vont les choses humaines. Désormais on les verrait comme un couple. Pour remonter sur le dromadaire, debout sur ses hautes pattes, l'opération fut complexe, mais précise et efficace. Le chamelier joignait ses mains pour faire la courte échelle. Il fallait y poser le pied qui n'était pas destiné à aller dans l'étrier, s'agripper à la selle, se hisser en appui entre les mains de l'Indien, mettre l'autre pied à l'étrier, enjamber la selle

et enfin s'asseoir, sans glisser de l'autre côté, emporté par son élan. Mais là, il y avait Vikram, de l'autre côté de l'animal, pour parer à cette éventualité. Et quand tout le monde fut à bord de son vaisseau, la croisière reprit. Ils naviguèrent encore une bonne heure sur l'océan de dunes.

Ils quittèrent la bande de sable pour se retrouver à nouveau sur un large terrain plat, « une plaine » se dit Paul, envahie de buissons et où les zigzags de la caravane reprirent. Puis, une seconde bande de dunes fit son apparition à l'horizon est. Elle semblait encore plus abrupte et élevée que la première. Les camélidés la gravirent toutefois sans effort excessif. Tout au plus leur souffle parut plus ample, signalant l'énergie supplémentaire qui leur était demandée pour lutter contre la gravité. Paul admirait ces animaux complètement adaptés, à la fois au désert et à l'homme qui les avait transformés en véhicules tout terrain.

On s'arrêta à un endroit où les dunes formaient un cirque. Les dromadaires furent priés de bien vouloir plier leurs pattes fatiguées et tout le monde débarqua et les chameliers entreprirent de décharger les animaux de leurs fardeaux. « Il est cinq heures, vous avez une heure, à peu près, vous pouvez aller où vous voulez, voir les dunes. Mais ne vous perdez pas ! Ici il n'y a pas de réseau, pas de téléphone ! Mais on va faire un petit feu, vous pourrez voir la fumée. Les hommes vont préparer les lits pour vous et le repas. On mangera tout de suite après le coucher du soleil. Vers six heures, d'accord ? »

Tout le monde était d'accord. Une heure de dunes, de balade, de découvertes, d'observations, de temps qui passe, juste du temps qui passe et la compagnie d'Amina, Paul se sentait euphorique. Cette fois c'est lui qui lui prit la main et qui l'entraîna en courant dans le sable. Les trois couples se dispersèrent.

Paul et Amina marchèrent juste le temps qu'il leur fallut pour se sentir seuls au milieu d'une mer de sable. Inutile d'aller très loin, inutile de se perdre. En trois dunes ils se virent seuls au monde et s'assirent sur un sommet, côte à côte, juste très près, juste s'effleurant. « C'est si beau, murmura la jeune femme. »

Les dunes semblaient structurées en fractales. Il y avait les motifs de grandes vagues, flot immobile d'un océan d'or fondu, jusqu'à l'horizon. Puis, il y avait des ondulations intermédiaires, qui cassaient les premières, selon leur propre rythme, comme deux systèmes d'ondes qui se croisent en une multitude d'interférences. Puis, pour habiller tout cela, l'infinité des vaguelettes, pas plus larges que la longueur de l'avant-bras ou de la main, tressant des motifs ondulants, comme les tracés d'un encéphalogramme géant. Et tout cela était habillé d'ombres et de nuances, en d'infinis dégradés de jaunes, de beiges et de bruns. Si l'on fixait attentivement ce paysage ondoyant, on pouvait alors finir par oublier le relief et il ne restait plus que les tracés, en arabesques, d'un alphabet inconnu. Paul se demanda si l'écriture arabe pouvait être le reflet des paysages de dunes des déserts arabiques. Chaque peuple alors, découvrant l'écriture, aurait créé son alphabet en s'inspirant inconsciemment des paysages dans lesquels il vivait. « À quoi penses-tu ? lui demanda Amina en lui caressant la joue du bout des doigts.

– Pourquoi penser ? esquiva Paul. Être là, avec le “c'est comme c'est”, méditer, cela ne suffit-il pas ?

– Oui, mon gourou, tu as raison. Arrêtons de penser. Tu m'apprends à méditer ?

– Toi, tu es musulmane ? Tu ne fais pas tes prières cinq fois par jour ?

– Je suis musulmane, de par ma famille, mes parents. Mais personnellement, je ne pratique pas la religion. Allah… Dieu, j'ai mis de côté tout ça. Je me pose des questions à la place. Tu vois, je n'aimais pas cette suffisance des imams qui veulent te faire croire qu'ils détiennent la vérité universelle parce qu'ils n'ont lu qu'un seul livre. Alors, j'ai laissé tomber tout ça, surtout arrivée en France. Je suis sans religion précise…

– Tu es devenue française, je veux dire la nationalité ?

– Depuis la fin de mes études, j'ai une carte de résidente pour dix ans. J'hésite encore un peu, à cause de mes parents, mais je vais sans doute demander la nationalité française à mon retour d'Inde. Mais toi, Paul, parle-moi de toi. Tu es marié ? Tu as des enfants ? »

Paul savait qu'à un moment donné Amina voudrait qu'il lui parle de ça. C'est ce qu'il lui avait dit, plusieurs fois, depuis ce matin, « il lui dirait tout ce soir » et le soir était en train d'arriver. Il posa son bras sur ses épaules et elle s'approcha au contact avec lui, se blottissant, et il lui dit tout, depuis l'accident, en résumant beaucoup, car l'histoire commençait à être longue. Il passa sur les détails, mais elle sut, à partir de ce moment-là, qu'il avait perdu sa Lisa et sa Léa et qu'il rêvait à sa Jeevana. « Je suppose que ça ne va pas être coton d'adopter une petite Indienne, ça risque d'être long et de te coûter très cher, non ?

– Pour moi le prix importe peu. La durée est ce qui m'inquiète le plus. Mais j'ai confiance. Je suis comme toi, je ne crois pas en Dieu, mais je m'amuse à croire en Ganesh, tu sais le dieu à tête d'éléphant. Il paraît que c'est le dieu de l'intelligence et du succès. On verra si ça marche !

– Déjà, il faudra que tu la retrouves à Jaisalmer. Tu comptes t'y prendre comment ?

– Elle est dans un quartier où je connais des gens et qui la connaissent. Il y a sa tante dans le coin. Je pense arriver à la retrouver assez facilement. Après, il me faudra négocier avec la famille. Je serai aidé par mon guide, Gurji, il est d'accord pour m'aider. Le plus difficile, d'après ce que j'ai compris, c'est qu'elle est devadasi.

– Devadasi ? »

Paul lui expliqua le devadasi et ce que cela allait impliquer pour lui. « Tu vas te marier avec la petite ?!

– Comment faire autrement ? Je dois faire selon les coutumes locales. Mais rassure-toi, je ne pourrais coucher avec que lorsqu'elle aura douze-treize ans, après un second mariage, ironisa-t-il. Mais, d'ici là, j'espère que nous serons en France, tous les deux, loin de ces horribles traditions.

– C'est dingue ces trucs !

– Comme tu dis. Vikram m'a expliqué que cela est mêlé à la prostitution enfantine. Tu vois le "truc". Donc, je me sens encore plus encouragé à sortir cette gosse, autiste, qui plus est, de ce merdier indien.

– Elle est autiste ?

– Oui, légèrement.

– À quoi vois-tu ça ?

– Par moments, tu sais, le regard qui part en l'air, des petits gestes stéréotypés, comme battre de la main comme ça ou tortiller ses cheveux.

– Alors je dois être autiste, je tortille mes cheveux des fois.

– Oui, je n'osais pas te le dire, mais tu es autiste ! »

Amina le repoussa et lui fit des chatouilles. Paul se mit à rire et tenta de retenir ses mains. Soudain, il trouva la parade pour faire diversion : « Regarde ! Le soleil va se coucher ! » Ils s'immobilisèrent aussitôt. Ils étaient désormais à petite distance l'un de l'autre, sans se toucher, comme les deux fils d'une lampe de chevet. « J'adore les couchers de soleil, fit Paul.

– Moi aussi, répliqua Amina. Il faut faire un vœu, je crois ?

– Peut-être.

– Faisons le vœu que ça marche pour ta petite Jeevana.

– D'accord, que ça marche pour Jeevu ! Et pour toi ? »

Amina hésita un instant. « Que ma mère soit contente !

– Que ta mère soit contente ?!

– Oui, tu sais, les mères maghrébines… Elle est si désolée que je ne sois pas encore mariée, de ne pas avoir de petits enfants.

– Oui, mais attends… Si c'est ton vœu, alors…

– Oui, alors ? fit-elle en secouant la tête. Oui, c'est ça, je cherche un mec et tout et tout. À trente-sept ans, pour une femme c'est un peu normal, non ? »

Paul n'arrivait pas à discerner si elle parlait sérieusement ou si elle faisait dans une sorte d'ironie autour du vœu pour sa mère. « Oui, c'est normal, finit-il par conclure, pour une femme, de ton âge…

– Là ! Tu te fous de ma gueule ! et les chatouilles reprirent, brièvement. »

Paul s'approcha, la prit dans ses bras et la serra contre lui. « Allez, regarde, attention, il va se coucher ! »

Dans une brume saumon, un coucher de soleil, comme tous les autres couchers de soleil, pas plus spécial que tous les autres couchers de soleil, était sur le point d'advenir. Un spectacle pour les petites larves humaines posées sur le globe terrestre, mais rien, un non-événement, pour l'univers. Cela ne devenait « spécial » que par le sens qu'on lui donnait. Avaient été spéciaux tous les couchers de soleil de son enfance, de son adolescence, surtout, lorsque Paul y avait mêlé les sentiments de ses premières amours secrètes et à sens unique. Spécial celui de Jaipur, du haut du temple jaïn, dominant la ville en contre-bas. Et, ce dernier coucher de soleil, avec Amina dans ses bras… Était-il spécial ? Peut-être…

Après un dernier clin d'œil au monde, l'astre du jour disparut derrière un horizon devenu soudain, par contraste, ténèbres. « On y va ? Regarde, on voit la

fumée là-bas. » Paul se leva et aida Amina à se lever aussi. Elle faisait semblant de vouloir rester assise, dans le sable. « Bou-ouh, moi veux rester !

– Allez, arrête de faire ta gamine ! »

Elle finit par être debout et ils se prirent à nouveau dans les bras l'un de l'autre, comme deux amis, comme un frère et une sœur. Elle enserrait sa taille, il enserrait ses épaules. « Tu sais, souffla-t-elle dans son épaule, si ma mère est toujours mécontente, c'est que je le veux bien. Me marier, faire des gosses, c'est pas trop mon truc, en fait.

– Ouais, tu dis ça, mais avoue, hein ? »

Amina redressa son visage vers lui pour le regarder. « Ouich, mais un tout petit peu, hein ? C'est l'Inde qui fait ça, ça donne des idées, parfois. Regarde-toi, avec ton désir d'adoption !

– Tu as raison, l'Inde nous rend tous fous. Mais… et Paul entraîna la jeune femme avec lui et ils se mirent à redescendre la dune vers le camp. Mais, tu sais, je suis un peu dans les mêmes dispositions que toi. Après le décès de Lisa et Léa, je m'étais engagé à ne plus fréquenter personne, à ne plus aimer personne. C'est trop fragile ce genre d'amour, un camion et paf ! Mais je suis venu en Inde, j'appelle ça mon "pèlerinage", pour essayer de comprendre quelque chose à ma vie et faire des rencontres… significatives ! Rencontrer des "gourous" au sens large. "Chaque rencontre est un signe et chaque rencontre augmente l'harmonie de l'univers", c'est ce que m'a écrit l'un de mes gourous.

– C'est très beau.

– Oui et c'est ce que je ressens depuis que je suis arrivé. Je crois qu'il y a des choses qui nous rapprochent… » Paul réfléchit, il ne voulait pas dire « mais ». « Je veux prendre les choses comme elles viennent, pas plus que cela. Pas moins. Pas de précipitation. Je suis encore un convalescent du cœur, tu peux comprendre ça.

– Je peux comprendre, pas de souci. Je ne suis pas la fille éplorée qui se cherche à tout prix un mec. »

Paul ne parvint pas à discerner au ton de la voix d'Amina s'il y avait ou pas une forme de déception. Mais l'arrivée dans le camp mit fin à leurs échanges intimes. « Alors ? Le coucher de soleil, vous avez vu ? demanda Bryan. C'était comment pour vous ?

– C'était "phénoménal" répondit Amina et elle passa à autre chose. » Paul se dit qu'il y avait bien une forme de déception.

Les dromadaires avaient été déchargés et dessellés et ils pouvaient aller et venir en toute liberté. Certains étaient couchés sur leurs grandes pattes repliées, mais d'autres étaient partis s'attaquer à quelques plantes vertes du désert qu'ils mâchouillaient. Des choucas curieux, sortis dont ne savait où, se posaient brièvement sur le dos des camélidés, le temps d'observer les activités humaines. Aidés par Vikram, les chameliers avaient bien fait les choses. Les six lits pour les touristes, en tubes de métal emboîtés, étaient alignés dans un coin de la dune, avec leurs couchages posés dessus. « Vous pouvez transporter vos lits où vous voulez pour être tranquilles, précisa Vikram. »

Les bagages de chacun avaient été soigneusement disposés à l'écart. On alla y prendre une chemise épaisse, un sweatshirt ou un blouson, car la température déclinait rapidement, d'autant qu'un petit vent se mit à souffler. On alla vite se réfugier autour du petit feu de camp où le chamelier-cuistot avait préparé du thé chaï, un mélange de thé noir et d'épices, bouillis dans du lait. On démarra par de la pastèque et de la papaye fraîchement sorties des glacières et coupées en tranches. Puis, avec les chapatis confectionnés à même le feu de camp, on eut droit à une bonne ration de riz, avec une sauce curry légèrement épicée et quelques petits morceaux de poulet, le tout disposé sur une grande assiette en plastique.

Les touristes et Vikram se tenaient autour du feu de camp, tandis que les chameliers s'étaient regroupés à distance pour bavarder entre eux. L'un d'eux s'installa un peu à l'écart et commença à jouer doucement d'une sorte de luth. « C'est une ravanhatta », précisa le guide à la demande de Paul. L'instrument était composé d'un petit tambourin, pas plus large que la main, qui faisait caisse de résonnance, prolongé d'un tube de bois creux, muni d'une clé afin de tendre l'unique corde. En secouant sa tête d'avant en arrière, pour se donner le rythme, l'Indien en jouait avec un archer, comme pour un violon, en tenant l'instrument bizarrement dressé devant lui, le tambourin appuyé sur son estomac.

Dans cette discrète ambiance musicale, le repas fut particulièrement apprécié, car le désert avait creusé les appétits. La conversation tourna autour de l'Inde et les expériences d'anciens voyages que chacun y avait faits. Visiblement, Paul était tombé sur un groupe de connaisseurs, la plupart en étaient à leur deuxième ou troisième voyage. « Et toi, Paul, tu es déjà venu en Inde ? demanda Rachel.

– Non, Rachel, c'est la première fois.

– Alors comment trouves-tu ce pays ?

– Je suis vraiment enchanté de mon voyage, comme vous tous, on tombe facilement amoureux de l'Inde. C'est un pays fascinant. Cette plongée dans cet océan humain, cette puissante culture, me transportent comme si j'étais sur une autre planète.

– Tu verras, dit Bryan, l'Inde quand tu y es tu veux en partir au bout de quinze jours. Mais quand tu es chez toi, tu ne rêves que d'y retourner ! »

Plusieurs acquiescèrent à ce constat. Paul ne pouvait encore rien dire à ce sujet. Mais il ajouta quelque chose qui allait en ce sens : « J'imagine qu'un voyage en Inde laisse des traces dans l'esprit du voyageur.

– J'ai été en Amérique, aux « *states* », précisa Julia, la Hollandaise, et je peux vous dire que l'Amérique est grandiose. L'Inde est tout aussi grandiose, mais en plus, elle vous assomme ! Vous voyez peut-être ce que je veux dire. Ça rejoint ce qu'a dit Paul que ça "laisse des traces".

– Je suis en partie d'accord avec vous tous, mais il y a tout de même des choses négatives en Inde, fit Sigrid.

– Oui, tu as raison, confirma Bryan. C'est pour ça qu'au bout de deux semaines on veut en repartir. Pas de problème, Vikram, si on dit un peu de mal de l'Inde ?

– Non ! Pas de problème. Moi aussi, en tant qu'Indien, je suis partagé. Vos points de vue, en tant qu'étrangers, m'intéressent, quels qu'ils soient, allez-y !

– Par exemple, poursuivit Bryan, question travail, les Indiens, c'est mon avis personnel, dans leur grande généralité, sont plutôt du style fourmi, que du style castor.

– Tu peux expliquer un peu les métaphores ? demanda Paul, perplexe.

– Ham ! Comment dire ? J'ai l'impression qu'ils travaillent un peu n'importe comment. Tu sais, comment font les fourmis, elles vont dans tous les sens, mais au bout du compte elles arrivent à réaliser de grandes choses, comme une fourmilière ou un pont de branchage pour traverser un ruisseau. J'ai l'impression que les Indiens c'est pareil. Prends l'exemple des travaux publics. On voit partout, devant les tranchées ouvertes, deux types avec leurs femmes qui triment en sari et en tongs. Ils ne font pas grand-chose, à mon avis, mais comme ils sont des millions et qu'ils semblent avoir tout leur temps, eh bien, finalement, le travail est fait. Les castors, je n'ai pas besoin d'expliquer, tout le monde a compris.

– Les castors, c'est nous, les Occidentaux, la race supérieure ! ironisa Julia.

– Tu as peut-être en partie raison, Bryan, se lança Paul. C'est aussi ce que j'ai remarqué en regardant le long des routes. Il y en a beaucoup qui bavardent en petits groupes, beaucoup qui rêvassent, beaucoup qui dorment, peu semblent travailler. Mais lorsqu'ils sont au travail, il faut voir la formidable dynamique des petites besognes qui grouillent, chacune pour quelques roupies. Pour moi, c'est comme ça l'Inde ! Enfin, c'est ce que l'on voit le long des routes, en tout cas.

– J'ai ma définition des Indiens : "peuple nonchalant, peuple accroupi". J'ai remarqué que chaque fois que je viens en Inde, au bout de deux-trois jours, je marche au ralenti, je fonctionne au ralenti, même ma pensée semble se ralentir.

– Si je puis me permettre, intervint Vikram, l'Inde, c'est aussi Tata, l'industrie automobile, une industrie de l'armement, une industrie aérospatiale, la bombe atomique… Et j'en passe. Alors ? Pour des "fourmis", ce n'est pas si mal, non ? »

Le groupe de touristes se mit à rire, probablement pour cacher sa gêne. « On est dans les clichés, c'est certain, avoua Paul. » Amina qui, étonnamment, avait écouté sans parler jusque-là, se lança : « Les Indiens nous regardent, nous les blancs occidentaux. Ils nous regardent d'en bas, de leurs fières fanges et nous, nous les regardons d'en haut, de nos bus climatisés, avec nos caméras indiscrètes. Tandis qu'eux sourient, de nous voir si curieux, indifférents à la chaleur, au bruit, à la crasse. L'Inde c'est tous ces clichés, c'est incontestable, mais elle est aussi plus que cela et c'est pour cela qu'elle nous fascine tant.

– D'autant que, déjà, ajouta Julia, en fait, il y a deux Indes : l'Inde des villes et l'Inde des champs. Il y a des millions de paysans en Inde et cela fait de ce pays quelque chose de spécial. Je veux dire, par rapport à l'Occident.

– D'ailleurs, l'Inde en dehors des villes ? C'est comme un village tout le long de la route, renchérit Amina. Allez, avant d'aller se coucher… Je commence à avoir un peu froid… Je propose qu'on dise, en quelques mots, qu'est-ce qui nous fascine le plus en Inde ? Je commence par moi… Pour moi ce sont les vaches qui me fascinent. Les vaches placides, comme enivrées d'opium, qui traversent, ou qui campent, sur la route, en récitant des mantras…

– Amina est une poétesse. Nous venons de le découvrir. Bravo ! Sincèrement bravo ! fit Bryan.

– Tu écris des poèmes ? demanda Paul.

– C'est mon "*jardin secret*" », répondit Amina en français, en roulant des yeux mystérieux.

Julia se lança : « Pour moi, ce que je trouve fascinant, c'est l'architecture. Je n'ai pas besoin de vous faire un dessin, c'est comme une évidence.

– Moi c'est pareil, l'architecture, confirma Sigrid.

– Pour moi… c'est difficile… Tout me fascine en fait, fit Bryan, embarrassé.

– Allez, Bryan, trouve au moins un truc, ce qui te fascine le plus ! insista Paul.

– Je laisse d'abord parler Rachel, fit-il avec un petit rire.

– Ham, je réfléchissais pendant que vous parliez. Je serais tentée de dire comme Bryan, que tout me fascine. Mais comme Paul ne veut qu'une chose… – les autres se mirent à rire. »

Paul leva son index avec un air entendu, ce qui fit encore rire tout le monde. « Bon, pour moi, ce sont les femmes qui me fascinent. Les Indiennes pour leurs vêtements, leur beauté et leur courage, dans un monde très machiste. Voilà.

– Eh bien… Et Bryan s'esclaffa. Je suis d'accord avec Rachel, moi aussi ce sont les femmes, mais je n'osais pas le dire… Parce qu'elle est très jalouse, souffla-t-il comme en aparté pour le groupe. » Rachel lui frappa gentiment le bras : « Idiot ! fit-elle avec un sourire.

– Et toi, Paul, il ne reste plus que toi ? demanda Amina. »

Paul avait eu le temps de réfléchir à sa réponse. Il hésitait entre l'architecture, les foules grouillantes, les divinités aussi… Mais la réponse de Rachel, les femmes, lui souffla sa vraie fascination pour l'Inde : « Quand on les voit, tout bronzés, avec leurs yeux immenses, les uns dans leurs uniformes d'écoliers proprets, les autres, plus nombreux, dans leurs guenilles, mais tous beaux et ravissants, comme des millions de petits dieux, on comprend l'irrésistible envie de reproduire des êtres aussi fascinants que les enfants de l'Inde. C'est sans doute mon métier d'enseignant qui me donne cette sensibilité. Ce sont les enfants indiens qui me fascinent et, comme a dit Rachel, "pour leur beauté et leur courage". Cela ne doit pas être tous les jours facile de vivre en Inde, pour un enfant. Enfin, je suppose. » Et en disant cela, il pensa à Jeevana…

« Et toi, Vikram, qu'est-ce qui te fascine dans ton pays ? demanda Bryan.

– Oh, c'est facile : les touristes ! » L'hilarité générale que suscita cette réponse inattendue fut la belle conclusion d'une soirée autour d'un feu de camp, en plein désert du Thar. Une soirée que Paul avait particulièrement appréciée.

Comme l'obscurité s'était épaissie, les chameliers arrivèrent opportunément armés de lampes torches à diode. Chaque couple emporta facilement ses deux lits pour s'installer dans un coin un peu à l'écart. Paul et Amina firent de même. Arrivés dans un petit creux de dune abrité du vent, Paul éclaira la scène avec son smartphone, tandis qu'Amina arrangeait rapidement les couchages. Puis, ils se glissèrent sous les édredons, pratiquement tout habillé. Ils allaient dormir à la belle étoile. Et ce soir, il y en avait plein, des étoiles, et elles étaient belles. Loin des pollutions lumineuses des villes, dans ce ciel limpide du désert, elles brillaient avec une étrange intensité. « Oooh, que c'est beau ! murmura Amina en prenant la main de Paul. » Ils se serrèrent par à-coups leurs mains, comme de petits messages en morse. « Chacun a le droit de se choisir une étoile, tu prends laquelle ? » Amina prit son temps, contemplant le drap de nuit piqueté de lumière. « J'en vois deux, côte à côte, un peu à l'écart, dit Paul.

– Oui, je crois les voir aussi. J'en prends une, tu prends l'autre ?

– D'accord… Tout à l'heure, en contemplant les dunes, je me suis amusé à aplatir l'image et j'ai vu des arabesques, comme de l'écriture arabe. Je me suis même demandé si l'écriture arabe ne viendrait pas de la forme des dunes…

– Belle hypothèse !

– Oui. Et maintenant, je fais l'inverse. On a tendance à voir le ciel étoilé comme une surface plane, une voûte…

– Un drap de nuit piqueté de petites lumières…

– Hum, belle métaphore !

– Merci.

– Je disais, avant que tu ne me coupes la parole… » Amina se retourna vers lui pour lui faire des chatouilles au travers de l'édredon. Paul rit en lui prenant les mains. « Hé, soit un peu sérieuse ! Regarde le ciel… » Ils se remirent sur le dos, mais davantage blottis l'un contre l'autre, malgré l'inconfort du cadre des lits qui voulait les séparer. « Je regarde, mon gourou adoré.

– Regarde en 3D. Regarde la profondeur du ciel et tu verras la profondeur des choses… Imagine… Deux étoiles qui paraissent proches peuvent être en fait très éloignées l'une de l'autre dans la profondeur de l'espace. Des milliards d'années-lumière peuvent les séparer et leur proximité n'est qu'un effet de la parallaxe, une illusion d'optique.

– Même nos deux étoiles, gémit Amina.

– Oui, même nos deux étoiles.

– C'est triste, fit-elle avec un petit ton ronchon.

– C'est le réel, insista Paul. On dit aussi la "réalité ultime", je crois. Ce n'est ni triste ni gai, "c'est comme c'est", c'est ce que j'ai commencé à apprendre en Inde.

– Je dois accepter cela, alors ?

– Si ton acceptation implique une déception, ce n'est pas encore la bonne voie. Cela doit devenir une évidence pour toi. Mais cela ne vient pas tout de suite. Il faut longtemps regarder les cieux étoilés. Chez moi, on a un belvédère et j'ai longtemps regardé les cieux étoilés. C'est pour ça, j'ai l'habitude de les voir en 3D.

– Hum, ça commence à venir. Je commence à voir cette profondeur… Mais qu'est-ce que cette "réalité ultime" ?

– À mon arrivée, à New Delhi, on est allé visiter le temple d'Akshardham, consacré à Swaminarayan, tu connais ?

– Non.

– C'est à voir, vraiment.

– Tant de choses sont "à voir" en Inde…

– En tout cas, Gurji, mon guide et gourou, me raconta la vie de ce Swaminarayan et ce fut sans doute ma première expérience émotionnelle en Inde. Tout petit, enfant, il a perdu ses deux parents et vers dix ans il est parti tout seul, pour chercher la "réalité ultime"… Paul s'interrompit pour endiguer l'émotion qui voulait refaire surface.

– L'enfant… »

Amina se tut, elle aussi. Elle voulait dire que Paul lui semblait un enfant perdu. Mais elle se dit que ce n'était pas à dire, pas comme ça. Et pourquoi le dire ? Ils restèrent un certain temps, ainsi, à regarder les espaces profonds de l'univers, y scrutant l'ultime réalité, leurs corps se séparant doucement, mais leurs âmes communiant, ils sombrèrent…

Paul s'éveilla sans doute le premier. En tout cas, il fut le premier à se redresser et se pencher du lit pour regarder où étaient ses sandales. Partout, dans le sable, des traces animales, des insectes aux mammifères en passant par les oiseaux, les lézards, peut-être même un serpent. « Eh bien ! On a eu de la visite !

– Hola ! Heureusement que les lits sont surélevés. Regarde s'il n'y a rien dans tes sandales.

– Je regarde les tiennes. Non, ça va, avec l'odeur… Aye ! Amina venait de gentiment lui bourrer le dos.

Ils se levèrent, s'ébrouèrent et se servirent de leurs fonds de bouteilles pour se débarbouiller le visage. « J'espère qu'ils ont encore de l'eau en réserve, râla Amina.

– Ah, c'est la vie dans le désert ! Ce soir on devrait avoir droit à une bonne douche. »

Un petit déjeuner-surprise, de type « continental », les attendait : du pain grillé avec de la confiture, du thé, du café, du lait au chocolat, des bananes… Tout le monde avait bien dormi et semblait de bonne humeur. Paul se sentait… léger. Tout l'univers semblait lui sourire. Cela faisait un temps considérable qu'il n'avait plus éprouvé cela. Il songea à Gurji… Il avait envie d'avoir de ses nouvelles, lui envoyer des siennes. Pendant que les chameliers s'affairaient à charger et harnacher les dromadaires, il tenta de jeter un œil à son smartphone. Toujours pas de réseau. « À midi, on arrive au village. Là il y aura un peu de réseau pour le téléphone, indiqua Vikram.

– OK. Merci, Vikram, répondit Paul, sans lever les yeux de son écran. »

Il lut l'email de sa sœur. Hier soir il avait complètement oublié ce message, emporté par son expérience du ciel étoilé avec Amina. Muriel lui racontait que

tout allait bien en France, dans la famille. On ne s'inquiétait pas trop de son séjour en Inde. La maison allait bien aussi. Muriel y était en ce moment, avec Stéphane et Sébastien, pour entretenir un peu le parc. Elle avait hâte de savoir ce qu'était sa « belle et intéressante rencontre ». Stéphane pensait que c'était une femme, une belle Indienne, mais elle, Muriel, pensait que c'était plutôt une sorte de gourou barbu et ascète. Ils s'amusaient bien de leurs spéculations, avaient fait des paris et attendaient la réponse de Paul avec impatience.

Paul sourit. Il lui faudrait une bonne nuit d'hôtel pour expliquer toutes ses « rencontres » et pas seulement celle avec Jeevana. Il se rendit compte alors que son « pèlerinage » en Inde prenait une tournure inattendue. Il avait imaginé une longue pérégrination méditative et solitaire, avec la seule compagnie discrète de son guide attitré, mais les choses avaient tourné autrement. Depuis la rencontre avec Aryan à Jaipur, puis avec les Bishnoïs, puis à l'oasis après Bikaner… Il n'avait pas cessé de croiser la route d'autres êtres humains. Il se demanda comment il pourrait raconter tout cela. Peut-être devrait-il écrire un livre.

Par curiosité, il regarda le trajet de la veille enregistré par le GPS. Il voulait comprendre les énigmatiques zigzags de la caravane. Et il se rendit compte alors que ces soudaines bifurcations étaient destinées à éviter des zones d'habitation et de culture, de tous petits hameaux, parfois d'une ou deux maisons. Pourquoi leur faire éviter ces hameaux et ces rencontres ?! Peut-être ne fallait-il pas perturber la vie de ces paysans par de quotidiennes visites avec les touristes ? Une affaire d'écologie humaine en quelque sorte. Mais une autre hypothèse, plus tordue, lui vint à l'esprit. En regardant les images satellites du Thar, il se rendit compte qu'en fait de désert, toute la zone était parsemée de hameaux et de petits villages, seules les bandes de dunes n'étaient pas peuplées. Et il comprit alors que les changements de direction étaient destinés à leur faire éviter ces zones habitées pour maintenir aux yeux des touristes l'illusion de traverser un territoire entièrement désertique, sans humains ! Il imagina les millions de touristes, de retour dans leur pays, en train de décrire leur « traversée » du désert du Thar, comme un exploit : « Ouais ! Il n'y avait vraiment personne ! », alors qu'ils étaient passés tout le long de la journée à deux doigts des hameaux. Paul éclata de rire.

Amina accourut, intriguée : « Qu'est-ce qu'il t'arrive ?

– Regarde ! On a zigzagué entre les hameaux ! »

Amina regarda l'écran et la trace rouge qui ondulait, mais elle ne réagit pas : « Bon, c'est ça qui te fait rire comme ça ?

– Mais tu ne vois pas ? On a zigzagué entre les hameaux pour nous faire croire que l'on faisait du désert. Mais le "désert" n'est pas du tout désert, c'est une illusion !

– Ouais, d'accord, je comprends. On s'est fait avoir alors ?

– Nooon ! C'est pas la question. C'est juste un petit subterfuge. Moi je trouve ça marrant, pas toi ?

– Huuum… Bof ! Non. C'est comme ça. Allez, tu viens ? Faut qu'on se remette en selle pour aller faire nos zigzags ! et elle le tira par le bras.

– Bon. Ch'ais pas. Moi je trouve ça marrant. J'ai vraiment cru qu'on était paumés en plein désert, avec une sensation sous-jacente de danger, quoi. Et là, m'apercevoir tout à coup qu'on n'a pas cessé de côtoyer des milliers d'habitations et de gens, ben, ça fait drôle. Mais toi non ?

– Siii ! Je comprends ce que tu veux dire. Ça pourrait être décevant aussi. On s'est fait avoir, en quelque sorte. Tu ne penses pas ça ?

– Non, vraiment pas du tout. La rareté et la dissémination des hameaux permettent de donner l'illusion du désert et cette opportunité est utilisée pour donner des sensations aux touristes occidentaux. Je n'y vois pas une sorte "d'arnaque", juste un bon procédé. On ne pourrait pas faire ça en France. C'est vraiment trop peuplé. En Tunisie, probablement. Qu'est-ce que t'en penses ?

– Ch'ais pas ! Allez grimpe !

– Ça va Paul ? demanda Vikram qui s'était approché d'eux.

– Ça va Vikram. Cette nuit dans le désert m'a mis vraiment de bonne humeur.

– Tu as bien dormi alors. Pas trop froid ?

– Non, c'était parfait. Combien d'heures de dromadaire jusqu'au village aujourd'hui ?

– À peu près trois heures. Allez, accroche-toi bien, le dromadaire va se lever. »

Cette fois-ci, c'est lui qui fut devant, Amina suivait derrière. Il se retourna un peu pour la héler : « Aujourd'hui, c'est toi qui me surveilles !

– D'accord, d'accord, pas de souci, répondit-elle sans enthousiasme. »

Il lui sembla qu'Amina ne partageait pas cette même humeur badine qu'il était en train de vivre. Tout lui semblait sujet à plaisanter. Il se sentait comme un gamin excité. Amina lui semblait… terne. Sans doute ne vivait-elle pas la même expérience. Attendait-elle quelque chose de lui ? Il lui semblait avoir compris, à demi-mot, qu'elle recherchait une relation stable. Mais ce n'était pas très clair. Ce qui était normal. Elle était assez sage et mature pour ne pas imposer ses désirs à un homme. Peut-être se faisait-il des idées…

Il décida de tourner la page intérieurement et se dit qu'il allait méditer. Il se tint un peu plus droit sur la selle, ferma les yeux et tâcha de prendre conscience de sa respiration, en se laissant porter par les tangages du dromadaire et en espérant qu'il n'aurait pas la nausée. Il resta peu de temps le mental fixé sur l'air qui entre et qui sort et ses pensées s'envolèrent vers de hautes réflexions philosophiques sur l'irréductible béance entre les êtres, que l'amour cherche sans cesse à combler, sans jamais y parvenir. Ils étaient comme deux étoiles, apparemment proches, mais peut-être, en réalité, très éloignées l'une de l'autre.

Au-delà de la souffrance liée à la perte, il commençait à oser s'interroger sur sa relation avec Lisa. Qu'est-ce qui l'avait lié à sa femme ? Léa ? Ce n'était pas suffisant. Et avant Léa ? Il se rendit compte qu'ils n'avaient pas partagé tant de choses que cela. Tout ce pan de la spiritualité de Lisa, il était passé à côté, ne s'y était en aucune façon intéressé. Lui aussi pratiquait ses méditations, à sa façon, informelle, sans le savoir, au travers de ses balades dans les bois et de ses pauses, assis à ne rien faire, au belvédère. Lisa méditait tous les matins et davantage durant les week-ends ou les vacances. C'était du chacun de son côté.

Aujourd'hui il trouvait extraordinaire qu'ils n'en aient jamais parlé, vraiment, qu'ils n'aient jamais cherché à partager cela.

Pourquoi ? Pourquoi ? se répétait-il. Sans doute n'était-il pas prêt à entrer dans une pratique « officielle », « formelle », de la méditation. Il est vrai qu'à l'époque, il regardait tout cela avec un peu de mépris. Il avait des préjugés assez négatifs sur la spiritualité. Il avait fallu la disparition des siens pour qu'il trouve enfin un chemin le conduisant à cette dimension de son être qui était pourtant là, sous-jacente. Ou bien était-ce seulement la « magie » de l'Inde qui déteignait sur lui ? Est-ce que de retour en France tout cela disparaîtrait ? Il replongerait alors dans la vie laïque, matérialiste, sans spiritualité, sans symboles, sans méditation. Mais il en doutait…

Il essaya de réfléchir avec ce qu'il avait appris du professeur Aryan, pour tenter d'obtenir une meilleure compréhension de sa vie. Selon Aryan, les rencontres que l'on fait, les relations que l'on noue, ne sont jamais le résultat du hasard. Il n'y a pas de hasard, il n'y a que des coïncidences signifiantes. Mais le sens de ces rencontres n'apparaît pas toujours immédiatement. Il lui semblait évident, aujourd'hui, que sa rencontre avec Lisa avait eu une autre portée, plus profonde, que ce qu'il en avait conçu jusque-là. Et, s'ils n'avaient pas partagé la spiritualité, ils avaient partagé leurs vies, et ce n'était pas rien.

Puis, il revint sur sa rencontre avec Amina. Elle était la seule du groupe à parler français. Elle était la seule du groupe à ne pas être en couple. Il était alors normal que lui, arrivant dans ce groupe, ils soient naturellement attirés l'un vers l'autre. Mais, est-ce que cela était suffisant pour produire une rencontre durable ? Qu'est-ce qui avait produit la rencontre durable entre Lisa et Paul ? Pas grand-chose, à vrai dire. Ils travaillaient au même endroit, étaient tous les deux libres de cœur, présentaient quelques affinités, dont les affinités sous-jacentes, inconscientes, pour la spiritualité, et puis, il se souvenait… Cette petite blonde lui avait inexplicablement plu. C'était tout. Que pouvait-il y avoir d'autre ? Est-ce qu'il fallait qu'un grand écriteau s'affiche miraculeusement dans le ciel : « Ceci est la femme de ta vie » ?

Il imagina, avec amusement, l'écriteau du destin, brandi dans le ciel, avec une grosse flèche pointant sur Lisa. Et puis, il se dit qu'il y aurait un petit astérisque à droite de « vie » et, en bas, en petits caractères, il y aurait encore écrit : « Jusqu'à l'accident. » Paul se rendit alors compte qu'il faisait de l'ironie avec le destin et l'accident qui avait tué sa femme et son enfant. Sa souffrance semblait… semblait avoir disparue. À la place il y avait une analyse un peu froide et cela l'étonna. Et il resta là, un long moment dans cet étonnement de lui-même…

Il avait eu des pensées. Beaucoup trop de pensées. Mais il fut étonné de ressentir une sorte de condensation agréable de son esprit. Il n'avait encore jamais ressenti une telle lucidité. En tout cas, pas depuis le décès des siens. Il faudrait qu'il demande à Aryan si c'était bien cela méditer. Si cette lucidité, cette centration de l'esprit étaient un résultat de la méditation ou sa perturbation. Et puis… un bruit nouveau le sortit de ses pensées et lui fit ouvrir les yeux.

Ils étaient au milieu d'un grand troupeau de chèvres et, au-dessus, une multitude de choucas virevoltaient. Chèvres et choucas se ressemblaient par leurs livrées, blanches et noires. Les chèvres étaient petites, avec de longues oreilles. De temps en temps, un choucas se posait sur l'une d'elles, ce qui ne semblait pas perturber son hôte. La caravane était dans une « plaine », avec beaucoup de plantes, de ces herbes et buissons des zones arides, particulièrement adaptés, avec leurs larges feuilles, épaisses et cirées, que les chèvres broutaient avec entrain. La caravane fit une halte. Cela faisait une bonne heure qu'ils avançaient, une petite pause était la bienvenue. Cette fois, les dromadaires se plièrent en quatre pour permettre le débarquement de leurs passagers. Puis, les chameliers les laissèrent se remettre debout pour aller brouter quelques buissons. Mais certains d'entre eux, qui avaient eu la chance de s'accroupir près d'une plante, la mangeaient sans même prendre la peine de se relever.

Paul ressentit soudain de la tendresse pour la jeune femme. Il alla vers Amina en souriant et lui tendit ses bras ouverts. Un instant surprise, elle alla aussitôt après s'y réfugier. C'était encore une étreinte à la frère et sœur, elle lui enserrait le torse, il lui enserrait les épaules. Il était plus grand qu'elle. Mais ils se serrèrent très fort, un petit moment et il la fit tourner. Puis, ils marchèrent vers les chèvres, main dans la main. « Tu as dormi ?

– Non, pas du tout ! Je méditais, figure-toi. C'était profond, très agréable et peuplé d'un tas de réflexions fort intéressantes.

– Ce n'est pas faire le vide, la méditation ? Je pensais.

– Moi aussi, je pensais que c'était ça, « faire le vide », mais non. Mon gourou Aryan m'a appris que les pensées font partie de la méditation. Il n'y a pas à chercher à « faire le vide », ce serait trop d'effort. Et la méditation c'est « pas d'effort ».

– Intéressant ! Qui est cet Aryan ?

– C'est un professeur de philosophie indien à la retraite que Gurji, tu sais, mon guide, m'a fait rencontrer à Jaipur. Ce fut une rencontre étrange. Il s'est fait passer pour un Indien ordinaire, s'improvisant guide pour un touriste solitaire dans le fort d'Amber.

– Mais tu n'étais pas avec ton guide ?

– Hé non ! Pas à ce moment-là, car on avait convenu que je visite le fort tout seul. Lui, il restait dans les parages. Je t'expliquerai plus tard. Cela fait partie de mes tentatives de vivre l'Inde tout seul. Être "seul en Inde" et surmonter l'angoisse qui va avec.

– Hum, hum. T'es un sacré bonhomme toi ! fit Amina, qui lui sourit tendrement avant de le serrer à nouveau dans ses bras. »

Puis, ils reprirent leur marche, cette fois en se tenant l'un contre l'autre. « Et toi, Amina ? Je t'ai sentie… pas très en forme ce matin. »

Amina resta silencieuse un petit moment. Paul attendit, lui laissant le temps de mûrir sa réponse. « N'y fais pas attention. J'ai des moments comme ça.

– Allons, Amina, ce n'est pas une réponse digne de toi. Courage !

– Tu as raison ! Bon ! En fait, je sens que je pourrais tomber amoureuse de toi et je lutte pour que cela n'arrive pas. Voilà, c'est dit !

– Ah, ah ! Madame est tombée amoureuse ! Tu dis "je pourrais tomber amoureuse", mais ce n'est qu'une précaution de langage, hein ? Tu-es-amoureuse ! Elle est amoureuseuh ! Elle est amoureuseuh ! chanta-t-il, comme les gamins font.

– Fous-toi de moi ! et elle lui frappa le bras.

– Vis-le bon sang ! Tu ressens des choses pour moi, c'est super ! C'est beau ! Vis-le, pleinement ! N'ai pas peur de souffrir après, si je te dis que moi je ne ressens rien – ce qui est faux, rassure-toi – ou que je dois partir, car une autre mission m'attend. Vis-le, simplement, et fait confiance au destin.

– Alors, tu ressens un petit quelque chose pour moi ? fit-elle avec une petite voix d'enfant. »

Ils s'assirent sur la terre battue de l'Inde. Ils étaient seuls, sur un petit relief, dominant une plaine, avec une bande de dunes au loin, très loin. « Je ne suis pas encore amoureux de toi. Être amoureux c'est encore difficile. Je veux dire, un peu trop tôt pour moi. Il y a aussi Jeevana, qui accapare mon esprit et mon cœur, tu le sais. Mais je ressens de la tendresse pour toi. Je veux que l'on soit vraiment amis. Et pour le reste, comme mes gourous me disent : on doit suivre les signes. Crois-moi, si jamais, dans cet univers, nos destins, nos vies, doivent s'épouser, cela se fera et nous aurons des signes explicites pour nous indiquer que c'est bien par-là que nous devons passer.

– Ouais, ouais, je comprends. Tu as raison, toi et tes sacrés gourous. Vous avez raison. Je suis responsable de mes sentiments, après tout. Je dois accepter cela. Allons, viens, je crois qu'on nous attend pour repartir. »

Ils se levèrent et partirent en trottinant rejoindre le groupe qui les attendait. « Je suis très contente de notre conversation. Je me sens bien mieux, merci ! lui cria-t-elle. »

Ils se sentaient tous les deux soulagés. Parler de leurs sentiments réciproques était nécessaire, car, quoi qu'en disent les poètes, l'amour est fait de raison autant que d'affect. Les choucas, qui picoraient des insectes autour des crottes de chèvres, s'envolèrent bruyamment à leur arrivée et, de leurs cris aigus, roulèrent leurs « r » dans les airs.

La longue marche reprit. Paul laissa ses pensées aller et venir. Observant ce flot mental comme on regarde une rivière couler. Il n'avait rien d'autre à faire que d'être là, sur son dromadaire, à se laisser porter, à contempler la nature autour de lui. La « plaine » était longue et ennuyeuse et il fut content en voyant se dessiner au loin une nouvelle barrière de sable. Les dunes à l'horizon devenaient un objectif à atteindre, une occupation. Les hommes ont toujours besoin de s'occuper, l'esprit, les mains, le cœur, l'âme…

Le sable approchait de plus en plus. Il regarda l'heure. Onze heures moins dix. Vikram avait dit trois heures, donc c'était à onze heures qu'ils devaient arriver. Paul se dit qu'il était probable que le village soit de l'autre côté de cette

dernière bande de sable. Il avait hâte d'y être. Le voyage commençait à lui sembler long…

Les dromadaires gravirent les dunes à leur habitude, imperturbables. Le groupe s'anima soudain. Bryan et Rachel, Julia et Sigrid, se dirent des choses, rigolèrent entre eux, mais Paul ne parvenait pas à comprendre ce qu'ils pouvaient se dire à une telle distance. Il interpella à son tour son amie qui était devant lui cette fois : « Amina ! Ça va ?! Je crois qu'on arrive !

– Ça va, lui lança Amina en se retournant à moitié. J'ai mal aux fesses !

– Moi aussi ! Ce soir, massage !

– Oh ! Ah ! D'accord, je le note ! »

Vikram, qui avait poussé sa monture pour arriver à leur hauteur, leur indiqua qu'ils approchaient du village. « Comment ça s'appelle ? demanda Amina.

– Teliwara. Puis, il s'éloigna vers Bryan et Rachel qui étaient devant.

– Qu'est-ce qu'il a dit ? demanda Paul.

– Le village c'est "Teliwara", je crois. C'est ce que j'ai cru comprendre. »

La caravane était redescendue des dunes et traversait une zone plate et aride. À moins d'un kilomètre, on discernait une zone plus « verdoyante », mais nulle maison à l'horizon. « Tu vois un village, Amina ?

– Que dalle ! »

Les deux mots retentirent dans le Thar comme une formule magique, car instantanément, du fond d'un repli du terrain, une ribambelle de gosses surgirent en piaillant. Il y avait de tout, des filles, beaucoup de filles, des garçons, des grands, des tout petits. Les dromadaires s'arrêtèrent et les chameliers aidèrent, comme la veille, les touristes à en descendre. Ils allaient poursuivre à pied jusqu'au « village », au milieu des enfants de l'Inde. Vikram ni personne ne dit rien, lorsqu'ils s'agglutinèrent autour des étrangers. C'était leur distraction à eux, les enfants, on ne pouvait leur dire quelque chose. Voir les touristes, les bousculer un peu était leur privilège d'enfants du désert.

Peu de filles étaient coiffées, la plupart avaient leurs chevelures brunes ébouriffées. Les garçons avaient les cheveux à peine plus courts, mais tout aussi mal entretenus. Toutes les filles étaient habillées de tissus bariolés de toutes sortes de motifs et de couleurs, alors que les garçons portaient du beige ou du gris uni. Ces derniers étaient en tuniques, qui leur descendaient jusqu'aux chevilles, tandis que les filles étaient en robes ou en jupes avec un choli à manches mi-longues par-dessus. Parfois un voile vaguement posé sur la tête et quelques bijoux de pacotille, des colliers, des boucles d'oreilles, des bracelets. Certains, certaines avaient des tongs aux pieds, mais la plupart étaient pieds nus. Ils paraissaient propres et en bonne santé, à la différence des enfants mendiants des villes.

On s'arrêtait de temps en temps pour faire des photos et les enfants semblaient aimer ça. Ils exigeaient d'en voir le résultat sur les écrans et ils s'attroupaient alors pour en rire, se moquant entre eux de la tête qu'ils faisaient. Paul enclencha sa vidéo. Il préférait les images mouvantes et le son aux images

fixes. « *Vidïo* » expliqua-t-il en anglais, en faisant le geste d'un doigt qui tourne, à des fillettes qui lui réclamaient des « photos ». Il se demanda si elles allaient comprendre, mais ce fut étonnamment le cas. Elles connaissaient effectivement ce mot, tant et si bien qu'un petit groupe d'entre elles se mit à chanter et danser pour les touristes. Et ils parvinrent ainsi au « village ».

« Vikram ! C'est le village ?! s'exclama Paul.

– Oui ! Teliwara ! Petit village ! »

Pour être petit, le village était petit ! Ce n'était pas un village. Ce n'était pas un hameau. C'était un camp, fait de huttes de bois noués, habillés de paille. Il y en avait une bonne douzaine et Paul se dit, avec consternation, que tout le monde vivait là, que tous ces gosses s'abritaient là, sous ces cahutes, avec leurs parents, en plein désert ! La zone était aride et seul le point d'eau, au nord du campement, avait fait aimant pour attirer et sédentariser ici les humains.

D'ailleurs, Paul se demanda s'ils étaient vraiment sédentarisés ou nomades. Il ne voyait pas comment on pouvait transporter ainsi du bois et de la paille. En observant bien, il vit quelques disparités. Certaines huttes étaient partiellement recouvertes d'une bâche, il pouvait y avoir du linge à sécher sur d'autres, il y avait un peu partout de gros bidons en plastique qui devaient servir de réserve d'eau potable. Une hutte semblait en construction à quelques pas d'ici, car elle en était au stade de l'armature nue, sans paille. Il lui sembla apercevoir, au loin, une petite structure en dur, en béton. On ne voyait pas les adultes, mais des chèvres qui grignotaient les herbes éparses ou semblait faire la sieste, couchées à l'ombre des huttes. Et soudain, il vit une petite fille, au beau milieu de tout cela, sautillant sur place et battant l'air de ses mains comme un petit oiseau qui voulait s'envoler.

Il n'était encore sûr de rien. Mais un élan, un gonflement dans son cœur, semblaient devancer sa raison, comme une mystérieuse intuition. Elle était à peine à trente mètres. Il ignora les enfants autour de lui qui le sollicitaient sans cesse. Il se redressa et fit quelques pas vers cette enfant au centre du hameau. Du coup, elle aussi le remarqua et arrêta ses sautillements et ses battements de bras. Si c'était bien elle, le reconnaissait-elle ? Si ce n'était pas elle, avait-elle peur de cet étranger avançant vers elle ? Paul se dit que déjà, son comportement, son isolement même, par rapport aux autres enfants, étaient caractéristiques. Il connaissait bien ces comportements autistiques.

Elle aimait bien cette excitation dans le désert, qu'apportaient les touristes. Tous les autres enfants, autour d'elle, s'agitaient, alors elle aimait bien participer à cette exultation collective en sautant sur place et en battant des bras. Elle avait peur d'être avec les autres, elle avait un peu peur aussi des étrangers, alors, sauter sur place était plus confortable pour elle. Elle pouvait contrôler ses peurs, assister au spectacle et se calmer. Elle avait vraiment besoin de se calmer, car chaque arrivée de touristes éveillait en elle son secret espoir. Était-ce aujourd'hui que son *Aatmik Pita* viendrait pour l'emporter avec lui ? Elle se posait à chaque fois la même question, faisait à chaque fois le même rêve. Et, là, aujourd'hui, son rêve était encore plus fort, car elle avait rencontré cet

homme blanc, dans la ville, qui lui avait dit qu'il voulait bien être son *Aatmik Pita* et qu'il reviendrait ! Et elle le vit… Elle crut bien le reconnaître et elle cessa de sautiller, s'immobilisa… Il avançait vers elle et semblait chercher à la reconnaître…

Il continua à avancer et… elle alla vers lui. Lorsqu'ils ne furent plus qu'à quelques pas, elle lui dit : « Paul-Jeevu » et se remit à sautiller sur place en répétant continuellement « Paul-Jeevu ». C'était bien elle. Il la reconnaissait. Elle l'avait reconnu. Ce petit nez et cette petite bouche, et toujours ces grands yeux noirs et profonds, brillants, comme deux astres ouverts sur l'infini. Et puis, quelle enfant, au milieu du désert du Thar, pouvait ainsi savoir son prénom ? Il se pencha vers elle en souriant : « Mais qu'est-ce que tu fais là ma Jeevu ? Comme si elle pouvait comprendre le français. Mais elle entendit tout de même « Jeevu », cessa de sautiller et esquissa à son tour un petit sourire. Il lui ouvrit ses bras : « *Aatmik Pita* ! » et ces mots magiques firent qu'elle alla doucement se serrer contre lui. « Aatmik Paul » répétait-elle désormais, le serrant fort dans ses bras.

« C'était fou ! Incroyable ! » Paul n'en revenait pas. Il la sentait bien contre lui, il reconnaissait bien son étreinte, son odeur. Et il lutta pour ne pas pleurer de joie. C'était sa Jeevu, qui était là, un formidable signe du destin ! Les autres enfants étaient tous attroupés autour d'eux et discutaient entre eux à mi-voix, comme si une chose magique était en train de se passer. Et, pour eux, la chose était vraiment étrange, mais pas encore incongrue. Cela ce serait peut-être pour plus tard, lorsque les adultes s'en mêleraient et porteraient des jugements. Ils savaient tous que Jeevana serait bientôt devadasi, qu'il ne fallait pas toucher Jeevana, car elle était sacrée et qu'elle leur faisait un peu peur. Mais, apparemment, l'étranger, le blanc, semblait connaître Jeevana et Jeevana semblait connaître l'étranger et ils étaient prêts à accepter cela comme une chose qui va de soi. Après tout, être une devadasi et être un blanc étranger étaient deux choses qui allaient ensemble, car toutes deux mystérieuses. Paul se redressa tout en tenant Jeevana contre lui : « Amina, viens voir ! C'est incroyable !

– Qui est-ce ? demanda Amina qui s'était approchée.

– Eh bien, tu ne vas pas me croire, mais ça s'appelle un signe, un puissant signe ! renifla Paul, tout en riant nerveusement. C'est Jeevana, c'est la Jeevu, dont je t'ai parlé. Elle est là, au milieu du désert. Je ne comprends rien ! Avant-hier, elle était à Jaisalmer en train de mendier et aujourd'hui elle est là ! C'est dingue ! »

Amina s'agenouilla pour se mettre à la hauteur de l'enfant. « Allez, montre-moi ta frimousse… Jeevana ? Jeevu ? appela-t-elle doucement. »

La petite consentit à sortir son visage du ventre de Paul et regarda la jeune femme. « Oh, qu'est-ce qu'elle est jolie ! Elle n'a pas du tout les traits typés des Indiens. Son visage est si fin ! Que tu es mignonne ma chérie ! Tu me donnes la main ? » Amina lui tendit sa main, mais l'enfant s'en détourna effrayée. Elle avait retrouvé le corps de Paul, la protection d'un père et s'y réfugiait obstinément. Elle aurait voulu pouvoir entrer dans ce corps et qu'il l'emporte,

dans un monde de rêves et de belles couleurs, de musiques et de mouvements… Mais il lui fallut se décoller, cette fois encore…

Paul fit alors les présentations. Décrochant la fillette de lui, il se pencha vers elle pour lui expliquer en trois mots et deux gestes : « Paul, Amina, Amina, Paul. Jeevu. » L'enfant comprit alors qu'elle n'avait rien à craindre de la jeune femme et accepta de lui prendre la main, mais sans pour autant desserrer son étreinte, avec son autre bras, autour des hanches de Paul. « Vikram ! interpella Paul, j'aurai besoin d'une petite aide ! »

Le guide vint à leur rencontre. « Que se passe-t-il, Paul ?

– Regarde Vikram, c'est la petite devadasi dont je t'ai parlé, à Jaisalmer. Je l'ai vue à Jaisalmer vendredi soir et aujourd'hui elle est là en plein désert du Thar, comment tu expliques ça ? »

Vikram examina l'enfant qui, par peur, se détourna et s'enfouit à nouveau dans le ventre de Paul. « C'est bien une devadasi, je le vois à ses cheveux. Elle a aussi un collier de perles rouges et blanches autour du cou. C'est bizarre qu'elle soit ici. Il est possible que sa famille habite ici, dans le désert. Ce serait l'explication.

– Est-ce que tu peux m'aider à comprendre, c'est important pour moi et pour elle ? Pourrais-tu demander aux gosses qu'un adulte vienne pour parler ? »

Vikram s'adressa alors aux enfants et deux jeunes filles partirent en courant vers une hutte. « Elles sont parties chercher quelqu'un. Mais tu ne devrais pas la toucher comme ça. Une devadasi c'est sacré, on ne doit pas la toucher. »

Paul tenta de décrocher la petite, mais ce fût en vain, elle s'accrochait désespérément à lui. « Ça va être difficile maintenant. Peux-tu lui expliquer que je reviendrai la chercher, mais qu'elle doit arrêter de me serrer ? »

Vikram parla à Jeevana avec fermeté et l'enfant finit par céder. Elle lâcha Paul et s'éloigna de quelques pas. Elle se remit à sautiller sur place en répétant : « Jeevu-Paul, Jeevu-Paul, Jeevu-Paul… » « C'est ça l'autisme ? Les trucs qu'elle fait ? demanda Amina.

– Oui, c'est ça, des stéréotypies. Elle a peur et elle lutte contre sa peur. Vikram tu connais "l'autisme" ? C'est des enfants avec un problème dans la tête.

– Elle est folle. C'est une enfant sacrée. Tu ne devrais pas t'en occuper.

– Écoute Vikram. Je vais t'expliquer rapidement, mais plus tard je pourrai t'en dire plus. Il y a huit mois, cette enfant était avec son père et sa mère à Jaisalmer. Elle était habillée comme toutes les écolières de l'Inde. Elle allait à l'école. Quand je l'ai rencontrée vendredi chez un cousin de mon guide, Gurji…

– Oui, je le connais.

– Eh bien, la petite est arrivée pour avoir à manger. Et il y a eu un premier signe : elle m'a appelé "*Aatmik Pita*" et elle est venue se serrer contre moi. Ensuite, on a regardé dans le journal pour voir le jour et l'heure de l'accident de ses parents et un deuxième signe, un grand signe est apparu : ses parents sont morts dans un accident le même jour et la même heure, exactement, que ma femme et ma fille qui sont mortes aussi dans un accident. Voilà. Il y a d'autres signes, mais je te dirai ça ce soir. »

Paul vit une jeune femme, suivie d'un vieillard, s'approcher d'eux. « Qu'est-ce que tu veux faire pour cette enfant ? demanda Vikram.

– Je veux qu'elle retrouve sa vie d'avant. Je veux qu'elle aille dans un orphelinat, une école. Qu'elle ne mendie plus dans les rues et qu'elle ne soit plus devadasi. C'est ma mission en Inde, Vikram !

– Je vais essayer de t'aider, mais ce n'est pas garanti. »

La jeune femme et le vieil homme étaient à portée de voix. Amina alla vers Jeevana, s'accroupit et, la prenant par la main et lui parlant doucement, parvint à la calmer. Vikram et la jeune Indienne entrèrent alors dans un échange animé. « Elle dit que Jeevana va participer à une importante cérémonie vendredi prochain, pour la déesse Yellamma. Elle ne peut pas aller à l'école.

– Demande-lui si Jeevana va être mariée. »

Ce que fit Vikram. La jeune femme parut tout à coup gênée. Elle devait sûrement savoir que ce genre de mariage d'enfant est interdit par la loi. C'est à ce moment-là que le vieillard intervint avec une certaine virulence. « Que dit-il ? demanda Paul au guide.

– Il dit que l'étranger, toi, devrait s'occuper de ses affaires et ne pas venir changer les Indiens. Il n'est pas content si tu interdis ce mariage.

– Je vais lui parler. Veux-tu traduire pour moi ?

– OK, vas-y.

– Bonjour, je m'appelle Paul et je respecte l'Inde. Je respecte ses traditions. Je respecte la religion. Je respecte les personnes âgées comme toi. J'ai rencontré un sadhu dans le désert, pas loin d'ici, c'est un professeur. Tu le connais peut-être. Il m'a dit que je devais me marier avec cette enfant, parce qu'il y a des signes puissants. Je dois savoir si elle va être mariée. Car c'est moi qui dois être marié avec elle. Je donnerai plus de roupies que l'autre homme, pour aider toute la famille. Mais je veux aussi que Jeevana aille à l'école et qu'elle soit soignée pour sa tête. Voilà ce que je veux. »

Le vieillard parut ébranlé par tout ce que venait de lui dire Paul. Il entra un moment en conciliabule avec la jeune Indienne. Vikram résuma les échanges : « Il y a un oncle de Jeevana, c'est lui qui s'occupe de cette affaire… »

Puis, le vieil Indien s'adressa à Vikram et Paul. Le guide traduisit : « Il dit que si tu es sincère et honnête, la déesse Yellamma acceptera que tu te maries avec la devadasi. Mais avant il faut en parler avec l'oncle de la devadasi, c'est lui qui décide.

– Demande-lui comment le contacter. A-t-il un numéro de portable ? »

C'est la jeune femme qui répondit et qui dicta le numéro chiffre après chiffre, que traduisit Vikram et que Paul enregistra dans son smartphone. « Dis-leur que je les remercie et que j'appellerai l'oncle aujourd'hui ou demain. Dis-leur de bien prendre soin de Jeevana. » Vikram traduisit.

Paul se sentit un peu soulagé par la tournure que prenaient les choses. Son petit discours, respectueux, mais ferme, avait porté. Il se sentait, pour le moment, en capacité de maîtriser la situation, si tant est qu'abandonner maintenant Jeevana au désert fût une forme de « maîtrise ». Mais, d'une façon

tout à fait irrationnelle, il se sentait en confiance. Il avait confiance que les choses allaient bien tourner, pour Jeevana, comme pour lui. Cette seconde rencontre, totalement par hasard, alors que le hasard n'existe pas, en plein cœur du désert du Thar, était un nouveau signe qu'il devait s'engager pour cette enfant. Et il le ferait. Il restait à régler la question de la séparation, maintenant et rapidement. Il ne pouvait pas accaparer plus longtemps Vikram au détriment du reste du groupe. « Vikram, peux-tu expliquer à la petite que dans deux jours je reviendrai ?

– D'accord, je vais lui dire. »

Comme il avait fait à Jaisalmer, Paul fit expliquer à Jeevana « qu'il était toujours son *Aatmik Pita*. *Aatmik Pita* a retrouvé Jeevana dans le désert. *Aatmik Pita* reviendra chercher Jeevu. Maintenant, il doit partir, mais il promet de revenir. » Et, comme à Jaisalmer, l'enfant sourit timidement, sembla accepter cette importante promesse et lâcha la main d'Amina pour aller se réfugier près de la jeune femme indienne. Paul prit son smartphone pour faire une photo de Jeevana. Comme les autres enfants, elle sembla contente de se voir sur l'écran.

On se salua à l'Indienne et l'on partit chacun de son côté. Paul eut la présence d'esprit d'enregistrer une balise dans l'appli GPS, pour être certain de retrouver cet endroit au cœur du désert. Puis, il partit rejoindre le groupe, en suivant Vikram et Amina. « Merci, Vikram, vraiment un grand merci, fit Paul en touchant le bras du guide.

– Sois le bienvenu, Paul. J'ai trouvé étrange que cette enfant se serre contre toi, comme ça. Alors, j'ai pensé que c'était important pour elle, comme pour toi, de vous aider. Mais il faudra me raconter toute ton histoire. C'est plein de mystères ! »

Ils arrivèrent à l'endroit où le safari s'était installé pour le repas de midi, un peu à l'écart de Teliwara. Il n'y avait aucun arbre digne de ce nom pour se protéger des ardeurs du soleil, mais une sorte de porche, fait de bois tressés et de paille, à l'instar des huttes des villageois, avait été monté pour donner aux touristes un peu d'ombre. Le repas fut sensiblement identique à celui de la veille. Seule l'eau vint à manquer et il fallut se rationner en prévision de l'après-midi et ses deux heures de dromadaire jusqu'au camp de nuit. Vikram prenait la chose à la légère : « Vous avez trop bu ce matin ! Maintenant vous devez faire comme les dromadaires ! »

Bryan imita les cris et les grognements du dromadaire à la perfection, ce qui fit rire tout le monde. « Paul, s'exclama-t-il soudain, tu nous a confisqué Vikram, on veut des explications !

– Oui, tu as raison Bryan. J'en suis désolé. Mais c'était très important pour moi et surtout pour une petite Indienne que je connais.

– Mais comment tu la connais ? demanda Rachel. Enfin, tu n'es pas obligé de tout nous dire !

– C'est OK pour moi. Mais je ne veux pas en plus vous embêter avec mes histoires…

– Mais non, fit Julia, au contraire, on est tous très intrigués par ce qui se passe. Raconte ! »

Paul hésita. Amina connaissait un peu son histoire, à présent. Sigrid n'avait rien dit encore, il l'interrogea. « Sigrid, tu n'as rien dit, toi, elle t'intéresse mon histoire ?

– Bien sûr. Je suis aussi curieuse que Julia ou Rachel. Bryan, tu es intéressé toi de connaître son histoire ?

– Tout à fait ! J'adore les histoires indiennes !

– C'est plutôt une histoire franco-indienne en fait, mais… Bon ! C'est OK, je vous la raconterai, mais ce soir… »

Le groupe fit un « oooh » de très emphatique déception et Paul poursuivit : « Écoutez, je dois encore digérer dans ma tête ce qui vient de se passer. Je vais avoir deux heures de dromadaire pour le faire et sans eau ! fit-il à l'adresse de Vikram auquel il fit un clin d'œil. Je vous dis juste maintenant que j'ai rencontré cette enfant à Jaisalmer et que je la retrouve par hasard ici, à… Teliwara, c'est ça ? Et que c'est très très important pour moi. Cela fait partie de mon "pèlerinage" en Inde. Mais c'est promis, si tout le monde est toujours d'accord, je vous raconterai tout ce soir. OK ?! »

Tout le groupe acquiesça par des « OK » complaisants, ce serait le suspense de l'après-midi. Après le repas, juste au moment du départ, Paul se décida à contacter Gurji. Appeler était risqué, car il n'était pas certain que Gurji soit disponible ni que le relais téléphonique, en plein désert, puisse faire passer un flux de voix sans coupure. Il se décida pour l'email. Cela aurait plus de chance de passer et l'écrit serait plus utile que des paroles pour permettre à Gurji d'agir. Paul écrivit rapidement son petit message avant qu'ils soient trop éloignés du relais :

« Bonjour Gurji,

« J'espère que tu vas bien et ta famille aussi. De mon côté je vais très bien. Le désert est magnifique et les rencontres aussi. Une chose extraordinaire vient de m'arriver : j'ai revu Jeevana à Teliwara. C'est un camp de huttes. Elle doit être mariée vendredi avec un type et la déesse Yellamma. J'ai rencontré et discuté un peu (avec Vikram pour traduire) avec deux personnes de la famille (je crois) et j'ai dit que je voulais me marier avec Jeevana. J'espère que j'ai bien fait et qu'ils ont bien compris mes intentions. Ils m'ont répondu qu'il fallait voir ça avec l'oncle de Jeevana et ils m'ont donné son numéro de téléphone, le voici. J'ai dit que je pourrais donner plus de roupies que l'autre type pour aider la famille. Je ne sais vraiment pas si j'ai bien fait. Mais tu comprends, il fallait faire vite et prendre des décisions très vite. J'ai suivi mon intuition et les signes, on verra. Le mariage a lieu vendredi, C'EST URGENT ! Est-ce que tu pourrais téléphoner à l'oncle et lui expliquer mes intentions ? Merci d'avance pour ton aide ! On se voit demain midi pour en reparler. Toute mon amitié à toi et ta famille, Paul. »

Il cliqua sur le bouton d'envoi sans même se relire. L'icône se mit à tourner lentement. Le message allait-il passer ? Le pylône était encore visible derrière eux, au nord-ouest. Il leva l'appareil au-dessus de sa tête. Cela passa ! Paul se

sentit soulagé. Il avait confiance en Gurji. Il était certain qu'avec l'aide de Ganesh, il allait arranger les choses.

Assis sur son dromadaire, au pas chaloupé, il essaya de méditer, comme il avait pu le faire le matin même. Mais ce fut peine perdue. Son cerveau lui semblait en ébullition, ses pensées tournoyaient et il était envahi d'une tension nerveuse qui faisait trembler son ventre. La rencontre surprise avec Jeevana l'avait bien plus bouleversé qu'il ne l'avait laissé paraître. Il avait dû maîtriser ses émotions, pour assurer le self-control requis, en présence de l'enfant, des Indiens, d'Amina, de Vikram et du groupe, mais à présent, toute cette tension affluait et cherchait à l'emporter.

Il préféra garder les yeux ouverts et, se souvenant des bienfaits de la respiration lente et profonde, il s'efforça de se calmer en agissant sur ce levier. Au bout d'un long moment, la méthode lui sembla fonctionner et il put commencer à se détendre et observer ce qu'il se passait en lui et autour de lui. Depuis Teliwara, ils avaient pris une direction sud-ouest, qui leur faisait rebrousser chemin, en quelque sorte. Le paysage était identique à celui de la matinée, des zones de « plaines » plus ou moins végétalisées, entrecoupées de bandes de dunes.

Paul songea à ce qu'il pourrait raconter ce soir au groupe. Il se sentait anxieux pour de multiples raisons. Cela lui rappelait le trac qu'il avait pu maintes fois ressentir avant de donner une conférence ou une formation. Allait-il pouvoir dire « ma femme et ma fille sont décédées dans un accident » sans se mettre à pleurer ? Il lui sembla que oui, il le pouvait, désormais. En une semaine d'Inde, après toutes ces rencontres, une force intérieure, une forme de détachement aussi, opéraient pour lui donner une meilleure maîtrise de lui-même. Il avait pu le constater durant la rencontre avec Jeevana et les prémices de tractations avec les Indiens. Il avait pu se contrôler et garder la main sur la situation. Même si, après coup, une grande tension en avait résulté. Il se dit que ce soir, après son exposé au groupe, il aurait certainement Amina pour le consoler et l'apaiser. Et, de là, il se mit à songer à la jeune femme.

Il se sentait un peu coupable de devoir repousser ainsi ses sentiments, son élan amoureux envers lui. Mais, après tout, elle en était la seule responsable et l'avait d'ailleurs reconnu. Il lui semblait n'avoir rien fait pour induire autre chose qu'un sentiment d'amitié et de familiarité. Il lui semblait « normal », probable, possible qu'elle puisse ressentir de l'amour. Mais, pour lui, elle n'était encore qu'une étrangère à son cœur. Lisa et Léa occupaient encore tant de place, qu'il lui était difficile d'en faire pour la jeune Tunisienne. Ses préoccupations, en lien avec ses pertes, portaient désormais sur Jeevana. Avec Lisa et Léa, elles formaient en lui un triangle harmonieux, réparateur, au centre duquel il imaginait pouvoir trouver un apaisement.

Il s'interrogea aussi sur sa peur de perdre l'autre. Est-ce encore cela qui retenait ses sentiments envers Amina ? La question lui paraissait à présent très « théorique ». Il se demandait comment il avait pu repousser cette évidence de l'impermanence des êtres. Il avait visiblement laissé derrière lui, en France, un

autre Paul, car il ne se reconnaissait plus dans cette théorie. Il ne savait plus trop comment cela avait pu se produire, mais le « c'est comme c'est » indien avait tracé sa route en quelques jours, au fond de son âme et, désormais, il se sentait prêt à tout perdre. « Pour s'engager, vraiment, il faut être prêt à tout perdre », se dit-il. Après tout, il devait être raisonnable : Jeevana… L'affaire n'était pas du tout gagnée. Il pouvait très bien la perdre, de quelque façon que ce soit. Il rentrerait en France, au bout de quinze jours, parce qu'il en aurait sa claque de l'Inde et des Indiens et il retournerait dans sa vie ordinaire d'enseignant.

Pour Amina, la situation lui parut identique. C'était une rencontre de voyage, une relation vouée à être éphémère. Cela valait-il la peine de suivre ce groupe pour prolonger ne serait-ce que d'une semaine cette relation, nonobstant Jeevu ? Il en doutait et c'est ce qui le retenait. Amina était la dernière des variables et pas du tout une priorité. Il espérait qu'elle le comprendrait. C'était aussi l'un des buts de l'exposé de ce soir : qu'Amina comprenne les vraies priorités de Paul.

S'il devait récapituler où il en était, dans sa vie, dans son voyage indien, il devait admettre que son fil rouge était bel et bien le « pèlerinage » et rien d'autre. S'il voulait rester cohérent avec lui-même, le pèlerinage, c'est-à-dire cette forme de voyage qu'il avait choisi, avec un guide attitré, seul avec ce guide, était un choix initial auquel il pensait devoir se tenir. C'était cela sa cohérence. Et c'est bien grâce à cette cohérence qu'il avait fait toutes ces rencontres, avait reçu tous ces signes et avait pu commencer à changer intérieurement. Cela fonctionnait ! Mais…

Il ne devait pas donner aux rencontres et aux signes plus d'importance qu'ils n'en avaient. Sinon, il courait le risque de devenir une sorte de « girouette du destin ». Il lui fallait traduire chaque rencontre, chaque signe, en référence à sa « mission de base » : le pèlerinage. L'exemple des paroles du sadhu-professeur était éclairant à ce sujet. Maintenant qu'il avait à nouveau rencontré Jeevana, « par hasard », le choix entre les deux énoncés contradictoires de cet homme se faisait tout seul. Cette deuxième rencontre avec Jeevana était la réponse à cette question existentielle : devait-il renoncer et redevenir un ascète social ou devait-il s'engager envers Jeevu ? Et Teliwara lui disait bien qu'il devait s'engager envers Jeevu. Amina devenait alors un à côté du destin. Pour aller plus loin avec la jeune femme, il lui faudrait d'autres signes et, sans ces autres signes, ses sentiments ne pouvaient pas se développer. Dans le cas contraire, il serait dans l'erreur. Ce soir, il espérait avoir encore un peu de temps pour écrire à Aryan. Lui saurait l'aider à y voir plus clair dans ses réflexions. Mais auraient-ils au moins du réseau ? Pas sûr !

Les signes. C'était depuis son arrivée en Inde qu'il s'était mis à interpréter les choses de cette façon. Avant, il pouvait lui arriver de suivre des « signes », mais ce n'était pas fait consciemment. Il ne les reconnaissait pas vraiment ainsi. Cela était rangé au registre des intuitions, de ces vagues ressentis qui orientent nos vies. Mais à présent, il se rendait compte qu'il était sensible aux « signes ». Ceux qui pouvaient apparaître et ceux qu'il interprétait ainsi, après coup.

Cela avait commencé par Gurji. Il avait interprété sa rencontre avec le guide comme un « signe », à partir du moment où il se rendit compte que cet homme allait lui apporter bien plus qu'un accompagnement touristique au cœur de l'Inde. Il était aussi une rencontre humaine, avec tout ce que cela pouvait comporter d'enseignement, d'échanges, de réflexions, de remises en question. L'idée lui traversa soudain l'esprit et il revint sur Amina : « Est-ce qu'Amina est un signe ? Peut-être… »

L'autre signe reconnu, rétrospectivement, était le « contact »… Était-ce Jeevu ? Ou bien une simple construction délirante de sa part ? Une interprétation abusive ? Il n'avait jamais pu parler de cela avec l'enfant. L'interroger, savoir si elle avait vécu quelque chose de semblable à son « contact », à ce moment-là. Y avait-il eu réciprocité ? Ce qui, dans ce cas, renforcerait l'idée d'un véritable contact des esprits. Ce contact n'était donc, pour le moment, qu'un signe hypothétique. Pourtant, se souvenait-il, l'expérience avait été si intense, si nette…

Paul se rendit compte qu'ils venaient d'aborder une large piste, rectiligne, comme un coup de crayon géant dans le désert. Les chameliers, sans doute pour distraire leurs clients, en profitèrent pour placer les dromadaires côte à côte. Le sien rattrapa celui d'Amina, qui était devant cette fois-là, de sorte qu'ils se retrouvèrent de front et en possibilité de dialoguer. « Ça va, Amina ?

– Très bien, Paul. Et toi ?

– Grosses réflexions. Impossible de méditer, sinon méditations intellectuelles. Mais ça va.

– Quel était l'objet de tes “méditations” intellectuelles ? La petite ? Je suppose.

– Oui, un peu. Une certaine Amina aussi.

– C'est vrai ! Tu as pensé à Amina ?! En bien, j'espère !

– Je me demandais si je devais te ranger dans la catégorie des “signes” à suivre.

– Finalement, qu'est-ce que c'est que ces “signes” ? demanda la jeune femme.

– Tu sais bien, ces choses du destin. Des trucs qui arrivent et qui prennent soudain une signification particulière. Sur le coup ou après coup.

– Donc, tu te demandes si notre rencontre pourrait être un “signe” pour toi ?

– Depuis que je fais ce pèlerinage en Inde, j'ai tendance à voir des signes partout, surtout dans les rencontres. C'est aussi depuis le décès des miens que j'ai commencé à voir les choses ainsi. Cela m'a perturbé…

– J'ai bien envie, moi aussi, de te voir comme un signe pour ma vie, Paul. En fait, c'est ce qu'on fait quand on tombe amoureux, finalement, non ?

– Je crois, oui. L'amour est sans nul doute un grand signe. C'est certain. Quand on est amoureux, tout a tendance à devenir coïncidences, à prendre du sens, des significations spéciales. On se dit, après coup, qu'on n'aurait pu ne jamais se rencontrer, que le train aurait pu avoir du retard ou de l'avance, etc. Quels signes vois-tu pour ce qui me concerne ? Je veux dire, qui soutienne tes sentiments pour moi ? »

Amina réfléchit un petit moment. Paul attendit, regardant le beau profil de la jeune femme. « Bonne question… En fait… Bon, je me lance comme ça vient. Je dirais que c'est cette conjonction. Hier matin… Je suis seule en Inde, tu es seul en Inde. Bien sûr, on n'est pas vraiment seuls. Tu as Gurji, Jeevana, tes souvenirs douloureux. Moi j'ai le petit groupe, cela fait une bonne semaine que l'on se connaît. J'ai aussi mon passé et surtout mes aspirations pour le futur. Mais, dans le fond, j'ai senti une disponibilité à l'amour en toi et j'ai cette même disponibilité. Voilà comment je vois les choses. Et puis…

– Et puis ?

– Et puis, bon, tu arrives, dans mon univers. On aurait pu être chacun dans un autre groupe. On aurait pu faire le safari chacun à un jour différent… Tu vois ?

– Je vois… »

Paul réfléchit un instant. Pourquoi ajouter des mots, qui pourraient ne faire que confusion ? Il préféra sourire à Amina et lui tendre la main. Amina fit de même, mais leurs montures étaient trop éloignées pour qu'ils puissent se toucher. Amina lui souriait, elle aussi. « Attendons les signes pour aller davantage l'un vers l'autre, fit-elle. »

Et, à ce moment-là, les dromadaires firent converger leurs trajectoires jusqu'à se toucher et se mirent à se câliner en se frottant l'un l'autre, de la tête, leur long cou. Amina et Paul se mirent à rire. Ils pouvaient à présent se serrer la main. « Alors, ce n'est pas un signe ça ? demanda Amina.

– C'est un superbe signe ! renchérit Paul. »

Mais comme l'agitation des animaux tirant sur leurs sangles et leurs grognements de plaisir attirèrent l'attention du chamelier, il y mit bon ordre par quelques menaces verbales, de sorte que les dromadaires finirent par reprendre leurs distances. Les deux amis furent bien contraints de se lâcher la main. Tacitement, ils évitèrent de se dire que l'on pouvait y voir un autre signe…

La caravane venait de bifurquer sur la droite, quittant la piste principale, pour emprunter une piste secondaire qui descendait vers un vallon sablonneux. Sur les flancs, les buissons classiques de cet étrange désert du Thar, avec cet assortiment d'herbes longues, d'épineux et d'arbustes aux feuilles larges et épaisses. Au fond de la dépression, au milieu d'une demi-douzaine d'arbres de type acacia, étaient disposées une trentaine de grandes tentes blanches en deux demi-cercles parfaits, se faisant face. Vers le centre de ce cercle, une surface circulaire bétonnée et, plus haut sur la droite, excentrée, une grande tente ouverte, jouxtant un petit bâtiment en pierres rouges, sous laquelle on discernait du mobilier en plastique, tables et chaises. Un dromadaire, tirant une remorque, y amenait des provisions. Il s'agissait du camp de tentes dans lequel ils passeraient la soirée et la nuit.

Tandis que les chameliers faisaient s'accroupir les dromadaires et aidaient les touristes à en descendre et décharger leurs bagages, Vikram entreprit de négocier avec les responsables du camp. Au bout d'un moment, il rejoignit le

groupe qui s'ébrouait après deux heures de monte. « Nous sommes au camp de Jaswant, expliqua le guide. Vous verrez, toutes les tentes ont le confort, avec une douche, l'eau chauffée par le soleil. Il ne faut pas la boire ! Toutes les tentes ont un grand lit à deux places. Mais, vous voyez, il n'y a que notre petit groupe, alors vous faites comme vous voulez, vous pouvez prendre une tente chacun ou partager une tente à deux. C'est comme vous voulez.

– On peut choisir la tente qu'on veut ? demanda Amina.

– Oui. Il y a trente tentes. Elles ont toutes un numéro. Prenez celle que vous voulez. Pour ce soir, le programme sera un rendez-vous au restaurant dans une heure pour un cocktail avec un spectacle de danse indienne et de la musique. Et après vous pourrez manger au restaurant. Bon, il faut me dire maintenant quelle tente vous prenez et si vous êtes un ou deux.

– Ou trois ! fit Bryan en plaisantant. »

Rachel lui fit de gros yeux. « On est deux avec Bryan et personne d'autre !

– Une tente pour Julia et moi, dit Sigrid. »

Paul regardait avec intensité Amina. Elle le regardait aussi, attendant qu'il décide quelque chose. Il fit durer l'instant, juste pour s'amuser. « Alors, Paul ? Amina ? Une ou deux tentes ? demanda Vikram avec un petit sourire en coin.

– Une tente pour Amina et… Paul ! dit Paul sur un ton très affirmatif. Ce qui fit faire des « ouh, ouh, ouh » par le reste du groupe. Amina sourit et alla lui prendre la main, soulagée. Elle avait envie d'être avec Paul, dans un grand lit. Quoiqu'il se passerait, elle voulait être avec lui. Ils choisirent la tente dix-sept, à l'écart.

La surface d'une trentaine de mètres carrés environ offrait un espace bien suffisant pour un couple. Sous l'auvent d'entrée, il y avait un fauteuil pliable, une chaise longue et une petite table sur laquelle était posée une lampe à pétrole. Paul se dit qu'il ne devait pas y avoir d'électricité et qu'il devait tout de suite brancher son smartphone sur le chargeur solaire, pour en capter les derniers rayons électrogènes. Il jeta un œil aux barres : il n'y avait pas de réseau.

L'intérieur de la tente comportait une partie chambre et salon, avec de quoi déposer ses bagages, une petite table avec une chaise, un grand lit, encadré de deux tables de nuit, avec bouteilles d'eau, lampe à pétrole et une torche électrique. Un gros ventilateur sur pied trônait dans un coin. L'ensemble, des tentures intérieures, jusqu'aux parures du lit, était décoré de motifs floraux et de frises à la mode indienne. Tout avait l'air propre et bien agencé. De l'autre côté d'un store, il y avait la partie salle d'eau, qui était elle aussi particulièrement spacieuse et fort bien équipée, avec toilettes, lavabo et douche. Le sol était carrelé de tomettes roses et les murs en demi-cercle de la douche étaient en grosses pierres rouges. « Quel confort, en plein désert ! » s'exclama Amina en l'enserrant à la taille.

Il prit ses deux bras dans ses mains et les détacha juste ce qu'il fallait pour pouvoir s'y mouvoir et tourner sur lui-même et être face à elle et la prendre par les épaules. Et ils se serrèrent fortement l'un contre l'autre. Paul se laissa aller à voir ce qu'il pouvait découvrir en lui-même d'émotions, après toute cette

douleur… Amina trouvait à combler son manque d'amour, de tendresse. Ni l'un ni l'autre ne voulait encore savoir jusqu'où cela pourrait aller. Ils voulaient juste vivre l'instant présent, sans se poser de questions, sans d'inutiles commentaires.

Paul les tourna vers le grand miroir au-dessus du lavabo. Ses cheveux avaient poussé. Comme il ne s'était pas rasé et comme son visage s'était rapidement tanné au soleil de l'Inde, il se dit qu'il avançait bien vers cette apparence indienne qu'il avait imaginée, en arrivant à New Delhi, il y a une semaine. Il regarda Amina. Son visage ovale était un harmonieux mélange de masculinité et de féminité. Le menton un peu fort, les pommettes un peu saillantes, tenaient de la première. La bouche large et charnue, le nez long et légèrement camus à la base, les yeux bruns, grands et bien écartés, les sourcils épais et sensuels participaient de la seconde. Avec le front haut et la chevelure épaisse, longue, ondulée, brune, mêlée de mèches châtains, l'ensemble donnait l'un de ces visages de femmes, dont toute la beauté tient dans la personnalité qui s'en dégage. Elle lui souriait. Il lui souriait. Ils avaient l'air heureux d'être l'un avec l'autre. « Paul ?

– Oui, Amina.

– Je voudrais qu'on se sente libre… On n'est pas obligé de faire la chose…

– “La chose” ! Comme c'est bien dit !

– Allez, tu as bien compris ! Ce n'est pas facile de dire des choses comme ça, lui reprocha-t-elle gentiment. »

Il se tourna vers elle pour la regarder dans les yeux, directement : « Nous surfons sur la même vague, pas de problème, Amina. Reçu cinq sur cinq. La dernière fois que j'ai fait “la chose”, c'était le dernier matin. Une heure plus tard, elle quittait ce monde et moi je changeais d'univers. La chose est donc pour moi lourdement chargée de regrets… Donc, j'irai plus loin, pas de chose entre nous pour le moment. Il est bien trop tôt, pour nous, pour moi, sans doute pour toi aussi.

– D'accord, murmura-t-elle » et elle enfouit son visage dans le creux de son épaule.

Ils restèrent ainsi un petit moment, à se bercer l'un l'autre, à se donner de cette tendresse dont ils avaient besoin. Les cheveux de la jeune femme lui chatouillaient le cou et le menton, mais le parfum, très indien, qui s'en dégageait compensait plus que largement ce petit désagrément. « C'est indien ton parfum ?

– Oui. Je l'ai acheté à Delhi en arrivant. Il te plaît ? demanda-t-elle en tournant son visage vers lui.

– J'adore ! Je ne t'aime pas encore Amina, mais… Je t'adore mon amie ! »

Cette déclaration toucha au cœur la jeune tunisienne, qui posa délicatement ses lèvres sur celles de Paul. Puis elle se retira. « On se prend une douche ? Tu commences ? Je commence ? C'est comme tu veux.

– Non, vas-y toi, je vais ranger mes affaires et voir si des messages m'ont été transmis en cours de route. »

Un peu plus tard, ils s'installèrent sous leur auvent, non sans s'être complaisamment chamaillés pour savoir qui prendrait la chaise longue. Ils en étaient au stade où le couple redouble de prévenance. Mais ils n'étaient pas dupes de ce réflexe et s'en amusaient. Finalement, c'est Amina qui prit la chaise longue et Paul rapprocha le fauteuil de toile pour s'installer près d'elle. « Je voudrais te dire merci, pour tout à l'heure, avec Jeevana.

– Pourquoi ? Qu'est-ce que j'ai fait ?

– Eh bien, tu as pu la gérer, la calmer. J'ai beaucoup apprécié.

– Tu vois que je ne suis pas que bonne pour les vieux !

– Je vois que madame est pétrie de talents, au pluriel. Et Paul lui mit sa main sur l'épaule. Amina toucha de sa main celle de Paul : « Ça ne te fait pas peur ? Je veux dire, une enfant handicapée comme ça ? J'ai l'impression que ça doit être un lourd fardeau à porter durant des années, toute sa vie, non ?

– Je ne vois pas les choses de cette façon. C'est sans doute parce que je connais de tels enfants, aussi ils ne me font plus peur. D'abord, il y a autant d'autismes que d'autistes. Ils sont tous différents. Il y a aussi un grand éventail de niveaux de gravité des symptômes de ce que l'on appelle le "spectre autistique". Et, crois-moi, il y a bien pire que Jeevana. On trouve des gosses, sans accès au langage, avec des troubles de la perception de la réalité qui te donnent l'impression qu'ils fonctionnent juste avec un écran radar dans la tête.

– Jeevana ce n'est pas aussi grave ?

– À l'évidence non. Tu as des autistes avec des difficultés de communication qui sont énormes ! Visiblement, ce n'est pas le cas de la petite. On peut lui parler, elle comprend ce qu'on lui dit et je suppose qu'elle peut aussi parler, bien que je ne l'ai jamais entendu prononcer une seule phrase. Il paraît qu'elle était scolarisée, donc elle doit avoir un certain niveau, je suppose. Il faudrait vraiment que je puisse la rencontrer longuement, seul, pour entrer en communication avec elle et voir ce qu'elle donne. Mais je suis confiant. Tu sais, tu as des autistes surprenants avec une intelligence supérieure. Ce sont souvent des êtres extraordinaires. Alors je verrai bien.

– Si tu voulais t'occuper d'un enfant indien, il y en a des millions abandonnés, tu aurais pu en choisir un autre…

– Attends, coupa Paul brutalement. Je ne l'ai pas "choisie" ! C'est le destin ou tout ce que tu voudras qui la mise sur ma route, c'est tout ! Sans les "signes", je n'aurais jamais rencontré Jeevana et je n'aurais jamais rien envisagé pour elle. Pour toi c'est pareil ! Tu m'as vu hier matin ? J'ai fait le tour des groupes au départ du safari pour voir si je trouvai la plus jolie des Amina, pour essayer de me la lever en plein désert du Thar ?!

– Ah ! Désolé Paul ! Je ne suis pas encore habituée, comme toi, à voir les choses avec les "signes". Mais tu as raison, notre rencontre aussi, tout comme celle avec Jeevana, c'est une affaire de "signes", de destin, de hasard signifiant, de circonstances particulières, de… Je cherche le bon mot… Aide-moi !

– Je ne vois pas ou que vaguement…

– Tu sais, je vois l'image de deux engrenages qui s'engrènent, c'est comme ça qu'on dit ?

– Oui. Ils sont synchrones.

– Je crois que c'est ça ! Oui ! On peut dire la “synchronicité” ?

– Je pense, oui, pourquoi pas ? Un joli néologisme en tout cas.

– Donc, comme je disais, je pense que tes rencontres, avec Jeevana, avec moi, et avec d'autres, sont affaire de synchronicité.

– Si je te comprends bien… Par exemple, il y a des rencontres banales. Appelons-les comme ça. Je rencontre la boulangère pour acheter mon pain : « Bonjour, madame, je voudrais une baguette pas trop cuite. Au revoir madame. » Ou encore le marchand de journaux pour acheter mon journal et ainsi de suite. Ces rencontres sont banales parce qu'elles ne prennent pas un sens particulier – sauf si je drague la boulangère et qu'elle y répond –, mais passons. Par contre, d'autres rencontres, de par leur nature, je ne sais pas… les émotions qui les accompagnent, les circonstances qui les entourent, prennent une haute signification pour la vie des deux personnes, alors, ce sont des “synchronicités” comme tu l'entends, comme deux engrenages qui… s'engrènent ! expliqua Paul en engrenant les doigts de ses deux mains.

– Tu m'as parfaitement comprise, Paul. N'as-tu pas suggéré que j'étais jolie à l'instant ? » et elle tourna son visage vers lui pour lui tendre ses lèvres. Paul se pencha sur cette bouche pour aller la cueillir. « Ham, ham… Alors les amoureux ? C'était Bryan.

– Hi, Bryan ! firent, presque en synchronicité, Paul et Amina. La tente est OK ? demanda Amina.

– C'est OK, on est bien installé. Ces tentes sont vraiment confortables !

– Rachel va bien ? demanda Paul.

– Rachel va bien, mais elle se sent un peu fatiguée, après cette longue journée de dromadaire. Elle se repose, mais elle viendra au repas. Je venais vous inviter à venir à la tente-restaurant. Le cocktail c'est maintenant et vous voyez, les artistes sont en train de s'installer. Vous pouvez venir ?

– Bien volontiers, fit Paul, qui se leva et aida Amina à se lever en la tirant par la main.

– Bon, alors je vous laisse, je vais voir Julia et Sigrid. À tout de suite ! »

Paul et Amina se rendirent, à pas lents, main dans la main, à la tente-restaurant. On y voyait quelques serveurs s'affairer en livrée blanche. Sur la piste de béton, en contrebas, les Indiens étaient en train de s'installer. Des musiciens et deux danseuses, dont une fillette. Tous étaient vêtus de costumes traditionnels. Un musicien commença à lancer un rythme sur son tambourin.

Vikram accueillit le groupe pour le cocktail. « Voilà, il n'y a pas d'alcool, mais il y a des jus de fruits avec de bons mélanges et du thé au lait et aux épices et aussi du lassi, c'est comme du yaourt, avec plein de parfums. Vous avez aussi des petits naans sucrés ou salés comme snack. Vous prenez ce que vous voulez sur un plateau et, si vous voulez, on va voir le spectacle des danseuses ? OK ? »

Le groupe se servit copieusement et alla s'installer dans le sable devant la scène bétonnée. Le soir étant tombé, quelques spots à diodes baignaient la scène d'une lumière argentée. Amina vint se coller tendrement à Paul. Et comme elle le regardait avec tendresse, il lui baisa le front. « Allez, on mange et on regarde. On aura toute la nuit pour des câlins, lui murmura-t-il gentiment à l'oreille, alors que l'orchestre indien prenait son envolée sur les pas légers de la danseuse. »

Paul observa qu'il y avait quatre musiciens : deux avec des tambourins, un avec des grelots attachés à des baguettes et le dernier avec une sorte d'harmonium muni d'un clavier de type piano et d'un soufflet à main. Tous les quatre étaient habillés pareillement d'un ample pantalon blanc et d'une tunique rouge, piquetée de fleurs dorées. Ils étaient coiffés d'un turban fantaisie aux couleurs un peu fluo, rose, jaune, vert, bleu… L'harmonium répétait inlassablement un motif improbable, tandis que les percussions, titillées par les grelots, assuraient l'essentiel de la rythmique et de l'intensité sonore. Paul se rendit compte rapidement du caractère très « amateur » de l'orchestre, ce qui le fit sourire intérieurement.

La danseuse était vêtue de plusieurs jupons superposés, en tissus bariolés et tissés de fils dorés. Son torse, à la poitrine généreuse, était enserré dans un choli orange aux manches longues, qui lui découvrait le ventre, du nombril à l'estomac. Ventre que Paul trouva quelque peu enveloppé. De nombreux colliers, bracelets, ceintures, pendentifs, grelots, dorés ou argentés, donnaient un éclat à son apparence. Un voile rouge, tissé de motifs aux fils dorés, cachait partiellement les tresses d'une chevelure brune. Un second voile, légèrement diaphane, recouvrait son visage. Paul trouvait dommage que le visage de la jeune Indienne soit ainsi caché et il chercha vainement à en discerner les traits. Puis, il commença à remarquer des détails insolites, comme la musculature des bras, l'épaisseur des poignets, l'absence de véritables hanches et, peu à peu, il lui fut évident que ce n'était pas une femme qui dansait devant eux, mais un homme ! « Regarde bien la danseuse, souffla-t-il à Amina, elle s'appelle Robert !

– Comment ça ?

– Regarde bien… Ses bras…

– Oh ! Tu as raison, c'est un mec ! » Et Amina se mit à rire, enfouissant son visage contre la poitrine de Paul, qui la serra contre lui en souriant. « Allez, calme-toi, on est en Inde ! Ici tout peut arriver. »

Dans la pénombre, Paul ne pouvait pas clairement distinguer la petite danseuse, car elle s'était couchée derrière le joueur d'harmonium. « Tu vas voir que la petite danseuse ce sera un affreux petit nain, » souffla-t-il encore à l'oreille d'Amina, ce qui la fit passer du rire au fou rire. « Arrête ! Idiot ! Ils vont penser que je me moque d'eux !

– Allez, redresse-toi et respire profondément, ça va passer. Maintenant que tu sais que c'est un mec, ça n'a plus rien de rigolo.

– C'est peut-être un trans. Tu ne crois pas ?

– Vu l'épaisseur des bras, un trans-porteur oui. »

La jeune femme lui frappa la poitrine : « Arrête ! Tu vas encore me faire rire ! »

Puis, après une courte pause, ce fut au tour de la petite Indienne. C'était bien une fillette, apparemment, qui devait avoir approximativement l'âge de Jeevana, entre sept et huit ans. Son costume était littéralement somptueux. Sur un fond de tissu noir, ce n'était que broderies colorées et incrustations de pierreries et de petits miroirs. Le bas de la jupe était orné de quatre galons aux couleurs de l'arc-en-ciel, puis, des motifs géométriques, en alternance avec des motifs semi-figuratifs, symboliques, que Paul ne comprit pas, montaient jusqu'à hauteur des genoux de la fillette. Encore au-dessus, d'autres galons, puis d'autres motifs entrecroisés, incrustés de petits miroirs. Accroché à ses hanches, recouvrant son ventre, un large plastron, fait de rangées de perles, probablement en bois peint, alternant le rouge et le blanc, accompagnées, à la taille, de grosses fleurs stylisées et de pompons. Le choli était assorti à la jupe, en tissu noir, manches trois-quarts, lui aussi orné de galons verticaux et d'autres motifs courant sur les manches. Autour de son cou, la petite danseuse portait un large collier ajusté, tressé de petites perles colorées, formant des motifs rouges en losange sur fond blanc. D'autres colliers de perles de bois coloré pendaient sur sa poitrine. Sur sa tête, elle portait un voile, bordé de larges dentelles qui rappelaient la mantille espagnole. Diadème de petites pierreries sur le front, boucles d'oreilles, le visage très discrètement maquillé, avec un point rouge entre les sourcils.

Malgré la fatigue que l'on pouvait lire sur son visage, la petite Indienne dansait avec bien plus de talent que la pseudo-danseuse qui la précédait. Celle-ci, ou celui-ci s'était contenté de jetés de hanches en agitant ses bras, dans une improvisation sans grâce ni art. Alors que la fillette montrait des pas de danse complexes, accompagnés de déhanchés et de mouvements des bras et des mains expressifs, avec de petits hochements de tête, obéissant à une belle chorégraphie esthétique et sensuelle. De temps à autre, un mouvement de danse lui amenait à soulever prestement sa jupe, la faisant onduler d'avant en arrière, découvrant ses chevilles ornées de bracelets formés de petits grelots argentés. Ses chevilles, ses petits pieds nus, tout comme l'intérieur de ses mains, étaient tous tatoués au henné, de motifs floraux et arborescents.

Le fond musical avait changé, depuis l'entrée en scène de la petite danseuse. On était passé de percussions un peu sauvages, vaguement accompagnées de l'harmonium en base mélodique, à des chants et un harmonium plus expressif et présent, les percussions restant en arrière-plan. L'enfant tournait sur elle-même, gonflant sa jupe, puis se lançait dans une trajectoire circulaire, à petits pas cadencés, semblant glisser sur la dalle de béton, se déhanchant légèrement, formant de ses bras et de ses mains des motifs expressifs. Mais, sur son visage, se lisait de plus en plus la fatigue. Bouche entrouverte, mâchoire pendante, sourcils froncés sous l'effort, yeux exprimant souffrance et lassitude. Paul songea à l'exploitation des enfants, en Inde ou ailleurs. L'Occident lui-même, avait fait travailler les petits dans l'agriculture et l'industrie, avant que des

normes sociales ne viennent y mettre un terme. Et sa pensée glissa alors vers Jeevana, « sa » Jeevu, comme il se complaisait à l'imaginer à présent. Qu'était-elle en train de faire à cette heure-ci ? Comment était-elle arrivée en plein désert depuis Jaisalmer ? À quel rituel sordide ou épuisant était-elle soumise ? Il était inquiet et se sentait impuissant. Il voyait Jeevana au travers de la petite danseuse qui virevoltait devant lui. Et il se sentait à la fois triste et révolté. Et ce fut avec soulagement que le spectacle cessa et que la fillette alla aussitôt se recoucher derrière l'harmonium. « La gosse a l'air crevée, souffla-t-il à Amina.

– Oui, j'ai vu. Pauvre petite. Combien de danses a-t-elle exécutées depuis ce matin ? »

Puis on se leva et on alla s'incliner devant les musiciens et les danseuses, y allant de *namaste* reconnaissants et de pourboires généreux, afin de récompenser le folklore et de compenser la pitié et la forme de culpabilité que le touriste peut parfois ressentir, dans ces pays où quelques formes d'exploitation sont mises à son service. Puis, on alla sous la tente-restaurant, vivement éclairée de néons, chaque couple chuchotant ses impressions ou petites réflexions, entre eux, laissant les musiciens, et la pseudo-danseuse, et la petite danseuse, s'évanouir dans la pénombre, comme on laisse partir, au matin, les mauvais rêves.

Ce fut un bon repas indien, à base de riz, de lentilles et de curry de poulet, de poisson et de crevettes, accompagnés de divers petits légumes délicatement parfumés de sauces épicées : aubergines, épinards, haricots verts, céleri, tomates, oignon et ail. Comme Paul et Amina ne furent pas les seuls à avoir remarqué la pseudo-danseuse, l'atmosphère vira vite à la légèreté et aux rires. Comme la question était celle de l'identité sexuelle, les plaisanteries de Bryan descendirent vite sous la ceinture, avec des jeux de mots qui échappèrent en grande partie à Paul, dont l'anglais innocent n'allait pas aussi loin.

Puis… vint le moment que Paul attendait et que Paul redoutait aussi. C'est Bryan, sur la fin du repas, qui s'était calmé et qui commença par constater que le groupe s'était agrandi d'une personne, Paul, et qui suggéra de proposer à ce dernier de poursuivre le voyage avec eux : « Je ne sais pas ce que tu en penses Paul, ni ce qu'en pensent les autres, mais je trouve que ce serait une bonne idée. En plus, Amina semble si épanouie depuis que tu es arrivé… »

Les autres se mirent à rire. « Merci de te préoccuper de moi, Bryan, mais j'ai bien peur que Paul ait d'autres objectifs en Inde. N'est-ce pas Paul ?

– Oui. Je suis désolé. J'aime bien votre groupe et… j'aime bien Amina aussi, fit-il en lui passant un bras autour des épaules pour l'attirer à lui. Mais, comme a dit Amina… J'ai d'autres objectifs. Poursuivre mon pèlerinage…

– OK, mais pourquoi appelles-tu ce voyage un "pèlerinage" ? demanda Julia.

– Est-ce que cela a un lien avec la petite Indienne que tu semblais connaître ? ajouta Bryan.

– Si vous vous souvenez, je devais tout vous expliquer…

– Oui, Paul ! s'exclama Bryan. Si tu as envie d'en parler, on l'a déjà dit, tout le monde est intéressé pour t'écouter, enfin je crois et il se tourna vers les autres qui opinèrent de la tête.

– Tu peux y aller, encouragea Rachel.

– Bon, pour Amina ce sera une redite…

– Ça ira Paul…

– OK. Ce sera la première fois que je raconte ces choses en anglais. Je crois que cela va m'aider à m'y confronter à nouveau… J'appelle mon voyage en Inde un pèlerinage parce que ce voyage a été décidé après un événement très douloureux que j'ai vécu… »

Et Paul se raconta, en allant à l'essentiel, à la fois pour ne pas s'appesantir sur les aspects trop émotionnels et par crainte de lasser ses auditeurs. Du côté des émotions, la version anglaise de son drame lui permit effectivement de prendre une distance intérieure. Il put se raconter sans s'effondrer, à quelques coincements de voix près. Il insista aussi sur les « signes », chose qu'il n'avait pas faite avec Amina. « Donc, vous voyez, je suis venu en Inde pour essayer de me reconstruire. Vous vous souvenez de notre rencontre, hier matin, avec les trois sadhus ?

– Oui, il m'a semblé que cela t'avait affecté, souligna Julia. Qu'est-ce qui s'est passé ? Enfin, si ce n'est pas trop personnel.

– Je suis déjà dans le "personnel" de toute façon. J'ai besoin d'apprendre des autres, donc, pas de problème pour en parler. En fait, son discours a été contradictoire. D'un côté il a reconnu avec moi la puissance des signes pour m'encourager à aller dans le sens de ce projet d'aider Jeevana. Mais, d'un autre côté, brusquement, sur la fin, il s'est mis à m'exhorter à suivre la voie de l'ascétisme, surtout l'ascétisme social.

– Mais pourquoi ?

– Parce que je lui avais dit que c'est ce que j'avais décidé de faire après le décès de Lisa et Léa. J'avais décidé de renoncer aux autres. Il a rebondi sur ça et l'entretien s'est terminé comme ça. C'est pour ça que je me suis senti un peu… déstabilisé ! Je ne savais plus si je faisais bien ou pas en voulant aider Jeevana.

– Tu sais Paul, intervint Vikram, qui avait écouté silencieusement la discussion jusque-là, c'est habituel que les gourous déstabilisent les gens comme ça. Ils disent une chose, puis son contraire et c'est à toi à trouver ton chemin. Et puis, après ce que je t'ai dit, tu as dû comprendre que tu devais relativiser les propos de ce sadhu.

– Ah, oui, pourquoi ? demanda Julia.

– Lui-même est un ancien professeur d'université qui a perdu sa femme et qui est devenu sadhu à la suite de ce deuil, expliqua Paul. Je peux donc en déduire qu'il parlait pour lui-même en me conseillant l'ascèse sociale. Pour ma part, je sens que ce n'est pas ma voie. J'ai très envie d'aider cette enfant, mais je ne suis sûr de rien. Finalement, peut-être que ma voie ce serait de suivre votre groupe ! Je me sens comme à une croisée des chemins. Quelle route vais-je

suivre ? Une petite aide de mes amis me serait bien utile ! Je suis preneur pour toutes vos suggestions. »

Le fait de s'être raconté à nouveau avait permis à Paul de se distancier encore davantage de son investissement mental et affectif sur la petite Indienne. Il se sentait prêt à se remettre en question. À remettre en question ce projet d'aider l'enfant. Peut-être était-ce un projet fou. L'Inde peut rendre fou. Peut-être était-il dans ce genre de folie. Mais, en même temps, simplement dire « folie » et balayer tous les signes comme des interprétations délirantes lui paraissait un peu trop facile. Tout un monde, dont l'Inde, était bâti sur ces « signes », ces significations qui dirigent les âmes et les cœurs. Tout n'était pas fait de froide rationalité. Pourquoi faudrait-il suivre uniquement sa raison et pourquoi pas son cœur ?

« Vous savez, le problème, ce sont les signes, reprit Paul. Pourquoi cette expérience de "contact" avec un enfant ? Pourquoi la coïncidence temporelle des deux accidents ? Pourquoi m'a-t-elle appelé "*Aatmik Pita*" ? Pourquoi m'a-t-elle reconnu comme son père spirituel ? Pourquoi a-t-elle ce fantasme d'un homme blanc qui viendrait la sauver ? Pourquoi est-ce que je la rencontre encore une fois au cœur du désert du Thar ?!

– Pourquoi est-elle autiste et que toi tu connais bien les enfants autistes ? intervint Amina. Si l'on suit tous ces signes, tu serais un père parfait pour elle ! Mais est-ce que les "signes" sont des signes ? Et doit-on suivre ce genre de signes dans sa vie ?

– C'est la question que je me pose et que je vous pose, confirma Paul.

– Si je peux parler, intervint Vikram en levant la main. Je suis indien, hindou et, ici en Inde, nous fonctionnons toujours avec ce que vous appelez les "signes". Pour nous, Indiens, les signes sont des messages que les dieux et déesses nous adressent, pour nous faire prendre les bonnes décisions et conduire à notre bonheur. C'est pour ça qu'on accorde une très grande importance à ces messages et que nos prêtres nous aident à les découvrir et à les comprendre. C'est un point de vue indien, mais je suppose que pour vous, les Occidentaux, vous avez un autre point de vue, très différent, non ?

– Pour moi, reprit Amina, qui suis de culture musulmane, donc en lien avec l'Orient, plus que l'Occident, les messages d'Allah sont aussi très importants et nous y sommes attentifs. Mais, je me sens… Je crois, comme Paul, je suis partagée. D'un côté, il y a ma culture religieuse, avec ses croyances, les messages, les signes et tout ça et, d'un autre côté, j'ai fait mes études en France et j'ai remis en question beaucoup de choses de ma culture, notamment la religion. Je ne sais plus trop si je crois vraiment en Dieu. Je suis peut-être athée, comme Paul, je crois. Alors, les signes… Mais, mais, mais…

– Oui ? Amina ? interrogea Paul avec un petit sourire.

– Mais, d'un autre côté… Il y a le cœur, fit Amina en hochant la tête un peu à l'Indienne. Ce n'est pas rationnel, ce n'est pas de la religion, c'est peut-être de la spiritualité ou plus simplement parce que je suis une femme, je ne sais pas. Mais je me dis que cette situation de devadasi pour cette gosse, ce n'est pas normal. Et

je trouve que c'est bien, que c'est courageux que Paul soit prêt à se battre pour cette enfant. Après, les signes, on y croit ou pas. Mais si ces "signes" ça peut aider Paul à mener son combat, alors je suis prête à y croire, moi aussi ! Les signes sont les points d'exclamation de nos motivations.

« En même temps, je ne suis plus très objective et c'est pour ça que je parle de "cœur", parce que… depuis que j'ai rencontré Jeevana ce matin, je suis incapable de réfléchir rationnellement. Depuis que je l'ai touchée, que je lui ai parlé pour la calmer, que je lui ai tenu la main, tout est différent en moi. Elle m'a fait une grande impression ta Jeevu ! fit-elle à l'adresse de Paul. Je ne vois pas comment je pourrais dire après qu'on l'abandonne à son destin indien de devadasi. Et puis… Si Paul est à la croisée des chemins : essayer de sauver Jeevana ou rester avec le groupe, de mon côté, j'ai l'impression d'être aussi à la croisée des chemins : rester avec le groupe ou rester avec Paul, s'il le veut, pour l'aider à retrouver Jeevana. Voilà comment je vois les choses.

– Tu nous quitterais alors ? questionna Julia, déçue.

– Peut-être… Mais, toi Bryan, qu'en penses-tu ?

– Ham, j'ai bien compris, je crois, votre point de vue… "dialectique" : thèse, antithèse, mais il n'y a pas de synthèse, juste une sorte de "choix du cœur" qui, finalement, n'est pas rationnel. J'ai envie d'être un peu provocant, si vous permettez, en disant "tout ça pour ça"…

– Comprends bien Bryan, coupa Paul, que thèse-antithèse et finalement, absence de synthèse, mais "choix du cœur", c'est notre démarche à Amina et moi. Dire "tout ça pour ça" n'est qu'un point de vue.

– Oui, tu as raison, Paul. Je reconnais que c'est bien votre démarche, mais j'ai envie de rejoindre les arguments du sadhu, du professeur. Tous ces "signes" ne sont-ils pas une belle illusion ?

– Peut-être, Bryan, mais nous sommes plusieurs à partager cette "illusion". Amina, je crois ? Et il regarda la jeune femme qui hocha affirmativement de la tête. Il y a encore mon guide Gurji et Aryan, encore un professeur de l'université, en philosophie, et retraité. Je l'ai rencontré à Jaipur. Lui aussi pense que reconnaître et suivre les signes est important.

– Et comme je suis hindou, pour moi les signes parlent aussi, dit Vikram. Je comprends bien maintenant pourquoi cette enfant a autant d'intérêt pour toi.

– Mais, le fait qu'elle soit devadasi, reprit Bryan, n'est-il pas un "signe" lui aussi et un signe contraire ? Et je fais un euphémisme en disant ça. Je trouve ça très dangereux pour toi. Tu vas être confronté à près d'un milliard d'Indiens et leurs traditions religieuses !

– Non, Bryan, intervint Vikram, l'Inde n'est pas entièrement comme tu le dis. Le culte des devadasis c'est surtout l'Inde du Sud. Il n'y a qu'une petite implantation au Rajasthan, comme je l'ai expliqué hier à Paul. Et puis, il y a des millions d'Indiens qui ne partagent pas cette approche de la religion avec la prostitution des enfants et qui sont contre. En Inde, il y a les Chrétiens, les Musulmans, les Sikhs, les Bouddhistes, etc. et tous sont contre le devadasi. Ensuite, il y a aussi les classes sociales moyennes et supérieures, qui sont bien

éduquées et qui luttent contre le devadasi. S'il y a une loi qui l'interdit, c'est bien que beaucoup de gens ont voulu cette loi. Il y a beaucoup d'organisations qui luttent contre le devadasi. D'ailleurs, tu pourrais en contacter une pour leur parler de Jeevana. Ils pourront sans doute t'aider, suggéra le guide à Paul.

– C'est très intéressant ce que tu me dis là, Vikram. Je n'y avais pas pensé. Comme quoi, il faut toujours parler de ses problèmes aux gens.

– Je suis d'accord avec Vikram, renchérit Amina. Une bonne médiatisation aussi, cela pourrait bien aider : « Un touriste français arrache une fillette indienne à son destin de devadasi ! » Je suis certaine que ça pourrait marcher.

– Doucement Amina. Les médias peuvent faire de grands effets et, par la suite, de grands dommages. Ce serait une solution de dernier recours. Un juge pourrait trouver la pression médiatique comme une mauvaise stratégie de ma part et ne pas donner une décision favorable. Il faut faire attention avec ça. En tout cas je vous remercie de toutes vos suggestions. Je vous remercie aussi de m'inviter à rester avec vous. C'est quelque chose que l'on doit décider Amina et moi, je crois. Mais peut-être que d'autres veulent s'exprimer, Rachel, Julia, Sigrid ? Je ne sais pas ce que vous pensez de ce choix que je dois faire. On pourrait le résumer en disant, soit suivre les signes, soit rester avec vous et Amina. Amina est peut-être un “signe”, après tout !

– C'est tout ? Je ne suis qu'un signe pour toi ?! lui reprocha-t-elle en plaisantant.

– Je me sens très partagée, commença Rachel. À la fois la raison, à la fois le cœur, les signes c'est aussi quelque chose qui me parle. Cela fait partie de ce qu'on appelle l'intuition et je suis souvent des “signes”, des inspirations, dans ma vie. Mais, dans cette situation, cela m'est difficile de me mettre à la place de Paul. Je crois, Paul, que la décision t'appartient. Je ne sais pas dire si moi, à ta place, je ferais ceci ou cela. C'est trop compliqué… Tu as perdu ta femme et ton enfant, ça me paraît un événement énorme dans une vie. Si j'étais exactement à ta place, je crois que je chercherais et que je suivrais des signes, comme tu le fais. Mais je ne suis pas à ta place… Alors, peut-être que Bryan a raison aussi. Peut-être dois-tu te méfier des signes, je ne sais pas…

– En tout cas, merci pour ta sincérité, fit Paul. Puis il se tourna vers Julia et Sigrid.

– En fait, commença Sigrid, vous vous êtes sans doute rendu compte que… nous aimons les femmes, qu'on est ensemble toutes les deux, qu'on forme un couple…

– Ah, non, vraiment ! Je ne l'aurais pas cru ! plaisanta Bryan, ce qui fit sourire tout le monde.

– En fait, ce que veut dire Sigrid, reprit Julia, c'est qu'il nous arrive souvent de parler ensemble d'un projet d'enfant. On peut en faire un exprès avec un garçon, mais il y a aussi la solution de l'adoption. Et, bien sûr, quand on voit tous ces beaux enfants pauvres, abandonnés, tous ces “petits dieux”, comme dit Paul, cela donne envie d'en adopter un et on en parle des fois, depuis qu'on est ici, en Inde. Mais… On se dit aussi que ce n'est pas une chose très facile à faire…

– Ce que veut dire Julia c'est qu'il faut beaucoup de courage et de détermination, poursuivit Sigrid. Dans ta situation, Paul, te confronter à une tradition religieuse, à une famille indienne, c'est assez "fou" comme projet. Mais en même temps, tu nous parles de "signes" qui sont si forts, que je comprends très bien que tu veuilles les suivre. Surtout après ce que tu as perdu… Je ne sais pas si nous, avec Julia, on aurait le courage de faire ça. Mais toi, peut-être que tu dois le faire. Si tu as beaucoup d'autres signes comme ça, pour te guider, alors suis-les, fais-le ! Sauve ta petite Jeevana !

– Merci, Sigrid et Julia. Rachel et Bryan aussi. Et toi Amina. Et toi Vikram, bien sûr ! Merci à tous. Vous m'avez beaucoup apporté, mais, finalement, vous avez raison : c'est à moi de décider et, comme on dit dans mon pays : "*la nuit porte conseil*", dit-il en français. Donc, je pense qu'il est important pour moi d'aller dormir et "demain est un autre jour" !

– Je vous souhaite de bien dormir, conclut Vikram. Si vous avez besoin de quelque chose, je suis dans la tente numéro trois, n'hésitez pas à me réveiller. Ne buvez pas l'eau de la douche ou du lavabo, mais ça vous le savez, j'espère ! Demain, lever à sept heures. Vous pourrez prendre un bon breakfast ici, sous la tente. On partira à huit heures trente. Et je vous dis : bonne nuit ! »

Main dans la main, Paul et Amina se rendirent paisiblement à leur tente, laissant derrière eux la scène de béton, vide, sous la lumière des diodes qui lui donnait à présent un petit air sinistre. Espace des émotions oubliées… Pour Paul, ce spectacle de danse avait été la pleine et symbolique mise en scène de ses tourments. D'un côté des signes qui pouvaient n'être que des leurres et, d'un autre côté, l'épuisement et la souffrance. Il se dit, pour se moquer de lui, qu'il lui faudrait aussi « sauver » la petite danseuse. Il n'était pas normal qu'elle soit exploitée ainsi ! Il remplirait alors tout un cargo de petites filles indiennes, comme autant de Lisa et de Léa à sauver de la mort et ramènerait tout ça en France… Il en rit, doucement… « Tu ris ?

– Oui, je délire intérieurement pour me foutre un peu de ma gueule. C'est salutaire parfois, l'autodérision.

– Oui, tu as sans doute raison. Ne pas trop se prendre au sérieux est le signe d'une bonne santé mentale, à ce qu'on dit. »

Une fois sous la tente, ils entrèrent dans leur nuit tacite. Sans rien dire, ils se déshabillèrent. Sans rien dire, ils se firent un peu de toilette. Sans rien dire, ils se mirent au lit, nus, car ils voulaient ce dialogue silencieux des peaux, entre eux. Sans rien dire, ils s'étreignirent, se serrant doucement dans les bras l'un de l'autre, se baisant doucement juste sur les lèvres, juste dans le cou, juste sur les épaules. Se caressant le dos mutuellement. Se serrant encore et encore, éprouvant cette tendresse de ceux qui veulent plus que l'amour, plus que le sexe. « Je sens que l'on pourrait méditer, ensemble, ainsi, murmura Paul.

– Oui, c'est très bon comme ça. J'aime bien être avec toi, comme ça. J'ai besoin de gros câlins, fit-elle presque plaintivement. »

Paul n'avait pas étreint de femme depuis des mois. Et tenir ainsi Amina entre ses bras, sentir la chaleur de son corps, sentir son souffle, sa vie… Cela le renvoya à sa dernière étreinte… Lisa… Amina…

Mais il devait chasser les fantômes du passé… Profiter de l'instant présent… Du « c'est comme c'est »… Heureusement, Amina vint distraire la douloureuse nostalgie qui voulait s'emparer de lui. « Je crois… On ne va pas en parler cette nuit, c'est bien ça ?

– Oui. On laisse la nuit porter conseil comme j'ai dit. Apporter ses signes. On verra bien, demain matin. Durant le trajet, on essaiera d'être côte à côte cette fois.

– En tout cas, pour que tes conseils soient éclairés, je veux quand même te redire, maintenant, que si tu me le demandes, je suis prête à te suivre, pour t'aider et aider Jeevana. Mais cela dépend de toi à présent… Bien que je ne sache pas comment je pourrais m'en sortir financièrement. J'ai un visa de six mois, je pourrais rester en Inde…

– Tss, tss, ne t'en fais pas Amina. J'ai bien entendu ta proposition et je la range sur mon étagère des hypothèses. Mais, donc, en quelque sorte, je suis un signe pour toi ?

– Tu as bien dit que j'étais un signe pour toi aussi. Non ?

– Tu as raison. Notre rencontre n'est sans doute pas que pur hasard.

– Pour moi… Je le vis comme ça : c'est comme si c'était ce que j'attendais depuis toujours. J'ai connu des mecs… Mais je t'attendais toi ! Et tu sais, c'est pire que ça, car je n'arrive pas à te dissocier de Jeevana. C'est comme si j'attendais un homme et son enfant. Pour moi tout ça a vraiment beaucoup de sens. J'ai l'impression d'être dans une autre dimension désormais.

– J'ai ressenti cela à Teliwara, quand tu t'occupais de la petite. Là, j'ai eu l'impression qu'on était vraiment ensemble, que l'on formait comme un couple avec son enfant…

– C'est aussi ce que j'ai ressenti, lorsque j'ai été si impressionnée par Jeevu. J'étais avec toi, avec vous deux. J'ai même l'impression que la petite l'a senti aussi, qu'elle nous a associés en tant que couple.

– Il est probable qu'elle nous ait perçus comme un couple. Nous sommes… nous serions alors liés tous les trois… Ça me fait drôle d'être devenu, moi-même, un signe pour quelqu'un !

– Tu es un beau signe en plus.

– Toi aussi, Jeevana aussi, vous êtes de beaux signes.

– À propos, je n'ai pas eu de réseau, toi non plus je suppose ? Pas de nouvelles de ton guide ?

– Gurji ? Non. Rien. J'ai vraiment hâte de savoir s'il a pu arranger le coup avec l'oncle de la petite. Bon ! Mais, il faut dormir, allez !

– Paul… Je t'aime Paul, lui souffla-t-elle doucement dans l'oreille.

– Je t'aime, Amina. Mon amour pour toi se construit peu à peu. Merci, Amina, merci… », et Paul lui baisa doucement les lèvres et la serra contre lui. Et ils

restèrent ainsi un moment. Puis, ils se séparèrent, chacun d'un côté du lit, pour que l'animal en eux trouve le sommeil.

Amina ne tarda pas à s'endormir, sa respiration était ample et douce, avec un léger vibrato à l'expiration. Paul, attendit le sommeil, longtemps… Il ragea contre le réseau. Il se dit qu'il allait sortir, grimper sur la dune et voir s'il ne captait pas quelque chose. Puis il se dit que c'était idiot et qu'il devait suivre les signes en confiance. Il serait temps demain de revoir Gurji et de savoir ce qu'il avait pu négocier ou pas. Sa pensée tournait mollement, mais assurément, autour de tous ces êtres qui peuplaient désormais sa vie. Il s'éleva au-dessus de tout cela, pour mieux le contempler. Comme la vie est étrange ! Il aurait très bien pu rester dans son ascèse sociale. Où en serait-il en ce moment ? Aurait-il trouvé une sérénité dans la solitude ? Ce serait-il à nouveau effondré ? Où était passé le Paul d'autrefois ? Et cet « autrefois », qui était encore si proche sur le calendrier, mais en une semaine d'Inde c'est comme si un siècle s'était écoulé. Il s'était arraché à lui-même, à son propre destin. Il avait renversé le cours des choses en suivant les signes, en suivant l'Inde. Il avait changé d'univers, en quelque sorte. Un nouvel univers, stimulant, mais angoissant aussi, plein de questions. Une douce tension intérieure l'habitait et faisait battre le cœur de sa vie. Il se sentait dans une toile d'araignée élastique, qu'il aurait tissée lui-même, avec l'aide de quelques forces occultes et mystérieuses. Peut-être était-ce l'effet de Ganesh ?! Ce qui le fit sourire intérieurement. Sacré éléphant !

Il lui fallut beaucoup de temps, mais le sommeil finit bien par le terrasser…

HAVELI

« Alors ? lui demanda Gurji, le désert, les dromadaires, tout ça, c'était bien pour toi ?

– C'était très bien ! affirma Paul, avec un petit sourire entendu. »

Paul avait tant de choses à raconter à son guide. Il n'avait dormi que peu d'heures auprès d'Amina, mais il se sentit en forme en s'éveillant sous une tente déjà baignée de soleil. Il se rappelait avoir fait un rêve bizarre, mais ne parvenait pas à s'en souvenir. Puis, il fut emporté par les actions qui s'imposaient : ranger ses affaires, boucler son sac, le déposer au restaurant, absorber un copieux petit déjeuner à l'indienne, tout en devisant tranquillement avec les autres. Personne n'aborda la question de la suite du couple « Amina-Paul ». Après tout, la décision leur appartenait et ce serait à eux de décider quand en parler.

Le retour en jeep jusqu'à Jaisalmer prit presque trois heures et ils arrivèrent aux pieds du fort vers onze heures trente comme prévu. Amina et Paul n'avaient pas pu s'asseoir côte à côte, comme ils l'avaient envisagé. Car, comme font tous les groupes du monde, chacun reprit exactement sa place de l'avant-veille : les deux Hollandaises sur les places supplémentaires du fond, Amina et le couple britannique à l'arrière et Paul à l'avant, à côté de Vikram. Ils acceptèrent cette situation sans rien dire. Amina avait eu envie d'intervenir, de proposer un changement, mais elle s'était finalement abstenue. Elle pensait que Paul était dans le « c'est comme c'est » et elle se dit qu'elle allait aussi être dans le « c'est comme c'est ». Après tout, qu'avaient-ils à se dire de plus ?

Elle avait adoré sa nuit auprès de Paul. Elle se sentait amoureuse et cela faisait longtemps qu'elle n'avait pas éprouvé ce sentiment. Il était moins fort qu'avant, mais sa douceur n'en était que plus agréable. Elle savait intuitivement qu'ils allaient se séparer. Rester ensemble eut été un peu trop « fou », même pour l'Inde ! C'était encore trop tôt. Elle voyait leur relation comme une toute petite plante que l'on venait de mettre en terre, une graine à peine germée. Il lui faudrait du temps pour grandir et que l'on voit ce que cela donne. Elle se dit qu'elle devait avoir confiance dans la vie, dans l'amour. Elle pensa beaucoup à Jeevana, se demandant comment Paul arriverait à s'en sortir avec elle, avec cette histoire de devadasi. Elle alla même jusqu'à se dire, avec un coupable

égocentrisme, que c'était l'affaire de Paul et que, finalement, elle ne voudrait pas trop être à sa place. Peut-être était-ce en effet de la folie que de vouloir interférer avec un rituel religieux en plein cœur de l'Inde. Elle ne ferait pas partie de cette folie et elle reconnut, pour elle-même, qu'elle ne s'en sentait pas vraiment le courage. En tout cas, pas en ce moment. Peut-être plus tard… Comme elle semblait silencieuse et perdue dans ses pensées, Bryan lui souffla dans l'oreille : « Ça va Amina ?

– Ça va, répondit-elle, lui effleurant le bras, pour le rassurer. »

Paul, de son côté, avait pris sa décision. Il ne pouvait pas demander à Amina de le suivre dans l'aventure. En tout cas, pas tout de suite. Sa volonté d'engagement envers Jeevana c'était son choix, son destin, pas celui d'Amina. Et puis, il était aussi engagé désormais avec Gurji et, en plus du changement de programme pour cause de « sauvetage humanitaire », se sourit-il à lui-même en songeant à Jeevu, il ne pouvait pas imposer à son guide une nouvelle passagère. Non, décidément, il se devait de rester encore quelque temps seul, avec Gurji, pour affronter l'Inde et ses traditions.

Dès que le réseau téléphonique fut accessible, il put recevoir un message audio. Gurji lui expliquait en quelques mots qu'il avait pu contacter au téléphone l'oncle de Jeevana, que celui-ci ne voyait pas d'inconvénient au changement de soutien, du moment qu'il y avait des roupies, mais qu'il fallait appeler le soutien en titre et négocier avec lui. Gurji avait son numéro de téléphone, mais il n'était pas parvenu à le joindre jusqu'à présent.

Et puis, ils étaient arrivés à Jaisalmer. Le groupe dit au revoir à Paul. On lui fit des compliments, on apprécia de l'avoir rencontré et on lui formula espoir et courage pour la suite… Tout le monde avait compris qu'il ne resterait pas. Amina s'était tenue un peu à l'écart, attendant… Paul vint vers elle et le groupe s'éloigna discrètement. Ils se prirent aux épaules, yeux dans les yeux. « Alors, on se sépare, c'est ça ? demanda-t-elle, implorante.

– Est-ce que tu as eu un signe pour qu'on reste ensemble ?

– Non. Et toi ?

– Pas de rêve ?

– Non, je n'ai pas le souvenir d'un rêve. J'ai particulièrement bien dormi cette nuit.

– Je sais, j'écoutais ta respiration. Moi, j'ai peu dormi. Beaucoup de pensées… De l'agitation mentale, tu vois le truc.

– Pas de rêve non plus ?

– Si, mais je n'en ai aucun souvenir. Je sais que j'ai rêvé. Je crois qu'il y avait Jeevana, mais pas Amina dans ce rêve. Il reviendra plus tard dans la journée, j'en suis certain. C'est toujours comme ça. Mais pas de signe de ce côté-là. Devrait-on forcer le destin ? Tu crois ?

– Non. On ne doit pas forcer le destin. Et elle dit cela avec douleur, comme si elle s'arrachait le cœur.

– On a nos numéros, nos emails, on ne va pas se perdre de vue, on va garder le contact, d'accord ? fit-il, pathétique.

– Arrête, Paul, je sais cela. C'est se séparer comme ça qui me fait mal. »

Et Paul vit qu'elle avait les larmes aux yeux. Il la serra contre lui et elle alla blottir son visage contre sa poitrine. Il lui tapota le dos, gentiment, pour l'apaiser. « Arrête ! lui reprocha-t-il d'un ton bourru, tu vas me faire pleurer aussi. Tu sais que je suis un garçon très sensible.

– Idiot ! fit-elle en lui frappant doucement la poitrine. Puis elle le regarda à nouveau dans les yeux. J'ai aimé ces deux journées avec toi. On doit se séparer, j'ai bien compris ce que tu fais en Inde et moi je dois retourner en France, je dois bosser, mais… Je reste avec toi et Jeevana, en esprit, d'accord ? Si tu as besoin de moi, tu me dis, je suis là, je viendrai, d'accord ?

– D'accord Amina. Moi aussi, j'ai vraiment aimé te rencontrer. Je pense vraiment que nous sommes un signe l'un pour l'autre. Je ne l'oublierai pas, je ne t'oublierai pas. OK ? Allez, il faut y aller, ton groupe t'attend.

– Tu me tiens au courant, hein, pour Jeevu ?!

– Évidemment ! Toi aussi, écris-moi. Quand je rentre en France, on pourra peut-être se revoir. Je ne sais même pas où t'habites !

– Paris.

– La Dordogne n'est pas si loin… »

Leurs lèvres s'épousèrent une dernière fois, pour un ultime baisé et elle s'arracha à lui, comme on arrache une flèche d'une blessure. Et il la laissa et la regarda partir. Il eut l'impression de commencer à se sentir amoureux d'elle.

Julia accueillit Amina et enveloppa ses épaules entre ses bras. Le groupe finit de monter dans le minibus. On lui fit des signes d'adieu. « Au revoir Paul ! » cria Bryan en français par une fenêtre entrouverte. Paul leur fit signe de la main. Il leur souriait. Au fond de lui il ne se sentait pas vraiment triste. Il avait confiance dans la vie. S'il devait revoir Amina, il reverrait Amina. Et, en regardant le minibus s'éloigner et disparaître dans le trafic, il se dit qu'il allait mettre toutes ses forces pour Jeevana, désormais.

Vers midi, il fut rendu à l'hôtel. Il pensait y trouver déjà Gurji, mais son guide n'était pas encore arrivé. Il ne s'en alarma pas, conscient des aléas de la route indienne, et décida de prendre une douche. Il eut envie d'écrire à Muriel, mais y renonça presque aussitôt. Il aurait aimé lui parler d'Amina et de Jeevu, mais il sentait en même temps que c'était encore trop tôt. Tout était encore bien trop confus et il envisagea l'hypothèse qu'il était en train de se planter, qu'il vivait dans un monde fait d'illusions et qu'il rentrerait finalement en France, seul, comme il en était parti. Que cette solitude était le vrai socle de sa réalité.

Il comprenait et voyait à l'œuvre l'effet de ses émotions. Elles étaient elles-mêmes l'effet des rencontres. À chaque rencontre des émotions naissaient en lui et c'était ces émotions qui l'amenaient à voir des signes et à se sentir motivé pour aller plus loin. Mais était-ce la bonne voie ? Ne valait-il pas mieux suivre l'exhortation du professeur-sadhu et retourner à l'ascèse sociale et s'y cantonner ? Il est vrai qu'en laissant tomber le projet « Jeevu » et le projet « Amina », tout redevenait très simple. Il poursuivrait son petit tour du Rajasthan, de forts en palais, prendrait quelques photos et rentrerait à la

maison. Était-ce ce qu'il voulait, finalement ? Il ne savait pas répondre à cette question et se sentait un peu confus. Il fallait qu'il parle, avec Gurji, avec Aryan. Il se souvint du dernier message d'Aryan et de ce concept de « conscience unique »…

Comme Gurji n'était toujours pas arrivé, il relut le message pour tâcher de le comprendre… Il y aurait donc une « conscience unique »… Qu'est-ce que c'est que cette conscience unique ? Dieu ? « Les consciences incarnées sont les différents aspects de cette conscience unique »… Nous serions donc un morceau de la divinité et… « À chaque rencontre, c'est comme si la conscience unique entrait en relation avec elle-même »… Paul s'imagina une sorte de conscience cosmique, universelle, constituée de l'ensemble des petites consciences individuelles. Et, chaque fois que deux consciences individuelles se rencontrent, c'est comme si la conscience universelle se rencontrait elle-même. Il se dit que, dans l'hypothèse où aucune conscience individuelle ne rencontre une autre conscience individuelle, alors, c'était là une simple déduction, la conscience universelle était incapable d'avoir conscience d'elle-même. Est-ce que c'est pour cette raison que nous étions finalement poussés à nous rencontrer ? Pratiquer l'ascèse sociale serait donc contre-nature ou contrarierait le plan divin.

Il songea aux trois sadhus et se dit que leur ascèse sociale tenait davantage de l'idéal théorique que d'une réalité vécue. Que faisaient-ils à rencontrer des touristes en plein désert ? Eux-mêmes, finalement, étaient poussés à rencontrer d'autres consciences. Ce n'était pas par amour… Mais pour enseigner… Mais l'enseignement… N'était-il pas une forme supérieure d'amour ? En tant qu'enseignant lui-même, il en savait quelque chose.

Et puis, cette idée que « la séparation n'est qu'une illusion »… La perte de Lisa et Léa ne serait-elle qu'une illusion ? Du point de vue d'une conscience universelle, cela pouvait se comprendre. Du point de vue d'une conscience individuelle… Oui, aussi. Il sentait bien que son vrai travail de deuil s'était enclenché avec les projets autour de l'Inde, avec ce « pèlerinage » en Inde et que tout cela avait contribué à rendre ces pertes pratiquement… acceptables. Il se rendait compte que l'illusion de la perte est beaucoup rattachée aux émotions. Ce sont les émotions qui portent les rencontres, ce sont encore les émotions qui portent le sentiment de perte. Les émotions, finalement, sont les messages, ou le moteur, de la conscience universelle pour nous amener à rencontrer et à quitter. Le sentiment de perte n'est qu'un sentiment, une émotion. Au-delà, il n'y a pas de perte. Même si les êtres, les autres, ne sont plus là, ils ne sont pas véritablement « perdus », car ils n'ont jamais été « gagnés ». Dans une relation, l'autre, comme objet différencié de soi, n'est bien qu'une illusion. Et il en revint à l'idée de départ de non-séparation, car tous nous ne sommes qu'un « aspect » de la conscience universelle.

Mais alors, à quoi peut bien rimer ce petit jeu des rencontres et des pertes ? À quoi tout cela servait-il ? Juste pour permettre à la conscience universelle d'avoir conscience d'elle-même ? « Ta vie est en connexion avec l'univers, au-delà de tes propres limites », avait écrit Aryan. Paul sentait bien la profondeur

de cette phrase, mais il n'arrivait pas encore à bien la comprendre. Quelque chose lui échappait… Peut-être… Si l'on est, en tant que conscience individuelle, qu'un « aspect » de la conscience universelle, alors oui, la conscience individuelle renvoie à l'universel, c'est sans doute ce que cela veut dire.

Mais ensuite… Les signes : « si tu as rencontré un enfant indien, alors c'est un signe ». Et le signe est d'autant plus fort qu'il est chargé d'amour. On en revient aux émotions, se dit Paul. Les « signes » seraient la sémiotique des émotions, songea-t-il. C'est pour cette raison qu'ils sont si souvent liés aux émotions : le signe entraîne l'émotion ou l'émotion amène à rechercher le signe. « Pourquoi moi ? Qu'est-ce que j'ai fait au Bon Dieu pour… ? » autant de réactions bien banales, qui faisaient sens pour lui, désormais. Ainsi, se dit-il, à rechercher les signes, comme il s'était pris à le faire, depuis son arrivée en Inde, il « canalisait » de cette façon ses émotions. Il leur donnait du sens, ce qui lui avait permis de mieux les maîtriser. Toutes ces idées lui plaisaient bien. Elles avaient leur propre cohérence. Ce n'était pas de la psychologie scientifique, mais une forme de psychologie spirituelle.

Et il relut attentivement cette phrase d'Aryan : « …car l'amour est une force, l'une des énergies de l'univers, c'est pour cela que l'amour survit à la mort. » Elle lui paraissait limpide, à condition de ne pas considérer l'amour du point de vue d'une petite conscience individuelle. Il comprenait à présent qu'il pouvait exister une autre forme d'amour, plus élevée, universelle en quelque sorte, un amour… qui dépassait l'individualité.

Ses réflexions l'amenèrent à regarder autrement ses projets d'amour « Jeevu » et, pourquoi pas, « Amina ». Il ne s'agissait pas de remplacer Lisa et Léa. « Ta vie est en connexion avec l'univers, au-delà de tes propres limites » se répéta-t-il… Et il sentit, encore confusément, mais avec de plus en plus d'acuité intuitive, la force de cette vérité. Il se dit qu'il allait suivre les signes, car il n'avait que cela à faire sur cette Terre, dans cette vie. Il avait envie d'en parler à Aryan et il s'apprêtait à ouvrir son application d'email lorsque le téléphone sonna. Gurji venait d'arriver à l'hôtel.

« Comment "très bien" ? insista Gurji. Ils étaient tous les deux attablés au restaurant du *Narayan Niwas Palace*, devant un repas indien des plus classiques.

– Bon. Le désert c'est très beau, sauf que je ne l'ai pas trouvé si "désert" que ça. Le dromadaire, très bien aussi, mais un peu fatigant. Par contre, question "rencontres", j'ai été servi.

– "Servi" ?

– Oui, c'est une expression en français, c'est pour dire qu'on a eu beaucoup de choses, que c'était bien quoi.

– Alors, tu as dit que tu as rencontré Jeevana ? C'est bizarre. C'est bien elle ?

– Oui ! Elle m'a reconnu, je l'ai reconnue. Elle s'est souvenue de mon prénom. Une petite fille en plein désert qui s'accroche à moi, qui veux-tu que ce soit ? C'est bien ma Jeevu. Alors ? Et l'autre ? Le "soutien" ? Tu as pu l'avoir.

– Pas encore. Je téléphone de temps en temps, mais ça répond pas. J'ai laissé un message avec le numéro. Je crois il faut attendre.

– J'espère pas trop longtemps, car le mariage c'est vendredi.

– T'es sûr que tu veux marier Jeevana avec toi ?

– Comment faire autrement ? Il faut bien faire avec cette foutue tradition religieuse. Mais j'ai du nouveau tout de même, je vais t'en parler. Mais c'est du côté rencontres que je voulais te raconter un peu…

– Ah ! Tu as trouvé une femme, je crois, fit Gurji avec un petit sourire espiègle.

– Comment le sais-tu ?! s'étonna Paul.

– Avant de venir à l'hôtel, je suis passé voir *Thar Safari* et c'est Vikram il a dit que tu as trouvé une femme. Excuse-moi, je voulais savoir si tout c'était bien pour toi dans le safari.

– Bon, bon, rien de grave, fit Paul en secouant la tête et en souriant. Donc, puisque tu le sais, j'ai rencontré une jeune femme, Amina, elle s'appelle. On a sympathisé.

– C'est une belle femme ? s'amusa à demander le guide.

– Ah ! Elle est canon ! se prit au jeu Paul.

– "Canon" ? demanda Gurji, perplexe.

– Oui, canon, ça veut dire très belle en français. Non, mais sérieusement. On a fait connaissance, on a passé le safari ensemble, on a beaucoup parlé, on a dormi ensemble… **Dormi !** s'exclama Paul, alors que Gurji roulait des yeux allusivement.

– Dormi ? Rien d'autre ?!

– Et non, rien d'autre. On n'est pas des sauvages. Allez Gurji, on se calme, hein ? Il est possible que du point de vue indien un homme et une femme dans le même lit ça doive conduire forcément au sexe. Bon pour beaucoup d'hommes en France, je te dirais, c'est pareil. Mais pour moi, pour Amina, non, ce n'est pas automatique. Donc on a juste fait un câlin, c'est tout, si tu veux savoir.

– Bon, bon, d'accord. Excuse-moi. Et elle est partie alors ?

– Oui. C'est comme ça. C'est trop tôt pour se mettre ensemble. On a décidé tous les deux de se séparer. Elle doit retourner en France pour son travail. Et moi, tu le sais, j'ai ma mission "Jeevu". Mais peut-être plus tard. On attend les signes ! Mais attends, j'ai rencontré Amina, Jeevu, mais encore quelqu'un d'autre. Un sadhu !

– Ah, oui, Vikram dit que vous avez fait la rencontre des sadhus. Alors, c'était bien la rencontre pour toi ?

– Pas mal, pas mal. » Et Paul lui raconta sa discussion avec le professeur-sadhu. Donc, voilà, je suis bien avancé : d'un côté il y a plein de signes pour que j'aide Jeevana en me mariant avec elle et, d'un autre côté, je ferais mieux de retourner à ma solitude. Vikram m'a dit que c'est normal. Les sadhus font comme ça, ils disent toujours une chose et le contraire et c'est toi qui dois choisir.

– Alors, tu as choisi ?

– Les signes ! Je choisis de suivre les signes. Aryan m'a écrit et il me dit de suivre les signes, donc je suis les signes.

– Bon ! On va faire tous les deux pour Jeevu, c'est ça ?

– C'est ça. Tu as parfaitement compris. Es-tu toujours d'accord pour m'aider ?

– Oui ! Pas de problème Paul. J'ai parlé avec ma femme et elle a dit je dois faire comme le client il veut. Tu vois, Gurji fait comme sa femme elle dit, c'est pas compliqué et le guide lui fit un clin d'œil malicieux.

– Que prends-tu en dessert ?

– Café et puis ça va.

– D'accord, moi je prendrai un thé. Quand as-tu appelé le "soutien" la dernière fois ?

– Ce matin. Tu veux que j'appelle encore maintenant ? On peut essayer ?

– Oui, vas-y, s'il te plaît. »

Gurji tenta de joindre le soutien, mais en vain. « Désolé Paul. Faut encore plus tard, je crois. On fait la visite cet après-midi ? Tu veux ?

– Qu'allons-nous visiter ?

– Des belles maisons, des havelis, comme à Bikaner, mais plus beau ! »

Paul ne se sentait pas aussi enthousiaste que son guide. Le fait qu'ils ne puissent pas joindre le soutien le contrariait et ne faisait qu'alimenter une forme d'anxiété qui tentait de s'immiscer en lui. Il se dit qu'il devait contrôler cela, accepter la situation telle qu'elle était, mais en même temps, il avait besoin d'agir, d'avancer. « Penses-tu que l'on pourrait chercher à rencontrer la tante de Jeevana ? lança-t-il comme un pêcheur en eaux troubles.

– Je sais pas si c'est bien. Tu sais, en Inde, les femmes c'est pas beaucoup de pouvoir. C'est beaucoup les hommes qui font les choses, qui décident. Alors, voir la tante c'est pas nécessaire, tu sais. Tu as quoi comme idée pour aller voir la tante ? »

Paul se rendit compte que Gurji avait un peu raison. Aller à la rencontre d'une femme indienne, était effectivement peu approprié pour le moment. Qu'allait-il lui dire d'ailleurs ? Il n'était rien pour ces gens, un étranger qui plus est. Son intérêt pour Jeevana pourrait même leur paraître suspect. Il devait bien plutôt contrôler sa pulsion activiste, qui le poussait souvent à agir impulsivement et attendre le prochain signe. « Bon, tu as raison Gurji. C'est trop tôt. Attendons que je sois devenu le prochain soutien de Jeevana. Je suis OK pour aller voir les belles havelis de Jaisalmer, mais en même temps… Je me sens un peu inquiet… Qu'on ne puisse pas joindre le soutien…

– « C'est comme c'est » tu oublies ? Tu fais pas la méditation dans le désert ? »

S'il y avait une chose qu'il avait oubliée durant ces deux journées et deux nuits dans le désert, c'était bien la méditation. « C'est la faute d'Amina, j'ai un peu oublié la méditation, dit-il en plaisantant. Non, en fait, j'ai médité un petit peu sur le dromadaire. Mais tu as raison, « c'est comme c'est », attendons…

– Le gourou il dit il faut faire attention à la femme, c'est pas bon pour la méditation…

– À ce propos, coupa Paul, je n'ai pas pensé à te demander comment va ta famille.

– Ça va bien, ça va bien. Ils sont contents de me voir des fois, mais ça va.

– Ce n'est pas trop dur quand même toutes tes absences ?

– Non, c'est OK. Je fais de l'argent, c'est du travail. Tu sais si je travaille avec *truck*, pour transporter des choses partout dans l'Inde, c'est pareil. C'est la vie, c'est comme c'est. Et puis, je crois que c'est bien aussi, on part et on revient et ça va bien comme ça.

– Bon, c'est OK alors. Mais tu as raison, il y a beaucoup de boulots qui demandent de partir loin de sa famille. Et les enfants, ils vont à l'école ?

– Kashi oui, c'est deux années dans la petite école. Mina, pas encore, c'est l'année prochaine. Elle reste avec maman à la maison. Ça va comme ça. Bon, tu veux on va voir les havelis ? On y va ? demanda Gurji en regardant sa montre.

– D'accord, Gurji, on y va, fit Paul en se levant de table. »

Ils décidèrent d'y aller à pied. Les havelis n'étaient pas très loin, disséminées dans la vieille ville de Jaisalmer. Se retrouver dans la rue indienne et toute son agitation fit plaisir à Paul. Cet afflux constant de stimulations, les gens, les bruits, les odeurs, les couleurs, cette attention constante, pour ne pas heurter quelqu'un ou pour ne pas se faire renverser par une moto, le distrayait de ses tourments, de son angoisse en lien avec Jeevana. Le tumulte indien, finalement, l'aidait à se maintenir dans le « c'est comme c'est ».

À l'approche des havelis, les commerces se raréfièrent, ainsi que le trafic des véhicules, comme si le quartier, devenu plutôt résidentiel, avait pris bonne figure pour la tranquillité des touristes. Lorsqu'ils parvinrent dans la rue étroite des havelis, il n'y avait pratiquement plus que des touristes occidentaux, qui déambulaient par petits groupes, écoutant sagement leurs guides et prenant des photos. La rue était vraiment très étroite et les bâtiments très élevés, de sorte que Paul eut l'impression d'entrer dans une faille géologique. Sur leur gauche les havelis et, en vis-à-vis, des bâtiments plus austères, voire des façades pratiquement aveugles, mais tout aussi élevées. Tous les immeubles étaient construits du grès rose et jaune qui est la matière même des villes de ce désert indien.

« C'est *Patwon Ki Haveli*, expliqua Gurji ? C'est la plus grande haveli de Jaisalmer et c'est la première haveli qu'on a fait. La construction ça commence dans mille huit cent cinq et il faut soixante ans pour faire tous les cinq étages. C'est très longtemps ! Tu vois !

– C'est donc une maison de riche marchand, c'est ça ?

– Oui, c'est ça. C'est la maison de Guman Chand Patwa, il s'appelle. C'est un commerçant et il fait la banque aussi. C'est un marchand très riche. Lui avoir beaucoup des magasins. On dit trois cents magasins partout dans l'Inde, l'Afghanistan, la Chine…

– Une multinationale déjà à cette époque, remarqua Paul.

– Il a cinq enfants et il fait cinq étages. Un étage pour un enfant garçon. Et c'est soixante balcons on dit. »

La façade, entièrement recouverte de balcons, rappela à Paul celle du *Hawa Mahal* à Jaipur. Chaque balcon avait sa propre personnalité architecturale. Certains étroits, d'autres larges, certains plats, d'autres arrondis, mais il y avait

tout de même une symétrie à chaque étage. Tout comme à Jaipur, tous les balcons étaient fenêtrés, fermés par des jaali ou des volets intérieurs en bois, couverts de bas-reliefs. Les supports des balcons étaient constitués d'une véritable dentelle de pierre, munie d'innombrables petites chandelles pendantes. Jaali, colonnes de soutien, arcades, avant-toits, coupoles, tous rivalisaient de complexité dans le façonnage de la roche, en de multiples motifs, tous différents, donnant une impression de profusion, d'effervescence, d'exubérance, exaltant l'esprit, transportant l'âme.

Paul, pragmatique, compta rapidement la vingtaine de balcons. « Mais il n'y en a pas soixante !

– Dedans, répliqua Gurji. Ça fait une cour dedans et avec beaucoup des balcons encore. Si tu veux, on peut visiter. Tu vas voir c'est très très beau, comme palais. On fait la visite ? Tu veux ? »

Paul ne répondit pas tout de suite. Derrière eux, la rue faisait un retrait, dégageant comme une cour intérieure, encerclée de hautes murailles, permettant le recul nécessaire pour admirer la haveli. À l'intérieur de cette cour, des marchands de marionnettes et d'autres babioles artisanales. Cinq bancs sculptés dans le grès jaune s'offraient aux visiteurs et Paul eut envie de s'y asseoir, de rester là, à méditer sur les magnificences de l'Inde. Il fit signe à Gurji de prendre place, lui aussi, sur le banc à côté de lui. « Un peu de méditation, sourit le guide. » La rue paisible, les échanges presque feutrés des petits groupes de touristes, les pigeons roucoulant sur les avant-toits, les choucas criaillant, plus haut, dans la frange bleue du ciel, tout concouraient à créer une atmosphère de sérénité et presque de recueillement. Paul se dit que ces maisons havelis avaient quelque chose de religieux. Aussi, de la logique du comptage des balcons, son esprit replongea dans une forme de contemplation, un long mantra sacré semblant sourdre des reliefs de la roche.

Et soudain… L'extase l'emporta et il se murmura à lui-même « waouh ! » Durant une pincée de secondes, il vécut à nouveau l'une de ces expériences de connexion supérieure, de jonctions imperceptibles entre les symboles et les significations, comme un rêve que l'on pressent, mais que l'on ne parvient pas à saisir. Et une forme de joie éphémère, d'euphorie éclair, l'envahit, amenant un sourire sur son visage. Il ferma les yeux, comme lorsqu'on éprouve un orgasme. « Waouh ! » se dit-il encore pour lui-même et, même si cette fois il ne chercha pas à retenir l'expérience, elle s'estompa rapidement.

Il rouvrit les yeux et vit une fillette indienne se pencher par l'un des balcons. Et c'est à ce moment-là que le souvenir de son rêve, le rêve qu'il avait fait sous la tente, avec Amina, lui revint à la mémoire, d'abord par bribes, puis par pans entiers.

« C'était une grande maison. Peut-être une haveli ou un palais. Mais c'était aussi un hôtel. Et… non. Cela avait commencé avec sa sortie dans le parc, chez lui, le premier soir après l'accident. La nuit était chaude et il voulait rentrer à la maison. Il n'arrivait pas à la retrouver. Il errait dans le parc, ne parvenant plus à le reconnaître. Et il finit par se retrouver dans cet hôtel étrange. Ils étaient dans

l'un des couloirs. « Ils », car il était là avec Jeevu. Sa Jeevu ! Il se sentait si heureux d'être avec son enfant ! Il aurait voulu la prendre dans ses bras, la serrer dans ses bras, mais elle ne cessait pas de courir partout dans les couloirs. Dans son rêve, la petite Indienne parlait le français. Tous les deux étaient en train de chercher leur chambre. Ils s'étaient perdus. Tous les deux étaient à moitié nus : elle en petite culotte et lui avec son bermuda de nuit. Mais cette tenue légère leur était indifférente. Toute leur angoisse se portait sur la recherche de leur chambre. Ils n'arrivaient pas à trouver la réception de cet hôtel ni la sortie. Paul décida de se concentrer sur les numéros des chambres. Mais, non seulement il avait du mal à lire les numéros, mais il ne se souvenait pas du numéro de leur propre chambre. Les couloirs étaient immensément longs. Jeevana courait de porte en porte et cherchait à chaque fois à ouvrir la porte des chambres, en vain. Ils prenaient alors un autre couloir perpendiculaire, qui était aussi long que le premier. Puis, un autre, perpendiculaire, toujours aussi long, avec des portes de chambres des deux côtés. Cela n'en finissait pas. Paul parvint à rattraper Jeevu et à la prendre contre lui. Ils s'assirent au pied d'un mur. La petite finit par se calmer et commença à pleurnicher. Pour la distraire de son chagrin, il se leva et la porta dans ses bras et il se mit à faire le clown avec les caractères sanskrits marqués au-dessus de chaque porte en guise de numéros. Paul se sentait de plus en plus désespéré et angoissé et même son petit jeu de faire l'idiot devant chaque numéro commençait à ne plus distraire Jeevana. Elle se remit à geindre, à s'agiter et à avoir des stéréotypies. Comme elle se débattait, il dut la lâcher et elle repartit en courant. Il courut après elle. Il ne voulait pas la perdre. Le couloir dans lequel ils étaient devenait de plus en plus sombre. Soudain, Paul avisa sur sa droite un renfoncement avec un ascenseur. Il appuya sur le bouton. L'ascenseur s'ouvrit presque aussitôt. Il y pénétra et appela Jeevu. Jeevu ! hurla-t-il. Mais la fillette ne répondait pas, n'arrivait pas. Il se demandait pourquoi il n'était pas d'abord parti la chercher avant de monter dans cet ascenseur. Les portes se refermèrent. Il essaya de les rouvrir en appuyant sur des boutons. Mais rien ne se produisit. Il ne savait pas s'il montait ou s'il descendait. Il avait abandonné Jeevu, sa Jeevu ! Elle était toute seule, perdue dans cet hôtel infini. Et il s'éveilla lorsque son angoisse fut à son comble. »

Paul fut soudain extirpé de sa contemplation et de ses réminiscences oniriques par une marée de voix humaines allant en crescendo, suivie par un cortège de musiciens, dont les plus bruyants étaient les tambourins et des sortes de hautbois aux sons criards. Un grand groupe de touristes indiens envahit la petite cour, prenant ses aises, cherchant la meilleure place pour photographier la haveli, quitte à se planter devant les autres touristes assis sur les bancs ou à monter debout sur ces mêmes bancs. Ils s'interpellaient et dialoguaient à voix forte, crachaient par terre à l'occasion, riaient et s'exclamaient sans retenue aucune. Leur progéniture n'était pas en reste et, comme tous les enfants de la terre, livrés à eux-mêmes, ils couraient dans tous les sens en criant et en faisant les fous.

Paul se leva aussitôt et fit signe à Gurji qu'ils allaient visiter la maison. Les deux hommes gravirent la dizaine de marches qui permettaient d'y accéder, fuyant le tumulte de la rue. « Ah, ces Indiens ! fit Paul en souriant.

– Ah ! C'est comme c'est, confirma Gurji en lui tapant sur l'épaule. »

Ils commencèrent leur visite sans tarder, afin de prendre de l'avance sur les Indiens qui ne manqueraient pas de les suivre. À chaque étage, de multiples pièces, richement décorées, donnaient d'un côté sur la rue et d'un autre côté sur une large cour intérieure. L'habillage des sols, des murs et des plafonds était littéralement somptueux, n'ayant rien à envier aux plus beaux palais royaux, voire surpassant largement tous les *Sheesh Mahal* que Paul avait pu admirer jusqu'à présent. Partout ce n'était que mosaïques multicolores, incrustations de miroirs, dorures, formant une infinité de motifs, figuratifs, floraux ou géométriques. Dans la plupart des pièces, l'arrondi entre murs et plafond était décoré de frises figuratives représentant une sorte de longue caravane, d'hommes et de femmes, marchant en compagnie d'animaux : éléphants, chevaux, dromadaires. De partout pouvaient surgir des cartouches, contenant la représentation de scènes de la vie quotidienne, avec beaucoup de femmes se livrant à leurs petites activités. Sur les murs, des représentations peintes de personnages qui étaient probablement les anciens propriétaires des lieux, songea Paul.

Chaque pièce avait son thème, sa personnalisation et toutes étaient meublées d'époque, transformant la haveli en musée. Ici des ustensiles de cuisine, ici des instruments de musique, ici des fauteuils, des lits, des tables hautes ou basses et des chaises, divers meubles de rangement, coffres, commodes, armoires. Mais aussi des guéridons et divers objets utilitaires ou de décoration, comme des pots, des jarres, des bougeoirs, une horloge à balancier, de gros cuiseurs à vapeur dans les cuisines. Dans des vitrines on pouvait voir des lunettes de vue et leurs étuis ; des poids, des sceaux, des tampons, pour mener les affaires commerciales et de nombreuses pièces de monnaie ; des cadenas, dont un magnifique spécimen, gros comme deux poings, à double clé ; de l'outillage pour tailler la pierre ; des bibelots ; des tentures et des mannequins, hommes et femmes, grandeur nature en habits traditionnels ; des instruments de musique indiens. Parfois, on voyait surgir des objets semblant plus modernes, comme un ventilateur de plafond, un vieux phonographe dans son meuble de bois, un vieil appareil photographique sur son trépied, un vieux réfrigérateur avec son échangeur de chaleur posé au-dessus ; une vieille poussette pour enfant et un berceau rustique suspendu à un petit portique. Sur les murs, des photos sous verre en noir et blanc, montrant vraisemblablement des membres de la famille devant les havelis en construction. « Regarde, Gurji ! s'exclama Paul en attirant l'attention de son guide. N'est-ce pas le même jeu que dans la cour de… de Fatehpur Sikri ?

– Ah, oui, c'est ça, c'est le pachisi, le jeu pachisi. C'est un petit jeu, c'est le même. »

Dans un petit salon, il y avait deux fauteuils de bois sombre, à la coupe presque design, de chaque côté d'une petite table ronde, comme une roue de charrette à rayons, recouverte d'un verre et sur laquelle ce jeu de pachisi était posé. C'était un damier en tissu peint, en forme de croix, comme un jeu des petits chevaux, avec des cases blanches, noires, rouges, jaunes, certaines paraissant aussi grises ou roses, étrangement disposées et des dés allongés. À l'extrémité de chacune des quatre branches du damier, il y avait quatre jetons en forme de petits dômes.

Chaque étage offrait un véritable petit appartement fonctionnel, avec cuisine, chambres, salons, salles d'invités et même une petite pièce réservée au culte, comme un temple domestique. Et chaque étage donnait sur une galerie et de nombreux balcons surplombant la cour intérieure.

Paul et Gurji grimpaient d'étage en étage, poursuivis par le brouhaha des touristes indiens qui montaient comme une inexorable inondation. Ils arrivèrent enfin sur le toit-terrasse, qui offrait un fabuleux panorama sur la ville et le fort. Les deux hommes s'y attardèrent un peu. Accoudés à la rambarde de pierre jaune, de cette position privilégiée, ils regardaient la rue animée en contrebas. Paul se dit que c'était peut-être le moment de raconter son rêve. « Tu sais Gurji, tout à l'heure, sur le banc, en regardant la haveli, je me suis souvenu d'un rêve que j'ai fait la nuit dernière, sous la tente, avec Amina.

– Ouh ! Tu as rêvé d'Amina ?

– Non ! Si j'avais rêvé d'Amina, je ne te le raconterais pas, fit Paul malicieux. En fait, j'ai rêvé d'une grande maison, un peu comme celle-ci. C'était un hôtel avec une infinité de chambres et des couloirs infinis et j'étais perdu dans les couloirs de cet hôtel avec… avec… devine… Jeevana !

– Ah ! Tu as rêvé de Jeevana, encore un signe… Excuse-moi… »

Le téléphone de Gurji s'était mis à sonner. Il répondit et se lança dans une conversation en hindi. Instinctivement, Paul s'éloigna par discrétion, bien qu'il ne comprenne pas un mot de hindi. Au bout de quelques minutes Gurji lui fit signe de s'approcher et lui expliqua en souriant : « C'est le soutien de Jeevana, il veut parler avec toi en anglais, OK ? » et il lui donna le mobile. « Hello, fit Paul.

– Hello, fit une voix virile. Je suis Ahmid Chandwali. Je suis le soutien de Jeevana. Gurji me dit que tu veux faire soutien aussi ?

– Oui. Je suis Paul Erra. Je suis français. Je visite l'Inde avec Gurji. J'ai rencontré Jeevana à Jaisalmer et aussi dans le désert où je faisais un safari. J'ai vu des signes qui me disent que je dois aider cette enfant. Est-ce qu'on pourrait se voir pour en parler ?

– D'accord. Mais avant, je veux savoir, tu es français, tu as de l'argent, beaucoup ?

– Pour l'argent, ce n'est pas un problème pour moi. Mais il faut qu'on en parle.

– Tu veux aider Jeevana comment ?

– Je voudrais qu'elle ne soit plus devadasi, qu'elle aille dans un orphelinat et à l'école. Je voudrais qu'elle soit une petite Indienne comme toutes les autres petites filles indiennes.

– Bon, bon, c'est bien. Tu n'as pas de mauvaises pensées ?

– Non ! Absolument pas ! Tu as dû remarquer qu'elle a des problèmes dans sa tête. C'est une enfant autiste. Je ne sais pas si tu connais ça "autisme" ?

– Oui, je sais un peu.

– Alors, écoute, en France, je suis professeur pour des enfants comme Jeevana. Je connais bien ces enfants et leurs difficultés, alors tu vois pourquoi je veux aider Jeevana.

– Ah, tu es professeur pour les enfants ! C'est bien, c'est bien ! C'est bien pour Jeevana. On doit en parler. Écoute, repasse-moi ton guide, je vais lui dire où j'habite. Venez chez moi, on va en parler, OK Paul ?

– OK Ahmid, je te repasse Gurji. »

« Il nous invite à aller chez lui », fit Paul en redonnant le mobile à Gurji.

Durant tout le trajet en rickshaw, Paul se sentit immensément soulagé. Enfin quelque chose commençait à bouger. Même si les négociations avec Ahmid n'étaient pas gagnées d'avance, il avait confiance, car la voix grave de l'Indien lui avait plu. L'homme lui avait paru sincère et porter un réel intérêt pour l'affaire « Jeevana ». Ils arrivèrent devant une petite maison moderne, de plain-pied, dans une rue tranquille de la banlieue ouest de Jaisalmer. C'était une maison qui avait du style, bâtie à partir de grosses pierres de grès jaune, bien taillées, avec quelques fioritures artistiques. À gauche de la façade, il y avait un porche qui occupait à peu près la moitié de la longueur de cette façade, avec trois colonnes, reliées par des arches polylobées, finement travaillées. Sous l'une des arches, une moto était garée. Sur l'autre moitié de la façade, s'ouvraient trois fenêtres hautes avec jaali. Le porche et les fenêtres étaient surmontés d'un avant-toit, mousson oblige ! Au-dessus, le toit-terrasse était entouré d'un haut parapet. Devant la maison, il y avait des plantes, dont un bel eucalyptus, qui avait bien poussé et dépassait de deux bons mètres le parapet de la toiture-terrasse. La propriété était séparée de la rue par un muret, fait des mêmes grosses pierres, surmonté d'une grille en fer forgé décorative, peinte en blanc. Sur la gauche, un portail entrouvert, lui aussi en fer forgé, lui aussi peint en blanc, mais de plus, muni de petits boutons rouges au croisement de ses motifs. « Si c'est la maison à lui, alors c'est un homme riche, souffla Gurji en accompagnant Paul vers le portail d'entrée. »

Sitôt franchi le portail, Ahmid sortit de la maison et les accueillit sous le porche en levant les bras et en souriant. C'était un homme jeune, dans la trentaine, mince, brun, portant très discrètement bouc et moustache, au regard affable. Il était habillé d'une longue tunique crème, les épaules recouvertes d'un châle pied-de-poule en noir et blanc et il était coiffé du bonnet blanc de prière que portent nombre de musulmans. « Venez, entrez, dit-il en anglais. Vous êtes tous les deux les bienvenus. » On se serra la main et les trois hommes entrèrent dans la maison.

C'était un salon simple et moderne. Les murs étaient peints en beige et peu décorés. Une grande niche sertie dans l'un des murs était vivement éclairée de l'intérieur. Elle contenait des livres sur son étagère du bas et quelques objets

souvenirs au-dessus, qui avaient l'air d'avoir un caractère religieux. Un grand canapé bas, au cadre de bois noir, habillé d'un tissu vert clair, avec de nombreux coussins assortis et brodés de motifs fleuris, occupait un angle de la pièce et se prolongeait le long du mur du fond. Devant, une longue table basse, posée sur un tapis. Le sol était revêtu de petits carreaux beiges assortis aux murs. « Prenez place sur le canapé, invita Ahmid. »

Paul et Gurji s'assirent. « Voulez-vous un thé ? demanda aimablement Ahmid.

– Ce serait avec plaisir, répondit Paul en souriant. Il se sentait à l'aise. Le bonhomme lui semblait intelligent et ouvert au dialogue.

– Moi aussi, un thé, ça me va très bien, fit Gurji. »

L'hôte se rendit dans une autre pièce, sans doute la cuisine, pour donner ses instructions, probablement à son épouse, car il revint rapidement et s'assit à son tour sur l'autre aile du canapé. « Je voudrais tout d'abord m'excuser, car je n'ai pas pu répondre tout de suite à vos messages au téléphone. Quand je suis au travail, en déplacement, j'ai parfois des difficultés pour répondre.

– Quel genre de travail faites-vous ? demanda Paul.

– Je suis architecte. Aussi, je dois me déplacer beaucoup pour visiter les différents chantiers. Et toi, Paul, tu es professeur alors ?

– Oui. C'est dans un institut spécial pour les enfants qui ont un retard mental et d'autres problèmes, comme l'autisme aussi.

– C'est difficile comme travail avec ces enfants ? Non ?

– Parfois oui. Mais dans l'ensemble ça va. C'est un travail très intéressant. Ces enfants ont vraiment besoin qu'on les aide, mais ce sont des enfants comme les autres enfants. C'est important de voir les choses comme ça. On peut parler de Jeevana ?

– Oui, bien sûr ! On est là pour ça.

– Pourquoi veux-tu être son soutien dans le devadasi ?

– En fait, je suis son oncle, du côté de son père. Jeevana s'appelle Chandwali, comme son père, comme moi. Son père c'était mon grand frère, qu'Allah le bénisse.

– Tu es musulman ? C'est bien ça ?

– Oui, comme tu vois, fit Ahmid en touchant son kufi. Et toi ? Tu es chrétien ?

– De culture chrétienne, mais pas de religion. Je n'ai vraiment pas de religion. Bien que… depuis que je suis en Inde, j'ai peut-être tendance à devenir bouddhiste. Mais j'ai aussi fait un vœu à Ganesh, alors peut-être hindouiste aussi, plaisanta Paul.

– Et Gurji est sikh, je parie, reprit Ahmid sans se formaliser.

– Exact, Ahmid. Comment as-tu deviné ? demanda Gurji.

– Un grand homme barbu, avec une queue de cheval et un regard de guerrier, ça ne trompe pas, expliqua Ahmid en souriant.

– On m'a dit que Jeevana vit chez sa tante maternelle, reprit Paul. Pourquoi pas chez son oncle paternel ?

– Ah ! Tu sais Paul, c'est une longue histoire. Mon frère Karim a fait une grande erreur. Dans ma famille cela a pu lui être pardonné, car on est une famille moderne. Nous sommes musulmans, mais… »

À ce moment-là une jeune femme entra, apportant le thé sur un plateau, suivie de deux enfants. « Je vous présente mon épouse, Halima… Et voici nos deux enfants. L'aîné c'est Chokri, il a dix ans et la petite c'est Nabila, elle a huit ans. »

Paul se leva et eut le réflexe de saluer Halima à l'Indienne, mains jointes en s'inclinant légèrement, souriant. La jeune femme s'inclina, elle aussi, imperceptiblement, avec un sourire franc. Elle était habillée d'une longue robe blanche, la tête et les épaules recouvertes d'un foulard aux tons verts. Deux magnifiques boucles d'oreilles, se terminaient en pendant, fait d'un assemblage délicat de fils d'or et de minuscules perles et encadraient un visage fin et gracieux, très légèrement maquillé.

Le couple avait deux beaux enfants. La petite Nabila, qui ressemblait énormément à sa mère, était vêtue d'une robe brune, ornée de jolies broderies fleuries. Elle avait la tête recouverte d'un voile diaphane rose vif, dont les pans étaient enroulés autour de son cou. Le garçon était habillé un peu comme son père, d'une tunique beige, mais richement ornée de broderies et coiffé d'un bonnet musulman. Paul alla vers eux pour leur serrer la main : « Hello, hello ». Ils répondirent à son salut maladroitement, en riant doucement, trouvant sans doute cela amusant.

Leur mère servit le thé, tandis que son mari lui expliqua ce dont ils étaient en train de parler. La jeune femme s'assit sur le canapé à côté de son mari et s'exprima en un anglais parfait : « C'est terrible pour cette pauvre Jeevana. Avant la mort de ses parents, elle allait à l'école. C'est une enfant très intelligente, avec une bonne mémoire, elle travaillait vraiment bien. C'était une petite fille un peu bizarre, mais tous ses problèmes qu'on voit maintenant sont venus après la mort de ses parents. Tu veux vraiment aider Jeevana ? demanda-t-elle à Paul. Comment penses-tu faire ?

– Oui, Halima, je veux aider Jeevana. Je voudrais qu'elle ne soit plus devadasi, qu'elle aille dans une famille ou un orphelinat, qu'elle aille à nouveau à l'école… Je pense aussi à l'adopter, la ramener en France, mais là… c'est plus compliqué. Je ne sais pas vraiment si c'est possible, si elle est adoptable, si l'administration indienne l'acceptera. Je ne sais pas. On m'a conseillé de ne pas chercher à casser le devadasi, mais de devenir le soutien de Jeevana dans le devadasi, c'est pour ça que je suis ici…

– C'est exactement l'idée que j'avais, interrompit Ahmid. Je voulais éviter à la petite la… "nuit de noces", la prostitution, c'est aussi pour ça que je me suis engagé pour être son soutien.

– Bon, c'est bien, dit Paul. Pour toi aussi, il n'y a pas d'ambiguïté ni de mauvaises intentions, je suis rassuré. Mais pourquoi n'as-tu pas pu accueillir la fille de ton frère, ta nièce chez toi, Ahmid ?

– Eh bien, je te disais que… Tu as vu que nous sommes musulmans. Mon frère a fait l’erreur de vouloir se marier avec une fille hindoue. Brinda, sa femme était hindoue. Une très jolie femme…

– C’était un vrai mariage d’amour, renchérit Halima. Mais le genre de mariage qu’il vaut mieux éviter en Inde.

– Du côté de ma famille, reprit Ahmid, on s’est fait une raison. Nous sommes assez modernes et tolérants. On a même fait les deux mariages ! Ils ont fait le mariage hindou et le lendemain ils ont fait le mariage musulman. Mariés deux fois, bien mariés ! Mais du côté de la famille de sa femme, s’ils ont accepté le mariage, c’est avec beaucoup de… Ils ne voulaient pas au départ.

– Karim, mon beau-frère, a beaucoup insisté. Il a même refusé la dot et c’est lui qui a donné de l’argent et c’est comme ça qu’ils ont fini par accepter le mariage, bien que ce fut à contrecœur, expliqua Halima.

– La famille de Brinda est assez pauvre. Ils vivent pour la plupart dans le désert où ils élèvent du bétail. Ils sont très religieux, mais ils aiment l’argent encore davantage que les dieux ! Quand il y a eu l’accident, ils n’ont rien voulu savoir. Ils ont enlevé Jeevana et ont décidé qu’elle serait devadasi. Ils disent que l’accident c’est une punition divine et que c’est pour laver le péché de ce mariage de leur fille avec un musulman. Pour la même raison, ils veulent aussi consacrer Jeevana à la déesse Yellamma. L’enfant est donc sacrifiée pour réparer la faute de sa mère. C’est pour ça que je n’ai pas pu accueillir ma nièce sous mon toit comme ma fille. Paul, je suis prêt à te céder la place de souteneur, car peut-être que toi, comme tu es un Français, un Occidental, peut-être que tu auras plus de pouvoir pour aider Jeevana, je ne sais pas. Qu’est-ce que tu en penses ? Et pourquoi veux-tu faire ça ? Tu vas peut-être avoir beaucoup de problèmes avec la famille de Jeevana, tu y as pensé ? »

Paul réfléchissait en sirotant son thé. « C’est une famille qui peut devenir dangereuse pour nous et nos enfants, précisa Halima. C’est pour ça qu’on ne peut pas recevoir Jeevana. On s’était dit que si Ahmid est son soutien dans le devadasi cela pourrait réduire les risques qu’on lui fasse du mal. Mais je souffre de la voir comme elle est maintenant, depuis tous ces mois, dans la rue. Je sais qu’on lui donne à manger dans le quartier… Mais mange-t-elle tous les jours à sa faim ? Cela me rend très triste de la voir comme ça. Elle est si seule ! »

Gurji, qui n’avait encore rien dit, s’adressa à Halima : « Tu as dit que Jeevu est très intelligente. Je ne l’ai pas beaucoup entendu parler. Paul se demandait si elle sait parler.

– Vous pouvez être rassurés : Jeevana est une grande bavarde ! Elle n’arrêtait pas de parler. Enfin, avec les étrangers, les hommes, elle peut se montrer très timide, mais dès qu’elle connaît quelqu’un, elle peut beaucoup parler. Parfois trop ! Elle parle sa langue du désert et aussi le hindi un peu. Vous voyez qu’elle est intelligente ! »

Paul se sentit soulagé par les propos d’Halima. Il avait craint qu’un retard de langage, voire un retard mental, en plus de la différence des langues, rendent encore plus difficile la communication entre Jeevana et lui. « Ahmid, tu m’as

demandé pourquoi je veux aider Jeevana… Je vais vous raconter mon histoire… Gurji la connaît bien… Les enfants comprennent l'anglais ?

– Pas assez pour suivre une conversation et puis on va les laisser aller jouer dans le jardin. D'ailleurs, est-ce que ça vous dirait qu'on aille s'installer dans le jardin ? Ce serait bien plus agréable pour bavarder.

– Entendu, Ahmid, c'est d'accord. » Et Paul se leva.

Ahmid donna ses instructions aux enfants qui les devancèrent avec enthousiasme, contents de pouvoir reprendre leurs activités d'enfants. Tasses à la main, ils suivirent un couloir central, de part et d'autre duquel s'ouvraient la cuisine et sans doute des chambres, les portes étant fermées. La maison était, vue de la rue, un trompe-l'œil, car derrière sa modeste façade, elle se prolongeait, tout en longueur, suffisamment pour donner une belle surface habitable. Au bout du couloir ils débouchèrent dans un merveilleux jardin tout de vert vêtu, protégé d'un haut mur peint en beige.

Au milieu du jardin, un bassin en forme d'étoile, peuplé de plantes aquatiques, de gros galets moussus et de poissons rouges. Au centre du bassin, une petite fontaine avec son jet d'eau. Autour, un dallage de carreaux aux motifs mêlant le blanc et le vert pâle, qui rappelait le foulard d'Halima. La surface dallée s'ouvrait, ici ou là, pour céder la place à la terre et aux végétaux, composés de palmiers, de fougères, de bananiers, de figuiers, de bambous au pied du mur et de nombreuses plantes que Paul ne connaissait pas. D'autres plantes étaient disposées dans de gros pots. Parmi elles, Paul reconnut un ficus. L'ensemble donnait une impression d'une verte et fraîche luxuriance. « Ouah ! fit Paul en secouant la tête, admiratif, c'est l'architecte Ahmid qui a fait tout ça ?!

– L'architecte et sa femme, précisa Ahmid en souriant, touchant l'épaule d'Halima. Pour la maison c'est pareil, nous l'avons conçue tous les deux. Venez, on va s'asseoir dans le jardin. »

Ils prirent place sur de larges tabourets bas, en fer forgé, recouverts d'un confortable coussin. Une petite table basse, dans le même style, accueillit leurs tasses de thé et la théière qu'avait fait suivre Halima. Chokri et Nabila arrivèrent de leur côté avec des pâtisseries orientales.

– Nous sommes gâtés ! Merci beaucoup ! s'exclama Gurji.

– En France, dans les banlieues, on retrouve aussi ce plan architectural, dit Paul. Une petite façade sur la rue et une maison tout en longueur, avec le couloir central et le petit jardin tout au bout. C'est vraiment agréable ! Halima, qu'est-ce que tu fais dans la vie ? Tu travailles, je suppose ?

– Oui, j'ai un magasin de vêtements à Jaisalmer et un autre à Jodhpur. Je fais des affaires, sourit-elle.

– Ah, intéressant, fit Paul en secouant la tête.

– Alors, Paul, raconte-nous ton histoire. Je veux comprendre pourquoi tu t'intéresses à Jeevana, demanda Ahmid. »

Paul se raconta à nouveau. « Bon… Si je compte bien, commença Paul en énumérant sur ses doigts. Il y a eu Gurji, ensuite Aryan – c'est un professeur de philosophie et de méditation rencontré à Jaipur, tes cousins et Amina – c'est une

amie rencontrée ce week-end lors d'un safari dans le désert – et le groupe du safari, cela fait cinq fois que je raconte mon histoire. Je suis désolé si cette fois je ne… pleure pas ! fit Paul avec une grimace. La "thérapie indienne" commence à faire ses effets positifs sur moi. Bien, voilà. Le sept avril de cette année, j'ai perdu ma femme, Lisa, et ma fille, Léa – elle avait sept ans –, dans un accident de voiture. Vous pouvez imaginer que ce fut un véritable choc pour moi. »

Halima poussa un petit cri, mains sur sa bouche, regard profondément attristé. « C'est terrible ! fit Ahmid. Tu n'étais pas dans la voiture ?

– Non. Ma femme et ma fille partaient avant moi. Sa mère déposait Léa à son école et ensuite elle allait à son travail d'infirmière. Moi, je partais plus tard au travail, c'était un lundi. L'accident a eu lieu juste après leur départ. Je suis parti peu après, par un autre trajet. Des gendarmes, deux femmes, je me souviens, sont venues me chercher dans la matinée pour m'amener à l'hôpital. Mais elles étaient déjà mortes, tuées sur le coup. Ce fut terrible pour moi, oui.

– C'est pour ça que tu ne crois plus en Dieu ?

– Non, Ahmid. Depuis mon enfance je ne crois pas en Dieu. Je n'ai jamais cru en Dieu. C'est comme ça. Non. L'accident a eu un autre effet sur moi, les premiers temps. Je voulais me couper du monde social. Je ne voulais plus voir personne, à l'exception de ma sœur. C'est une ascèse sociale, en quelque sorte.

– Je comprends, c'est une réaction normale. Tu ne travailles plus alors ? demanda Ahmid.

– Non. J'ai pris une année sabbatique. Mais je ne sais pas quand je reprendrai le travail auprès des enfants. Mais, vous voyez, six mois plus tard, j'ai décidé de faire ce "pèlerinage" en Inde. Il fallait que je sorte de mon isolement et que je fasse un travail sur moi, que j'avance, avec les rencontres que je ferai en Inde.

– Pourquoi l'Inde ? demanda Halima.

– C'est… C'est à cause de Lisa. Elle était passionnée par l'Inde, le Tibet, la méditation. Elle pratiquait tous les jours la méditation. Et puis… Je voudrais revenir sur les suites de l'accident, car cela explique pourquoi Jeevana. Alors… Je ne sais plus où j'en suis…

– La nuit après l'accident, le "contact", suggéra Gurji.

– Oui, merci Gurji. La nuit, qui a suivi l'accident. J'étais très très mal, vous pouvez l'imaginer. Je pensais en finir avec la vie. Et, vers une heure-deux heures, du matin, j'ai fait une expérience bizarre. J'ai eu l'impression très forte d'un "contact", comme de la télépathie, avec un enfant qui était aussi en détresse que moi. Alors, mentalement, j'ai cherché à communiquer avec cet enfant, à le calmer, le rassurer. Et c'est parti comme c'est venu, d'un coup, plus rien. Après, j'ai pensé que c'était peut-être Léa, ma fille. Mais je ne crois pas trop aux fantômes. Ou bien que c'est l'enfant en moi, le petit Paul. Enfin, à ce moment-là je ne savais ce que cela signifiait. Cela pouvait être, tout simplement, une expérience purement psychologique liée au stress de la perte. C'est aussi ce que j'ai pensé. J'en ai parlé à ma sœur le lendemain, puis j'ai oublié tout ça. Et puis, vendredi, on est arrivés à Jaisalmer, Gurji et moi. On a visité le fort et le soir on était invités à manger chez ses cousins. Suri et Tanisha. Un jeune couple avec un

bébé. Je ne sais pas si vous les connaissez… Ahmid et Halima firent signe que non de la tête. Ils connaissent bien Aslam, un commerçant du quartier qui parle très bien le français.

– Ah oui ! Aslam, je le connais ! s'exclama Ahmid. Il est de Pondichéry, je crois. Mais poursuis, Paul.

– Juste avant d'arriver chez Suri et Tanisha, dans la rue, j'ai rencontré une première fois Jeevana. Elle était assise dans un coin sombre, près d'une fontaine, entourée de plein de trucs empilés, pour se protéger. Je lui ai dit "*Hello*". Elle m'a fait un petit sourire, puis elle a caché son visage derrière ses mains. Ensuite, avec Gurji, on est entré chez ses cousins et on a passé la soirée. Et c'est au moment du repas que la petite est arrivée. Elle a l'habitude de venir manger chez Suri et Tanisha. Ils lui donnent à manger. C'est vraiment généreux et sympa de leur part. Pauvre gosse !

« Bon, on a commencé à parler d'elle, de la mort de ses parents. Aslam est allé chercher une coupure de journal où l'accident était raconté. Et c'est là que j'ai constaté que les deux accidents : de Lisa et Léa, en France et des parents de Jeevana, en Inde, se sont passés le même jour, exactement au même moment. Cela m'a paru tout de suite extraordinaire, bien que, dans le fond, je sais très bien que le hasard peut tout expliquer.

« Et puis… Jeevana s'est comportée d'une façon particulière avec moi. Je ne sais pas, maintenant je me dis qu'elle a dû sentir ma détresse ou quelque chose comme ça. En tout cas, elle est venue vers moi, elle a pris mon bras et m'a demandé : "*Aatmik Pita* ? *Aatmik Pita* ? *Aatmik Pita* ?" Elle n'arrêtait pas. Et ils m'ont expliqué le rêve de Jeevana, d'un homme blanc, qui serait son père spirituel et qui viendrait la chercher et la guérir. À ce moment-là, j'ai senti en moi que je devais faire quelque chose pour elle et j'ai ouvert mon bras comme ça et elle est venue se serrer contre moi… »

Paul ne put contenir son émotion. Il poursuivit en pleurant : « Désolé… Mais c'est… Ce fut un grand moment pour tous les deux… La pauvre petite… Je la sentais trembler contre moi… Désolé… s'excusa-t-il en s'essuyant le visage de ses mains.

– C'est OK, Paul, c'est OK, dit Ahmid sur un ton compatissant. Halima et moi on est vraiment désolés de tout ce qui vous est arrivé à Jeevana et toi, sincèrement, ce sont des histoires terribles. Je comprends bien à présent ton lien avec Jeevana. C'est d'abord comme un lien spirituel… »

– Merci… fit Paul pour remercier la petite Nabila qui venait de lui apporter une boîte de mouchoirs en papier. Oui, tu as raison Ahmid, c'est comme un lien spirituel avec Jeevu. Tu comprends pourquoi je m'intéresse à elle, pourquoi je veux l'aider et la sortir de ce truc de devadasi !

– En tout cas, ma femme et moi, tu comprends que tout ce que nous faisons c'est aussi pour aider Jeevana. Le "mariage" devadasi c'est pour essayer de l'aider…

– Oui, j'ai bien compris et cela me rassure. Mais, attendez, ce n'est pas fini. Car si nous nous rencontrons aujourd'hui, c'est qu'hier matin, durant le safari en

dromadaires, en plein désert… Ça s'appelle "Teliwara", je crois, si je ne me trompe pas. J'ai enregistré l'endroit sur le GPS. C'est un "village". C'est plutôt un camp de huttes, de cabanes en bois, avec plein de gosses qui sont venus nous voir. Voir les touristes. Et là, je tombe sur Jeevana, encore une fois ! C'était dingue ! En plein désert du Thar, je retombe sur elle ! Si ce n'est pas un signe ça ! Elle m'a reconnu. Elle disait "Jeevu-Paul, Jeevu-Paul, Jeevu-Paul". Parce qu'à Jaisalmer, le vendredi, je lui avais dit que je l'appelais "Jeevu" et que moi c'était "Paul" et elle a bien retenu ça "Jeevu" et "Paul". C'était incroyable. La question : qu'est-ce qu'on fait pour elle, exactement ? Si c'est moi qui deviens le soutien, est-ce que ça sera plus facile pour l'aider ? Vikram, le guide du safari, m'a parlé de la loi et des associations qui luttent contre le devadasi. Qu'est-ce que vous en pensez ? »

Ahmid sembla réfléchir un moment. C'est Halima qui prit la parole : « Toutes ces rencontres avec Jeevana, c'est vraiment extraordinaire. Il y a du destin là-dedans, c'est sûr. Je crois vraiment au destin. Mais pour les associations… Je ne sais pas si c'est une très bonne idée.

– Oui, reprit Ahmid, en Inde, concernant la religion, il y a la loi, mais il y a les usages et ça ne va pas trop ensemble. Le désert du Thar est très grand. Le risque est qu'ils la cachent quelque part et qu'on ne la retrouve plus. Ou pire ! Ils sont assez fanatiques pour faire ça. Ils peuvent très bien la sacrifier.

– Un sacrifice humain ? demanda Paul, interloqué.

– Quelque chose comme ça. Enfin s'en débarrasser en l'envoyant à l'autre bout de l'Inde pour qu'elle se prostitue. Non, tant qu'elle n'est pas sortie des griffes de cette famille il ne faut surtout pas faire intervenir les associations ou la justice.

– C'est aussi ce que je pensais. Je crois que l'on doit jouer le jeu du devadasi. Que toi ou moi on devienne le soutien de Jeevana. Qu'on paye ce qu'il y a à payer et ensuite, on essaiera de la sortir de là. La question c'est : est-ce que c'est mieux que ce soit toi ou moi en soutien ?

– Mon idée est que, s'ils acceptent qu'un étranger soit soutien… Et, puisqu'on est là ensemble à en parler, si Sajiv a donné mon numéro de téléphone, on dirait que cette idée leur va – tu pourras plus facilement que moi imposer des règles pour après. Enfin, si tu t'y prends bien…

– Gurji sera là pour m'aider. Toi, Gurji, qu'est-ce que tu en penses ? Ahmid ou Paul ?

– Je crois bien qu'Ahmid a raison, répondit Gurji. Avec Ahmid, négocier l'école, arrêter la rue, qu'elle ne soit plus mendiante, tout ça, ça ne va pas être facile pour lui. Si c'était moi, ce serait pareil. On est indien et si on fait un clash – et Gurji fit le geste de ses deux poings fermés se frappant l'un l'autre – entre la religion et la loi, c'est risqué. Mais si c'est toi, tu auras avec toi tes normes humanitaires d'étranger, d'Occidental, comme justification. Ce sera risqué pour toi aussi et il faudra faire très attention. Mais je pense qu'ils n'oseront pas trop s'attaquer à un étranger. Ils auront peur de la presse, du scandale et que ça fasse trop de lumière sur eux et leur pratique du devadasi. Aussi, cela pourrait être

une bonne solution : tu fais le mariage devadasi et on va négocier, avec les roupies, pour que ta Jeevu reprenne le chemin de l'école. Ahmid, ils t'ont fait payer combien pour le soutien jusqu'à présent ?

– Cinquante mille roupies et ce n'est sans doute qu'un début ! »

Paul prit son smartphone et fit la conversion. « Qu'est-ce que tu en penses Paul ? demanda Gurji.

– Six cents euros ! Une somme ridicule, songea Paul. Ça ira pour moi en tout cas, fit-il. Cinquante mille, ça représente quoi en Inde ?

– C'est à peu près un petit revenu annuel. Hein ? Halima ?

– Oui, c'est ça. Un petit salaire d'employé.

– Comment fait-on Ahmid ? reprit Paul. Je te rembourse la somme ? Je te rachète le droit de soutien, en quelque sorte ?

– Oh, non ! Paul ! Pas de ça entre nous. On va faire même mieux ! Je suis celui qui a payé et c'est toi le soutien à cent pour cent. Qu'est-ce que tu dis de ça ? »

Paul sourit, pleinement rassuré. Il voyait à présent en Ahmid un homme honnête, sincère et désireux d'aider Jeevana. « Merci pour Jeevana, dit Paul.

– Je me sens aussi concerné que toi par cette enfant, tu sais Paul. Et, avec Halima, on fera tout pour t'aider. Mais attends-toi à devoir encore payer, car dans sa famille maternelle, qui est très pauvre, les roupies sont leur obsession. Et si tu as encore besoin d'une aide financière pour Jeevana, n'hésite pas à me demander, je verrai ce que je peux faire. D'accord ?

– D'accord Ahmid, j'apprécie beaucoup ton intérêt pour ta petite nièce.

– Tu sais, précisa Ahmid, sur le ton de la confidence, je n'ai jamais vraiment voulu être le soutien de Jeevana. Mais en Inde, où trouver un homme honnête, qui aurait joué le jeu, sans chercher à en tirer un avantage ? Impossible ! Seul un étranger comme toi, motivé et intègre, peut être un soutien valable pour l'enfant. Tu parlais de "signe" tout à l'heure. Je pense que tu es vraiment un "signe" pour Jeevana.

– On téléphone à l'oncle ? demanda Gurji en brandissant son mobile.

– Vas-y, vas-y, appelle-le, fit Ahmid en se levant pour s'étirer. Aimes-tu les plantes Paul ? »

Paul se leva à son tour. « Bien sûr, Ahmid. Chez moi j'ai un parc botanique avec un tas d'espèces d'arbres, d'arbustes, de fleurs. J'adore les plantes. C'est une passion que nous partagions tous les trois, avec Lisa et Léa.

– Alors, viens, je vais te montrer des spécimens intéressants. Laissons Gurji régler nos petites affaires. Tu es tombé sur un bon guide. Il a l'air très bien ce Gurji. Comment vous êtes-vous connus ? »

Paul se raconta. Il en avait besoin. Il montra à Ahmid des photos de Lisa, de Léa, de la maison, du parc. Ahmid lui montra quelques spécimens rares de plantes exotiques. Un voacanga d'Afrique aux feuilles lui rappelant l'avocat et aux fruits en forme de palourdes, un yucca filamenteux aux longues feuilles vertes et jaunes, une sensitive et d'autres plantes inconnues dont il ne parvint pas à retenir le nom. En partageant ainsi leurs passions, les deux hommes sympathisèrent et Paul fut étonné de voir ses craintes s'évanouir. Il avait

imaginé être contraint de négocier âprement, avec un individu louche, aux projets malsains et devoir marchander et payer cher le prix pour libérer Jeevana. L'idée de cette marchandisation de l'enfant lui répugnait au plus haut point, aussi, ce geste de solidarité d'Ahmid, abandonnant sa participation financière au devadasi, l'avait soulagé et rassuré.

Paul jeta un coup d'œil à Gurji, qui était toujours au téléphone, assis au fond du jardin, dans une conversation qui semblait assez animée. Gurji faisait du bon travail. Paul lui en était reconnaissant. Avec Ahmid et Gurji, un réseau d'aide pour Jeevana semblait commencer à se mettre en place. Il espérait pouvoir y associer Aslam le commerçant, peut-être aussi les cousins Suri et Tanisha. Même s'il fallait d'abord en passer par la cérémonie du devadasi, avant de pouvoir activer ce réseau. Paul se sentait plein d'espoir. Ce « mariage » restait malgré tout un point d'inquiétude au fond de lui. « Ahmid ? interrogea-t-il, sais-tu comment cela se passe le "mariage" devadasi ? Je me sens un peu anxieux par rapport à ça.

– Je le suis aussi, Paul, car je ne connais pas très bien ce genre de culte. Il faudrait te renseigner auprès d'un hindou du sud. Peut-être qu'Aslam… Tu m'as dit que tu le connais ? Peut-être qu'il sait, lui, comment cela se passe. Je sais qu'il y aura sans doute beaucoup de monde. Les cultes de Yellamma ou d'autres divinités sont toujours porteurs d'une grande ferveur en Inde. Mais pour ce qui concerne les détails, je ne peux rien dire de plus, désolé. Il est possible que cela soit calqué sur le mariage indien classique, mais ce n'est qu'une hypothèse…
« Bon. Ça y est, c'est réglé avec Sajiv ! annonça Gurji. Alors, il fallait s'y attendre, il veut doubler le prix. Que tu payes encore cinquante mille roupies !

– Encore ?! s'exclama Paul, feignant la consternation. Et il se mit à rire.

– Je te l'avais dit, Paul, fit Ahmid. Ils adorent les roupies autant que Yellamma dans cette famille.

– Alors ? Qu'as-tu fait ? Tu as négocié ferme, j'espère.

– Mais bien sûr Paul, dit le guide avec un clin d'œil amusé. En fait, il joue sur le fait que tu es un étranger et que c'est risqué d'avoir un soutien étranger. Ils ont peur que tu retournes dans ton pays et que tu ne payes plus rien par la suite. Mais, pour le moment, je n'ai rien accepté. Il faudra voir ça pendant la rencontre. Par contre, j'ai bien insisté pour qu'on discute du devenir de Jeevu après le mariage. Donc, voilà, on a rendez-vous mercredi matin à Shaitrapur. C'est un petit village en allant vers Jodhpur. Je ne sais pas où c'est, mais je suis sûr que Paul va trouver ça sur son smartphone.

– Comment dis-tu ? Shai… ? demanda Paul en ouvrant Google Maps.

– Shai-tra-pur.

– Comment comptes-tu t'y prendre pour négocier ? demanda Ahmid à Gurji.

– Pour le moment, je n'en ai aucune idée. Le fait que Sajiv soit partagé entre des roupies en plus et la peur de l'étranger n'est pas très favorable pour Paul. Il pourrait très bien, finalement, renoncer et trouver un autre Indien pour faire le soutien. Mais comme la cérémonie est prévue pour vendredi, il n'a plus trop le

temps de trouver quelqu'un. On verra mercredi ce que ça donne. On pourra mieux voir la situation sur place et comment négocier.

– Bon, je te fais confiance, je pense que tu vas arriver à bien négocier. Ce n'est pas normal qu'il demande encore cinquante mille roupies. En tout cas, maintenant qu'il y a Paul, il est exclu que je revienne sur ma décision. Tu leur diras bien que je laisse tomber. Cela leur mettra la pression comme ça. C'est un risque à prendre.

– Oui, tu as raison… fit Gurji.

– Ça y est ! J'ai trouvé ! C'est là, regardez, en plein désert. On est à peu près à mi-chemin entre Jaisalmer et Jodhpur. Plus près même de Jodhpur on dirait. Eh ! Regardez aussi, Teliwara c'est là. À vol d'oiseau c'est à… quarante-cinquante kilomètres de Shaitrapur. Vous voyez, c'est juste des huttes dans le désert et là, le point d'eau. On part quand Gurji ?

– C'est pour mercredi le rendez-vous. On a le temps. Si tu veux, on peut partir demain après-midi, tranquillement. Mais faudra trouver un hôtel pas loin.

– Vous avez le *Manvar Desert Ressort*, juste à côté, un peu au nord. C'est pas mal, précisa Ahmid.

– Bon, OK ! On verra ça demain. On aura le temps dans la matinée, à l'hôtel, d'étudier la question et de voir pour une stratégie. La soirée approche, Ahmid ! s'exclama Paul en souriant à l'oncle. J'ai très envie de t'inviter, avec ta famille, au restaurant ce soir. Est-ce que c'est possible pour toi ?

– Pourquoi pas ? Je trouve notre rencontre très intéressante, mais tu n'es pas obligé de nous inviter…

– Ça me fait plaisir, Ahmid. Je veux te remercier de ton aide pour Jeevana et moi, c'est normal. Alors c'est d'accord ?

– OK, d'accord, je vais prévenir Halima. On y va en taxi ?

– Oui, c'est le mieux, répondit Gurji.

– OK, j'appelle un taxi.

– Tu as une idée d'un bon restaurant, Gurji ? Gurji est guide touristique, c'est un spécialiste, il faut le mettre à contribution, plaisanta Paul.

– Je crois avoir une petite idée, fit Gurji en français, avec un large sourire. »

***

Il avait senti que cette matinée était le bon moment pour leur écrire, à tous. Voilà ! Il voulait annoncer au monde entier qu'il allait s'engager pour la petite Jeevana. Il allait faire le saut. Il ne pourrait plus reculer. Il le savait. Il avait pris sa décision la veille, juste après, ou peut-être au cours du repas avec Ahmid, sa femme et ses enfants.

***

Gurji avait choisi le *Pleasant Haveli*, sur *Chain Pura Street*, un restaurant qu'Ahmid et Halima connaissaient et qu'ils confirmèrent comme un très bon choix. Juste à côté, Paul remarqua l'enseigne d'un petit hôtel, le *Renuka*, second nom de la déesse Yellamma. Peut-être en avait-elle d'autres ? En Inde les dieux

étaient des millions, mais leurs noms aussi. En tout cas, il y vit un nouveau signe.

Le restaurant était installé dans une haveli mineure de la banlieue nord de Jaisalmer. Il fallut grimper plusieurs étages d'escaliers particulièrement odorants et apéritifs, pour atteindre l'endroit où l'on mange, les terrasses. De là, le panorama sur la ville et le fort au loin était particulièrement agréable. En contrebas, la rue, assez large et peu fréquentée. Les immeubles en face étaient à la mode indienne : hétéroclites, aucun n'avait la même hauteur, il n'y avait pas vraiment de style, juste un sacré bazar architectural, garni, ici où là, de tôles ondulées, de réservoirs d'eau, de climatiseurs, de coupoles satellites. Au loin, les murailles du fort commençaient à s'illuminer. Derrière eux, une petite colline couverte de bâtisses, de quelques arbres et d'un pylône radioélectrique.

Tout le tour de la terrasse était bordé d'un parapet plein, aménagé en banquettes de pierre, rendues confortables à l'aide de matelas et de gros coussins aux couleurs vives, rouge brique et jaunes. Ici où là, de gros pots, chacun avec sa petite plante tropicale, pour apporter une touche de verdure.

Ahmid invita Paul à prendre place où il le souhaitait. Paul s'installa instinctivement sur l'une des chaises, de l'autre côté de la table. Ahmid insista un peu, lui demandant s'il ne préférait pas le confort des gros coussins. Mais Paul déclina, car il préférait garder un regard sur le fort qui allait se métamorphoser dans le couchant. Du coup, Halima, Ahmid et Gurji prirent place sur la banquette de pierre, tandis que Paul se retrouva de l'autre côté de la table en bois austère, face à Gurji, les deux enfants à côté de lui, sur sa gauche, face à leur mère.

Paul voulut faire quelques photos, avec le fort en arrière-plan, ce que toute la famille Chandwali accepta avec enthousiasme. Il se dit qu'il était important qu'il récupère des images de la famille pour Jeevana. Il photographia les parents avec Gurji et, à part, les deux enfants, debout et souriant à côté d'une plante. « C'est important maintenant que je commence à faire des photos de la famille, pour Jeevana, expliqua-t-il en se rasseyant.

– C'est gentil d'y penser, dit Halima. Nous avons beaucoup de photos d'elle et de ses parents dans l'ordinateur. Il faudra qu'on te les envoie. Tu es d'accord Ahmid ?

– Oui, oui. C'est important pour cette gosse, qu'elle ait des images de sa famille, de Chokri et Nabila. »

Comme leur père venait de les mentionner, cela les encouragea sans doute à s'exprimer, car jusqu'à présent ils s'étaient contentés de murmurer entre eux. « Des enfants un peu trop sages et timides », se dit Paul en lui-même. C'est la petite Nabila, assise juste à sa gauche, qui s'exprima la première, demandant sans doute des nouvelles de Jeevana, car leur père traduisit et expliqua ensuite que Paul allait faire semblant de se marier avec Jeevana pour pouvoir la ramener du désert.

Un aimable serveur leur apporta la carte, présentée dans un maroquin élégamment travaillé au repoussage, fermé par une agrafe décorative en laiton.

On commanda indien, rapidement, et l'on se mit à parler de l'Inde et de la France. De la vie et des projets. De Dieu et de la spiritualité. Ahmid était un homme intelligent et cultivé, mais sa femme l'était tout autant. Sa voix était douce et mélodieuse et fascinait Paul. Halima ne correspondait en rien au cliché de la femme indienne, qui plus est musulmane, terne, soumise et peu éduquée. Elle se montrait affirmée, développant ses points de vue indépendamment de son mari, parfois même en opposition. C'était une très jolie femme et Paul se sentait troublé chaque fois qu'il la regardait. Aussi, comme pour compenser ou faire diversion à son trouble, il parla d'Amina, de sa rencontre au cœur du désert, tout en se cantonnant au niveau de la poésie de la rencontre et de la pudeur des sentiments. Il évoqua les discussions devant le soleil couchant et leur décision de se séparer, pour le moment, chacun ayant un destin à suivre. « J'espère que vous pourrez vous retrouver en France, soupira Halima.

– Ce serait bien qu'elle ait un père et une mère, renchérit Ahmid. Tu as donc l'intention de l'adopter ?

– Disons que, pour le moment, c'est un projet un peu flou. Je n'ose pas y penser. Je voudrais vraiment ! insista Paul. Mais, comme j'ai dit tout à l'heure, je n'ai pour le moment aucune idée de la faisabilité de ce projet. Tout va dépendre des administrations indienne et française. C'est souvent très compliqué, et long, d'adopter un enfant. Mais l'envie, oui ! J'en ai vraiment envie. Je sens un tel lien avec cette enfant… J'ai une question à vous poser à tous les deux : j'ai bien compris les problèmes que pourrait vous causer la famille du côté de sa mère. Mais, en supposant que les choses s'arrangent, que des roupies en quantité suffisante calment le jeu, je voudrais savoir… Est-ce que vous pourriez envisager d'accueillir Jeevana quelque temps chez vous ?

– Il faudrait vraiment que les choses évoluent du côté des dunes du Thar, fit Ahmid. Je veux dire que la famille de Brinda, les Padmashali, ce sont de vrais fanatiques religieux, avec leur déesse Yellamma. À présent, avec la consécration de Jeevana à Yellamma, ils sont en train de laver leur honneur, en quelque sorte. Est-ce que cela va les calmer ? Je n'en sais rien…

– On aimerait vraiment accueillir Jeevana, ajouta Halima, mais comme dit Ahmid, encore faut-il qu'ils soient d'accord pour qu'elle revienne dans la famille Chandwali.

– C'est "Padmashali", le nom du côté de sa mère ? demanda Gurji.

– Oui, ce sont des Padmashali de l'Andhra Pradesh, répondit Ahmid, avec un peu de mépris. »

Paul songea qu'il n'était pas utile de s'appesantir sur les ressentiments des Chandwali envers les Padmashali et orienta la conversation sur l'état psychologique de l'enfant. « J'ai une autre question. Vous avez dû observer Jeevana, comment elle est, comment elle se comporte ? Est-ce que vous avez constaté des choses bizarres ? Je veux dire, de mon côté, je la trouve un peu… "autiste". Avez-vous constaté quelque chose ?

– Du temps de ses parents, on pouvait la recevoir à la maison et elle jouait parfois avec nos enfants. Il n'y avait pas de problème. C'était une enfant comme

une autre. Elle me semblait juste un peu plus “fragile”. Hein ? Ahmid ? Qu’est-ce que t’en penses ?

– Une enfant parfois étrange, c’est vrai. Mais elle était gentille. Une coquine souvent !

– “Fragile”, “étrange”, vous pourriez préciser concrètement ?

– Je trouve qu’elle a tendance à trop jouer toute seule, à ne pas trop chercher la compagnie des autres enfants, expliqua Halima. C’est une enfant avec beaucoup d’imagination, qui vit dans son monde. Parfois aussi, lorsque quelque chose la contrarie, si elle se sent frustrée, qu’on lui refuse quelque chose, elle peut réagir avec une certaine violence.

– Comment ça ?

– Elle peut jeter des objets par terre ou menacer de frapper. Il peut lui arriver aussi de crier, de trépigner, d’une façon très exagérée. On voit une enfant en grande souffrance et ça fait bizarre, un peu “fou”.

– Est-ce que vous avez observé des gestes répétitifs, comme ça ou comme ça ? Ou des mots, des phrases qu’elle répète ?

– Oui, notamment durant ses crises, ajouta Ahmid. Ça donne l’impression qu’elle cherche à contrôler sa crise, à l’éviter, en s’isolant pour se faire ses petits gestes. Mais ça la fait paraître encore plus folle ! »

Paul en savait assez pour se faire une idée précise de l’état de la petite Indienne et des difficultés auxquelles il serait confronté. Il laissa aller la conversation vers d’autres sujets et l’on ne parla plus de Jeevana. Après le repas, il ne fallut pas trop s’attarder, car les enfants avaient école le lendemain. On se sépara en bas, dans la rue jaunie aux lampadaires. On échangea numéros de téléphone et emails et on se promit de se tenir au courant à propos de Jeevana. Ahmid renouvela sa proposition d’aide, financière ou autre, pour Paul, qui l’en remercia chaleureusement. Puis, chacun prit son rickshaw : les Chandwali pour rentrer à la maison et Paul et Gurji pour rentrer à leur hôtel. « Ils sont sympas, remarqua Paul.

– Oui. Et honnêtes aussi, répondit Gurji en retrouvant son français.

– Alors, tu as vérifié ?

– Oui, bien sûr. J’ai contrôlé avec l’oncle Padmashali. Et c’est vrai que Ahmid il paye cinquante mille et l’oncle il veut encore cinquante mille.

– Je suis à leurs yeux un “riche Occidental”, ils veulent en profiter pour faire de bonnes affaires et doubler la mise.

– J’ai pas dit à toi avec Ahmid et Halima à côté. Pendant que je téléphone, l’oncle parlait avec des autres gens de la famille. J’entendais bien au téléphone ce qu’ils disaient. Et je pense que c’est bon pour nous. Ils sont pas d’accord. L’oncle pense que l’étranger c’est bien pour faire beaucoup des roupies. Mais les autres gens ils disent “attention, il va dire le devadasi dans le journal, il va dire à la justice, c’est dangereux faut pas un étranger !”

– D’accord, j’ai compris. On va pouvoir jouer sur les deux tableaux pour limiter les roupies et pour obtenir pour Jeevu de bonnes conditions de sortie ou d’aménagement du devadasi. Ça, c’est une bonne nouvelle !

– Je pense comme toi, oui.

– Merci, Gurji, fit Paul d'une façon appuyée, en lui serrant le bras. »

Il se sentait très reconnaissant envers son guide pour ses initiatives au téléphone, reconnaissant envers Ahmid et sa femme pour leur intérêt pour Jeevana. Secrètement il s'amusa à lancer une prière mentale de remerciement vers Ganesh. Après tout, il était en Inde et il se pouvait fort bien que le sympathique éléphant ait aussi joué un rôle non négligeable dans toutes ces avancées positives pour sa Jeevu.

***

Comment expliquer, en une matinée, simplement, son affaire et que cela soit compris aussi bien par un Indien comme Aryan, que par sa sœur, ses parents, sa belle-mère ? Paul commença par rédiger un texte en français, la langue avec laquelle il pensait, envisageant par la suite une traduction en anglais pour son interlocuteur indien. Mais, étrangement, il finit par perdre le fil de l'inspiration. Il avait tellement raconté son « histoire » qu'il avait l'impression qu'elle ne lui appartenait plus ou bien il s'en était lassé ? Face à ce blocage intellectuel, il songea que c'était sans doute le moment de faire un peu de méditation. Il était neuf heures trente, il avait encore assez de temps, jusqu'à midi, pour écrire.

Paul s'assit en tailleur sur le tapis au bord du lit, le dos bien droit, en appui sur le matelas. Il commença à faire attention à sa respiration… Et s'aperçut bien vite qu'il était dans une sorte de tourbillon de pensées. Son attention mentale avec la respiration ne durait que quelques secondes et, comme une porte qui claque dans un courant d'air, il replongeait sans cesse dans son film intérieur. Ce qu'il n'arrivait pas à écrire se déroulait dans sa tête sous forme d'images, qui défilaient à toute vitesse. De la mort de Lisa et Léa, jusqu'à ses rencontres avec Jeevu, il avait l'impression de voir défiler le film de sa vie. Une forme d'angoisse l'envahit. Et une question lancinante se joignit aux images : qu'était-il en train de faire ? Dans quoi s'engageait-il en désirant adopter Jeevana ? Il sentait que cette annonce « officielle », sa décision de s'occuper de Jeevana, lui faisait franchir un point de non-retour. Et c'est ce qui générait son angoisse, car il n'était sûr de rien.

Il se dit, pour se rassurer, qu'il allait rester prudent, évasif, se contenter de parler d'une aide humanitaire pour cette enfant, omettre son désir d'adoption… OK, l'adoption, comme il l'avait fait devant Ahmid et Halima, il en parlerait comme d'une éventualité très incertaine, d'une façon très détachée. Mais ce ne serait pas facile, car il ne se sentait pas du tout « détaché » ! Sa sœur ne serait pas dupe. Muriel lirait entre les lignes, c'est certain. Et puis, pourquoi écrire quoi que ce soit sur son histoire, s'il ne racontait pas l'essentiel… À quoi cela pouvait-il servir ? Il n'eut plus du tout envie d'écrire quoi que ce soit à qui que ce soit. Et il se dit que sa crise de rupture sociale le reprenait. Ce qui le fâcha. D'autres pensées affluèrent alors : il devait regarder sur internet s'il trouvait des informations détaillées sur le « mariage » d'une devadasi. Il devait chercher une

association de défense des enfants en Inde. Il devait trouver la fameuse loi qui interdit le devadasi pour les enfants…

Puis, cela l'amena à songer à l'après-cérémonie, le samedi matin. En supposant qu'un accord ait été trouvé avec les… Comment s'appelaient-ils ? Il chercha le nom un bon moment, concentré… « Padmashali » ! Ça devait être ça. Peu importe. S'il y avait accord, il repartait avec Jeevana. Mais il était hors de question qu'il retourne à Jaisalmer avec une gosse dans cet état, avec cette chevelure ébouriffée. Il craignait qu'en cas de contrôle policier cela pose problème, soulève des questions. Il y avait une phase de transition, avant qu'il ne parvienne à contacter les autorités, durant laquelle l'enfant serait avec eux, sans aucune preuve tangible que ce ne soit pas un enlèvement, un trafic d'enfant. Et pourtant, il était nécessaire d'en passer par-là, car sinon, s'il hésitait, ne serait-ce qu'une demi-journée, il se pourrait que Jeevu disparaisse à nouveau dans le désert. Il se dit qu'il devait acheter de quoi lui couper les cheveux et de quoi la vêtir normalement. À l'indienne ? Avec une robe fleurie ? Ou à l'occidentale, comme les petits indiens de familles bourgeoises, avec un bermuda en jean et un tee-shirt. Oui, c'était cette seconde solution qui lui plaisait. Avec une casquette et de jolies tennis en couleur aux pieds, Gurji pourrait toujours prétendre qu'elle est sa nièce. Le costume occidental en imposerait, c'était la bonne solution. Il lui faudrait aussi de quoi l'occuper dans la voiture… Des jeux, des poupées, un sac à dos, une valise, des produits d'entretien, une brosse à dents…

Quand allait-il acheter tout ça ? Cet après-midi ? Guère faisable, ils devaient partir à Shaitrapur. Ils auraient la journée du jeudi sans doute. Ils iraient à Jodhpur pour faire ces achats, la ville était bien plus proche que Jaisalmer. Comment payer l'oncle ? Il lui faudrait retirer cent mille roupies et plus d'un distributeur. Était-ce seulement possible ? Il aurait dû demander à Ahmid un arrangement. Il était plus facile de virer la somme sur le compte d'Ahmid, qui pourrait lui avoir du liquide. Est-ce que l'oncle Padmashali avait un compte en banque ? Il en doutait. Peut-être arranger ces choses financières avec Aslam, le vieux commerçant ? Oui, Aslam, cela irait sans doute. Il leur faudrait retourner le voir ou lui téléphoner.

Il songea un peu à Amina. À elle aussi, il lui faudrait expliquer l'avancée des affaires. Mais cela lui semblait plus facile. Amina savait bien le fond de ses sentiments pour Jeevu et ses projets secrets. Ce qui l'amena à s'interroger à nouveau sur l'orientation de son voyage… Simplement terminer son voyage ? Transformer son « pèlerinage » en un simple voyage ? Tel n'était-il pas le but, finalement ? Mais les conceptions d'Aryan lui revinrent à la mémoire : dans la vie, seuls les signes comptent, tout le reste n'est qu'une illusion, comme un rêve. Il ne pouvait pas renoncer à suivre les signes. Les décès de Lisa et Léa, le « contact », puis la rencontre avec Jeevana, tout comme les autres rencontres, c'était les signes qu'il devait suivre. Et puis, ne s'était-il pas engagé envers la petite ? Il lui avait dit qu'il reviendrait, il ne pouvait plus reculer. Il se sentit alors à nouveau gonflé de détermination et d'espérance et c'est à ce moment-là

que son téléphone portable fit un léger, presque imperceptible, tintement. Un email venait d'arriver. Il découvrit alors qu'il n'y avait rien de mieux qu'un smartphone pour rompre une méditation.

Allez ! La vie l'appelait, Jeevana l'appelait ! Il quitta sa posture d'apprentis Bouddha et prit le téléphone. C'était Ahmid qui, avec gentillesse et diligence, lui envoyait plein de photos de Jeevana et de ses parents et de sa famille, les Chandwali. Paul fut vraiment touché de recevoir toutes ces images familiales. Il en avait les larmes aux yeux de voir ainsi sa petite Jeevu, si heureuse entre son père et sa mère. Comme elle était mignonne ! Et c'est à ce moment-là que la solution lui vint spontanément. Ce sont les images qui l'inspirèrent. Il n'allait pas écrire, mais il allait enregistrer une petite vidéo, non deux, une en français pour sa famille et une en anglais pour Aryan. Non, une seule vidéo, dans laquelle il alternerait le français et l'anglais. Il improviserait simplement l'explication de l'état des choses, ses projets. Ils verraient tous, sans qu'il ait besoin de s'expliquer, dans quel état mental et émotionnel, il était. Au moins ce serait authentique et il était certain que cela allait faire plaisir à tout le monde.

Songeant au temps qu'il faudrait pour uploader la vidéo sur son compte Youtube, via le wifi de l'hôtel, il alla à l'essentiel, en moins de douze minutes en réglant le format vidéo à la résolution la plus basse, ce qui lui donna un fichier de moins de cent mégas. Il lança aussitôt le téléchargement sur Youtube, en mode privé, en espérant que cela serait terminé pour midi et qu'il n'y aurait pas de coupure internet.

Sur les vidéos il expliqua la situation le plus simplement possible, mentionnant rapidement les liens mystérieux entre Jeevana et lui, le « contact », les rencontres, quelques « signes », tout ce qui le motivait à vouloir aider cette enfant. Il décrivit, tout aussi rapidement, la situation de devadasi de Jeevu et les conséquences pour elle. Il expliqua le « mariage » spirituel, symbolique, par lequel il devra passer pour sauver l'enfant. Les projets qu'il envisageait pour elle et évoqua d'une façon détachée la possible éventualité d'une adoption, mais sans aucune certitude de succès. Il rassura tout le monde quant à l'aspect financier et ses capacités de gérer raisonnablement l'affaire. Il termina en annonçant qu'il resterait sans doute plus longtemps que prévu en Inde, mais que, de toute façon, son visa étant limité à six mois, il rentrerait en France d'ici là.

Durant le téléchargement de la vidéo, il chercha des informations sur le « mariage » devadasi, mais ne parvint pas à découvrir comment pouvait se dérouler précisément une cérémonie de « mariage ». Par contre, au-delà de la page Wikipédia qu'il avait consultée vendredi, il trouva beaucoup d'éléments concernant la tradition séculaire du devadasi et la prostitution des enfants.

Les devadasis, ce qui veut dire « servantes de la divinité », sont les épouses de la divinité à laquelle elles sont consacrées, que cette divinité soit un dieu ou une déesse, peu importe. Paul en déduisit que l'orientation sexuelle des dieux et déesses étant « universelle », comme sa multiprise de courant est « internationale », être l'épouse d'une déesse comme Yellamma-Renuka était

tout à fait possible. De toute façon, ce « mariage » avec la divinité était évidemment spirituel, c'était juste une consécration de la personne et de la vie de la fillette, de la jeune fille, de la femme, au temple et à la divinité, quelle qu'elle soit.

Cependant, alors que l'on aurait pu penser, comme en Occident, que cette consécration au divin allait entraîner la virginité à perpétuité et la plus pure des chastetés, en Inde, par une sorte de perversion du spirituel, c'était l'inverse. En Occident, une nonne consacrée à Jésus Christ, qui prend le Christ pour « époux », respecte une stricte abstinence sexuelle, au moins avec les mortels. En Inde, au contraire, la théogamie de la devadasi entraîne une sorte de licence sexuelle.

Paul trouva confirmation des propos de Vikram : l'institution du devadasi est surtout présente dans les états du sud de l'Inde, mais on la rencontre aussi au Népal. Qu'un petit noyau de cette institution soit présent au Rajasthan était étonnant, mais pouvait s'expliquer par l'émigration des Padmashali dans le désert du Thar. Pourquoi avaient-ils fui ou simplement quitté leur État d'origine ? Vraisemblablement l'Andhra Pradesh, d'après Vikram et Ahmid. C'était pour le moment un mystère. Était-ce une installation ancienne ou récente de la famille au Rajasthan ? Paul se dit qu'il aurait beaucoup de questions à poser à l'oncle maternel, ce Sajiv !

En approfondissant la question, Paul découvrit d'où était venue la perversité du système. Au départ, coucher avec la déesse, via la devadasi, était un privilège restreint à certains hommes, comme les prêtres ou les soutiens du temple, des hommes fortunés, qui pouvaient par leur argent contribuer à la vie du temple, aussi bien qu'à celle de la devadasi. Les devadasis étaient alors des fillettes, qui recevaient une très bonne éducation, religieuse, spirituelle et artistique. D'ailleurs, ces femmes étaient issues de hautes castes et non pas des pauvresses ramassées dans la rue. Elles étaient offertes à la divinité par une famille, afin d'être initiées non seulement aux cultes, mais aussi aux chants, à la danse, à la musique, aux soins du corps et à l'érotisme. Elles ne vivaient généralement avec leur « mari » que peu de temps. Pour un homme, cette expérience du devadasi semblait être une simple étape spirituelle, tout en incluant des relations sexuelles avec la « servante » de la déesse. Une sorte de retraite spirituelle, qui pouvait durer une nuit ou quelques jours seulement. Puis, l'homme s'en retournait à sa vie ordinaire, séculaire, avec femme et enfants, tandis que la devadasi, normalement, se devait de respecter un temps de « veuvage », jusqu'à la rencontre avec son prochain « mari » et soutien financier.

Et, comme toujours, le problème fut la colonisation. D'abord moghol, puis anglaise. Sous les Moghols musulmans, le système commença à se dévoyer, lorsque les devadasis devinrent les concubines des rois et des princes conquérants. Puis, au dix-huitième siècle et par la suite, les Anglais imposèrent brutalement leurs valeurs puritaines anti-sexe à la civilisation indienne, en interprétant l'institution du devadasi comme une forme de prostitution. Naturellement, avec leurs gros sabots d'Occidentaux à la civilisation « supérieure », ils interdirent le devadasi qui, loin de disparaître, se transforma

finalement, sous sa forme dévoyée et clandestine, en une réelle prostitution. La dimension spirituelle disparut, au profit du goût pervers et pédophile pour des relations sexuelles tarifiées avec la devadasi, le spirituel étant réduit à n'être qu'une sorte d'alibi pour la perversion. Mais, se dit Paul, cette vénalité, était tout de même déjà là, au cœur du système devadasi, dès l'origine. Les Anglais n'avaient fait que la caricaturer pour la mettre en exergue. Car, tout de même, le « service » à la divinité avait bon dos. Par l'intermédiaire du corps de ces filles, c'est tout un modèle économique qui s'était mis en place, une manne, une rétribution matérielle, qui faisaient vivre les temples et les prêtres. De la vente de plaisir charnel, sous couvert de spiritualité, au lieu de l'aumône classique.

Paul découvrit ensuite toute l'ampleur du phénomène dans l'Inde moderne. C'est ainsi que chaque année, en Inde, des milliers de fillettes sont consacrées à une divinité et démarrent alors une vie d'exploitation sexuelle. La prostitution est basée sur l'idée magique qu'à l'issue de la cérémonie de consécration, l'esprit de la déesse habite le corps de l'enfant. Ainsi, lorsqu'un prêtre ou tout homme ayant de quoi payer, couche avec la fillette, il ne « couche pas avec la fillette », mais avec la déesse ! Paul secoua la tête, dégoûté par tant d'hypocrisie. La loi l'interdit, notamment au Rajasthan, mais la tradition est la plus forte et se poursuit. Il y aurait plus de cent mille devadasis rien qu'au Karnataka. Si la famille est trop pauvre, ce sont les prêtres qui sont proxénètes et qui gèrent le système en promettant aux familles des avantages spirituels, comme une réincarnation dans une caste supérieure ou un accès à des parties secrètes du temple. Ou encore des facilités financières, généralement des prêts avantageux. Chez les familles plus aisées, pour « coucher avec » la fille, c'est la famille qui se fait intermédiaire, proxénète, et qui négocie avec les clients le tarif de la prestation sexuelle. Le modèle économique du devadasi dépasse donc la simple survie économique d'un temple, mais concerne aussi bien les ressources de certaines familles qui prostituent leurs filles sous une caution religieuse.

Au détour de ses explorations sur internet, Paul tomba sur une information culturelle d'importance : la fête de Diwali, la fête des lumières, aurait lieu cette année à la fin du mois d'octobre, une semaine après son « mariage » avec Jeevu. Il se demanda s'il pouvait y avoir un lien entre la date de son « mariage » devadasi et Diwali… Son téléphone le sortit de ses réflexions. C'était Gurji. Il regarda l'heure. Il était presque midi. « Allo, Paul ?

– Oui, bonjour Gurji ! Il est midi. On va manger ? C'est ça ?

– Bonjour Paul. Si tu veux, oui, on peut manger au restaurant de l'hôtel. Ça te va ?

– Attends un instant… »

Paul regarda la jauge des téléchargements. Il restait environ une demi-heure de téléchargement pour la vidéo. Il avait le temps d'aller manger. En espérant qu'il n'y ait pas de coupure internet. « Bon, c'est OK Gurji. Je descends. »

Ils se retrouvèrent à la table du restaurant. La journée était chaude et l'ombre rafraîchissante de la salle, avec le ventilateur de plafond, était la bienvenue. « Ça va chauffer dans le désert aujourd'hui, fit Paul.

– Je crois, oui, c'est chaud. Alors, tu as fait quoi ce matin ? Tu dormais ? demanda Gurji avec son petit air malicieux.

– Pas du tout, Gurji ! J'ai bossé.

– Bossé ?

– Oui, travaillé, si tu préfères. J'ai fait une vidéo, en français et en anglais et j'ai envoyé ça sur Youtube. Tout à l'heure, je vais envoyer les emails avec le lien de la vidéo. Je raconte un peu toute la situation. J'ai pensé que c'était mieux que d'écrire tout ça en texte.

– Tu prends quoi pour manger ? demanda Gurji en lui tendant la carte.

– Je te laisse choisir. J'ai bien faim, je mangerais n'importe quoi. Je te fais confiance maintenant !

– D'accord. »

Gurji héla le serveur et commanda le repas. « Alors, tu fais de la vidéo ? C'est moderne !

– Surtout, ça va plus vite et c'est plus spontané que d'écrire. Et puis, les gens voient comment je suis, si ça va ou pas.

– Tu penses ils vont voir que ça va ?

– Oui ! Pourquoi ? J'ai l'air de ne pas aller bien ?

– Oui, oui, ça va. Je trouve que tu es en très bonne forme.

– Merci Gurji. C'est grâce à toi et à l'Inde et aux Indiens. Mais… J'ai essayé de méditer encore une fois ce matin. Ça tournait dans ma tête, je n'te dis pas !

– Malade ?

– Non ! Je veux dire les pensées, ça tournait. Le devadasi ça me rend anxieux. Je me posais des questions : est-ce que je continue ou pas avec Jeevu, tu vois le truc.

– Alors tu continues ?

– Oui, évidemment, je continue. Je me suis engagé, je ne vais pas reculer, bien que ça me fiche une frousse…

– Frousse ?

– J'ai la trouille ! J'ai peur ! et Paul éclata de rire, trouvant comique le manque de vocabulaire de son guide. Mais là, avec la vidéo, reprit-il, c'est confirmé, je ne vais plus reculer, tout le monde va être au courant : je vais m'occuper de Jeevana ! J'ai cherché pour le mariage devadasi, mais je n'ai rien trouvé sur internet. Si, en fait, j'ai trouvé des infos sur l'histoire du devadasi et comment c'est aujourd'hui en Inde. C'est interdit, mais tout le monde le fait, en gros. Ce n'est pas normal ! Faudra jouer sur ça pour négocier avec l'oncle maternel.

– Oui, tu as raison. Faudra faire peur à l'oncle, juste un peu, pour avoir des choses, mais pas trop. Avec beaucoup des roupies ça va aller, je suis sûr. C'est pas beaucoup pour toi, je crois, les roupies ?

– Non ! Ce sont des sommes ridicules pour le moment. Six cents euros ! Une bagatelle pour un homme riche comme moi. Et Paul lui fit un clin d'œil. Au fait, Ahmid m'a envoyé des photos comme il a dit. C'est vraiment très sympa de sa part. Il faudra le remercier. Tiens je vais lui envoyer la vidéo à lui aussi pour le remercier. Je te montrerai tout à l'heure, après le repas, les photos. Tu verras,

Jeevu y est adorable ! On y voit ses deux parents… Ouch ! Ça m'a fait un truc de la voir, de les voir. C'est bien triste toutes ces histoires de mort…

– Oui, Paul, je suis désolé pour Jeevu et pour toi. Mais il faut que tu penses que c'est toutes ces morts qui fait que tu rencontres Jeevu… Désolé… »

Paul avait les larmes aux yeux. « Ce n'est rien… Tu as raison Gurji, de toute façon. C'est un truc… C'est comme si quelqu'un derrière… Dieu, Ganesh ou ce que tu veux… Mais c'est dingue ! et Paul s'essuya le visage avec sa serviette en papier vert. On était heureux, elle était heureuse, avec ses deux parents. Et puis, il fallait que ça change, que ça bascule… Pourquoi ? Pourquoi ?! Moi, ça me fait penser à une expérience cruelle, comme dans certains récits de science-fiction. Des gens dans un programme informatique et il y a les programmateurs à l'extérieur qui leur font passer des épreuves, des expériences. Je vois ça comme ça.

– Tu sais, Paul, c'est comme il dit Aryan, c'est comme le décor, le théâtre. La vie c'est comme le cinéma aussi. C'est une illusion que on vit. Je sais pas dire comme Aryan. Il sait mieux dire.

– Oui. Je vois ce que tu veux dire. J'ai aussi pensé à ça ce matin. La "réalité ultime", derrière le décor des événements, des émotions. Les morts, de Lisa et Léa, des parents de Jeevana, se sont juste des signes, des putains de signes ! En fait, il y a quelque chose de plus profond qui se déroule, par en dessous. Et j'ai compris que pour ne pas s'y perdre… – par exemple, j'aurais pu me suicider ou devenir fou. C'est ce que j'appelle "se perdre"»… – pour ne pas s'y perdre, reprit Paul, on doit suivre les signes. Aryan a raison, on doit suivre… On doit d'abord repérer les signes. Comprendre les événements comme des signes ou trouver les signes sous les événements et après il suffit de se laisser porter, de les suivre. Fastoche ! Putain, comme c'est fastoche ! Tu essuies tes larmes et tu suis les signes en chantant les louanges du Seigneur. Fastoche ! Et il y avait beaucoup de sarcasme et d'amertume dans sa voix.

– C'est la vie, fit Gurji, embarrassé.

– Ah, zut ! J'y pense tout à coup, je n'ai pas eu le temps, je n'y ai pas pensé, regarder pour les associations contre le devadasi et puis la loi et puis l'hôtel aussi ! Je n'ai rien fait ce matin !

– Ça va aller Paul. On a encore du temps après manger. Shaitrapur c'est pas très loin.

– T'as raison, Gurji. Je dois rester zen. Maintenant que je suis responsable d'un enfant, je dois assurer comme un père. Ça va me faire drôle de reprendre ce genre de responsabilités. Mais bon, c'est ce que je veux. Est-ce qu'on pourrait aller dire bonjour à Suri et Tanisha ? Je voudrais aussi voir Aslam… À moins que toi… Voilà, c'est pour les roupies. Je ne peux pas payer par chèque. Je suppose que l'oncle ne doit pas avoir de compte en banque. Je ne sais pas si je peux sortir cinquante mille roupies du distributeur ou d'une banque. Tu crois pouvoir m'aider pour avoir beaucoup de cash ? J'ai pensé à Aslam, autrement…

– Pas de problème avec Gurji. *Don't worry*, je peux avoir le cash, beaucoup de cash, pas de problème ! Tu envoies l'argent sur ma banque et après beaucoup de cash je peux avoir avec la banque.

– Bon, ben, OK, on fera comme ça. Tout à l'heure je vais te virer des euros et tu me donneras des roupies, ça marche ! » Paul songea qu'il allait devoir envoyer un email de réassurance à son banquier, pour lui expliquer qu'il aurait besoin de débloquer des sommes importantes dans les prochains mois, pour assurer son séjour en Inde et… une aide humanitaire. Il se dit qu'il tournerait les choses ainsi.

* * *

En se fiant au GPS, ils piquèrent au sud, au départ de Jaisalmer, en prenant la NH15. Au bout d'une bonne trentaine de kilomètres, ils prirent à l'est à partir de Devikot. D'après l'itinéraire Google Maps, il y avait à peu près cent cinquante kilomètres entre Jaisalmer et Shaitrapur. Paul reconnut la route empruntée pour le safari du week-end. Et effectivement, trois quarts d'heure plus tard, ils arrivèrent à Shinkara et poursuivirent vers l'est. Le Toyota ne pouvait pas dépasser les soixante-dix kilomètre-heure à cause de l'état très dégradé de la route. Le paysage défilait lentement, alternant zones arides, dunes, empilements de roches rouges et zones cultivées, avec une végétation d'arbres, de buissons et d'herbes sèches et jaunies. On pouvait y voir, de temps à autre, de petits hameaux, faits de jolies huttes rondes, avec des murs de pierre ou de terre séchée et une toiture en paillage en forme de cloche évasée.

Paul profita de ce qu'il y avait parfois un peu de réseau pour aller sur internet à partir de son mobile. Il commença à chercher une loi contre le devadasi. Il tomba d'abord sur le « *Madras devadasi Act* » de 1947, juste après l'indépendance de l'Inde et qui concernait l'état du Tamil Nadu. Cette loi, rend illégal la « *dedication* » des filles aux temples hindous et autorise ces femmes à se marier. Cette loi faisait suite à un projet de loi d'abolition du devadasi. Il s'agissait de lutter contre la prostitution liée au devadasi. Il trouva encore le « *Madras Anti-devadasi Act* » de 1956, toujours au Tamil Nadu.

Il tomba par hasard sur un PDF, un extrait, le chapitre trois d'un livre, parlant de la pratique du devadasi et du statut de ces femmes. Il découvrit que la pratique était très ancienne et se retrouvait aussi dans le royaume de Sumer, l'ancienne Égypte, Babylone, en Syrie, en Israël, en Libye, mais aussi en Grèce, en Chine ou encore au Japon. Au départ, ce statut de devadasi était même avantageux pour les femmes qui pouvaient en bénéficier, car cela les mettait à l'abri du besoin, leur donnait une bonne éducation et formation et leur évitait l'abandon social lié au veuvage. Mais c'est par la suite, au fil des siècles, que l'institution s'est pervertie, devenant une sorte de prostitution « sacrée », d'abord réservée aux clients des hautes castes.

Le concept de devadasi était très précis. Aucun homme ne pouvait se marier avec une devadasi. C'est pour cela qu'en parlant de se « marier » avec Jeevana, il fallait utiliser les guillemets. En fait, le mariage de Jeevana était avec Yellamma,

lui ne serait qu'une sorte de symbole de la déesse, et surtout, concrètement, le souteneur, celui qui apporte les roupies en échange du don sexuel. Une devadasi est « la servante de la divinité, mais l'épouse de toute la ville », résumait un auteur.

Paul découvrit ensuite deux versions du mythe de Yellamma, la déesse à la tête coupée. Dans la première, elle était une épouse sainte et parfaite qui, un jour, pécha par l'esprit en désirant une activité sexuelle avec un esprit mâle de la nature. Découvrant cela, son mari commença par la chasser de chez lui. Yellamma accomplit de nombreux actes de dévotion et de purification pour compenser sa faute. Puis, elle se décida à retourner voir son mari en espérant qu'il l'accepterait de nouveau. Ce ne fut pas le cas, car il lui fit couper la tête, par son propre fils. Par la suite, Yellamma ressuscita et devint définitivement une déesse.

Dans une autre version du mythe, le fils retrouva sa mère habitant dans une maison avec une femme de basse caste, une intouchable, ce qui est un véritable crime. De sorte qu'il coupa la tête des deux femmes. Lorsque plus tard les deux femmes furent ramenées à la vie, leurs têtes furent interverties. Le mari de Yellamma finit par accepter de reprendre comme épouse le corps de Yellamma avec la tête de l'intouchable, tandis que les basses castes se mirent à adorer la tête de Yellamma sur le corps de l'intouchable.

Paul, qui réfléchissait en Occidental, avec tout le recul intellectuel, crut discerner deux allégories dans ces mythes. Tout d'abord celle de l'adultère et de la jalousie colérique du mari cocufié et ensuite, la question de ces castes, en Inde, qui établissent le statut de chacun en ce monde, les dominants et les dominés, les maîtres et les esclaves, ceux qui ont les avantages et ceux qui n'ont rien. Comme toujours, les mythes et les rites qui vont avec, sont les sublimations de problèmes sociaux bien concrets.

Il cherchait toujours une loi, de 1988, concernant toute l'Inde et interdisant la consécration des femmes à une déité ou à un temple. Il finit par trouver un texte intitulé « *Andhra Pradesh devadasis (Prohibition of Dedication) Act* », qui ne concernait visiblement que l'état de l'Andhra Pradesh.

Il trouva encore un document similaire, de 1982, concernant le Karnataka, mais rien pour le Rajasthan, encore moins pour l'Inde dans son entier. Il craignait que la famille ait émigré au Rajasthan pour faire ses petites affaires devadasi en toute impunité.

Paul se sentit las et fatigué. Lire de l'anglais sur un petit écran de smartphone, dans un quatre-quatre cahotant, était épuisant. De plus, le réseau étant instable, les téléchargements traînaient en longueur, ce qui l'énervait. Il finit pourtant par télécharger un intéressant PDF de 2015, intitulé « *The devadasi System: Temple Prostitution in India* », où il trouva une phrase disant, après l'énumération de toutes les lois locales contre le devadasi, que sur la base de ces lois, la pratique du devadasi est effectivement interdite dans toute l'Inde. En fait, il fallait sans doute en comprendre qu'il n'existait pas une loi issue du parlement central, mais une jurisprudence, basée sur les lois de certains états

du sud où la pratique est avérée, qui pouvait donc s'appliquer partout, y compris au Rajasthan. C'était compliqué, c'était insatisfaisant, il n'avait pas encore trouvé une ONG traitant de ce problème, il en avait marre !

« Alors, tu trouves des choses ? demanda Gurji. »

Paul mit le smartphone en pause. « Oui, oui. C'est fatigant de lire en voiture. J'ai trouvé un tas de lois concernant la prohibition du devadasi, mais aucune loi fédérale. Cela me contrarie. Mais bon, c'est comme ça. Ça ira ! Dis-moi, Gurji, as-tu pensé à l'après-cérémonie ? Le lendemain, samedi, comment fait-on avec Jeevana ?

– Non, je pas pensais. Tu sais, je fais comme Aryan il dit : je vis le maintenant. On va voir demain !

– D'accord : on verra ! Bon, c'est une philosophie comme une autre… Pour ma part, je préfère prévoir ! Demain, jeudi, on pourrait aller à Jodhpur. C'est une ville que je ne connais pas. On pourrait y faire des achats pour Jeevu. Dès qu'elle est avec nous, on lui coupe ses horribles cheveux, qui doivent être infestés de bestioles…

– Bestioles ?

– Oui, tu sais, des poux, des petites bêtes dans les cheveux, tu vois ?

– Ah, OK, je vois !

– Le mieux est de tout couper, tout tondre, repartir à zéro. Ça va repousser de toute façon. Je lui achèterai une jolie casquette ou un petit chapeau en attendant. Bon, et puis, j'ai réfléchi, comment on va l'habiller ? T'as une idée ? À la mode indienne ou à la mode occidentale, comme les petits bourgeois indiens ?

– À la mode indienne ?

– Faux ! et Paul se mit à rire. Non, je la verrai plutôt à la mode occidentale. J'ai pensé à un bermuda, un tee-shirt, une casquette, des tennis aux pieds. Bon, ça n'empêche pas de lui acheter autre chose, une jolie robe à fleurs, des jeans, un blouson, etc. J'ai pensé aussi à la brosse à dents, des affaires de toilette, un sac à dos, des jouets et une valise pour les mettre dedans. Tu vois, moi je pense à tout. Je pense trop, mais au moins je pense à tout ! Hein ?!

– C'est bien que tu penses pour toi et pour moi. Moi je suis tranquille, je peux faire la méditation comme ça.

– Moi, comme je t'ai dit, avec toutes mes préoccupations pour Jeevu je n'arrive pas vraiment à méditer.

– Moi aussi, j'ai pensé à toi et à Jeevu.

– Ah, tiens ! Tu peux m'en parler ?

– Tu m'as dit, quand ta femme et ta fille elles sont mortes, tu veux pas voir personne, tu veux pas aimer personne encore, c'est ça ?

– C'est ça. C'était ça au départ. Et puis, on dirait que j'évolue depuis mon arrivée en Inde. Il y a Jeevana, Amina et tous mes amis indiens. Il y a toi. J'ai recommencé à aimer des gens. À prendre le risque d'aimer des gens.

– C'est pas facile de dire ce que je pense. Attends, je vais trouver… Tu as pas Jeevu encore ? Samedi, on sait pas si tu pars avec Jeevu. Et si tu pars avec Jeevu, tu sais pas si tu vas garder Jeevu. Je sais que tu veux faire l'adoption de Jeevu,

dans ta famille, avec toi, pour être ta fille. Mais ça aussi tu as pas. Tu as rien ! Et pourtant je sais que tu aimes Jeevu comme ta fille. Je veux dire, tu aimes ta fille Léa et tu perds ta fille Léa. Et là, tu aimes ta fille Jeevana et c'est comme si déjà elle est perdue, pas encore avoir Jeevu, c'est comme perdu. Tu comprends ce que je veux dire ?

– Ah, ah, intéressante réflexion, je comprends bien ce que tu veux dire. »

Et Paul se rendit compte de cette transformation en lui. Son amour passé était basé sur une illusoire certitude tissée de quotidien : Lisa et Léa étaient là, comme quelque chose de permanent, qui devait durer toute la vie, sinon éternellement, et puis, ces êtres avaient disparu. Et maintenant, Jeevu, sa Jeevu, il ne l'avait même pas encore ! Il s'était accroché à un être qu'il n'avait pas encore. Il nageait dans une totale incertitude. Et pourtant, il osait aimer cette incertitude. Il n'avait plus peur, bien que des petites angoisses puissent l'assaillir, des interrogations, une fébrilité, mais fondamentalement, il n'avait plus peur ! « Je pense que je n'ai plus peur d'aimer et de perdre à présent et de continuer à aimer, encore et toujours, car l'amour est au-delà des pertes. Aryan m'a écrit des choses qui m'ont aidé à mieux comprendre l'amour…

– Je crois je comprends mieux moi aussi. Je pense quand Aryan il dit l'Inde c'est comme le théâtre, je pense on peut dire la vie, toute la vie, c'est comme le théâtre. Et tout l'amour c'est aussi comme le théâtre.

– Oui, c'est un peu comme ça que je comprends les choses à présent. J'arrive à dire maintenant que Lisa et Léa sont des signes, des balises, tout comme toi, tout comme Aryan, tout comme Jeevana. Et je vais de balise en balise ! Mais je ne m'accroche pas aux balises. Je comprends tellement mieux maintenant ce que veut dire Aryan avec un truc comme "Ta vie est en connexion avec l'univers, au-delà de tes propres limites" et que "toute séparation est illusoire", donc que tout amour est illusoire. Mais le fait que l'amour soit illusoire ne signifie en aucune façon que l'on doive renoncer à l'amour. C'était ma conviction au début du deuil de Lisa et Léa : l'amour est illusoire, cesse d'aimer ! C'était ce que je m'étais dit. Et puis là, maintenant, je me rends compte que… On ne peut pas cesser d'aimer de toute façon… L'amour c'est la vie même ! »

Paul cessa de parler, car il sentait poindre en lui une douloureuse émotion. À la fois, il reconnaissait ces nouvelles vérités, à la fois il ressentait encore la douleur de ses pertes. Il se sentait entre les deux, sur un pont en équilibre, fragile. Il ne pensait pas qu'il rechuterait dans la déprime, mais il pouvait encore sentir la douleur et, pour se réconforter, il se dit que c'était bien, bon, car c'était aussi cela être vivant : ressentir la douleur. Il se concentra sur le paysage qui défilait. La route semblait meilleure à cet endroit et le Toyota roulait à bonne vitesse. Ils arriveraient bientôt à Shaitrapur.

Il rouvrit son smartphone. Il y avait du réseau. Il y avait des maisons au loin, dans les champs. Sur Google Maps ils étaient pratiquement arrivés. Ils bifurquèrent brusquement vers le sud et quelques instants plus tard ils entraient dans Shaitrapur. C'était un gros village, au nord duquel il y avait une horrible carrière à ciel ouvert, qui défigurait le paysage. Ils étaient sur la *State*

Highway 28, bien plus confortable que la petite route du désert qu'ils venaient de quitter. Il était aux alentours de seize heures. Gurji se gara sur le bord de la route, près d'un troquet, avec des toilettes, un luxe ! « On s'arrête un peu ? Pause pipi ?!

– Pause pipi ! répondit Paul en ouvrant la portière. »

Shaitrapur ressemblait un peu à Shinkara, peut-être en plus dense, avec les maisons éparses, entourées de murets. Le troquet était un petit bâtiment de béton, peint en ocre, installé en bordure de la SH. Il comportait un genre de préau annexe, construit dans un mélange de mortier et de briquettes, avec des tables et chaises en plastique, largement ouvert au bruit, à la poussière et à la chaleur de la *highway*. Sur la gauche, un paquet de vieux pneus de camions, alignés contre le mur. Devant, un parking de terre battue, jonché de détritus, sur lequel étaient garés quelques poids lourds. En arrière-plan, le village, alternant zones habitées et petits champs, en friches ou cultivés, entourés d'arbres et de buissons. L'ambiance sonore était celle d'une autoroute, avec le passage incessant des poids lourds et des tracteurs tirant une remorque. Gurji acheta quelques bouteilles d'eau, des jus de fruit et du thé froid. Les deux hommes décidèrent de ne pas s'asseoir sous l'espèce de préau cradingue qui faisait office de bar. Chacun muni de sa bouteille, ils décidèrent d'aller à pied visiter le village, pour se dégourdir. « Gurji, l'oncle, le Sajiv, tu sais où il habite ? Il habite le village ?

– Il m'explique au téléphone, mais j'ai pas bien compris. Mais c'est pas un problème. Demain on revient ici, on téléphone et nous il vient chercher. »

Au bout de trois cents mètres de marche, les habitations se firent plus denses et ils se retrouvèrent dans ce qui ressemblait de plus en plus à un petit village. La rue qu'ils descendaient était étroite, sans trottoir, et bordée de maisons accolées, à l'architecture improbable et hétéroclite. Alternaient les façades proprement peintes, celles moisies par les lichens et celles en ruine. Les maisons de plain-pied et celles avec un étage. Fort peu de fenêtres, mais des porches, certains fermés, d'autres ouverts. S'il n'y avait pas de trottoir, en revanche, toutes les maisons comportaient en façade, comme partout en Inde, mousson oblige, une petite terrasse ou un balcon, surélevés de cinquante centimètres à un mètre au-dessus de la chaussée. Par endroit, des tôles ondulées tordues, soutenues par de minces poteaux de bois, servaient d'avant-toit. Des cours intérieures, cachées par les façades fatiguées, émergeaient les frondaisons de quelques grands arbres, dont les branches allaient taquiner les câbles du réseau électrique.

Dans la rue s'ouvraient quelques rares boutiques et échoppes d'artisans. Ici un tisserand, là un couturier, là un étameur, encore ici un fabricant de petits meubles et c'était à peu près tout. Ils croisèrent quelques femmes pressées, voile diaphane sur le visage. De jeunes hommes parcouraient la rue en moto, ajoutant bien inutilement le klaxon aux pétarades de l'engin. Des vieillards les regardaient du coin de l'œil. Les artisans leur lançaient des « *Namaste* » du fond de leurs ateliers, auxquels Paul et Gurji répondaient par un sourire et un petit

geste de la main. Ils croisèrent deux jeunes garçons qui gardaient un énorme dromadaire, campé sur ses grosses pattes veloutées et attelé à une non moins imposante remorque. Les deux gamins, qui devaient avoir une douzaine d'années, hélèrent Paul, lui demandant des « photos ». Paul, s'exécuta de bonne grâce, prenant quelques images d'ensemble et des deux garçons, souriant ou grimaçant, en plans plus rapprochés. Ils posèrent apparemment des questions que Paul ne comprit pas et c'est Gurji qui discuta un moment avec eux.

« Alors, qu'est-ce qu'ils voulaient savoir ?

– De quel pays tu es. Je dis "France" et tu fais le tourisme. Je dis pas toi faire le pèlerinage, ça va comme ça ? fit le guide avec un petit sourire en coin.

– Ça va oui ! bougonna gentiment Paul. C'est tout ?

– Je demande pour voir quelque chose c'est intéressant à Shaitrapur et ils disent au bout de la rue là-bas, y'a un petit temple. On y va ?

– D'accord, allons-y. »

Les deux hommes remercièrent les deux adolescents, avant de poursuivre leur pérégrination dans le village. La rue descendait en s'élargissant. Il y avait de plus en plus de monde. Vélos, scooters, motos, des jeunes filles en uniforme scolaire, des petites vaches et un zébu noir avec sa bosse sur la nuque. Ils débouchèrent enfin sur une petite place, bordée d'une maison en ruine et d'échoppes. Tout le commerce de Shaitrapur semblait s'être donné rendez-vous ici. Au milieu de la place, outre un gros poteau électrique, duquel partaient en étoile d'innombrables fils, il y avait deux bâtisses, du genre kiosque, munies de grilles rouillées entre leurs colonnes de soutien. Les toitures en forme de dômes et quelques fioritures sculptées, attestaient de l'inspiration religieuse de ces deux petits édifices.

Entre les deux « temples » miniatures, un marchand ambulant, avec son congélateur sur roues, muni d'une petite toiture pour avoir un peu d'ombre et vendant des glaces, des boissons fraîches et des fruits. Autour de lui, un petit attroupement de jeunes hommes et de jeunes filles, qui devaient sans doute trouver là prétexte pour se rencontrer. Paul prit quelques photos nonchalamment et fit une petite vidéo au jugé, visant le marchand ambulant et ses clients tout en regardant ailleurs. Il aimait bien voler des images spontanées.

Un gros buffle, suivi d'une vachette, traversèrent le champ. En arrière-plan du second kiosque religieux, un autre marchand ambulant, vendant divers ustensiles et objets de décoration ou de culte, avait beaucoup moins de succès. Il héla Paul et Gurji, dans l'espoir de leur vendre quelque chose. « Allez, Gurji, on y va ? On va lui faire faire sa vente de la journée !

– C'est comme tu veux, Paul ! »

Tandis que Gurji discutait avec le marchand, Paul explora du regard l'étalage. Ce n'était que pacotilles inutiles. Il n'y avait que l'embarras du non-choix. Il songea à Jeevu et chercha ce qu'il pourrait bien lui acheter. Il se rendit compte, soudain, que le marchand s'adressait à lui, en lui montrant sa camelote. Paul, qui avait gardé les yeux baissés sur le stand jusqu'à cet instant, les leva vers le jeune homme, pour lui adresser un sourire embarrassé. C'est à ce moment-là

qu'il vit, accroché à la toiture de la remorque, au milieu de guirlandes de fleurs, des peluches aux couleurs vives. Et, parmi ces peluches, l'une d'elles retint son attention. C'était une adorable représentation du dieu Ganesh, que Paul désigna du doigt : « Ganesh ! »

L'Indien la décrocha prestement et elle fut aussitôt entre les mains de Paul. C'était une belle peluche, d'une trentaine de centimètres. Son poil était très doux au toucher et elle était toute molle et spongieuse, sans aucune partie dure, comme un appel immédiat à la tendresse. Il se dit que c'était le genre de peluche que Jeevu aimerait tenir dans ses bras. La peluche était d'un rose pâle, avec un pantalon rouge bordé d'or. Elle était assise en tailleur, avait un gros ventre et quatre bras. Chaque « main » portait, brodé, l'un des symboles de Ganesh et Paul remarqua qu'à l'extrémité de chaque membre, aussi bien les mains que les pieds, à l'intérieur, il y avait des petites billes, sans doute en plastique, qui donnaient une légère pesanteur. Le dieu éléphant avait de grandes oreilles et une trompe décorée du mantra en sanskrit, « OM », brodé. Il portait une couronne jaune d'or, elle-même en peluche. Ses bons gros yeux lui donnaient un air très aimable et attendrissant. Il avait même l'une de ses défenses plus courte que l'autre : « la défense cassée pour écrire les Védas » s'émerveilla Paul. Au dos, la grosse étiquette en rayonne, cousue à la ceinture du pantalon, indiquait le lieu de fabrication : « *Made in Bangladesh* ». Paul fit signe au marchand qu'il prenait la peluche et il lui demanda s'il avait des choses avec « Renuka-Yellamma ». Gurji aida le marchand à comprendre avec son hindi. « Il dit il a pas de peluche comme ça avec Yellamma.

– Non, pas une peluche, mais autre chose, je sais pas… »

Le guide traduisit et le marchand sortit finalement, de dessous son comptoir, un genre de gros et lourd médaillon en bronze vieilli, incrusté de peinture-émail, avec une fort belle représentation de la déesse Yellamma que Paul reconnut immédiatement. Le buste caché par un plastron en éventail, de nombreux colliers en or, un visage pâle, aux grands et doux yeux de biche et au sourire de Joconde. Sa tête était entourée d'une aura munie de rayons dorés. C'était vraiment un bel objet, ovale, autour de dix-douze centimètres, un peu abimé, mais qui gardait un cachet d'authenticité. « Demande-lui combien pour Ganesh et pour le médaillon. Je te laisse négocier.

– Tu veux les deux ?

– Oui, oui, vas-y ! »

Gurji négocia à sa façon. « Il demande quatre mille roupies pour la médaille. Il dit que c'est très vieux. Et il donne Ganesh, c'est un cadeau. »

Paul calcula de tête. Cela faisait une cinquantaine d'euros. « Dis-lui trois mille roupies.

– Je baisse déjà beaucoup le prix. Il veut six mille au début.

– Ah, d'accord ! »

Paul soupesa le médaillon et regarda au dos pour voir s'il ne voyait pas une inscription, un « *made in China* » qui en aurait amoindri la valeur. Mais non, cela

semblait être un produit purement artisanal, avec les petites irrégularités d'un travail fait à la main. Il le tendit à Gurji. « Regarde, qu'est-ce que tu en penses ? »

Gurji soupesa l'objet, le retourna et demanda quelque chose au marchand, qui lui répondit en inclinant la tête. « Il dit c'est Karnataka ça vient. »

C'était l'un des états du sud de l'Inde, là où Yellamma et les devadasis font l'objet d'un culte. Paul prit sa décision : « Bon, bé, écoute, c'est OK. *It's OK*, répéta Paul en anglais en s'adressant au marchand. »

Après avoir pris l'argent de Paul, l'Indien sortit une pochette en cellulose blanche pour y mettre Ganesh et Renuka-Yellamma enveloppée d'un papier journal. Il semblait content de son affaire. Tout allait bien, Paul était aussi content de ses achats. « Yellamma c'est aussi pour Jeevu ? demanda Gurji.

– Oui et non. Ganesh ce sera, si elle l'accepte, si ça lui plaît, sa peluche pour faire des câlins, mais Yellamma c'est… Je suppose que ce sera pour quelque temps une partie de sa personnalité, de son identité, je veux dire. Ça me paraît donc important que cela soit concrétisé par ce médaillon. Nous pourrons alors discuter des pouvoirs respectifs du dieu et de la déesse. « Tu as assez de l'argent ? Encore des roupies ? demanda Gurji.

– Tu as cinquante mille roupies sur toi ?!

– Non, mais pour toi acheter des trucs, je peux donner des roupies maintenant. Tu veux dix mille ? Tu peux acheter plein des peluches pour Jeevana ! et il se mit à rire, moqueur.

– Bon, d'accord, va pour dix mille. Je te ferai un chèque ou un virement, d'accord ?

– D'accord, pas de problème.

– Et pour l'oncle alors, comment fait-on ?

– Je dis il faut attendre pour voir ce qu'il propose, on a le temps.

– Tu crois qu'on a le temps ?

– Oui, oui, pas de problème. Demain on voit Sajiv. Jeudi on voit pour l'argent et vendredi tu maries Jeevu. Tu sais pourquoi je dis on a le temps ?

– Non, mais tu vas me le dire, j'en suis sûr !

– Il a l'argent d'Ahmid. Alors il a acheté tout pour le mariage. L'argent de Paul c'est encore de l'argent, en plus, c'est tout.

– Ouais, t'as raison. L'Indien a toujours raison ! »

Comme ils étaient arrivés au bout de la rue, que le temple n'avait rien d'extraordinaire, ils ne s'attardèrent pas et décidèrent de rebrousser chemin pour retrouver le quatre-quatre. « Tu trouves un hôtel, Paul ?

– Je crois oui, répondit Paul et il sortit son smartphone. Alors… J'ai trouvé le *Manvar Resort*…

– Oui, je connais, c'est un bon hôtel.

– Bon, je le trouve un peu trop prêt de l'autoroute… Y'a du bruit, tu crois ?

– Pas beaucoup. Tu vois beaucoup des arbres, ça arrête le bruit. C'est très joli. Toi tu aimes les arbres, je crois, c'est très beau jardin, ça va te plaire.

– Mais je crois avoir trouvé mieux et c'est à peine plus loin. C'est le *Samsara Resort*, tu connais ?

– Ah, oui, je connais, mais c'est plus cher. C'est très beau là aussi. C'est toi tu décides.

– Bon, je le trouve un petit peu plus à l'écart de l'autoroute et puis les images montrent un truc assez luxueux, très beau avec de très bons avis. Et puis, j'aime bien le nom “Samsara”. C'est à une douzaine de kilomètres, ça me plaît. Allez, on y va !

– Tu sais, tu peux faire encore le safari avec eux. Si tu veux dormir dans le désert, ils font aussi.

– Ben, ça ira. Une expérience, ça ira.

– Tu as pas aimé ?

– Ah si ! Surtout avec la belle Amina ! »

Gurji se mit à rire. « Alors, c'est OK, *Samsara Resort* ?

– C'est parti : *Samsara Resort* ! En espérant qu'ils aient de la place… Je vais appeler tout de suite. »

En quittant la *State Highway 28*, à la sortie de Shaitrapur, ils prirent la NH114, vers le nord. Au bout d'une dizaine de kilomètres de paysage de broussailles, alternant avec les champs et les hameaux, ils croisèrent le *Manvar Resort*, une oasis de verdure, avec son grand parc arboré. Paul se demanda s'il n'aurait pas mieux fait de choisir cet hôtel. Mais, deux-trois kilomètres plus loin, sur la gauche, il fut bien vite soulagé de constater que le *Samsara Resort* avait, lui aussi, son parc arboré.

Le Toyota s'engouffra dans une allée bétonnée, bordée d'un mélange de feuillus et de palmiers. Au-delà du parc verdoyant, on pouvait voir la crête d'une énorme dune, contre laquelle le complexe hôtelier s'était blotti. Ils passèrent sous une porte décorée à la mode indienne, franchirent un rond-point pour prendre la direction du parking client sur la droite. À peine garés, un employé qui les attendait vint à leur rencontre, avec un chariot pour les bagages.

SAMSARA

« C'est comme c'est – C'est comme c'est – C'est comme c'est… *Vipassana* – *Vipassana* – *Vipassana…* » ne cessait-il de se répéter depuis un bon quart d'heure. Il était dans l'angoisse, parce que l'imprévu s'était manifesté et que dans la situation où il était, Paul n'aimait pas cet imprévu. Il avait l'impression de perdre la main sur les événements et cela l'effrayait. Il se dit encore qu'il devait repérer les signes et suivre les signes… Et ne pas paniquer !

* * *

De bon matin, le premier impondérable fut la crevaison du Toyota. Ils venaient d'y déposer leurs bagages et c'est Paul qui, en contournant le véhicule, se rendit compte que l'une des roues arrière était à plat. « Ah, merde ! Merde ! Merde ! » fut sa première réaction. Gurji, de son côté, prit cela comme à son habitude, avec une désinvolture toute indienne, d'abord en éclatant de rire, puis en rassurant Paul, non sans une certaine moquerie : « C'est un "signe" Paul. Il faut voir les signes, il a dit Aryan !

– Ah, tu parles d'un signe ! » Paul s'assit à l'avant du quatre-quatre, la portière ouverte. Il se sentait très énervé. Il fallait qu'il se calme. Ce vendredi était la journée cruciale pour Jeevu et lui-même. Il devait reprendre le contrôle, et de lui-même et de la situation. Il inspira-expira trois fois, profondément, et ressortit du véhicule. Gurji était accroupi devant la roue arrière, examinant le pneu. « Alors ?

– Regarde là, c'est coupé. Il faut changer la roue.

– Tu as une roue de secours ?

– Oui, bien sûr. Mais tu sais, c'est pas la roue pour aller très loin et on peut pas aller dans le désert avec. Tiens, regarde ! »

Gurji et Paul se penchèrent sous l'arrière du Toyota où était accrochée la roue de secours. C'était effectivement une petite roue de dépannage, uniquement pour faire quelques kilomètres en ville à petite vitesse, pour rejoindre un réparateur. « Alors, qu'est-ce que tu vas faire ?

– Pour toi, je téléphone à l'oncle Sajiv pour qu'il vient te chercher. Ou peut-être l'hôtel il peut nous prêter une voiture. Je sais pas, on va voir.

– Et pour la roue ?

– *Don't worry* Paul ! J'ai l'assurance pour le dépannage. Je vais téléphoner tout de suite. Mais tu sais c'est l'Inde ici. Je sais pas le temps… Peut-être ça prend longtemps, peut-être pas longtemps… »

Gurji se releva et sortit son smartphone de la poche intérieure de son blouson en jean. Paul le laissa faire et, pour s'occuper, sortit l'un de ses sacs du véhicule. Il n'allait pas tout emporter. Il commençait à se calmer. Il se dit que la déesse Yellamma le mettait à l'épreuve et il pria Ganesh de bien vouloir le soutenir de son côté, tout en s'amusant intérieurement de ces évocations mentales antagonistes. L'essentiel était qu'il se comporte en père responsable pour Jeevu. Il devait et allait reprendre le dessus. Mais le trac était bien là, il fallait aussi qu'il le reconnaisse. « Paul, j'ai parlé avec Sajiv et il envoie quelqu'un pour te chercher. Y'a pas de problème. On va attendre juste un peu.

– Et Jeevana ? Elle sera là ?

– Non, il me dit que Jeevana elle est à Shaitra pour la cérémonie. C'est pas de problème, tu vas voir Jeevu à Shaitrapur. Moi je vais *phoner* pour la roue maintenant, excuse-moi. »

Vingt minutes plus tard, un fourgon vitré arriva, conduit par un Indien moustachu, dans la quarantaine, inconnu de Paul. Gurji discuta un bon moment avec le chauffeur, devant la roue crevée. Paul se demandait s'ils allaient passer la matinée là, à refaire la philosophie des roues. Pour se calmer, il arpenta le parking, les mains dans les poches, regardant la végétation autour de lui. Les perruches vertes semblaient lui jeter des quolibets. Il se dit qu'il devait, lui aussi, comme on dit « prendre tout cela avec philosophie ». Il était en Inde et en Inde les événements surviennent, se nouent et se dénouent, dans un autre temps, plus lent que celui d'Occident. Ou sinon plus lentement, au moins avec un genre de « décalage », comme ce bâton plongé dans une mare et qui semble se briser à l'interface entre le dessus et le dessous de l'eau. Il alla examiner, l'air de rien, le fourgon. Il semblait en bon état, hormis la poussière du désert qui l'enveloppait, grisant le blanc de sa carrosserie. « Paul ! » le héla soudain Gurji, en lui faisant un petit signe de la main. Il s'approcha des deux hommes, tranquillement, et il s'étonna lui-même de son flegme.

– Alors ? J'y vais tout seul ?

– Oui ! Ça va être bien pour toi : “seul en Inde”, plaisanta le guide. Voilà, je te présente Tuka, c'est un cousin de la famille et il va te conduire à la cérémonie. »

Paul serra la main de Tuka en lui souriant et demandant « *speak english?* ».

– *A bit, a bit* », répondit l'Indien, qui l'invita par gestes à monter dans le fourgon.

Paul pensa, ironique, qu'il allait avoir de grandes conversations philosophiques avec Tuka. Il alla vers Gurji et, spontanément, ils se serrèrent la main et se firent une accolade en se tapotant mutuellement le dos, comme deux bons vieux amis qui devaient se séparer pour longtemps. Paul se recula : « Bon ! Gurji ! Dès que le Toyota est prêt, tu me rejoins à Shaitrapur ?

– Oui, oui ! Pas de problème Paul. Ça va aller. Je veux pas rater ton mariage ! » Et le sourire dans ses yeux était destiné à rassurer Paul. « OK. Tu sais où c'est la cérémonie ?

– *Don't worry* Paul, roucoula le guide, je connais Shaitrapur et puis, tu vas voir il y a beaucoup de monde, alors je vais où y'a beaucoup de monde alors c'est facile, tu vois !

– OK, d'accord, j'y vais… » et Paul monta dans le fourgon à moitié rassuré. Mais il se dit que c'était son épreuve. Il devait faire cette expérience, « seul en Inde », être l'un des principaux participants d'une cérémonie de mariage avec la divinité. Il allait devenir le soutien de Jeevu, avant que d'être, peut-être, si Ganesh était avec lui, son père adoptif ou l'équivalent. Il inspira profondément pour chasser son stress et fit un dernier signe de la main à Gurji au travers de la vitre empoussiérée du fourgon, mais Gurji, déjà penché sur son téléphone, ne le vit pas.

***

Ils avaient parcouru la douzaine de kilomètres entre le *Samsara Resort* et Shaitrapur. À Shaitrapur ils avaient embarqué un tas de monde, au point que l'on mit d'autorité son sac, avec les autres bagages, sur la toiture avec un amarrage plus que précaire – selon Paul, mais pas selon Tuka – et qu'il se retrouva entassé et serré au milieu d'un groupe d'Indiens excités et en verve. Visiblement, la perspective du mariage de Jeevana avec la divinité mettait tout le monde de bonne humeur. L'hindi, ou un autre dialecte local, coulait à flots, farci de nombreux rires, ce qui fit que Paul tâcha de faire bonne figure en se montrant détendu et souriant, un peu comme s'il comprenait les probables plaisanteries qui semblaient s'échanger. Il était même probable qu'il soit la cible de certaines d'entre elles et, dans ce cas, son sourire était celui d'un idiot.

Le second imprévu lui vint à l'esprit à partir d'une réflexion. Il se dit qu'il était étrange qu'autant de monde se tasse dans un fourgon pour aller de Shaitrapur à… Shaitrapur. D'autant que d'autres véhicules, eux-mêmes lourdement chargés de pèlerins, étaient en train de quitter le village, formant un cortège, tous klaxons hurlant, comme pour tout mariage en bonne et due forme. On lui avait bien dit « Shaitra », le diminutif de « Shaitrapur », espérait-il. Peut-être était-ce un coin reculé du village. Un endroit mystique à quelques kilomètres. Une oasis dans le désert comme il avait pu en voir. Entre les dunes, il y aurait un petit temple consacré à la déesse.

Il sortit péniblement son smartphone, car les deux gros Indiens qui l'enserraient gênaient ses mouvements. Ceux-ci ne firent même pas attention à lui. Il alluma l'écran et constata, sans surprise, qu'il n'y avait pas de réseau. Il lança une application satellite, avec une carte de fond locale, qu'il avait pris la précaution d'enregistrer dans l'appareil à partir du wifi de l'hôtel. Bien que les indications de la carte soient très sommaires, Shaitrapur et quelques autres hameaux y étaient indiqués, ce qui lui permettait de se situer approximativement. Le convoi suivait une petite route à moitié goudronnée,

portant le numéro vingt-huit, direction plein sud. De part et d'autre, c'était le « désert » du Thar habituel : un défilé aléatoire de dunes, de végétation rase, d'arbustes et parfois de quelques arbres plus grands, juste en bordure de route. Et puis des hameaux ou d'improbables bâtisses offrant des services de restauration. Le GPS indiquait une vitesse le plus souvent autour de soixante-dix kilomètre-heure, mais avec les ralentissements causés par les dégradations de la chaussée, Paul estima la vitesse moyenne à cinquante kilomètre-heure et se dit, qu'au bout d'une demi-heure, il lui faudrait s'inquiéter. Au-delà de vingt-cinq kilomètres au sud de Shaitrapur était-on toujours à Shaitrapur ? Et s'ils n'étaient plus à Shaitrapur, où pouvaient-ils l'amener ?

Une trentaine de kilomètres plus loin, ils traversèrent un petit bourg et le doute n'était plus permis : ils avaient bel et bien quitté Shaitrapur et la cérémonie allait donc se dérouler ailleurs. Mais où ? Gurji saurait-il seulement où le retrouver ? Il allait se sentir perdu sans Gurji. Ses plans pour récupérer la petite risquaient de tomber à l'eau.

Il lui fallut gratter le bras et héler un moment l'Indien à sa gauche pour qu'il s'intéresse à lui. Quand ce fut fait, il lui montra son smartphone et demanda : « Shaitra ? Shaitrapur ? » Avec un peu de condescendance, l'Indien lui prit autoritairement le smartphone des mains et fit glisser l'écran avec une aisance qui étonna Paul. « Shaitrapur ! » lui montra-t-il. Puis, il dézooma, fit glisser l'écran vers le sud jusqu'à un hameau en plein désert, sans nom sur cette carte et dit : « Shaitra ». C'était juste une trentaine de maisons éparpillées au creux d'une zone humide, avec un peu de végétation. Puis l'Indien glissa légèrement l'image satellite vers le nord où une longue piste rectiligne conduisait jusqu'à un petit complexe architectural, entouré d'une enceinte avec, alentour, diverses constructions de petite taille. « *Yellamma temple* » fit l'Indien en anglais en montrant les constructions de son doigt et il rendit aussitôt le smartphone à Paul et se mit à parler à son voisin de siège, comme si son temps d'intervention était brusquement terminé.

Paul se fit la plaisanterie à lui-même : « Pour faire parler l'Indien, remettez dix roupies dans la machine. » Il décida de ne pas insister, se contenta des informations succinctes que lui avait données le gros homme et, surtout, marqua aussitôt l'emplacement d'une balise afin de pouvoir le retrouver. « Donc, se dit-il à moitié soulagé, il y a bien « Shaitrapur » et, plus au sud – il vérifia la distance approximativement sur l'image satellite –, à environ une centaine de kilomètres, en plein désert, un hameau appelé « Shaitra » et c'est là qu'aurait lieu la cérémonie. »

Il décida de ne plus s'inquiéter pour Gurji. Il savait que son guide finirait bien par le retrouver. Il pourrait téléphoner à l'oncle maternel… Enfin, s'il y avait du réseau… Ou bien Gurji avait-il compris qu'il y a Shaitrapur et Shaitra ? Il n'en avait pas eu l'impression… Il décida d'arrêter de s'inquiéter pour des spéculations et de prendre les choses comme elles venaient. Il passa ainsi le reste du trajet à tenter de discerner quelque chose dans le paysage au travers des vitres sales, à observer les mimiques des Indiens en train de parler, à écouter

leurs voix comme si c'était de la musique et à se laisser porter par les cahots du fourgon, au point de se mettre à somnoler.

***

Ils passèrent la matinée du mercredi à l'hôtel. Malgré le prix conséquent de la suite qu'ils louèrent pour tous les deux, Paul ne regretta pas son choix. Ils avaient chacun leur chambre et partageaient le salon et la salle de bain. Les chambres étaient spacieuses, très claires, bien agencées, le mur donnant sur les têtes de lit était décoré d'une grande peinture murale stylisée. Dans la chambre de Paul, c'était un grand arbre, dans le style naïf, avec des feuilles vertes et de grosses fleurs aux pétales blanches et au cœur orangé.

Le wifi fonctionnait particulièrement bien de sorte que Paul put recevoir et envoyer quelques messages et images tôt le matin. Il envoya à Muriel et à Amina les photos des deux adolescents et leur dromadaire géant à Shaitrapur, ainsi que le lien Youtube vers la vidéo prise au jugé, sur la place du temple. Il expliqua rapidement aux deux jeunes femmes que les négociations avec l'oncle maternel s'étaient bien déroulées. La discussion avait été serrée, mais le résultat était intéressant pour Jeevana et Paul. Paul avait l'espoir de pouvoir enfin sortir l'enfant de sa condition de devadasi pour la placer dans un orphelinat où elle serait prise en charge.

Amina, Aryan et Muriel avaient répondu à son message vidéo. Amina lui avait envoyé un tout petit message pour lui faire un coucou, lui dire qu'elle pensait beaucoup à lui et à Jeevu et qu'elle lui écrirait plus longuement dès son retour en France. Aryan, lui aussi, lui avait écrit brièvement pour le féliciter de prendre soin de Jeevana et qu'il priait pour que cela réussisse. Il lui réaffirmait que les signes étaient là et qu'aider la petite Indienne était un message profond – « *A deep message* », que lui envoyait le destin.

Muriel, de son côté, lui avait écrit plus longuement, à la fois pour commenter sa décision d'aider la fillette et pour lui raconter sa vie, en France, sa grossesse qui démarrait et ses sentiments à propos de la vie, de la mort et du destin. Paul lut lentement le message, en savourant chaque phrase et chaque mot. Sa sœur lui manquait, sa famille lui manquait, la France lui manquait. Muriel lui avait écrit des mots de sagesse, de confiance et d'encouragement : « Mon grand frère adoré, quand je me souviens comment tu t'es occupée de moi, petite, avant de t'occuper de ta petite Léa, je sais que tu vas tout faire bien pour ta "Jeevu". Tu as vécu un drame terrible et maintenant la roue semble tourner et de nouvelles responsabilités t'attendent. Tu as à présent le droit de donner à nouveau le plein amour à une personne, ce plein amour qui nous fait être ce que nous sommes.

« Ta rencontre avec Jeevana est étrange, mystérieuse. Peut-être, comme tu le penses (et j'ai tendance à y croire aussi), que c'est elle qui t'a envoyé un SOS la fameuse nuit. Tu te souviens, j'étais là, moi aussi, dans ce terrible instant. Moi je dormais. Je ne sais plus comment j'étais parvenue à m'endormir. Et puis, je me suis éveillée, pour une autre raison que toi, mais je t'ai cherché dans l'obscurité du parc. Et quand je t'ai serré dans mes bras, j'ai senti que tu étais comme

“habité” par quelque chose. Je l’ai bien senti. Maintenant je m’en souviens bien. Tu as mis des mois à t’en rendre compte, mais dès cet instant tu n’étais plus seul dans cet univers. C’est aussi pour cela que je ne me suis jamais trop inquiétée de ton “ascèse sociale”. Je savais, au fond de moi, que tu finirais par trouver le lien, je le sentais. Et tu me dis l’avoir trouvé, que c’est Jeevu… Pour moi c’est OK, c’est ça et, comme tu le décris, “tous les signes sont là”. Vas-y, fonce ! Avec prudence, mais fonce !

« Je sens pour toi un avenir radieux, un rire d’enfant habitera à nouveau un jour ta belle maison de bois… »

Paul referma l’ordinateur et s’essuya les yeux. Les mots de Muriel lui avaient fait du bien, mais avaient aussi réveillé en lui les émotions qu’il tentait de tenir à distance depuis son arrivée en Inde. Il devait se reprendre, sortir de cette chambre et prendre l’air. Il était tôt et Gurji semblait dormir encore. Il décida de ne pas le déranger et il sortit discrètement.

Il se retrouva dans un long couloir aux murs blancs, régulièrement ornés de petites niches décoratives, peu profondes, peintes en rouge vif, bordées d’un arc polylobé. Tout au bout du couloir, les portes grandes ouvertes laissaient pénétrer la vive clarté du jour naissant, dont les reflets inondaient le carrelage fractal posé sur le sol. Il lui revint ce souvenir des expériences de mort imminente, dont il avait pu lire ou entendre les témoignages : un long couloir et la petite lumière au bout. À grands pas et déterminé, il alla jusqu’à l’extrémité et sortit sous un soleil trompeur, qui ne disait pas encore les torrides ardeurs de la journée.

Il suivit, au hasard, peut-être poussé par une étrange inspiration, une longue allée courbée, étroite, bétonnée en rose, couverte d’une pergola montée sur des colonnes de pierre et bordée de nombreuses plantes dans leurs pots. Il déboucha sur une petite place, entièrement occupée par un large bassin circulaire, habillé de petites mosaïques d’un bleu océanique avec, au centre, une estrade ronde, carrelée de marbre blanc, d’où émergeaient de multiples jets d’eau et qui supportait quatre petits éléphants, eux aussi de marbre blanc, dont le positionnement semblait indiquer les quatre points cardinaux.

Puis, il longea une immense piscine bleu lagon, dont il avait pu apprécier la fraîcheur, ces deux dernières journées. Traversant un massif gazonné, planté de palmiers, il rejoignit une allée plus large et à découvert, qui le conduisit au pied de la dune, qu’il gravit sans hésiter, avec une sorte d’entrain, mêlé d’enthousiasme, de défi et d’amusement. Épuisé et haletant, il se laissa tomber au sommet du promontoire pulvérulent, le sable amortissant sa chute. Il s’assit aussitôt en tailleur, à son aise, le visage tourné vers l’est, défiant l’astre solaire dans un face à face.

En contrebas de la dune s’étalait le complexe hôtelier du *Samsara Resort*, les alignements de ses bâtiments légers semblant tracer les pétales d’une fleur. L’architecture était moderne, mais adaptée à l’Inde et ses moussons. Toitures plates, double couche de larges avant-toits, les chambres et les suites occupaient de petits blocs, accolés les uns aux autres de quinconce, formant des

décrochages élégants, réjouissant le regard et créant pour chaque résidence, des espaces d'intimité, garnis de végétation. Tout au fond, la grande barre en arc des bâtiments administratifs et de la restauration.

Paul décida de se redresser et de fermer les yeux pour tenter une méditation. Il ne vit plus que le rouge de son sang au travers de ses paupières baignées de soleil. Respiration, lente. Faire attention à sa respiration, juste la respiration. Venant d'en bas, les gazouillis des perruches et les vrombissements de quelques véhicules sur la 114. Comme à chaque fois, des pensées et des images mentales se mirent à fuser, sans qu'il puisse rien contrôler. Pourtant, il ne céda pas à la tentation de s'en formaliser, de râler, de se culpabiliser. Il avait compris que cela ne servait à rien et ne faisait pas avancer sur le sentier de la méditation, bien au contraire. Il devait s'en foutre, tout simplement. Il laissa donc tout aller et advienne que pourra. Il fit attention à ce qui arrivait et « s'amusa » à classer sur la ligne du temps les différents éléments mentaux. Il y avait ses souvenirs lointains, de sa maison, la piscine, Muriel et son petit garçon… Étrangement, il se rendit compte qu'il avait du mal à y placer Lisa et Léa. C'était comme si sa mémoire avait, elle aussi, fait son deuil. Il se sentait comme libéré de ses attachements. Il ne le regretta pas, car il se dit que c'était la seule façon pour lui d'être disponible pour d'autres êtres. On ne pouvait pas passer sa vie à revoir les fantômes du passé.

Et puis… Jeevana. Il avait pu la revoir, le mercredi après-midi, plus longuement, accompagné de Gurji et de la jeune femme qu'il avait d'abord croisée lors de sa seconde rencontre en plein désert. Elle s'appelait Trishna et était la plus jeune des tantes de Jeevana. C'était une jeune femme très douce et attentive. Paul avait senti qu'il y avait un lien particulier entre elle et Jeevana. Elle comprenait son état, sa souffrance, et pouvait rester très calme et affectueuse, même lorsque l'enfant se montrait un peu capricieuse et exigeante.

Tandis que Gurji traduisait, Paul en apprit davantage sur le couple des parents de Jeevu. Après l'histoire du point de vue musulman, du côté de la branche familiale des Chandwali, Paul eut droit à la version côté Padmashali et déesse Yellamma. Il fallait se rendre à l'évidence que le mariage des parents de Jeevana était très mal passé de ce côté-là du désert. Ils avaient été à deux doigts de mettre à mort le couple. Paul demanda sans détour si l'accident de Karim et Brinda était vraiment un « accident ». Trishna l'assura que c'était vraiment un accident. Les désirs d'assassinat s'étaient dissous dans les roupies. Le fait que les Chandwali renoncent à la dot et, au contraire, apportent une aide financière aux Padmashali fit beaucoup pour apaiser les choses. Cependant, dès l'instant de la mort des deux époux, ce fut pour les Padmashali le signe qu'ils attendaient pour reprendre la main et la consécration de Jeevana à Yellamma était leur revanche sur le destin.

Tandis que Jeevana jouait avec Gurji, Trishna lui demanda de traduire pour Paul, car elle avait des choses à lui dire, à lui demander aussi. Prenant d'abord les mains de Paul, qu'elle porta à ses lèvres, puis à son front, elle le remercia pour l'aide qu'il allait apporter à sa famille et pour elle-même. Paul fut intimidé

par la densité de son regard. C'était une jeune fille qui ne devait pas avoir vingt ans, toute frêle, et comme fragile, mais qui portait beaucoup de détermination sur son visage. De cette détermination sculptée par le vent et le sable, de cette force que donne le dénuement à ceux qui n'ont rien. Paul ressentit une immense tendresse pour la jeune Indienne et cela lui rappela sa rencontre avec la jeune Bishnoï, du côté de Bikaner, et ce partage des regards qui l'avait tant troublé. Il aurait voulu la serrer un moment contre lui, dans ses bras, pour lui manifester cette tendresse et, bien qu'ils fussent à l'écart, il était en Inde et ne pouvait faire ce qu'il aurait pu faire, peut-être, en France. Il se contenta de lui sourire et de faire passer, espérait-il, tout son amour par le regard.

Soudain, le visage de Trishna changea, ses sourcils mêlant la colère au rire et elle se détacha et se détourna de Paul pour s'adresser à Jeevana, cette dernière éclatant de rire. « Qu'est-ce qu'il se passe Gurji ? demanda Paul, qui n'avait ni remarqué, ni encore moins compris ce qu'avait pu dire l'enfant pour que Trishna réagisse ainsi.

– Jeevana elle dit que vous allez marier tous les deux ! et Gurji éclata de rire à son tour. Et Trishna elle dit à Jeevana que c'est des bêtises, enfin un truc comme ça.

– OK, je vois. Tu veux bien dire à Jeevana que j'ai deux filles maintenant : Jeevana et Trishna.

– OK, Paul, je fais ça. »

La réaction de Jeevana fut très rapide et sans aucune ambiguïté, elle se leva d'un bond et se précipita sur Paul, le serrant dans ses bras, sa tête posée sur son ventre et jetant un regard de défi à Trishna, ce qui fit rire Paul à son tour. « Tu traduis Gurji ? Vous êtes comme mes deux filles, confirma Paul à l'adresse de Trishna. » Ce qui fit sourire cette dernière, tandis que Jeevana tentait de garder l'illusion d'une exclusivité en serrant plus fort Paul et en enfouissant son visage dans son ventre. Paul lui tapota le dos, pour tenter de calmer une jalousie bien enfantine, mais aussi compréhensible. Elle venait de retrouver un père de substitution qu'il lui fallait déjà le partager.

Trishna comprit bien la jalousie de la petite et passa à autre chose. Redevenant sérieuse, elle fit part à Paul, de son inquiétude par rapport à son frère Sajiv. Elle craignait qu'il ne maintienne une emprise sur elle et l'empêche d'aller à Jodhpur pour se former au commerce. Elle craignait que Paul, une fois retourné dans son pays, Sajiv ne revienne sur les accords passés. Aidé de Gurji à la traduction, Paul rassura le mieux possible la jeune femme. Il lui expliqua qu'une fois qu'elle serait à Jodhpur, dans l'association qui s'occuperait d'elle, il n'y aurait plus de problème, ni pour elle ni pour Jeevana. Quant à lui-même, il l'assura qu'il ferait de très nombreux séjours en Inde, pour revoir Jeevana, elle-même et sa famille, qu'il serait là pour surveiller que les choses se passent normalement et que son futur investissement financier avec les Padmashali dépendait de la bonne marche du projet et cela Sajiv devait le savoir. Trishna parut satisfaite de cette réponse. Elle remercia à nouveau Paul en lui secouant les mains et laissa les deux hommes seuls avec Jeevana, car elle avait du travail.

Une fois Trishna partie, comme un fruit mûr, Jeevana se détacha naturellement de Paul et retourna s'asseoir dans le sable pour jouer avec Gurji. Comme le lui avait dit Halima, Paul put constater qu'une fois le voile de l'anxiété initiale retiré, Jeevu se révélait être une « grande bavarde ». Une enfant vive, curieuse, observatrice et pleine de vie. Paul s'assit à son tour à l'ombre d'un acacia. Jeevu se mit à courir de droite et de gauche, mais pas sans intention, car elle ramassait divers objets qu'elle ramena devant Paul. Il y avait quelques pierres, quelques bouts de bois, quelques feuilles et tout cela prit vie et corps, incarnant des sortes de personnages avec lesquelles la fillette inventait un scénario élémentaire, dans lequel, instinctivement, Paul s'immisça, s'emparant de quelques personnages, leur donnant, lui aussi, vie et langage. C'est ainsi qu'ils purent jouer un moment ensemble, Gurji traduisant de temps en temps les dialogues imaginaires.

Ce fut une jolie histoire de mort et de déesse en colère. Ce fut un peu l'histoire de Jeevana et c'est pour cela que Paul joua avec l'enfant avec beaucoup trop de larmes dans les yeux pour qu'elle ne s'en aperçoive pas. Il lui sourit, pour la rassurer, et fit expliquer par Gurji que lui aussi avait vécu des pertes. Alors elle cessa de jouer et alla à quatre pattes vers lui. Elle se blottit à nouveau contre son ventre et resta là un moment à gémir doucement, exprimant à sa façon leurs peines partagées. Paul posa ses mains sur son dos et le lui frotta doucement, retrouvant les gestes d'apaisement qu'il prodiguait parfois à sa petite Léa.

Mais il fallait faire diversion, aller de l'avant. Aussi, il sortit son smartphone, pour distraire Jeevana de sa tristesse en lui montrant les photos de la famille Chandwali. Il avait classé les photos d'une façon stratégique. Dans un premier temps il avait exclu toutes les images de Jeevana et de ses parents, ceci afin de ne pas réveiller en elle la douleur de leur perte. Ce serait pour plus tard, lorsqu'ils pourraient partager davantage d'une langue commune pour pouvoir mettre des mots sur la souffrance. Mais il lui montra Ahmid, Halima et leurs deux enfants, les cousins de Jeevana.

La petite montra une grande joie, poussant des petits cris, riant et débitant trop rapidement ses commentaires enthousiastes que Gurji peinait à traduire. Paul sentit alors que c'était le moment de parler sérieusement à la fillette de son avenir et de faire en sorte qu'elle comprenne et accepte ce qui allait arriver. On lui dit qu'on avait des choses importantes à lui expliquer et Paul parvint à la faire s'asseoir en tailleur face à lui. Gurji traduisait. Jeevana sentit sans doute que les choses sérieuses allaient commencer et se montra très attentive, une main battant l'air et l'autre entortillant une mèche libre de ses cheveux. Elle confirma aux deux hommes qu'elle ne voulait pas être devadasi, qu'elle détestait ses cheveux, qu'elle avait peur lorsqu'elle mendiait dans la rue et que sa tante à Jaisalmer la frappait si elle ne ramenait pas assez de roupies à la maison. Elle se mit alors à gémir, mais sans aucune larme, en évoquant ses parents et en expliquant qu'avant elle n'était pas habillée comme ça et qu'elle se lavait et qu'elle était toujours propre.

Paul lui caressa la joue et prit doucement ses mains entre les siennes pour la calmer. Il lui posa des questions très précises. Voulait-elle qu'on lui coupe ses cheveux ? Elle le voulait. Voulait-elle retourner à l'école ? Elle le voulait. On lui expliqua ce qu'est un orphelinat et que Paul irait l'y voir tous les jours. Mais elle refusa d'abord cette solution, s'imaginant vivre avec Paul. Il n'insista pas. C'était beaucoup de changements à assimiler pour une si jeune enfant. Et puis, il y avait aussi l'épreuve du devadasi qu'il lui faudrait affronter. Plus tard, lorsque les choses se seraient apaisées, qu'elle serait entrée dans des routines de vie, petit à petit, il pourrait aborder la question du vivre ensemble et d'une possible adoption. Plus tard… Il était temps de retourner chez les Padmashali.

Paul se leva. Elle voulut encore s'agripper à lui. Il aurait bien voulu la porter un peu, mais ce n'était pas le moment ni le lieu. Elle serait bientôt une devadasi. Il lui transmit sa désapprobation avec des « tchi-tchi-tchi » et les sourcils un peu froncés. Puis il la prit par la main et ils s'en retournèrent ainsi au village, Jeevana retrouvant un peu de ses petits comportements d'autiste, sautillant et battant de sa main libre l'air environnant, jetant de temps en temps un regard malicieux à Paul et fredonnant un petit air. C'était sa façon à elle de digérer mentalement tout cela.

Jeevu aurait bien aimé s'accrocher à cet homme, son *Aatmik Pita*, mais il ne voulait pas. Il la tenait par la main, il la regardait en lui souriant, de sorte que Paul gardait pour elle une belle couleur d'amour, de bleu et de vert. Elle était contente de tout ce qu'on lui avait dit. Retourner à l'école, ne plus être une mendiante… Elle n'avait pas bien compris l'autre chose… Elle voulait être avec Paul… Elle ne savait pas… Ce qui l'inquiétait… Alors, pour se distraire de son anxiété, elle savait qu'elle pouvait compter sur la danse de son corps, bouger comme ça, marcher comme ça, chantonner comme ça…

Paul sentait sa petite main dans la sienne, frêle et chaude, et il lui revint le souvenir de sa petite Léa, de la petite main de Léa. C'était comme si sa fille était revenue à la vie, au travers de Jeevana, et il en éprouva un infini sentiment de tendresse. Ses yeux s'embuèrent, mais il fit effort pour retenir ses larmes, malgré les douloureuses réminiscences qui l'assaillaient, mêlées aux vagues d'amour qu'il ressentait en cet instant. Le sable du désert glissait sous ses pas, la main de Jeevana lui semblait être un canal par lequel son amour s'écoulait, de Lisa et Léa, vers cette enfant. Elle s'était remise à beaucoup parler, agitant son bras libre en de grands gestes expressifs, lui jetant des regards signifiants, comme s'il pouvait comprendre tout ce qu'elle lui racontait. Il lui souriait, hochait la tête, faisant semblant de la comprendre, au-delà de ses mots inconnus.

Par la suite, chez les Padmashali, il fallut bien se séparer. Mais Trishna arriva opportunément pour prendre en main Jeevana. Lui faire comprendre, elle aussi, ce qui allait lui arriver le vendredi soir : il y aurait la cérémonie et Paul serait là, c'était promis, encore une fois, pour la troisième fois il promettait d'être là…

***

Il ouvrit brusquement les yeux, pensant erronément qu'ils étaient arrivés à Shaitra. En fait, ils étaient pratiquement au bas d'une longue pente et, comme cela arrive parfois sur les routes indiennes, sans que cela ne s'explique, sauf à imaginer une tatillonne prudence de la sécurité routière, il y avait une zone de dos d'âne à franchir. Les dos d'âne de ralentissement en Inde n'ont rien à voir avec ceux que l'on trouve en France et que l'on peut franchir allègrement à bonne vitesse, surtout avec un quatre-quatre. Non, en Inde, si vous ignoriez les dos d'âne c'était la casse assurée. Imparables, terriblement efficaces. Soit vous passiez à très petite vitesse, ce qui voulait dire moins vite qu'au pas, soit vous cassiez vos essieux. Le fourgon franchit donc une bonne dizaine de barres de béton, d'au moins une demi-douzaine de centimètres de haut, serties en travers de la chaussée. À chaque barre, le véhicule faisait comme un bond, ce qui entraînait les cris et les rires des Indiens. Paul se laissa prendre par l'ambiance générale, criant et levant ses bras à chaque cahot, se mettant soudain à exister pour les Indiens, qui lui adressèrent la parole en souriant, sans qu'il ne comprenne rien, malheureusement. « Mais pourquoi Gurji n'était-il pas là ?! »

Passés les ralentisseurs, la route se montra bien meilleure et le voyage se poursuivit. Il semblait que l'on approchait de Shaitra, car brusquement l'ambiance retomba. Les Indiens se firent plus concentrés et solennels. Désormais, on se penchait pour dire quelque chose à son voisin, au lieu de s'interpeller bruyamment. Paul profita de ce retour au calme pour retourner en lui-même et, faute de pouvoir observer confortablement le paysage qui défilait, il ferma à nouveau les yeux.

***

Le mercredi, en matinée, ils avaient enfin pu rencontrer Sajiv. C'était un homme dans la quarantaine. Au premier abord, plutôt bourru et qui pouvait même donner l'impression d'une certaine brutalité. Il paraissait comme aigri par la vie. Chaussé d'espadrilles de cuir, culotté d'un pantalon blanc, serré aux chevilles, mais bouffant au-dessus des genoux, il portait une longue chemise blanche, elle aussi, ample, descendant jusqu'à mi-cuisse, fendue sur les côtés, avec un col classique, ouvert. Il était coiffé d'un genre de calot blanc. Son visage était large, le nez épaté, portant barbe et moustache, plus sel que poivre, taillées court, le regard pouvant facilement être dur sous d'épais sourcils. Sajiv donnait l'impression d'un vieux guerrier qui s'était beaucoup battu et qui était encore prêt à en découdre.

Avec Gurji, Paul avait eu le temps d'évoquer une certaine stratégie, mais très sommairement, car l'Indien ne se prêtait guère à ce genre d'exercice. En tout cas, ils s'étaient mis d'accord sur la somme maximale à offrir contre le devadasi de Jeevana. Pour le reste… On verrait bien ! À Shaitrapur, Sajiv possédait une maison qui, pour l'Inde campagnarde, était tout à fait correcte et confortable. Il y reçut ses deux hôtes dans la cour, à la fraîcheur relative d'un de ces grands arbres indiens dont Paul ne pouvait en aucune façon donner le nom. On s'assit

sur les habituels fauteuils de jardin en plastique défraîchis, décolorés par le soleil et poncés par le vent et le sable du désert.

Aux côtés de Sajiv, il y avait le vieil homme avec lequel Paul s'était expliqué lors de la deuxième rencontre avec Jeevu à Teliwara, ainsi que Trishna, la jeune femme qui l'accompagnait alors. Le vieil homme s'appelait Anil. Il était le grand-père de Jeevana, côté maternel. Paul apprit que la grand-mère était décédée depuis plusieurs années et que ses quatre enfants étaient Sajiv, l'aîné, la tante de Jaisalmer, Iksha, Brinda, la mère de Jeevana décédée et enfin, la plus jeune des tantes de Jeevana, Trishna. Paul s'étonna de la présence de la jeune femme dans les tractations autour de Jeevana, étant donné le statut inférieur des femmes dans l'Inde rurale – mises à part les femmes Bishnoïs ! Il se dit, au début, que peut-être la rencontre à Teliwara, avec le grand-père, avait rehaussé son statut. Cependant, au cours de la conversation, sa participation active, montra que sa présence était surtout l'effet d'une personnalité et d'une intelligence affirmées.

Trishna, qui devait avoir entre dix-huit et vingt ans, estima Paul, avait à la fois le visage large de son père, mais devait avoir hérité de sa mère un nez étroit et gracieux, une bouche aux lèvres légèrement lippues, les joues plates et surtout un regard où brillaient discernement et détermination. Trishna était une belle jeune femme, avec son petit point rouge entre les sourcils, un discret piercing à la narine gauche et des boucles d'oreilles tout aussi modestes. Elle était simplement vêtue, d'une longue robe droite, taillée dans un coton un peu épais, imprimé d'étranges motifs jaunes, comme des poissons stylisés, sur un fond de lignes rouges en diagonale. Le haut de la robe était légèrement décolleté et les manches courtes dégageaient des bras bruns, maigres et empoussiérés. Quelques colliers de pacotille et un gros bracelet en ivoire jauni – ou peut-être en plastique – au poignet droit, achevaient le sommaire de sa parure. Trishna était maigre, l'une de ces filles du Thar, habituées à la frugalité et à la vie rudimentaire du désert.

La stratégie de Paul fut de se raconter, encore une fois, photos à l'appui. Il avait ramené sa tablette pour que les images soient faciles à appréhender et, tout en racontant ses pertes, ses douleurs, son repli dans l'isolement, son désir d'Inde et son « voyage-pèlerinage », il montra les photos de Lisa et Léa, de sa maison en Dordogne, des étapes de son périple indien. La tablette tournait ainsi, en même temps que ses paroles soigneusement traduites par Gurji, de mains en mains, autour du cercle des Indiens. Paul était attentif à leurs réactions. Attentif surtout à Sajiv, car il sentait bien que, même s'il pouvait être influencé par son père ou par Trishna, c'est lui qui, sans doute, en dernier ressort, déciderait de tout.

Paul évoqua les signes. Il y en avait tant ! Car ces signes étaient importants, aux yeux des Indiens, tout comme aux yeux de Paul. Ils soutenaient son amour pour Jeevana et son désir d'aider cette enfant. Ils donnaient à sa démarche le caractère spirituel qui était sa caution aux yeux des autochtones. Ces signes étaient tout ce qu'il pouvait partager avec ce peuple et, lui-même, en avait

besoin. Il avait le besoin de ces balises pour relier sa vie, son passé à son présent, son présent à son futur, que tout cela ait un sens. Il parla aussi d'Aryan et du professeur-sadhu, sans cacher les injonctions contradictoires de ce dernier, plaçant les Indiens eux-mêmes face à son dilemme, afin qu'ils s'en emparent et fassent eux-mêmes un choix pour l'enfant.

Malgré la sincérité de son approche, Paul sentait que le grand-père et Sajiv restaient sur la défensive. Le vieil homme ne disait rien, mais les yeux mi-clos, il ne perdait rien des propos de Paul. On aurait dit qu'il cherchait à ressentir, une intuition, plutôt que comprendre intellectuellement. Sajiv ne dit pas grand-chose non plus, mais Paul crut apercevoir un début de détente dans son regard. Il lui sembla qu'un Sajiv souriant et décontracté était sur le point d'apparaître. Gurji faisait d'ailleurs de son mieux pour parler avec affabilité et glisser quelques pointes d'humour qui ne firent que sourire les Indiens, mais rire Trishna. Cette dernière étant aussi le moteur des échanges.

C'est la jeune femme qui posait le plus de questions, avec un souci du détail, de bien comprendre et de se figurer le point de vue de Paul. Elle lui posa la question de la religion, à laquelle Paul répondit comme d'habitude, d'une façon complexe et non dogmatique. Il était chrétien de par son éducation, mais avait pris de la distance par rapport à sa religion. Il s'intéressait désormais aux religions orientales, le bouddhisme et l'hindouisme. Il raconta comment il avait été initié à la méditation à Jaipur et comment sa femme méditait, elle aussi. Que c'était habituel chez les Occidentaux que de se tourner vers la spiritualité orientale, de l'Inde, du Tibet ou du Japon. Il raconta sa découverte de Yellamma durant le safari dans le Thar et sa tendresse pour Ganesh.

Sajiv s'anima enfin, lorsque Paul voulut savoir quelle était l'origine de la famille, la raison pour laquelle ils vivaient en plein désert. C'est alors que les sourcils se rehaussèrent, que les yeux s'ouvrirent davantage, que le visage s'anima de diverses expressions au fil du récit de vie familial. Les Padmashali étaient très anciennement originaires du Rajasthan, parlant un dialecte rajasthani, comme le précisa Gurji. Ils étaient de religion hindoue, mais vénéraient plus particulièrement la déesse Yellamma-Renuka. Il y a douze ans, ils habitaient le nord du Telangana, à la campagne, non loin d'un village appelé Balanpur, où ils élevaient du bétail. Des vaches et des bœufs, pour produire du lait, des animaux de trait, du cuir et de la viande. Ce furent les difficultés économiques et les pressions des Hindouistes traditionalistes contre l'élevage des bovins qui ont conduit une bonne partie de la famille à immigrer au Rajasthan. Le rêve de Sajiv était d'ouvrir un commerce. Mais en arrivant, l'urgence de la survie les amena à reprendre ce qu'ils savaient faire : l'élevage. C'est ainsi que vivant dans le désert, ils investirent dans un grand troupeau de dromadaires et de chèvres.

Paul perçut bien l'aigreur de Sajiv, lorsqu'il expliqua comment ils vivaient beaucoup mieux au Telangana et qu'ils n'avaient jamais pu, jusqu'à présent, retrouver leur ancien niveau de vie. C'est à ce moment-là, lorsque les sourcils de Sajiv retournèrent à l'orage de mousson, que Trishna prit la parole pour évoquer

à nouveau les ambitions familiales dans le commerce. Tous rêvaient d'ouvrir une boutique à Jaisalmer, mais cela ne s'était jamais réalisé, n'ayant jamais pu réunir le capital nécessaire pour l'investissement. On évoqua la tante de Jaisalmer, Iksha, pour laisser entendre que sa dot avait été ruineuse pour la famille. Et, Sajiv sentant sans doute qu'on pourrait l'accuser de s'être mal occupé de sa petite nièce, Jeevana, rejeta la faute sur sa sœur, qui n'avait pas su y faire avec l'enfant. Elle vivait avec son mari et ses deux enfants. Elle ne travaillait pas et son mari ramenait peu d'argent, ils étaient donc très pauvres. Puis on évoqua Brinda, qui avait déshonoré la famille en se mariant avec un musulman. Il ne restait plus que Trishna… comprit Paul. Mais là, la jeune femme se tut. Apparemment il y avait des choses à ne pas dire…

C'est à ce moment-là que Paul pensa opportun de créer une diversion en mentionnant sa rencontre avec les Chandwali et, par ce biais, commencer à aborder la situation de Jeevana. Habilement, il mit en parallèle la déception des deux clans familiaux. Le mariage de Karim avec une femme hindoue avait été aussi, pour les Chandwali, un choc. « C'était une erreur », affirma-t-il, se disant qu'accuser des absents ne lui coûtait rien, s'il pouvait en tirer avantage en créant une forme d'harmonie des points de vue entre les deux familles. Il alla même jusqu'à incriminer l'Occident et la modernité et reprocher au couple de s'être marié par amour et non en suivant les traditions. L'idée lui vint d'interroger Trishna pour savoir si elle désirait se marier par amour ou par tradition, mais il y renonça aussitôt, considérant qu'une telle question était déplacée et pourrait mettre Trishna dans l'embarras. Il se contenta alors de lancer la conversation sur le devadasi, posant la question, carte sur table, du montant de sa contribution.

Étonnamment, Sajiv balaya avec brio la question d'un revers de main et demanda d'abord à Paul ce qu'il pensait du devadasi. Paul sentit bien qu'il était parvenu au point crucial de leurs échanges, là où tout pouvait basculer, d'un côté comme de l'autre. L'erreur eut été de s'opposer trop abruptement au devadasi. De lancer la menace de la loi indienne sans discernement et d'obtenir en retour une totale opposition et la méfiance des Padmashali. Jusqu'à présent, le dialogue semblait s'être bien installé. Les deux camps avaient fait preuve d'ouverture et de sincérité. Cela devait à tout prix être préservé.

Paul avait heureusement arrêté sa stratégie : il n'allait pas s'opposer au devadasi, mais l'aménager. En Inde, « on ne combat pas une déesse », il lui fallait agir plus subtilement. Aussi, Paul ressortit-il son couplet de Teliwara : « Comme j'ai dit à Anil, je respecte les traditions, l'Inde et ses religions… Et… bien que ce soit interdit par la loi indienne, je peux comprendre toute l'importance d'une coutume millénaire comme le devadasi. Cependant… » Paul laissa passer quelques secondes, pour bien asseoir son effet, laisser à ses interlocuteurs le temps de bien soupeser l'antagonisme entre cet appel à la tradition et cet opportun rappel à la loi. Durant cet instant, tous furent suspendus à ses lèvres. Personne n'imaginait comment concilier ces deux choses : la coutume séculaire et la loi d'un État moderne. Seul Paul semblait avoir la solution et il savait que

c'était à partir de là qu'il pourrait négocier le bon prix pour avoir Jeevana, sa Jeevu.

Paul prit la tablette tactile et pour parfaire son effet, prit le temps d'y farfouiller pour enfin afficher une photo de Jeevana avant. Avant le décès de ses parents, du temps où elle était une petite Indienne de la ville, bien habillée, allant à l'école et vivant heureuse entre ses deux parents aimants. Paul n'avait pas choisi cette image au hasard. On y voyait Jeevana en buste, vêtue d'un joli haut bleu ciel, décoré de galons tressés, bleu, noir et rose. Elle avait ses cheveux courts, bruns, lisses, coiffés d'une raie sur le côté gauche. Elle portait à sa petite bouche un morceau de biscuit, qu'elle tenait avec sa petite main marquée de henné. De ses grands yeux noirs et profonds, la fillette regardait directement l'objectif de la caméra, comme si elle interpellait les adultes et c'est sur ce registre-là que Paul attaqua. Il passa la tablette à Trishna, qui regarda un moment la photo en souriant. Puis, les yeux brillants, elle passa la tablette au grand-père et Sajiv se pencha vers son père pour voir, lui aussi, l'image de l'enfant.

« Il y a une chose qui est pareille, en Inde comme en Occident… commença Paul. Nous voulons tous que nos enfants ou petits-enfants aient la meilleure vie possible. C'est pour cela que je suis certain que tout le monde ici veut la meilleure vie possible pour cette enfant. Je vous ai dit que je comprends et que je respecte le devadasi. La déesse Yellamma c'est important pour vous, pour Jeevana et pour moi aussi, sans doute. Mais l'avenir de Jeevana c'est aussi important… »

Et Paul en était arrivé au point de basculement, là où tout allait se jouer. Il pria Ganesh que Gurji continue à parfaitement traduire ses propos et que le camp d'en face ne s'arcboute pas sur ses positions. Il fallait que les choses bougent ! « Donc, j'ai une proposition à vous faire… On poursuit le devadasi. Je vais soutenir le devadasi de Jeevana. Je mettrai le prix… raisonnable, qu'il faut… mais je veux un devadasi moderne ! »

Ça y était, il l'avait dit, la balle était désormais dans le camp des Padmashali.

Contre toute attente, Sajiv resta silencieux, le regard baissé sur la tablette, contemplant la photo de Jeevana. Ce fut le grand-père qui prit la parole en s'adressant à Paul. Il ne paraissait pas en colère, simplement déterminé, comme quelqu'un de curieux de savoir ce que l'autre va lui répondre. « Il veut savoir c'est quoi le devadasi moderne. Tu peux lui dire ?

– Oui, répondit Paul, et il pointa du doigt la tablette. Le devadasi moderne c'est Jeevana comme ça. Avec les cheveux comme ça, habillée comme ça. Jeevana qui est dans un orphelinat, qui va à l'école. Mais, de temps en temps, Jeevana pourra venir ici, à Shaitrapur ou ailleurs, pour faire une cérémonie à Yellamma. Alors elle sera habillée et coiffée pour Yellamma, mais après, Jeevana redevient une fillette normale, elle ne mendie pas, elle ne se prostitue pas, la loi indienne est respectée. Jeevana retourne à l'orphelinat et à l'école. Et puis, c'est le deal, Jeevana a un soutien, qui soutient la famille, qui envoie un peu d'argent

tous les mois et ce soutien se comporte comme un père avec Jeevana, un « *Aatmik Pita* » ! Voilà, c'est ça le devadasi moderne. »

Cette fois, Sajiv reprit la main. Il demandait une pause. La famille avait besoin de parler entre elle. Paul et Gurji se levèrent et prirent aussitôt congé. Paul jeta un œil à Trishna avant de sortir de la cour. Elle lui sourit, elle semblait satisfaite. C'était encourageant. Ils s'éloignèrent de la maison, rejoignant un terrain vague.

« Bra-vo ! Paul. Là, je suis content de mon client. Tout ce que tu dis c'est vraiment bien. *Congratulations!*

– Heu, merci à toi aussi, pour la traduction, mais tu crois que ça va marcher ?

– Je peux pas dire. La fille je crois, elle est d'accord. Je crois Trishna elle aime beaucoup Jeevana et elle est d'accord. Peut-être le grand-père aussi.

– Oui, moi aussi, je pense que le grand-père pourrait être d'accord. Mais la question c'est Sajiv…

– Oh, ça fait deux contre un, je pense, il va craquer ! et Gurji se mit à rire.

– Tu crois qu'il va craquer ? En tout cas, pendant que j'expliquais le devadasi "moderne", il n'a pas arrêté de regarder Jeevana. Il était comme hypnotisé. C'était dingue ! C'est peut-être un bon signe. Attendons de voir.

– Maintenant je pense que tout va jouer avec les roupies.

– Oui, comme tu dis, ça va être une affaire de roupies. Le devadasi moderne va avoir un coût, c'est certain.

– Comment on fait, on dit la somme comme on a dit tout à l'heure ? Tu as une idée, une bonne idée encore ?

– Oui. Il y a trois trucs et Paul compta sur ses doigts : le devadasi vendredi, c'est cinquante mille roupies et on n'en parle plus. En échange il faudra être certains que samedi matin on part avec Jeevu, terminé le désert ! En deux, c'est l'allocation mensuelle, combien et à qui je donne de l'argent tous les mois ? Bien entendu, là-dedans je ne compte pas Jeevana, c'est à part. Je financerai aussi Jeevana, avec la perspective de l'adoption. Je serai comme son père. Mais pour la famille maternelle – heureusement que du côté des Chandwali ils n'ont pas besoin d'argent… Il faudra voir… je pense à Trishna. C'est une fille du désert, mais je la trouve intelligente. Elle a un potentiel. Je miserais bien sur elle. Je la verrais bien s'occuper d'une boutique à Jaisalmer avec son grand frère en arrière-plan. Mais il lui faudra une formation…

– Tu pourrais marier Trishna, comme ça c'est même famille, fit Gurji avec son sourire trop large du plaisantin.

– Gurji, fit Paul en secouant la tête, tu es incorrigible ! et il lui frappa gentiment l'épaule du poing. Elle pourrait être ma fille aînée ! Non, mais, si elle en est capable, lui financer une formation à la gestion et dans deux ans… Et là j'en arrive au point trois, le truc qui va tout conditionner en fait. Je pourrais peut-être m'associer avec Ahmid pour le coup.

– C'est quoi le truc *number* trois ?

– Un petit capital, sous la forme d'un prêt, sans intérêt ou un très petit intérêt, et sur vingt ans, par exemple, pour faire de toutes petites mensualités.

Petites mensualités qui pourraient d'ailleurs être réinvesties en Inde. Enfin, je verrai. Alors, qu'en penses-tu ? » Gurji secouait la tête, admiratif.

– C'est une très très bonne affaire pour les Indiens et pour toi et pour Jeevu. *It's win-win!* J'espère que ça va marcher. »

Paul aussi espérait que cela allait marcher. Il se rendit compte soudain que Gurji avait utilisé spontanément le diminutif « Jeevu » et cela lui fit plaisir. Cette enfant commençait sérieusement à exister, comme enfant, pas comme faire valoir pour une déesse ou pire, comme une petite chose insignifiante au milieu du désert. Ils marchèrent lentement, mais le soleil les entraîna irrésistiblement vers l'ombre des acacias. « Viens, Gurji, allons méditer un peu sous ces grands arbres. »

Ils s'assirent sur de grosses pierres, silencieux. Il faisait déjà très chaud. Au loin on entendait un tracteur affairé dans un champ et le trafic sur la 114. Soudain, une voix de femme vint troubler leur recueillement. C'était Trishna, qui accourait vers eux en les interpellant joyeusement. Le sourire qui illuminait son visage parlait de lui-même. Il semblait bien qu'elle apportait de bonnes nouvelles. Gurji traduisit : « Elle dit que Sajiv et son père sont d'accord pour un devadasi comme tu as dit…

– Moderne ?

– Oui, c'est ça, c'est moderne.

– Demande-lui qui a été d'accord en premier.

– Elle dit que c'est son père. Elle dit que Sajiv au début il voulait pas le devadasi moderne. Mais son père il lui a dit que l'étranger c'est honnête comme il dit. C'est son idée. Et il dit aussi que tu dois penser Jeevana avoir une bonne vie. Il dit il faut pas faire… *revenge?*

– Vengeance.

– Oui, c'est ça. Il faut pas faire vengeance avec Jeevana. La faute de Brinda c'est passé, elle est morte et ça suffit comme ça. Je te traduis à peu près, mais c'est ça qu'ils disent à peu près. Trishna dit aussi que si tu as beaucoup des roupies ça va marcher.

– OK. Je voudrais poser quelques questions à Trishna, tu traduis ?

– Pas de problème Paul, tu peux parler.

– Trishna, quel âge as-tu ?

– Elle dit dix-neuf ans.

– Est-ce qu'elle sait lire, écrire, compter ?

– Elle dit que oui. Elle était jusqu'à la fin de la petite école.

– L'école primaire, je suppose.

– Oui, c'est l'école primaire en Inde.

– Bon. Demande-lui si elle voudrait tenir une boutique avec son frère Sajiv.

– Elle dit c'est son rêve. Mais Sajiv il est pas capable de tenir une boutique. C'est pour ça il est pas content. Il veut avoir boutique, mais il sait pas faire… Elle dit Sajiv est très bon pour les animaux. Il fait beaucoup de choses avec les poils du dromadaire, mais il sait pas faire des affaires.

– Toi, Trishna, tu saurais faire des affaires ?

– Elle dit elle pense oui, mais il faut qu'elle apprenne.

– Trishna, est-ce que tu as envie d'apprendre ?

– Elle dit oui. Elle dit, elle veut pas passer sa vie ici dans le désert. Sajiv veut la marier, mais elle veut pas encore. Elle veut travailler et gagner de l'argent.

– Bon, OK, on va y aller. Ne faisons pas attendre plus longtemps des hommes en de si bonnes dispositions. Gurji, donne-moi la clé, s'il te plaît, je vais au Toyota pour prendre de quoi écrire. Raccompagne cette jeune femme et dis-leur que j'arrive.

– OK, Paul, on attend que tu reviens. »

***

Paul rouvrit à nouveau les yeux, sorti de sa rêverie par un concert de klaxons et de vrombissements de moteurs. Cette fois, ils se retrouvaient dans un embouteillage en plein désert. Visiblement, ils commençaient à approcher de Shaitra et c'était la cohue. Le peu qu'il pouvait distinguer au travers des vitres sales lui montrait l'inventaire indien classique : automobiles, rickshaws, bus et minibus, fourgons, jusqu'aux tracteurs traînant une remorque bondée de familles entières, sans parler de la multitude des deux roues qui roulaient en pelotons. Paul commença à sérieusement s'interroger sur « son » mariage, « sa » cérémonie avec Jeevana, en l'honneur de Yellamma. Il n'était pas possible que tant de monde, des milliers et des milliers d'Indiens, viennent uniquement pour Jeevana et lui. C'était trop fou ! Et particulièrement flippant. Il commençait à comprendre que sa vision de la cérémonie, calquée sur le mariage à l'Occidentale, était sans doute totalement erronée.

Mais alors, pourquoi tant de monde ? Peut-être s'agissait-il de dizaines de « mariages » concernant des dizaines de Jeevana. Peut-être une sorte de grand pèlerinage, attirant des milliers de dévots et au cours duquel avaient lieu ces consécrations d'enfants à Yellamma-Renuka. Étrangement, plus cette thèse prenait corps dans son esprit et plus il se sentait rassuré. Après tout, si Jeevana et Paul n'étaient qu'un couple consacré parmi des dizaines ou centaines de couples, cela allait sûrement tourner à la cérémonie à la chaîne. Le truc un peu bâclé… À moins que ce ne fut l'inverse, que la consécration du couple Jeevana-Paul ne prenne une importance publique qui pourrait entraver ses projets pour la gosse. Il avait hâte de sortir de ce fourgon et de revoir Gurji pour qu'il lui fournisse des informations précises. Il fallait à tout prix que Gurji le rejoigne, car dans le Toyota il y avait toutes les affaires pour Jeevu achetées la veille à Jodhpur. Il commençait sérieusement à avoir faim. Il regarda sa montre. Il était treize heures passées.

***

Paul s'était bien préparé pour cette journée à la ville et il avait fait deux listes : des choses à faire et des choses à acheter. Le jeudi matin ils étaient partis tôt du *Samsara Resort*, profitant de la relative et temporaire fraîcheur de la nuit. Au carrefour de Shaitrapur, Trishna et sa belle-sœur les attendaient. Il n'avait pas

été possible d'amener Jeevana. L'enfant était sous la garde d'autres membres de la famille et de devadasis plus âgées qui allaient la préparer pour la cérémonie. Et puis, le rituel, qui commençait dès aujourd'hui, imposait qu'elle devienne invisible de son soutien. Paul avait demandé s'il devait lui aussi se préparer. On lui répondit que cela n'était pas nécessaire, que durant la cérémonie il devrait simplement suivre les instructions du prêtre, consistant pour l'essentiel à s'asseoir, se lever, marcher et se rasseoir. Il n'y avait rien à lire ou apprendre. On lui fit comprendre que le mieux pour lui était de quitter Shaitrapur jusqu'à vendredi matin et de s'occuper de ses affaires. Paul n'en fut pas fâché, au contraire ! Il avait prévu une journée de démarches et d'achats à Jodhpur pour le lendemain, le jeudi et il ne tenait pas plus que cela à s'immiscer dans les arcanes d'un culte à la déesse Yellamma. Il était bien suffisant qu'il y participe a minima pour le bien de Jeevana.

Paul avait toutefois réussi à obtenir que Trishna vienne à Jodhpur, mais comme il était impossible qu'une jeune femme de dix-neuf ans passe la journée seule avec deux hommes étrangers, on s'était mis d'accord pour amener un chaperon en la personne de l'épouse de Sajiv.

Les deux femmes se montrèrent particulièrement excitées par la perspective de cette sortie à la ville et, lorsqu'elles prirent place à l'arrière du Toyota, elles se mirent à rire et parler fort et se permirent même de tapoter les épaules des deux hommes à l'avant, pour les saluer ou les interpeller. Pour Paul, son plan, outre de faire plaisir à Trishna – et secondairement à sa belle-sœur, ce qui aurait aussi, escomptait-il, un effet positif sur Sajiv –, c'était de permettre à la jeune femme de rencontrer une fondation d'aide aux enfants et aux femmes, la *Shantideva Girls Help Community*, qu'il avait trouvée sur internet, puis de faire les boutiques pour acheter des vêtements et d'autres affaires personnelles utiles pour Jeevu. En même temps, il avait prévu de faire preuve de générosité et de donner carte blanche aux deux femmes pour qu'elles puissent s'acheter ce qui leur ferait plaisir. C'était une surprise qu'il leur réservait.

À partir de Shaitrapur, ils suivirent la NH114, dans la direction du sud-est, vers Jodhpur. Le paysage jusqu'à Jodhpur était particulièrement aride, bien que les acacias et d'autres espèces arbustives adaptées, accomplissaient le miracle de bien vouloir pousser sur les dunes et entre les roches, habillant d'un peu de vie et de vert le désert. Au loin, on pouvait voir parfois un petit troupeau de chèvres, éparpillées entre les arbres, à la recherche d'une herbe sèche ou grignotant quelques feuilles encore accessibles, à la condition de se percher en équilibre sur leurs pattes arrières. À proximité, appuyés sur leurs longs bâtons, suivant l'importance du troupeau, deux ou trois hommes vêtus de blanc les surveillaient.

Paul songea au berger Sajiv. Il était vrai que, sauf à avoir de l'imagination, la vie de berger ne devait pas conduire à un très grand épanouissement intellectuel. Paul comprenait à la fois les difficultés de Sajiv face à un projet aussi complexe que la création et la gestion d'un commerce et, d'un autre côté, le fort désir de Trishna qui, elle, semblait présenter des capacités à développer,

une volonté de quitter le désert, pour apprendre et aller s'épanouir à la ville, dans un travail intéressant et lucratif. Le départ de la famille du Telangana et la stagnation à Shaitrapur, avaient fait la démonstration que Sajiv était un berger, éventuellement un artisan, mais qu'il n'avait pas l'étoffe du commerçant. C'est ce que son père avait fini par comprendre et la raison pour laquelle il avait soutenu la proposition de Paul. Désormais, c'était à Trishna de faire ses preuves.

***

Lorsqu'ils retournèrent dans la cour où les attendaient Sajiv et son père, Paul vit deux hommes dans des dispositions bien différentes. Autant Anil souriait et semblait satisfait de l'avancée des tractations, autant Sajiv avait un air tendu et peut-être même contrarié. C'est l'impression qu'il fit sur Paul, qui en ressentit une certaine inquiétude. Il espérait que le bonhomme n'allait pas tout foutre en l'air sur la base d'une incompréhension.

Malgré son air peu amène, c'est Sajiv qui parla le premier. Il confirma ce que Trishna leur avait annoncé, la famille acceptait le devadasi moderne. Le grand-père hochait la tête, approuvant les paroles de son fils. Ce dernier aborda la question de l'argent en parlant du risque, parce que Paul était un étranger. Comment la famille peut-elle lui faire confiance ? Paul parle d'aider la famille, en donnant de l'argent tous les mois, mais comment être certain que l'argent arrivera bien tous les mois ? De plus, le devadasi moderne allait leur faire perdre de l'argent, celui du devadasi, celui que Jeevana rapporterait en tant que représentante de la déesse. Et c'est pour tout cela que Sajiv demandait, en plus de ce qu'il avait touché d'Ahmid, la somme de cinquante mille roupies pour le devadasi moderne.

Après que Gurji ait fait sa traduction, il y eut un petit moment de silence. C'était à présent à Paul d'intervenir et de répondre à cette proposition à cinquante mille roupies. Cette somme était la limite qu'il s'était fixée. Paul réfléchit rapidement. Il fallait trouver une réponse à cette inquiétude légitime quant au fait qu'il est un étranger et pourrait retourner en France et ne plus rien payer. En même temps, il se remémora la conversion de ces cinquante mille roupies : à peine plus de six cents euros. C'était vraiment, pour lui, une somme dérisoire. Il aurait fallu un zéro de plus pour que cela devienne conséquent, compte tenu de son budget d'Occidental. Non, il n'allait pas chipoter en Inde autour de six cents euros, d'autant qu'il avait en tête d'autres propositions à faire à la famille. Il lui fallait introduire un nouvel élément. C'était un élément risqué, car prématuré. Mais cela sembla à Paul la seule chose évidente à dire et à expliquer pour transformer un peu la vision que les Indiens avaient de lui et leur donner cette réassurance pour l'avenir dont ils semblaient avoir besoin.

Paul commença à parler lentement, phrase après phrase, pour que Gurji puisse bien traduire et que ses interlocuteurs comprennent où il voulait en venir : « D'abord, je veux vous dire que j'accepte de payer le devadasi cinquante mille roupies. Cela me paraît juste. Pas de problème. Cependant, je voudrais aller plus loin. Tout à l'heure, j'ai dit que pour Jeevana, je suis son « *Aatmik Pita* » et

c'est pour cela que je veux être le soutien de Jeevana et de sa famille. Mais, vous savez aussi que j'ai perdu mon enfant. Peut-être qu'un jour je retrouverai une femme et que j'aurai un autre enfant, peut-être… Jeevana, de son côté, a perdu son papa et sa maman. J'ai pensé qu'il serait bien qu'elle retrouve dans sa vie plus qu'un soutien de devadasi, plus qu'un *Aatmik Pita*, mais aussi un papa. Aussi, c'est une idée que j'ai depuis le début : je voudrais un jour, si c'est possible, si vous êtes d'accord et surtout, si l'administration indienne est d'accord, être officiellement le père adoptif de Jeevana. Bien sûr, cela voudrait dire que Jeevana viendrait vivre avec moi en France. Cependant, comme pour toute adoption d'un enfant étranger, je m'engagerai auprès de l'administration indienne à maintenir des liens avec sa famille d'origine, en Inde. Jeevana deviendrait ainsi la garantie que je garde le lien avec vous et que je continue à vous aider financièrement. C'est pour cela que je vous demande de réfléchir à cette question de l'adoption. Mais on en reparlera plus tard. Pour le moment, c'est juste une idée. Maintenant j'aimerais voir avec vous les autres aides que l'on peut envisager. »

Sajiv et son père se regardèrent un instant. Trishna restait silencieuse, placide et attentive. Elle savait qu'à cet instant, sa voix de jeune femme n'avait guère d'importance. Mais lorsque Paul croisa son regard, il y lut toute son approbation. Sajiv commença à parler, mais son père lui coupa aussitôt la parole et, traduisit Gurji, il demandait à Paul d'en dire davantage sur les aides qu'il voulait apporter.

Paul mit son bloc de papier devant lui et commença à transcrire les clauses du contrat qu'il comptait passer avec la famille. « D'abord, on dit, cinquante mille roupies pour le devadasi qui, ajoutés aux cinquante mille roupies d'Ahmid, cela donne cent mille roupies. OK ? »

« Ensuite, j'ai pensé à Iksha et ses deux enfants, que je ne connais pas, mais vous m'avez dit qu'il n'y a que le salaire du mari et qu'ils sont pauvres. Alors, je propose de donner mille roupies tous les mois pour Iksha et sa famille. Comme moi aussi, je prends des risques avec vous, fit Paul en souriant largement, un peu moqueur, je donnerai cette somme à Aslam à Jaisalmer. Vous connaissez sans doute ce commerçant ? En tout cas lui connaît bien Jeevana et sa tante Iksha. Elle pourra dépenser mille roupies par mois chez Aslam. Voilà le second point. OK ?

« Ensuite, j'ai réfléchi et discuté avec Gurji de l'avenir de la famille. Vous m'avez dit que vous aviez des projets de faire un commerce. J'ai pensé que ce serait bien de vous aider pour ce projet. Mais là… Paul regarda Sajiv droit dans les yeux. Sajiv, j'espère que tu ne seras pas fâché de ce que je vais te dire… » Paul vit que le père regardait son fils avec un petit sourire. Il devinait sans doute où Paul voulait en venir.

« Cela fait un moment, vous m'avez dit, que la boutique, c'est un rêve, mais que rien n'arrive. Je pense que pour que ce rêve se réalise, il fallait que deux choses arrivent, avant… D'abord, que Trishna grandisse et maintenant c'est une adulte, elle a dix-neuf ans. Et puis, l'autre chose, c'est moi ! Il fallait que j'arrive

avec beaucoup d'argent. Peut-être que ces accidents, pour Jeevana, pour Paul, que c'est le destin qui fait qu'aujourd'hui, je suis là et que votre rêve pourra peut-être se réaliser.

« Sur internet, j'ai vu qu'à Jodhpur, il y a une fondation, la *Shantideva Girls Help Community*, qui aide les filles pauvres de la campagne pour aller à l'école et pour apprendre un métier. Anil secoua la tête, affirmatif, l'association semblait être connue.

« Donc, voilà mon idée : Jeevana, mais aussi Trishna, elles vont toutes les deux à Jodhpur, dans cette association et je donnerai de l'argent tous les mois à la fondation Shantideva, pour Jeevana et pour Trishna. Et elles seront prises en charge par l'association. Jeevana ira à l'école et Trishna pourra apprendre à gérer une boutique, à parler anglais et à faire de la couture. Et dans deux ans, trois ans… Là, j'en arrive à l'aide la plus importante.

« Quand Trishna aura été formée… mais, Sajiv ! s'exclama soudain Paul, qui voyait le bonhomme se renfrogner de plus en plus. Sajiv ! Est-ce que tu veux aller à Jodhpur, pour apprendre l'anglais, la gestion d'une boutique et la couture ? Ou bien est-ce que tu préfères faire ce que tu sais faire : fabriquer un stock de produits artisanaux pour la boutique ? Tu dois réfléchir à ça ! En tout cas, lorsque Trishna aura été formée, qu'elle sera prête à tenir une boutique, je ferai un bon prêt à la famille, à Trishna. Je ne sais pas encore le montant… On verra ça quand on y serra. Je vous ferai un prêt sans intérêt, remboursable sur vingt ans. Vous voyez que moi aussi, je vais prendre des risques de mon côté. OK ? Voilà ! Qu'est-ce que vous en pensez ? demanda Paul en arrachant la feuille du bloc, sur laquelle il avait listé son offre en anglais et en la leur donnant. »

Sajiv et son père discutèrent un moment devant le papier. Ils ne savaient pas lire l'anglais, mais les sommes en roupies si. Bien que Gurji n'ait pas poursuivi la traduction par discrétion, Paul pouvait voir que le père s'efforçait de convaincre son fils. Même Trishna s'approcha des deux hommes, saisissant la feuille et commençant à argumenter. Sajiv reprit sa sœur d'un ton bourru, mais son père lui coupa la parole avec force. Comme Paul et Gurji l'avaient prévu, Sajiv se retrouvait à un contre deux.

D'une même inspiration, Paul et Gurji se levèrent dans l'intention de laisser le trio débattre loin des oreilles étrangères. Anil dit quelque chose à Gurji en lui faisant de la main le geste de rester. Gurji lui répondit, conciliant, et entraîna Paul par le bras dans un coin reculé de la cour et lui murmura : « C'est comme on a dit, tu sais, Sajiv il est coincé.

– Tu crois que ça va passer ?

– Oui, j'ai confiance, Anil et Trishna ils vont gagner c'est sûr. Mais peut-être il faudra ajouter un petit truc. C'est toujours comme ça en Inde, tu sais.

– En France aussi, t'en fais pas… Bon, mais j'ai un petit… Non, un gros truc aussi à demander. Je veux savoir… Tu vas demander ça : je veux savoir concrètement **"quand, je prends, Jeevu"**, d'accord ? Tu demanderas ça ?

– Ah ! Ils nous appellent, viens. »

Paul et Gurji retournèrent s'asseoir auprès des Indiens. Ils étaient d'accord, sur toute la ligne. Paul fit demander quand il pourrait repartir avec Jeevana. Et là on lui expliqua qu'il faudrait voir avec le prêtre hindou. La cérémonie pour Yellamma allait durer pratiquement toute la nuit de vendredi à samedi. Ensuite, normalement, jusqu'au lundi, les devadasis reçoivent les pèlerins pour les bénir. Ce sera un défilé ininterrompu toute la journée.

Paul voyait mal la pauvre Jeevana passer deux journées à bénir des pèlerins. Il se sentait même en colère que l'on puisse infliger cette épreuve supplémentaire à la petite. Finalement, on se mit d'accord pour le samedi matin uniquement. Mais il faudrait en parler au prêtre. Paul leur dit de se débrouiller comme ils voulaient avec le prêtre, mais il partirait à midi avec Jeevana. Pour Trishna ce serait un peu plus tard, le lundi de la semaine suivante. Elle irait à Jodhpur en bus, accompagnée par sa belle-sœur. Finalement, on se mit d'accord pour ce compromis. Les modalités de virement de l'argent sur le compte bancaire d'Anil furent arrêtées. Paul ferait le virement depuis l'hôtel, en soirée.

Paul obtint encore la rédaction d'une lettre sur papier libre, en anglais et en hindi, stipulant que la famille accordait à Paul le droit d'amener Jeevana Chandwali à Jodhpur pour des soins, une scolarisation et un placement en orphelinat. Le document fut rédigé par Paul, pour la version anglaise, par Trishna et Gurji, pour la version en hindi, et signé par tous les protagonistes. Bien qu'il soit conscient de la faiblesse juridique d'un tel document, même en Inde, Paul se dit que c'était mieux que rien, pour lui éviter d'être accusé d'enlèvement. Comment faire autrement ? Il y avait urgence à ne pas laisser Jeevu dans sa famille maternelle, visiblement en incapacité de prendre correctement soin d'elle. On ne pouvait pas non plus se permettre de suivre les très probables méandres de l'administration indienne et laisser l'enfant un temps indéterminé dans sa souffrance.

Sajiv tenta de glisser les engagements financiers dans la lettre. Mais Paul parvint à le convaincre que ce mélange entre cause humanitaire et argent n'était pas de très bon goût. Cela pouvait donner l'impression que Jeevana était vendue. Les engagements financiers c'était une autre question, pour laquelle chacun devait faire confiance aux autres. Sajiv finit par céder. La seule variable qui restait en suspens était l'accord du prêtre hindou pour que Jeevu parte le samedi à midi avec Paul et Gurji. « On ne lutte pas contre une déesse… » Paul se dit que c'était pourtant bien ce qu'il était en train de faire.

* * *

Pourquoi n'avait-il pas emporté de quoi grignoter ? Il avait faim ! Ils étaient à présent en plein embouteillage dans Shaitra. Pour tenter de se distraire, Paul songea à nouveau à son engagement envers les Padmashali. Il avait parlé d'un prêt, mais il n'avait encore aucune idée de la somme d'argent qu'il lui faudrait investir pour tenir son engagement. Il comptait sur la disparité économique entre la France et l'Inde pour que cela reste un montant raisonnable. Il se devait de rester prudent. Il y avait… Il y aurait, se reprit-il, l'avenir de Jeevu à assurer.

Peut-être que quelque chose comme cinq mille euros serait un capital suffisant en Inde pour démarrer un commerce, songeait-il. En tout cas c'était un pari fait sur la capacité de Trishna à se développer et à assurer par la suite son affaire. Paul voulait voir cela comme un jeu. Il sentait comme une forme d'inspiration et que, intuitivement, c'était la voie à suivre. Après tout, en voulant prendre en charge Jeevu et en envisageant même de l'adopter, il allait immanquablement être lié à cette famille. Jeevana n'était pas un être à part, dont il pouvait s'emparer comme on achète un objet vu en vitrine. Jeevana était indienne, rattachée à deux familles indiennes et la mort de ses parents n'avait pas transformé Jeevana en une abstraction. Aussi, aider la famille maternelle à renforcer sa prospérité était à la fois un bon plan pour l'avenir de l'enfant et pour tisser des liens familiaux dans la durée. « Adieu l'ascèse sociale ! » se sourit-il à lui-même. Même le professeur-sadhu n'avait pas envisagé cette option.

Comme le fourgon n'avançait que très lentement dans le trafic dense et tonitruant, les Indiens reprirent leurs bavardages. Il faisait de plus en plus chaud. Il songea à descendre et marcher en suivant le fourgon. « Irréaliste ! » Non, il lui fallait prendre son mal en patience. Ils finiraient bien par arriver quelque part. Pour faire passer le temps, il jeta un œil sur la carte GPS de son smartphone. Ils étaient bien dans ce qui ressemblait à Shaitra. Comme il n'y avait plus que deux barres de batterie, il remit le téléphone en mode veille. Puis, il ferma à nouveau les yeux et se reprit à rêvasser, se coupant du monde, enfoui dans ses souvenirs de la veille.

***

Ils étaient arrivés à Jodhpur vers midi. La première chose qu'ils firent fut de se rendre à l'hôtel *Ratan Vilas*, sur *Urban Improvement Act Road*, afin d'y retenir les chambres pour le samedi soir. Puis ils mangèrent tous les quatre au restaurant de cet agréable hôtel, un havre de verdure au sein de la ville asséchée. Gurji avait choisi cet hôtel, d'abord par expérience. Il y amenait régulièrement de petits groupes de touristes, de sorte qu'il connaissait bien la plupart des employés et c'était là la seconde raison de son choix. Il n'aurait donc pas de difficultés pour « justifier » la présence de Jeevana et son lien spirituel avec Paul.

Au *Ratan Vilas*, on quittait soudain la rue bruyante, surchauffée et empoussiérée, pour être accueilli par une longue allée, pavée de pierres en grès rose, bordée d'une abondante végétation qui mettait tout de suite le client dans une ambiance de calme et de relative fraîcheur. Acacias, palmiers, manguiers, tamarins se concertaient pour couvrir l'allée d'une ombre salutaire. À l'extrémité de cette allée, on entrait dans un espace plus à découvert, un jardin, avec une fontaine en son centre, qu'il fallait contourner. De part et d'autre, des massifs gazonnés, avec de nombreuses plantes à fleurs, en massifs ou en gros pots, pour donner à l'œil de la couleur. Au-delà, on voyait la façade rouge de l'hôtel, avec un seul niveau au-dessus du rez-de-chaussée, dans un style simple, mais gardant tous les caractères de l'Inde classique, avec colonnes, corniches, avant-toits, jaali et toitures plates. Devant cette façade, une large terrasse, qui

faisait office de restaurant en plein air en soirée. Car il y avait aussi une salle de restaurant climatisée à l'intérieur, qui vous accueillait dès l'entrée.

Midi était largement passé et la salle était bien remplie, bruissant de bavardages. Il y avait des tablées de touristes, mais aussi de nombreux Indiens en famille. Le petit groupe, composé d'un Occidental, d'un Sikh et de deux Indiennes du désert, passa totalement inaperçu. Les gens étaient tout à leur repas et leurs discussions et l'on n'avait cure des autres clients. L'ambiance semblait sereine et apaisée, à l'instar du parc qui les avait accueillis. Un employé les guida vers une table libre, au fond de la salle, donnant sur une large baie vitrée, qui s'ouvrait agréablement sur la verdure du parc.

Gurji invita tout le monde à s'asseoir et alla au comptoir de la réception pour régler la question des chambres. Paul se sentait bien et, malgré l'importante clientèle, il trouva l'ambiance et l'atmosphère de la salle des plus agréables. Le sol était couvert de larges carreaux blanc rosé en losange. Les murs étaient peints en beige très clair, décorés simplement de quelques photographies anciennes, en blanc et noir, représentant les portraits de quelques ancêtres. Les baies vitrées, chacune surmontée d'une arche simple, occupaient trois des murs de la salle, lui donnant toute sa lumière. Au plafond, uniformément blanc, les ventilos brassaient un air tiède, grâce à une demi-douzaine de climatiseurs fixés en haut des murs. Le mobilier était lui aussi très simple, avec des tables de bois, rondes ou ovales, recouvertes d'une nappe fleurie et de chaises de jardin pliantes, en fer forgé, dossier et siège en lattes de bois, mais un coussin plat, en skaï brun clair, leur donnait tout le confort souhaité.

Paul observait en souriant les deux Indiennes, qui murmuraient entre elles comme deux chipies préparant un mauvais coup. Elles s'étaient mises sur leur trente-et-un pour cette sortie à la ville. Trishna était habillée d'une robe simple, serrée, manches courtes, de couleur rose, imprimée de petites fleurs blanches et bleues. Elle était joliment coiffée, avec un voile diaphane jaune sur la tête et quelques bijoux étaient de sortie. Elle était chaussée de sandales neuves, à petits talons. Varija, de son côté, exhibait un magnifique sari bleu ciel, imprimé de gros motifs floraux blancs, bordés de noir. Le tissu, après avoir épousé sa taille, remontait en travers de sa poitrine, comme une écharpe républicaine, recouvrant son épaule gauche et allant flotter gracieusement dans son dos. Ses épaules et sa poitrine étaient enserrées dans un choli mauve, à manches courtes. Sa chevelure brune, épaisse, était coiffée en queue de cheval et, tout comme sa belle-sœur, un même voile jaune recouvrait l'arrière de sa tête. Elle portait des chaussures à talon bas. Varija était une belle femme indienne, dans la trentaine. Son visage était plus rond et plus pâle que celui de Trishna. Les pommettes plus saillantes et un joli nez légèrement plus épaté. Alors que le regard de Trishna montrait beaucoup de la timidité et du manque d'assurance de la jeunesse, celui de Varija était plus effronté et audacieux. Paul se dit qu'elle pouvait fort bien jouer le rôle d'une grande sœur pour Trishna.

Un serveur vint leur apporter les cartes du menu et Gurji revint s'asseoir, tendant à Paul son passeport. « Alors ? C'est bon pour les chambres demain ?

– Oui ! Paul ! C’est très bon. Pas de problème. Je connais bien le type à la réception. Il voulait savoir c’est quoi les “*Varnas*”… Comment tu dis ?

– Je ne sais pas de quoi tu parles.

– Tu sais y’a les Brahmanes, les Intouchables…

– Ah oui ! Les castes ?!

– Oui, c’est ça, les castes. Il voulait savoir c’est quoi la caste des femmes et de Jeevu.

– Alors ? Elles ne sont pas “intouchables” j’espère.

– Non, non, c’est *Shudra* leur caste. *Shudra* ça va, pas de problème. C’est des fermiers et des éleveurs pour les animaux, ça va.

– Et pour Jeevana, qu’est-ce que tu lui as dit ?

– J’ai dit tous les choses qui sont vraies. Tu veux adopter Jeevu, comme ta fille, on va mettre Jeevu à Shantideva en attendant et ça va. J’ai pas dit pour devadasi, comme ça y’a pas de problème. Tu sais, en Inde ça va comme ça. »

Puis Gurji s’adressa aux deux femmes pour les encourager à faire leurs choix sur la carte, supposa Paul. Il se sentait à la fois soulagé et étonné de la désinvolture des Indiens. En France, arriver dans un hôtel avec une fillette ne ressemblant visiblement pas à son père biologique, aurait nécessité de montrer des papiers officiels. Ici, en Inde, Jeevana était apparemment un petit être totalement insignifiant. Tout ce qui importait était de s’assurer qu’elle n’était pas une Intouchable et qu’elle ne polluerait pas l’hôtel avec son impureté abstraite. Pour le reste…

Pour Trishna et Varija, ce repas au restaurant fut une expérience extraordinaire. Les deux femmes n’avaient jamais mangé dans un restaurant de standing occidental. Il fallait voir comment elles bichaient toutes les deux, assises à une table de restaurant, elles qui étaient habituées à manger par terre sur une natte et qui n’avaient connu jusqu’à ce jour, au mieux, que les bancs d’un hall d’attente. Les deux hommes prirent plaisir à leur expliquer et montrer l’usage des couverts. Il fallut les encourager fortement pour qu’elles puissent oser choisir leur menu. Elles ne savaient plus où donner de la tête et les conseils de Gurji leur furent précieux.

Avec un fort écart économique, voire culturel, entre de grands groupes de populations, Paul se dit qu’il n’y avait que dans un pays comme l’Inde, que l’on pouvait s’amuser à faire vivre à quelqu’un un tel décalage civilisationnel. C’était comme si l’on avait propulsé ces deux femmes dans un autre univers, sur une autre planète ou dans un voyage temporel vers le futur. L’ambiance du petit groupe, autour des plats indiens, fut joyeuse et propice aux échanges. Passées les premières généralités, Varija voulut rapidement en savoir davantage sur Paul, Gurji étant toujours, et avec dévouement, aux manettes de la traduction. Maintenant que ses fonctions de chauffeur et de guide étaient passées au second plan, il prenait très au sérieux son nouveau job d’interprète. « Paul, demanda Varija, Trishna m’a dit que tu as perdu ta femme et ton enfant. Est-ce pour cela que tu es venu en Inde ?

– Pour venir chercher un autre enfant ? Tu penses ça ?

– Oui, peut-être. Peut-être aussi… pour avoir une autre femme ! et elle pouffa de rire, tandis que Trishna lui frappait le bras, les sourcils froncés, l'air scandalisé.

– Il faut l'excuser, dit Trishna, c'est une femme de la campagne. »

Paul souriait. Ces deux Indiennes l'amusaient. Ils les trouvaient très sympathiques. Il aimait bien leur naturel et leur naïveté. « Alors, comment trouvez-vous le restaurant ? leur demanda-t-il.

– C'est très bien ! répondit Varija, on se croirait à Bollywood et elle éclata à nouveau de rire.

– Toi aussi Trishna, tu te crois dans un film de Bollywood ? demanda Gurji.

– Oui, un peu. Il manque les danseurs et les chanteuses.

– Je crois bien que Paul est venu en Inde à cause de Bollywood aussi, lança Gurji pour taquiner son client et faire mousser les Indiennes.

– C'est vrai ?! interrogea Varija, retrouvant tout à coup son sérieux.

– Oui, un peu, en convint Paul. Mais il n'y a pas que cela. En tout cas ce n'est pas la cause principale de ma venue en Inde.

– Qu'est-ce que t'as vu comme films ? demanda Trishna.

– Ham… *Chori Chori Chupke Chupke*. Vous connaissez ? »

Varija poussa un petit cri et porta sa serviette à la bouche en se détournant. Éclater de rire avec la bouche pleine n'est jamais une bonne idée. C'est pourtant ce qui lui était arrivé. Elle se mit à secouer ses mains dans l'air, un peu comme Jeevana, mais elle c'était pour signifier qu'elle n'en pouvait plus de rire. On lui tendit un verre d'eau pour arranger les choses. Elle but et les choses s'arrangèrent. « Mais, qu'est-ce qui te fait rire ? demanda Paul, au risque de réenclencher son hilarité.

– Je ne sais pas. Je suis folle, ça doit être ça, parce qu'en plus le film est triste, par moment très triste, je me souviens.

– Oui, tu as raison, je l'ai trouvé aussi très émouvant, beaucoup d'émotions. Tu le connais ? Toi aussi, Trishna ? Et le ton de sa question était celui d'une évidence.

– Oui, je me souviens bien de cette histoire. C'est très "moderne", comme ton devadasi, ajouta la jeune femme avec un petit sourire entendu.

– Oui, tu as raison, cette histoire de mère… *surrogate mother*, c'est très moderne pour l'Inde, j'avais trouvé. Mais, je ne suis pas venu en Inde que pour Bollywood, tout de même !

– Pourquoi alors ? demanda Varija.

– Trishna m'a vu à Teliwara dans un petit groupe. Mais c'était juste pour le safari de deux jours. Autrement, je voyage seul avec Gurji. J'appelle ça mon pèlerinage… »

Et Paul déroula à nouveau, pour Varija, les tenants et aboutissants de son voyage en Inde et sa signification spirituelle. Trishna, de son côté, qui connaissait bien l'histoire de Paul, expliqua à Varija les « signes ». Car, du récit de la veille, la coïncidence des accidents, l'*Aatmik Pita*, ainsi que les deux

rencontres par hasard de Jeevana et Paul, étaient les trois signes qui l'avaient le plus frappée.

Varija se montra très impressionnée par les signes, qu'elle relia à la déesse Yellamma. « C'est Yellamma qui a voulu que tu rencontres Jeevana, c'est sûr ! » Paul se demanda s'il ne devait pas s'assurer du soutien des deux jeunes Indiennes, dans son projet d'adopter Jeevu. Trishna était au courant. Elle était présente lors de la négociation avec Sajiv et son père. Mais qu'en était-il de Varija ? « Varija, interrogea-t-il, qu'est-ce que tu penses du devadasi ?

– C'est la coutume, il faut respecter les coutumes, fit-elle avec une moue un peu grimaçante.

– Tu sais que la loi interdit le devadasi en Inde ?

– Oui, je sais, répondit-elle et son visage devint grave. Mais on m'a dit que tu respectais la religion et les coutumes.

– Je respecte la loi aussi. Pas toi ? »

Varija sembla prise de court et se mit à parler à l'oreille de Trishna. Gurji se garda de traduire. Il n'avait probablement pas compris ce qu'elle avait dit. « Varija, Trishna, je ne vous demande pas si le devadasi c'est la coutume, je vous demande ce que vous en pensez, vous, en tant que femmes. Est-ce que vous aimeriez être une devadasi ?

– Ah non, fit Trishna. Hein Varija ? On ne voudrait pas. » Varija secoua la tête pour approuver.

– Je suis d'accord avec vous. Ce n'est pas une vie enviable pour aucune fille. » Paul laissa Gurji traduire. Puis il reprit : « Ce n'est pas une bonne vie pour Jeevana non plus. C'est ce que je pense. Trishna t'a parlé du devadasi "moderne" ? demanda Paul en regardant bien en face Varija.

– Elle dit qu'elle ne sait pas ce que c'est ? traduisit Gurji.

– OK. Je peux te l'expliquer Varija. Écoute bien. Samedi, quand la cérémonie sera finie… » Et Paul expliqua comment les choses allaient se passer avec Jeevana et comment il s'était engagé financièrement en ce sens. Varija secouait la tête, montrant qu'elle découvrait, comprenait et approuvait apparemment cette nouvelle vision du devadasi. Lorsque Paul eut fini, elle s'adressa à lui à voix basse, le regard inquiet : « Yellamma ? Tu n'as pas peur ? La déesse pourrait se mettre en colère contre toi et Jeevana ? C'est dangereux ! »

Paul se garda bien d'afficher sa position d'athée. Lui ne croyait en aucune façon, ni aux dieux ni aux déesses. Ce n'était pour lui que superstitions. Mais il savait aussi qu'il eut été plus que maladroit de s'opposer frontalement aux deux Indiennes, sur cette question de la religion.

Aussi, il reprit son argumentaire basé sur la diversion et la concurrence entre les divinités : « Il y a Yellamma, OK, mais il y a aussi Ganesh. Qui est le plus fort ? Yellamma ou Ganesh ? demanda-t-il en souriant. » Varija pencha sa tête plusieurs fois sur le côté, comme savent si bien le faire les Indiens, pour approuver pleinement ou à moitié ou faire passer d'autres nuances dans leur communication.

« Je crois il faut prier Ganesh, pour Jeevana elle a une bonne vie, pas une prostituée. Je crois pas Ganesh il veut ça pour Jeevana », intervint Gurji opportunément.

Vers treize heures trente, il fallut se mettre en route, car ils avaient beaucoup à faire avant la fin de l'après-midi. On laissa le quatre-quatre sur le parking de l'hôtel et ils se rendirent à pied à la *Shantideva Girls Help Community*, qui n'était qu'à deux pas, d'après le GPS de Paul. À la sortie de l'hôtel, ils prirent vers la droite. La *UIT Road* était à peine goudronnée. Ses deux voies étaient séparées par un terre-plein surélevé, planté de nombreux arbres, entre lesquels venaient se réfugier chiens, vaches et zébus, indifférents à la pollution et au trafic routier dense qui les frôlait. Parvenus au *Bashkar Circle*, ils prirent tout de suite à droite, une rue en terre battue qui descendait tout droit entre de pauvres maisons, disparates et sans style. Environ trois cents mètres plus loin, ils arrivèrent sur la *Central Academy Road*, qu'ils réussirent à traverser à leurs risques et périls. Ils prirent une ruelle en face et parcoururent encore bien trois cents mètres jusqu'à la *Shantideva Girls Help Community*.

L'endroit ressemblait à une école et Paul se dit que ce devait être effectivement une ancienne école. On entrait dans la cour principale par un grand portail métallique, à la peinture bleue écaillée. Au-dessus, un large panneau indiquait en alphabets latin et sanskrit, l'intitulé et les buts de l'association. Le portail étant entrouvert, ils se glissèrent dans la cour, mais restèrent près du portail, sans oser trop s'avancer. Au bout de quelques instants, une jeune fille d'une quinzaine d'années vint à leur rencontre et leur demanda ce qu'ils voulaient. Gurji expliqua l'objet de leur visite. La jeune fille invita les femmes à la suivre, laissant les deux hommes sur place. « Eh bien, quel accueil ! s'étonna Paul, en français, à l'adresse de son guide.

– Tu sais, c'est l'Inde, les maisons, les écoles, avec des filles, faut bien protéger.

– Ouais, d'accord. J'espère qu'on va nous recevoir aussi, tout de même.

– En France aussi, tout le monde il peut pas rentrer non ?

– Ouais, tu as raison. On va attendre… »

Ils n'attendirent que peu de temps. La jeune fille les interpella de loin, geste à l'appui, ils pouvaient approcher. Les deux hommes s'avancèrent vers elle. L'adolescente, était habillée d'une jupe plissée à plastron, avec en haut une chemisette à manches courtes, le tout taillé dans un coton blanc cassé. Elle portait une belle ceinture tissée bicolore à la taille, était coiffée avec deux longues tresses, retenues par de petits rubans bleus. Son joli visage aux traits fins donnait une impression de sérieux et de concentration. Elle portait un petit point de vermillon entre les deux yeux. Elle allait pieds nus, un petit bracelet en alliage ornant sa cheville gauche. Ils traversèrent la cour ombragée, d'où s'élançaient une demi-douzaine d'arbres. Il n'y avait personne, mais on entendait des voix d'enfants émergeant des fenêtres ouvertes des bâtiments alentour.

Une dame, qui sembla à Paul avoir la quarantaine, habillée d'un sari bleu pâle, les accueillit aimablement et les invita à entrer dans un bureau avec un comptoir. Gurji expliqua longuement leur affaire, montrant tour à tour Trishna, Varija et Paul. La dame se présenta comme la directrice de la communauté, Sabita Malhotra. Elle s'adressa à Paul en anglais, pour se présenter personnellement et lui poser des questions. Paul confirma qu'il était bien professeur d'école et résuma en deux-trois phrases sa situation, depuis la perte de Lisa et Léa et sa décision d'apporter son aide à la famille Padmashali, la raison principale en étant Jeevana. On expliqua que cette dernière n'avait pas pu venir, retenue par sa famille, mais Paul montra la lettre à la directrice, qui la lut attentivement et demanda confirmation à Gurji et Trishna, deux des témoins signataires. Paul montra alors un portrait de Jeevana sur son smartphone. Madame Malhotra daigna y jeter un rapide coup d'œil. Une enfant comme une autre.

Après avoir longuement parlementé avec Trishna, finalement, la dame indienne expliqua qu'elle pouvait faire un essai avec elle, il y avait de la place pour la recevoir. « Elle pourra venir dès la semaine prochaine. Trishna, tu peux venir lundi si tu veux commencer rapidement ! » Trishna inclina la tête pour remercier avec un grand sourire.

Par contre, pour Jeevana, il n'y avait pas de place actuellement dans la communauté et, compte tenu de son âge, de son handicap et de sa situation d'orpheline, elle invitait Paul à l'amener à la WACCA. La *Welfare And Care for Children Association*, un organisme officiel en Inde, qui pourrait certainement aider Jeevana.

Paul cacha sa déception et se murmurant en lui-même « c'est comme c'est », il obtint l'adresse de cet organisme, qu'il entra dans le GPS de son smartphone. Que les choses se passent simplement eut été un miracle. Il avait escompté sur la présence de Trishna et Jeevana, dans la même communauté, pour faciliter l'intégration de la petite. Mais, visiblement, les choses devaient se passer autrement. Paul se dit qu'il devait y voir là un signe. Non pas un signe négatif, mais un signe positif, car il n'avait en aucune façon songé à la WACCA, qu'il ne connaissait pas, et si cette association pouvait être efficace pour traiter la situation d'orpheline de Jeevu, voire pour engager un processus d'adoption, c'était bien par-là qu'il lui fallait commencer.

Sabita Malhotra invita ensuite ses hôtes à visiter l'établissement. Lorsque tous les cinq furent rendus dans la cour, la directrice appela la jeune fille qui les avait accueillis à leur arrivée. Naturellement, Paul ne comprit pas ce qu'elle avait pu lui dire, mais il constata que l'adolescente avait pris la tête de leur petit groupe et faisait office de guide en expliquant avec force grands gestes et mimiques, les différents ateliers et classes et les activités qui y étaient menées. C'est ainsi que d'un mouvement spontané, les trois Indiens se retrouvèrent en tête du groupe, avec la jeune Indienne, tandis que Paul et Sabita Malhotra se retrouvèrent ensemble en queue de peloton. Et ce n'était pas sans intention. « Je

peux vous poser quelques questions ? lui demanda la directrice avec bienveillance ?

– Oui, madame, vous pouvez me poser toutes les questions qui vous paraîtront utiles, sourit Paul.

– Comment avez-vous trouvé notre fondation ?

– Sur internet, tout simplement !

– Et… comment avez-vous rencontré cette petite Jeevana ? Cela m'intéresse pour comprendre votre… intérêt pour cette enfant.

– C'est une question intéressante, en effet, répondit Paul. Mais la réponse est longue à dire et peut-être même difficile à dire.

– Pourquoi ?

– En fait, c'est une affaire de hasards, qui n'en sont peut-être pas, car il y a aussi des “signes”, une affaire de signes donc.

– Intéressant, en effet ! Vous croyez aux “signes” ? demanda Sabita Malhotra en refaisant le geste avec les mains, que Paul avait fait pour signaler les guillemets.

– Au départ, départ de France, non. Je ne croyais pas plus que cela aux signes. Mais en Inde… Je crois que je me suis laissé contaminer par ce beau pays et sa spiritualité.

– Vous croyez en Dieu ?

– Je crois dans les signes, mais… Je ne crois pas encore en Dieu. Enfin j'aime bien Ganesh ! et il éclata de rire.

– Ah, bon ?! Qu'est-ce que vous trouvez à Ganesh ?

– Je ne sais pas… Il est mignon comme dieu. J'aime bien cette apparence rassurante d'éléphant. Un bon gros éléphant, sympathique, protecteur. J'ai d'ailleurs acheté une peluche de Ganesh pour Jeevana.

– Oh ! C'est gentil de votre part de lui offrir une telle peluche. Mais… donc, ces signes ! Racontez-moi un signe, que je comprenne bien. »

Ils étaient entrés dans un atelier de couture, où une dizaine de jeunes femmes assises devant des machines à coudre ou par terre étaient en train de confectionner des vêtements. Une dame plus âgée se présenta comme la responsable de l'atelier. « Vous voyez, précisa Sabita à l'adresse de Paul. Nous avons plusieurs responsables pour les ateliers. Certaines sont des anciennes de Shantideva, d'autres non, elles viennent de l'extérieur.

– Vous avez des enseignants aussi ?

– Hélas, non. Nous n'en avons pas les moyens. Enfin, pas de “vrais” enseignants. Nous avons des dames très cultivées, qui peuvent apprendre à lire, écrire et compter à nos filles et c'est suffisant pour les objectifs que nous nous sommes fixés. Et puis, par moment, nous avons des professionnels étrangers qui viennent faire un petit séjour, passer quelques mois chez nous. Là, ce sont en général des gens bien éduqués, comme vous, par exemple, de vrais professeurs. Cela nous apporte beaucoup, mais cela n'arrive pas très souvent. Et, en ce moment, nous n'avons personne. »

La jeune fille donnait toujours ses explications avec entrain et application. D'un geste Paul entraîna la directrice à l'extérieur de l'atelier. « Il faut que je vous raconte d'autres choses à propos de Jeevana. »

Il lui raconta rapidement le “contact”, la rencontre avec l'enfant, la première fois à Jaisalmer, l'*Aatmik Pita*, l'émotion partagée du contact physique avec elle, la deuxième rencontre dans le désert du Thar. Il lui précisa aussi quel genre de professeur il était et avec quel genre d'enfants il travaillait et la coïncidence avec le fait que Jeevana soit un peu autiste.

Madame Malhotra parut tout à fait impressionnée par le récit de Paul et fort intéressée par son métier. Elle lui demanda de revoir la photo de Jeevana. « Alors, c'est vrai, vous êtes professeur d'école ? Mais je suppose que vous allez rentrer en France reprendre votre travail ?

– Pas tout à fait, répondit Paul. Depuis les décès de Lisa et Léa, je suis en année sabbatique et je compte y rester encore un bon moment. Rien ne presse pour moi, j'ai de quoi vivre ! fit-il, un sourire dans les yeux.

– Je pense que ce n'est jamais très bon de rester sans rien faire, Paul. J'ai une proposition à vous faire : si vous passiez quelque temps chez nous, pour enseigner. Vous parlez assez bien l'anglais, vous pourriez enseigner cette langue et, pourquoi pas le français aussi ou autre chose. Vous devez connaître un tas de choses, vous seriez bien utile ici, vous savez, et Sabita se permit de poser sa main sur son avant-bras, pour appuyer son offre. »

D'où viennent les émotions, par quelles étranges connexions se faufilent-elles pour s'immiscer dans les consciences, dans les cœurs, et soudain émerger comme ces fleurs blanches jaillissant de la neige, avant même la fin de l'hiver, nul ne le sait. Mais c'est une semblable émotion qui étreignit soudain Paul. Il ne savait pas pourquoi. Peut-être était-ce le fait d'avoir parlé, de ses pertes, de sa Jeevu… Peut-être le fait de n'avoir pas du tout parlé de sa souffrance… peut-être le fait qu'on lui demande quelque chose, ici, là, en Inde, pour la première fois… L'Inde lui demandait quelque chose… Il se détourna un instant, tête penchée vers le sol. Il ne pouvait plus parler. Il se sentait trop avoir envie de pleurer. Sabita comprit instinctivement son émotion et elle l'entraîna plus loin dans la cour. « Ça va Paul ? s'inquiéta-t-elle.

– Ça va… réussit à sortir Paul et il se détourna pour se moucher. C'est… la surprise, poursuivit-il, retenant ses larmes. Je m'apprêtais à vous offrir de l'argent, des roupies, mais là, travailler pour vous… Bien sûr que j'accepte. Je ne l'imaginais même pas… C'est l'émotion… C'est idiot…

– Mais c'est normal Paul. Le deuil n'est pas fini pour vous. C'est encore trop tôt. Votre femme et votre enfant sont toujours là, auprès de vous. Je le sens. Et, avec cette petite Jeevana, ce sont vos deux deuils qui se rencontrent. Vous allez vous épauler l'un l'autre, c'est ça le sens des signes. Mais, vous savez, elle est une enfant, vous êtes l'adulte, vous allez être comme son père, donc, pour vous, il va falloir sortir rapidement de tout ça, devenir plus fort. Vous avez bien fait de venir en Inde. C'est un pays de grande spiritualité. Il peut rendre fou un

Occidental, mais il peut aussi être thérapeutique. En travaillant pour nous, je suis certaine que vous allez guérir votre cœur. D'accord ?

– Oui, je le veux, vraiment. C'est une décision folle, mais je le veux vraiment.

– D'accord. Mais je ne veux pas d'une décision "folle". Vous devez bien y réfléchir avant de vous engager. Voilà les conditions : vous ne serez que très peu payé, mais vous serez nourri et logé. Et puis, si en plus vous faites un don en argent, vraiment on ne refusera pas, hein ? », et elle lui sourit gentiment en lui tapotant la joue.

Paul se moucha à nouveau. « Venez, on va voir l'une de nos petites salles de classe.

– J'hésite… fit Paul. Non, c'est trop d'émotion pour aujourd'hui. Désolé…

– Non. Ne vous excusez pas. Vous allez réfléchir à ma proposition d'abord. Rien ne presse. Et puis, vous reviendrez nous rendre visite, d'accord ?

– J'ai… une autre chose, importante, à vous dire… Jeevana, en fait, est devadasi.

– Ah, OK ! Mais je m'en doutais ! C'est la petite communauté de Shaitrapur, c'est ça.

– Vous connaissez alors ?

– Oui, bien sûr. À faire leurs trucs avec les enfants, ils risquent gros. C'est formellement interdit au Rajasthan et partout en Inde d'ailleurs. Ils le savent, mais ils ne peuvent pas s'empêcher de braver la loi. Mais alors… Et vous là-dedans.

– Vous avez vu la lettre. J'ai décidé de ne pas m'opposer frontalement à leur coutume, mais de jouer le jeu. Car Jeevana risquait de disparaître pour de bon dans le désert. Alors, j'ai proposé à la famille – avec suffisamment de roupies à la clé –, un devadasi "moderne". En gros, on fait la cérémonie, mais après, Jeevana va à l'orphelinat et à l'école. Voilà, et en plus, je suis son "soutien" dans le devadasi, comme ça c'est moi qui décide, enfin, j'essaye.

– C'est bien, c'est bien, vous avez bien fait. Et ils ont accepté alors ? Ils vous ont fait payer, je parie !

– La preuve, la lettre et ses tantes qui sont ici avec moi. Et j'ai payé, aussi, vous vous en doutez bien. Donc, voilà, des fois j'ai des émotions, mais des fois je dois dire que je réfléchis un peu et que je trouve des idées, assez bonnes, je crois.

– Oui, oui, c'est bien. C'est normal les émotions, mais cela ne vous a pas empêché de prendre de bonnes décisions pour sauver cette enfant d'une vie misérable. Écoutez, Paul : allez voir la WACCA avec Jeevana. Dites-leur que vous venez de ma part, Sabita Malhotra, de la Shantideva, ils me connaissent bien. OK ? Je vais vous donner une carte professionnelle. Ensuite, vous allez réfléchir aussi à ma proposition. Je ne veux pas que vous vous engagiez ici sous le coup de l'émotion. Et puis, dès que nous aurons une place pour Jeevana, nous ferons en sorte qu'elle soit prioritaire.

– Vous avez beaucoup de candidates ?

– Paul, voyons, on est en Inde ! Des millions ! Et elle partit d'un grand éclat de rire. Allez, venez, rejoignons vos amis qui vous attendent sous les arbres. »

***

À partir de la Shantideva, ils rejoignirent à pied un gros rond-point sur la *Residency Road* où ils s'entassèrent dans un rickshaw pour rejoindre le *Goyal Hospital*, à deux bons kilomètres de là. Paul avait trouvé cet hôpital sur internet et l'avait sélectionné après s'être assuré qu'il pouvait correspondre aux standards modernes occidentaux. De plus, il comportait une pharmacie ouverte jour et nuit, sept jours sur sept, ce qui pouvait être une assurance d'avoir rapidement de bons médicaments, sans le risque de tomber sur des contrefaçons. En arrivant, le bâtiment se présenta comme un gros cube blanc, comportant des baies vitrées sur trois étages. Bien que la façade sembla étroite et modeste, le bâtiment s'enfonçait, perpendiculairement à l'avenue et rejoignait un autre bâtiment encore plus imposant, dans le fond. Sur sa droite, il y avait une petite épicerie alimentaire accolée et, sur le trottoir, à gauche, un petit parking, avec deux fourgons ambulance.

Paul prit l'initiative de demander à Varija de rester dans le rickshaw pour éviter qu'il ne disparaisse et invita Trishna à le suivre avec Gurji. Il était important qu'un membre de la famille soit présent. Ils se rendirent au guichet d'accueil de l'hôpital, afin de se renseigner et tenter de prendre un rendez-vous. Sur le terre-plein, au milieu de l'avenue qu'ils devaient traverser, Gurji retint un instant Paul par le bras : « Paul, je veux te dire un truc pour te présenter en Inde. Tu es docteur tu m'as dit ?

– Oui, en science de l'éducation, pas en médecine !

– C'est pas un problème. Ici en Inde c'est très important de dire que tu es “docteur”, même si c'est docteur pour le yoga. Tu dis “docteur Erra” et tu vas voir que les gens ils te regardent autrement. Beaucoup de respect ici pour les docteurs, tous les docteurs. OK ?

– OK. Pourquoi pas. C'est la vérité, de toute façon. »

Alors qu'en France son titre universitaire n'était qu'un détail de peu d'importance, tant pour sa vie professionnelle que personnelle, Paul trouvait amusante cette façon de se présenter et de susciter aussi facilement une forme de considération.

Trishna et Gurji présentèrent la situation à l'hôtesse d'accueil. On montra la « lettre » de la famille, on évoqua la WACCA et la Shantideva, on fit en sorte de présenter le cas de Jeevana Chandwali comme un sauvetage humanitaire. Gurji traduisait régulièrement pour Paul, qui intervint pour se présenter comme le « Dr. Erra », à l'initiative du sauvetage et de préciser, doctement, que Jeevana était un peu autiste. Ajouter du drame au drame ne pouvait être que bénéfique, songea-t-il. À sa demande, l'hôtesse rassura Paul de ce qu'il n'y avait aucune médecine traditionnelle, de type *Ayurveda*, dans cet hôpital et qu'il répondait pleinement aux standards de la médecine moderne.

Pendant que Gurji et Trishna transmettaient d'autres détails sur la vie de l'enfant et sa situation d'orpheline, Paul eut tout le loisir de regarder le hall d'accueil. Malgré la rareté des ouvertures sur l'extérieur, le blanc, du sol au

plafond, et l'éclairage néon donnaient une belle lumière. Le comptoir d'accueil était peint en bleu clair. De l'autre côté, l'hôtesse était une jeune femme brune, dans la trentaine, au visage fin et délicat, la chevelure simplement coiffée la raie au milieu, ses longs cheveux lisses tombant sur ses épaules, sans aucun voile ou foulard sur la tête. Ce qui donna à Paul l'impression d'une jeune femme moderne, portant un très discret maquillage, des bijoux en or tout aussi modestes, avec de toutes petites boucles d'oreilles et un minuscule cœur accroché à une très fine chaîne ras de cou. Son regard brun reflétait beaucoup d'intelligence et elle pouvait parler aussi bien en hindi avec Gurji, en rajasthani avec Trishna, qu'en un parfait anglais avec Paul.

Le hall était propre et fonctionnel, avec des panneaux indicateurs des différents services accrochés au plafond. Les chaises modernes, en tubes chromés et revêtement en skaï noir, accueillaient de très nombreux patients et leurs familles, le long des murs du hall et des couloirs attenants. Les gens étaient calmes et discrets, parlant à voix basse, ce qui étonna Paul, habitué à la volubilité expressive et sans gêne des Indiens. Un gardien, en uniforme brun, déambulant l'air sévère, devait sûrement contribuer à la sérénité du lieu.

Sur les murs, de grands panneaux plastifiés, vantant les différents services de l'hôpital, en hindi et en anglais, avec de belles photos en couleur. Dans un coin, juste à l'entrée d'un couloir, un panneau plus modeste, mais impératif, indiquait, noir sur blanc que : « Le patient et/ou des membres de la famille ne doivent pas cracher dans des zones comme, mais pas uniquement, les escaliers, les ascenseurs, les corridors. Ils doivent utiliser les toilettes et les crachoirs qui sont mis à disposition dans les chambres. » Ce qui fit sourire Paul. « La femme elle dit mardi prochain le rendez-vous pour Jeevu. C'est OK pour toi ? demanda soudain Gurji.

– Oui. Pas de problème, on est en vacances ! Quelle heure, avec qui, le rendez-vous ?

– Attends, elle va donner un papier pour nous. »

Gurji retourna au comptoir d'accueil pour confirmer le rendez-vous. Paul le suivit. Sur le papier, la visite était bien fixée pour le mardi vingt-cinq octobre, à neuf heures du matin, avec le Dr. Misha Mahota, une femme pédiatre, pour un contrôle médical.

Lorsqu'ils retournèrent au rickshaw, ils trouvèrent Varija en grande discussion avec le conducteur. Le trajet jusqu'à la WACCA se poursuivit au milieu d'un trafic particulièrement dense. Ils remontèrent la *Residency Road*, contournèrent le *12th Road Circle*, un rond-point au centre duquel était érigée une statue de bronze. « C'est Mathura Das Mathur, un homme politique important autrefois en Inde, lui expliqua Gurji. » Au *Bombay Motor Circle* ils prirent à gauche, sur la *Chopasani Road*, pour contourner une colline sur laquelle était planté un très haut pylône de télécommunication. « C'est le *Masuriya Hill*. C'est colline *Masuriya*, lui dit encore Gurji. C'est joli endroit, avec un temple et un beau jardin, on voit la ville en bas et *Mehrangarh Fort*, plus loin. Tu peux visiter avec Jeevana… »

Paul hocha la tête d'assentiment, souriant à ces belles perspectives que lui insufflait son guide. Il espérait bien pouvoir partager ces choses-là, avec celle qui allait peut-être devenir son enfant. La voir courir dans un parc, s'émerveiller devant les plantes, la ville, les forts, les temples et être avec elle pour lui parler et l'écouter. Être avec elle et dans son regard, la prendre par la main et avancer dans leur vie ensemble. Il lui apprendrait à parler le français et l'anglais. Il avait hâte de pouvoir communiquer avec cette petite fille, de découvrir ses rêves et d'apaiser ses angoisses. Jeevana… Jeevu… Il avait mis précieusement, le papier du rendez-vous à l'hôpital, dans la banane à sa ceinture, avec son passeport et les autres documents, soigneusement pliés. Jeevu commençait à exister, sur du papier, dans du texte, de la parole. C'était important. Elle ne serait plus seulement une devadasi anonyme, mendiant sa vie, louant son corps, pour les beaux yeux d'une déesse. Elle allait retrouver une famille qui l'aimerait et la prendrait en compte comme être humain et non plus comme un symbole entre ciel et terre.

Le brusque virage à gauche du rickshaw, pour prendre la *Pal Link Road*, sortit Paul de sa rêverie. Ils croisèrent une petite mosquée, avec son grand portail en fer forgé, obturé de panneaux peints d'un vert très clair. Et brusquement, la rue se retrouva bordée d'une dense végétation, des arbres derrière lesquels on pouvait apercevoir les murs blancs de quelques bâtiments administratifs. Sur la droite, il y avait une entrée, surmontée d'un large panneau jaune, découpé en arc de cercle et marqué en rouge : « *WACCA – Welfare And Care for Children Association* ».

Depuis son arrivée en Inde, l'intuition était devenue pour Paul un élément à prendre en compte. Et de plus en plus. Il restait là, assis dans le rickshaw, regardant le grand panneau arrondi, hésitant. « WACCA ». Les lettres majuscules avaient quelque chose d'imposant, d'intimidant. Les pointes du « W » vers le bas et celles des « A » vers le haut, lui donnaient l'impression d'une mâchoire qui pouvait le mordre. Il ressentait comme une sourde angoisse. Il allait récupérer Jeevana le samedi à midi. Ils allaient passer le week-end ensemble, avec Gurji, à l'hôtel. Puis… Elle lui serait probablement enlevée. Comment allait-il pouvoir négocier le maintien d'un contact ? Jusqu'à présent, la mythologie des « signes » avait marché. Ce lien spirituel entre Jeevu et lui avait pu être pris en compte. Mais à la WACCA… Il songea aussi qu'il était trop tard pour reculer. Il ne pouvait pas se dérober à la suggestion de cette chère madame Malhotra, directrice de Shantideva. Il sentait que la WACCA ce n'était pas l'hôpital, qu'on allait lui demander peut-être plus qu'une lettre d'autorisation de la famille. Lui, sa version était qu'il sauvait une enfant du devadasi, de l'abandon, de la misère et de la prostitution. Mais eux, à la WACCA, comment allaient-ils interpréter cela ? Lui, l'étranger, n'était-il pas en train d'interférer socialement, culturellement ? Certes, il y avait la loi indienne… Mais il doutait… Il ne se sentait pas de rencontrer la WACCA aujourd'hui, juste pour prendre rendez-vous. Il fallait que Jeevana soit là, avec lui, pour que sa présence témoigne de leur attachement. Il se dit aussi qu'il était en train de se monter la

tête avec ses fantasmes. Il avait pu constater, à l'hôtel, à Shantideva, à l'hôpital, que les choses étaient abordées d'une façon plus… cool, détendue… Il devait faire confiance à Ganesh… « Alors, Paul ? Tu viens pas pour prendre le rendez-vous à la WACCA ?

– Ham, Gurji… Je ne sais pas. Je crois bien que rien ne presse pour aujourd'hui. Et il regarda l'heure sur son smartphone.

– Tu penses c'est pas le moment pour aller ?

– Oui, c'est ça. On n'a pas Jeevana avec nous… Je préfère que l'affaire du devadasi soit réglée, tu vois ce que je veux dire ? On a fait la Shantideva, on a fait l'hôpital, on a un rendez-vous, je crois que ça va aller pour aujourd'hui. Il nous reste peu de temps pour faire les courses en plus. Je vais enregistrer l'adresse sur le GPS et on y reviendra plus tard. Lundi, on verra.

– Bon, d'accord, pas de problème, fit Gurji. Et il invita les deux femmes à remonter à bord du rickshaw.

– Gurji, tu veux bien leur expliquer qu'on ira à la WACCA plus tard, avec Jeevana. Et demande à Trishna quand elle souhaite venir s'installer à Jodhpur.

– Elle dit elle veut venir lundi. Son frère veut peut-être voir comment c'est Shantideva et elle vient avec lui.

– OK. Très bien. On va dans un quartier commerçant maintenant ?

– Oui, je dis au chauffeur de nous amener dans un marché couvert je connais bien, tu vas voir c'est très bien pour acheter, y'a beaucoup des choses.

– D'accord Gurji, merci. »

Paul se sentit soulagé. Son intuition lui avait bien dicté qu'il ne devait pas aller aujourd'hui à la WACCA et il avait suivi son intuition et tout allait bien à présent. Ils pourraient aller à la WACCA dans l'après-midi du lundi. Peut-être même avec Sajiv. Quoiqu'il douta que le bonhomme soit assez courageux pour se confronter à des acteurs institutionnels. Ou bien, ils iraient avec Trishna uniquement, le mardi matin. Ou l'après-midi, après la visite à l'hôpital. Il verrait bien quel signe se manifesterait pour lui indiquer la bonne voie à suivre. Il ne devait plus y penser et rester concentré sur les achats à faire pour sa Jeevu.

Il sortit sa liste de courses pour l'enfant, inscrite au stylo sur une feuille à l'en-tête du *Samsara Resort*. Une longue liste qu'il relut plusieurs fois, non pas tant pour s'en souvenir que pour voir s'il n'avait rien oublié. Jeevana allait passer du dénuement à la profusion. L'idée lui passa par la tête qu'il allait peut-être acheter tout ça pour rien. Peu importait ! Si les choses devaient mal tourner, que Jeevana reste une inaccessible étoile, il pourrait très bien tout donner à Shantideva et s'en retourner en France. Il se reprocha aussitôt son pessimisme et pour se changer les idées, il consulta ses emails sur le smartphone. Amina lui avait écrit… Amina ! Il l'avait presque totalement oubliée depuis Jaisalmer ! Son cœur bondit de plaisir en ouvrant le message.

« Très cher Paul,

« Me voici de retour à Paris. Je suis rentrée hier. Il fait froid, le ciel est gris pourri, je regrette déjà l'Inde ! J'ai pensé à toi, à Jeevu… Qu'est-ce que vous devenez ? J'ai mille questions… Mais j'ai aussi besoin d'être rassurée… sur nous

deux. Enfin, écris-moi ce que tu as envie, je suis ouverte à toutes les idées avec toi, tu le sais. J'ai envie que notre histoire se poursuive. Et toi ?

« Bon, je reprends le boulot lundi. Je vais retrouver mes petits vieux/vieilles. Ça va me faire drôle. J'aurais des histoires à leur raconter. Écris-moi, s'il te plaît, tiens-moi au courant de tes avancées en Inde. D'accord ?

« Je te quitte de clavier, mais pas de cœur. Je n'ose pas encore trop te le dire… La pudeur des sentiments. Allez, grosse, grosse, grosse amitié de ma part et ++++, t'en prends ce que tu veux, OK ? Plein de bises… À toi, à Jeevu, si tu peux… Amina. »

Il mit en pause le smartphone, un léger sourire aux lèvres et, comme elle était assise face à lui, il croisa le regard de Trishna, qui lui sourit. Elle lui dit quelque chose que Gurji traduisit : « Elle demande si c'est des bonnes nouvelles pour toi. »

Paul lui fit signe que oui, avec le pouce levé et la moue d'approbation assortie. Il ne pouvait pas entrer dans les détails, assis dans un rickshaw, avec le bruit du trafic autour d'eux et la nécessité d'un interprète. Peut-être, plus tard, serait-il amené à rencontrer et faire connaissance avec cette jeune fille indienne. Elle était mignonne, intelligente, mais ce n'était pour lui encore qu'une enfant, une grande adolescente, avec cet intérêt que l'on peut porter à tous les êtres jeunes et en construction. Comme ses élèves, laissés en France… Des émotions faisaient comme des borborygmes au fond de son cœur : Amina, Trishna, Jeevana, ses élèves… Mais avant que cela ne l'emporte, le rickshaw pénétra sur une place encombrée qui lui permit une salutaire distraction de ses affects.

La course s'arrêtait là et tous les quatre descendirent du trois roues. Le sol de la place semblait inachevé ou en cours de réfection, mais dans ce cas c'étaient les travaux qui étaient suspendus, laissés en état, comme cela arrive souvent en Inde. Entre les passages bétonnés, des zones de terre-plein, de la tranchée rebouchée et des arbres, de beaux arbres au feuillage abondant, d'un vert empoussiéré. Paul reconnut un très bel eucalyptus, au tronc lisse et écailleux, aux feuilles légèrement bleutées et allongées, qui dominait nettement ses semblables par la taille. Et, sur cette place, des rickshaws et des scooters en stationnement, des marchands ambulants et une foule légère qui déambulait : passants flânant, familles les gosses tenus par la main, ménagères pressées portant leurs sacs de victuailles. Ici, une jeune femme accroupie à même la poussière du sol, devant une boîte en bois, comme un tiroir sorti d'une commode, contenant des cartes de boutons pour les vêtements, proposés à la vente. Juste à côté, un pèse-personne de salle de bain et son propriétaire, debout, derrière l'appareil, attendant de se faire quelques roupies en échange de l'information de pesanteur physiologique, vêture comprise ! Là encore dix kilos de pommes dans un cageot et autant de litchis dans un sceau et, à côté, un chien noir, lové, en train de se grignoter la cuisse.

Gurji et Varija guidèrent Paul et Trishna vers un grand panneau, d'au moins six mètres de large, monté sur deux pylônes formant un portique, sous lequel il fallait passer, et qui annonçait en anglais la bienvenue aux visiteurs et clients

du « *Hari Baba Market* ». Sur la droite du panneau, une photo géante du probable fondateur de ce marché familial et, au-dessous, Inde oblige, des mentions en alphabet sanskrit, en sandwich entre des représentations religieuses de quelques gourous légendaires. Au-delà du portique, une construction basse, une structure au toit plat, montée sur des colonnes d'acier cylindriques, un genre de halle, mais dont l'intérieur était cloisonné et compartimenté. Des étals au pied des murs, jusque sur les murs eux-mêmes, des milliers de produits artisanaux étaient offerts à la vente, qu'il s'agissent de chaussures, de vêtements, de saris, de foulards, d'ustensiles de cuisine en plastique, de vêtements accrochés à leurs cintres. Dans un coin, un marchand de chapatis, entassés dans une grande corbeille évasée, l'intérieur habillé de papier journal.

Ils pénétrèrent dans la halle, sous les néons laiteux. C'était un vrai dédale de boutiques en tout genre, sillonné d'étroites allées dans lesquelles le tout Jodhpur se bousculait dans un aimable brouhaha. Et, là encore, ce n'était que profusion, du sol au plafond, de vêtements modernes, de saris traditionnels, de sacs à main, de chaussures, de bijoux fantaisie, de montres, de lunettes de soleil, de ceintures, de cravates, de serviettes de bain et d'affaires de toilette et de maquillage. Un peu partout traînaient des emballages vides, cartons, poches papier ou plastique, détritus. Ils circulèrent ainsi un moment, longeant les allées qui débouchaient régulièrement sur des espaces plus ouverts, des sortes de petites places intérieures, vivement illuminées, plus ou moins encombrées de cartons ou de grands sacs de marchandises en attente d'être mises en rayon. Ici ou là, de vieux Indiens barbus et enturbannés, confortablement assis au milieu de leurs sacs, conversant avec ardeur, un gobelet de café entre les mains.

Les boutiquiers étaient de trois sortes : les Bernard l'Hermite, recroquevillés au fond de leur compartiment, les lézards affalés sur leurs comptoirs et les furtifs, assis carrément en devanture, comme des mannequins vivants, au milieu de leurs marchandises. Mais tous avaient en commun le regard captateur destiné à accrocher le client qui s'y laissait prendre. La foule était diversement répartie, ici diluée, là plus concentrée, devant une boutique ou dans un passage plus étroit, encombré de cartons, avec des saris ou des blousons de skaï vous caressant la tête. Paul se sentait perdu. Il jeta un œil à sa liste, désespéré. Dans un grand magasin en France, il lui eut été facile de plonger d'un rayon à l'autre, de faire ses choix, de tout mettre dans un caddie et d'aller régler l'ensemble à la caisse. Ici, cela allait être des tractations à n'en plus finir, de boutique en boutique, avec ce pénible mélange de devoir à la fois faire un choix et négocier un prix. Il avait besoin d'aide, sérieusement ! Il agrippa le bras de Gurji : « Bon, Gurji ! Il va falloir qu'on s'y mette, j'ai tout ça à acheter, fit-il en lui montrant la liste. Tu veux bien dire à Trishna et à Varija de m'aider ? Dis-leur que je leur offre ce qu'elles veulent, OK ? Mais avant, il faudrait qu'elles m'aident.

– OK, Paul, pas de problème, je vais leur dire.

– J'espère qu'elles connaissent la taille de Jeevu.

– Oui, je crois, c'est des femmes, elles connaissent bien la mesure pour Jeevu. »

Et puis, comme toujours, le miracle indien se produisit. Trishna et Varija s'emparèrent en riant des billets de mille roupies que leur tendait Paul. Gurji, lui, prit la liste et Paul n'eut plus qu'à laisser faire. On lui acheta un grand sac, dans lequel, de boutique en boutique, tout ce qu'il avait prévu pour son enfant vint s'entasser : des tee-shirts, des chaussures, des robes indiennes, des foulards, des petits pantalons en jean, des bermudas, un blouson, une casquette, un chapeau de paille, et des petites culottes et une chemise de nuit, et la brosse à dents et le nécessaire de toilette et du savon et du dentifrice et du shampooing et un peigne et ils lui trouvèrent même une tondeuse à barbe électrique, fonctionnant sur piles, dénichée de dessous un obscur comptoir, qui servirait pour la coupe rase de la chevelure.

Paul acheta quelques petits jouets, des poupées, des peluches et il demanda un second sac pour répartir le poids. On lui donna un second sac et on lui demanda encore des roupies et il donna encore les billets de mille. « Treize euros, dérisoire ! Ici, en Inde, il était presque millionnaire ! s'amusait-il à rêver. »

Et finalement, en une demi-heure à peine, la liste fut épuisée. Miss Jeevana était servie. Paul dut encourager les Indiennes à se servir à leur tour. Elles n'osaient pas, faisaient leurs timides et Paul entra dans leur jeu, fit semblant de se fâcher en leur tendant cinq billets à chacune : « Achetez ce qui vous fait plaisir et gardez le reste, on va vous attendre dehors, sous le grand panneau, fit-il traduire par Gurji. » Les deux jeunes femmes ne se firent pas prier davantage et, s'emparant des billets, elles disparurent dans le dédale des boutiques.

En ressortant, ils croisèrent encore un chien au poil ras et à l'air triste, une boutique de cédés audio tonitruante et ils jouèrent à nouveau des coudes pour se faufiler entre les Indiens, les blousons et les saris, qui s'accrochaient à leurs épaules et à leurs cheveux, comme pour les retenir par la force d'un mercantile sortilège. « Bon, ça va aller pour Jeevana ? Elle a tout, je crois, demanda Gurji, lorsqu'ils furent rendus à l'extérieur.

– Je crois bien que c'est OK, répondit Paul en regardant ses sacs, qu'il déposa entre ses pieds pour se soulager de leur poids. Vous avez été tous vraiment très efficaces, un grand merci. J'espère que les tailles des fringues vont aller à Jeevu. Et les chaussures aussi !

– Oui ! T'en fais pas, Trishna elle connaît bien Jeevu. Je crois pas elle se trompe beaucoup. Et puis tu peux demander à Shantideva pour la couture.

– Oui, c'est une bonne idée. Faire travailler les couturières de Shantideva. »

YELLAMMA

« Où est Jeevu ? » était la lancinante question qu'il n'arrêtait pas de se poser. On était en début d'après-midi, il faisait très chaud et il régnait une ambiance de kermesse. Gurji n'était toujours pas arrivé et il ne trouva personne pour lui traduire quoi que ce soit, même pas en anglais. Il avait l'impression d'être dans l'un de ces cauchemars absurdes où l'on crie sans que personne ne s'en aperçoive. En arrivant, après avoir débarqué tout le monde, Tuka le conduisit à l'écart du village, vers un groupe de maisons basses, entourées de palissades en grosses pierres érigées les unes à côté des autres et formant un enclos. Deux maisons, aux murs de béton, l'une avec une toiture à deux pans, recouverte de tôles et l'autre avec une toiture plate, se faisaient face dans l'enceinte. À l'extérieur, deux huttes, de part et d'autre de l'enclos. Des huttes rondes, en très mauvais état, aux murs et à la toiture végétaux, faits d'un genre de roseau, assemblé et tressé, qui avait pris la couleur grise de la poussière du désert. Le sol alentour était aride, fait d'un mélange de sable et de pierres, avec, ici ou là, des dépôts abandonnés de roches taillées, des monticules à l'herbe sèche et jaunie, et quelques arbres rabougris. Tuka le conduisit vers l'une des huttes, tenant à la main son sac. « *Not coming*, lui dit l'Indien en lui montrant les deux maisons dans l'enclos »

– *Jeevana? Where is Jeevana?* demanda Paul.

– *Not coming*, dit à nouveau Tuka, en inclinant sa tête de côté, à l'Indienne.

– *OK, OK, not coming*, fit Paul pour le rassurer et lui montrer qu'il avait bien compris. *Jeevana here?* demanda-t-il en montrant les maisons.

– *Yé, yé, not seeing*, fit-il en montrant ses yeux. »

Paul ne comprit pas ce qu'il lui dit ensuite en son dialecte rajasthani, sauf qu'il ne devait « pas entrer » dans l'enclos et « ne pas voir », très probablement Jeevana. Donc elle était là. Sûrement. Puis, déterminé, l'Indien entra dans la hutte avec le sac de Paul, invitant ce dernier à le suivre.

L'intérieur de la hutte était très sommaire, avec de grandes nattes posées à même la terre battue. Dans un coin il y avait une vieille moto *Hero* empoussiérée, dont il ne restait que le cadre et le moteur. Des ustensiles de cuisine divers traînaient ici et là, comme abandonnés. Une poêle qui avait perdu

son manche, des casseroles cabossées, un wok percé par la rouille et un vieux tandoori usager, renversé contre la cloison. C'était un véritable dépotoir et Paul se demandait si, vraiment, il allait devoir attendre ici. Et attendre quoi ? Il avait faim et soif. Il sortit sa bouteille d'eau tiède de son sac et Tuka en profita pour s'éclipser. Paul sortit aussitôt de la hutte pour l'interpeller : « *Hey! Hey! Tuka! Tuka! Come on! Come on!* lui lança-t-il avec un geste tout à fait explicite de la main pour l'inviter à revenir vers lui. L'Indien lui dit à nouveau quelque chose qu'il ne comprit pas, mais il s'en moquait. Il se sentait déterminé. « *Not seeing Jeevana, OK?* » Tuka hocha la tête pour confirmer. « *OK, not seeing, but hearing possible?* » demanda-t-il en se touchant les deux oreilles. « *Me*, fit-il en se touchant la poitrine, « *Jeevana! Jeevana!* » puis en indiquant l'enclos et en prenant une petite voix « *Pita! Pita!" OK? Hearing, Jeevana! Pita! OK?* »

Tuka semblait avoir compris ce que Paul voulait : « *OK, OK* » fit-il, avec des gestes d'apaisement et il s'apprêta à rentrer dans l'enclos. Paul le retint à nouveau : « *Wait, wait!* » et il lui montra son smartphone qu'il mit en mode caméra. Il tendit l'appareil à Tuka et lui fit comprendre qu'il devait le prendre en photo. Paul sourit affectueusement pour donner une bonne image à la petite. Même s'ils ne pouvaient pas se voir directement, au moins allaient-ils pouvoir se voir en image et s'interpeller. Elle saurait qu'il était là, il saurait qu'elle était là et les choses iraient mieux. Avec des rudiments d'anglais et beaucoup de gestes, Tuka sembla comprendre les intentions de Paul et entra dans l'enclos avec le smartphone du Français. Paul décida de retourner à l'ombre sous la hutte. Il devait trouver son chargeur solaire, sinon il risquait d'être en panne de batterie. Que Gurji ne puisse plus le joindre au téléphone serait catastrophique, pensa-t-il en dramatisant.

Soudain, sa petite voix s'éleva de de l'autre côté de la palissade : « *Pita* ! *Pita* ! *Pita*-Paul ! *Pita*-Paul ! » C'était elle, sa Jeevu ! Il reconnaissait bien sa voix. Paul sortit précipitamment de la hutte et alla se coller contre la palissade : « Jeevu-Paul ! » lança-t-il plusieurs fois. Elle était là, il la devinait, la visualisait, sautillant en battant des bras, comme un petit oiseau qui aurait voulu s'envoler et le rejoindre par-dessus les murailles. Paul se sentit soulagé, allégé, et son angoisse du matin s'évapora. La petite était à Shaitra et tout allait bien et il respecta le contrat, ne chercha même pas à l'apercevoir par un interstice ou en grimpant sur la palissade. Il entendit ses « Jeevu-Paul » s'éloigner, accompagnés de voix de femmes. Tuka réapparut quelques instants plus tard et rejoignit Paul qui s'était réfugié à l'ombre de la hutte. Il lui rendit son smartphone en souriant.

Il avait pris trois photos mal cadrées de l'enfant. Elle souriait, toujours avec son petit air coquin, ses grands yeux noirs semblant transpercer l'objectif. Elle portait toujours son affreuse coiffure ébouriffée, mais avec en plus des fleurs et du feuillage fichés entre ses mèches enduites de glaise ocre. Elle était torse nu, ce qui accentuait l'impression de maigreur, avec les côtes légèrement visibles sous sa peau brune, les épaules saillantes et ses bras trop fins. En bas, elle portait une sorte de jupon blanc, enveloppé de fines branches avec leur feuillage,

enserrées autour de sa taille. Cela donnait l'impression d'un pagne primitif, dans un film de Tarzan. Paul remercia l'Indien en souriant et en levant le pouce.

Tuka reparti, Paul ne cessa de regarder les trois photos de la petite. Il s'assit sur la natte, au milieu de la hutte. Il sortit du sac son blouson en jean, qu'il plia et replia pour en faire un petit coussin à mettre sous lui et prit une posture de méditation, jambes croisées. Il se sentait bien, comme si des ondes apaisantes allant de l'enfant vers lui et de lui vers l'enfant, apportaient un sentiment profond de sérénité. Il avait encore un peu soif et reprit une gorgée d'eau tiède, mais la faim semblait s'être estompée. Il se dit que peut-être il lui fallait jeûner. C'était peut-être la coutume. Une forme de préparation à la cérémonie de ce soir.

La batterie du smartphone n'affichait plus qu'une barre. Quant au réseau, il n'affichait plus lui aussi qu'une barre. Il se décida à n'envoyer qu'un texto à Gurji : « T'arrives ? », qui réussit à passer. S'il répondait, c'est qu'il était encore en attente de réparation. S'il ne répondait pas, c'est qu'il était en route. Il verrait bien. Il brancha le téléphone au chargeur solaire qu'il disposa à l'extérieur de la hutte, juste à l'entrée, le téléphone restant à l'ombre et retourna s'asseoir sur sa natte.

Il était « seul en Inde », c'était bien le cas de le dire. Il sourit. Au loin, on entendait les klaxons et le sourd bourdonnement des moteurs du trafic routier entrant dans Shaitra et, par moment, la voix de Jeevana parvenait à franchir la muraille de pierres. Elle semblait mener la vie dure aux femmes qui s'occupaient d'elle. Il sourit avec tendresse en songeant à la petite, au mariage et au départ, demain. Il l'amènerait avec lui, la nourrirait bien, pour qu'elle prenne du poids et retrouve ses petits bras potelés d'enfant. C'est à cet instant que le souvenir de Léa lui revint. Et de Lisa. La mémoire des chairs qui se touchent, de cette femme qu'il avait tant aimée, de cette enfant qu'il avait caressée et câlinée. Il ferma les yeux, tant les larmes affluaient. Il ne savait plus s'il pleurait de joie ou de tristesse. Mais ce qu'il ressentit à ce moment-là, c'est que Jeevana allait prendre une place… leur place et que c'était comme ça et qu'il n'y pouvait rien, que tout l'univers avait tramé la chose, cette substitution, cet amour vicariant. C'était comme si dans son cœur étaient enfouies Lisa et Léa et que ces deux êtres en appelaient un troisième, qui formerait une sorte de complémentarité, une trinité mystique, une complétude. Et il examina ce triangle d'amour, plein de mystère, de pureté et d'absolu. Ce triangle qui était désormais logé dans son cœur comme ces symboles sanskrits des chakras qu'il avait pu voir un jour. Il contemplait ce symbole, ce triangle, qui luisait d'espérances et de vie, tandis que la douceur l'envahissait, que la certitude gonflait sa poitrine. « Yellamma, Ganesh… » Il les remercia en pensée…

Il perçut soudain le bruit du moteur d'un véhicule qui se rapprochait. Il ne lui sembla pas que ce fut celui du Toyota de Gurji. Non, cela ressemblait à un vieux moteur usé de camion. Puis, cela s'arrêta et il entendit une voix d'homme et une portière qui claque. Ce n'était pas Gurji. Ou peut-être… Mais il n'avait pas envie de savoir. Sa curiosité n'était plus assez forte pour lui faire quitter sa posture de méditation. Toutefois, il se frotta les yeux et le visage à deux mains, pour sécher

ses larmes, au cas où quelqu'un viendrait le chercher. Puis il resta ainsi, immobile, attentif à sa respiration et à la petite mouche qui courrait sur son bras, s'envolait une fraction de seconde pour se poser à nouveau ailleurs, sur son autre bras, sur sa main, sur son front et qu'il chassa d'un coup de souffle lorsqu'elle atteint le bout de son nez.

Cette fois la voix rude de l'homme, il la reconnut. C'était celle de Sajiv. Elle se rapprochait de la hutte, tandis qu'une voix de femme, en arrière-plan, lui donnait la réplique, avec un soupçon d'énervement. La voix de Sajiv, soudain plus posée, se pointa à l'entrée de la hutte : « *Sorry, sorry, Paul…* » Paul ouvrit les yeux et sourit à Sajiv pour le rassurer : « *It's OK, OK, no problem!* » fit-il en lui tendant ses deux mains ouvertes en guise d'apaisement. « *Come on, come on!* » lui dit Sajiv en l'invitant à se lever et à le suivre. Ce que Paul fit, sans se faire prier, en emportant ses affaires.

Sajiv continuait de s'excuser, saupoudrant de « *sorry* » son incompréhensible rajasthani. À l'entrée de l'enceinte, il interpella quelqu'un à l'intérieur. Une voix de femme lui répondit. L'Indien lui fit comprendre par gestes comment il devait tenir sa casquette sur le côté gauche de son visage, afin de cacher sa vue sur le bâtiment de gauche. Ils pénétrèrent alors dans l'enceinte, se dirigèrent aussitôt vers le bâtiment de droite, à toit plat. On installa le Français au fond du bâtiment, dans une pièce reculée où il se retrouva attablé, assis sur le traditionnel fauteuil de jardin en plastique. Un trou carré dans le mur, en guise de fenêtre, laissait voir un coin de désert. Paul plaça le chargeur dans un rayon de soleil, sur le rebord de cette ouverture. Sajiv lança des ordres, semblant quelque peu énervé. Visiblement, quelqu'un – Tuka ? Peut-être… – avait fait une grosse bêtise en laissant Paul seul dans une hutte inconfortable. « *Sajiv, please, sit down* » invita Paul en désignant un autre fauteuil de jardin, pour tenter de l'apaiser. Mais Sajiv ne fit que renouveler ses « *sorry* » et sortit en grommelant comme l'un de ses dromadaires.

Presque aussitôt, tout sourire, une femme indienne, un peu ronde et d'un certain âge, entra dans la pièce. Elle lui apportait un repas sur un plateau de bois et elle lui donna une bouteille d'eau embuée, qui devait sortir d'un frigo. Le repas était un classique indien : des lentilles, des morceaux de poulet, de la sauce épicée, des nans. La femme lui dit des choses qu'il ne comprit pas sur le coup, mais il entendit bien « Jeevana » à plusieurs reprises. « *Pita*, Jeevana ? » lança-t-il en se désignant de la main. C'était bien ce qu'elle semblait demander, car elle s'anima aussitôt, dans un long discours d'où émergeaient des « Jeevana », des « *Pita* » et des « *Pitajee* ». Des éléments négatifs semblaient être aussi évoqués, avec les hochements de têtes particuliers et des mous de dégoût. Paul secouait la tête affirmativement, pour lui donner l'impression qu'il comprenait, un peu. Il se dit qu'il était possible qu'elle dénonçât les aspects sordides du culte de Yellamma et qu'elle appuyait la démarche de Paul, de faire de Jeevana sa fille. Mais était-elle seulement informée de tout cela ? Qui était-elle, d'ailleurs ? Un membre de la famille ?

Elle finit par quitter Paul, qui se retrouva tout seul, à nouveau. Mais pour pouvoir manger tranquillement, c'était une situation qui lui convenait tout à fait. Il ferma les yeux un instant, s'habituant peu à peu au feu puissant des épices dans sa bouche et sa gorge. Par l'ouverture, les bruits du trafic routier affluaient toujours, mais légèrement assourdis. S'y ajoutaient des cris et il lui sembla même entendre des chants. Du côté de la cour, de l'enclos, il n'entendait plus Jeevana. Les choses semblaient s'être apaisées. Le bâtiment dans lequel il se trouvait donnait une relative sensation de fraîcheur. Paul se sentit bien, à nouveau.

Le repas avalé, il se mit à jouer avec des lampées d'eau fraîche, qu'il gardait longuement en bouche pour atténuer la brûlure des épices. Il finit par se lever pour jeter un coup d'œil à son smartphone. La batterie avait repris deux barres, mais le réseau était toujours aussi faible. Un appel vocal serait encore possible, peut-être. Il n'osait toujours pas appeler Gurji qui, espérait-il, devait encore être au volant. Finalement, il se décida à envoyer un texto à sa famille et ses amis indiens. Un message général. Tous devaient être informés : Muriel, son père, sa belle-mère, Amina, Aryan et Ahmid. Il écrivit alors en anglais :

« *Hello, today Jeevana is dedicated to Goddess Yellamma, with me as Godfather. She is OK. I am OK, proud and happy, even peaceful. I hope all is OK for you. Please pray for Jeevana and Paul. I love you. Paul.* »

À peine avait-il envoyé le message que le smartphone se mit à sonner. C'était Gurji, « enfin ! » « Salut, Paul, où tu es ?

– Je ne sais pas ! fit Paul en riant, heureux d'entendre la voix de son guide. Toi où tu es ?

– À Shaitra. Y'a beaucoup du monde tu sais. Je sais pas où aller.

– Je suis à Shaitra aussi. À la sortie du village. Bien, attends je vais faire un point GPS et je te l'envoie. D'accord ?

– OK, d'accord. On raccroche et si je trouve pas je te rappelle, d'accord ?

– D'accord, ça marche. »

Et ils raccrochèrent. Dans l'appli GPS, il constata qu'il se trouvait un peu au nord de Shaitra. Ils étaient à l'écart du village, mais il y avait une piste qui partait de la large voie qui conduisait du village vers le sanctuaire de Yellamma.

Après avoir envoyé la balise à Gurji, Paul se rendit compte d'une agitation croissante dans l'enclos. Des gens courraient, entraient et sortaient des bâtiments, on s'invectivait et le rajasthani coulait à flots. Sajiv arriva, toujours aussi énervé. Visiblement pas après Paul, mais après tout le reste. Le pauvre homme semblait dépassé. Des femmes vinrent enlever son plateau-repas et lui apportèrent des vêtements neufs. Par gestes, on lui demandait de s'habiller, d'enfiler un pantalon de coton blanc et par-dessus une tunique longue, à manches courtes, elle aussi blanche. Puis les femmes sortirent pendant qu'il se changeait. Comme il n'était habillé que d'un bermuda en jean et d'un tee-shirt, le changement de costume fut rapide. Il rangea soigneusement ses vêtements dans son sac.

Apparemment, il y avait des préparatifs et tout le monde était en retard. Les mêmes femmes revinrent quelques instants plus tard. Les cheveux de Paul avaient bien poussé depuis son arrivée en Inde. L'une des deux femmes l'aida à rassembler sa chevelure vers l'arrière, afin de lui nouer un foulard orange sur la tête. Puis, deux autres femmes, qu'il connaissait bien, apparurent : « Varija ! Trishna ! » Paul éclata aussitôt de rire. Il se leva et ouvrit ses bras pour les accueillir, mais, se reprenant, il joignit aussitôt ses mains pour leur adresser des « *Namaste* » pleins de conviction. Revoir les deux Indiennes lui faisait un immense plaisir. Il avait l'impression, après l'apparition de Sajiv, de se retrouver en famille. La familiarité qui s'était développée la veille, durant les trajets, le repas au restaurant, les démarches à l'hôpital et les courses à Jodhpur, avait tissé un lien affectif qu'il ressentait profondément et que les deux femmes semblaient, elles aussi, partager.

Varija montra à Paul un pot contenant une poudre d'une couleur orangée, apparemment du safran. Trishna tenait un autre pot identique, mais contenant une autre poudre à la couleur plus vive, du vermillon. Par gestes, Varija fit comprendre à Paul qu'il fallait lui appliquer ces poudres sur son front. Elle le fit se rasseoir et mettre ses deux mains en visière sur ses sourcils pour protéger ses yeux, qu'il ferma par réflexe. Varija enduisit entièrement le front de Paul de safran, puis elle lui traça un rond vermillon entre ses deux yeux. « *Is OK, is OK* » lui dit Trishna, quand tout fut fini. Varija, qui le regardait en souriant, semblait contente du résultat. Paul, en bon Occidental, n'oublia pas de se saisir de son smartphone, car il voulait vraiment immortaliser sa nouvelle apparence par quelques selfies. Puis, les choses s'enchaînèrent très vite.

Gurji arriva. Il tenait par la main mademoiselle Jeevana en personne ! La petite Indienne avait été entièrement enduite d'une pâte blanche. Paul lui prit sa main libre et fit une brève accolade à Gurji : « Ça va Gurji ? La roue est réparée ?

– Oui, pas de problème, Paul. Et toi, pas de problème le voyage ?

– Ça va, ça va. On m'avait mis tout seul dans une hutte en arrivant, mais Sajiv a arrangé ça par la suite. Je ne pouvais pas voir ma petite Jeevu, continua Paul en s'accroupissant devant l'enfant, mais la voilà quand même.

– Oui, Sajiv a dit que maintenant tu peux la voir parce qu'on va partir pour la *puja.* »

– Qu'est-ce que c'est que cette pâte blanche ?

– C'est pâte du santal.

– OK. Hum, ça sent bon ! »

Le dos, la poitrine, le ventre, les épaules et les bras de la fillette étaient enduits de santal par aplats grossièrement étalés et, tout comme Paul, on lui avait enduit le front et le visage de poudres colorées, avec le gros point rouge au milieu du front. Elle souriait, heureuse de revoir Paul, et voulait se serrer contre lui. Paul la retint par les bras, car la situation ne se prêtait guère aux câlins. Jeevana accrocha alors ses mains à celles de Paul et, tout en sautillant sur place, lui demanda quelque chose dans son dialecte, incompréhensible pour lui. Il se redressa : « Qu'a-t-elle dit ? demanda-t-il à Gurji.

– Elle demande quand tu pars avec elle.

– Bon. Dis-lui demain à midi. Qu'elle soit rassurée. »

Gurji parlementa quelques instants avec l'enfant. Paul en profita pour prendre quelques photos de la fillette. Puis beaucoup de monde entra dans l'enclos et les bâtiments. Apparemment il était l'heure de se mettre en route et de rejoindre la procession jusqu'au temple.

Deux femmes vinrent chercher Jeevana. Deux groupes se formèrent alors. Le premier, qui prit la tête du cortège, rassemblait apparemment tous les membres de la famille Padmashali, en quête de la bienveillance de la déesse Yellamma. Le second groupe, au départ plus petit, auquel Paul et Gurji se trouvèrent mêlés, était composé de personnes que les deux hommes ne connaissaient pas. « Gurji, je voudrais bien me débarrasser de mes affaires, de mon sac. Pourrais-tu les enfermer dans le Toyota, *please* ?

– OK, Paul, je reviens. Tu gardes ton téléphone ?

– Oui, je préfère, pour le moment. »

Quand Gurji revint vers lui, il lui confia le smartphone avec pour mission de jouer au photographe : « Tu veux bien prendre plein plein d'images, des vidéos aussi, de moi, de Jeevana, de la cérémonie et tout le reste, OK ?

– D'accord Paul. C'est ton mariage, je fais le photographe ! s'exclama Gurji en lui faisant un clin d'œil malicieux.

– Tu as une idée de qui sont les gens autour de nous ?

– Je sais pas. C'est des gens, des pèlerins. Comme toi. En Inde c'est comme ça. Y'a des gens, ils viennent, c'est comme ça. »

Paul secoua la tête lentement, se souvenant du « c'est comme c'est ». « Bon, je fais vidéo de toi maintenant, d'accord ? Après je vois Jeevu pour les photos, OK ?

– OK, Gurji, vas-y, photos et… vidéos ! »

Gurji s'éloigna de lui pour pouvoir le filmer. Puis, il disparut dans le groupe des Padmashali. Paul se retrouva alors seul. Encore seul en Inde. Il se sourit à lui-même « quelle aventure ! ». Mais il fallait qu'il fasse attention de ne pas se perdre. Il essaya de mémoriser quelques saris repères dans le groupe familial devant lui. Le petit cortège rejoignit rapidement le flot des dévots de Yellamma. Repérer des saris devint rapidement mission impossible. Il devait avancer, lentement, suivre ce flot, ne pas se poser de questions, ne pas angoisser. De toute façon, Yellamma veillait, « ainsi que Ganesh », se rassura-t-il. Il aperçut un instant Jeevana en train de marcher d'une drôle de façon, en levant haut le genou à chaque pas, tout en levant ses coudes en même temps. Puis elle disparut dans la foule.

La piste empoussiérée commença à gravir la colline sur laquelle était érigé le temple dédié à la déesse. Au fur et à mesure de la montée, l'atmosphère se remplissait de la poussière rouge du désert, soulevée par les milliers de pas des pèlerins et par les roues des remorques chargées d'offrandes et par les pattes des bœufs aux cornes peintes et des dromadaires saupoudrés de safran, qui les tiraient. Heureusement, il n'y avait aucun véhicule à moteur pour ajouter à la pollution. Sur la droite, Paul vit trois policiers, armés d'un long bâton, ce qui le

rassura. À mi-hauteur de la montée vers le sommet de la colline, la foule se mit à entonner des chants répétitifs, des « *Oudo ! Oudo-o ! Yellamma !* », accompagnés de percussions et d'autres instruments à vent, des sortes de trompettes en bois, aux sonorités aiguës et criardes.

Plus on montait et plus des êtres extraordinaires semblaient surgir sur le bord de la piste. Paul avait déjà croisé un certain nombre de sadhus, notamment les trois de Devikot, mais ceux qu'il voyait aujourd'hui étaient de vrais sauvages. De véritables ascètes, décharnés, les cheveux longs, nattés en chignon, barbes et moustaches d'une longueur impressionnante, le corps blanchi de cendres, posant sur la foule qui défilait devant eux et les saluait, mains jointes, des regards intenses et fous, qui vous transperçaient de part en part. S'ils n'étaient pas en train de fumer du bang, nombre d'entre eux se livraient à des formes de pénitences et de macérations, se donnant en spectacle tout au long de la piste. Assis ou debout, un ou deux bras en l'air, ou dans d'autres postures inconfortables et acrobatiques, certains restaient ainsi, totalement immobiles sous un impitoyable soleil. D'autres étaient à demi enterrés, seuls leurs bras et mains jointes dépassant de la surface du sol. Paul ne manqua pas de repérer la supercherie, avec un morceau de jute, légèrement saupoudré de terre, placé juste au-dessus du visage de l'ascète pour lui permettre de respirer. Un petit coup de pouce au miracle. Il y avait aussi les mendiants, les handicapés, les lépreux, tendant leurs mains tremblantes, regards implorants, pour une aumône. Et encore ceux-là, joignant ascèse de cirque et gagne-pain, couchés sous un tas de cactus enchevêtrés, avec un drap étalé sur le sol pour recevoir des pièces de monnaie, mais aussi une jarre pour les billets de banque. « Il ne leur manque plus que le terminal pour carte bancaire, persifla Paul en souriant intérieurement. »

Gurji refit une apparition, au grand soulagement de Paul. « Gurji ! J'avais peur de me perdre ! cria-t-il à l'adresse de son guide, pour tenter de se faire entendre au-dessus d'une ambiance sonore de plus en plus frénétique.

– Ça va bien, pas de problème, ils sont devant avec Jeevana. Je vais dire à Sajiv il vient pour toi, d'accord ?

– D'accord, vas-y. »

Gurji disparut à nouveau. Bientôt surgirent ce que Paul considéra comme les vrais dévots de la déesse. C'était des devadasis adultes, de tous âges, que Paul reconnut facilement à leur coiffure, semblable à celle de Jeevana, avec leurs cheveux ébouriffés et leurs longues nattes enduites de terre. Les poudres de safran et de vermillon collaient à leurs corps en sueur. Ils étaient plus ou moins nus, couverts de feuillages. Il y avait des femmes, mais aussi des travestis. Leurs « *Oudo ! Oudo-o ! Yellamma !* » étaient déchaînés, tout comme leurs danses empreintes de sauvagerie. Les regards étaient hallucinés, perdus dans le délire mystique. Ils sautaient ou tournoyaient sur place, ils se balançaient au rythme de la musique et des incantations. Les mouvements étaient tantôt lents et ondoyants, tantôt rapides, saccadés et violents, secouant leurs corps, comme s'ils étaient possédés, les yeux révulsés. D'autres dévots, plus calmes, souriants,

transportaient posé sur leur tête, un panier d'offrandes à l'effigie de Yellamma. Des paniers garnis de fruits, décorés de fleurs, de grandes feuilles végétales en éventail et de plumes de paon et, suivant sans doute les moyens du dévot, avec une représentation plus ou moins grande, plus ou moins élaborée, du buste ou simplement de la tête de la déesse. Cela allait de la petite figurine peinte, probablement en bois, jusqu'au grand masque de bronze, enrichi de pendentifs et de colliers de perles multicolores. Les mains érigées de Yellamma, paumes tournées vers l'avant, étaient enduites d'une poudre jaune ou blanche.

Sajiv rejoignit enfin Paul. L'Indien semblait soucieux, à moins que ce ne fût son expression habituelle, qui n'était guère avenante. Ils échangèrent un timide sourire et Paul, pouce levé, lui fit le geste universel que tout allait bien. Enfin, il espérait être compris en ce sens. La longue procession approchait de l'enceinte du temple. De part et d'autre de la piste s'entassait une multitude de bicoques, mêlant ossatures de branchages, planches de bois, tôles ondulées et bâches en plastique. C'était en quelque sorte l'hôtel des pèlerins pauvres et des dévots de la misère, hébergés au milieu de leurs détritus, des pestilences et des vaches errantes.

Des barrières mobiles commencèrent à canaliser la foule. En le poussant dans le dos ou lui prenant le bras, Sajiv se mit à guider Paul pour choisir la bonne file. Après une longue attente, ils passèrent ainsi par une sorte de poste de péage, surveillé par des policiers et d'autres fonctionnaires à l'air sévère, prélevant un modeste droit de passage. Au-delà, il fallut gravir lentement un large escalier, avant de pouvoir pénétrer vraiment dans l'enceinte sacrée, située dans une large excavation, au sommet de la colline. Là, Paul dut retirer ses sandales, qu'il attacha au cordon de son pantalon. Il ne pouvait plus ne pas faire comme tous les Indiens autour de lui : aller pieds nus.

Sur la vaste esplanade, qui devait bien faire cinq cents mètres de diamètre, estima Paul, une foule serrée et turbulente tournait lentement, autour des hauts murs de l'enceinte du temple, dans le sens des aiguilles d'une montre. Les « *Oudo ! Oudo-o ! Yellamma !* » avaient été remplacés par une sonorisation moderne, diffusant de sublimes mantras au moyen de ses haut-parleurs, avec chœurs et orchestres. Gurji apparut soudain, pour donner à Paul une bienvenue bouteille d'eau. Elle n'était pas fraîche, mais c'était de l'eau. « Tu as vu Jeevana ? Elle peut boire aussi ?

– Oui, oui, pas de problème, Paul. Trishna et Varija sont avec elle. Elles s'en occupent bien. Elle a de l'eau, ça va aller. »

Sajiv profita de l'arrivée de Gurji pour s'éclipser. « Il n'a pas l'air très en forme le Sajiv, constata Paul.

– Tu sais, je crois, il est toujours comme ça. Je crois il a peur de voir le prêtre.

– Ah, bon ! Et pourquoi ?

– Je sais pas. Peut-être parce que t'es français, un étranger, peut-être.

– Tu crois vraiment ?

– Non, je suis pas sûr.

– Tu lui as demandé ?

– Non. Enfin, j'ai dit "ça va ?" et il a dit "faire attention au prêtre", mais j'ai pas demandé ce qu'il veut dire. Tu sais, il parle pas beaucoup.

– Bon, fit Paul en secouant la tête. On verra bien. »

Il sembla à Paul que, dans l'enceinte, il y avait bien moins d'ascètes qu'à l'extérieur. Les « dévots » ressemblaient davantage à des monsieur et madame tout le monde. Les femmes, les hommes ou les travestis, en sari chatoyant, maquillés, portant des colliers aux grosses perles, déambulaient, les uns avec componction, les autres un peu comme des touristes, en bavardant et riant entre eux, faisant des selfies. Les hommes, les vrais, torses nus jusque sous le nombril de leur ventre rebondi, portaient une jupe nouée sur les hanches. Mais, tous les dévots, quel que soit leur sexe, avaient le front maculé de blanc ou de jaune et le troisième œil vermillonné et tous portaient à la taille, attachées à une ficelle, des branches feuillues qui pendaient sur leurs cuisses. Et, pour les plus exaltés, mains jointes, des brindilles de ce même feuillage, prises entre leurs lèvres, ils avançaient lentement, marmonnant leurs mantras avec ferveur.

Régulièrement, au son d'un mystérieux sifflet, ils faisaient station, d'abord debout, yeux fermés, comme pour se concentrer sur l'évocation mystique de la déesse, puis ils s'allongeaient soudainement, à plat ventre sur le sol dallé de grosses pierres saupoudrées de vermillon, en signe de profonde dévotion. Puis ils se relevaient, accomplissaient quelques gestes rituels de leurs mains jointes, signant leurs chakras : le front, la bouche, la gorge, la poitrine, le ventre, le sexe, et ils reprenaient leur longue marche.

Tout au long de l'esplanade se tenaient de sommaires boutiques, recouvertes de bâches ou de tôles ondulées, proposant un peu de tout, du colifichet, des guirlandes, des effigies, des bijoux fantaisie, des souvenirs, de l'artisanat, des fruits et légumes, des bouteilles d'eau, de jus de fruits ou de Pepsi. Malgré la foule compacte et la bruyante ambiance sonore, Paul se sentait bien. Il vivait l'expérience dans un état d'ouverture et d'acceptation, presque de grâce. Il n'avait pas encore croisé de touristes étrangers. Peut-être était-il le seul Occidental à être là, parmi tous ces Indiens, partageant avec eux une contagieuse ferveur. Tout au fond de lui, il restait athée, rationnel, objectif. Mais il avait décidé de se prêter au jeu, de participer et de débusquer le sens de la situation, pour lui-même. Il y avait bien l'objectif « Jeevana » en arrière-plan, mais il n'épuisait pas l'expérience qu'il était en train de vivre. Il voyait dans sa participation à ces cultes, une façon de « mettre en forme » son deuil.

Tout n'était que croyances. Tout comme l'espoir de revoir, un jour, les êtres perdus, quelque part, dans un ailleurs, n'était qu'une croyance. On pouvait être non-croyant, athée, et avoir dépassé l'angoisse de sa propre mort ; malgré tout, la conviction de la persistance d'une forme de conscience, de pensée, s'imposait toujours à l'être. Il pouvait bien se dire que Lisa et Léa étaient, matériellement parlant, des néants, leur souvenir entretenait une flamme d'irréductible espérance. Il les sentait là, en lui ou au-dessus de lui. Leur souvenir animait leur présence impalpable. Elles étaient avec lui, et Jeevana était bien comme un trait

d'union. Cette gosse était son nouveau sens à sa vie. Cela il le ressentait, en cet instant, au plus profond de lui.

Soudain, les « *Oudo ! Oudo-o ! Yellamma !* » reprirent avec intensité, se mêlant aux mantras électroniques. Une dévote se mit à tournoyer sur elle-même, à quelques mètres de Paul. Elle battait des bras, bousculant les pèlerins autour d'elle. Elle n'était plus là, possédée, gémissant en balançant sa tête d'avant en arrière, dessinant de ses mains de folles arabesques. Elle bondit brusquement, détendant son corps vers le haut et l'arrière, s'abandonnant totalement. Paul eut l'impression, un très bref instant, qu'elle allait s'envoler, léviter au-dessus de la foule. Mais non, la pesanteur des choses et des êtres ne disparaît pas comme ça. La vie est un grand rêve, mais un rêve fait de duretés, de chocs et de ruptures. Alors, elle retomba… Mais aussitôt, comme on joint ses mains pour canaliser une prière, la foule joignit ses multiples bras pour recevoir ce corps d'extase et l'enrouler, se refermer sur lui et le faire disparaître dans son flux, comme une rivière accueillant le plongeur. « *Oudo ! Oudo-o ! Yellamma !* » Encore un moment les incantations s'élevèrent dans un ciel bleu et menaçant. Puis, le flot s'éloigna, disparut, englouti, laissant Paul figé, comme si cette femme avait pu emporter son âme avec elle. Une main tirait sur son bras, pour le sortir de là, le réveiller d'un songe indien, où toutes les apparences sont la réalité. C'était Gurji : « Tu viens Paul ? On va dire bonjour à Ganesh. »

Sur sa droite Paul vit un petit temple, plutôt un sanctuaire, un autel et une représentation du dieu Ganesh, aspergée de vermillon, décorée de guirlandes de fleurs. Des dizaines de baguettes d'encens se consumaient, dégageant un étrange et entêtant parfum qu'il ne reconnut pas. Ils s'approchèrent un peu, tentant de se frayer un passage vers l'autel, au milieu du flux des dévots qui se pressaient. Gurji, le Sikh, joignit ses mains, les porta à son front, à sa bouche et à son cœur. Paul, le Chrétien athée, l'imita. Car à cet instant ce n'était pas hypocrisie que de se joindre à la ferveur ambiante. Les questions de croire ou de ne pas croire n'étaient plus pertinentes, en ce lieu, car un esprit planait au-dessus de la marée humaine. Une psychologie collective, « de la foule », influençait chacun, réduisait chacun à n'être qu'une goutte d'eau dans un océan. Alors, se laisser porter par les vagues devenait la seule solution possible, la plus évidente. Ensuite, ils se mirent un peu à l'écart, juste à côté du sanctuaire. « Où sont les autres ? demanda-t-il à son guide. »

Gurji releva sa tête et scruta vers la gauche où se trouvait un autre sanctuaire. « Regarde, ils sont là-bas, je vois Trishna et Varija. Regarde ! fit-il encore en les pointant du doigt.

– Bon, allez, on y va !

– Tu crois ? Sajiv va pas être content.

– Hé ! Tu diras à Sajiv… qu'il me fait chier ! On y va ! fit Paul avec un air mi-amusé mi-remonté. »

Les deux hommes approchèrent des Padmashali et les choses se passèrent le plus naturellement du monde. On se salua à coup de « *Namaste* », mains jointes et légère inclinaison du buste. Sajiv n'était pas là. « On se fout de Sajiv et des

prêtres », se dit Paul, comme un défi. Après toutes les roupies qu'il avait données, il pouvait bien revendiquer quelques droits. Mais il ne voyait pas Jeevu. « Jeevana ? demanda-t-il à Trishna. »

Elle lui dit quelque chose en rajasthani et pointa son doigt vers l'autel d'une quelconque divinité. Paul s'infiltra parmi les fidèles, lentement, en jouant des coudes. Et il finit par la trouver. Elle était debout, devant la statue de la déesse, se balançant, avec des petits gestes des avant-bras, comme en prière. Paul s'approcha : « Jeevu ? »

Elle se tourna aussitôt vers lui et le reconnut et lui tendit ses bras pour qu'il la prenne. Mais il ne pouvait pas encore la prendre ! Il aurait aimé l'accueillir, la soulever, la porter contre lui, mais il ne pouvait pas ! On ne doit pas toucher une devadasi, une future devadasi. Aussi, il la retint, prenant ses avant-bras dans ses mains, se penchant vers elle en lui souriant. Elle lui répondit à nouveau par son petit sourire coquin et lui dit des choses, qu'il ne comprit pas, en secouant sa tête de côté. Il glissa ses mains le long de ses avant-bras pour prendre ses deux mains qu'il joignit. « On va voir Trishna ? Trishna ? lui dit-il en français et en secouant, lui aussi, sa tête de côté. Allez, viens. »

Paul se redressa et une idée lui traversa l'esprit. Il sortit son porte-monnaie et en tira un billet de cent roupies qu'il donna à l'enfant. Puis il lui indiqua où glisser le billet par une fente située sur le devant de la plateforme de l'autel. Ce qu'elle fit, imitant tous les dévots qui défilaient devant la divinité. Il l'entraîna ensuite vers Trishna et Varija en la tenant par la main.

De retour auprès des Padmashali, il trouva la famille en grande discussion. « Que se passe-t-il ? demanda-t-il à Gurji.

– Je crois ils disent il faut aller au *kund*, c'est un grand bassin, c'est pour la purification. Mais y'en a ils disent c'est pas encore le moment, alors ça discute. »

Paul regarda sa montre : il était presque seize heures. Soudain, on entendit des cris. C'était une femme devadasi qui était en train d'invectiver un homme d'un certain âge, entièrement vêtu de blanc, corpulent, crâne rasé, donnant l'impression d'un personnage important. Il regardait la femme de haut, avec dédain et l'invectivait en retour, sèchement, avec des petits gestes méprisants de la main. On se serait cru dans un théâtre italien. D'autres devadasis se joignirent à la première, ainsi que des femmes visiblement de très basses conditions qui semblaient trouver dans cette situation de « toutes contre un » une sorte de revanche.

La situation dégénéra rapidement. L'homme fut encerclé par les femmes, qui gardaient tout de même leur distance, comme si un champ de force invisible les repoussait. Visiblement, le bonhomme était en train de se faire copieusement injurier, certaines femmes lui crachant même dessus et d'autres, singeant la copulation, donnèrent tout son sens à la scène. La première femme, sans doute encouragée par ses sœurs, commença à porter la main sur l'homme, qui répliqua aussitôt. C'est alors que d'autres hommes habillés de blanc, visiblement de la même caste, arrivèrent pour prêter main-forte. Leurs femmes brisèrent le cercle des querelleuses pour venir s'interposer. L'ambiance devint

chaude et électrique. D'un cercle avec sa victime au centre, on passa à deux blocs qui se firent face, criant à tue-tête, lançant invectives et insultes, à coup de grands gestes menaçants, à deux doigts de la rixe. Finalement, c'est l'arrivée de quatre policiers et de femmes âgées, qui permit une retombée de la tension. Les deux groupes se séparèrent enfin, non sans s'envoyer encore quelques dernières insultes et menaces.

« Laisse-moi deviner, souffla Paul à l'oreille de Gurji : il a couché, mais il n'a pas payé, c'est ça ?

– Oui, oui, c'est ça. Tu comprends le rajasthani maintenant ?!

– Surtout, je comprends l'être humain ! Fit-il, levant son index et il sourit. »

Jeevana, effrayée, s'accrochait à son bras, comme si ce bras était tout Paul. Il s'accroupit devant elle, pour être à sa hauteur et détacher ses mains. « Ça va, ça va, la rassura-t-il, c'est fini, ce n'est rien… » et il lui fit une caresse sur la joue. Trishna s'était approchée elle aussi de l'enfant. Elle lui dit quelque chose et se pencha pour lui retirer ses branches feuillues, qu'elle donna à Paul. Puis, elle la prit dans ses bras pour la porter. Paul pensa que c'était une bonne idée, à la fois pour calmer la petite et soulager sa très probable fatigue. « Gurji, interpella-t-il, qu'est-ce que c'est que ces branches, ces feuilles ?

– C'est *neem* on appelle. C'est un grand arbre. Y'a beaucoup de *neem* par ici. Je sais pas le nom en français.

– Passe-moi mon smartphone, je vais voir. Tu écris ça avec deux "e", je parie.

– Oui, en anglais oui, c'est deux "e", je pense. »

Le feuillage coincé sous son bras, Paul trouva rapidement le margousier : « un arbre originaire d'Inde », on en tire l'huile de *neem* qui est un insecticide… « Tu viens Paul ? On y va. » Paul mit aussitôt son téléphone en pause et suivit Gurji et le clan Padmashali. Les pro-*kund* semblaient avoir gagné.

Ils laissèrent sur la gauche l'enceinte interne du temple, d'où dépassait le dôme pyramidal du sanctuaire de Yellamma, peint de bandes horizontales, alternant le jaune et l'orange, coiffé d'une petite coupole dorée en forme de bouton de fleur de lotus. Le groupe se dirigea vers un grand arbre. « Peut-être le fameux margousier, se dit Paul. » Il suivait Trishna, pour rester près de l'enfant. Elle lui jetait des coups d'œil malicieux, toute contente de se faire porter. Trishna s'arrêta soudain et, se tournant vers Paul, elle détacha une brindille de margousier pour la mettre dans la bouche de Jeevana. Paul se dit que mettre la brindille d'un arbre insecticide dans sa bouche n'était pas la meilleure idée. Mais, apparemment, c'est ce que faisaient les dévots de Yellamma, sans doute depuis des siècles.

La petite ne garda pas bien longtemps cette brindille dans sa bouche, la recracha en regardant Paul, avec un petit sourire de défi. Paul se prit au jeu : soufflant un « oh » muet, yeux ronds, imitant la consternation, il cueillit une autre brindille qu'il alla lui glisser entre les lèvres. Elle la recracha quelques instants plus tard et le jeu se répéta ainsi, jusqu'à ce qu'ils arrivent à proximité du grand arbre, sous l'ombre duquel de nombreux pèlerins s'entassaient, des femmes et des enfants. L'arbre était planté à l'angle d'une grande excavation,

creusée dans le sol de la colline. L'ouverture, de forme carrée, devait bien faire cinquante mètres de côté. Comme l'intérieur d'une pyramide renversée, trois volées d'une quinzaine de marches descendaient tout le tour, formant des gradins, sur lesquels de nombreux pèlerins et dévots étaient assis ou debout, en train de s'habiller ou de se déshabiller. Par endroit, des saris humides étaient étalés sur les marches pour un solaire séchage express. Tout au fond, le bassin empli d'une eau verdâtre, devait faire une vingtaine de mètres de côté. Quatre marches ultimes conduisaient jusqu'à l'eau.

Le spectacle de tous ces Indiens, hommes, femmes, enfants, mêlés pour leurs ablutions, rappela à Paul les *kunds* de *Galta Ji*, à Jaipur. Il se souvint très précisément de ses premières émotions en lien avec le « c'est comme c'est ». Comment il avait frôlé l'extase en voyant une jeune femme indienne, à moitié nue, sortir de l'eau, buste ruisselant… Brusquement, il se déconnecta… Il était là et eux, les Indiens, étaient comme dans un ailleurs, tout en étant là, aussi. Il savait que c'était l'étrangeté qui faisait ça et il se rendait bien compte que c'était la vertu des voyages exotiques que de permettre au visiteur de vivre ce genre de dépassement intérieur, à condition d'avoir l'ouverture d'esprit suffisante. Tout lui parut alors extraordinaire, les couleurs étaient éclatantes, lumineuses, tous les êtres lui semblaient irradier d'une absolue beauté, indépendamment du fait qu'ils soient hommes ou femmes, jeunes ou vieux. C'est une beauté du monde qui sourdait de l'eau, des pierres, des êtres. Les gens se parlaient tranquillement, se souriaient, s'entraidaient. On portait les petits enfants dans l'eau, on les frottait avec délicatesse. Le soleil lui-même semblait être devenu douceur et Paul ne sut plus si la sérénité qu'il ressentait émanait de l'environnement ou de lui-même.

Soudain, tous les Padmashali commencèrent à descendre vers l'eau du bassin, y compris Jeevana que Trishna tenait par la main. « Tu peux aller aussi, lui dit Gurji.

– Toi, t'y vas pas ?

– Heu, je crois l'eau elle est pas très propre.

– Ouais, ça ! s'exclama Paul, sortant soudain de son état second. »

Ils allaient tous se baigner et baigner Jeevu dans ce bouillon de culture. Mais il n'y pouvait rien. Telle était la tradition et ici les croyances surpassaient les raisonnements hygiéniques. De toute façon, Yellamma la protégerait, finit-il par se dire, fataliste. Il se contenta de se lever et de descendre quelques marches pour voir comment les choses allaient se passer.

Les hommes se mirent en caleçon sans autre manière et se glissèrent promptement dans le bassin pour y faire quelques brasses et revenir aussitôt se sécher au soleil. Les femmes prirent davantage leur temps, retirant leur sari, mais encore vêtues de leurs robes ou jupes et cholis, elles allèrent simplement s'accroupir en bordure du bassin, pour s'asperger les bras et le visage et rester un moment assises sur les marches immergées tout en bavardant. Diversement et en fonction de leur âge, les enfants étaient plus ou moins déshabillés et on les laissait s'ébattre librement en bordure du bassin.

Trishna aida Jeevana à retirer sa jupe. Puis elle porta dans ses bras la fillette, simplement vêtue de sa petite culotte blanche, et entra dans l'eau avec elle. Jeevana se laissa faire, en confiance. La jeune femme la déposa sur une marche sous-marine et lui frotta le buste pour faire partir la pâte de santal, qui se dilua dans l'eau comme un nuage blanc. Puis, se pinçant le nez, bouche et yeux hermétiquement clos, Jeevana s'accroupit plusieurs fois dans l'eau pour bien se mouiller la tête. Trishna entreprit ensuite de défaire les mèches de la terre qui les enrobait. La tâche fut plus facile que Paul ne l'avait imaginé et, sans toutefois les démêler, Trishna put rassembler les cheveux de l'enfant en petites tresses et les attacher à l'aide d'élastiques, d'épingles et de barrettes de diverses couleurs. Elles sortirent de l'eau. Une jolie robe fleurie apparut entre les mains de Trishna, celle qu'elle avait achetée la veille, à Jodhpur. Elle aida l'enfant à l'enfiler et à la boutonner. Puis, elles commencèrent à remonter vers Paul, qui eut envie de les filmer.

Parvenue à la hauteur de Paul, souriante, Jeevu approcha son visage du smartphone. Paul la trouvait très mignonne, dans sa robe orange clair, piquetée de petites fleurs imprimées, blanches, jaunes, bleues, rouges et mauves. Elle lui descendait jusqu'aux chevilles, était boutonnée devant, jusqu'au ventre, un simple tour de cou, sans col, des manches courtes, qui s'arrêtaient juste au-dessus des coudes. Trishna lui mit des bracelets colorés aux poignets, de petites boucles d'oreilles et, sortant la boîte de poudre, se contenta de lui apposer juste un petit point vermillon au milieu du front. Puis, souriante, elle sembla poser une question à Paul. Gurji traduisit : « Elle veut savoir si elle te plaît, ta fille.

– Ah, oui ! Dis-lui qu'elle est magnifique ! *Thank you*, Trishna ! »

La jeune femme parut un instant bien embarrassée de ce compliment et, pour faire diversion, elle prit Jeevana par la main pour la conduire à l'ombre du grand arbre. Paul et Gurji les suivirent et, assis sur les marches chaudes, on se passa les bouteilles d'eau. Jeevana vint s'asseoir à côté de Paul qui, pour la distraire, lui montra les photos et vidéos que Gurji avait prises jusque-là. Comme la fillette parlait beaucoup, semblait poser des questions, Gurji vint s'asseoir à côté d'elle. Toute contente d'être assise entre les deux hommes, Jeevana prit ainsi son premier bain linguistique, entre le rajasthani de Gurji et le français de Paul.

Peu à peu, les Padmashali remontèrent du bassin et s'installèrent à proximité. « Qu'est-ce qu'on attend maintenant ? demanda Paul.

– C'est Sajiv, on attend, je crois. Il est parti voir le prêtre pour savoir quand on va faire la *puja*. Faut attendre.

– Il y a beaucoup de *puja*, tu crois ?

– Oui, beaucoup, oui. Tu as vu les devadasis ?

– Les vieilles ? oui.

– Non, les enfants, comme Jeevana.

– Ah, je n'ai pas fait attention, non.

– Ben, regarde, là-bas… là aussi… et là, regarde… »

Mais comment ces gosses avaient-elles pu lui échapper ?! Son esprit était tellement accaparé par sa Jeevu qu'il n'avait pas pris garde à toutes ces fillettes aux chevelures ébouriffées, d'où sortaient de grosses tresses tendues comme des antennes. « Ah, d'accord ! fit-il dépité et à deux doigts scandalisé. Mais combien sont-elles alors ?

– Trishna ? et Gurji se mit à discuter avec la jeune femme. Ham, elle dit ici c'est Rajasthan, pas beaucoup devadasis, juste entre dix et vingt, tous les ans. Mais au Karnataka c'est beaucoup plus, c'est des centaines, elle dit. »

Paul secoua la tête. Des centaines de petites Jeevu sacrifiées à la déesse, qui deviendraient des prostituées sacrées. Il ressentit comme un écœurement. Certes, il avait lu les chiffres sur internet. Mais ces chiffres étaient restés abstraits, jusqu'à ce qu'il vive concrètement la situation. Maintenant, il voyait clairement ces « chiffres » : les fillettes, et Jeevana était l'une d'elles. Il lui revint l'accord écrit passé avec les Padmashali : Jeevana ne devait pas finir déscolarisée, mendiante et prostituée. Jeevana devait rejoindre Shantideva, recevoir une éducation et l'amour d'un père adoptif, si possible… Et le malaise de Sajiv commença à l'inquiéter. Pourquoi avait-il peur du prêtre ? Allait-il mentir au prêtre ou lui dire la vérité ? Le prêtre ferait-il pression sur lui pour qu'il annule, ne respecte pas l'accord ? Comment Sajiv vivait-il « l'opposition à la déesse » ? Était-il un « vrai » croyant ? Avait-il une vraie conviction ? Ou bien pouvait-il avoir du recul intérieur, percevoir le côté « superstition » du culte de Yellamma ? Paul en doutait…

La petite lui tirait le bras et l'appelait : « Paul, *Pita*-Paul !

– Ah, maintenant faut faire le papa, c'est toi qui le veux ! plaisanta Gurji.

– Oui, ma Jeevu, qu'est-ce que tu veux ? demanda Paul à l'enfant, avec un bon sourire dans ses yeux. »

La petite se mit à lui parler et il y avait le mot « Yellamma » dans son rajasthani. « Gurji, tu veux bien traduire ?

– Elle dit, elle veut pas voir Yellamma. Elle veut partir avec Paul.

– OK. Tu peux lui expliquer qu'il faut faire la *puja* avec Yellamma, après c'est la nuit on dort, après le matin elle voit les pèlerins pour faire les bénédictions – tu lui expliques comme tu peux, d'accord ? – et après il est midi, on mange et elle part avec Paul et Gurji. C'est fini, plus de Yellamma ! »

Le jour commençait à décliner. Jeevu semblait avoir bien compris les longues explications de Gurji. Elle passa le reste du temps assise serrée contre Paul, accrochée à son bras, les yeux fermés, semblant somnoler. Elle paraissait apaisée… ou épuisée… Quelqu'un alla acheter des beignets aux légumes et des boîtes de jus de fruits et fit la distribution. Paul avait l'impression qu'il y avait un peu moins de monde autour du grand bassin. Sajiv était toujours absent. « Pas de nouvelles de Sajiv ?

– Si, il a téléphoné, il va arriver, c'est bientôt le tour de Jeevana pour la *puja*. Donne-lui à manger maintenant. Normalement, il faut pas manger avant la *puja*.

– Bah ! Et les autres ? Ils mangent bien.

– Oui, mais c'est… Faut le faire vite, tu comprends ?

– D'accord ! Vite fait, bien fait ! Ça, je le dirai à Yellamma quand je la verrai. C'est pas bien du tout de faire ça ! plaisanta Paul. »

Il secoua doucement Jeevu pour qu'elle s'éveille et l'aida à se restaurer. Ils mangèrent ensemble, côte à côte, comme un père et sa fille, devant les eaux sacrées, qu'un peintre invisible enrichissait régulièrement de tonalités orangées, en alimentant son pinceau à la palette du couchant.

Quand Sajiv fit enfin sa réapparition, chacun tâcha d'effacer fébrilement toutes traces du goûter. Le bonhomme sembla à Paul légèrement plus détendu, ce qui le rassura. Il fallait y aller. C'était désormais le triangle Jeevana-Paul-Yellamma qui allait s'animer dans le cosmos infini. « C'est un devadasi moderne », se confirma en lui-même Paul, pour se rassurer. « Moderne ! » se répéta-t-il. Mais, tout au fond de lui, l'angoisse était bien là.

Si la foule des pèlerins tendait à s'éclaircir autour du *kund*, il n'en était pas de même pour le sanctuaire de Yellamma. Il fallut faire la queue pour entrer dans l'enceinte interne et suivre le circuit obligé jusqu'à l'intérieur du temple. À l'entrée, des policiers effectuaient un contrôle sommaire avec des détecteurs de métaux à main, femmes et hommes mêlés, sans faire de chichis. Les Padmashali se regroupèrent ensuite pour suivre la longue file qui longeait le temple. Des bâches avaient été disposées au-dessus du parcours, afin de protéger un peu les gens des ardeurs du soleil en journée. Des barrières mobiles canalisaient la foule. Les interdits religieux, entre devadasi et soutiens, semblaient avoir disparu. Aussi, Paul tenait-il toujours Jeevu par la main, sans que personne ne trouve à y redire, même pas Sajiv.

Au bout de la file, ils gravirent un escalier, qui les conduisit sur le mur d'enceinte de la cour intérieure du temple, qui était en fait un long bâtiment, sur la toiture duquel on pouvait circuler, ce qui leur permit de faire le tour du temple situé en contrebas. Affublé de disgracieux blocs climatiseurs, le temple lui-même était une bâtisse en très mauvais état, à l'architecture sommaire, bien qu'elle rappela un peu le style jaïn, et dont la peinture tape-à-l'œil servait à cacher la misère. Le corps principal était lui aussi recouvert d'une toiture-terrasse, sur laquelle avaient été disposées des statues visiblement modernes et réalistes, probablement en plâtre peint. Il s'agissait d'un seul et même gourou, un ascète, représenté dans diverses postures, ici accroupi, là à genoux ou encore assis en lotus, etc. Flanqué contre le corps principal du temple, s'élevait la partie sanctuaire, proprement dite, avec son haut dôme étagé, de forme pyramidale. Ce dôme que Paul avait pu apercevoir de l'extérieur.

En parcourant la toiture-terrasse, ils croisèrent de nombreux dévots, s'adonnant à des rituels compliqués autour de braseros sacrés, montés sur un pied, et dans lesquels ils jetaient des morceaux d'encens, après moult incantations et gestes propitiatoires. Il y avait aussi de nombreuses représentations de Yellamma, rendant la déesse ubiquitaire, ce qui n'enlevait rien à la ferveur de ses dévots, qui s'allongeaient à plat ventre devant chacun de ses avatars.

Jeevana était nerveuse. Tout en gardant sa main dans celle de Paul, elle n'arrêtait pas de sautiller, de battre l'air de son bras libre et de sortir des « ouh ! ouh ! ouh ! » synchrones. Paul craignait que cela ne dégénère et rende la *puja* impossible. Il était conscient que tous ces comportements n'étaient que l'expression de l'angoisse de l'enfant à l'approche de quelque chose qu'elle craignait, faute de bien le comprendre. Il interpella Gurji : « Gurji, tu pourrais lui prendre son autre main et lui parler ? Je crois qu'elle n'est pas très bien. »

En se retrouvant à nouveau entre ces deux présences masculines bienveillantes, qui la rassuraient, elle finit par se calmer, se contentant de tirer en avant, ses deux bras tendus vers l'arrière, comme si elle voulait tracter les deux adultes.

Après avoir fait le tour de l'enceinte, ils redescendirent au niveau du temple et firent à nouveau la queue pour y entrer par la porte principale. Cette fois, Paul fit attention à la présence des petites devadasis. Autour d'eux, il en repéra trois, l'une devant Jeevana et deux autres qui suivaient derrière les Padmashali. Celle devant semblait à peine plus âgée que Jeevana. Elle était habillée d'une robe blanche, imprimée de tous petits points colorés. Elle était coiffée un peu comme Jeevu, le visage maculé de pâte de santal et de poudres colorées. Elle regarda un instant Jeevu, puis se détourna, comme absente.

Paul fit un effort pour refouler ses pensées autour de ces enfants, dont le corps et l'esprit allaient être, un jour, profanés, au nom d'une déesse, d'une superstition et d'une perversion. Il se dit que les êtres humains avaient un génie particulier pour justifier le plus abject et transformer la pédophilie en un culte religieux. Ce n'était pas propre à l'Inde. Il se souvint de l'étendue et de l'ancienneté de cette tradition des petites déesses. Et puis, en Occident, pédophiles et gourous pervers se trouvaient eux aussi toujours de bonnes raisons, spirituelles, esthétiques, poétiques ou « éducatives », pour se livrer aux mêmes agressions sexuelles. Il tenait sa petite Jeevu par la main. Il se fit la promesse qu'il l'arracherait de cette fange religieuse. Il la sauverait de la souffrance et de la dépravation…

Ils avaient finalement pu entrer dans le temple, juste au moment où le jour agonisait. Grâce aux climatiseurs, l'atmosphère saturée d'encens y était fraîche. On entendait un orchestre jouer sa partition et les incantations d'un prêtre. Des servants guidèrent les groupes rattachés à chaque devadasi vers différents coins de la grande salle du temple. On s'assit sur les tapis posés sur le sol pavé de pierres rouges. Tout au fond de la salle, dont le plafond était soutenu par de nombreuses colonnes sculptées, se tenait le lieu de la *puja*. Les « mariés » assis par terre, avec le groupe familial debout à l'avant-plan, on ne pouvait pas voir grand-chose de la cérémonie qui était en train de se dérouler.

Il fallait attendre. Jeevana était assise entre Gurji et Paul, fermement accrochée à la taille de son *Aatmik Pita*, tremblante d'angoisse. Paul l'enveloppait de ses bras, lui frottant doucement le dos pour tenter de l'apaiser. L'enfant avait peur. Tous ces bruits, ces odeurs, cette pénombre, tous ces gens entassés dans des coins et ces lueurs rougeâtres qui dansaient sur les murs et les

colonnes du temple nourrissaient son angoisse. Elle ne savait pas ce qu'il allait lui arriver, ne comprenait pas ce qu'elle faisait là, aussi, son seul havre de réassurance était-il le corps de son *Aatmik Pita* et elle s'y raccrochait avec la force du désespoir.

Paul était partagé entre la colère et la détermination. Il se sentait révolté contre ces pratiques d'un autre âge, auxquelles des enfants étaient soumises. Révolté que l'on traumatise ainsi une enfant autiste et de devoir participer à cela. Il se demanda s'il avait bien fait, finalement, de « jouer le jeu » familial. N'aurait-il pas dû prévenir les autorités ? Les policiers, à l'entrée du temple, lui revinrent à la mémoire. Il était certain qu'ils étaient complices du système. Il y avait la loi, mais il y avait aussi les coutumes et celles-ci étaient bien plus puissantes. « On ne lutte pas contre une déesse », même si l'on est policier ou magistrat. Et puis, Paul savait très bien que s'il avait fait appel à une association, une ONG, Jeevu aurait très bien pu disparaître dans le vaste désert du Thar. Shantideva n'avait que déploré, sans réagir plus que cela, lorsque Paul avait révélé le statut de devadasi de Jeevana. Est-ce que la WACCA serait d'une quelconque aide en la matière ? Paul en venait à douter… Et c'est ce qui entretenait sa détermination. Finalement, il était le seul à défendre l'enfant. Seul contre tous ! Les paroles menaçantes, du sadhu dans le désert, résonnèrent dans son esprit : « On ne peut pas payer une déesse… » Et les paroles de Bryan étendirent leur chape d'angoisse : « C'est très dangereux pour toi. Tu vas être confronté à près d'un milliard d'Indiens et leurs traditions… » Mais, les arguments du guide… dans le désert… de Vikram, lui revinrent aussi, car toute l'Inde n'est pas pro-devadasi et beaucoup de gens sont contre cette tradition… Paul se dit qu'il finirait bien par trouver des alliés, au cœur même de ce terrible pays !

Deux petites devadasis passèrent avant que ce ne soit le tour de Paul et Jeevana. Épuisée, après avoir bu une dernière gorgée d'eau à la bouteille que Paul lui avait donnée, la petite avait fini par s'endormir. Elle avait replié ses bras sur sa poitrine, emprisonnant en même temps le bras gauche de Paul, avait mis son pouce dans sa bouche, avait fermé les yeux et quitté ce monde bien trop effrayant et hors sens pour elle. Paul observa les « soutiens ». C'était de gros et riches Indiens, à peu près de son âge. Il imagina, dans cinq-six ans, ces types qui reviendrait passer la seconde couche de culte et jouir sexuellement de leur devadasi devenue à peine pubère. Il se sentait partagé entre dégoût et colère en songeant à tous ces viols rituels. Il lui fallut faire un effort pour prendre sur lui, pour tenter de retrouver un fataliste « c'est comme c'est », qui lui parut, en cet instant, un bel et sordide alibi.

Et puis… ce fut leur tour. Alors que la famille et la petite devadasi consacrée qui précédaient, s'apprêtaient à quitter le temple, ce qui semblait être un prêtre, se pencha vers lui pour lui dire quelque chose d'incompréhensible. L'homme était entièrement enveloppé d'une toge orange, cheveux courts, portant barbe et moustache, le front vermillonné, souriant avec amabilité. Gurji intervint et les

échanges se déroulèrent, rapidement, entre Gurji et le prêtre. « Il a dit que je peux rester avec toi pour traduire, lui souffla Gurji à l'oreille.

– Tant mieux, tant mieux… On va y aller ? C'est à nous ?

– Oui, c'est maintenant. Faut réveiller Jeevana. »

Paul redressa la petite, lui frotta les joues, les bras et le dos, la secouant gentiment pour la réveiller et l'appelant doucement par son prénom. Elle le regarda les yeux embués et lui sourit pour répondre à son sourire. Gurji, qui s'était levé, aida l'enfant à se mettre sur ses pieds, ce qui permit à Paul d'en faire autant. Le prêtre revint vers eux et les invita à s'approcher de l'autel. Le reste des Padmashali suivit à petite distance.

Cette partie du temple était assez sombre, éclairée par quelques loupiotes et deux spots qui illuminaient l'effigie de Yellamma au fond. Des devadasis âgées recueillirent les offrandes que les Padmashali avaient apportées. Il y avait de tout : de l'encens en bâtonnets, des fleurs, des poudres colorées, des cubes de camphre et de la pâte de santal en pots. Mais encore des produits alimentaires : bananes, noix de coco, oignons, citrons, oranges, riz, miel, sucre, lait, huile… ces derniers dans leurs emballages du commerce. Et puis, une bouteille d'eau.

Paul et Jeevana furent invités à s'asseoir en tailleur au centre de l'espace, côte à côte, l'enfant sur la droite de Paul. Gurji s'assit derrière eux. Le sol était recouvert de grands draps blancs et, au centre, de tapis. L'orchestre, sur la gauche, était composé de seulement trois musiciens, une percussion avec un tambourin, un harmonium à soufflet et un genre de *ravanhatta*, mais de bien meilleure facture que celui que Paul avait pu voir dans le désert du Thar. Aux quatre angles de l'espace se tenaient les devadasis âgées.

Alors que le prêtre commençait à réciter ses incantations face à la divinité, les servantes devadasi finirent de disposer les offrandes, dans le grand panier, devant l'effigie de la déesse. Cette représentation ne ressemblait que très partiellement à la Renuka du temple à Devikot. Ici, au lieu d'être couleur chair, son visage était peint en bleu clair, avec des dégradés de blanc, sur le front, les joues, le nez, le menton, qui en accentuaient les reliefs. Les traits étaient lourds, imposants, les yeux immenses semblaient vivants. On s'attendait à ce qu'ils se mettent à bouger, que la bouche aux lèvres rouges se mette à parler. Elle était entièrement ornée d'ors, de rouges et de verts. Des rayons dorés émergeaient de derrière sa tête et des colliers de fleurs ornaient sa poitrine.

Paul entra en lui-même, tentant de méditer, pour se calmer et trouver une forme de sérénité. Il n'allait pas se laisser impressionner par une simple idole. Jeevana se réfugia à nouveau contre lui, mais il l'en empêcha doucement, la redressa et lui frotta fermement le dos un instant pour lui donner de l'énergie. Soudain lui vint une idée farfelue, originale, presque marrante. Voyant que personne ne les regardait, le prêtre leur tournant le dos et les devadasis semblant fascinées par l'effigie de la déesse, il attira doucement l'attention de Jeevana sur ses mains et croisa ses majeurs sur ses index, encourageant la petite à faire de même. Elle le regarda interrogative, un peu amusée. Il lui fit une petite moue complice et un clin d'œil, comme une bonne blague que l'on allait faire à

quelqu'un. Puis il se détourna, pour regarder la déesse avec aplomb. Le geste sembla plaire et rassurer la petite Indienne. Elle regardait ses deux mains aux doigts croisés et les bougeait comme on tapote la surface d'une table.

L'orchestre se mit à jouer une mélodie hypnotique. Le prêtre se leva et alla faire les ablutions de la déesse en lui versant une partie de la bouteille d'eau sur le visage. Une vieille devadasi s'approcha de Jeevana et se mit à balancer la flamme d'une lampe à huile devant elle, en psalmodiant de mystérieuses incantations. Puis elle badigeonna le front de l'enfant de safran, avant de lui appliquer le troisième œil vermillon, au centre, qui attestait du mariage de Jeevu avec Yellamma. Elle finit par lui passer un collier de fleurs autour du cou. Jeevana se laissa faire, plus ou moins. Elle avait tendance à baisser la tête, se laissant fasciner par l'agitation rapide de ses deux mains aux doigts croisés. La vieille devadasi, apparemment contrariée, grommela quelque chose à l'adresse de Paul, qui lui fit comprendre par gestes que la fillette n'avait pas toute sa tête. Elle se retira alors avec une moue de mépris. Paul jubilait intérieurement. Jeevana était plus forte qu'eux, ses comportements autistes la protégeaient bien de toutes ces simagrées religieuses. La folie était hors d'elle, dans ce monde où l'on broie des enfants dans les engrenages de la superstition.

Le prêtre se retourna soudain vers l'homme et l'enfant. Une autre devadasi donna alors un bol de terre cuite au Français, dans lequel le prêtre versa le reste de la bouteille d'eau. « Il faut boire, lui souffla Gurji. » Ce que Paul fit. Il trouva l'eau étrangement amère. « Jeevu aussi ?

– Oui, donne-lui. »

Jeevana prit à peine une gorgée d'eau dans sa bouche et la laissa ressortir aussitôt et s'écouler sur son menton, avec une grimace de dégoût. Paul n'insista pas, la devadasi non plus. L'orchestre se tut soudain, mais le prêtre poursuivit ses incantations en faisant des deux mains le signe de se lever. « Il faut se lever maintenant, lui murmura Gurji. »

Lorsque Paul et Jeevana furent debout, on apporta deux lampes à huile et un long cordon. Les deux devadasis âgées, qui officiaient à cet instant, enroulèrent et nouèrent chacune l'extrémité du cordon à leur lampe respective. Puis le cordon fit un tour de la cheville droite de Jeevana, de son poignet droit, de son poignet gauche et de sa cheville gauche. Puis, pareillement pour Paul : cheville, poignet, poignet, cheville. Paul vit que la petite avait toujours ses doigts croisés, tout allait bien. « Tu fais trois fois le tour de Yellamma maintenant, lui dit Gurji, tu suis les femmes… »

L'orchestre reprit alors du service et, symboliquement entravés, reliés à la déesse Yellamma, le couple de Paul et Jeevana, précédé des deux devadasis âgées, fit lentement, et par trois fois, le tour de la divinité. À nouveau, Jeevu se mit étrangement à marcher d'un pas lourd, comme si elle voulait tester la solidité du sol à chaque pas, soulevant et abaissant ses avant-bras devant elle en cadence. Paul, de son côté, commença à se sentir un peu bizarre. Les percussions et les sons stridents de l'orchestre semblaient le pénétrer et se mêler aux sensations étranges qui parcouraient son corps. Il avait l'impression d'une

tension à l'intérieur de son cerveau, tandis qu'une sorte d'euphorie s'emparait de lui. Guidé par le cordon et la proximité de l'enfant, il se laissa aller à fermer un instant les yeux, marchant en aveugle, comme il l'avait fait au cœur du Taj Mahal. Alors, derrière ses paupières closes, il commença à voir tourner des figures géométriques vivement colorées et, soudain, il distingua, avec une fascinante netteté, la déesse Yellamma elle-même, qui le regardait avec une infinie bonté. Mais cela ne dura pas. Lorsqu'il se retrouva dans la pénombre plus accentuée, derrière l'effigie et l'autel de la divinité, la vision se transforma en une déesse courroucée et menaçante, ce qui lui fit aussitôt ouvrir les yeux. La vision disparut et il vit Gurji en train de les filmer avec son smartphone, lui et Jeevana. Derrière lui, d'autres Padmashali faisaient de même, immortalisant en pixels électroniques ce mariage divin, entre une enfant et la déesse, entre Paul et cette enfant.

Devenu incapable de compter les tours, les devadasis arrêtèrent Paul devant l'autel. Debout, face au couple, le prêtre se mit à psalmodier encore bien des choses, accompagnant son chant de gestes rituels, agitant des brindilles de margousier, aspergeant d'eau, jetant des pincées de poudre de safran ou de vermillon sur Paul et Jeevana. Gurji traduisait ce qui sembla être pour Paul des avertissements ou des conseils ou des règles contraignantes, mais il ne comprenait plus rien, comme s'il avait perdu le sens même du langage. Les mots-sons glissaient sur lui, sans aucun effet. Il avait furieusement envie de fermer les yeux, mais il luttait pour ne pas les fermer, pour ne pas revoir la déesse, qui semblait être entrée à l'intérieur de lui-même. Il sentit la petite main de Jeevu, sa Jeevu, serrer la sienne et il la serra à son tour, pour lui transmettre un invisible message et il s'accrocha à cette sensation, de la main de la fillette dans la sienne, comme à une bouée de sauvetage, pour tenter de rester là.

Enfin les devadasis enlevèrent leurs entraves. Le cordon ombilical qui les reliait à Yellamma disparut de leurs membres. La *puja* était finie, mais pas encore le reste. Trishna avait pris l'enfant par la main et Gurji soutenait Paul qui semblait de plus en plus désorienté. Ils sortirent du temple et de son enceinte. L'air chaud de l'extérieur n'arrangea pas les choses pour Paul. Il ne se sentait pas bien. « Je ne sais pas… l'eau, tenta-t-il de dire à Gurji, drogue… je crois…

– Ça va Paul, faut pas t'inquiéter, je suis là, Jeevu est là aussi, tout va bien.

– Où… On va où ?

– Je sais pas encore… »

Gurji se mit à parler en hindi ou autre chose… Paul ne savait pas à qui… Ils se retrouvèrent dans la rue. Il faisait nuit et une ambiance électrique semblait s'être emparée de la foule. Les bangs des tambours et les sons criards émanant de longues trompettes de bois, lui semblaient pénétrer directement dans son cerveau, pour en bousculer tous les neurones. Les gens chantaient leurs « *Oudo ! Oudo-o ! Yellamma !* », criaient, dansaient, chahutaient, riaient, se lançaient des poudres pigmentaires, dans une sorte d'hystérie collective, tandis que des pétards crépitaient. Jeevana fut rapidement assaillie par les pèlerins qui voulaient tous recevoir la bénédiction de la petite devadasi, tout juste

transformée en déesse. Gurji la prit dans ses bras, à la fois pour la rassurer et la protéger en l'élevant au-dessus de la mêlée. Deux devadasis âgées apparurent opportunément, chacune avec une brassée de branches de margousier. Elles en donnaient régulièrement à l'enfant, lui montrant comment les utiliser en touchant à coup de feuillage les mains tendues ou la tête inclinée des pèlerins qui affluaient. Ceux-ci finissaient par arracher la branche de la main de la fillette et l'engloutir en arrachant ses feuilles. Une devadasi donnait alors une autre branche à Jeevana et cela recommençait.

Paul était à la fois conscient d'un danger imminent, au milieu de cette foule déchaînée, mais en même temps, il se sentait dans un monde à part, détaché, empli d'un sentiment d'euphorie et d'invincibilité, comme si rien de mal ne pouvait arriver, ni à lui ni à Jeevu. Tout au fond de lui, quelque chose lui disait pourtant que cela n'était qu'une illusion.

Soudain, des images défilèrent devant son regard, perdu. Il y avait Yellamma, encore, mais aussi Lisa et Léa. Toutes deux étaient représentées avec les attributs et l'apparence de la déesse. Elles flottaient devant lui, à quelques mètres, au-dessus de la foule agitée. Il leva ses bras, ses mains vers elles et se mit à crier, des sons informes, qu'il n'arrivait même pas à entendre, tellement le vacarme environnant était assourdissant. Il sentit pourtant quelque chose, quelque chose par-derrière, qui lui frappait la tête, qui lui griffait les oreilles et le cou. Il se retourna, en colère, prêt à se battre et vit Jeevana, la bouche ouverte. Peut-être qu'elle lui criait dessus, mais il n'entendait rien que le tumulte d'un torrent de sonorités. La voyant, il lui sourit. Quelqu'un arracha la dernière branche de margousier de la main de la petite et un mouvement de foule les bousculèrent et Gurji, Jeevu et Paul se retrouvèrent pressés tous les trois, les uns contre les autres, un court instant. Jeevu riait, Paul aussi, Gurji criait des choses, mais Paul ne comprenait rien, il était juste là, heureux d'être là. C'est à ce moment-là qu'il perdit connaissance…

Avant qu'il ne se fasse piétiner, des hommes du clan Padmashali s'emparèrent de lui, le soulevant de terre et le portant avec hâte comme on transporte un blessé sorti des décombres. Tout le groupe des Padmashali s'engouffra alors dans une ruelle transversale, pour rejoindre les baraques de bois qu'ils avaient louées pour la nuit.

Paul sortit un très bref instant de son inconscience et, ouvrant les yeux, il vit tout près de son visage le visage grimaçant de Jeevana. Elle semblait lui crier quelque chose, mais il sombra à nouveau…

* * *

Il se sentait couché sur une paillasse et une forte odeur végétale envahissait ses narines et ses poumons. Il faisait chaud. Il était en sueur. Il tenta de se lever, mais aussitôt la tête lui tourna et il eut une légère nausée. Il eut envie de se recoucher, mais des questions surgirent soudain dans son esprit, l'appelant à réagir. « Il ne devait pas se laisser aller ! Qu'était-il arrivé ?! Il avait été drogué, c'était certain. » Paul s'assit comme il put au bord de la couchette, se souvenant

de s'être assis, exactement comme cela, quelques mois auparavant, lorsqu'il luttait contre le monstre envahissant de la mort. Mais tout cela lui semblait si loin à présent. « Où est Jeevana ? »

Juste à cet instant, comme une réponse apportée par le destin, Gurji surgit dans l'entrée surexposée de la cabane. Il sut que c'était Gurji, car l'homme était grand et il tenait un petit corps dans ses bras. « Paul ! T'es réveillé ?! Jeevu va pas bien… » C'était la première fois que Paul pouvait sentir une réelle angoisse chez son guide. Ce dernier posa l'enfant, inanimée, sur la paillasse. Paul inspira profondément, pour chasser son vertige et sa léthargie. Il devait agir. « De l'eau ! Y'a de l'eau ?!

– Tiens ! » Gurji lui tendit une bouteille en plastique entamée. L'eau était tiède, il y en avait peu, mais cela irait peut-être, dans un premier temps. Paul arrosa la tête et le visage de la petite, puis sa poitrine. Puis, il la retourna contre lui et finit la bouteille sur sa tête encore et sa nuque. Puis il lui frotta les joues, les bras, les mains. L'enfant restait toujours inerte. Mais il scruta et écouta : elle respirait, son cœur battait. Soudain, elle entrouvrit les yeux. Paul l'appela : « Jeevu ! Jeevu ! Jeevu ! » Elle se mit à bredouiller des mots informes, peut-être délirait-elle. « On ne peut pas rester là, il faut la soigner !

– Sajiv m'a dit que le prêtre veut qu'elle reste les trois jours pour les pèlerins. Moi je dis, on part ! D'accord ?!

– Oui. On part ! Et tout de suite ! Le quatre-quatre est loin ?

– Non, non, il est pas loin, j'ai mis sous le *neem*. »

Paul regarda autour de lui. Sur la paillasse, un vieux sari servait de couverture. Il l'arracha et en enveloppa Jeevana. Elle n'avait plus sa jolie robe fleurie, mais avait retrouvé ses haillons de mendiante et ses mèches enduites de glaise. « Il ne faut pas qu'on voit la devadasi et il faut qu'on fasse très vite. Tu es prêt ? demanda Paul.

– Oui, on y va ! »

Gurji sortit un instant pour voir si la voie était libre. La ruelle qui serpentait entre les baraques était presque déserte. C'était le samedi, la fin de la matinée, le soleil était haut et semblait vouloir brûler au troisième degré quiconque oserait le défier. Les deux hommes partirent d'un bon pas, mais sans courir, pour ne pas attirer l'attention sur eux, Gurji ouvrant la voie, Paul le suivant, sa Jeevu dans ses bras. Il se sentait terriblement angoissé, à la fois du fait de l'état de l'enfant et parce qu'il craignait à tout moment de se retrouver face à des pèlerins agressifs, exigeant de dévorer leur proie.

Le Toyota était bien là, à l'ombre d'un grand margousier. « Gurji, on a tout ?

– Oui, oui, Paul, pas de problème, j'ai tout mis dans le Toyota, on peut partir.

– Attends, je prends des bouteilles dans le coffre. »

Paul s'installa à l'arrière avec la fillette qu'il coucha sur la banquette. Il s'assit, plaçant la tête et le buste de Jeevana sur ses cuisses. « On y va ! Décolle ! Mets bien la clim à fond ! »

Le quatre-quatre quitta rapidement Shaitra. La cohue de la veille s'était résorbée. Il restait un petit trafic entrant, assez soutenu. Visiblement des

pèlerins et dévots de la déesse arrivaient encore. Mais, dans le sens de la sortie, la voie était libre. Tandis qu'ils rejoignaient rapidement la route qui descendait vers Jodhpur, Paul retira le sari qui enveloppait Jeevu. Puis, il lui retira l'espèce de tunique crasseuse qui lui tenait de vêtement. Il escomptait sur l'hypothèse d'un coup de chaleur. Elle ne portait plus qu'une des petites culottes achetées l'avant-veille à Jodhpur. C'est à ce moment-là qu'il commença à percevoir une odeur particulière. Faute que l'on s'occupa d'elle, elle avait dû se résoudre à se souiller. Peu importait sur l'instant, il fallait d'abord la sortir de son coma. Tant pis pour le skaï noir des sièges du Toyota, il se mit à mouiller abondamment l'enfant à grandes rasades d'eau. Tantôt il la mettait à plat ventre pour lui arroser la nuque, les épaules et le dos et il la frottait pour stimuler son corps et étaler le liquide et accroître l'évaporation. Tantôt il la remettait sur le dos pour baigner son visage qui, avec les poudres appliquées sur son front, prit une couleur orangée. Puis il mouilla son cou, sa poitrine, son ventre. Bientôt, à son grand soulagement, rafraîchie par l'évaporation et la climatisation du véhicule, la petite reprit ses esprits. Elle ouvrit ses grands yeux et se mit à geindre. Il l'assit aussitôt et l'invita à boire au goulot de la bouteille. Ce qu'elle fit avec avidité. « Ça y est ! Revoilà Demoiselle Jeevu ! »

Gurji se mit à rire et à klaxonner comme un fou. L'Indien était angoissé et sous tension depuis un bon moment et le retour à la normale de l'enfant fut pour lui un grand soulagement. « Dès que tu trouves un endroit tranquille, on s'arrête pour faire la toilette de la petite. Il faudrait un coin un peu retiré avec quelques arbres pour qu'on ait de l'ombre.

– D'accord Paul. Dès qu'on est sur la 28B, on va trouver un bon coin. Ça va Jeevana ?

– Oui, elle a l'air d'aller mieux. Tu peux me dire ce qui s'est passé ? En quelques mots, hein ? J'ai dû être drogué avec l'eau de cet enfoiré de prêtre. Elle avait un drôle de goût. Heureusement que Jeevu n'en a pas pris.

– Tu te souviens quand on est sorti après la *puja* ?

– Oui, un peu. C'est à ce moment-là que j'ai perdu connaissance, je crois.

– Oui, c'est ça. Avec les Padmashali on te porte jusqu'à la petite maison et tu dors toute la nuit et tout le matin. J'arrive pas à te réveiller. Jeevu elle fait les pèlerins tout le matin, elle est très courageuse. Et puis, vers midi, je crois, elle commence elle est pas bien. Elle dit mal à la tête. Et après, elle devient comme toi, dormir. Alors je dis "stop!", faut ça s'arrête et je prends la petite. Mais le prêtre il veut pas, il veut faire des prières, c'est tout. Alors je crie dessus, je dis si le journal, la télé ils disent devadasi morte, lui avoir des gros gros problèmes ! Alors il part. Voilà, après je porte Jeevu pour te voir et voilà.

– Bon, tu as très bien fait Gurji. Un grand merci, tu as sauvé la vie de Jeevana. On peut ouvrir toutes les vitres maintenant, tant pis pour la chaleur, mais l'odeur… Tu sens ça ?!

– Oui… et Gurji s'adressa à Jeevana dans sa langue. Elle dit, elle peut pas demander pour faire le truc. Y'a toujours les pèlerins qui viennent. Tu veux on s'arrête avant Jodhpur ?

– Oui, assez rapidement, on ne va pas la laisser dans cet état plus longtemps. Tu pourrais lui expliquer ce qu'on va faire ? Je vais la laver et lui couper les cheveux et ensuite, elle sera toute propre et elle sera habillée avec de beaux habits tout neufs. »

Gurji expliqua à l'enfant, qui sembla demander quelque chose. « Elle demande c'est quoi les habits.

– Dis-lui que c'est une surprise. Mais elle pourra choisir : soit des habits indiens, soit des habits du pays de Paul. Qu'est-ce qu'elle voudra alors ? »

Nouveau dialogue avec l'enfant. « Elle dit elle veut les habits du pays de Paul, elle veut être comme son *Aatmik Pita*.

– Très bien… »

La petite s'agita, agrippant le bras de Paul, elle semblait vouloir des précisions. « Elle veut savoir c'est quoi les habits.

– OK, tu peux lui traduire ? Il y a un tee-shirt, un bermuda en jean, un blouson pour le soir en jean aussi et une jolie casquette pour la tête, expliqua Paul, gestes à l'appui. »

La demoiselle parut satisfaite de cet inventaire, regardant Paul avec son petit air malicieux. Elle lui tendit ses deux bras pour demander une étreinte, mais Paul lui fit traduire : « Pas maintenant, quand tu seras lavée, toute propre. On va bientôt s'arrêter pour te laver, OK ?

– OK, répondit-elle avec sérieux, puis elle mit ses deux mains à la fenêtre, pour jouer avec le vent relatif. »

Le trajet se poursuivit sans encombre. Paul s'était assis en travers de la banquette, à la fois pour observer Jeevu et jeter de temps en temps un coup d'œil par la lunette arrière, pour voir s'ils étaient suivis. Est-ce que Yellamma allait les poursuivre par dévots et prêtres interposés ? Paul s'en inquiétait. Bien qu'il avait correctement payé les Padmashali et, du coup, le prêtre, qui avait dû toucher sa part de roupies… Bien qu'il ait la lettre, la sorte de contrat, signé par les Padmashali, lui accordant un genre de « droit de garde » sur l'enfant, on était loin de quelque chose de vraiment légal. S'il n'avait pas, jeudi, balisé le terrain avec Shantideva et l'hôpital et s'il ne s'était pas engagé à voir la WACCA, on pourrait facilement l'accuser de kidnapping d'enfant. Il fallait qu'il tienne jusqu'à lundi ou mardi, dans cette zone incertaine, entre légalité et illégalité. Encore une fois, il se dit qu'il ne pouvait pas faire autrement, au risque de voir Jeevana s'évaporer à nouveau dans le désert du Thar et, cette fois, définitivement.

« C'est 28B, regarde à droite. On va aller par-là pour trouver un coin tranquille. »

Gurji vira abruptement sur la 28B, en direction de l'ouest. De part et d'autre de la route c'était le désert, avec ses dunes, ses buissons bas et quelques bouquets d'arbres résistant à la sécheresse, au creux des dunes. Moins d'un kilomètre plus loin, le guide quitta la route et s'engagea sur la gauche, sur un chemin mi-caillouteux, mi-sableux, qui serpentait entre les dunes. « Il ne faudrait pas s'ensabler, Gurji ?

– Ça va, ça va, pas de problème ! »

Quand Gurji disait « pas de problème » c'est qu'il n'y avait pas de problème, vraiment, alors pourquoi s'en ferait-il ? Le bonhomme avait de l'expérience et savait ce qu'il faisait. Jeevana comprit apparemment que l'instant du grand changement approchait et se mit à balancer sa tête en avant en agitant ses deux mains au même rythme, tout en chantonnant un truc répétitif. Enfin, ils furent suffisamment à l'écart, isolés, pour s'arrêter là et faire ce qu'ils avaient à faire.

On descendit du véhicule. La petite s'agrippa à Paul, à la poche de son pantalon blanc. Paul se mit torse nu, en prévision d'une activité plus qu'humide. Et, en garçon bien organisé, il avait préparé depuis l'avant-veille, le jeudi, le sac contenant toutes les affaires pour le changement d'univers de Jeevu. Il prit ce sac et un pack de six bouteilles d'un litre et demi d'eau tiédie par le soleil. Il prit aussi le vieux sari, il servirait de tapis de bain. Gurji prit un second pack d'eau et le trio alla s'enfoncer au creux de la dune, là où les acacias et margousiers donnaient un peu d'ombre, Jeevana, main dans la main, entre les deux hommes.

Paul lui fit retirer sa petite culotte souillée. Heureusement, les selles étaient consistantes et avaient en partie séché, de sorte qu'il n'eut aucun mal à aller les déposer dans un coin de la dune, à l'écart. La petite, toute nue, assise sur le sari, accepta de le voir s'éloigner un instant. Premier travail, la débarrasser de son affreuse chevelure de devadasi. Il sortit la tondeuse à piles achetée à Jodhpur. Ce serait sans doute un peu long, difficile, mais il pensait y arriver. En espérant que la petite ne remue pas trop. Mais avant, il différa un instant la tonte pour prendre des images de la tête de l'enfant, avant la coupe. Avoir un avant-après serait intéressant pour pouvoir comparer, songea-t-il. « Photos ? » lui demanda-t-il, en sortant son smartphone. « De la tête », ajouta-t-il en montrant sa propre tête.

– Haan, répondit-elle en secouant plusieurs fois la tête d'assentiment.

– « Oui ! Photo ! » articula-t-il pour qu'elle répète en français. Ce qu'elle comprit aussitôt.

– Ui ! Photo ! Ui ! Photo ! Ui ! Photo ! » se mit-elle à répéter mécaniquement.

Gurji s'était assis à l'écart, de trois quarts, par pudeur, regardant son smartphone, attendant pour traduire ce qui allait peut-être se dire entre l'enfant et son protecteur. Et ce fut le cas, lorsque Jeevana refusa l'approche de la tondeuse de sa tête. « Elle dit elle est mariée à Yellamma et Yellamma va pas être content si tu coupes ses cheveux.

– Dis-lui qu'elle avait les doigts croisés pendant le mariage, alors le mariage ne compte pas ! » Et Paul montra à Jeevana ses doigts croisés aux deux mains, qu'il bascula devant elle pour l'amuser. « Elle demande pourquoi tu veux couper ses cheveux.

– Dis-lui qu'ils sont tout abîmés… Demande-lui si la tête lui gratte des fois.

– Elle dit oui.

– Très bien. Dis-lui qu'elle doit avoir des poux, des petites bêtes dans les cheveux, c'est ça qui gratte. On ne peut pas les enlever avec ses cheveux abîmés, il vaut mieux tout couper.

– OK. » Gurji et l'enfant échangèrent un petit moment. « Je dis ça va repousser, ses cheveux, et après ils sont très beaux et elle dit elle est d'accord maintenant.

– Bien ! Alors, on y va ! »

Comme l'enfant resta calme et immobile, contemplant ses deux mains aux doigts croisés, la tonte fut plus facile et rapide que Paul ne l'avait imaginée. Peu à peu sa petite tête ronde émergea des broussailles capillaires, qui tombaient sur ses frêles épaules et dans son dos. Tête baissée, elle se mit à jouer à tortiller l'une de ses mèches enduites de terre. Il la laissa faire, cela l'occupait. Lorsqu'elle fut entièrement tondue, il examina son cuir chevelu. Il y avait bien des petites plaques blanchâtres autour des oreilles et sur sa nuque et des griffures rouges un peu partout sur son crâne. Paul fit les photos « d'après », qui allaient pouvoir témoigner de son état de santé initial, si besoin… Il photographia les atteintes du cuir chevelu et en prit d'autres, rapidement, en plans plus larges, de sa tête, de son visage, de son buste. Puis il fallut passer à l'opération délicate du shampooing. « *Shampoo!* lui dit-il en anglais, en supposant qu'elle connaisse ce terme de son milieu familial et en lui montrant le flacon en plastique bleu et jaune.

– *Shampoo*, *shampoo!* et elle ajouta d'autres propos qui lui étaient incompréhensibles.

– Elle dit que ça pique les yeux, traduisit Gurji.

– Tu peux lui dire de bien fermer les yeux ? »

C'est ce qu'elle fit, avec un craquant petit air bien concentré sur son visage teint d'orange. Paul sourit de tendresse. Il lui inclina la tête vers l'arrière en soulevant gentiment son menton. Puis il fit couler l'eau tiède d'une bouteille pour la mouiller. Il appliqua ensuite un peu de shampooing et frotta son crâne un petit moment, en prenant garde que la mousse ne dépasse pas le haut de son front. Le shampooing n'allait pas traiter ses problèmes de peau, mais la zone serait propre et ce serait déjà ça. Il la rinça abondamment avec le reste de la bouteille et arrosa son visage, tout en le frottant d'une main, pour faire partir les pigments. « Gurji ? Tu peux venir ? Arrête de faire ton père-la-pudeur, c'est qu'une gosse et vient m'aider.

– C'est quoi, « père-laaaa-… » ?

– « Père-la-pudeur », c'est toi, en ce moment ! Tiens, c'est toi qui arroses, c'est moi qui frotte. Le visage, encore. »

Gurji s'exécuta, déversant doucement l'eau sur le visage de Jeevana, tandis que Paul la débarbouillait délicatement à mains nues. « Allez, debout, mademoiselle Chandwali ! fit Paul en soulevant la fillette. Dis-lui qu'elle peut ouvrir les yeux, la tête c'est fini. »

Elle ouvrit ses grands yeux noirs, souriante et retrouvant son petit air coquin. Debout elle fit mine de partir, mais Paul la retint à temps. « Té, té, té té, té ! On reste là, mademoiselle, la toilette n'est pas finie ! » Gurji lui donna des explications dans sa langue. « Je mets de l'eau maintenant ?

– Oui, oui, vas-y, entièrement. »

Une fois l'enfant bien mouillée, Paul mit du shampooing dans ses mains et commença à lui frotter le cou, les épaules, les bras, les mains, la poitrine, le dos, les jambes. Elle mit ses mains sur ses épaules pour pouvoir soulever un pied, puis l'autre, et qu'il puisse les laver. Elle ne réagit que très peu au contact des mains de Paul. Elle ne semblait pas excessivement chatouilleuse. « Tu lui dis pour ses fesses et le reste ? Devant, derrière ? »

Pendant que Gurji traduisait, Paul se leva et montra par gestes explicites qu'il fallait qu'elle se lave son intimité, devant, derrière. « L'hygiène c'est comme ça », fit-il à l'adresse de Gurji, pour calmer sa pudibonderie. Il mit un peu de shampooing dans les mains de Jeevu, lui montra comment les frotter l'une contre l'autre pour que ça mousse et ils laissèrent l'enfant se débrouiller toute seule. Ce qu'elle fit naturellement et correctement. L'heure du grand rinçage était arrivée. Les deux hommes, chacun deux bouteilles en mains, firent couler abondamment l'eau tiède sur tout son corps, qui avait vraiment besoin de reprendre de bonnes formes, se dit Paul en voyant sa maigreur ressortir du fait du mouillé.

Il prit une serviette de bain dans le sac et essuya consciencieusement la petite Indienne. Gurji avait ramassé toutes les bouteilles vides et le shampooing et s'en était retourné à la voiture. Paul mit les mains de la fillette sur ses épaules et lui enfila une petite culotte rose. Une fois culottée, ce fut comme un signal pour l'enfant. Elle mit son front contre le front de Paul, de son *Aatmik Pita*, de son futur « papa ». Puis, elle se pressa contre lui, enserrant son cou entre ses bras. Elle voulait son câlin, depuis si longtemps attendu.

Paul se leva et la souleva, la portant contre lui. Elle l'enserra de ses jambes aussi. Elle s'agrippait à lui avec force et riait doucement dans son oreille, comme si, en même temps, elle lui faisait une bonne blague. Du genre « je te tiens à présent, je ne te lâcherai plus ». Paul la serrait contre lui, avec moins de force, mais avec conviction tout de même. Il ferma les yeux, laissant revenir à lui de vieilles impressions et des larmes amères. Ils formaient tous les deux une petite boucle humaine, dans ce corps-à-corps de l'enfant et du père spirituel. Mais, pour Paul comme pour Jeevu, c'était une autre grande boucle qui commençait à se refermer sur elle-même. Celle de leurs existences, marquées par les pertes. Après des mois de solitude, elle retrouvait enfin le corps d'une figure parentale, une réassurance pour sa vie, un amour de père. C'est ce qu'elle voulait, c'est ce qu'elle avait tant fantasmé. Certes, elle avait reçu de l'affection, de la part de Trishna, de Varija, de Suri et de Tanisha à Jaisalmer, mais ce n'était pas la même chose qu'en ce bel instant, avec son *Aatmik Pita*. Aujourd'hui, elle n'était plus la devadasi ou la petite mendiante que l'on tient à l'écart. Elle était bien propre, elle était peau contre peau, avec l'homme blanc, son sauveur et elle en éprouvait un immense soulagement.

Paul, de son côté, refoula ses larmes, profitant de l'instant, du « c'est comme c'est », essayant d'oublier Lisa et Léa, Léa… pour ne se concentrer que sur cet instant de fusion avec la petite Indienne. Malgré tous les doutes, si rationnels, qui l'assaillaient, il savait, tout au fond de lui, que cette enfant allait être **son**

enfant, **sa** petite Jeevu et cette certitude mystique, il la sentait entre ses bras, contre sa poitrine, sa joue contre sa joue et son souffle dans son cou. Plus rien ne pourrait les séparer…

Pourtant, en cet instant, il leur fallut bien se séparer, renoncer à cette affectueuse étreinte. Paul la remit sur ses pieds et l'aida à enfiler le bermuda en jean. Gurji était revenu et donna le tee-shirt à Jeevana. On mit sa casquette sur sa tête glabre. On la fit asseoir dans le sable pour la chausser de petites sandales de toile ajourée, de couleur rouge. Tout heureuse de ses nouveaux habits et sous les compliments et bons sourires des deux hommes, elle se mit à sauter et courir entre les arbres en poussant des cris de joie. Paul la filma au smartphone, pour immortaliser sa nouvelle apparence et sa jubilation. « On fait quoi des choses ? Le sari et tout ? demanda Gurji.

– On peut récupérer le sari. Il pourra peut-être servir à quelque chose. On garde aussi la culotte. Une fois lavée ça ira. Pour la tunique et les cheveux… On pourrait les enterrer dans le sable ? Ou mieux, les brûler ! Qu'est-ce que t'en penses ? As-tu un briquet, *light* ?

– Oui, c'est une bonne idée de brûler, ça fera comme la *puja*. Je vais chercher, je crois, j'ai un briquet, oui. »

Paul enroula la petite culotte sale dans le sari. Il laverait tout ça à l'hôtel ce soir. Gurji revint avec un briquet et un bidon d'huile moteur. Intriguée, Jeevana s'approcha pour voir ce qui se passait. Paul fit un léger trou dans le sable pour déposer cheveux et guenille. « Gurji, tu veux bien expliquer à la petite qu'on va donner ses cheveux et sa tunique à Yellamma en les brûlant ? C'est une *puja* ! » Jeevana acquiesça intéressée par ce qui allait se passer. Gurji aspergea l'offrande d'un peu d'huile et y mit le feu. La tunique et les cheveux s'embrasèrent rapidement, en crépitant, ne dégageant qu'une fumée ténue dans l'air chaud du désert.

Ils s'agenouillèrent tous les trois autour du feu mystique. Paul se dit que, durant la combustion des reliques, une petite cérémonie aiderait sûrement Jeevu à donner du sens à tout cela. Il tendit alors ses deux mains devant lui, bien au-dessus des petites flammes, index et majeurs croisés. Gurji en fit autant et Jeevana imita instinctivement ses deux compagnons. « Allez, une petite cérémonie d'exorcisme, fit Paul : *Oudo ! Oudo-o ! Yellamma !* » Et tous les trois répétèrent trois fois l'incantation à la déesse en agitant leurs mains au-dessus des dernières volutes de la combustion sacrée. Puis, Paul décroisa ses doigts, les écarta, pour bien montrer son geste et joignit ses deux mains pour les élever vers le ciel. Puis, il les redescendit et se tournant vers son guide : « Gurji, qu'est-ce qu'on peut dire pour Ganesh ?

– *Wahe Ganesh ?!*

– OK. »

Ils levèrent à nouveau leurs mains et entonnèrent : « *Wahe Ganesh ! Wahe Ganesh ! Wahe Ganesh !* » Puis on se leva. « Tu sais Paul, je crois, maintenant c'est toi faut laver… et Gurji lui indiqua d'un geste le visage.

– Ah, oui, merci de m'y faire penser !

– Sinon on va dire c'est toi le devadasi ! plaisanta le guide. »

Paul se mit à genoux dans le sable et avec l'aide de Gurji il se fit un shampooing et se débarbouilla le visage et le buste. La petite revint vers eux, intriguée par la toilette de Paul. Lorsqu'il se releva, son bermuda était à moitié trempé d'eau et l'idée facétieuse surgit et il l'exprima spontanément comme il aimait le faire avec sa Léa : « Ouah ! J'ai fait pipi dans mon bermuda ! s'exclama-t-il l'air faussement consterné. »

Gurji traduisit, en essayant de garder son sérieux. La petite hésita une fraction de seconde, entre sérieux et plaisanterie, puis se mit à rire et crier en montrant du doigt le bermuda inondé de Paul. Aussitôt, elle aussi trouva que l'idée était bonne et, se saisissant de la bouteille d'eau, elle s'en versa une bonne rasade sur son bermuda, singeant la consternation. Paul et Gurji la montrant du doigt sur le même registre. Paul, par petits regards et petits gestes lui indiqua sa nouvelle cible, Gurji, qui se laissa asperger le jean avec complaisance. Et tous trois s'amusèrent un petit moment à se moquer les uns des autres, d'avoir fait « pipi à la culotte ». Mais il était temps d'y aller. À coups de pied, on dispersa les cendres dans le sable du Thar.

Paul prit soudain l'enfant dans ses bras, le plus sûr moyen de la contrôler jusqu'au quatre-quatre. Elle lui souriait, contente de se faire porter et lui fit des bises sur les joues au risque de lui crever les yeux avec la visière de sa casquette, que Paul lui remonta.

Parvenus devant le coffre ouvert du Toyota, « Ganesh », fit Paul avec un petit air mystérieux, pointant son index. « Ganesh », répéta-t-il et il sortit d'un sac la peluche du petit Dieu éléphant qu'il donna aussitôt à l'enfant. Elle s'en empara, ravie, l'explorant sous toutes les coutures. Paul en profita pour asseoir la fillette à l'arrière, auprès de lui et boucler sa ceinture. Alors que le quatre-quatre reprenait la 28B vers Jodhpur, il espéra que les doigts croisés, leur petite *puja* dans le désert, et Ganesh, exorciseraient Jeevana de l'emprise de la déesse.

Dans cette première partie on voit Paul se reconstruire peu à peu et sortir de son état dépressif. Au-delà de ses fragilités, de ses émotions à fleur de peau, Paul parvient à construire un réseau de soutien pour Jeevana et à mettre en œuvre une fine stratégie pour établir un compromis entre les forces spirituelles liées au culte de la déesse et la nécessité de changer la vie et le devenir de l'enfant. Parviendra-t-il à adopter sa Jeevu et à la ramener en France ? Ami lecteur, tu découvriras la suite et la fin des aventures de Jeevu et Paul dans le second tome de cette merveilleuse histoire.

À PROPOS DE L'AUTEUR

Psychologue clinicien, docteur en psychopathologie, après une longue carrière auprès d'enfants en situation de handicap, Éric Loonis consacre pleinement sa retraite à l'écriture. Déjà auteur de nombreux articles et ouvrages scientifiques, il se met désormais à la fiction, pour son plus grand plaisir et celui de ses lecteurs.



« Jeevana, c'est une cuillère à café pour vider l'océan, mais je sens que je dois le faire ! Parce que, parfois, une cuillère à café d'amour, ça peut transformer un océan d'indifférence. »

Tome 1

« L'enfant de la déesse » est l'histoire de deux deuils, qui semblent traverser le temps et l'espace pour se rejoindre sur les trames mystérieuses de l'amour, traversées d'obscures forces spirituelles. Au départ, l'histoire est tragique. Perdre sa femme, son enfant. Perdre son père, sa mère. Deux être dépossédés errent dans l'univers et, sans le savoir encore, ils finiront par se rencontrer. Une rencontre extraordinaire, au cœur de l'Inde, avec cette petite fille un peu autiste, vouée à devenir l'enfant de la déesse. Paul fera tout pour arracher Jeevana à son funeste destin. Il devra pour cela se reconstruire intérieurement, dépasser son deuil et mettre toutes ses forces et son talent pour tenter d'adopter la petite indienne. Dans cette histoire, où les émotions s'égrènent au fil des pages, on voyage dans l'Inde des châteaux, des temples et des grands palais, on découvre la culture indienne et ses religions, on rencontre de multiples personnages, des Indiens les plus modestes, jusqu'aux sadhus et gourous. Plus qu'une histoire d'amour, ce roman nous invite aussi à une profonde réflexion sur le sens des attachements humains, de la mort, du destin, des signes et des univers infinis. On y découvrira, sur la fin, une belle envolée fantastique, onirique, offrant l'occasion, au lecteur, de se poser quelques questions fondamentales. Ce roman est donc plus qu'une fiction, mais une œuvre initiatique.

